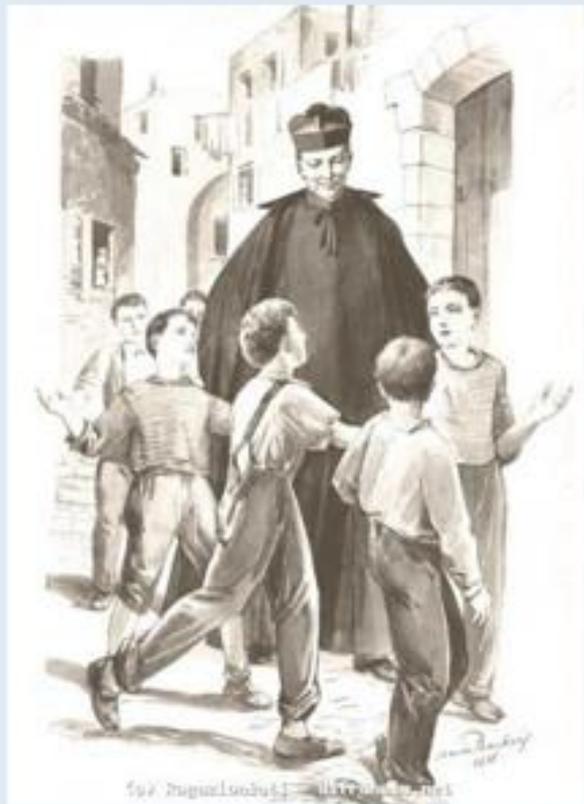


CARMELO DRAGO

LE PÈRE

fragments de vie quotidienne



ROMA

CARMELO DRAGO

LE PÈRE

fragments de vie quotidienne

ROMA

Titre originel :

Carmelo Drago – **IL PADRE** – *frammenti di vita quotidiana*

EDITRICE ROGATE - ROMA

Febbraio 1995

Traducteur : Père Riccardo Pignatelli RCJ

Autorisation pour la presse :

Père Bruno Rampazzo RCJ,

Superior Général des Rogationnistes du Cœur de Jésus

© Rogationnistes du Cœur de Jésus

Commission des Traductions. Rome, le 15 février 2023

EDITRICE ROGATE

Via dei Rogazionisti, 8

00182 ROMA

Tel. 06/7023430-7022661

N.88-8075-017-8

AU LECTEUR

Il faut avertir que cette œuvre posthume du regretté Père Carmelo Drago est passée par un filtre éditorial minutieux, avant de la livrer à la presse.

Il s'est agi avant tout d'interventions stylistiques et formelles, rendues nécessaires par l'usage courant de la langue et, dans une moindre mesure, par une canalisation plus fluide de la pensée, là où elle semblait moins heureuse et communicative. Les notes, placées çà et là, et surtout l'index analytique, révèlent mieux la richesse du contenu de ces précieuses mémoires, où le Père est souvent rendu avec une telle fraîcheur de mouvements, qu'il donne l'impression réconfortante d'une rencontre avec ses fils au-delà de l'espace et du temps.

Présentation

*La publication posthume du présent ouvrage du Père Carmelo Drago enrichit la littérature du Père Hannibal M. Di Francia. Le titre, **Le Père, fragments de vie quotidienne**, exprime la nature de l'Œuvre, visant à capter la spiritualité du Fondateur, à travers des instantanés ou des flashes qui, offrant l'observation de scènes singulières, donnent également la possibilité de passer à une séquence filmique, ce qui rend l'image ou l'action vivante et animée. Cette visualisation de la vie quotidienne du «Maître» fait exploser d'actualité les fragments du disciple fidèle, qui s'impose comme un observateur aigu de choses et d'événements apparemment minimes, tandis qu'ils animent, comme l'ombre et la lumière, la fresque de la biographie du Fondateur. Le Père Carmelo, fils privilégié du Père Hannibal et Père vénéré de la Congrégation, n'était certainement pas un homme de lettres, ni un écrivain. Simple dans la vie, dans les choix et dans l'expression, il n'était pas du tout simple dans la personnalité, ni intérieurement, esprit perspicace et profond comme il l'était. Il était un grand observateur et a su saisir la personnalité du Fondateur, et il parvient à l'exprimer dans cet ouvrage, en se basant non sur une étude ou une démarche déductive, mais sur l'immédiateté du fait, de la situation et de la observation. Ces fragments sont des coups de ciseau qui sont peu à peu ciselés dans la pierre vivante la véritable image de l'Apôtre du Rogate. Le terrible garçon de Galati (Messine), qui même pas par sa mère est initialement crédité comme disciple potentiel d'un Saint, entre avec arrogance, comme un test et presque comme un défi, dans la vie du Chanoine de Messine, dans son Œuvre et dans ses exploits. Il y reste, à la grande surprise de tous, partage l'aventure d'un Apôtre authentique, pendant 18 bonnes années de coexistence, jusqu'en 1927, devient son compagnon, dans des conditions et des situations originales et très particulières, puis il hérite l'entreprise, qu'il accompagnera, dans un témoignage de vie, jusqu'à sa mort en 1983. La mémoire du **Père** est vive et s'imprime dans son esprit, il ne peut la retenir et presque par élan il parvient à la décrire et à la transmettre. Quelle différence avec le Père Vitale, le Père Tusino, le Père Santoro. Ce sont des maîtres non seulement d'esprit mais aussi d'expression littéraire, et ils ont apporté leur contribution qualifiée et étendue à l'histoire du Père et de la Congrégation. Mais c'était dur. Oui, parce que, comme l'affirme Don Orione, «la vertu et la spiritualité du Chanoine Di Francia est si sublime qu'il est très difficile de la comprendre» et certainement de la décrire. Le Père Carmelo lui-même affirme: «J'avoue qu'en lisant les biographies du Père, surtout dans les sections où je l'ai vu directement agir, je l'ai senti, elles me semblent de simples photographies, qui manquent de vie». Je crois que ces **fragments**, qui ne sont nullement «minuscules et insignifiants», comme le dit l'auteur, ont toute la vigueur d'une sculpture et sont capables de graver une image vivante du Père Hannibal. En eux, précisément à cause de l'implication dans des événements autobiographiques, le Père des Orphelins et des Pauvres ressort vivant avec la*

*ferveur de sa charité, l'empreinte immaculée de son âme, le sceau de sa sainteté. L'Œuvre, qui pourrait également s'intituler **Les "Fioretti" de Père Hannibal**, ne peut manquer d'être incluse parmi les **sources de Hannibal**, qui, nous l'espérons, émergeront progressivement des archives pour être publiées, même si, dans une première phase, sans l'appareil critique. La **legenda** appartient aussi aux sources. Il ne serait pas faux de dire que ces **fragments** constituent une **legenda du Père Hannibal**, c'est-à-dire des **pages à lire** selon le sens du terme médiéval de **legenda**, en tant que texte officiel et faisant autorité. En effet, dans ces pages, on peut respirer la candeur de Tommaso da Celano dans **Les "fioretti" du pauvre d'Assise**, la couleur de la **Legenda aurea** de Jacopo da Voragine, ou l'amour de l'humble Frère Carme réformé qui a laissé le premier **portrait de Thérèse d'Avila**, dans lequel la Sainte se reconnaissait comme **laide**, mais fidèlement reproduite. L'histoire du texte, apparu sous forme dactylographiée à la fin des années 60, est également à découvrir. Ce sera un grand plaisir pour les Fils et Filles du Père Hannibal d'avoir ce livre entre les mains, de revenir à l'image paternelle, dans l'authenticité des origines et de la source, et d'étudier sa spiritualité et son charisme. C'est avec ces sentiments que nous livrons le livre à la grande Famille Rogationniste et en particulier aux Amis du Père Hannibal.*

Père Pietro Cifuni
(Supérieur Général)

INDEX

Présentation.....	page
1. Ma première rencontre avec le Père au Quartier Avignone.....	"
2. Fleurs pour la procession du <i>Corpus Domini</i>	
3. Au petit théâtre des Salésiens près du torrent Bocchetta	
4. Un coup de cloches insolite	
5. Le frère du Père	
6. Un notable déchu	
7. Ces cerises pourries	
8. Le verre des pauvres	
9. L'Evangile des pauvres	
10. L'arbre des prunes	
11. Querelle pour nettoyer un orphelin	
12. L'assistance aux orphelins avant le tremblement de terre de 1908	
13. Les prémices aux orphelins	
14. Le Chanoine Vitale	
15. Saute autant que tu le souhaites, mais ne commette pas de péchés et ne te casse pas la tête	
16. Le Père dans le tremblement de terre de 1908	
17. Pendant le voyage vers les Pouilles	
18. Le noviciat	
19. Cuisinier et économiste... sans bourse	
20. «Mais j'ai honte de mendier!»	
21. La Providence nous a aidés: prends!	
22. Le Père conduit deux aspirants à Oria pour les rétablir en bonne santé	
23. De Francavilla à Oria	
24. La Maison d'Oria destinée à la formation religieuse	
25. J'ai plaisir que même au milieu de privations, on soit contents	
26. La gardienne du Couvent	
27. Avant le retour du Père à Messine	
28. Urgences à Francavilla et leçon du Père sur la méthode préventive	
29. La persécution passe de Francavilla à la Maison d'Oria.	
30. Le retour des orphelins par Francavilla à Messine	
31. Ordre de fermeture de la Maison d'Oria	
32. Les aspirants réunis à Messine	
33. «J'ai été dans ton pays»	
34. Foi et charité à haute tension	
35. Pour un billet de tram impayé	
36. Les aspirants retournent à Oria	
37. Enfants enlevés aux protestants	
38. Le Règlement des Orphelins	
39. L'acceptation d'un orphelin est comme l'acte d'adoption	
40. Prière pour que le Seigneur nous envoie les orphelins plus abandonnés	
41. Acceptation préférentielle des orphelins en besoin extrême	
42. L'acceptation des orphelins ne doit pas être conditionnée par la pension	
43. Cette façon d'agir est plus nuisible que le système répressif	
44. «Voleur»	
45. Nécessité d'un registre général pour chaque catégorie de garçons et du dossier personnel individuel	

46. Pour une pastorale vocationnelle efficace: indications méthodologiques
47. Pour le bon fonctionnement de l'Orphelinat: lignes programmatiques
48. La Très-Sainte Communion quotidienne
49. De gamin des rues à prêtre
50. Un orphelin, une femme et un recouvrement difficile
51. Il s'est bien réglé à envoyer le petit déjeuner
52. Choses de garçons, finesses d'éducateur
53. Respect pour le secret d'un garçon
54. Devant une image de la Madone: foi et poésie
55. Jésus aime les enfants même quand ils dorment
56. Un livre intitulé «Les garçons éduqués mal»
57. L'âne se trompe et le petit âne se trompe...
58. La première école de la Maison d'Oria
59. «Pauvres fils, dans quelles mains sont-ils tombés!»
60. Présence discrète dans la nuit
61. «Voulez-vous aller à Rome pour la canonisation de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus?»
62. Les deux patients fermés à l'infirmerie
63. «Par salle de correction, je veux dire...»
64. La première fête du 1^{er} juillet à Oria
65. «Rendez grâce à la divine Providence»
66. Respect maximal des lois de l'État
67. Des figues de Barbarie sous la chemise et les douleurs d'un paysan
68. Prier, faire confiance et utiliser tous les moyens
69. Pain et tomates
70. Assister-les avec diligence et affection
71. «Dites avec moi: elle est belle, très belle!»
72. Il y avait un vieil homme dans la Maison d'Oria...
73. L'orphelin qui mouillait le lit
74. Le mal est dans les pieds, pas dans l'estomac
75. «Pourquoi ne prends-tu pas le petit-déjeuner?»
76. Pratiques de piété et apathie
77. Les reproches et les punitions sont comme des opérations chirurgicales
78. Quand l'habit... fait le moine
79. «Donnez-lui un cigare par jour»
80. «Cet orphelin ne doit pas être accepté»
81. Donnez et il vous sera donné
82. «Le Père Palma fait tout avec diligence»
83. Pas de pénitences extraordinaires
84. «Je voudrais une grande pompe qui jette toujours de l'or»
85. Qui met la main à la charrue...
86. Les images sacrées dans la sacristie
87. La structure d'un Institut est un élément d'éducation saine
88. La vraie prière
89. Le Père à Palerme
90. Le Père à Palerme avec le Frère Mauro malade
91. Tante Teresina et l'avocat Francesco Lo Sardo
92. Un saut du Père pendant que j'étais dans l'armée à Acireale
93. Être les premiers collaborateurs d'une Congrégation naissante
94. Des Prêtres militaires trouvent du réconfort auprès du Père à Messine

95. Quand Frère Mansueto mourut à la guerre
96. De la vie militaire à la vie religieuse: le première avertissement du Père...
97. Litige pour l'achat d'un ballon
98. Un Maire socialiste et la... bataille du blé
99. L'hospitalité est sacrée pour nous
100. L'honneur de se sentir un pauvre religieux
101. Le 25e de la première Messe du Père Palma
102. Les pauvres ramassent tout
103. Les oliviers peuvent être coupés
104. Nostalgie de l'ancienne cellule
105. Un étrange religieux et la fermeté du Père
106. Dans l'éducation, il est difficile de justifier les gifles
107. La profession religieuse perpétuelle
108. «Si j'étais Capucin, pour moi le couvent serait une maison de fous»
109. Il manquait la cellule à usage... prison!
110. Une contusion au front
111. Ainsi le Père rêvait ses Instituts
112. La qualité des sujets donne du prestige à la Congrégation
113. La rotative n'est pas adaptée à l'apprentissage de l'art typographie
114. Ainsi le Père me donna raison
115. Méfier de l'achat d'entités morales
116. Un truc pour raccourcir les prières
117. Un mensonge vaut bien des années de prison
118. Pour les exigences d'Oria il ne faut pas compter sur les Prêtres de Messine
119. Pour les exigences de la Maison d'Oria il faut promouvoir une intense pastorale vocationnelle
120. Le Père insistait pour que j'étudie pour être prêtre
121. Une hantise du Père: les écoles internes
122. Les avantages d'avoir des enseignants internes
123. Le nouveau bâtiment d'Oria
124. Allergique aux viandes de porc
125. Cheveux courts et longs: pas de problème
126. La récitation du Rosaire en plein air
127. Un petit garçon dans l'Église pour punition
128. Les pauvres il faut aller les chercher
129. Cultiver l'esprit missionnaire
130. «Quand vous serez Prêtres...»
131. Échange de lettres avec le Père et malentendus
132. Une personne déréglée mette à l'épreuve le grand équilibre du Père
133. *Pinuccio*, l'orphelin de Tarente
134. Les œuvres de charité sont aussi des moyens de diffusion du Rogate
135. Le mets du Père "empoisonne" Stella, le domestique
136. Pédagogie pratique
137. Les fatigues du Frère Giuseppe Antonio pour la Sacrée Alliance et la Pieuse Union
138. Se souvenant des vocations de la famille Drago
139. «C'est pas comme ça qu'on fait!»
140. Docilité avec le confesseur
141. L'eau à boire rationnée
142. Comme une mère avec les fils

143. Baignoires et douches, mais où est l'eau?
144. Pour les malades, tout soin et sacrifice
145. Nous administrons les biens de la divine Providence
146. La surveillance est une assistance aimante
147. Boucher de profession: et pour aumône un agneau...
148. «Cherchez-moi avec Jésuite.....»
149. Une leçon de charité fraternelle
150. Au propos d'une lettre au Provincial des Passionnistes
151. Ainsi le médecin bénéficié est devenu bienfaiteur
152. «Ce jeune homme n'est pas apte pour notre Congrégation»
153. Un confesseur étrange
154. Donner à l'ouvrier le salaire juste
155. Ne jamais lésiner à la Communauté ce qui est nécessaire
156. La propagande antonienne et le périodique *Dio e il Prossimo*
157. Il est grave de ne pas assurer nos employés
158. Trop de grâce, Saint Antoine!
159. La mère de l'aspirant Umberto Mario Bellini
160. Une dépression causée par une peur soudaine
161. Les sacrifices héroïques des Consœurs pour les Rogationnistes
162. Soldat à Palerme avec une recommandation pour le Père Messine
163. Avec Mgr Aristide Évêque d'Acireale
164. À l'Hôpital d'Acireale
165. Du *Carso* en licence à Messine
166. Rogationnistes pour la formation et la direction dans les Séminaires
167. On voit clairement que l'Œuvre est de Dieu
168. On l'appelait le *Bon Père*
169. L'estime de Don Sturzo pour le Père et l'Œuvre
170. Il a bien fait de nous le dire
171. Il est une chose utile d'avoir aussi une colonie agricole
172. Les mandarines au Pape
173. La banque de Notre-Seigneur donne des intérêts au cent pour un
174. Le moteur qui ne démarrait pas
175. Se rendre compte de tous les exigences de la Maison
176. La nécessité du Noviciat canonique
177. Un thème bien fait
178. Sans amour de la prière, quelle vocation?
179. Le Père parle à l'*Oratorio S. Gioacchino* de Ceglie Messapico
180. Ce qui est donné aux pauvres est donné à Dieu,
et Dieu le récompense au centuple
181. Tout travail honnête est toujours honorable
182. Une recette pour les petits coquins: affection et catéchisme
183. Exhortation à une Supérieure Dominicaine:
administrer les biens de la Congrégation comme biens de la Providence
184. Une niche trop petite pour Saint Antoine
185. Il est difficile de distinguer les vrais phénomènes préternaturels
186. L'aspirant qui ne voulait pas... haïr les parents
187. «Est-ce que vous gardez toujours ce garçon dans l'aspirantat?»
188. Une louange à cette Fille du Divin Zèle, promotrice de vocations
189. Splendide prédication du Père pour la fête de Saint Antoine à Oria
190. *Tréppiedi* [Trois pieds] est la bête apte pour nous

191. Les vocations viennent de la prière
192. Il n'y a pas d'obligation de célébrer la Messe,
mais il y a l'obligation de bien la célébrer
193. Le Père au Père Messine: prenez courage et continuez dans le Seigneur
194. Le septième Commandement de Dieu est très clair: ne voler pas
195. Bons livres et mauvais livres
196. Les Filles du Divin Zèle à l'Hôpital militaire de Padoue
197. L'honneur de l'Institut et le Chanoine Celòna
198. Le Père invité à Palerme à l'Institut *Il Boccone del Povero*
199. Dans le train avec le Père vers Rome
200. Négociations pour l'achat de la Maison de Rome
dans *via Circonvallazione Appia*
201. Vous avez deviné par accident
202. Avant de faire le compromis, le Père prie et réfléchit
203. «Préparez trois cents, demain viendra Carmelo»
204. Appelé d'Oria à Rome pour assister le Père malade
205. Pendant que j'assistais le Père malade à Rome
206. La dernière fois que le Père vint à Oria
207. Sévérité inhabituelle du Père envers certains aspirants
208. La bénédiction de Pie XI pour le Père gravement malade
209. À Messine pour assister le Père grave
210. La de remise des prix annuelle et l'exposition de petits travaux
211. «Mère Nazarena est vraiment une belle âme»
212. La nouvelle de la mort du Père
213. La dépouille mortelle du Père pendant et après la seconde guerre mondiale
214. La vertu et la spiritualité du Chanoine Di Francia sont tellement sublimes
qu'il est très difficile les comprendre et presque impossible les décrire

Index analytique

.....

1. Ma première rencontre avec le Père au Quartier Avignone

À Galati Mamertino (Messine) on entendait parler beaucoup bien du Chanoine Hannibal Marie Di Francia et de ses Orphelinats, c'est pour cela que mon cousin Gaetano Drago, qui depuis plusieurs années désirait ardemment d'embrasser la vie religieuse, finalement entra à Messine dans notre Institut, et pris le nom de religion: Frère Francesco Maria del Bambinello Gesù. Il était un jeune exceptionnel, tant que le Père plusieurs fois le définissait de vertus angéliques. Il mourut le 24 novembre 1908.

Il écrivait aux proches que dans la vie religieuse était heureux. Après quelques années il vint à Galati pendant quelques jours. En telle occasion, moi et mon frère Joseph et mon cousin Salvatore, qui depuis beaucoup de temps avions manifesté l'intention de nous consacrer au Seigneur dans la vie religieuse, voulions profiter pour partir avec lui. Mon frère et mon cousin eurent immédiatement la permission des parents. Au contraire, pour moi ne fut pas possible: mes parents ne me considéraient pas apte pour la vie religieuse parce que je étais agité et pour mes espiègeries. Ils me disaient qu'était inutile m'envoyer parce que je ne serais resté dans l'Institut.

J'ai lutté pendant une année avec mes proches. Finalement, après beaucoup d'insistances, avec méfiance, ils ont accepté, et ma mère, elle-même m'a accompagné à Messine. Là nous nous sommes arrêtés chez une tante maternelle¹. Celle-ci, alors que ne trouvait des mots pour décrire la sainteté et l'esprit de charité du Père, parlait du Quartier Avignone avec une commisération non cachée, étant donné la mauvaise renommée que dans la Ville jouissait et ce qu'elle-même avait pu voir dans des occasions de visites fréquentes à mon frère Giuseppe².

Cette ma tante, épousée avec un avocat, certain Francesco Lo Sardo, chef socialiste de Messine, était une bonne femme, mais un peu vaniteuse. Malgré chrétienne fervente, elle avait honte de dire d'avoir des neveux au Quartier Avignone. Pour cela elle essayait de convaincre ma mère de me détourner de mon désir et d'emmener mon frère loin de l'Institut. Maman se défendait bien: Giuseppe et mes cousins écrivaient qu'ils étaient très contents. Du reste, elle laissait ses fils complètement libres de rester ou de rentrer en famille s'ils n'aimaient pas cette vie.

«Tante, vous pouviez dire ce que vous voulez - alors je intervins - je veux entrer dans l'Institut et j'y veux rester. Si vous venez nous visiter, vous nous fait grand plaisir, si puis tu as honte, personne vous oblige venir». Et la tante: «Moi, je suis sûre que tu là-dedans, avec ton caractère, ne resterais même pas une semaine. Tu te verrais comme dans une prison et les prêtres te renverront». «Bien, ma tante, je vous donnerais la réponse, je vous ferais voir».

Après le déjeuner, ma mère, la tante et moi nous nous rendrons à l'Institut. Dans la porterie Frère Placido³ nous accueillit. Il avait un port d'un niais: il se balançait çà et là. Il était

¹ Cette tante, nommée Teresa, revient encore au n. 90.

² Les deux familles Drago, de Galati Mamertino (Messine), furent particulièrement généreuses de vocations avec la Congrégation naissante rogationniste. Leur présence traversent du commencement à la fin les pages de cette mémoire. C'est pourtant opportune éclaircir qu'appartiennent à la famille de Drago Calogero (c'est-à-dire Père Carmelo): Giuseppe, puis Frère Mansueto (+24.3.1917); Concetto, aussi religieux rogationniste (+21.2.1914); Mauro, jeune rogationniste, volé au ciel âgé de 19 ans (+3.12.1916); enfin Francesco, que le Père eut filleul de Confirmation, mais qui retourna en famille. Au-delà de ces frères de sang, le Père Carmelo eut dans la Congrégation les cousins Drago Gaetano, puis Frère Francesco M. de l'Enfant Jésus (+24.11.1908) et Salvatore, puis Frère Mariano (+3.12.1927).

³ Le Frère Placido Romeo naquit à Messine en 1875 et mourut à Oria le 26.2.1940. Sa façon brusque et ainsi peu convenable avec le nouveau arrivé Calogero ne doit pas susciter merveille. Le Père, comme on sait, eut beaucoup

mal vêtu, avec un habit décoloré couleur tabac. Dès qu'il me vit, avec une sensation de stupeur incrédule il dit: «Êtes-vous, Calogero, frère de Giuseppe?». «Oui». «Et pourquoi êtes-vous venu? Votre frère et ainsi bon, vous, au contraire, très mauvais: tout le monde ici le dit, à vrai dire vos parentes ne vous permettaient venir avec votre frère et votre cousin. Si vous êtes venu per rester, je vous dis qu'il et mieux que vous rentriez au pais maintenant avec votre mère. C'est mieux pour vous, parce que nous ne voulons pas ici des garçons mauvais, et c'est pour cela que certainement le Père vous renverra».

La tante, frémissante, lançait ses regards tantôt vers la maman, tantôt vers moi. Maman, mortifiée, observa: «En vérité, on ne peut pas dire que Calogero soit mauvais. Au fond il est bon, il est disponible à tout. Il est seulement un peu remuant, il ne se tient pas à sa place, et naturellement de temps en temps il fait quelque bêtise. Si nous ne l'avons pas fait venir dans l'Institut avec Giuseppe a été pour voir sa constance.

Cependant, malgré cela, Frère Placido continuait à dire, avec une façon toujours plus méprisante, que j'étais mauvais. Mais voilà survenir Frère Giuseppe Antonio⁴. Il nous accueillit avec un beau sourire, mais après, adressé à moi, il dit: «Maintenant, ici vous devez être bon, parce que nous ne voulons pas des garçons mauvais. Avez-vous compris?».

Je pensais en moi-même: «Donc, je ici suis considéré mauvais, gamin de route, digne d'être renfermé dans un Institut de correction. Et, avec cette renommée comment je pourrais rester ici? C'est mieux que je rentre immédiatement à mon pays avant que soient eux à m'en envoyer. Mon frère et mon cousin arrivés, Frère Giuseppe nous a accompagné visiter l'Institut. Y régnait un silence de tombe, même parce que les orphelins faisaient une promenade. Le premier que nous avons rencontré fut Frère Luigi,⁵ qui était malade et en ce moment sortait de sa chambre: il semblait un cadavre ambulante.

Puis nous rencontrâmes le Père Bonarrigo⁶: tuberculeux, pâle, avec deux yeux écarquillés inspirant peur. Enfin Frère Giuseppe nous a conduit à Père Palma, qui était au lit malade avec fièvre haute. Il était pale et avec la barbe longue. Tous les locaux étaient vieux. Partout il y avait une désolation qui suscitait en moi un certain dégoût, même si je venais d'un petit pays de montagne, de paysans et pasteurs.

Mais, ce que plus m'a touché fut la visite au dortoir: immédiatement était notée une infestation de punaises et puces. Tout cela, je dois dire, ne m'impressionnais pas autant qu'au contraire l'accueillement de Frère Placido. Ces mots: «Vous êtes mauvais, c'est mieux que vous rentriez à votre maison avec votre mère plutôt qu'être renvoyer», ne s'éloignaient pas de mon esprit.

Aves ce clou fixe dans ma tête, je pris la décision de rentrer absolument à Galati. Mais, j'avais honte de le manifester à personne. Mon frère, peut-être, s'est aperçu de cela et me demanda pourquoi j'ai étais triste. À voix basse, mais dans une façon résolue je répondis: «*Peppino*, je ne veux pas être ici, et aujourd'hui même je retourne absolument à Galati avec maman». «Mais pourquoi?». «Parce que ce frère qui est à la porte m'a dit que je suis mauvais.

de travail pour se former un manipule de religieux préparés pour les œuvres complexes de la Congrégation naissante. Le modeste niveau culturel des collaborateurs explique les interventions mêmes minutieux du Fondateur dans les questions de la vie religieuse et sur les problèmes éducatifs.

⁴ Frère Giuseppe Antonio Meli naquit à Castelbuono (Palerme) en 1876 et mourut à Messina le 24.5.1941. Rogationniste jusqu'à la moelle, tenace, particulièrement chair au Père et précieux à la Congrégation. Il anima l'obole, les premiers Secrétariats Antoniensi, la typographie.

⁵ Il est Frère Luigi Barbanti, né en 1885 à Militello (Catane), mort à Messine le 16.11.1963. Il se distinguait surtout dans l'assistance, ou nous le rencontrerons d'autres fois dans ces épisodes, dans le clair-obscur vif quotidien.

⁶ Père Francesco Bonarrigo, belle âme dans un corp fragile, fut parmi les tous premiers conquêtes du Père. Né à Gualtieri Sicaminò (Messine) en 1885, mourut à Messine le 16.2.1910.

J'ai remarqué que je suis ici pour vous un mauvais garçon de la rue». «Mais ne dis rien à personne. Attends au moins que le Père vienne et tu pourras dire à Galati que tu l'as vu et que tu lui as parlé. Il viendra bientôt. Je suis très heureux ici». «Oui, tu es content car tout le monde dit que tu es si bon, au lieu de moi, tout le monde dit que je suis si mauvais».

C'est alors que le Père apparut. Tout le monde a lui baisé la main. Il était serein et il nous accueillit avec un aimable sourire. En le voyant, je me suis dit: enfin je vois un visage de chrétien. Tourné vers moi, mettant ma main sur ma tête, il a dit: «Oh bon, vous êtes venu? On vous attendait hier. Êtes-vous fatigué? Avez-vous mangé?». «J'ai mangé chez ma tante et ma mère». «Et où est votre mère? Je veux la saluer». «Elle est sortie avec ma tante et reviendra plus tard pour vous saluer». «Êtes-vous content ici?». «Non, je veux rentrer maintenant à Galati avec maman». «Mais pourquoi? Car tu vois un Institut vieil?». «Je ne vois pas d'orphelins ici, les gens sont tous malades, le dortoir est plein de punaises et de puces qui craignent. Mais je veux surtout retourner au village, car tout le monde dit ici que je suis mauvais». «Qui vous a dit que vous êtes mauvais?». «Le moine à la porte, celui qui porte une robe couleur de tabac, me l'a dit».

Le Père demanda à Frère Joseph qui il était, et quand il sut que c'était Frère Placido, il haussa la tête et dit: «Non, ce n'est pas vrai, vous n'êtes pas mauvais. Le Frère vous l'a peut-être dit pour rigoler». «Non, non, il me l'a vraiment dit plusieurs fois, et il m'a aussi dit qu'il valait mieux que je revienne maintenant avec maman». «Rassurez-vous, vous n'êtes pas méchant, je vous le dis. Si vous avez été méchant, je n'aurais pas écrit à vos parents de vous faire venir ici. Venez avec moi, allons prier à la chapelle». «Oui, je viens à la chapelle, mais je veux partir. Et puis ma prière ne vaut rien, parce que je suis mauvais». «Ne pense plus à ce que le Frère vous a dit, et pensez à ce que je vous ai dit».

Sorti de la Chapelle, je me sentais un peu plus serein, mais je voulais encore partir. Le Père me dit: «Écoutez-moi: restez ici quelques jours. Si ensuite vous ne l'aimez pas, je vous ferez accompagner à Galati». En fait, plus je parlais avec le Père, plus je me calmais. Je lui répondis: «Mais vous êtes toujours là? Et quand je le veux, je peux venir vous voir?». «Oui, il me dit. En fait, ça me fait très plaisir. Venez avec moi et je vous montrerai la pièce où je vis». Je suis allé avec lui, et il voulait me donner des petites chocolats. Je lui remerciai, et je lui ai dit que je n'aimais pas les bonbons. Un coup d'œil dans la pièce et j'ai été confus et ému par tant de pauvreté. Après un certain temps, Frère Placide vint, à qui le Père demanda: «N'est-il pas vrai que Calogero est un bon garçon?». «Oui, Père», répondit le Frère. «Regardez, même Frère Placide dit que vous êtes un bon garçon». «Oui, oui, qui sait qui lui a dit de dire ainsi». Et le Père: «Voulez-vous donc rester, ou voulez retourner dans votre pays?». «D'accord, pour l'instant je reste, tant que je puisse venir rester avec vous quand je veux».

À partir de ce moment-là, dans les premiers jours, quand je voyais le Père, je courais toujours vers lui. Il me demandait si j'avais besoin de quelque chose et si j'étais heureux. Quand je lui dit plus tard que j'étais heureux, il ne m'a plus demandé.

En huit mois de séjour à Messine, de l'entrée à la prise d'habit, Frère Placido m'accompagna dix fois du Père, m'accusant de gamineries inoffensives. Le Père m'exhortait ponctuellement à être meilleur, mais jamais en ton de reproche. En fait, quand il s'agissait de quelque chose d'original, sans le vouloir, il lui échappait sous quelques rires. Si je suis resté à l'Institut, je le dois à la compréhension plus que paternelle du Père.

2. Fleurs pour la procession du *Corpus Domini*

Un matin, en la fête du *Corpus Domini*, le Père nous ordonna de bien nous habiller, car nous devions aller avec lui pour faire quelque chose de très important. Quand nous sommes arrivées à l'Institut Féminin du Saint-Esprit, elle nous a conduits dans une pièce où il y avait beaucoup de fleurs disposées dans de beaux paniers. Il fit remarquer à la Supérieure qu'ils étaient trop peu nombreuses, tandis qu'il nous expliquait à quoi elles servaient: il fallait les étaler le long des rues où passerait le cortège du Très-Saint Sacrement. Il a tout précisé: certains d'entre nous devaient balayer les rues, tandis que d'autres devaient répandre des fleurs. Puis il a appelé le jardinier et lui a demandé s'il restait d'autres fleurs dans le jardin. Il a répondu qu'il en restait très peu, pour ne pas complètement dépouiller les plantes. Le Père a objecté: «Qu'est-ce que cela signifie de dépouiller complètement les plantes? Les fleurs sont principalement cultivées pour Notre-Seigneur et non pour la beauté du jardin». Il nous a ensuite accompagnés au jardin et nous a fait ramasser toutes les fleurs restantes, nous conseillant de ne pas les maltraiter.

En allant à la Cathédrale, nous avons vu la procession se dérouler. C'était vraiment un spectacle. Le Père, vêtu de robes canoniques, a défilé avec tout le Chapitre. Il procédait avec tant contrit que certains le montraient du doigt et disaient: «Il est évident que le Chanoine Di Francia est vraiment un saint. Regardez comme il marche avec recueillement!».

3. Au petit théâtre des Salésiens près du torrent Boccetta

Après la lecture spirituelle, le Père nous a dit de mettre des vêtements neufs et de partir avec lui. En chemin, il nous a dit de deviner où nous allions. Quelqu'un de nous a répondu: à une cérémonie religieuse, d'autres: à quelque promenade. Et lui: «Vous n'avez pas deviné. Allons au théâtre». Et nous en chœur: «Oui, au théâtre! Nous savons qu'on ne peut pas aller au théâtre, et quiconque y va commet un péché». Et le Père: «On ne peut pas aller dans un mauvais théâtre; mais oui au bon. Nous allons au petit théâtre des Salésiens, qui est très bon et très divertissant et instructif, tant pour la formation culturelle et spirituelle que pour la pratique de savoir se présenter en public et déclamer. Don Bosco aimait beaucoup les petits théâtres, et nous aussi nous les aimons beaucoup».

Une fois arrivés à l'Oratoire, nous sommes charmés par une nuée d'enfants qui s'amuse de diverses manières. Qui sautait, qui courait, qui criait. Au milieu, il y avait des religieux salésiens qui animaient les jeux et aidaient ces petits enfants avec beaucoup d'amour et de diligence. Il y avait aussi le directeur de l'Oratoire qui, dès qu'il vit le Père, essaya de se reconstituer, de se dépoussiérer, avant de rendre hommage à l'invité. Il a essayé de s'excuser pour la façon dont c'était, mais le Père lui a répondu: «Pas d'excuses. Vous faites votre devoir de directeur, de salésien, de vrai fils de Don Bosco». Le Père le remercia alors de l'invitation et nous présenta en disant: «Ces petits garçons sont ceux qui aspirent à être, si le Seigneur le veut, religieux de notre Institut. Je les ai amenés ici pour s'amuser et pour apprendre l'esprit salésien, qui est très semblable à celui de notre Institut dans le domaine éducatif. Je recommande toujours aux miens d'adopter la méthode préventive de Don Bosco dans l'éducation».

C'était déjà l'heure du spectacle: un coup de sifflet décisif fut suffisant à faire taire cette foule de garçons, qui couraient tous se mettre en rang dans un silence parfait. Alors le Père nous dit: «Voyez-vous comme ils sont disciplinés? Vous autres devez être ainsi, et vous devez former les garçons de cette manière, quand, si le Seigneur le veut, vous pourrez vous aussi les

assister. Cette discipline s'obtient par la méthode préventive, sans punition, c'est-à-dire par l'assistance assidue et aimante, la persuasion et la religion». Et nous au Père: «Nous n'avons pas compris cette méthode, c'est difficile. Nous ne comprenons pas comment la discipline peut être obtenue sans punition; expliquez-le nous mieux». Et le Père: «Rappelez le moi demain à la lecture spirituelle.

Alors Salvatore (qui fut plus tard Frère Mariano) ajouta: «Si tel est le cas, Frère Placido n'observe pas du tout la méthode préventive. En fait, quand Frère Francesco est absent, pour chaque petite chose que nous faisons, il punit toujours. Ça veut dire qu'il ne connaît pas non plus la méthode préventive». Et le Père: «Que voulez-vous? Frère Placido est si bon; cela signifie qu'il ne l'a pas encore bien étudié. Mais vous, vous devez être bons et disciplinés sans punition. Et si vous êtes châtiés, vous devez humblement accepter».

4. Un coup de cloche insolite

Nous, les aspirants, étions dans l'étude, concentrés sur nos devoirs, lorsque nous avons entendu un long son de cloche festive retentir dans l'Institut. Pour moi c'était nouveau, donc instinctivement j'ai sauté hors en criant: voleurs, voleurs! Et au lieu de cela, j'ai vu le Père qui, monté sur la tourelle de la Chapelle, s'accrochait aux deux cloches en les frappant joyeusement. Mes compagnons sont également sortis hors et ont ri parce qu'ils m'avaient entendu crier: voleurs, voleurs! En fait, ils savaient de quoi il s'agissait, car cette scène se répétait chaque fois qu'un Évêque avait adhéré à la Sacrée Alliance de la Rogation Évangélique. En nous voyant, le Père nous dit qu'une nouvelle adhésion à la Sainte Alliance était arrivée d'un Evêque dont je ne me rappelle pas le nom et il nous a invités à entrer dans la Chapelle pour dire une prière de remerciement à Jésus au Saint Sacrement pour une telle belle grâce.

Lorsque nous quittâmes la Chapelle, ils racontèrent au Père ma réaction à cette sonnerie inhabituelle. Il a ri de bon cœur et m'a dit: «Ne vous inquiétez pas, les voleurs ne viennent pas ici, car il n'y a rien à voler». Puis il s'est arrêté pour nous expliquer ce qu'est la Sacrée Alliance, la valeur de la Sainte Messe, l'obligation que les Rogationnistes doivent ressentir pour se procurer des Sacrés Alliés. Il nous a parlé du zèle et des sacrifices que le Frère Giuseppe Antonio a faits pour augmenter les adhésions. Puis au réfectoire le Père dispensa du silence, qui n'arrivait alors que lors des plus grandes solennités, et il laissa aussi passer le dessert, et nous continuâmes à parler avec beaucoup d'enthousiasme de la Sacrée Alliance. De plus, il nous a dispensés de l'école que nous devons faire l'après-midi; et il nous a permis de sortir nous promener pour nous amuser, comme aux jours de grande fête. Alors je dis à mes compagnons: «Ce serait certainement une belle grâce pour nous si ces adhésions d'Evêques à la Sacrée Alliance arrivaient au moins trois ou quatre fois par semaine!». Mes compagnons ont ri, et le Père a demandé la raison. La sachant, il remarqua: «Pourquoi? Pour avoir beaucoup de Sacrés Alliés, ou faire la fête et ne pas aller à l'école?». Un peu confus, j'ai répondu: «Pour les deux choses ensemble». «J'admire votre franchise - ajouta le Père - mais je ne puis approuver votre manque d'amour pour l'étude. Vous êtes encore un peu compatible car il n'y a que peu de temps que vous êtes entré à l'Institut. L'étude est aussi une chose très importante pour la vie religieuse. Et puis, fait pour l'amour de Dieu, avec obéissance, elle est prière».

5. Le frère du Père

J'étais responsable du réfectoire et je voyais le Père, lorsqu'il dînait après la Communauté, être si familier avec un Chanoine qui venait souvent le visiter.

Un soir, je demandai au Père qui était ce Chanoine qui me paraissait si bon et qui le traitait avec tant de familiarité et d'affection. Le Père me répondit: «C'est mon frère Francesco, il est très bon, très intelligent, très zélé et très estimé. Lui aussi a fondé une communauté de féminine qui fait tant de bien». Alors j'ai répondu: «Ne vaudrait-il pas mieux que cette Congrégation s'unisse à celle des Filles du Divin Zèle pour former ainsi une famille religieuse plus large?». Et le Père: «Il vaut mieux faire la volonté de Dieu qui en a ainsi disposé. Et puis cette Congrégation fonctionne très bien et tend à se développer. Ainsi au lieu d'une Congrégation, comme vous dites, il y en a deux qui travaillent pour la gloire de Dieu et le bien des âmes».

Le lendemain, pendant la récréation, je racontai au Frère Luigi la conversation de la veille avec le Père. C'est alors que le religieux à son tour me raconta comment le frère du Père auparavant avait travaillé avec lui, mais plus tard il avait convaincu quelques religieuses des Filles du Divin Zèle de le suivre à Roccalumera, une ville non loin de Messine, où il avait fondé une autre Congrégation⁷.

Quelques jours plus tard, je commis une grande imprudence. J'ai eu l'audace de demander au Père lui-même une explication sur tout ce que Frère Luigi m'avait dit. Le Père ne m'a même pas laissé parler, il m'a interrompu brusquement, et devenant très sérieux il m'a demandé qui m'avait dit ces choses. Quand j'ai répondu que me les avait dites Frère Luigi, il m'a dit: «Occupez-vous de vos affaires, ni vous ni Frère Luigi ne comprenez pas ce que dites. Mon frère et moi nous nous entendons tellement bien; nous nous aimons tant. Sa Congrégation fait beaucoup de bien, et moi, quand je peux, je l'aide aussi». J'ai appris que le Frère Luigi avait été rappelé par le Père et fortement réprimandé.

Je me souviens quand le Père est monté de Messine à Oria, quelques jours après avoir reçu la nouvelle de la mort de son frère Francesco. Il était si triste! Il célébrait un cours de Messes grégoriennes. Il ordonna que nous fassions des suffrages pour plusieurs jours. Et puis il parla très bien du défunt, de ses qualités, ainsi que de l'œuvre religieuse qu'il avait fondée.

6. Un notable déchu

Chaque jour un homme, qui se donnait l'air d'un notable, venait à l'Institut de Messine. Il ne mangeait pas avec les pauvres, mais à part, et était traité d'une manière spéciale. Affamé comme un loup, il n'y avait pas de nourriture qui lui suffisait. Il était toujours mécontent et voulait se mêler des affaires de l'Institut. Le Père lui accordait une attention particulière, le compatissait beaucoup et le traitait avec respect pour l'état déchu dans lequel il se trouvait. Il faut dire qu'il a beaucoup abusait de tant de gentillesse. Il était aux aguets et, quand le Père allait déjeuner après la Communauté, il le suivait au réfectoire, s'asseyait à table en face de lui et finissait toujours par voler une partie de ce qui était destiné à l'autre. Il avait sa propre tactique: il faisait d'abord quelques compliments, mais ensuite il acceptait et dévorait. Cela arrivait souvent et le Père se privait ainsi du nécessaire.

Moi qui servais au réfectoire, je bouillais devant tant d'impudence et j'essayais avec de belles manières de lui faire comprendre que c'était quelque chose qui n'allait pas. Mais enfin, quand j'ai vu que tout était inutile, un jour, alors qu'il voulait, comme d'habitude, entrer au réfectoire pour rendre hommage (disait-il) au Père, je lui ai déclaré, d'abord avec de bonnes manières, puis résolument, que au Père il pouvait rendre hommage en sortant du réfectoire, et qu'en tout cas il ne devait absolument pas entrer au réfectoire.

⁷ Pour une analyse de la question voir les pages de PÈRE T. TUSINO, *L'Anima del Padre*, 736 ss.

Il s'en est senti offensé et m'a accusé auprès du Père, qui me reprit. Je me suis excusé en disant: «Mais c'est un homme insupportable et grossier. Chaque fois que vous êtes seul à déjeuner, sous prétexte de vous rendre hommage, il vient au réfectoire, se met à table en face de vous, mange comme un affamé, et vous restez à jeun». Et le Père: «Occupez-vous de vos affaires. Il mange ce que je lui donne, pauvre homme! Cela signifie qu'il a faim; il souffre beaucoup. Il était habitué à tant de confort, il était si riche, et maintenant il manque du nécessaire! Nous devons l'aider. Les gens qui sont tombés dans la pauvreté souffrent plus que ceux qui sont habitués à vivre dans la misère et la pauvreté».

J'ai alors ajouté: «On dit que cet homme était si riche et qu'il a gaspillé ses biens en s'amusant, en gaspillant et en jouant. Donc la faute de la misère dans laquelle il se trouve est la sienne. Alors tant pis pour lui; maintenant il paye la pénalité».

Et le Père: «Quelle façon de parler c'est cela? Vous êtes vraiment impertinent. Occupez-vous de vos oignons. Je n'aime pas votre façon de juger. Ce monsieur est un gentleman, une personne respectable. Quand il était riche, il faisait tellement de bien. Si aujourd'hui il est réduit à la nécessité, c'est à cause des circonstances de la vie que tu et les autres ne pouvez pas connaître. Je vous dis qu'il faut le bien traiter, et vous n'osez plus l'empêcher d'entrer au réfectoire quand je suis à table. Je me sens honoré par sa compagnie».

J'ai suivi la leçon, mais je me suis dit: «Bel honneur: celui-là le maintien à jeun et il fait pénitence!».

7. Ces cerises pourries

Un jour, un homme vint au Quartier Avignone, accompagné du Frère Giuseppe Antonio, avec un grand panier de cerises. Quand je les ai vues, j'ai dit au Frère: «Et qu'allons-nous faire de celles-ci? Elles sont toutes avariées!». «Je les ai vues moi aussi - répondit le Frère - choisissez celles que vous pouvez. C'est le Père qui les a achetées». J'ai dit: «Il a fait une bonne affaire, il s'est fait embrouiller par cet homme». Le Frère dit: «Non. Ce pauvre homme a dit au Père qu'elles étaient avariées, et le Père quand même les a prises. L'événement se passa ainsi: pendant que nous allions au Saint-Esprit, cet homme avec sa corbeille de cerises s'approcha du Père, qu'il connaissait déjà pour avoir été aidé par lui en d'autres occasions, et lui dit qu'il avait une famille nombreuse sans une tranche de pain. Et le Père: "Pourquoi vous ne vendez pas ces cerises et achetez du pain pour vos enfants avec le produit?". "Personne ne les en veut - répondit le pauvre homme - car elles sont toutes en panne. Je les ai récupérées dans les déchets d'un entrepôt". Mais le Père, regardant dans la corbeille, remarqua: "Il y en a de bonnes. Je les achète toutes moi-même. Emmenez-les à l'Institut. Le Frère vous accompagnera. Combien dois-je vous donner?". Et l'homme: "Elles ne valent rien; donnez-moi ce que votre cœur inspire". Le Père: "Non, ce n'est pas vrai qu'elles ne valent rien; elles valent quelque chose". Et il lui donna une somme que le pauvre homme, voyant cela, fut ému aux larmes, et dit: "Votre cœur est plus grand que l'océan!"».

Le Père, arrivé au réfectoire, me demanda où avaient été placées les cerises qu'il avait achetées. Puis il a dit: «Ne les laissez pas les perdre. Choisissez les bonnes et distribuez-les à la Communauté. J'ai fait une bonne affaire. Le pauvre homme me les a presque fait cadeau». Et moi: «Joli cadeau! Elles sont sans valeur. Il n'y a rien à choisir». Et le Père: «Ne soyez pas pessimiste, et essayez de ne faire pas perdre la providence!».

8. Le verre des pauvres

Le verre que Frère Luigi utilisait à table s'était brisé. Frère Giuseppe me dit de le remplacer par un de ceux qui servaient ordinairement aux pauvres et qui différaient de ceux de la Communauté par leur forme différente.

Quand Frère Luigi le vit à table, il fit des remontrances vers moi et esquissa un geste de refus. Le Père l'a remarqué et m'en a demandé la raison. Je lui racontai comment ça s'était passé, et lui, me donnant son verre: «Portez-le au Frère Luigi - dit-il - et celui-là amenez-le à moi. Frère Luigi était déçu et a tout fait pour récupérer le verre du Père. Il est immédiatement allé lui demander pardon. Mais le Père fut catégorique, disant qu'il se sentait honoré d'utiliser le verre des pauvres qui représentent notre Seigneur. Frère Luigi, le pauvre, faisait peine! Il était mortifié. Il n'avait pas bu à table depuis trois jours, alors qu'il en ressentait le grand besoin à cause de la chaleur. Le Père Palma se mit aussi à intercéder, et exhorta le Frère Luigi à redemander pardon au Père, le suppliant de lui rendre le verre.

Le Père finit par accepter, et en profita pour nous dire que dans les pauvres il faut regarder la personne de Notre-Seigneur qui déclara: «Tout ce que vous faites à l'un d'eux en mon nom, je le considère comme fait à moi-même». Le Père a également souligné que nous devons toujours avoir les pauvres avec nous et que l'origine de notre Œuvre découle de la pauvreté effective et affective.

9. L'Evangile des pauvres

Chaque dimanche, à Messine, avant le tremblement de terre, les pauvres se réunissaient dans la cour du Quartier Avignone après le déjeuner. Ils étaient un bon nombre. Quand le Père était là, il leur enseignait lui-même la doctrine chrétienne. Il voulait que nous assistions tous, y compris le Père Palma et le Père Bonarrigo.

Le Père parlait d'une manière très simple et avec tant de ferveur spirituelle que même les plus grossiers et les plus ignorants le comprenaient et étaient enchantés par lui. Ce n'était pas comme ça quand, en son absence, quelqu'un d'autre parlait. Après la doctrine, qui durait ordinairement une vingtaine de minutes, nous tous devions tous nous prêter à servir les pauvres. Quelque distribuait la soupe, d'autres le pain, d'autre donnaient à chacun un peu d'argent.

Le Père se sentait heureux d'être parmi les pauvres, de les servir et de les aider. Avant la distribution, il goûtait toujours la nourriture, et parfois il mangeait avec les pauvres. Malheur si la soupe n'avait pas été abondante, et qu'il ne l'avait pas trouvée bien préparée! Lors des festivités solennelles, du vin, des fruits, des sucreries et le double des sous était ajouté. S'adressant à nous, aspirants, il disait: «Vous voyez comme il est beau d'être avec les pauvres, de les aider et de les instruire dans la doctrine chrétienne! Nous devons leur donner une nourriture matérielle, sans toutefois manquer de nourriture spirituelle. Rappelez-vous ce que notre Seigneur a dit entre autres pour démontrer son œuvre messianique: "les pauvres sont évangélisés". Donc, si vous voulez être de vrais bons religieux rogationnistes, vous devez aimer beaucoup les pauvres».

Je me souviens aussi qu'une fois et même plusieurs fois par semaine, le soir, le Père se rendait au lieu où étaient les orphelins et passait du temps avec eux d'une manière familière, comme s'il était l'un d'eux, ou plutôt, comme leur mère ou leur père. Il écoutait leurs demandes et essayait de satisfaire leurs désirs. Puis il les instruisait en religion. C'est pourquoi les petits, souvent, lorsqu'ils voyaient le Père, lui disaient: «Père, viendrez chez nous ce soir? Nous vous

attendons». Parfois nous, les aspirants, étions témoins de ces scènes, et à la fin le Père nous disait: «Maintenant c'est moi qui fais cela avec les orphelins, après devez être-vous à le faire si le Seigneur vous donne la grâce de devenir religieux. Aujourd'hui c'est l'idéal le plus cher de ma vie, demain ce doit être le vôtre. Si vous ne ressentez pas cette passion pour les orphelins, vous ne pourrez jamais être des bons Rogationnistes. La Divine Providence s'est servie des besoins spirituels et temporels des orphelins et des pauvres pour m'inspirer à fonder la Congrégation».

10. L'arbre des prunes

Dans un coin du Quartier Avignone, il y avait un petit parterre de fleurs, dans lequel, parmi les fleurs, l'assistant, un certain Vizzari⁸, cultivait un petit arbres de prunes qui, si petit soit-il, était également chargé de fruits, qu'il gardait comptes.

Un jour j'ai eu la malencontreuse idée d'en cueillir un pour voir s'il était mûr. Cependant, il était si âcre que je l'ai jeté dans le parterre de fleurs lui-même. Se rendant compte qu'il manquait une prune, Vizzari s'emporta et fit un procès à sa manière, accusant un pauvre orphelin, qu'il frappa assez, comme il savait le faire, le mettant aussi à genoux au réfectoire et le laissant sans manger à midi.

Sachant cela, je suis allé voir Vizzari pour dire que ce n'était pas l'orphelin qui avait cueilli la prune, mais moi. Dès qu'il l'entendit, il me donna deux gifles solennelles et m'accompagna jusqu'au Père pour me faire châtier. Le Père m'a dit: «In ne faut pas toucher rien sans permission». Puis, voyant mon visage rouge, il m'a demandé ce qui n'allait pas. Je lui ai dit le fait. Alors le Père reprocha à Vizzari en lui disant: «Vous vous êtes mal comporté. Au lieu de cela, il fallait louer Calogero qui était venu spontanément avouer la faute pour disculper l'orphelin innocent. Et puis pour une enfantillage, on donne à celui-ci et à celui-là des gifles et des punitions? De plus, vous n'avez pas du tout à vous occuper d'aspirants! C'est inutile: je vous ai dit que vous n'êtes pas bon pour être avec eux».

11. Querelle pour nettoyer un orphelin

Un petit n'est pas arrivé aux toilettes à temps, et ce qui devait lui arriver s'est produit. Le pauvre! Il en était réduit à la pitié, et, debout près de la porte de la toilette qui donnait sur la cour, il pleurait, inconsolable, demandant du secours. Le Père passait par hasard et alla le consoler. Moi et Frère Luigi avons aussi couru, et il était sur le point de le nettoyer. Mais le Père dit résolument: «C'est moi qui dois le nettoyer. Allez chercher les sous-vêtements et la robe».

Bien que nous ayons insisté pour le nettoyer nous-mêmes, rien ne fut possible être fait. Le Père a répété: «Je vous ai dit que c'est moi qui dois le nettoyer. Voulez-vous me priver de cette opportunité de faire mon devoir pour les orphelins? Vous, vous avez de nombreuses autres occasions de le faire». Il a conduit le petit dans sa chambre et n'a pas voulu d'aide. Après un long moment, il réapparut tenant la main de l'enfant beau et propre, comme seule une mère aurait pu le faire! Alors il me dit: «Allez chercher un biscuit dans l'armoire du réfectoire pour le donner à ce cher enfant». Apportant le biscuit, j'eus l'imprudence de dire devant l'enfant:

⁸ Emanuele Vizzari, de Messine, un ancien orphelin, que le Père a gardé comme éducateur, en vérité très condamnable, comme nous le voyons ici et plus tard (cf. n. 28)

«Pauvre garçon! Comme il en est réduit, il était écœurant!». Le Père m'a immédiatement repris en disant: «Ces mots ne les faut pas dire. C'est un garçon tellement joli, si propre! Cela lui est arrivé cette fois sans le vouloir. N'est-il pas vrai que tu ne le feras plus?». «Oui, - répondit le garçon, - je ne le ferai plus. J'ai mal au ventre depuis plusieurs jours». Et le Père: «Tu l'as dit au Frère Luigi?». «Non». «Quand tu te sens mal, tu dois le dire au surveillant, as-tu compris?».

Alors, seul à seul, le Père me dit: «Quelle façon de parler devant le garçon: "Il était écœurant!". L'enfant était mortifié. Et puis dans les œuvres de charité il n'y a rien qui doive écœurer; au contraire, plus un service peut sembler répugnant et pénible à la nature, plus il faut se sentir transporté à le faire, et avec plus de diligence pour l'amour de Notre-Seigneur et gagner des mérites pour le paradis. Il faut lire la vie des Saints pour voir comment ils se sont efforcés de guérir les malades même atteints de maladies infectieuses ou répugnantes, tant dans les hôpitaux que surtout dans les missions! À tel propos, je vais vous procurer des belles vies de Saints et des livres sur les missions auxquelles nous aussi nous devons aspirer. L'esprit de notre Congrégation est celui-ci. Le Seigneur s'est servi des misères humaines du Quartier Avignone pour inspirer la fondation de notre pieuse Œuvre. Il n'y a pas de charité qui n'apporte des sacrifices; et plus on fait de sacrifices pour accomplir des actes de charité, plus l'œuvre est méritoire. Nous devons penser au sacrifice que notre Seigneur a fait pour nous. Il est mort sur la croix!».

12. L'assistance aux orphelins avant le tremblement de terre de 1908

En raison du manque absolu de personnel interne, l'assistance aux orphelins avant le tremblement de terre était confiée à un certain Bucceroni, ancien sous-officier, qui faisait office de responsable, et à un certain Vizzari, notre ancien élève, qui faisait office de surveillant. Tous deux, mais surtout Vizzari, adoptaient une méthode disciplinaire militariste et répressive⁹.

Autant ils utilisaient tous les moyens pour ne pas faire apparaître leur rigueur à l'extérieur, autant le Père était très inquiet. Il les rappelait, désapprouvait et menaçait, mais n'a pas su comment pourvoir autrement. Un jour Vizzari, parce qu'un orphelin n'avait pas bien balayé le dortoir, le gifla et le laissa sans manger, enfermé dans le dortoir. Le fait se divulgua et le Père l'apprit; il appela Bucceroni et menaça de le renvoyer, tandis qu'il disait à Vizzari qu'il méritait d'être renvoyé de l'Institut.

Ayant alors appris que nous, les aspirants, avions eu connaissance de la rigueur avec laquelle les orphelins étaient traités, un jour, pendant la lecture, il se mit publiquement à désapprouver et à blâmer les critères pédagogiques utilisés par Bucceroni et Vizzari. «Notre méthode, - répétait-t-il, - doit être la préventive, utilisée par Don Bosco, et non la répressive, car celle-ci brutalise les âmes». Et il a conclu: «Nous espérons pouvoir avoir dans la Congrégation le plus tôt possible des éducateurs bien préparés, qui sentent leur responsabilité et considèrent la formation des orphelins comme l'une des missions les plus bienvenues devant Dieu et devant les hommes».

⁹ Cf. c. 28 et la persécution contre les Communautés de Francavilla F. et Oria, causée, à notre connaissance, par les méthodes imprudentes de Vizzari avec les garçons.

13. Les prémices aux orphelins

La Supérieure de l'Institut du Saint-Esprit avait envoyé au Père un panier de figues avec la mention suivante: «Les prémices de notre jardin, pour le Père». Le Père, voyant ces belles et fraîches figues, dit: «Mais elles sont vraiment belles!». Ayant alors lu la note, il ajouta: «La Supérieure s'est trompée de destination; au lieu de dire: pour le Père, elle devait dire: pour les orphelins. Nos prémices devront servir aux orphelins et aux pauvres». Puis il m'a dit de les prendre et de les emmener au réfectoire des orphelins et de dire au responsable de les distribuer.

Je pris la liberté de lui demander si je pouvais en laisser un peu pour les Pères. Mais il me répondit: «Non, avant les Pères il y a les Orphelins». Puis il prit trois figues et me les donna en disant: «Mangez-les». Honteux, j'ai répondu: «Merci, Père. Je ne voulais pas le dire pour les laisser pour moi». Mais le Père me les a remis et m'a dit: «Je sais que vous ne vouliez pas dire qu'étaient pour vous; mais prenez-les et mangez-les, vous aussi vous êtes un garçon».

Lorsque les orphelins sont entrés dans le réfectoire et ont vu ces beaux fruits, ils se sont mis à crier: «Vive le Père!».

14. Le Chanoine Vitale

Très souvent le soir, après le dîner, je voyais un Chanoine qui s'entretenait au réfectoire à parler avec le Père d'une manière très familière. Moi, qui avais la charge du réfectoire, j'étais édifié par sa bonté, qui se dégageait de l'ensemble, et surtout par le respect et la vénération qu'il montrait vers le Père.

Un soir, après le départ du Chanoine, j'ai pris courage et j'ai dit au Père: «Ce Chanoine doit vraiment être un saint». Et le Père: «C'est un Chanoine de la Cathédrale de Messine, très bon, cultivé et respecté de tous. Il fait un grand apostolat». «Puisque il est si bon, - j'ai dit - pourquoi il ne devient pas Rogationniste et ne vient pas ici pour travailler avec vous?». Le Père, souriant, me répondit: «Ce Chanoine d'esprit est déjà Rogationniste depuis qu'il était cleric».

«Quelque fois, je lui dirai de devenir Rogationniste», j'ajoutai alors. «Non, non - le Père m'a répondu, - vous n'avez pas à lui dire, mais il faut que notre Seigneur lui dise, le moment venu. Il sera certainement Rogationniste quand le Seigneur le voudra. Il fera beaucoup de bien à la Congrégation et sera facilement celui qui portera le poids de notre Œuvre minimale»¹⁰.

15. Sautez autant que vous le souhaitez, mais ne commettez pas de péchés et ne vous cassez-vous pas la tête

Dans les derniers jours de novembre 1908, le Père me dit: «Je vous donne une bonne nouvelle: nous avons pensé, si vous le voulez, vous admettre, pour la fête de l'Immaculée Conception, à l'habit religieux. Mais vous devez vous préparer bien. Etes-vous content?». «Merci! Oui, je le veux: c'est pourquoi je suis entré à l'Institut. Toutefois...». Le Père dit: «Mais, quoi? Que voulez-vous dire? Vous ne voulez pas vous prendre l'habit?» «Oui, je veux prendre

¹⁰ Francesco Bonaventura Vitale (Messine 1866-1950) a connu le Père étant jeune (vers 1883) et a été fasciné par lui. «Je l'ai aimé dès ce moment», note-t-il lui-même (Cf. *Bollettino* 1928, p. 77, rapporté dans TUSINO, AP, 46). Avec plus de détails, le PÈRE Vitale revient sur cette première rencontre et sa vocation rogationniste dans le précieux livret «*Tombez amoureux de Jésus-Christ*». À la mort du Père, il devient le guide naturel de la Congrégation, si bien qu'il peut être considéré à juste titre comme l'*alter parens* des Rogationnistes.

l'habit; pourtant on m'a dit que quand on prend l'habit religieux, il faut être sérieux; on ne peut plus jouer, encore moins sauter. Et franchement je ne peux pas rester comme ça. Je veux être joyeux, je veux jouer, je veux sauter». «Mais qui vous a dit ces choses? Nous voulons des religieux joyeux et dynamiques: *servite Domino in laetitia*. Alors, en prenant l'habit, je vous dis de rester toujours joyeux. Vous pouvez toujours jouer et sauter comme vous le souhaitez, à condition que vous ne commettiez pas de péchés et que vous ne vous cassez pas la tête». «Alors oui, je veux prendre l'habit».

Dans la cour de l'Institut, il y avait un aquarium avec des poissons et moi, échappant à la surveillance, je le sautais souvent d'un côté à l'autre. Après quelques semaines que je portais l'habit religieux, j'ai imprudemment essayé de le sauter, comme d'habitude. Malheureusement ça s'est mal passé pour moi. La soutane s'est emmêlée autour de mes jambes, et pour ne pas tomber dans le bassin, je me suis jeté à corp mort au-delà de la rive opposée, m'effondrant au sol et souffrant de blessures lacérées et contusionnées aux mains et aux jambes, et une grosse déchirure à la robe.

Mes compagnons coururent me relever et de même Frère Placido qui, faisait office de surveillant, lequel, me voyant dans cet état, me dit: «C'êtes toujours vous. Vous ne pouvez pas rester immobile. Voyez comment vous vous êtes réduit? Combien de fois vous ai-je interdit de jouer à ce jeu? Payez maintenant pour votre désobéissance».

Presque contrarié, je lui ai répondu: «Mais qu'est-ce que j'ai fait de mal? Le Père m'a dit de jouer et de sauter autant que je veux, tant que je ne commets pas de péchés et que je ne me casse pas la tête. Maintenant, je crois que je n'ai pas commis de péché, et je ne me suis pas cassé la tête».

Ils m'ont accompagné au dortoir pour me soigner et panser mes blessures. J'ai dû aller me coucher pendant qu'ils reprisaient la seule soutane que je portais. Ils racontèrent alors au Père ce qui m'était arrivé et la réponse que j'avais donnée au Frère Placido. Le Père est venu me voir au dortoir et m'a demandé si je m'étais fait très mal. Même si je ressentais intensément la douleur, j'ai répondu: «Non, ce n'est rien. Je suis allongé dans mon lit en attendant que ma soutane déchirée soit réparée. Et le Père: «Il faut faire attention; vous ne devez pas faire ces choses, avez-vous compris? Jouez modérément et autant que vous voulez, tant que vous ne commettez pas de péchés, ne vous blessez pas et ne cassez plus votre soutane!».

Le soir, le Père m'a vu les mains bandées, me promener boiteux. «Vous m'avez dit que vous vous étiez fait peu de mal et que ce n'était rien. À votre avis, pour être quelque chose de sérieux, vous devez vous casser les jambes et les bras?».

16. Le Père dans le tremblement de terre de 1908

Lorsque la terrible catastrophe du tremblement de terre¹¹s'est produite, le Père était à Rome. Dès qu'il a entendu la nouvelle, il s'est dépêché de retourner à Messine, mais a subi beaucoup de péripéties, et ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'il put gagner sa malheureuse ville. Lorsqu'il arriva enfin, il était méconnaissable tant par la douleur que par la fatigue du voyage. Nous l'avons immédiatement entouré avec beaucoup d'enthousiasme et d'affection. Il avait des paroles de réconfort, d'encouragement et de gratitude envers le Seigneur qui nous avait délivrés de la mort. Et dès qu'il réalisa sommairement les choses, il s'exclama: «*Deo gratias!* Ils m'ont dit que mes deux Instituts avaient été complètement rasés et que vous étiez

¹¹ Le tremblement de terre s'est produit le 28 décembre 1908 à 5h30. Le Père était parti pour Rome le soir de Noël.

tous restés sous les décombres. Au lieu de cela, le Seigneur a permis qu'il n'y ait eu que treize victimes!».

Dès que j'en ai eu l'occasion, je lui ai dit: "Père, le Chanoine Vitale est ici avec nous, et sa sœur est également restée indemne». Le Père répondit: «Nous rendons grâce au Seigneur». Et puis il s'est tout de suite mis au travail, on peut dire, jour et nuit, essayant non seulement de soulever et d'aider les gens de nos Instituts, mais aussi ceux de la ville.

Il se donna corps et âme pour aider de toutes les manières à déterrer les blessés qu'il faisait hospitaliser; déterrer des cadavres; consoler et aider les victimes de toutes les manières. Il travaillait à la pelle, à la pioche, il aidait à porter les blessés sur ses épaules et les cadavres. Dans ce travail, il fut valablement aidé par le Père Palma, qui lui aussi ne regarda ni à difficultés ni à dangers.

C'était aussi son souci d'aller dans les décombres des Églises de la ville pour en extraire, s'il était possible, d'éventuelles pyxides avec les Espèces Sacrées, des reliques, des images sacrées.

Même certains d'entre nous, les jeunes, avons aidé du mieux que nous pouvions. Un jour, à la vue de cadavres mutilés et puants, je vomis et faillis m'évanouir. Le Père m'a donc renvoyé à l'Institut et m'a dit que je devais travailler à l'intérieur, sans aller en ville. Après tout, il y avait aussi beaucoup à travailler à l'intérieur. Sous les décombres de la boulangerie et fabrique de pâtes de l'Institut du Saint-Esprit, il y avait en effet du pain, des pâtes, de la farine. Il fallait les récupérer pour nourrir non seulement le personnel des deux Instituts, mais, autant que possible, aussi les sinistrés.

Le Père, voyant avec quelle joie on travaillait à la recherche de choses, était content, car de cette façon il était possible d'aider tant de personnes affamées. Le travail consistait non seulement à trouver des denrées alimentaires dans les décombres, mais aussi à séparer les gravats et la partie endommagée. Un de ces jours, le Père m'a demandé si mes parents avaient entendu dire que nous étions restés, Dieu merci, indemnes. J'ai répondu qu'ils avaient essayé de venir à Messine pour se renseigner, mais que les militaires ne les avaient pas laissés entrer dans la ville. Des gens qui s'étaient échappés du village, ils avaient appris que notre Institut avait été rasé et que nous étions tous restés sous les décombres. Tourmentés par le chagrin, ils avaient même fixé le jour de nos funérailles, lorsque la veille au soir ils avaient reçu notre télégramme envoyé de Catane, conçu comme suit: *Ne vous inquiétez pas, nous et cousins, Dieu merci, complètement indemnes. Seulement treize victimes de l'Institut féminin.* Le lendemain, ils firent quand même faire les funérailles, les détournant sur les treize victimes! Plus tard, ils ont fait chanter pour nous une Messe d'action de grâces au Seigneur qui nous avait libérés.

Le Père me dit alors de remercier mes proches aussi de sa part pour la délicate pensée des suffrages pour les treize victimes. À Messine, nous sommes restés environ un mois dans la terreur de la récurrence des secousses et des privations matérielles. Dans le mois où nous y séjournâmes encore, de toutes les fournitures envoyées des différentes villes, à l'Institut masculin nous n'avions reçu que 20 couvertures de laine, deux sacs de pain moisi et un sac de caroubes.

Ce qui pouvait être récupéré de l'Institut féminin était tout épuisé. Le Père était si inquiet et avait hâte de nous laisser partir pour les Pouilles.

À cette époque, la charité et l'amour rayonnaient aux côtés du Père; Mère Nazarena Majone, était toute résolue à soulager la souffrance des Communautés féminines et masculines, aussi bien en interne qu'en externe. Personne n'a frappé aux portes des Instituts sans avoir reçu de réconfort et de vivres.

17. Pendant le voyage vers les Pouilles

Environ un mois après la catastrophe de Messine, nous sommes partis vers les Pouilles. Nous étions: le Père, les aspirants religieux, les orphelins accompagnés de leurs assistants et une section d'orphelines avec la Supérieure et les enseignantes relatives.

Le Père était tout absorbé à aider les uns et les autres pour que rien ne manque de ce qui était nécessaire. Dans le train on priait et chantait.

L'accueil et les démonstrations dans les stations ont été cordiaux, en partie à cause du nom de l'Institut et plus encore à cause de la présence du Père.

Une fois arrivés à la gare de Francavilla Fontana (Br), où nous nous dirigeons, nous avons trouvé presque toute la ville attendant avec impatience les réfugiés du tremblement de terre, les Orphelins Antoniens du Chanoine Di Francia, comme on les appelait partout. Il y avait des murs couverts d'affiches, des balcons couverts de façon festive, les gens émus aux larmes. Nous sommes d'abord entrés dans l'Église pour remercier le Seigneur; puis nous fûmes accompagnés au Palais de la Mairie, où nous a été servi un somptueux déjeuner par les personnages les plus en vue de la ville, au cours duquel se succédèrent des discours. Le Père a si bien parlé qu'il a ému tout le monde aux larmes. À la fin du déjeuner nous partîmes pour l'habitation préparée pour nous, à savoir les écoles pour nous, et une maison particulière d'un gentilhomme de Francavilla pour les orphelines.

Le Père s'est immédiatement rendu compte des chambres et du mobilier, préparés avec tant de générosité, et pourtant insuffisants et approximatifs.

Après quelques mois, une petite aide est arrivée de Messine.

Le Père voyait les besoins de la Maison et son cœur se serrait, mais il faisait le possible pour nous exhorter à la patience et à remercier la Providence de ce qu'elle nous avait donné. Cependant, il se reconfortait en nous voyant également heureux. Et il ne pouvait en être autrement, après avoir passé un mois à Messine toujours opprimés par la terreur de nouvelles secousses et par les difficultés économiques.

Entretemps, pendant les trois premiers jours, des personnes charitables nous ont offert le déjeuner au Couvent des Frères Mineurs.

18. Le Noviciat

Une fois à Francavilla Fontana, au bout de quelques jours, le Père m'a appelé et m'a dit: «Vous savez qu'avant de prononcer les vœux religieux, le candidat doit accomplir au moins une année de noviciat, pendant laquelle, sous la direction d'un Maître, il doit rester dans un lieu isolé des autres, vaquer à la prière, à la mortification, à l'exercice des vertus religieuses, et étudier pour bien connaître la Congrégation et savoir si tu as envie ou non d'embrasser la vie religieuse». «Oui, je le sais - j'ai répondu - mais quand vais-je commencer?». Et le Père: «Tout de suite!».

Puis il m'a expliqué: «Vous voyez comment on est combinés ici? Nous n'avons pas de locaux à séparer des autres; il n'y a personne qui puisse être Maître au Noviciat. De plus, à la Maison, nous manquons de personnel, et donc vous aussi, en tant que novice, vous devez vous occuper des services de la Maison, des besoins des Communautés. Pour ce que regard le Maître,

vous devez vous confier à Notre-Seigneur, à la Très-Sainte Vierge, qui est le Siège de la Sagesse et à votre Ange Gardien. Quant à l'endroit isolé, le Saint Tabernacle sera votre demeure sûre. Il est nécessaire d'avoir foi dans le Seigneur, car lorsque les moyens humains manquent et que l'obéissance est pratiquée, le Seigneur remédie avec sa grâce».

19. Cuisinier et économe... sans bourse

Le Père, après m'avoir dit comment faire le Noviciat, me dit: «Voyez-vous ici comment nous sommes combinés avec le personnel? Il n'y a personne qui puisse agir comme cuisinier et dépensier de communauté. Vous devez le faire du mieux que vous pouvez». «Moi? Je ne sais pas du tout cuisiner ni agir en tant qu'économe». «Vous l'apprendrez petit à petit. Et puis, il y a si peu de spécialités à préparer..., il n'est vraiment pas nécessaire d'avoir suivi un cours spéciale de cuisine... Après tout, moi j'en connais un peu. Je vais vous apprendre à le faire. Quant à être dépensier de la Communauté, ce que vous appelez économe, il y a si peu à administrer et à dépenser! La principale difficulté n'est pas d'administrer et de dépenser, mais de n'avoir rien à administrer, ni d'argent à dépenser..., car, comme tu le vois, nous n'avons pas d'argent du tout.

«Nous devons compter uniquement sur la Providence divine et la bonne volonté pour obtenir ce qui est nécessaire avec nos sacrifices! De Messine pour l'instant nous ne pouvons attendre aucune aide car il n'y a rien. Nous devons prier et nous confier, comme je te l'ai dit, à la divine Providence qui certainement, quand nous y mettrons notre coopération, ne nous laissera pas manquer du nécessaire. C'est l'histoire de notre Œuvre depuis de nombreuses années. Courage donc, je vais vous apprendre à cuisiner».

Entre autres, il m'a appris à préparer et à cuisiner des légumineuses, notamment des pois chiches; et c'est que la veille au soir on les met dans de l'eau froide avec un peu de sel, le matin on les frotte et les lave abondamment, puis dans la marmite avec de l'eau froide pour les cuire.

Alors je lui ai demandé s'on fallait faire la même chose pour les pâtes et le riz. Le Père, en riant, me répondit: «C'est clair que vous êtes vraiment à zéro! Alors vous feriez de la colle! Les pâtes et le riz vont mis dans la marmite lorsque l'eau bout».

Les premiers jours, les bonnes gens de Francavilla ont essayé de venir en notre aide en apportant de la nourriture, des vêtements, etc. Mais plus tard, autant plus on avançait, plus les choses se resserraient et nous étions réduits au point de ne plus pouvoir continuer. Moi, et plus encore le Frère Giuseppe Antonio, nous nous faisons tout le possible pour que la Communauté ne manque pas de ce qui était absolument nécessaire. Nous n'allions pas au marché pour acheter, puisque nous n'avions pas d'argent, mais seulement pour demander la charité. Il en va de même pour les lieux de production.

Nous avons écrit au Père à Messine pour l'informer de l'état de la Maison. Je me souviens que le besoin était tel que la bande d'orphelins accepta d'accompagner des défunts jusqu'au cimetière même pour seules dix liras!

20. «Mais j'ai honte de mendier!»

On a écrit au Père et lui fit remarquer que les conditions financières avaient atteint le point où on ne pouvait plus se débrouiller d'aucune façon.

Après des jours, le Père vint à Francavilla n'apportant que cinq cents liras: tout ce qu'il avait pu grappiller à Messine! En fait, même les Maisons de Sicile étaient économiquement en mauvaise situation. Alors il dit: «Cela veut dire que pour l'instant, la divine Providence a décrété que pour vivre il faut aller à mendier, comme aux premiers temps de l'Œuvre. Il faut que vous en occupiez avec le Frère Giuseppe Antonio».

«Mais vous savez, - j'ai répondu - que je dois regarder à la dépense et à cuisiner». «Oui, mais s'il n'y a pas d'argent, qu'est-ce qu'on peut acheter? Et s'il n'y a rien, qu'est-ce qu'on peut cuisiner? Vous irez à mendier dans l'après-midi». J'ai ajouté: «Mais moi, j'ai honte de mendier comme un laïc Capucin» (à Galati il y avait une très mauvaise idée des Capucins qui tournaient pour mendier).

«Pourquoi êtes-vous honteux? - me dit le Père. - Vous ne demandez pas pour vous-même, mais pour les orphelins. En effet, vous devez vous considérer honoré et chanceux de pouvoir offrir ce service aux orphelins. De plus, il faut s'identifier aux conditions dans lesquelles on se trouve. Espérons que la Providence en décide autrement plus tard. Aujourd'hui, cependant, il semble qu'il veut ainsi. Je le comprends, la chose en soi, bien sûr, est répugnante, et vous êtes encore, on peut le dire, un garçon, et vous ne comprenez pas certaines choses. Dites-moi vous-même, comment cela peut-il être fait? Les orphelins peuvent-ils être mis à la rue? En tout cas, je m'en remets à votre bonne volonté et je ne vous force pas. Mais donnez-moi une réponse». J'ai baissé la tête et j'ai répondu: «D'accord, Père, j'y vais».

Ainsi, pendant plusieurs mois, après le déjeuner, j'allais mendier du pain et d'autres denrées dans le village. Pendant la saison de battage, j'allais sur les aires de battage pour demander du blé et des céréales. Cela m'a coûté cher non pas tant pour la chaleur et la fatigue que pour les blagues et plaisanteries qu'on m'adressaient souvent.

Un soir, revenant de mendier, je trouvai le Père à la Maison. Quand il m'a vu, il m'a dit: «Vous êtes fatigué, n'est-ce pas? Pour vous protéger du soleil, achetez un chapeau de paille, et achetez-le pour le garçon qui vous accompagne. Je comprends qu'il y en a besoin, mais prenez soin de votre santé. Il n'est pas dit qu'il faille aller à la collecte tous les jours. Allez quand vous pouvez y aller. Si vous perdez votre santé, vous ne pourriez plus aller tout à fait. Vous êtes en train de faire un bon Noviciat, n'est-ce pas? Faites tout dans un esprit de foi, et le Seigneur bénira sûrement votre sacrifice. Vous collectez beaucoup par jour?» «Dieu merci, on trouve de bonnes personnes et on admire leur charité».

Et le Père poursuivi: «Profitez-en pour leur dire quelques bonnes paroles. Donnez-leur des petites images, des imprimés. De cette façon aussi on peut faire l'apostolat. Que le garçon qui vous accompagne ne soit pas toujours le même, car lui aussi, le pauvre fils, se fatigue. Et qu'ils soient choisis parmi les plus grands. Je comprends que ce n'est pas pédagogique de les faire venir à mendier; mais, comment faire? C'est le besoin qui nous presse».

21. La Providence nous a aidés: prenez!

Lorsque le Père venait à Francavilla, il devait rester chez les Pères Capucins, parce qu'il n'y avait pas de possibilité avec nous. Un soir, pour le dîner, ils lui ont donné une salade de pastèques, en dialecte de Francavilla *caruselli*, qui a lui produit une forte indigestion et haute fièvre. Je suis allé le voir. Il était au lit dans une petite cellule grisâtre qui manquait de tout confort.

Il me dit la cause de son indigestion, et ajouta en plaisantant: «On me dit que ces petites pastèques s'appellent *caroselli*; et, si comme des petits carrousels ils font si mal, quand ils

seront grands, que feront-ils?». Je me suis permis d'insinuer: «Mais ces bénis Frères traitent-ils ainsi leurs hôtes?».

Le Père me reprit aussitôt, me disant que cela c'était un mépris pour la charité fleurie de ces excellents Frères, si bons et si cordiaux, et qui se prodiguaient tant en hospitalité. Puis il m'a dit: «Dieu merci, vous êtes venu. Il y a quelques jours, une pauvre veuve avec plusieurs enfants, encore petits, m'a exprimé ses besoins extrêmes. Je n'avais que cinquante lires, je le lui ai donné et je me retrouve sans un sou. Cependant, la Providence m'a immédiatement aidé. En effet, le même jour, je suis allé chez la famille Salerno pour visiter une vieille dame malade; et elle m'a donné mille lires pour les orphelins. Tenez, prenez-les». Et moi: «Gardez au moins l'argent pour le voyage à Messine». Mais le Père: «Non, non. Prenez-les toutes. Si la Providence ne me pourvoira autrement, je vous les demanderai».

22. Le Père conduit deux aspirants à Oria pour les rétablir en bonne santé

Le Père, venant de Messine à Francavilla, remarqua que les aspirants Drago Giuseppe, en religion Frère Mansueto, et Angelindo Varotto¹², plus tard Frère Stanislao, étaient très amaigris, à tel point qu'il craignit sérieusement pour leur santé.

Il fit des remontrances à moi et au Frère Giuseppe Antonio, parce que nous n'avions pas fait de démarches pour les guérir en temps voulu, et il les a emmenés avec lui à Oria pour leur faire recouvrer la santé. Il les fit examiner par plusieurs médecins et quelques spécialistes de Tarente. À Oria, ils étaient hôtes du Séminaire, mais pour manger pourvoyaient nos Sœurs de *San Benedetto*.

Les deux aspirants se sentaient confus par les soins et l'attention que le Père leur accordait, et ils n'avaient pas de mots pour le remercier. Il les y garda là une pendant une quinzaine de jours.

C'est à cette époque que le Père Palma lui fit remarquer que sa présence à Messine était urgente. Mais le Père répondit: «Pour l'instant, le plus urgent est de rétablir la santé de ces deux jeunes hommes».

Lorsqu'il les a ramenés à Francavilla, il m'a dit: «Voyez comme ils se sont bien récupérés? Pour la santé il faut faire n'importe quel sacrifice. C'est un patrimoine précieux pour la personne et pour la Congrégation. C'est pourquoi Saint François d'Assise est allé jusqu'à dire que pour guérir les malades, s'il n'y avait pas d'autres moyens, il faudrait aussi vendre les nappes de l'autel».

23. De Francavilla à Oria

Le matin du 6 octobre 1909, nous, aspirants, fûmes transférés de Francavilla à Oria, où nous attendaient le Père et le Père Palma, qui y étaient restés plusieurs jours, pour assister au nettoyage du Couvent, réduit à un état pitoyable, compte tenu de l'abandon dans lequel il avait été laissé.

¹² Angelindo Varotto, de Teolo (Padoue), avait été recueilli comme orphelin. Devenu religieux, il fut d'abord pieux et de bonne nature, puis il se tourna vers de tels comportements qui contraignirent le Père à le démettre (cf. n. 105).

Un grand groupe de nos Sœurs de *San Benedetto* étaient en train de nettoyer depuis plusieurs jours, mais malheureusement il y avait encore tant à faire... En fait, pendant le temps que le Couvent avait appartenu à la famille Salerno Meli, il était resté abandonné.

Dès l'arrivée des aspirantes au Couvent, le Père célébra la Sainte Messe et prononça un discours émouvant. Après le petit déjeuner dans le jardin, tout le monde s'est mis au travail pour enlever les ordures qui restaient encore et mettre de l'ordre dans les différentes pièces. Pendant les trois premiers jours, également consacrés à la préparation de la venue de Jésus dans le Saint-Sacrement, on ne se cuisinait pas du tout, et le Père, malgré ses maux de ventre, ne voulait rien prendre de différent des autres. Pour dormir, à cette époque-là, on s'adaptait tant bien que mal sur des nattes de broyeur, laissées là à l'abandon, sans paille.

La seule paille existante fut fait utiliser par l'aspirant Angelindo Varotto, car il était considérée comme le plus faible. Le Père alors, nous voyant si heureux et contents dans ces lits magnifiques, souriant, nous dit: «Je suis heureux que vous soyez si contents. Nous devons remercier le Seigneur qui nous donne la grâce de commencer cette nouvelle Maison avec la sainte pauvreté. Cela nous donne en quelque sorte l'idée du Chapitre des Nattes d'Assise au temps de saint François».

Longtemps, faute d'autres pièces convenables, nous avons mangé dans la cuisine, tous assis, y compris le Père, sur des tufs. Les deux seules chaises existantes, le Père les a fait utiliser par le Père Palma et un aspirant.

S'il se réjouissait de nous voir si heureux dans tant d'épreuves, il souffrait encore et s'occupait de toutes les manières, pour subvenir au moins au strict nécessaire.

24. La Maison d'Oria destinée à la formation religieuse

Pendant environ deux semaines, le Père nous a donné plusieurs fois par jour des instructions sur la vie religieuse et la manière de vivre dans la nouvelle Maison.

Il nous parlait avec une telle clarté et avec une telle onction spirituelle que plus il nous parlait, plus nous ressentions le désir de vouloir l'écouter.

Entre autres choses, il nous disait que la nouvelle Maison était destinée à être un lieu de formation religieuse, car elle s'y prêtait. Nous devons donc être reconnaissants au Seigneur pour cette grâce et montrer de la gratitude avec la correspondance de notre vie pratique. Il nous expliqua comment nous devons occuper la journée, nous donna l'emploi du temps écrit et répartit les charges.

Puis il nous a dit: «En attendant qu'il en soit autrement, je me dédierai à la cuisine» (et cela a duré une quinzaine de jours).

«Père, - je suis intervenu alors - maintenant je suis en condition de faire le cuisinier. Je ne dis pas que je le connais vraiment, mais comme je l'ai fait pendant environ un an à Francavilla, je peux le faire ici aussi. Après tout, vous m'avez appris à cuisiner. Maintenant, je sais très bien que les pâtes et le riz ne sont pas mis dans un bain froid la veille au soir, mais lorsque l'eau bout».

Et le Père souriant répondit: «Vous avez fait des progrès. Il est clair que ma leçon a été efficace. Mais vous ne pouvez pas faire la cuisine car vous devrez avoir une autre charge, ce que je vous direz plus tard».

Il chargea le Père Palma de pourvoir au mieux aux besoins de la Maison. Père Palma, tout dynamique comme il l'était, s'est tout de suite mis au travail. Il fit transporter par Francavilla du matériel à Oria; d'autres trucs qu'il fit arrivé par l'Institut féminin; il pourvoit au reste en faisant le tour de Ceglie et ailleurs, chez ses proches, amis et bienfaiteurs. Ainsi nous avons commencé à avoir, au moins en partie, le nécessaire pour vivre.

Le Père a alors décidé que le nettoyage dans la cuisine se fasse à tour de rôle. Il mit soi-même et le Père Palma en premier ligne, puis tous les autres. C'était agréable de le voir, en petit tablier de petit garçon, s'affairer à nettoyer la vaisselle, les casseroles, le sol.

Cependant, moi dans les quarts de travail je n'y étais pas; alors j'ai demandé une explication. Le Père répondit: «Vous devez surveiller les garçons». «Mais, Père, je ne me sens vraiment pas d'être l'assistant des garçons, - objectai-je - c'est moi qu'en premier ai besoin d'être surveillé, surtout avec mon caractère».

Le Père admit: «Je suis plus convaincu que vous que vous n'êtes pas capable d'être un assistant comme il faut, car pour être un bon éducateur, il faut être un grand philosophe, théologien et saint. Mais nous n'avons pas de telles personnes. Pouvons-nous appeler un Franciscain, un Jésuite ou un Salésien pour cette charge?».

«Appelez qui que ce soit, tant que ne sois moi à le faire».

«C'est un mot! Écoutez, venez me voir demain, et je vous apprendrai comment vous devez vous y prendre. Je vous donnerai également quelques règles écrites que je suis en train de préparer, afin qu'il soit plus facile pour vous de savoir comment vous réguler dans la charge».

Le lendemain j'y suis allée et il m'a dit: «J'y ai réfléchi, j'ai prié et je ne trouve pas d'autre solution que de vous mettre avec les garçons. Vous ferez ce que vous savez et pouvez faire. Après tout, soit le Seigneur que nous, ne pouvons pas nous attendre à plus. Il ne faut pas être aussi découragé par le manque de préparation scientifique et pédagogique. Dans l'éducation, deux facteurs très importants qui dépendent de toi peuvent largement combler ce qui manque: l'amour et la charité envers les élèves. La plupart des mères ne même pas connaissent les éléments les plus simples de la pédagogie; pourtant l'amour naturel, l'amour maternel suggère des expédients éducatifs si efficaces que même les professeurs de pédagogie les plus qualifiés les ignorent. C'est aussi à vous d'aimer les garçons autant plus que vous pouvez.

«Si l'amour naturel pour les enfants compense grandement la préparation scientifique et pédagogique, l'amour et la charité surnaturels compensent encore plus, c'est-à-dire: considérer le garçon par rapport à Dieu, comme créé à l'image et à la ressemblance de la Très-Sainte Trinité, comme racheté par le Sang très précieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a toujours manifesté une prédilection singulière pour les enfants au point de considérer comme fait à Lui-même ce qui, par amour pour Lui, leur est fait. Ainsi, en fait, Il a dit: *Quiconque accueille l'un d'eux pour mon amour, accueille moi... Quoi que vous fassiez à l'un d'eux pour mon amour, je le considère comme fait à moi.*

«Même ces sentiments, cet esprit dépendent de vous. Ajoutez à tout cela que ne c'êtes-vous à choisir cette charge, mais qu'elle vous est confiée par la sainte obéissance qui est la manifestation de la volonté de Dieu, qui certainement donne la grâce spéciale de bien l'accomplir. Je ne veux pas dire par là que dans l'œuvre de l'éducation on doit s'appuyer de manière aussi empirique, sans ressentir le besoin de culture scientifique et pédagogique. Négliger cela, quand c'est possible, serait presque tenter Dieu, aller à l'encontre de la conscience.

«Lorsque ce sera possible, ce sera l'une de nos principales tâches d'obtenir des diplômes et des grades en pédagogie, toujours inspirés de la méthode préventive. Il faut garder à l'esprit que l'amour, la charité et la science, unis ensemble, dans le domaine de l'éducation rendent aptes à l'art de façonner l'homme».

Puis il m'a donné des règles écrites. Elles résumaient tout le projet éducatif des garçons, de manière très simple. Elles étaient vraiment un trésor de vie pratique. Dommage que je les ai perdues quand nous avons été expulsés de la Maison.

25. J'ai plaisir que même au milieu de privations, on soit contents

Dans les premières années de l'ouverture de la Maison d'Oria, la vie était vraiment difficile. Depuis que le gouvernement en avait expulsé les Frères Alcantarini, le Couvent avait été acheté par la famille Salerno Meli pour peu d'argent, et était resté complètement abandonné jusqu'à ce qu'il soit acheté par le Père.

Seuls quelques pièces et recoins servaient de dépôt pour le bois, la paille et les rebuts inutiles.

Un bon nombre de portes et de fenêtres avaient été soufflées, et celles qui restaient étaient brisées et branlantes. Il n'y avait presque plus de vitres aux fenêtres, la plupart des sols étaient cassés, les murs sales et crasseux, les chambres pleines d'ordures.

Avant que nous allions vivre là-bas, les Filles du Divin Zèle avaient passé des semaines entières à enlever les ordures, à vider et à nettoyer les chambres de la meilleure façon possible.

Quand nous sommes arrivés, nous avons continué dans le même travail pendant d'autres semaines. Petit à petit, nous avons essayé de réactiver et de rendre habitables d'une manière ou d'une autre les pièces dont nous avons strictement besoin. Les murs ont reçu une couche de chaux, un rafistolage des pièces les plus urgentes, en attendant des temps meilleurs. Entre-temps, nous avons remercié la Providence lorsque nous avons pu obtenir une porte, une fenêtre, une table ou des briques de rebut du Palais de l'Évêché où des travaux de rénovation étaient en cours.

Les choses les plus nécessaires manquaient. La nourriture laissait beaucoup à désirer, tant en quantité qu'en qualité et en préparation. Même pour les vêtements nous étions assez mal. Considérez que sur la tunique du Frère Teodoro Tusino, il y avait environ quatre-vingts pièces de couleurs dissemblables et disposées sans aucune grâce. Le tissu d'origine était presque impossible à distinguer! Et nous sommes déjà en 1912; imaginez-vous d'abord!

Il était surprenant de voir comment, avec tant de misère, tout le monde était relativement en bonne santé. Encore plus grand était l'émerveillement de voir à quel point on était heureux et contents.

Lorsque nous avons ouvert l'école du gymnase interne, est venu enseigner entre autres le Chanoine Nacci, recteur du Séminaire, qui a visiblement apprécié de constater la joie et l'ordre parfaits qui régnaient dans la Maison. Il a déclaré: «Quand je viens ici pour faire l'école, je me sens rajeuni. Le temps passe sans que je m'en rende compte. Je savoure tellement la joie de ces chers élèves».

Lorsque les *Montemurrini* sont arrivés en 1911, ils ont été étonnés de l'attitude et du contentement qui régnaient dans la Maison, malgré le fait qu'il y avait encore de nombreuses difficultés.

Au Père ne ratait pas tout cela. Un jour, il a dit au Père Palma et à moi d'aller le voir après la lecture, car il devait nous parler. À notre arrivé, il nous dit: «Il me semble, grâce à Dieu, que dans cette Maison, en général, l'esprit de pauvreté se fait sentir. Et c'est certainement une garantie pour la Congrégation. En fait, de nombreux comforts manquent encore à la Maison, pour lesquels des sacrifices considérables sont nécessaires. On peut voir certains vêtements, certaines tuniques avec des patchs et des superpositions qui font honneur à la Sainte Pauvreté. Mais le meilleur signe, me semble-t-il, c'est que personne ne se plaint et que tout le monde est content et joyeux.

«Mais pour la pauvreté et pour vivre son esprit, il ne suffit pas d'être privé des choses utiles et nécessaires. Cela doit être fait par amour et à l'imitation de Notre-Seigneur, qui était très pauvre et n'avait nulle part où reposer sa tête. Il faut beaucoup insister là-dessus, pour bien le faire comprendre. La parfaite observance de la pauvreté enrichit l'âme de tout bien, conserve et consolide les Communautés. Lorsque cette observance est relâchée, toute la vie religieuse s'effondre. Cela l'enseignent les Ordres et Congrégations religieuses les plus progressées qui puis périrent misérablement.

«Au temps de S. François d'Assise, quand dans l'Ordre des Mineurs la pauvreté était maintenue en grande honneur, au célèbre Chapitre des Nattes on comptait plus de cinq mille Frères. En raison de la pauvreté, nous devons aussi nous souvenir de nos humbles origines dans le Quartier Avignone.

«Cependant, je me permets de dire qu'en général j'ai remarqué une certaine négligence dans le nettoyage. Ce non. Pauvres oui, sales non. Le manque de propreté indique l'insouciance et la paresse. Les Saints étaient très pauvres, mais très propres autant que cela dépendait d'eux; à moins qu'il ne s'agisse d'un état de pauvreté ou d'un esprit particulier de pénitence, comme chez Benoit-Joseph Labre».

Puis, un petit coup sec à moi: «Par exemple, vous n'avez pas l'air très propre: votre tunique est tachée. Quel exemple pouvez-vous donner aux autres de cette manière? Et comment pouvez-vous attendre à ce que les autres soient propres? Et quand vous recevez des gens, que vont-ils penser s'ils ne vous voient pas en bon état? S'ils tous voient dans une tunique rapiécée mais rangée, ils penseraient peut-être à l'esprit de pauvreté, mais en vous voyant ainsi mal fichu, ils doivent conclure avec raison que vous êtes négligent.

«Même les garçons et les religieux, en plus d'être propres, sur le plan vestimentaire, doivent s'habiller mieux. Il y a certaines robes! Certaines soutanes trop délavées, trop rapiécées doivent cesser! Dieu merci, aujourd'hui les conditions économiques de la Maison ne sont plus ceux d'avant. Je ne veux pas du tout dire par là faire du luxe ou de la splendeur, car il y a la Providence. Que le Seigneur nous en délivre! Je veux dire que nous devons nous adapter, toujours modestement et pauvrement, aux temps. Non pas que nous devrions avoir honte de la pauvreté, mais parce que, étant un Institut d'éducation, notre image dans la société doit être décente. Quant à la propreté, je comprends qu'il y a une pénurie d'eau ici à la Maison, mais avec un peu de diligence et de sacrifice, l'hygiène est possible. Après tout, le manque d'eau dans les Pouilles me semble généralisé, et, malgré cela, les gens dans les familles, plus ou moins, vont tous propres. Nous avons ici, Dieu merci, des puits avec une eau de source abondante. Il faut avoir la patience de la extraire dessus».

J'ai fit remarquer au Père le grave inconvénient qu'il n'y avait toujours pas dans la Maison de baignoire pour le bain, ni de douche ni de lave-pieds.

Le Père dit: «À qui s'attend-il pour pourvoir à ces besoins? Père Palma, je recommande de vous occuper sérieusement de ce problème et de remédier rapidement, sans attendre l'arrivée

de l'aqueduc des Pouilles à Oria, car, comme ils disent, on ne sait pas encore combien d'années encore il faudra».

26. Le gardien du Couvent

Monsieur Salerno Meli d'Oria, quand il était maître du Couvent de *San Pasquale*, avait permis à un vieil homme, un pauvre cordonnier, de vivre dans une de ces chambres, près de l'entrée, à condition qu'il agisse comme gardien.

Il vivait dans un état de misère réelle et d'abandon extrême. La pièce dans laquelle il vivait était en désordre et sale. Ici et là il y avait des déchets et des chiffons. Il y dormait, cuisinait, mangeait, travaillait, gardait ses outils de travail et ses pantoufles. Parfois, nous pouvions l'entendre marteler fort et chanter à tue-tête.

Dans l'un des premiers jours de notre séjour au Couvent, le Père et le Frère Giuseppe Antonio sont allés le trouver dans la chambre pendant qu'il travaillait et chantait. Il lui a demandé comment il allait, et le pauvre homme a répondu qu'il était malade en santé et pire encore en moyens financiers. Le Père lui dit: «N'avez-vous pas de famille, de proches?». «Je n'ai pas de famille; des proches m'ont complètement abandonné». «Monsieur Salerno Meli ne vous donne rien pour la garde du Couvent?». «Non seulement il ne me donne rien, mais il voudrait quelque chose de moi parce que j'occupe cette chambre».

À ce stade, je suis arrivé. Le Père continua à lui demander: «Vous gagnez quelque chose avec votre travail, n'est-ce pas?». «Je travaille quand oui et quand non. Ce que je gagne en raccommodant quelques paires de chaussures ne me suffit même pas pour m'acheter un verre de *miero* (vin)».

J'ai interrompu: «Qu'est-ce que vous dites, qu'est-ce que vous trichez? Buvez, tellement qu'il n'y a pas d'argent qui puisse vous être suffisant! Il ne s'agit pas d'un verre de vin, mais de litres et de litres par jour; en fait, vous êtes presque toujours ivre à rouler sous la table!». «Qui, moi?». «Oui, vous, je vous ai vu le soir quand vous sortez du village, comment vous chancelez, et j'ai entendu les choses étranges que vous dites. Et même maintenant, vous sentez de vin comme un tonneau!». «Quand je chancelle, ce n'est pas par vin, mais par faiblesse, car je n'ai pas d'argent pour m'acheter une miche de pain».

Ici, le Père m'a regardé sérieusement et m'a dit: «Taisez-vous! Plutôt, mettons un peu d'ordre dans cette chambre, et faisons un peu de ménage. Allez chercher une paillasse, quelques draps et de linge». «Et où les prendrons-nous, Père, si nous n'en avons même pas pour nous?». Le Père répondit: «Comme nous subvenons à nos besoins, nous devons également subvenir à ses besoins. Quant à la nourriture, il doit être traité comme l'un des nôtres chaque jour».

Puis il m'a appelé dans sa chambre et m'a fait remarquer que mon intervention avait été maladroite, grossière et offensante envers le vieil homme. Je n'avais pas à lui dire ces mots: ivre à rouler sous la table! Il ne faut pas offenser le prochain comme ça. Et puis qui a dit - il a ajouté - qu'il est un ivrogne? Vous venez de le voir quelques fois, et vous le jugez comme tel. Il y a ceux pour qui un verre de vin suffit à le faire devenir plus joyeux que d'habitude. Et puis, même s'il était ivre, les défauts ne se reprochent pas comme ça; c'est un manque de charité. Cette façon d'agir n'augure rien de bon pour vous».

Quelques jours plus tard, alors que le Père rentrait chez lui, le vieil homme se mit à lui dire d'une voix forte: «Vous êtes un saint! Vous êtes un saint! Plus saint que Saint Barsanofio![le Patron d'Oria]. Et le Père: «Taisez, taisez, ne dites pas de bêtises». Mais il criait

plus fort: «Oui, oui, vous êtes un saint, un saint plus grand que Saint Barsanofio, c'est moi que je vous le dis». Le Père accéléra le pas, et s'éloignant il me dit: «Pauvre homme! Il ne sait pas ce qu'il dit. C'est peut-être le vin qui le fait parler comme ça». J'ai ajouté: «*In vino veritas* ». Et le Père immédiatement: «Vous avez découvert l'Amérique. Vous aussi avez bu?». Et moi j'ai conclu: «Oui, Père, beaucoup d'eau».

Jusqu'à ce que le vieil homme quitta le Couvent, le Père allait le visiter et lui fournissait toujours de la nourriture, des vêtements et du linge. En effet, il avait ordonné qu'en plus de la nourriture, à midi et le soir un demi-litre de vin à la fois lui soit apporté.

Un jour, le Père passait par là et le vieil homme lui dit: «Père Hannibal, croyez-vous que je doive dire la Messe avec cette goutte de vin? Ce n'est même pas assez pour me mouiller la bouche!». Et le Père: «Ça vous suffit, ça vous suffit, sinon vous vas vous saouler». Le vieil homme répondit: «Je ne me saoule pas, même si je bois six litres par jour». «Vous ne devez pas faire ça», - répondit le Père, - parce que ça ne va pas bien et ça vous fait mal».

27. Avant le retour du Père à Messine

Pendant plusieurs semaines, le Père et Père Palma sont restés à Oria pour travailler sans relâche à aménager la Maison du mieux qu'ils pouvaient. En attendant, leur présence à Messine était urgente, à la fois pour poursuivre l'aménagement des deux Maisons et pour préparer le retour des orphelins désormais très mal à l'aise à Francavilla.

Le Père, avant de partir, nous a réunis et nous a mis au courant. Il nous a exhortés à rester bons, disciplinés et à bien prier. Dès la fin de la réunion, je suis allé le trouver dans la chambre et, tout découragé, je lui ai dit que je n'avais pas envie de rester seul dans la Maison avec les garçons, puisque le Frère Giuseppe Antonio était également retourné à Francavilla.

Le Père me répondit: «Ne voyez-vous pas que nous ne pouvons pas faire autrement? Ayez de la patience, faites confiance au Seigneur. Et puis, pourquoi dites-vous que vous êtes laissé seul? Il y a Jésus dans le Saint-Sacrement, la Très-Sainte Vierge Marie, votre Ange Gardien, ceux des garçons... Recommandez-vous à eux; en cas de doute, adressez-vous à eux avec foi et soyez assuré qu'ils vous aideront bien mieux que moi et de Père Palma».

28. Urgences à Francavilla et leçon du Père sur la méthode préventive

Pendant que le Père était à Messine, dans notre Orphelinat masculin de Francavilla, une enquête impitoyable et féroce a été ouverte par l'autorité judiciaire sur les mauvais traitements infligés aux orphelins par Vizzari, un ancien orphelin, chargé de la discipline générale. Tous ont été soumis à des interrogatoires répétés par des Commissaires de la sécurité publique qui, avec des promesses et des menaces, ont fait dire et signer des dépositions et des revendications exagérées et parfois même inexistantes. Lors des interrogatoires, les Commissaires visaient à faire tomber les responsabilités des mauvais traitements également sur le Père. Tous les garçons, en revanche, ont unanimement résisté à toute insinuation à cet égard, en effet ils ont pris la défense, affirmant que le Père les aimait et qu'il avait pour eux un soin vraiment maternel. Il ne savait rien des mauvais traitements, car personne ne lui en avait parlé, de peur de Vizzari, qui se serait certainement vengé.

Le Père courut aussitôt à Francavilla, attristé surtout par les mauvais traitements qu'on disait subis par les orphelins, sans qu'il en sût rien. Pendant ce temps, à Francavilla, les choses furent tellement détériorées qu'une véritable persécution féroce a eu lieu.

Un jour, le Père m'a demandé si j'étais au courant des mauvais traitements infligés aux garçons de Francavilla par Vizzari. Moi, qu'à cet égard en étais plein et qui n'en pouvais plus, aussi parce que je devais souvent assister à ces scènes, j'ai commencé à raconter les faits dans leur crue réalité. Pendant que je parlais, je me suis rendu compte que le Père avait pris une attitude très sérieuse, et il exclamé dégoûté: «Pauvres enfants! Et pourquoi personne ne m'a rien dit de tout cela? Et pourquoi vous ne m'en avez jamais parlé?».

J'essayai de m'excuser en lui disant qu'à maintes reprises j'avais parlé à Vizzari, qu'il m'avait cependant répondu de m'occuper de mes affaires et qu'il avait été plus d'une fois sur le point de mettre la main sur moi. J'en ai également fait part au Frère Giuseppe Antonio, qui m'a assuré qu'il avait aussi reproché plusieurs fois à Vizzari. Cependant, ce dernier avait s'acharné plus sur les garçons.

Le Père, encore plus indigné, reprit: «Oui, oui, vous l'avez dit à celui-ci, vous l'avez dit à celui-là et vous n'avez rien dit ni à moi ni au Père Palma. C'est grave: si vous n'aviez pas la possibilité de me le dire oralement, vous deviez me l'écrire immédiatement où que je fusse. Il est clair que le diable muet est impliqué. Ni Frère Giuseppe qui est le chef responsable, ni vous ni les garçons ne m'ont rien dit! Vous et Frère Giuseppe méritez d'être sévèrement punis. Vous avez montré que vous ne comprenez rien. Sur quoi la Congrégation peut-elle s'appuyer pour des personnes qui ne comprennent pas l'importance de choses aussi graves et inhumaines?»

«Combien de fois ai-je dit et enseigné que la méthode éducative à adopter dans notre Institut doit être la méthode préventive de Don Bosco, qui repose entièrement sur la persuasion, la religion et la bienveillance? Et j'ai fait remarquer que si cette méthode est la plus commode et la plus efficace pour tous les élèves en éducation, elle l'est surtout pour les orphelins qui, privés de parents et abandonnés, ont davantage besoin d'affection. Et inversement la méthode répressive, entièrement basée sur une discipline de fer et des châtiments douloureux, si elle est nocive pour tous les élèves, pour les orphelins, d'une manière très particulière, l'est délétère et désastreuse. Cela signifie que vous n'avez rien compris à ce que j'ai dit et enseigné plusieurs fois! Je n'aurais jamais pu imaginer qu'on arriverait à une telle inconscience. Pauvres fils! Vous les avez ruinés! C'est une chose inhumaine!

«Vizzari sera puni de la peine de prison bien méritée. Moi, ne connaissant pas les faits, j'ai essayé de le défendre beaucoup. Mais dans l'état actuel des choses, je regrette de l'avoir défendu. Il ne mérite pas six mois de prison, mais des années et des années! Vous et le Frère Giuseppe Antonio, qui ne m'avez pas informé, mériteriez d'être renvoyés de la Congrégation!».

J'ai appris plus tard que le pauvre Frère Giuseppe Antonio avait traversé une période très douloureuse à cause de ces événements de Francavilla.

29. La persécution passe de Francavilla à la Maison d'Oria

De l'Orphelinat de Francavilla, où s'acharnait sans pitié, la persécution s'étendit bientôt aussi à la Maison d'Oria. Ici aussi, les interrogatoires et les harcèlements en chaîne ont commencé. Nous étions tous terrifiés. Un Commissaire venait souvent nous appeler, nous rappelait, voulait nous embrouiller avec des questions subtiles, des promesses et des menaces. Tout visait à nous faire dire et témoigner que nous aussi nous étions maltraités à Oria et que le Père, conscient de cela, approuvait ces maltraitances.

Quand le Commissaire perdit tout espoir de nous faire dire ce qu'il voulait, il a aussi perdu patience, s'est mis en colère et a dit: «Il est clair que le prêtre (faisant allusion au Père) vous a bien instruit de dire des mensonges et de tromper moi. Mais je vais vous mettre en place. Maintenant je vais vous faire arrêter, vous et lui».

Cependant, le Père lorsque l'enquête à Oria a commencé, il nous a réunis, et entre autres il nous a dit: «Je vous recommande de répondre sincèrement aux questions du Commissaire sur tout, même si je devais aller en prison». Un aspirant, Calogero Drago (plus tard Frère Pasquale), l'interrompit en disant: «Non, Père, s'il me demande ce que je sais des mauvais traitements que Vizzari a infligés aux orphelins de Francavilla, je dirai que je ne sais rien, que je n'ai rien vu».

Et le Père: «Alors vous n'avez rien compris à ce que j'ai dit, c'est-à-dire qu'il faut répondre honnêtement aux questions du Commissaire, quoi qu'il arrive». Calogero ajouta: «Oui, je comprends. Quand il me demandera, je déciderai comment je dois répondre».

Après tant de vexations, le Commissaire nous a invités, un par un, chacun seul, à signer ce que chacun avait déposé. Cependant, nous nous sommes rendu compte qu'il y avait des choses dans les dépositions que nous n'avions pas dites, et d'autres choses qui avaient été modifiées ou exagérées. Plusieurs d'entre nous ont donc refusé de signer. Le Commissaire est redevenu furieux et s'est exclamé: «Le prêtre vous a dit de ne pas signer. Mais maintenant je vais vous faire arrêter tout de suite tous et ce mauvais prêtre».

Quand ce fut mon tour de signer, ce fut un véritable drame. Le Commissaire a toujours pesté contre le Père qui, second lui, nous avait indiqué comment nous devions réagir et nous avait dit de ne pas signer. Il était inutile de rétorquer que c'était tout le contraire, et que le Père nous l'avait dit à maintes reprises et nous avait recommandé de répondre plutôt par toute la vérité.

Quand j'ai vu qu'il ne voulait pas croire et qu'il menaçait et criait comme un possédé, j'ai bondi et je me suis enfui en disant: «Faites-moi arrêter. Le Commissaire m'en voulait d'une manière particulière, à la fois parce que j'étais le seul à porter la soutane en plus que Frère Concetto, qui était pourtant majeur, et aussi parce qu'il savait que j'avais été à Francavilla.

Je suis immédiatement allé vers le Père pour lui dire tout ce qui s'était passé. Le Père m'a dit: «Déposer des choses fausses, non, vous ne devez pas faire cela. Et il ne peut pas vous imposer cela. Mais vous ne deviez pas lui avoir manqué de respect, car c'est un fonctionnaire. Il est une autorité, et toute autorité vient de Dieu».

«Celui, pour moi - je dis - doit être franc-maçon, et l'autorité ne lui vient pas de Dieu, mais du diable». Le Père me gronda: «Arrêtez-vous avec ces mots. Tranquillisez-vous et allez à l'Église rendre une petite visite à Jésus dans le Saint-Sacrement».

Plus tard, le Père se rendit chez le Commissaire avec lequel il s'entretint longuement. Nous n'avons su rien de cet entretien. Cependant, lorsque le Commissaire est parti, il était changé et apaisé, et en prenant congé du Père, il a montré du respect et on a écouté lui dire: «Excusez-moi, Révérendissime».

Mais l'enquête se poursuivit impitoyablement! Ils ont posé des questions non seulement sur les événements de Francavilla, mais aussi sur ce que nous mangions, quel travail nous faisons, l'heure de la journée, si nous étions punis, battus, si nous étions mis en cellule.

30. Le retour des orphelins de Francavilla à Messine

Par des indiscretions, on a appris que la Préfecture de Lecce avait ordonné la fermeture immédiate de notre Orphelinat à Francavilla Fontana.

C'est pourquoi, tôt le matin, les orphelins ont été obligés de partir en catimini, et chacun, son instrument de musique sous le bras, s'est mis en route pour notre Institut d'Oria. Ici, toute la journée, les garçons, sans rien savoir, se sont amusés.

À une certaine heure le Père m'a appelé et m'a dit qu'il avait décidé de faire partir le soir même tous les orphelins par la gare d'Oria pour Messine, accompagnés par lui, par le Père Palma et par les assistants. Le Père savait qu'en conséquence la persécution contre la Maison d'Oria s'aggraverait. Il ajouta: «Il faut ne pas perdre courage, mais garder son calme et faire confiance aux Très Saints Cœurs de Jésus et de Marie. Si les interrogatoires se devraient répéter, répondez toujours calmement et sincèrement».

Puis il me recommanda de l'informer en détail de l'évolution des choses, ajoutant en outre que je devais écrire à mes parents pour qu'ils confient à mon Frère (Frère Concetto qui était encore à Oria et était majeur) la tutelle de nous frères. Mes parents ont écrit comme demandé. Mon oncle Giacomo fit de même pour ses propres enfants, confiant la tutelle de tous à Frère Concetto. Mais le Commissaire n'a voulu donner aucune valeur à cet acte et nous a fait rapatrier.

Les orphelins étaient partis le soir même en train pour Messine. Imaginez comment les agents sont restés le lendemain matin, quand, étant allés à la Maison de Francavilla avec l'ordre de ramasser les orphelins et de les accompagner chez les Maires de leurs propres villes, ils ont trouvé tout vide. Seul Frère Mariano resta avec trois orphelins de Francavilla à remettre aux familles... Ils le bombardèrent de questions pour savoir où étaient les garçons et quand ils étaient partis. Ils ont dû se contenter d'une réponse évasive, à savoir que les orphelins étaient partis tôt le matin précédent avec des instruments de musique, sans savoir où ils étaient allés jouer.

31. Ordre de fermeture de la Maison d'Oria

Comme le Père l'avait prévu, avec le départ des orphelins de Francavilla, la persécution devint plus féroce sur la Maison d'Oria. Ces interrogatoires étaient continus: le but pour lequel nous séjournions à l'Institut, le domicile et l'adresse des parents... Nous avons vécu des jours indescriptibles. J'écrivais souvent au Père, le tenant au courant de tout. Il m'a répondu deux fois, exhortant tout le monde à prier et à faire confiance au Seigneur.

À la lettre, dans laquelle je lui disais que nous, mineurs, aurions facilement été tous accompagnés par le Commissariat dans nos villes et remis aux familles, il répondit de ne pas résister et de nous confier à la divine Providence. Il me demanda ensuite de lui envoyer les adresses des familles de chaque garçon, afin qu'il puisse rester en contact avec tout le monde.

L'heure de la fermeture était désormais fixée. Tôt un matin, la Maison fut assiégée par des gardes et des policiers. Ils nous ont réunis et ont montré à tous l'ordre du rapatriement de la Préfecture de Lecce, avec le billet de train pour le voyage. Une tentative a été faite pour résister; mais fut tout inutile. Je me souviens que le Chanoine Nacci, Recteur du Séminaire, envoyé par Mgr Antonio Di Tommaso, est venu pour nous dire de rester calmes et de suivre les ordres, et pour retirer le Très-Saint Sacrement du Tabernacle.

Accompagnés des policiers, nous sommes tous partis vers nos pays d'origine. À la gare d'Oria, en attendant le train, les gens nous ont demandé qui nous étions et pourquoi nous étions ainsi accompagnés. Les cagnes répondaient que nous étions des garçons d'un Institut à Oria, où nous étions dans de mauvaises conditions et maltraités. Alors, il y a eu un cri de protestation de notre part: nous avons été bien traités, nos familles étaient heureuses et voulaient que nous continuions à rester à l'Institut, mais néanmoins, la préfecture de Lecce a ordonné notre rapatriement.

Une dame, lorsqu'elle a appris que nous étions les garçons du Père Hannibal, se lança vers les agents, disant que c'était de la calomnie, et que le Père avait un soin maternel pour ses petits. Les policiers, pour éviter d'autres scènes, proposèrent: «Taisez-vous, et restons ainsi, qu'à quiconque nous demandera, on répondra que vous allez passer les vacances de carnaval avec votre famille, et que, étant mineurs, votre Directeur nous a demandé de jeter sur vous un coup d'œil pendant le voyage».

Ceux de la Sicile, nous avons été accompagnés à la Préfecture centrale de Messine, pour qu'elle nous fasse accompagner à nos familles. C'est là que le Père Vitale, qui avait été prévenu à l'avance, arriva aussitôt. Ici était Commissaire un ami proche de lui et de la famille Salerno de Francavilla. Il fut donc facile au Père Vitale d'obtenir pour ce soir-là de nous faire dormir à l'Institut plutôt qu'au Commissariat.

Le lendemain, nous avons continué le voyage, chacun accompagné de sa propre famille. Pour nous de Galati le voyage fut désastreux. Nous avons parcouru à pied, sous la pluie et sans aucun abri, plus de vingt kilomètres. Le policier qui nous accompagnait envoya toutes ses bénédictions à Galati et à celui qui l'avait fondé. Nous sommes arrivés au village très tard le soir, et il a été difficile de nous faire ouvrir par la famille, car ils pensaient que nous avions affaire à des masques de carnaval! Nous étions fatigués et trempés jusqu'aux os.

Le Père Vitale nous avait dit que le lendemain nous pourrions certainement retourner à Messine. Cependant, morts de fatigue du voyage, nous restâmes au lit toute la journée suivante. Et ce même jour, un télégramme du Père parvint à mes parents, dans lequel il disait de rester avec la famille jusqu'à ce qu'il donne son avis et qu'il suivait une lettre. La lettre ne tarda pas à arriver. Le Père y disait que le diable s'était jeté contre l'Institut, mais qu'il fallait faire confiance au Seigneur pour que tout se soit arrangé. Puis il disait d'attendre son avis pour nous ramener à Messine.

Après quelques semaines, nous avons été avisés de retourner à Messine où le Père nous attendait et nous a réservé un accueil vraiment paternel.

32. Les aspirants réunis à Messine

Quinze jours après la fermeture de la Maison d'Oria, la plupart des aspirants se sont réunis à Messine, où nous nous sommes consacrés aux charges domestiques et à l'étude.

Dans la première période du séjour, le Père et Père Palma nous ont enseigné à tour de rôle. Plus tard, cependant, le Père nous a confiés au professeur Freni. Il était si bon, mais très grassouillet, par conséquent drôle dans ses mouvements, qu'on s'éclatait souvent de rire. Plusieurs fois le professeur nous avait rappelés, nous avait fait des reproches et menacé de nous accuser au Père. Quand il n'en pout plus, il s'est plaint au Père, qui fut très désolé et, en guise de punition, nous a suspendus de l'école.

Nous avons demandé pardon au Père et lui avons promis de ne plus recommencer. Le professeur est retourné à l'école et nous nous sommes excusés auprès de lui, car le Père nous

l'avait ordonné. Mais plus tard, malgré toutes les promesses, nous sommes tombés dans le même défaut, de sorte que le professeur n'est plus revenu. Mais désormais il ne restait que quelques jours avant la fin de l'année scolaire.

Le Père nous a grondés, menaçant les plus légers de les renvoyer. Mais seul à seul m'a dit: «J'ai dit de les renvoyer, juste pour les intimider, mais ce n'est pas vraiment le cas. Je comprends que certaines misères humaines ne dépendent pas toujours de la volonté».

33. «J'ai été dans votre pays»

Un jour, le Père me raconta en détail sa visite dans mon pays: «J'ai été dans votre pays. Plusieurs fois, votre père et votre oncle m'avaient supplié d'aller à Galati. Enfin j'essayai de les satisfaire, puisqu'ils se montrèrent si généreux avec Notre-Seigneur: ils donnèrent plusieurs enfants à notre Congrégation. Le voyage a été difficile. J'ai parcouru plus de vingt kilomètres, en partie sur la selle d'un mulet et en partie à pied, car, n'ayant pas l'habitude de monter, j'étais fatigué et étourdi. Quand je suis arrivé au village, tes parents m'ont tellement bien accueilli qu'ils ne savaient plus quoi faire. L'Archiprêtre a été très poli et courtois. Il m'a remercié de la visite, et d'un commun accord nous avons fait un peu d'apostolat dans l'Église. Au village, ils me regardaient comme une bête rare, jamais vue auparavant. Des gens si bons, ils se sont montrés si respectueux.

«Je suis resté trois jours, tous passés à prêcher, confesser et conseiller. Ils avaient soif de la parole de Dieu. S'on aurait voulu tous les satisfaire, cela aurait pris plus de trois jours! Mais je ne pouvais pas rester plus longtemps, car j'avais des engagements à Messine que je ne pouvais pas remettre à plus tard. J'ai promis à ces braves gens d'y retourner, si le Seigneur le veut, dès que possible. Cela pourrait faire beaucoup de bien à ces âmes et cela pourrait aussi être un moyen de répandre le Rogate et d'avoir des vocations. J'ai vu que ce sujet ils le suivaient avec beaucoup d'intérêt.

«Pendant que j'étais à Galati, votre petite sœur est née et ils la ont fait baptiser à moi. Ensuite, vos parents m'ont également demandé d'être le parrain de la Confirmation de votre frère Francesco. Et j'ai accepté avec plaisir.

«Au retour, malheureusement, le trajet a été plus inconfortable qu'à l'aller, car en descente, s'il était moins fatigant pour moi de marcher, il m'était beaucoup plus inconfortable de monter à cheval.

34. Foi et charité à haute tension

Une fois, le Père m'a dit de sortir avec lui. Prenant un fiacre, nous partîmes vers un petit village pas très loin de la ville. Pendant le voyage, il m'a raconté ce qui s'était passé quelques années plus tôt dans ce village; c'est-à-dire que des voleurs, pendant la nuit, avaient pénétré dans l'Église paroissiale et avaient emporté ce qu'ils avaient pu trouver, y compris le ciboire avec les Hosties consacrées qu'ils avaient ensuite dispersées au milieu de la route, à environ un kilomètre du village. En réparation de l'acte sacrilège, à chaque anniversaire, une procession avec le Très-Saint Sacrement était faite, de l'Église jusqu'au lieu où les Hosties avaient été trouvées. Le Père se rendait à cette procession pour apporter le Saint-Sacrement et prêcher.

Le cocher en cours de route raconta au Père la situation économique misérable dans laquelle se trouvait sa nombreuse famille. Une fois près de l'Église, le Père demanda combien

était la dépense. Et le cocher répondit: «Une lire». Au lieu de cela, le Père lui a donné cent liras en disant: «Je ne peux vous donner que celles-ci, car je n'ai que celles-ci». Quand le cocher vit cette somme dans sa main, tout confus, il dit: «Sainte Église, vous vous êtes trompé. J'ai dit: "une lire!"». Et le Père: «Gardez tout pour vos besoins». Le bénéficiaire, tourné vers moi, me dit à voix basse: «Est-ce un Évêque?». « Non, - lui ai-je répondu, - c'est le Chanoine Hannibal Marie Di Francia». Dès qu'il entendit le nom, il se jeta immédiatement à genoux pour lui baiser la main et s'exclama: «Quelle chance! J'ai beaucoup entendu parler de lui, non seulement ici à Messine, mais aussi à Catane, où je vais souvent parce que cette vieille dame de ma mère y vit toujours. Tout le monde parle du Chanoine Di Francia; il est célèbre pour sa sainteté et sa charité». Et le Père a répondu en plaisantant: «Oui, vous avez raison, bonhomme: très fameux, en fait, je mange beaucoup!». Puis il a ajouté: «Les pauvres gens, quand ils se voient bénéficier, ne savent même pas ce qu'ils disent!».

Une fois arrivés sur la place de l'Église, nous avons vu des étals éparpillés çà et là avec des marchandises diverses, des gens bavardant, criant... Puis il y avait ceux qui dansaient au son des accordéons et des harpes. La porte de l'Église était fermée. À cette vue, il m'est venu spontanément à l'esprit de dire au Père: «C'est ainsi qu'on fait le jour de la réparation?». À table le Père rapporta mon impression au Curé et ajouta: «Les autres années il y avait exposition du Très-Saint Sacrement toute la journée. Je ne sais pas pourquoi cela n'a pas été refait cette année». Le Curé, mortifié, répondit: «Faute d'adorateurs d'abord; et puis parce que je n'ai pas pu éviter tout ce bruit devant l'Église, puisque ainsi la Commission a voulu la fête cette année». Le Père répondit: «Avec les bonnes manières, il faut essayer d'éduquer le peuple».

L'après-midi, il y a été l'Heure Sainte, prêchée par le Père avec tant d'onction et de ferveur, qu'il y en avait qui séchaient leurs larmes. Dans la soirée, la procession avec le Très-Saint Sacrement a commencé. L'Ostensoir sacré était porté par le Père. Arrivé à l'endroit où les Hosties avaient été trouvées, le Père fit un sermon émouvant et donna la bénédiction eucharistique.

Au retour, avant que la procession n'atteigne la paroisse, il était prévu que l'Ostensoir soit posé sur une table recouverte d'une nappe et avec deux bougies allumées, et ainsi d'attendre la conclusion du feu d'artifice. Le Père a dit: «Cela ne se peut pas», et il est allé directement à l'Église. Une émeute ensuivit parmi la population, provoquée par certains fauteurs de trouble avec des cris, des protestations, des menaces. Toutes les bougies se sont éteintes, et donc dans l'obscurité il était à peine possible d'atteindre la paroisse.

Le pauvre Curé fut tellement mortifié par cette scène qu'il ne put prendre de nourriture au dîner, à tel point que le Père lui-même, quoique profondément affligé lui aussi, essayait de le consoler. Lorsque le Curé se reprit un peu, il dit: «Cette année la nouvelle Commission me l'a fait; et plus que cela elle ne le pouvait pas. Mais demain finira mal!». Le Père répondit: «Non, laissez tomber. Demain, avant de partir, je parlerai à la Commission». Le lendemain, en effet, il a réuni les responsables de la Commission et leur a présenté des arguments si convaincants qu'ils se sont excusés et ont promis de réparer le scandale.

Pendant le temps que nous avons passé chez le Curé, le Père, pour m'occuper, m'a donné un volume de l'Écriture Sainte, *le Livre des Rois*. Il a remarqué que je le feuilletais avec beaucoup d'intérêt et je lui répétais ce que je avais lu. Alors il m'a dit: «Je suis très content que vous soyez passionné par ça. Quand nous serons à la Maison, venez me voir, et je vous donnerai la Bible de la bibliothèque: c'est un gros volume, entièrement illustré, et vous pourrez donc le lire quand vous aurez le temps».

Un jour, cependant, le Père Vitale m'a vu avec ce livre à la main, et il m'a ordonné: «Allez déposer ce livre à la bibliothèque, où vous l'avez pris». J'ai répondu que le Père me

l'avait donné à lire. «Que comprenez-vous? Et qu'avez-vous compris de ce que le Père vous a dit? Allez, posez-le». J'ai remis le livre à sa place. Après quelques jours, le Père m'a demandé ce que j'avais lis. Lui ayant raconté ce qui s'était passé, il m'emmena chez le Père Vitale, et en ma présence il lui dit: «Chanoine, j'ai été moi que lui avais donné la Bible. Laissez-la lui lire. Ce n'est pas qu'il doive la comprendre comme la comprend Votre Révérence. Il la comprendra comme il peut la comprendre. La parole de Dieu est un pain pour tous». Et donc je l'ai récupérée.

35. Pour un billet de tram impayé

Le Frère Giuseppe Antonio racontait que, revenant à Messine d'un village voisin, où il était allé chercher l'argent dans les cassettes, en raison de la foule dans le tram, il n'a pas pu acheter le billet. Le Père entendit le discours et demanda au Frère Joseph, comment il avait alors fait pour payer. Et il a répondu: «Je n'ai rien payé».

Il ajouta. «Ah, pas ça! Ce n'est pas juste. Vous devez payer». Le Frère répondit: «Père, j'avais toute bonne volonté pour payer, mais le vendeur de billets n'a pas pu venir vers moi, ainsi qu'à beaucoup d'autres à cause de la grande foule qui s'y trouvait; et tant d'entre nous se sont retrouvés sans billets». Le Père a répondu: «De toute façon, vous devez payer le billet, parce que c'est contre la justice. Allez directement au bureau pour payer».

Quelqu'un a fait remarquer au Père que se rendre au bureau pour payer le billet signifiait compromettre le billettiste pour avoir manqué à son devoir. Le Père a répondu: «Cela veut dire qu'il sera envoyé anonymement par mandat postal, et sans dire la raison».

«Oh! - j'ai interrompu - est-ce que ça vaut faire tout ce trafic pour vingt centimes?». Le Père reprit: «À votre avis, on ne doit rembourser seulement pour des milliers de lires! Puisqu'il s'agit de justice, nous n'avons pas besoin de faire tant de distinctions entre les choses graves et légères. Surtout vous qui êtes avec les garçons, vous devez leur donner le bon exemple et les éduquer à une conscience délicate. La société, pour offrir aux citoyens le confort du tram, supporte des dépenses colossales. Il est donc juste payer le billet».

36. Les aspirants retournent à Oria

Les eaux dans les Pouilles s'étaient calmées et le Père pensait pouvoir ramener les aspirants à Oria. Cependant, il y avait la crainte que la présence des garçons à Oria puisse raviver l'étincelle. C'est pourquoi, avant de quitter Messine, il nous a appelés et nous a dit: «Nous jugeons opportun que vous retourniez maintenant à Oria, où la Maison se prête davantage à la formation religieuse. Nous espérons que le Seigneur vous bénira et vous rendra religieux selon les Très Saints Cœurs de Jésus et de Marie. S'il plaît au Seigneur, les écoles y seront réorganisées». «Oui, - a dit l'un des aspirants, - mais espérons aussi qu'ils ne recommencent pas les interrogatoires et nous renvoient ensuite dans nos pays».

«Soyez calme», - répondit le Père. - Espérons que non. En tout cas, à Oria, pour l'instant vous ne vous appellerez que *Petits Ouvriers*, et vous travaillerez dans une typographie. Pour cette raison, si Dieu le veut, nous enverrons une imprimerie dès que possible, et l'imprimerie s'appellera: *Tipografia Antoniana del Piccolo Operaio*. Cela veut dire que vous serez les petits ouvriers de l'Evangile, et que vous vous préparez par la presse à propager le divin Rogate». À part, il m'a conseillé: «Ne faites pas de publicité dans Oria. À quiconque vous questionne sur les garçons, vous répondrez que ce sont des apprentis imprimeurs». Et il a ajouté: «Je vous

recommande de prendre soin de ces garçons tant pour l'âme que pour le corps. Nous devons les considérer comme la chose la plus précieuse de la Congrégation. Vous devez agir comme leur ange gardien, les suivre partout et veiller sur eux comme la pupille de l'Institut».

Nous sommes donc partis pour Oria, où nous avons trouvé d'autres aspirants qui étaient restés avec leurs propres familles. Nous avons également trouvé le Père Palma, qui nous a accueillis avec tant d'affection et a établi comment passer la journée. Peu de temps après, même le Père est venu à Oria et y est resté plus que les autres fois, s'occupant principalement de la formation de la Communauté et de l'organisation de la Maison avec l'aide valable du Père Palma. Son long et assidu séjour apporta de grands bienfaits à cette Maison. D'une manière spéciale, avec des sermons et des instructions, il s'est occupé de la formation spirituelle de la Communauté qu'il a toujours suivie avec amour en tout.

Le Père Palma travaillait principalement pour améliorer l'économie, et il a très bien réussi. En peu de temps, la Maison connut un grand développement et prit une apparence inhabituelle. Le nombre d'aspirants augmentait de plus en plus, ainsi que celui des orphelins.

37. Enfants enlevés aux protestants

Un soir, le Père est arrivé de Trani à Oria tard dans la nuit, amenant avec lui trois très petits orphelins. Dès que je les ai vus, j'ai immédiatement dit au Père qu'il n'y avait pas de places disponibles. Et le Père: «Il faut trouver des places. Vous pourriez occuper aussi la cellule où je garde mon bureau. Pour écrire, vous pourriez mettre une petite table où se trouve le lit».

J'ai continué: «En plus, ils sont si petits et l'Orphelinat n'est pas un jardin d'enfants... Je sais que vous aussi vous êtes contre l'accueil d'orphelins trop tendres». Et le Père: «Cela est vrai, mais... la théorie est parfois une chose... la pratique en est une autre. Et cela signifie que normalement on ne faut pas les prendre si petits. Mais parfois, on ne faut pas passer de certaines exceptions, comme dans ce cas. En fait, on peut dire que nous avons arraché ces trois orphelins des mains des protestants, qui les emmenaient dans leur propre Institut qui a très mauvaise réputation. Hier, le Curé de Rappolla a juste eu le temps de les emmener à Trani. Il m'a montré la lettre d'acceptation de cet Institut. Je comprends l'agacement pour la Maison d'avoir des éléments si petits. Mais, est-il possible que nous devions nous laisser gagner dans la charité par les protestants? La pratique de la charité donne dérangement, mais plus elle dérange, plus une œuvre est méritante».

Et moi: «Oui, Père, je comprends ceci: mais je ne sais pas comment faire, et à qui confier ces petits qui ont besoin de quelqu'un pour les assister comme une mère: bien sûr, ils ne peuvent pas suivre les autres orphelins, parmi lesquels il y a des garçons de 20 ans!».

«Apparemment - ajouta le Père - tandis que vous dites d'avoir compris, vous montrez que vous n'avez rien compris; ou plutôt, vous ne voulez toujours pas vous persuader. Vous me trouvez tant d'excuses, tant de difficultés, comme si vous voudriez renvoyer ces petits entre les mains des protestants. Vous faites comme certaines de nos Sœurs qui, quand elles n'aiment pas quelque chose, disent toujours: oui, Père, mais ensuite, ils tournent encore et encore, jusqu'à ce qu'elles puissent faire ce qu'elles veulent. C'est vous qui devez pourvoir à qui les confier... Priez et pourvoyez».

Au bout d'un moment, il m'a envoyé chercher et m'a dit: «J'ai pensé que vous pourriez confier ces petits à ce Proband plutôt grand et bien développé, celui qui a une belle voix. Il me semble très bon et il se prête à tout». J'ai répondu: «Je comprends, c'est le Proband Appi». «Oui - dit le Père - en effet pour lui donner une plus grande autorité, on pourrait lui faire porter

une soutane avant même la prise d'habit». L'un de ces trois garçons est un certain Pietro Marchetti, qui plus tard a montré des signes de kleptomanie, dont le Père Vitale parle dans la vie du Père.

38. Le Règlement des Orphelins

Un jour¹³ à Oria, j'ai dit au Père que le *Règlement des Orphelins* n'était presque jamais lu car il avait besoin d'être mis à jour, étant toujours celui d'avant 1908, lorsque les orphelins vivaient dans le Quartier Avignone, dans un contexte environnemental très différent. Le Père, en autorisant cela, a répondu: «Je suis surpris que vous ne vous rendez compte que maintenant il est nécessaire de mettre à jour le règlement. Et encore plus je me demande pourquoi vous êtes resté pratiquement sans règlement, puisque vous ne le lisez même plus. Là où il y a des Communautés, un règlement est nécessaire. Dans tout l'Institut d'éducation, non seulement il guide l'ordre et les relations réciproques, mais il favorise l'unité de méthode, facteur indispensable d'harmonie et de croissance. Comment avez-vous fait? Cela veut dire qu'avec les garçons, chacun faisait ce qu'il voulait. En pratique il arrivait facilement, même sans le vouloir, que l'un détruisait ce que l'autre avait construit.

«Pour adopter la méthode préventive, à laquelle nous tenons tant, il est nécessaire que les garçons connaissent le règlement. Il faut bien le leur expliquer, et il est très utile en effet que, surtout les choses les plus importantes, ils les apprennent aussi par cœur. Vous devez donc immédiatement le mettre à jour et, si nécessaire, le refaire sans perdre plus de temps.

«En fait, si le règlement est toujours celui que j'ai rédigé avant 1908, il a déjà une quinzaine d'années. Il est également bien connu que les règlements que j'ai rédigés ne sont pas de véritables règlements, mais seulement des règles données pour les circonstances de temps, de lieu, d'âge des garçons et adaptées aux capacités du personnel chargé de les faire respecter. Les conditions de cet Orphelinat aujourd'hui, Dieu merci, ont changé, tant en termes d'environnement qu'en termes de personnel qui assiste les garçons. Le Quartier Avignone était ce qu'il était. Dans son extrême précarité, il ne se prêtait pas du tout à un projet pédagogique comme cette Maison à Oria, dotée d'écoles, d'artisanat, ainsi que de moyens, d'espaces et de personnel. Les garçons, en ces temps-là, étaient confiés à des laïcs pour l'assistance; maintenant, au lieu de cela, ils sont guidés par des Religieux qui ont cette mission spécifique».

À ce moment, je l'ai interrompu en disant: «Père, si vous voulez, je vais chercher le règlement et vous le mettrez à jour». Et le Père: «Non, non, le règlement doit être fait par vous qui restez avec les garçons et connaissez mieux que moi les besoins de cette Communauté». J'ai continué: «Mais, Père, ce travail qui saura mieux le faire que vous?». « Je vous ai dit - le Père répondit - que vous qui êtes plus en contact avec les garçons devez le faire. Avant, par besoin de choses, faute de personnel, je restais avec les garçons; en effet pendant plusieurs années j'étais leur assistant immédiat.

«Les règlements, je les ai pratiquement disposés selon les besoins de l'époque. Mais maintenant que, Dieu merci, vous êtes là, qui vivez en contact direct avec eux, vous pouvez les faire mieux que moi. Et puis, il faut que vous pratiquiez. Cela signifie que lorsque vous l'aurez terminé, vous me le montrerez. En effet, nous allons le voir ensemble.

«Pour rédiger un règlement, rappelez-vous cependant qu'il faut avant tout prier beaucoup Notre-Seigneur et la Très-Sainte Vierge, afin qu'ils puissent donner la lumière

¹³ L'épisode peut être daté d'environ 1923, car le Père dit que le *Règlement des Orphelins* a 15 ans et remonte à quelque temps avant le tremblement de terre.

nécessaire. Il faut alors étudier et choisir la meilleure organisation que l'on puisse donner à l'Institut, afin d'obtenir la formation la plus complète des garçons. Le Règlement des Orphelins, dans la mesure du possible, doit être fixé en fonction de l'esprit de famille et de la vie sociale. Il est également bon de prendre connaissance non seulement des règlements rédigés par moi, mais aussi de ceux rédigés par des Instituts similaires, et d'en tirer ce qui est bon pour nous. Un bon règlement comporte généralement deux parties.

«La première partie reprend les principes généraux et essentiels, presque toujours adaptés à tous, sans distinction d'âge, de temps et de lieu. Ils sont un peu comme les Commandements de Dieu. Cette partie est le règlement proprement dit. Pour nous, il doit être fondé, autant que possible, sur les principes du *système préventif*, qui a pour piliers, ou valeurs fondamentales, la raison, la religion et la bonté.

«La deuxième partie comprend l'application pratique des principes généraux, et doit être adaptée selon l'âge, l'environnement, les moments et les lieux. Cette deuxième partie pourrait s'intituler *Normes réglementaires*. Il n'a pas besoin d'être rigide. En effet, les normes sont pour les hommes, et non les hommes pour les normes. Dans cette seconde partie il faut donner une certaine liberté de mouvement à ceux qui dirigent et sont immédiatement avec les garçons.

«La mise en œuvre pratique du règlement devra être intelligente. L'assistant, c'est-à-dire, devra discerner si, dans une certaine circonstance spéciale, l'observance de cette norme déterminée est commode ou non, et s'en tenir à la meilleure partie. Il n'est pas difficile de faire un bon règlement, mais il est difficile de le faire respecter, et encore plus de le transformer en un véritable outil de formation. Ainsi, en plus d'une vision intelligente, la mise en œuvre des règles nécessite une intuition de l'amour tant chez les garçons que chez les assistants.

«En effet, on sait que toute règle implique en elle-même une limitation de la liberté, et, comme telle, c'est un lien qu'on ne veut pas en soi, mais auquel on échappe. Et cela se produit surtout chez les sujets qui n'ont pas encore atteint la maturation de l'intelligence, comme les garçons. Par conséquent, ils ne voient pas facilement le caractère raisonnable des articles individuels, c'est-à-dire le bien qui découle de leur observance et le mal qui découle de la transgression. Il faut donc leur faire comprendre que le règlement est un guide sûr pour leur réussite. C'est comme la voie ferrée qui, si elle tient fermement le train, le guide aussi vers la destination sûre.

«Avec ces conseils similaires, les enfants adoreront le livre de règles et en tireront beaucoup de bien. Si cet amour fait défaut, on obtiendra tout au plus une observance purement matérielle, une discipline irréprochable, voire un certain ordre militaire: mais l'homme ne sera pas formé. Enfermés dans le maillage rigide de l'observance coercitive, les garçons seront amenés à agir en sens inverse dès qu'ils le pourront. Avec cette vision du problème, commencez à compiler le Règlement pour les orphelins. Quand vous l'aurez écrit, vous me le montrerez».

39. L'acceptation d'un orphelin est comme l'acte d'adoption

Chaque fois que le Père venait à Oria, surtout s'il était absent depuis longtemps, il me demandait un rapport sur la marche de la Maison: santé, discipline, piété, étude, travail...

Revenant une fois après une longue période, il voulait avoir un rapport détaillé sur les orphelins. Il s'en rendit compte que l'importance qu'il désirait n'était pas accordée à plusieurs points d'éducation. Alors il m'a fait des remontrances et m'a fait un long discours. Il entendait ainsi me faire comprendre mes manquements envers les orphelins et quel était l'esprit

authentique de notre Institut. Il ajouta aussi qu'il adresserait aussi ses plaintes même au Père Palma, et continua à me dire: «Vous devez garder à l'esprit que lorsque nous admettons des orphelins dans nos Instituts, nous venons d'une certaine manière remplacer leurs parents. Il faut donc aimer ces enfants comme les parents aiment leurs enfants et assumer envers eux tous les devoirs que les parents ont eux-mêmes. Mais c'est un mot pour dire que nous remplaçons les parents.

«En fait, à proprement parler, ceux-ci sont irremplaçables. Nous sommes toujours un parent de substitution. Or, un substitut est d'autant meilleur qu'il se rapproche et ressemble davantage à l'original. Même si nous faisons plus que ce que font les parents, nous sommes toujours étrangers aux orphelins, nous sommes toujours une mère porteuse. En fait, ce qui vaut un regard, un baiser maternel, ne vaut pas tous les soins et l'attention des autres. L'accueil des orphelins dans nos Instituts est pour nous comme un acte d'adoption qui dure bien tant que l'orphelin reste avec nous, mais qui serait bien s'il durait encore plus longtemps.

«L'adoptant assume toutes les obligations que les parents ont envers leurs enfants. Comme les parents, l'adoptant doit veiller à la réussite de l'adopté, c'est-à-dire à la préservation de la santé, sans se soucier des dépenses et des sacrifices à cet égard. Il doit aussi le former moralement, spirituellement, religieusement et, selon les possibilités, l'instruire et lui apprendre un métier, un art, une profession pour qu'il puisse demain vivre honorablement en société du fruit de sa propre activité. Nous devons faire de même pour les orphelins que nous gardons dans nos Instituts. En effet je dis qu'il faut faire plus que des adoptants; plus que les parents.

«En effet, les adoptants sont liés à leurs enfants par un lien juridique, les parents par un lien naturel. Cependant, nous sommes liés par un lien surnaturel: celui de la charité qui est nécessairement supérieure, car elle a un rapport direct avec Dieu, qui considère que ce qui est fait aux orphelins est fait à lui-même. En effet, notre Seigneur a dit: "Qui accueille un enfant à cause de moi c'est moi qu'il accueille; et celui qui m'accueille, accueille celui qui m'a envoyé" et encore: "Quoi que vous fassiez à l'un de ces petits, en mon nom, je le considérerai comme fait à moi"».

Pendant que le Père parlait ainsi, il semblait en feu, et, étant arrivé à ces paroles de notre Seigneur, il fut ému et dut essuyer ses larmes. Puis il continua en disant: «Comment je voudrais que ces divines Paroles de notre adorable Seigneur Jésus-Christ soient comme gravées dans les esprits et les cœurs des nôtres et qu'avec une grande foi et charité ils les mettent parfaitement en pratique et soient l'âme de leur âme, la vie de leur vie. Or, si l'adorable Jésus aime tant les petits et reconnaît comme fait à lui-même ce qu'on leur fait en général parce qu'ils sont petits, combien plus certainement ce qu'on fait à nos petits orphelins, pauvres et délaissés lui plaira-t-il?

«Parmi les œuvres de charité, je crois que celle-ci est la plus agréable au Seigneur et la plus utile à la société. La raison en est que, parmi les plus petits, les orphelins pauvres et abandonnés sont les plus nécessiteux, car étant privés de parents, les personnes les plus chères dans cette vie, ils ont besoin de tout: de quelqu'un qui les soutiennent, les instruisent, les éduquent, les dirigent, les guident pour qu'ils deviennent de bons chrétiens et d'honnêtes citoyens. Et au lieu de cela, malheureusement, sans ces aides, ils sont voués à avoir un mauvais résultat!

«Si nous y réfléchissons bien, peut-être dans aucune œuvre de charité ne se trouvent-elle autant les œuvres de miséricorde, surtout corporelles, que dans celle d'accueillir des orphelins abandonnés, comme cela se fait dans nos Instituts. Lorsque nous accueillons donc un orphelin, nous devons le recevoir comme des mains de notre adorable Seigneur, qui semble nous dire ce que la fille du Pharaon a dit à la mère du nouveau-né Moïse, retrouvé

abandonné et sûrement destiné à mourir au bord du fleuve: "Prends cet enfant et élève-le pour moi; et je te donnerai la récompense" (*Ex 2,9*).

«Maintenant, quelle est la récompense que notre Seigneur donnera à ceux qui se sont vraiment sacrifiés pour le succès des orphelins pauvres et abandonnés? Tout d'abord, ils seront placés parmi les élus et se verront dire par le divin Juge: "Vous, qui avez fait tant de miséricorde envers les pauvres, venez, ô bienheureux du Père, et prenez possession du royaume préparé pour vous depuis la fondation du monde". L'autre récompense que Notre-Seigneur donnera, c'est la providence généreuse qui pleut chaque jour comme la manne sur nos Instituts pour l'entretien et la réussite des orphelins. La grande largesse, que la Providence utilise avec nous, est le signe certain de la volonté divine, qui veut que le traitement des orphelins et l'engagement pour leur réussite soient également généreux».

Enfin il me dit: «Je ne sais pas comment vous n'avez pas encore bien compris, me semble-t-il, l'importance de cette sublime mission. Je vous recommande d'être plus diligent à l'avenir».

Puis, se rendant compte que j'étais un peu attristé, il a changé de ton et a poursuivi: «Avec cela, je ne veux pas vous mortifier, encore moins vous décourager. J'ai seulement l'intention d'attirer votre attention sur une caractéristique aussi importante de notre Institut. J'ai envie de penser que vous y avez mis votre bonne volonté et que les choses se sont passées comme ça aussi parce que très souvent on vous laisse seul; moi, je viens rarement; le Père Palma, en raison de la nécessité des choses, doit souvent s'absenter; la Maison, faute de moyens financiers, a besoin d'autres confort, mais le pire est qu'elle manque de personnel bien formé. Alors ne vous découragez pas: mettez toute votre bonne volonté, priez et continuez comme vous savez, faites confiance au Seigneur qui vous aidera certainement et récompensera les sacrifices que vous aurez faits pour la réussite des orphelins».

40. Prière pour que le Seigneur nous envoie les orphelins plus abandonnés

Quand je suis allé à Rome avec le Père pour acheter la nouvelle Maison de la *via Circonvallazione Appia*, j'ai été déçu en la voyant, et, avant que nous n'entrions dans les négociations, j'ai pris la liberté de faire quelques observations. Le Père, cependant, était décidé dans sa réponse, et à juste titre.

La principale raison de ma résistance à l'achat tenait au fait que le bâtiment avait été construit en tant que centre de production de films cinématographiques. Donc plus des deux tiers étaient des pièces souterraines, complètement dépourvues de lumière. Pour faire les ajustements appropriés, le Père a demandé à l'ingénieur des Salésiens de s'en occuper. Cependant, ce dernier se déroba, affirmant que cela ne valait pas la peine de risquer des dépenses aussi onéreuses. Il proposait plutôt de faire une surélévation, ou, mieux encore, de construire la maison de toutes pièces sur le terrain adjacent acheté. La partie souterraine du bâtiment existant aurait pu être utilisée pour des dépôts et des entrepôts.

Le Père, cependant, était pour les adaptations; alors, voyant que l'ingénieur tergiversait et prenait du temps, il appela Père Palma et lui dit: «Armez-vous de courage, mettez votre habileté et essayez d'adapter ces locaux du mieux que vous pouvez, afin de les rendre fonctionnels dès que possible».

Bien que le Père Palma n'ait pas du tout été enthousiasmé par cette construction, il s'y est néanmoins attelé avec toute sa ténacité. Il a appelé un maître d'œuvre, un certain Alfonso Carovigno, de Francavilla Fontana, et avec d'autres ouvriers locaux, il a mis la main à l'ouvrage.

Les résultats ne tardèrent pas à se faire sentir et le Père ne manqua pas de se plaire avec le Père Palma. Cependant, il a dû s'absenter de Rome, où je fus appelé pour le remplacer *pro tempore*.

Une fois à Rome, le Père m'a montré avec enthousiasme l'état des travaux, et avec d'autant plus de plaisir que j'avais été pessimiste. Il ajouta que l'ingénieur lui-même, lorsqu'il avait vu à quel point les locaux avaient été adaptés, avait dit: «Je ne le pensais pas. Ce Père (il faisait référence au Père Palma) doit certainement avoir une grande pratique».

Le Père a ensuite entamé une discussion plus large sur l'avenir de cette fondation: «Je l'ai dit dès le début, j'avais l'intention que cette Maison, une fois les travaux d'aménagement terminés, abrite des pèlerins à l'occasion de l'Année Sainte, surtout des prêtres, des religieux et des personnes incapables de payer. Cette œuvre de charité est si agréable à Notre-Seigneur. L'hébergement des pèlerins est une des œuvres corporelles de miséricorde.

Mais ensuite j'ai pensé différemment. Autrement dit, un Orphelinat masculin enfantin me semble plus urgent et plus utile. Cela a toujours été une idée fixe pour moi. Prendre des orphelins dans le plus jeune âge je l'ai toujours considérée comme l'œuvre la plus belle, la plus efficace, la plus urgente. J'ai expérimenté ça avec les petites filles. La raison est très claire, car tout le monde sait que les petits ont besoin d'une aide particulière, et d'autant plus qu'ils sont plus tendres. Ils ont besoin d'affection, de soins maternels, d'une nutrition spécifique et d'une hygiène très soignée. S'ils manquent de ces provisions, ils peuvent facilement perdre la vie à un âge précoce et, s'ils survivent, ils ont généralement un avenir compromis.

«En plus de tant de potentiels positifs, il existe également des prédispositions négatives chez les plus petits. À cet âge tendre, lorsque les parents échouent, les soins nécessaires font également défaut, de sorte que l'avenir des petits est sérieusement compromis, surtout s'ils viennent de familles pauvres et abandonnées. Ceci explique, parmi les orphelins, un pourcentage plus marqué de matières difficiles. Il n'est pas rare, en effet, que l'on rencontre dans les Orphelinats des jeunes garçons, des adolescents et même des jeunes qui ont tant de mal à corriger certains défauts. Par conséquent, plus tôt un enfant est retiré d'un contexte de privation et d'abandon, moins les tendances négatives restent ancrées en lui, que l'on peut définir comme des *défauts environnementaux*. L'intervention éducative sera alors facilitée et les résultats ne manqueront pas.

«Ainsi, en accueillant les tout-petits à l'Orphelinat, en plus de les libérer de tant de peines et de souffrances, une œuvre de rédemption est presque accomplie. C'est une sorte d'*Œuvre de la Sainte Enfance*. C'est pourquoi j'ai toujours pensé à accueillir même les orphelins plus petits dans nos Orphelinats masculins, mais cela ne m'a absolument pas été possible, tant par manque de personnel que de locaux adaptés. En effet, je me suis rendu compte que lorsque j'étais contraint par une impérieuse nécessité de mettre à l'abri des petits complètement abandonnés, ceux-ci constituaient une gêne sérieuse pour le surveillant qui devait s'occuper des autres garçons plus âgés. Et le petit lui-même en a souffert, ne se trouvant pas dans un environnement adapté.

«Maintenant, enfin, la divine Providence me donne une excellente occasion de réaliser mon vœu. Cette Maison de Rome, en effet, se prête à l'accueil de petits orphelins, formant ainsi un Orphelinat enfantin masculin. Tous ceux qui l'ont entendu, même parmi les autorités ecclésiastiques et civiles, en ont été très impressionnés, même parce que malheureusement ces Œuvres, si nécessaires, sont très rares. En ouvrant cette Maison, je ferai une prière spéciale aux divins Supérieurs et au grand Saint Antoine de Padoue, leur demandant de nous envoyer, de préférence, des orphelins des deux parents, les plus pauvres, les plus abandonnés, les plus vauriens, parce que ceux-ci sont plus exposés à une mauvaise réussite». Ensuite, il a précisé:

«J'ai dit, vauriens; je me corrige, je veux dire: difficiles. Les enfants, en soi, ne sont jamais vauriens, car ils sont facilement éducatibles et corrigibles».

Et il a poursuivi en disant: «Pour l'instant, j'ai pensé confier cette Maison aux Filles du Divin Zèle pour deux raisons: premièrement, parce que les Sœurs sont plus aptes à s'occuper des petits enfants avec un dévouement et une patience maternelle; deuxièmement, parce que nous n'avons pas de personnel masculin pour le moment. Lorsque nous aurons cette possibilité, et que les enfants auront grandi, la Maison sera confiée à la Communauté masculine, qui se chargera de leur formation chrétienne et les initiera à un art ou à un métier. En attendant, une Maison pour les Sœurs sera également recherchée à Rome, car les deux Congrégations, si ainsi plaît au Seigneur, doivent avoir le centre de l'institution à Rome, où l'Œuvre pourra plus facilement s'affirmer et se répandre, surtout en ce qui concerne le Rogate.

Quant à la Maison pour l'Orphelinat masculin enfantin, on en cherchera une autre distincte et séparée à Rome même ou ailleurs, en la confiant toujours aux Sœurs, qui garderont les enfants très petits jusqu'à huit ans maximum, puis elles les passeront aux Pères dans les Orphelinats masculins, où ils pourront mieux suivre leur formation et éducation».

41. Acceptation préférentielle des orphelins en besoin extrême

Un vendeur ambulancier de Manduria, veuf et père de six enfants, est venu à l'Institut d'Oria pour prier et supplier que nous lui admettrions au moins deux petits garçons. Il présentait le cas très pitoyable, le renforçant avec son apparence frêle, hagard et misérable. Il est resté pour me raconter sa triste histoire de veuf solitaire et l'état d'abandon de ses enfants, tous petits. Au village, il n'avait pas des proches qui pouvaient s'occuper d'eux et les tâches ménagères incombaient à sa fille aînée, âgée de douze ans. Une vieille dame du quartier, sporadiquement et par charité, jetait un coup d'œil sur ces petits. Chaque jour, il se rendait dans les villages environnants pour gagner une miche de pain pour ces innocents. L'Archiprêtre, le Maire et n'importe qui d'autre auraient pu témoigner de son extrême besoin.

La cadre avait l'air pitoyable, mais j'étais convaincu que ce pauvre colporteur gagnait je ne sais combien d'argent par jour. J'ai donc répondu que nous ne pouvions pas accepter les garçons, car avec ses propres revenus, il pouvait très bien subvenir aux besoins de la famille et mettre une femme à la maison moyennant paiement. Il a donc insisté me suppliant et je lui ai opposé un refus de plus en plus ferme.

Enfin, cependant, également pour le calmer de larmes presque convulsives, je lui ai proposé: «D'accord, nous n'accepterons que le garçon de six ans, mais vous devez lui fournir un bon trousseau personnel et payer une pension mensuelle».

«Mais comment puis-je payer une pension? - répondit-il - Alors vous ne voulez pas croire que je vis dans une extrême misère? Après la mort de ma femme, j'ai tout perdu, je suis criblé de dettes, à la fois à cause de sa longue maladie et pour pouvoir nourrir mes malheureux enfants. Je n'ai plus que des yeux pour pleurer nuit et jour».

Et moi, pensant toujours qu'un vendeur ambulancier dût gagner on ne sait combien par jour, je lui ai dit résolument: «C'est inutile d'insister, si vous ne fournissez pas un bon trousseau au petit, et que vous ne payez pas la pension, nous ne pouvons pas l'accepter». Le pauvre homme, désolé, s'en alla en pleurant. J'étais tellement méfiant, parce qu'il m'était arrivé certains cas où les intéressés avaient joué de vraies comédies.

Au bout de quelques semaines, le vendeur ambulancier, revenu à Oria pour vendre ses pacotilles, s'est approché de notre Institut et a raconté à quelqu'un son état pitoyable et le refus qu'il avait reçu de ma part.

Comme le Père avait été vu à cette époque, ils lui conseillèrent de se présenter directement à lui pour lui expliquer son cas. Il l'aurait certainement aidé. «Le Père Hannibal est un saint, - lui ont-ils dit, - il est de tout cœur et il sait pénétrer les misères des autres. Frère Carmelo est encore un jeune homme, et n'a ni l'expérience ni le cœur du Père Hannibal. Vous devez lui parler personnellement».

Le pauvre homme a pris courage et a essayé de parler directement avec le Père. Il a réussi. Alors il le informa de son état, de l'abandon de ses enfants, de la nécessité de les hospitaliser, sinon deux, au moins un garçon. Il a aussi manifesté au Père mon refus et les conditions que j'ai posées.

Le Père m'envoya alors chercher, et me parlant avec le *vous*, antienne qui précédait une réprimande solennelle, il me demanda combien de places nous avions pour les orphelins. J'ai répondu qu'il y avait un place, peut-être même deux. Le Père a dit: «J'ai constaté que ce cas est vraiment pitoyable, c'est pourquoi ce brave homme amènera ici dans quelques jours ses deux fils de six et huit ans. Faites de votre mieux pour les accepter tous les deux. Pauvre homme! Il ne peut apporter aucun trousseau, encore moins payer les frais de scolarité. Au contraire, nous devons le aider».

Alors, me prenant à part, il ajouta: «Ce que j'ai ne me suffit pas pour aider ce pauvre homme. Avez-vous de l'argent?». «Je n'ai que six cents liras» - répondis-je. Et le Père: «Donnez-les-moi tous, et sûrement la Providence prendra soin de la Maison. Mais puis viens dans la chambre, parce que je dois vous parler».

Plus tard, j'ai appris que le Père lui avait donné un total de 1.500 liras, une grosse somme pour l'époque. Cet homme est parti en essuyant ses larmes d'émotion.

Au bout d'un moment, le Père m'envoya chercher dans la chambre. Moi, sûr d'avoir à me faire des reproches, j'essayai, comme d'habitude, de me présenter tout joyeux, car je connaissais la faiblesse du Père. Il ne voulait pas nous attrister, et même s'il devait nous faire des reproches, le reproche le changeait en exhortation paternelle.

Mais cette fois ma bonne humeur s'est estompée. En fait, d'un ton très sérieux et désolé, il m'a dit: «C'est évident que vous ne comprenez rien. Vous venez même heureux, comme si vous aviez fait un grand exploit. Vous avez très mal fait avec ce pauvre homme. Il est évident que vous n'avez encore aucune expérience de la vie et que vous n'avez rien compris l'esprit de notre Institut. Je comprends qu'il y en a qui, pour attendrir, peignent le cas pitoyable dans les tons les plus noirs, et donc, avant d'accepter un orphelin, il faut se rendre compte et vérifier les faits. Mais dans ce cas, il suffisait d'un peu de bon sens pour se rendre compte que la situation était sombre. Il suffisait de voir comment il était habillé, à quel point il était sec épuisé de force, affligé et peiné.

«Vous pensiez qu'il n'était pas pauvre parce qu'il était vendeur ambulancier. Il est évident que vous l'avez échangé avec les gros commerçants des villes! Et puis ne comprenez-vous pas que pour ce pauvre type, absent toute la journée de chez lui, ses enfants restent abandonnés? Quel est alors ce critère de subordination de l'acceptation au trousseau? S'il avait pu payer, il n'aurait pas été vraiment pauvre, et alors il aurait pu mettre le garçon dans un pensionnat payé. N'avez-vous pas encore compris que la mission de notre Institut est d'accueillir les enfants les plus pauvres et les plus abandonnés, et ceux qui ne peuvent payer aucune scolarité ni pour eux-mêmes, ni par l'intermédiaire des autres? Ce sont eux qui attirent les grâces abondantes et la divine Providence dans l'Institut.

«En cas de doute, vous aviez le devoir de vous informer de l'état des choses, en écrivant, par exemple, au Curé de la paroisse; en effet, il aurait été préférable d'envoyer un de nos gens pour s'enquérir. Mieux encore, puisque Manduria est toute proche, vous auriez pu aller vous-même comprendre et aider ces pauvres gens. Au lieu de cela, vous êtes resté engourdi, vous en tenant au négatif absolu. Seuls la dot et les frais de scolarité rendaient votre cœur sensible et charitable. Pauvre nous si on continue comme ça! Ce serait une ruine pour l'Institut si vous éduquiez ainsi ces garçons qui un jour, si le Seigneur le veut, devront être les futurs membres de la Congrégation! Si tel est le cas, vous ne pouvez pas rester avec ces jeunes gens destinés à la vie religieuse. Je ne sais pas d'où vous avez pris cet esprit. Qu'est-ce que je vous ai dit quand je vous ai confié la tâche d'accueillir des orphelins? Il est clair que vous n'avez rien compris, ou que vous n'avez pas voulu comprendre. En attendant, à partir d'aujourd'hui, je vous retire la responsabilité de l'accueil des orphelins, qui reste réservée au Père Palma et à moi. Avez-vous compris? Vous n'effectuerez que les démarches nécessaires à l'acceptation».

Ainsi cela a été fait pendant environ un an, après quoi le Père Palma, aussi parce qu'il était souvent absent de l'Oria pendant longtemps, m'a dit que je pouvais me régler pour l'acceptation selon les critères que je devais maintenant connaître. Cependant, je lui ai rappelé les dispositions du Père, et il a répondu qu'il l'avait déjà informé. Plus tard, le Père m'a appelé et m'a fait de nombreuses recommandations, afin que je reste fidèle, en accueillant des orphelins, aux buts de l'Institut. Il s'agissait de: toujours accueillir les plus pauvres et les plus démunis; ceux qui ne peuvent payer aucun frais ni pour eux-mêmes ni pour les autres; si aucun de ceux-ci ne se présente, chercher-les par l'intermédiaire des Curés, ou par la presse...

Le Père m'a répété ce qu'il avait dit en d'autres occasions, à savoir que tant que l'Institut restera fidèle à ces principes, le Seigneur le bénira, ne le laissera pas manquer de Providence, et il prospérera certainement. Mais si c'est fait autrement, ce sera la ruine. Puis il sortit une feuille de papier, où étaient écrits plus précisément et par ordre d'importance les types d'orphelins à accepter:

- a) les orphelins des deux parents lorsqu'ils n'ont pas de proches et de bienfaiteurs capables de les entretenir et de les éduquer;
- b) les orphelins dont le parent survivant est atteint d'une maladie contagieuse ou d'une incapacité permanente;
- c) les enfants vraiment pauvres et abandonnés, ou les enfants qui se retrouvent dans des environnements immoraux;
- d) les orphelins de mère;
- e) les enfants sans père et ceux dont le parent survivant s'est remarié. Cependant, l'acceptation de cette catégorie est soumise à des raisons particulières;
- f) les enfants illégitimes;
- g) les enfants de familles nombreuses, lorsque celle-ci n'est pas en mesure de subvenir à leurs besoins;
- h) les orphelins qui payent, lorsque restent des places vides, mais sans les occuper toutes. Il doit toujours y avoir des places disponibles pour les cas pitoyables.

42. L'accueil des orphelins ne doit pas être conditionnée de la pension

Un ouvrier du chantier de Tarente est venu un jour à Oria pour confier deux de ses petits-enfants à notre Orphelinat. Le Père et le Père Palma étaient absents. Il m'exposa son pitoyable cas.

Des années auparavant, sa femme était décédée, lui laissant deux garçons et deux filles. Comme il était absent de la maison presque toute la journée pour des raisons professionnelles, les enfants restaient entre les mains de tel ou tel personne étranger. Il était alors passé à un second mariage avec une femme qui a apparemment montré qu'elle avait un cœur maternel. Au lieu de cela, elle s'est avérée être d'une nature difficile, méfiante et, ce qui était pire, elle les maltraitait d'une manière indescriptible, elle les détestait et torturait. Le plus petit, en particulier, était réduit à une larve méconnaissable. La femme décrivait les enfants à son mari comme étant rebelles et intraitables, et exigeait qu'il les batte aussi, s'il voulait les élever polis. Face à une telle situation, il m'est venu spontanément à l'esprit de lui suggérer qu'il aurait bien fait de transférer sur sa femme les coups invoqués pour la remettre une bonne fois pour ranger l'affaire.

«Révérend - il m'a répondu - je les en lui ai donnés plusieurs fois, mais elle est devenue de plus en plus enragée. Il ne me reste plus qu'à la tuer ou à faire sortir les enfants de la maison. C'est pourquoi je suis venu ici pour hospitaliser les deux garçons».

J'ai répondu: «Je vais le dire au Directeur, mais il me semble impossible de pouvoir les accueillir, car nous n'acceptons que les orphelins au sens strict et les plus pauvres et les plus démunis. Au lieu de cela, vous travaillez et les enfants ont un père et une mère».

«Et vous appelez maman, - intervint le pauvre homme, - cette chienne marâtre en colère? Quant à la pension, je ferai l'effort de payer quelques petits frais mensuels pour nous deux». J'ai ajouté: «Eh bien, si vous payez les frais de scolarité, alors la chose change. Envoyez les documents et vous aurez la réponse quand le Directeur viendra».

Quand le Père et le Père Palma sont venus, je leur ai raconté fidèlement l'histoire. Le Père m'a dit: «Que bon conseil vous avez donné à cet homme: battre sa femme! Dans un tel cas, il fallait lui dire de rester calme, d'être patient, d'utiliser tous les moyens pour la persuader et de prier le Seigneur qu'il ait la force de la supporter et qu'elle se convertisse. De plus, les belles-mères ne peuvent pas toujours être considérées comme des mères; il y en a de bonnes qui remplissent le rôle maternel, et d'autres qui sont tout sauf des mères, comme celle que décrit ce pauvre homme, s'il est vrai.

«Même ces cas doivent être pris en considération et bien examinés. Je ne comprends pas pourquoi, quand le monsieur a dit qu'il paierait la pension, vous avez répondu qu'alors les choses changeraient. Qu'est-ce que ça veut dire? Si les garçons ne doivent pas ou ne peuvent pas être acceptés, ils ne seront pas acceptés, et cela indépendamment du fait qu'il y ait une pension. La pension ne doit jamais être décisif pour l'acceptation: ce serait une distorsion du but et de la mission de notre Institut. Ce serait aussi un manque de confiance en la Providence divine. Je l'ai dit et répété plusieurs fois. Dans des cas comme celui-ci (si c'est vrai), puisque les proches peuvent payer même une contribution minime, il faut essayer de l'obtenir».

Puis il a dit au Père Palma: «Écoutez, vous vous occupez personnellement de ce cas et agissez comme bon vous semble dans le Seigneur. Frère Carmelo ne se rend pas encore compte des circonstances de la vie familiale et sociale et n'a pas encore saisi l'esprit de notre Congrégation». Puis il a continué à me dire: «En ce qui concerne l'accueil des garçons dans

notre Institut, les mots *orphelin - pauvre - abandonné*, ne doivent pas être compris dans un sens absolu, mais dans un sens moral.

«Un garçon qui, malgré il ait ses parents, est pratiquement abandonné, doit être considéré comme un orphelin, car il n'a personne pour s'occuper de lui. Un autre, dont les parents soient soit physiquement, soit intellectuellement, soit moralement, soit réellement incapables, peut lui aussi être considéré comme un orphelin de fait. De même, s'il arrivait qu'un garçon dans la famille soit vraiment une pomme de discorde, pour ramener la paix dans cette famille, il faudrait l'accepter. De même, nous n'excluons pas l'acceptation des inconnus lorsqu'ils sont abandonnés».

43. Cette façon d'agir est plus nuisible que le système répressif

Sur le maître-autel de l'église d'Oria, il y avait un grand tableau peint de Saint Maur, qui servait également à couvrir une ouverture pratiquée dans le mur. Il était possible d'accéder derrière cette image à partir d'une échelle intérieure totalement invisible. Il y avait de légères déchirures dans la toile à partir desquelles on pouvait facilement remarquer ce qui se passait dans l'Église sans être vu.

Parfois j'utilisais ce moyen pour comprendre comment les garçons se tenaient à l'Église sans moi, confiés au plus grand d'entre eux. Quand je remarquais que quelqu'un ne s'était pas bien comporté, je le rappelai et le punissais selon la faute commise. Les garçons se creusaient la cervelle pour comprendre, mais en vain. Un matin de mon observatoire j'en ai vu un d'humeur à faire des farces: je l'ai puni en le mettant à la porte pendant la Messe. Le Père le surprit ainsi châtié et me demanda pourquoi. Je lui ai dit mon étrange expédient, le considérant comme une habileté ingénieuse. Le Père, d'autre part, observa que mon critère était plus nocif que la méthode répressive elle-même, car de cette manière, j'ai moi-même donné aux garçons l'occasion de manquer et ensuite de les punir. «Ceci - il continua à dire, - c'est d'agir en tant que policier, pas en tant qu'éducateur. Le remède, pour empêcher les enfants de commettre des fautes, c'est la présence assidue et aimante de l'éducateur». Et il poursuit en disant que ce critère est un moyen de créer des enfants méfiants et de les amener à considérer l'éducateur non comme un ami, mais comme un policier. Il a également ajouté qu'adopter de telles ruses dans l'Église est encore plus nocif, car cela donne aux garçons l'occasion d'être anxieux et de commettre d'autres fautes».

Il réprouvait puis complètement de confier l'assistance des garçons à l'un d'entre eux, et déclarait: «C'est une grave erreur de se fier à un garçon, leur compagnon, pour rapporter. Les autres s'énervent facilement et manquent plus que s'ils étaient seuls. Cela provoque la jalousie et d'autres inconvénients graves. Le garçon, aussi intelligent et gentil soit-il, apprend et raconte les choses à sa manière, en tant que garçon. Ainsi, les mesures sont basées, plus ou moins, sur les informations reçues, souvent exagérées, et parfois complètement fausses. Celui qui manque donc, même quand il se trompe, ne le reconnaît pas facilement et considère celui qu'il a dénoncé comme un calomniateur. Au lieu de cela, nous devons encourager et louer ceux qui, pour s'opposer au mal et éviter de graves dommages à la Communauté, se sentent obligés en conscience d'informer leurs Supérieurs».

44. "Voleur"

Un soir, le Père arriva à Oria avec cinq petits orphelins: trois garçons et deux filles. Il envoya ces dernières à [la Maison] San Benedetto et les garçons à [la Maison] San Pasquale¹⁴.

Quand je les ai vus, je me suis dit: «Nous avons fait ici l'école maternelle!». En fait, ils étaient si petits qu'ils avaient besoin d'une nourrice. Puis, me tournant vers le Père, j'ai dit: «Père, nous n'avons pas du tout de place». Et le Père: « Il faut trouver des places à tout prix; je les ai arrachés aux protestants». Et j'ai ajouté, assez malicieusement: «Je vais resserrer un peu les lits, et je verrai si je peux trouver des places. Après tout, ils sont si petits que tous les trois peuvent être mis dans le même lit».

Le Père m'a répondu: «Bravo, vous avez de merveilleuses idées pédagogiques! Pas du tout. Chacun doit avoir son propre lit, même prenant le mien ou celui de quelqu'un d'autres. Je suis étonné de voir comment vous raisonnez: trois dans un lit! Les lits ne doivent pas non plus être resserrés plus que d'habitude. Vous ne savez pas quelles conséquences peuvent en découler? Voyez comment vous pouvez les disposer au mieux, même dans les pièces vides, mais pas seuls, car les plus petits pourraient avoir peur et aussi des besoins. Je vous recommande, vous devez avoir un soin vraiment maternel pour eux. Faites particulièrement attention à la nourriture, au repos et à tout. Évitez de leur donner des aliments lourds, car cela dilate leur estomac. En plus des trois repas principaux, ils doivent prendre un goûter dans les heures du matin et un goûter l'après-midi. Quant au repos, à leur âge ils ont besoin de dormir 13 à 14 heures par jour. Ils doivent beaucoup jouer en plein air: la vie est dans le mouvement».

L'un des trois petits, un certain Pietruccio Marchetti, de Rapallo, dès les premiers jours, a commencé à faire disparaître et à cacher ce qui lui arrivait aux mains. La tendance s'est accentuée avec son âge, devenant un véritable engouement. Il prenait des objets de toutes sortes, même insignifiants, et les cachait dans les endroits les plus inattendus. Chaque fois qu'il était fouillé, on découvrait quelque chose sur lui: des bagatelles et des bibelots, agaçants pour lui-même par la façon dont son chemisier et son short étaient bombés. Même au lit, il était souvent surpris en train de dormir avec des objets volés inoffensifs serrés dans la main. Curieusement, il ne touchait pas ni argent ni nourriture.

Les rappels, les exhortations, les reproches et les punitions avaient été inutiles. Pour le faire arrêter, j'ai également promis de lui donner tout ce qu'il demanderait. Il ne m'a jamais rien demandé. Son goût était de voler. Sans voler, il ne pouvait pas vivre. Une nuit, il fouilla dans la poche de son assistant quelques clefs et alla les jeter dans un trou si profond qu'on put à peine les récupérer, lorsqu'on apprit où elles avaient été jetées. Un beau matin, le même assistant ne retrouve pas ses chaussures: le voleur les a mises dans les toilettes. Un jour, un tas de couverts disparut du réfectoire: il les avait cachés derrière un tableau dans l'Église.

Une anthologie pourrait être rassemblée de telles entreprises! Cependant, le petit montrait une disposition sincère, de sorte que lorsqu'on lui demandait où il avait mis les biens volés, il répondait véridiquement. Trop peu, pour retrouver une estime aussi compromise devant tout le monde. Avec une méchanceté caustique, ses compagnons l'appelaient la pie voleuse.

En paroles, il m'a fait beaucoup de belles promesses; en fait, cependant, c'était de pire en pire. Il s'était rendu tout simplement insupportable. Il était donc inévitable d'écrire à la grand-mère pour l'informer de la conduite de son neveu et de tous les moyens que nous avions

¹⁴ Cet épisode est à mettre en relation avec le n. 37, avec lequel il se complète et se clarifie davantage.

employés pour le corriger, et comment ils s'étaient tous avérés vains. Elle aurait dû donc le ramener.

À cette nouvelle, la pauvre femme fut profondément attristée. Elle a demandé à des personnes en qui il avait confiance de lire notre lettre pour savoir comment procéder et quoi répondre. Le conseil qu'elle a reçu était d'enfermer le garçon dans un internat de rééducation. Pour faire cela, elle avait besoin de notre rapport écrit détaillé sur la conduite de son neveu, à présenter au juge des enfants. Elle nous a alors écrit en disant qu'elle était très inquiète de la conduite de son neveu. Il avait hérité du vice de son père et de son grand-père, qui passaient la majeure partie de leur vie en prison à cause de vols et de petits larcins, même s'ils n'avaient pas besoin de voler pour vivre. Elle était donc déterminée à enfermer le garçon dans une maison de rééducation.

De tout cela, le Père fut informé. Après s'être rendu compte minutieusement de la gravité de l'affaire, il m'a demandé à contrecœur d'écrire le rapport. Je l'ai écrite à sens unique: j'ai exagéré le vice du garçon pour rendre l'internement rigoureux. Quand le Père l'a lu, il est devenu pâle et s'est exclamé: «C'est une condamnation certaine pour ce pauvre garçon d'être enfermé dans un lieu où, au lieu d'une correction graduelle, il y a surtout une corruption certaine. J'ai eu l'occasion, pour des raisons de ministère, de connaître des Instituts similaires et je dois dire que j'ai eu une très mauvaise impression. Je ne sais pas comment l'État peut permettre un système de correction aussi erroné. C'est tout le contraire de la méthode préventive qui s'appuie sur la religion, la raisonnable, la bienveillance. C'est un système durement répressif celui en vigueur dans les établissements correctionnels. Chez eux, l'abus des châtiments et la violence faite à la nature du garçon conduisent au désastre moral le plus complet. Les instituts de ce genre sont tous, plus ou moins, constitués d'un ramassis de pauvres malheureux, qui entrent avec quelque défaut ou vice, puis sortent avec beaucoup d'autres, qui y en apprennent au contact d'autres malheureux. Pour le moment, n'expédiez pas le rapport. Je veux d'abord appliquer la Sainte Messe à ce but. Prions pour que le Seigneur nous éclaire et demain matin nous verrons quoi faire».

Quand je suis allé voir le Père le matin pour lui demander quoi faire, il m'a répondu: «J'y ai réfléchi et j'ai beaucoup prié. On pourrait tenter une autre épreuve, même s'elle est un peu étrange: accrocher une affiche avec l'inscription *Voleur!* autour de son cou, et le lui faire porter, pour voir si, par honte, on puisse arriver à le corriger. En soi ce système n'est pas pédagogique, plutôt il pourrait être contre-productif, dans le sens où à force de dire à quelqu'un: *Voleur! Voleur!*, il soit facilement tenté de le devenir».

J'ai répondu: «Pour moi cet expédient est inutile, car si le garçon est atteint de kleptomanie, c'est un défaut psychophysique qui ne peut être guéri ou corrigé». Et le Père: «Ne vous arrêtez pas avec ces paroles retentissantes. Qu'est-ce que le physique a à voir avec ça? S'agit-il peut-être d'avoir une jambe ou un bras plus long que l'autre? Ce n'est qu'un défaut d'origine psychique, qui, lorsqu'il n'atteint pas l'état de dérèglement mental de la folie, est toujours corrigible. Et puis, si l'affiche ne peut pas obtenir l'effet de correction, la prière ne peut-elle l'obtenir? C'est pourquoi nous devons beaucoup prier et nous devons avoir beaucoup de foi dans la prière. Le Seigneur ne peut-il pas aussi utiliser l'affichage?».

Cela a été fait comme le Père l'avait dit. Au début, au garçon ne fit aucun effet. Au contraire, il en était presque orgueilleux et se montrait en bombant le dos et hardi comme s'il était décoré. Cependant, lorsqu'il se vit moqué et blâmé par ceux qui le voyaient ainsi, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, qui s'étonnaient surtout de voir à quel point un tel sujet se trouvait dans l'Institut, alors qu'il était digne d'une prison pour mineurs, alors il se mit à avoir honte, se cacher et ensuite pleurer. Au réfectoire, il ne voulait même pas manger. Je lui ai dit: «Tu as

honte parce qu'ils te traitent de voleur. Au lieu de cela, tu dois avoir beaucoup plus honte parce que tu es vraiment un voleur».

Après avoir porté pendant un certain temps ce triste emblème sur sa poitrine, il en vint aux plus chaudes promesses de rédemption. Il lui fut donc retiré et il fut interdit aux autres de le traiter de voleur, lorsqu'il ne portait pas l'affiche, sous peine de reporter l'écriture honteuse sur le cou de celui qui avait insulté le garçon. Au bout de quelques jours, cependant, le petit voleur a de nouveau été retrouvé en flagrant délit: encore de petits larcins! Il dut donc se résigner une fois de plus à la honte de l'affiche. Il a répété son scénario: honte, larmes et promesses. Arrêter le panneau d'affichage alors! Mais la force du vice était plus tenace que sa volonté, et il retombait. Cependant, les effets furent observés à distance. En fait, après environ trois mois, le petit délinquant n'a plus donné de signes de vol, même le plus léger. Il resta ensuite à l'Institut jusqu'à l'âge du service militaire, gardant toujours une bonne conduite. Même à l'armée, même s'il s'est retrouvé à servir dans la fureur, où les opportunités étaient nombreuses et... cupides, il ne retomba plus jamais dans l'ancien vice.

Cependant, je crois que sa correction ou sa guérison, plutôt que l'affiche de la honte, doit être attribuée aux prières du Père.

45. Nécessité du registre général pour chaque catégorie de garçons et du dossier personnel individuel

En 1924, le Père avait chargé le Père Palma d'assister aux travaux d'adaptation de la Maison à Rome, sur la *Via Circonvallazione Appia*. Alors qu'ils étaient sur le point d'être achevés, le Père Palma a dû s'absenter pour des affaires urgentes en Sicile. Le Père est resté à Rome et a jugé opportun de m'appeler pendant ce temps pour remplacer en quelque sorte le Père Palma. À cette occasion, le Père, parlant de cette nouvelle Maison, m'a dit: «Maintenant que, grâce à Dieu, il semble que nous commençons à avoir du personnel, y compris des hommes, et il y a de bons espoirs¹⁵ pour l'avenir, si le Seigneur les bénit, nous devons essayer de donner aux Maisons une disposition plus ordonnée, plus rationnelle, plus conforme à l'époque d'aujourd'hui.

«En fait, la Providence divine nous aide généreusement; alors nous devons essayer d'organiser les Maisons, mettre en place nos écoles, mieux appliquer la méthode éducative et tout ce qui est nécessaire pour le meilleur déroulement de l'Œuvre. Êtes-vous en train d'écrire l'histoire de la Maison d'Oria?». J'ai répondu: «Non. En fait, avant la guerre, nous avons essayé de prendre des notes, mais ensuite nous nous sommes complètement arrêtés». Et le Père: «Et pourtant je l'ai tant recommandé à toutes les Maisons. C'est une chose importante. Et les registres des catégories individuelles: celui de la Communauté religieuse, celui des Aspirants et celui des Orphelins, fonctionnent-ils?». J'ai répondu: «Celui de la Communauté procède avec l'approche que Micalizzi avait donnée à Messine. Pour les Aspirants, on garde des notes très générales dans des cahiers. Quant aux Orphelins, il n'y a presque rien».

«Bien mal! - dit le Père. - Pourtant ce n'est pas une chose difficile, et cela ne prend pas beaucoup de temps. Nous devons certainement commencer le plus tôt possible et essayer de les tenir bien à jour. Commencer par celui des Orphelins qui n'existe pas, et qui est au contraire si utile et nécessaire, non seulement pour l'histoire et la bonne marche de l'Institut, mais aussi

¹⁵ En 1924, les premiers Rogationnistes formés à l'école du Père étaient ordonnés prêtres: Père Serafino Santoro et Père Teodoro Tusino. Entre-temps, d'autres religieux avaient bien commencé, qui atteignirent le sacerdoce en 1930: Père Carmelo Drago, l'auteur de ces mémoires, Père Luca Appi et Père Camillo Ruggeri.

pour avoir des données statistiques exactes, d'où déduire les conséquences nécessaires pour un jugement pratique sur la méthode d'éducation. En ce qui concerne la planification, l'organisation et les améliorations en général et des Maisons en particulier, maintenant vous n'avez plus à tout attendre de moi ou du Père Vitale ou du Père Palma. Il est nécessaire que vous, les jeunes, vous vous occupiez aussi, comme l'ont fait les jeunes étudiants Salésiens avec Don Bosco. Je vous donne donc les critères généraux comme organiser la mise en place d'abord du Registre des Orphelins, puis vous devez travailler pour le mettre en œuvre. Quand vous l'aurez fini, vous me le montrerez. Profitez-en maintenant que vous êtes à Rome».

Et donc il m'a dit en général comment je devais procéder. Suivant ses critères, j'ai essayé de les traduire du mieux que je pouvais. À la fin j'ai montré au Père l'œuvre qui, corrigée, a donné le résultat suivant:

Les données personnelles de l'orphelin sont inscrites au Registre, avec un numéro progressif, selon l'ordre d'entrée dans l'Institut. Sur le frontispice du Registre, le numéro ordinal de celui-ci, clairement écrit avec la date à laquelle il commence à fonctionner et celle à laquelle, en temps voulu, il sera rempli.

Pour chaque orphelin, les caractéristiques suivantes sont inscrites dans le Registre:

- a) Date de naissance
- b) Lieu de naissance
- c) Paternité et maternité
- d) Date de baptême
- e) Date de confirmation
- f) Date d'entrée à l'Institut
- g) Tuteur ou personne qui l'a présenté
- h) Diplôme obtenu
- i) Titre professionnel
- l) Date de sortie de l'Institut (noter au Registre si le garçon a quitté l'Institut après avoir terminé sa formation régulière, ou par démission, ou par expulsion)
- m) Qui l'a reçu en livraison
- n) Si à l'extérieur il résulte occupé
- o) Numéro du dossier personnel.

Le dossier personnel, sur le frontispice, doit porter le nom et le prénom de l'orphelin et le numéro du Registre et celui ordinal du garçon.

Dans le dossier sont rassemblés:

- a) Les documents requis
- b) Le tableau anamnestique contenant:
 1. Le père et la mère: quel âge avaient-ils à la naissance de l'enfant
 2. Si les parents avaient d'autres enfants: combien vivants et combien morts
 3. Profession des parents

4. De quelle maladie les parents sont-ils morts
5. S'il y a eu des maladies héréditaires ou mentales dans la famille
6. Quelle était la conduite morale et religieuse de la famille après la naissance de l'enfant
7. Avec qui l'orphelin a-t-il été après le décès des parents
8. Si le garçon a été malade
9. Dans quelle école est-il allé
10. S'il y a un tuteur légal, et qui est-il
11. Si le garçon a des biens héréditaires ou il bénéficie d'allocations, ou de droits ou d'autres subventions ou prêts.

Ces données anamnestiques, pourtant difficiles à recueillir, sont également utiles pour la formation et l'éducation physique, psychique, morale, religieuse, sociale et professionnelle du garçon. S'il n'est pas possible tout avoir, il faut collecter au moins ce qu'es possible.

Le dossier doit également contenir:

1. *La fiche sanitaire*, c'est-à-dire le résultat des contrôles médicaux effectués par le médecin à l'occasion de maladies et de contrôles périodiques concernant l'état de santé et la constitution du garçon.

2. *La fiche psychologique* qui recueille la série d'évaluations sur les principales capacités psychiques et sur le caractère du garçon.

3. *La fiche scolaire*, composée de bulletins scolaires qui montrent plus ou moins l'intelligence, la tendance à l'étude et la réussite scolaire du garçon.

4. *La fiche professionnelle* qui décrit les données réelles des inclinations au genre de travail et le profit obtenu.

5. *La fiche morale et religieuse* doit contenir la conduite de l'orphelin, les sentiments religieux et la pratique de la piété.

Si l'orphelin, pour des raisons d'études ou d'apprentissage, est transféré dans un autre de nos Instituts, le dossier personnel suit le garçon.

Si l'orphelin est expulsé de l'Institut, le motif de l'expulsion sera inscrit dans le dossier personnel.

46. Pour une pastorale vocationnelle efficace: indications méthodologiques

Dès la fondation de l'Œuvre, le Père a voulu que les candidats à la vie religieuse soient séparés, autant que possible, des orphelins. Ainsi, en fait, il l'a fait avec les premiers clercs du Quartier Avignone de Messine. Chaque catégorie avait des dortoirs séparés, ainsi qu'un réfectoire, une cour et une salle d'étude. Ce n'est qu'à certaines occasions spéciales qu'ils se réunissaient dans la Chapelle pour des fonctions sacrées; et ici aussi, les clercs assistaient à partir d'une sorte de chœur. Il en fut de même pour les premiers aspirants, alors appelés scolastiques, en 1907 et 1908. Je me souviens qu'il y avait une interdiction stricte pour une catégorie d'avoir communication avec l'autre. Même à Francavilla Fontana, malgré le fait que

les locaux ne s'y prêtaient pas du tout, tout était fait pour respecter cette règle, à tel point que les aspirants mangeaient à la cuisine et les orphelins au réfectoire.

L'achat de la Maison d'Oria a également été guidé par cette préoccupation, qui est d'offrir un foyer exclusif aux candidats à la vie religieuse ; et au début, pendant environ un an, il n'y avait que des aspirants. Plus tard cependant, lorsque l'Orphelinat de Francavilla a été transféré à Messine, et que de pitoyables cas d'orphelins pauvres et abandonnés se sont présentés, ceux-ci ont également été acceptés dans la Maison d'Oria, les uns mélangés avec les aspirants et les deux étant peu nombreux. Il suffit de penser que les religieux manquaient complètement: moi j'y étais seul, à seulement 18 ans!

À cette époque, le Père et le Père Palma étaient assidûment engagés à Messine pour réparer les dégâts causés par le tremblement de terre dans les deux Instituts, et ils restaient donc très peu de temps à Oria. Cet état de choses a duré assez longtemps. Mais alors, le nombre des aspirants ayant augmenté autant que celui des orphelins, et les possibilités d'assistance se multipliant, un jour le Père m'appela et me dit: «Nous avons acheté cette Maison à Oria dans le but précis de former nos religieux. Mais la Providence, comme on le voit en effet, a fait en sorte qu'elle serve aussi à l'accueil et à l'éducation des orphelins. Oh, les voies du Seigneur! Ainsi, il nous donne une meilleure occasion de nous exercer dans notre très importante mission d'Œuvres caritatives et nous ouvre la voie à l'entretien matériel de ceux qui se destinent à la vie religieuse. Entre-temps, jusqu'à présent, nous avons été contraints par la nécessité de permettre aux aspirants et aux orphelins de vivre ensemble. Au lieu de cela maintenant, grâce à Dieu, il semble qu'il y ait la possibilité de séparer les deux Communautés. En fait, la Maison est grande, et les moyens économiques, ainsi que ceux de l'assistance, se sont améliorés. Quand le Père Palma viendra, dis-lui en mon nom d'étudier comment réaliser au mieux cette séparation.

«Chaque catégorie devrait avoir son dortoir, son réfectoire, ses écoles, sa salle d'étude et ses assistants. Quand je reviendrai, je voudrai voir cette séparation accomplie, ce qui est une chose très importante. Cependant, il n'a nullement pour but de détacher le cœur des aspirants de celui des orphelins. Ce serait très préjudiciable à leur formation. Plutôt, tous les efforts doivent être faits pour instiller dans le cœur des aspirants l'amour le plus tendre pour les orphelins, les pauvres et les souffrants. Ces sentiments doivent être considérés comme l'un des signes les plus importants d'une vocation à notre Institut. La séparation des deux catégories a pour but le plus grand bien de l'une et de l'autre: parce comme elles ont été acceptées dans notre Institut avec un objectif différent, ainsi elles doivent donc être formées différemment. En effet, il y a une grande différence entre les aspirants initiés à la vie religieuse et les orphelins initiés à la vie du monde. On ne peut donc s'attendre aux mêmes dispositions, au même amour pour la prière, pour la piété, pour la pratique des saintes vertus. Par conséquent, toute formation doit être différente, et les éléments qui y contribuent doivent avoir une couleur spécifique!».

Lorsque le Père est revenu, le projet lui a été présenté. Il lui plut tellement qu'il dit: «Peut-être que cela aurait pu être fait avant. Maintenant vous pouvez mieux travailler pour une meilleure organisation et un meilleur développement de l'aspirant et de l'orphelinat. Maintenant, cependant, il est urgent d'étudier les critères et les modalités de fonctionnement pour un plus grand développement des deux catégories. Demain je devrai aller à Trani. On en reparlera à mon retour».

Au retour du Père, le Père Palma était parti pour Messine. Cependant, le Père voulait que cela se produise bientôt, alors il m'a dit: «Puisque le Père Palma est absent, pour ne pas perdre de temps, commençons à étudier les critères pour augmenter l'aspirantat».

De ce qu'il a dit, j'ai pris les notes suivantes:

1. Problème vocationnel:

a) Avant toute chose, le moyen infaillible d'obtenir des vocations est la prière. La vocation est un don très précieux de Dieu, que Lui seul peut donner. Et pour le donner, Il a établi que nous prions, selon ce que notre a dit Seigneur Jésus-Christ lui-même: «La moisson est vraiment abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux; priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson».

Donc si nous prions nous aurons certainement des vocations; et si nous ne prions pas, nous ne les aurons certainement pas. Sans la prière, les industries humaines sont inutiles. Or, si en vertu du quatrième vœu nous sommes obligés de prier sans cesse pour obtenir de bonnes vocations à la Sainte Église, d'une manière toute particulière nous devons nous sentir obligés de prier pour les obtenir pour notre Congrégation qui a pour but spécial de faire augmenter les apôtres du Rogate. Si nous voulons des vocations, cet esprit et cette prière doivent devenir l'âme de l'aspirantat.

b) Deuxièmement, nous avons besoin de *propagande*. Pour avoir des vocations pour notre Institut, il faut qu'il soit connu, non seulement comme une œuvre d'assistance et de charité, mais surtout comme une Congrégation religieuse qui a surtout pour but très important de prier le Seigneur d'envoyer les Ouvriers à la Sainte Église, puis l'entretien et l'éducation des orphelins et de l'enfance pauvre et abandonnée. Et cela est d'autant plus nécessaire que notre Institut est encore peu connu. Cette propagande doit se faire avec la prédication, avec l'enseignement catéchétique, avec la presse, surtout avec le périodique *Dio e il Prossimo* et la brochure *Il Segreto Miracoloso* qui aujourd'hui, grâce à Dieu, sont très répandus. Pour obtenir des vocations, c'est aussi un moyen efficace d'intéresser de façon particulière les Sacrés Alliés, les Zéloteurs de la Pieuse Union de la Rogation Évangélique.

c) Le troisième moyen est la bonne réputation de l'Institut: c'est-à-dire que l'Institut puisse rayonner d'un vrai zèle de charité envers Dieu et le prochain, selon l'esprit et le but de l'Institut lui-même et que les membres vivent dans une parfaite observance religieuse, toujours unis par le lien parfait de la charité mutuelle. C'est ceci qui attire le plus dans l'Institut les grâces divines et les vocations élues et nombreuses¹⁶.

2. Conditions d'admission à l'aspirantat

a) Les aspirants doivent montrer, selon leur propres capacités, au moins en général, la volonté de se consacrer au service de Dieu dans notre Congrégation.

b) Doivent avoir une intention droite, une bonté d'esprit, une bonne nature et intelligence, une inclination à la piété, l'intégrité des mœurs.

c) Âge: généralement entre dix et quatorze ans pour les jeunes garçons qui doivent être initiés aux études sacerdotales; pour ceux des Frères coadjuteurs de quatorze à trente ans environ.

d) Ils doivent être en bonne santé; avant de les admettre, ils doivent être examinés par le médecin de l'Institut.

e) Ils doivent provenir d'une famille craignant Dieu, consentant à ce que le fils se consacre au Seigneur, ou du moins ne l'empêchant pas de le faire.

¹⁶ Le Père prévenait en cela le Concile Vat. II, qui, à cet égard, dira: «Mais que les Religieux se souviennent que l'exemple de leur vie constitue la meilleure propagande de leur Institut et la meilleure invitation à embrasser l'état religieux» (PC, 24).

f) Ils ne doivent pas provenir de familles dans lesquelles les parents pourraient ultérieurement avoir un besoin moral et matériel de leur enfant.

g) Ils ne doivent pas provenir d'autres Instituts religieux, ni ceux qui soient expulsés des Séminaires.

h) ceux qui viennent de nos orphelinats doivent être acceptés avec beaucoup de prudence. Tout d'abord, les orphelins ne devraient pas être poussés à devenir religieux. Il convient alors de mieux connaître les conditions requises et d'examiner attentivement les conditions de leur devenir. Au lieu d'être pressé de les transmettre à l'aspirantat, il vaut mieux cultiver la vocation, autant que possible, dans l'Orphelinat lui-même.

i) Les parents de l'aspirant devront payer une redevance mensuelle, selon leurs possibilités, à convenir avec l'Institut.

1) Les parents, s'ils le peuvent, doivent fournir à l'aspirant un trousseau personnel adapté.

3. Documents à présenter

a) Certificats, délivrés par le Curé, de Baptême, de Confirmation, de fréquence des Sacrements, de bonne conduite, et un certificat que les parents laissent le candidat libre d'entrer dans l'aspirantat.

b) Certificat de naissance délivré par le bureau d'état civil d'origine.

c) Certificat médical de bonne constitution et d'exemption de maladies contagieuses et héréditaires.

d) Obligation parentale, délivrée sur papier timbré, avec laquelle ils s'engagent à laisser leur enfant libre de suivre la vocation, ainsi qu'à verser à l'Institut 30 liras par mois, déduits de la redevance versée, pour tout le temps que le garçon a été à l'Institut, jusqu'à l'âge de 21 ans, si les parents retiraient l'enfant contre son gré.

4. Conservation des vocations et formation spirituelle des aspirants

Si procurer des vocations pour la Congrégation est une chose fondamentale, les conserver et les former comme il convient est une chose vitale. Ce serait très grave si, par notre faute, elles échouaient et n'étaient pas bien éduqués. Nous aurions à en rendre compte à Dieu et nous ferions un tort très sérieux à la Congrégation. Par conséquent, dans l'aspirantat, il faut:

a) Créer un environnement propice à la vocation, qui s'accomplit avec piété et prière, fréquentation des Sacrements et dévotion à la Très-Sainte Vierge Marie.

b) Veiller à l'exercice des vertus, selon les capacités des élèves;

c) Nourrir l'instruction religieuse du Catéchisme et de l'Histoire Sacrée, en y ajoutant la lecture des bons livres et la vie des Saints, en tout couronnant avec des illustrations nécessaires sur l'excellence de la vie religieuse, le but et l'esprit propres à la Congrégation.

d) Offrir de bons exemples. Les instructions persuadent, mais les exemples traînent, surtout les jeunes garçons. Dans l'aspirantat, tout doit briller par la ferveur, par l'esprit de prière et de piété, et d'une manière spéciale par l'union et la charité fraternelle. Surtout les surveillants et ceux qui sont le plus en contact avec les aspirants doivent être exemplaires: ils sont le miroir de ce que les aspirants doivent être quand ils seront religieux.

e) Maintenir une surveillance continue, assidue, réfléchie, marquée par cet esprit de foi et de charité par lequel le Seigneur considère comme fait à lui-même ce qui est fait, par amour

pour lui, aux enfants. Pour la formation, il faut utiliser, de préférence à toute autre, la méthode persuasive, et plus clairement le système préventif de Don Bosco.

f) Déployer toutes les énergies et s'efforcer avec des sacrifices personnels et communautaires, en gardant à l'esprit que le plus grand bien qui puisse être fait à l'Église et à la Congrégation est de leur donner de bonnes vocations.

g) Garder les aspirants dans la Maison autant que possible, ne les laissez pas sortir même pour les catéchismes, les fonctions sacrées. En cas de maladie, mettre les aspirants le moins possible dans l'hôpital. En tout cela, je suis d'accord avec Don Bosco.

5. Étude

a) La culture et la science sont parmi les principales conditions requises, en particulier pour ceux que l'obéissance conduit au sacerdoce, et c'est pourquoi ils doivent se dédier avec beaucoup d'intérêt. Cependant, pour monter au sacerdoce, il ne faut pas être pressé: un âge plus mûr est préférable, lorsque les jeunes sont bien formés dans les saintes vertus et les sciences.

b) Dans la mesure du possible, l'enseignement doit être fait par nos professeurs, connaissant bien que leurs connaissances, le travail et l'exemple éclaire l'élève, le sollicite, l'encourage, l'entraîne doucement à s'occuper de son propre perfectionnement intellectuel, moral et religieux. L'enseignant infuse quelque chose de lui-même dans l'élève. Lorsque le Seigneur nous accordera la grâce d'avoir des professeurs rogationnistes, il faudra qu'ils s'appliquent sérieusement à cette tâche très importante, surtout pour cultiver et préserver la vocation de nos élèves. Pour cela, il ne sera pas nécessaire d'attendre l'obtention du diplôme ou du grade, mais ils devront commencer dès qu'ils auront une telle préparation qui, aidée par la bonne volonté et le sacrifice, leur permettra de bien faire. C'était ainsi que Don Bosco se réglait au début de la fondation de la Société Salésienne.

c) Tant que nous n'aurons pas nos propres enseignants, nous les chercherons, avec une information diligente, parmi ceux du clergé religieux et séculier qui brillent le plus en vertu et en savoir. Dans nos écoles internes, le programme public complet doit être réalisé, afin que les élèves puissent se présenter dans des écoles légalement reconnues ou publiques pour obtenir les qualifications légales.

d) Tant que nous n'aurons même pas la possibilité de tenir nos propres écoles internes, nous ferons fréquenter nos élèves à celles des Instituts religieux ou du Séminaire épiscopal. Dans ce cas, tout sera fait pour que nos élèves ne soient pas confondus avec les autres garçons. Au prix de n'importe quel sacrifice, il faudra éloigner nos élèves des écoles publiques, car ce serait certainement la ruine des vocations.

e) Il faut aussi veiller à ce que les manuels scolaires ne nuisent pas à leur éducation. Les lectures sont une nourriture de l'esprit qui, cependant, entraîne des répercussions sur le cœur. Considérez que Don Bosco a également désapprouvé les figures de Don Abbondio et Geltrude décrites par Manzoni dans *I promessi sposi* [Les fiancés]. Moi aussi je suis du même avis, du moins jusqu'à un certain âge des garçons. En fait, il faut toujours donner à ceux-ci des exemples édifiants et positifs, et non négatifs, car le jeune n'a pas encore pris l'habitude de savoir évaluer les choses aussi facilement.

6. Travail

a) Les aspirants doivent également s'habituer au travail. Notre Institut est actif et éminemment éducatif et social, c'est pourquoi les membres doivent connaître pratiquement la valeur du travail pour vivre et aussi pour donner l'exemple. Pour cela il faut qu'ils commencent

à pratiquer dès leur enfance. Chacun à la Maison aura une charge à remplir, selon ses capacités, et des efforts seront faits pour l'accomplir avec diligence.

b) Dans l'emploi du temps quotidien, il doit aussi y avoir un temps approprié pour l'apprentissage d'un art ou d'un métier, selon l'esprit de notre Institut.

c) Il est aussi très utile que dans l'aspirantat les beaux-arts soient cultivés, comme la musique, la peinture, selon les inclinations et les capacités de chacun.

7. Sélection

Pour maintenir un environnement propice à la préservation et au développement des vocations, une sélection rigoureuse doit être faite en temps voulu. L'absence de cela serait sûrement de graves dommages à l'aspirantat.

a) La première sélection doit être faite avant l'acceptation, c'est-à-dire en essayant de se rendre compte des bonnes dispositions des jeunes, même avant leur entrée. Cela peut être obtenu grâce à des informations précises demandées aux Curés et aux personnes compétentes qui sont en mesure de les fournir. Tout doit alors être fait pour qu'un de nos membres, avant que le jeune ne soit admis dans l'aspirantat, l'examine personnellement et prenne personnellement connaissance de la famille. Le Frère Giuseppe Antonio n'est pas indiqué pour ces investigations, car le zèle excessif qu'il a pour les vocations et sa grande bonté lui font facilement voir la vocation en chacun et il pense que chacun pourrait devenir un bon religieux.

b) En temps voulu, donc, il est nécessaire d'exclure et de renvoyer de l'aspirantat ceux qui ont une mauvaise santé et peu de diligence, ceux d'une nature et d'un caractère indociles, ceux qui sont généralement peu enclins à la piété et à la discipline, ceux qui ont peu l'amour pour l'Institut, et surtout ceux qui, d'une manière ou d'une autre, sont une occasion de scandale pour les autres, surtout quand il s'agit de conduite morale.

Arrivé à ce point, le Père conclut: «Cela suffit pour aujourd'hui. Demain, s'il plaît au Seigneur, nous parlerons des orphelins».

Pendant ce temps moi, peu habitué à écrire vite et soucieux de prendre des notes, je notais avec une mauvaise écriture, et je ne prêtais pas beaucoup d'attention ni aux fautes ni à la géométrie régulière des lignes sur les feuilles. Quand le Père s'en est aperçu, il m'a dit: «Mais, fils béni, quand vous écrivez, il faut bien écrire. Après, peut-être que vous ne pourrez pas non plus lire ce que vous avez écrit; et puis comme ça, pour écrire une lettre, vous auriez besoin d'une fabrique de papier!».

47. Pour le bon fonctionnement de l'Orphelinat: lignes programmatiques

Un soir, après le dîner, quelques jours après que le Père eut traité du sujet de l'aspirantat¹⁷, il me dit qu'il partirait pour Messine le lendemain et qu'il s'attendait à ne pouvoir retourner à Oria qu'après deux mois.

Alors je lui ai proposé ce qu'il m'avait dit lui-même pour lui rappeler, avant de partir, c'est-à-dire de traiter aussi le sujet de l'Orphelinat, comme il l'avait fait de l'aspirantat. Il a

¹⁷ À propos des aspirants on a parlé dans le chapitre précédent. Le Père s'était promis de faire suivre les directives générales sur les aspirants à celles sur les orphelins, mais il n'a pas pu mettre en œuvre le désir, car il a été rappelé d'urgence à Messine. Les épisodes des nn. 46 et 47 sont à dater d'après 1910, puisqu'une visite du Père à la Maison de Trani, fondée précisément cette année-là, est rappelée.

répondu: «Je me souviens, mais maintenant il ne reste que cette soirée. Cela veut dire qu'après les prières, j'essaierai de réfléchir un peu à ce dont nous devons parler, et je vous appellerai».

En fait, il m'a appelé, même s'il était un peu tard, et m'a dit: «Désolé, maintenant c'est trop tard pour vous et vous avez besoin de dormir. Ça veut dire qu'on traitera ce sujet à mon retour, même si je pensais vraiment que c'était urgent».

«Non, Père, - j'ai dit, - si cela ne tient qu'à moi, je peux rester jusqu'à demain matin».

«Oui, - ajouta le Père, - c'est un mot. Ne faites pas de telles bêtises, car vous le paierez plus tard. Quoi qu'il en soit, commençons et voyons où nous pouvons aller».

Pendant qu'il parlait, je m'efforçais de prendre des notes du mieux que je pouvais, comme suit.

«Maintenant que, grâce à Dieu, on a vu que dans cette Maison d'Oria il y a la possibilité de faire fonctionner les deux Communautés d'aspirants et d'orphelins, discrètement séparées, comme nous l'avons vu quand nous avons parlé des aspirants¹⁸, nous devons voir comment réglementer l'accueil des orphelins et comment organiser l'Orphelinat. Tout cela est très important pour nous, car cela est requis par la nature même de notre Institut qui est à la fois religieux et caritatif.

«Tout d'abord, nous devons garder à l'esprit qu'en accueillant des orphelins dans notre Institut, nous nous engageons, pendant tout le temps que nous les gardons avec nous, à avoir envers eux tous les soins et l'attention que les parents ont envers leurs enfants. Cette obligation est strictement une obligation de justice et de charité ensemble, aussi parce que les bienfaiteurs nous envoient des offres pour la subsistance et leur succès. Nous remplaçons les parents à tous égards, et donc nous devons avoir un amour pour les orphelins et un intérêt pour leur réussite, comme les parents ont pour leurs propres enfants. En effet, il faut aimer les orphelins plus que leurs propres parents¹⁹, car ils aiment naturellement leurs enfants, mais il faut que nous les aimions surnaturellement, c'est-à-dire pour l'amour de Dieu.

«Nous devons penser comme si le Seigneur lui-même nous les confiait directement et nous disait: 'Prenez ces petites créatures, nourrissez-les, sanctifiez-les pour moi, et je vous donnerai la récompense. Souvenez-vous que celui qui accueille un de ces enfants m'accueille, et celui qui m'accueille accueille mon Père qui m'a envoyé; et quoi que vous fassiez à l'un d'eux à cause de moi, je considère que cela m'est fait'.

Or, il convient de noter ici que si Notre-Seigneur parle ainsi des enfants en général, que dira-t-il des orphelins, qui manquent de parents, qui sont les personnes les plus chères de la vie, et donc pauvres et abandonnés? Je crois qu'il n'y a pas d'œuvre plus agréable au Sacré-Cœur de Jésus autant que celle de maintenir l'éducation et la sanctification des orphelins. Dans aucune autre bonne œuvre, les œuvres de miséricorde corporelles et spirituelles ne sont autant pratiquées que dans cette œuvre de secours aux pauvres et aux orphelins abandonnés».

À ce moment-là, le Père a remarqué que je transpirais en essayant de recueillir les notes de ce qu'il disait, et presque brusquement, il s'est exclamé: «Qu'est-ce que je fais? Il me semble que je sois en train de prêcher. Si nous continuons à ce rythme, toute la nuit ne nous suffira même pas. Reposez-vous un peu et ensuite nous chercherons de passer à la pratique, pendant que j'essaierai de parler plus à temps».

¹⁸ Cf. numéro précédent.

¹⁹ Sur le thème de l'amour pour les orphelins, souligné ici avec des expressions ainsi forts, voir ce qu'on a dit au n. 39.

Puis il a poursuivi: «Tout d'abord, nous devons affirmer deux choses importantes: La première est que dans nos Orphelinats, nous devons accepter des orphelins et des petits qui sont vraiment dans un état de pauvreté et d'abandon, quelle que soit leur nationalité ou leur couleur de peau, ou la religion. Nous devons être comme le bon samaritain. Les conditions requises de préférence sont les degrés de pauvreté et d'abandon, sans considérations humaines.

La deuxième chose est que si l'accueil d'un orphelin n'est nécessaire qu'en raison du manque de moyens matériels indispensables à sa subsistance et à sa bonne formation, dans ce cas il est préférable de le faire séjourner hors de l'Institut, auprès de sa famille et de l'aider là financièrement. En fait, l'affection familiale est irremplaçable et est la plus appropriée à l'éducation. L'Institut, quelque excellent et doué qu'il soit à tous points de vue, aura toujours plus ou moins ses côtés négatifs, tant en ce qui concerne le nombre des élèves, que pour la diversité des caractères, et pour la séparation pratique de la vie sociale, ainsi que pour le manque d'initiatives. Dans le domaine de l'éducation, l'orphelinat est toujours un substitut de la famille. Il est donc plus ou moins bon selon que des efforts soient faits pour aligner la vie de l'Orphelinat sur celle de la famille. Par conséquent, les locaux de l'Orphelinat, le système disciplinaire, le traitement et les prières elles-mêmes doivent, dans la mesure du possible, être adaptés à ceux de la famille. Cela étant dit, passons à la pratique.

«1. Conditions requises pour être admis à l'Institut

Quant à l'âge, l'acceptation doit normalement se faire à partir de 5 ans, mais pas au-delà de 10 ans. Il serait bon de les accepter encore plus petits, car plus ils sont petits, plus ils ressentent les tristes effets de la pauvreté et de l'abandon. Mais ce n'est actuellement pas possible. Elle sera idéale lorsque l'Institut se sera développé et disposera de locaux et de personnel adaptés. En cas de besoin sérieux concernant l'âge, certaines exceptions peuvent être faites.

2. Conditions

Ils doivent être vraiment pauvres et abandonnés.

L'ordre de préséance est généralement le suivant:

- 1) Les orphelins des deux parents.
- 2) Les orphelins dont le parent survivant est dans un grave besoin physique ou moral ou économique ou social.
- 3) Les orphelins de mère.
- 4) Les orphelins de père. S'il n'y a pas de raisons particulières, ceux-ci ne doivent normalement pas être acceptés, soit parce que les mères ont plus de mal à les laisser dans l'Institut jusqu'à la formation complète, soit parce que s'occuper de l'enfant est un frein moral pour la mère.
- 5) Les orphelins de familles nombreuses.
- 6) Les illégitimes.
- 7) Les jeunes garçons, surtout issus de familles nombreuses, qui se retrouvent vraiment abandonnés car leurs parents ne peuvent pas les maintenir et les éduquer.
- 8) Les orphelins dont le parent survivant s'est remarié. Ceux-ci ne doivent normalement pas être acceptés, car une famille complète a été recomposée, moins qu'il y ait des raisons particulières.

Nota bene: a) Pour l'admission à l'Orphelinat, n'exiger aucun paiement, sauf si des parents, des bienfaiteurs ou des organismes publics ou privés sont disposés à payer ou à fournir un petit trousseau personnel.

b) Entre deux garçons dont l'un peut payer une pension et l'autre pas, il faut donner la préférence à ce dernier, car il est plus abandonné.

c) Avant l'acceptation, prendre des informations précises sur l'état de pauvreté et d'abandon. Si pendant son séjour à l'Institut les motifs d'hospitalisation n'existent plus, l'enfant doit être rendu aux autorités compétentes.

d) Pour les orphelins des deux parents, il faut exiger, si possible, à ce qu'il y ait un tuteur légal.

3. Formation spirituelle et morale

La tâche principale de l'Orphelinat doit être de donner aux garçons une éducation religieuse solide et profonde, à travers l'enseignement du Catéchisme. En d'autres termes, ils doivent être bien formés dans le but pour lequel ils ont été créés: connaître, aimer, servir Dieu dans cette vie et ensuite jouir du Paradis dans l'autre.

Tout le secret de cette formation consiste à tempérer la volonté, c'est-à-dire à essayer de convaincre le garçon non pas tant de faire, quant de vouloir faire. Mais s'il n'y a pas de convictions religieuses solides, tout est inutile. Les pratiques religieuses sans convictions sont plus nuisibles qu'utiles. Notre-Seigneur a dit: "Laissez venir à moi les petits". Il n'a pas dit: "Amenez-les-moi", encore moins "poussez-les, forcez-les", mais il a dit: "ne les empêchez pas de venir à moi". Il faut donc, je le répète, donner beaucoup d'importance à l'enseignement du Catéchisme. Cependant, plutôt que de faire mémoriser les formules, nous devons les expliquer et leur faire comprendre, autant que possible, leur signification. Pour cela, il faut choisir le meilleur livre. Pour plus de facilité, il est nécessaire de les diviser en classes, et pour rendre l'enseignement plus efficace, utiliser des histoires courtes et d'autres moyens pédagogiques efficaces. Les compétitions et les prix sont également utiles pour susciter l'intérêt et l'enthousiasme des garçons.

4. Les pratiques de piété.

À cet égard, il faut d'abord préciser deux choses, à savoir: tout d'abord, n'attendre pas des orphelins la même piété que des aspirants qui tendent vers la vie religieuse. Deuxièmement, les pratiques de piété doivent être mises en place pour que les orphelins puissent continuer à les pratiquer lorsqu'ils quittent l'Institut. Quant aux prières qui sont faites dans l'Institut à Saint Antoine en faveur des bienfaiteurs pour obtenir des grâces en action de grâce pour celles obtenues, il faut faire comprendre aux garçons qu'il s'agit d'une obligation de justice, car les bienfaiteurs envoient l'offre pour cela. Les prières doivent être dites avec recueillement, sans se presser et avec une prononciation claire.

Chaque jour les orphelins feront leurs prières du matin et du soir, visiteront Jésus dans le Saint Sacrement, le Saint Rosaire, ils écouteront la Sainte Messe. Quant à la fréquence de la Très-Sainte Communion, ils sont invités à la faire fréquemment, mais qu'ils soient laissés complètement libres. Quant à la Confession, il faut leur donner la commodité de s'en approcher quand ils le veulent. Les garçons plus âgés devraient également avoir une petite méditation quotidienne et au moins une retraite de trois jours chaque année. Avant et après chaque acte commun, faire réciter la petite prière habituelle.

5. Formation scolaire et culturelle

Le savoir est la nourriture et l'ornement de l'esprit; il rend l'enfant plus facilement éduicable. Le premier moyen d'acquérir plus facilement et plus parfaitement les connaissances, c'est l'école. Par conséquent, tous ceux qui sont admis dans notre Institut sont tenus d'accomplir au moins la scolarité obligatoire. À ceux alors qui font preuve de capacité et de volonté, selon les possibilités locales et économiques de l'Institut, sont également invités à fréquenter l'école secondaire, comme le font les parents pour leurs enfants, au prix de sérieux sacrifices. Les titres culturels élèvent le sujet dans la société à un niveau supérieur et constituent un patrimoine précieux.

Les écoles pour les nôtres doivent être internes, au prix de n'importe quel sacrifice. Afin d'obtenir des titres d'études légaux, ils doivent être envoyés pour passer des examens dans des écoles publiques. Il est souhaitable, lorsque cela est possible, que nos écoles soient reconnues. Les enseignants, au prix de sérieux sacrifices, doivent être des nôtres, dans la mesure du possible. Ce n'est qu'en cas d'absolue nécessité que des enseignants externes peuvent être utilisés; et, dans ce cas, toujours après s'être assuré de leurs qualités culturelles, morales et religieuses. C'est pourquoi, quand le Seigneur le voudra, il faudra initier nos religieux à des études régulières, afin d'obtenir les qualifications légales pour enseigner.

Les écoles doivent être équipées et dotées des meilleures aides scolaires possibles. Ne doivent pas manquer les livres, les cahiers et tout ce dont on a besoin. Il est bon d'offrir aux étudiants un soutien culturel dans leurs études, formant la bibliothèque de l'école. Il faut donner aux garçons du temps régulier pour l'école et pour l'étude.

6. Formation Professionnelle

Le but pour lequel nous accueillons des orphelins n'est pas seulement de les sortir de l'état de misère et d'abandon, et de bien les traiter tant qu'ils resteront avec nous, mais c'est surtout de les faire bien vivre plus tard dans la société, avec le fruit de leur travail. Si nous devons échouer en cela, notre œuvre de charité serait très imparfaite. Par conséquent:

a) Nous devons nous engager, dans la mesure du possible, à avoir un apprentissage adapté, avec des spécialisations diverses afin qu'il y ait une plus grande possibilité de choix, selon les inclinations de chacun. Les laboratoires doivent être équipés au mieux. Ils doivent être modernes, variés, lucratifs et se prêter à l'apprentissage. Tout doit être fait pour s'assurer que les machines soient adaptées à l'usage et dotées de protections précises pour éviter tout malheur. Nous devons mettre des chefs d'art capables de bien éduquer les garçons. Pour cette tâche également, nous devons essayer de former les nôtres, peut-être en les envoyant se qualifier chez les Salésiens ou dans d'autres centres spécialisés.

b) Avant d'admettre des garçons dans les divers arts ou métiers, il faut étudier bien les inclinations et les capacités de chacun, afin qu'ils puissent facilement faire du profit, et qu'on ne soit pas obligé de passer fréquemment d'un métier à l'autre.

c) Nos laboratoires ne doivent pas être créés et dirigés à des fins commerciales et lucratives, mais surtout à des fins de formation des garçons. Cependant, sans affecter le but principal, il est bon de prendre également en compte la possibilité de gagner à la fois pour former les artisans à cela aussi, et d'ouvrir une autre source de profit à l'Institut. Pour cette raison, il est également bon d'obtenir des commandes de travail d'étrangers. Dans ce cas, pour intéresser les garçons plus âgés, déjà habitués à produire, il est bon qu'après tous frais déduits, ceux qui sont plus méritants participent aux gains éventuels.

Il est bon que dans l'Institut il y ait la salle d'exposition des meilleures œuvres réalisées par les apprentis, avec le nom et le prénom relatifs, l'âge et les années de fréquentation de l'apprentissage. Cela pourrait également être très utile pour rendre la solennelle distribution de prix annuelle plus intéressante; parce que de cette manière la formation et le progrès des garçons dans les arts et métiers sont concrètement démontrés, et cela sert aussi à donner un plus grand prestige à l'Institut. Notons enfin ici que le cursus professionnel devra être encadré par un programme rationnel de théorie et de pratique, à réaliser annuellement de manière progressive.

7. Education civique

La famille en soi est la première et la seule institution idéale pour l'éducation de l'enfant, car elle suit les lois naturelles établies par Dieu, et c'est la seule qui réponde, plus que toute autre, à tous les besoins humains. Elle, qui est la cellule première et la plus parfaite de la société, est aussi la plus haute école d'humanité. Les orphelins ont malheureusement perdu ce bien familial inestimable. Il faut donc, comme nous l'évoquions au début, que l'Institut agisse le plus possible comme famille envers eux. Ainsi, plus l'Institut sera parfait, plus il s'efforcera de ressembler à la famille. En effet, plus le milieu de l'Institut s'inspire de l'esprit de famille, plus il sera adapté et efficace pour l'éducation et la formation complètes de l'enfant. C'est pourquoi les orphelins doivent être aimés et traités par nous comme en famille; et le leur faire ressentir aussi.

Si aucun effort n'est fait pour créer cet environnement familial, l'Orphelinat devient pour eux un lieu non d'apprentissage mais de souffrance, et ils entreront exaspérés dans la société. C'est là que réside l'une des plus grandes difficultés pour la véritable éducation et formation des orphelins. N'étant pas destinés à rester à l'internat, mais à s'insérer dans la société, ils doivent être éduqués et formés de manière que, tout en se sentant comme en famille, ils soient orientés vers la société, pour ne pas se retrouvent inadaptés lorsqu'ils quittent l'Institut. Par conséquent, les orphelins doivent connaître et être bien exercés dans les formes communes pour lesquelles ils peuvent être agréables en société: à savoir, l'observance du savoir vivre, les manières courtoises et douces, savoir parler, converser et agir convenablement, et surtout être sincères et loyaux, sociables et ponctuels, aimables et généreux. Il est également bon que les orphelins s'habituent à toujours parler en italien et non en dialecte.

8. Formation physique et soin de la santé

La santé, dans l'ordre physique naturel, est le bien le plus précieux. Si tel est le cas pour tout le monde, il l'est encore plus pour les pauvres et les orphelins abandonnés. Pour eux, le seul moyen matériel de subsistance est le fruit de ses propres activités, qui ne peuvent être obtenues que si l'on jouit d'une bonne santé. Par conséquent, la santé doit être protégée par tous les moyens possibles. Mais, le physique des orphelins, en particulier des pauvres et des abandonnés, tels que nous les prenons, est ordinairement préjudiciable à son origine. Parfois ce sont des défauts héréditaires et environnementaux, dus aux maladies de leurs parents; parfois c'est la misère et le manque d'hygiène des lieux où ils sont nés et ont vécu; parfois c'est le manque d'affection familiale qui a un impact important sur le physique. Parfois, c'est la combinaison de tous ces maux.

De plus, la vie en internat n'est pas la mieux adaptée au développement physique régulier. Une attention plus grande et particulière est donc requise pour le développement physique et la préservation de la santé des orphelins. Pour cela, une plus grande attention doit être portée à l'hygiène, à savoir:

a) Les locaux doivent être bien exposés: aérés, ensoleillés et propres. Les dortoirs doivent avoir un volume d'air plus que suffisant par rapport au nombre d'élèves. Les lits doivent être distants d'au moins un mètre les uns des autres. Un soin particulier de nettoyage est nécessaire pour les toilettes et pour le renouvellement de l'air dans les pièces habitées.

b) Il faut veiller à l'hygiène personnelle, c'est-à-dire s'assurer que les enfants restent propres, qu'ils se baignent au moins une fois par semaine et plus souvent au besoin; qu'ils se lavent les mains avant et après les repas; qu'ils se brossent les dents quotidiennement.

c) La robe doit être confectionnée en tissu selon la saison, et pas trop près du corps pour ne pas gêner la circulation régulière. Le linge soit changé au moins une fois par semaine, et dès que nécessaire.

d) La nourriture des orphelins doit être plus que suffisante, substantielle, bien préparée et aussi variée que possible, à la fois pour une alimentation saine et pour le bonheur des garçons, mais de manière à ne pas créer chez eux des besoins inutiles. Il faut les habituer à tout manger, mais en gardant à l'esprit qu'il peut y avoir des cas de répugnance naturelle pour certains aliments: dans ce cas, il est inutile d'insister.

Qu'ils ne soient pas habitués aux sucreries. Le vin ou les liqueurs ne doivent être donnés qu'aux plus grands lors de solennités et d'occasions spéciales. Ne donner pas de café pur, mais si nécessaire donner un bon substitut.

e) Ils doivent bénéficier d'un temps de repos adapté à leur âge. N'essayer pas de travailler plus fort qu'il ne soit convenable, qu'il s'agisse d'un travail manuel ou mental. Donner suffisamment de temps pour les loisirs et les divertissements. Rappelons-nous que la vie est dans le mouvement. Ne faire pas manquer les promenades et les sorties.

f) En plus des visites médicales occasionnelles, il doit y avoir des visites périodiques pour tous au cours de l'année. La Maison ne doit pas manquer d'une infirmerie pratique, dotée du matériel nécessaire et du matériel pharmaceutique nécessaire. À l'infirmerie, il devrait y avoir un registre sur lequel le médecin écrit le diagnostic de chaque patient et le traitement correspondant.

9. La méthode

La méthode à adopter dans l'Orphelinat, comme je l'ai dit à maintes reprises, doit être la méthode préventive de Don Bosco, qui est entièrement basée sur la raison ou persuasion, sur la bienveillance et sur la religion.

a) Avant tout, elle est basée sur la raison: c'est-à-dire que ce qui est dit ou exigé du garçon doit être raisonnable, et de plus il faut s'assurer qu'il comprend lui-même la raison de ce qu'on lui dit de faire. Le but est qu'il fasse volontairement ce qu'il a à faire. Si le but n'est pas d'obtenir cette adhésion de la volonté, toute éducation ne sera que superficielle et extérieure, donc vaine.

b) Cette méthode est toujours basée sur l'amour bienveillant. Il n'y a quelque chose de plus fort que l'amour pour plier la volonté, car on dit que l'amour fait vouloir et ne pas vouloir ce que l'autre veut et ne veut pas. C'est pourquoi les parents sont les meilleurs éducateurs. Notre bienveillance envers les orphelins a alors une efficacité particulière, car il s'agit d'une sainte bienveillance, c'est-à-dire entièrement fondée sur la charité.

c) Quant à la religion donc, on sait que lorsqu'on aime Dieu et qu'on a sa sainte crainte, on ne peut s'empêcher de vivre dans la droiture et de respecter son prochain.

10. Des punitions

La méthode préventive, si elle est bien appliquée, exclut en elle-même les sanctions, car aucune faute n'est commise. Dans tous les cas: n'utilisez pas de mots humiliants ou méprisants, encore moins insultants, ni de punitions, surtout si douloureuses, avec les orphelins. Jamais de coups.

Quand on est contraint par une nécessité absolue de donner une peine pour le bien privé ou commun, une punition morale est préférée, mais toujours à donner après avoir prié et réfléchi sérieusement sur l'entité de l'infraction et les effets qu'elle pourrait avoir, et toujours calmement, avec persuasion et bienveillance; toujours prêts à pardonner quand les garçons reconnaissent leur tort et se repentent.

Dans les cas graves, après avoir épuisé tous les moyens aimants de persuasion et de correction, on pourrait tenter de le séparer de la Communauté; cependant, ne les isolez jamais dans des pièces fermées à clé. Mais même si ce moyen s'avère vain, il est préférable de les renvoyer, plutôt que de faire de l'Institut pédagogique un institut correctionnel. Même avec les expulsés, cependant, il faut faire preuve d'une grande charité et les aider autant que possible, afin qu'ils puissent s'intégrer dans la société.

En ce qui concerne les punitions, il faut aussi dire que, dans le cas des orphelins, il faut prendre de plus grandes précautions, car ils peuvent être plus touchés, considérant fautes comme un effet de leur état d'orphelin.

11. Les prix

Pour encourager les orphelins, il y a la cérémonie annuelle et solennelle de remise des prix. À ceux qui se sont distingués par la conduite, par la religion, par l'école et par le travail, un diplôme et une somme d'argent appropriée seront décernés lors de leur départ définitif de l'Institut.

Tous les efforts doivent être faits pour empêcher les orphelins de quitter l'Institut avant d'avoir terminé leur formation. Avant de partir définitivement, une préparation spéciale doit être donnée pour l'intégration dans la société. Il faut les aider à trouver un lieu de travail approprié et maintenir toujours un contact cordial, en les suivant et en les soutenant avec amour dans la mesure du possible».

À ce stade, le Père a dit: «Dieu merci, nous avons fait un bon petit travail. Quand le Père Palma viendra, nous conclurons ensemble, si le Seigneur le veut, une chose définitive. On voit que vous êtes déjà fatigué. Vous avez raison. Allez coucher tout de suite, et demain matin ne vous levez pas tôt avec les autres». J'ai répondu: Oui; si vous le permettez, j'irai d'abord boire». «Allez-y, - répondit-il, - et pendant que vous y vais, ayez la gentillesse d'apporter un verre même pour moi».

Alors que j'allais au réfectoire prendre un verre et puiser de l'eau au puits, les deux horloges de la ville sonnèrent la minuit. Le Père les a entendus, tandis que je n'ai rien entendu. Quand je lui ai apporté de l'eau, il m'a demandé si j'avais bu, et sans me dire qu'il était minuit passé, il m'a dit: «Mettez le verre sur la table et allez-vous coucher tout de suite».

Le lendemain, il confia: «Hier soir, avant que vous alliez boire, les deux horloges de la ville avaient sonné minuit, même l'horloge que j'utilise avait la même heure. Mais je ne vous

ai rien dit pour vous laisser dans votre bonne foi et pouvoir vous donner la Sainte Communion²⁰».

48. La Très-Sainte Communion quotidienne

Le Père voulait dans nos Instituts le saint usage non seulement de la Très-Sainte Communion fréquente, mais même quotidienne. Il disait que le progrès spirituel, la sanctification de chacun et la vie de la Pieuse Œuvre dépendaient d'une Communion quotidienne bien faite. Entre autres choses, il répétait les paroles de Saint Giuseppe Cottolengo: «Pyxides pleines, magasins vides; pyxides vides, magasins pleins».

Mais autant il se souciait de la Communion quotidienne, autant il exigeait qu'elle soit bien faite avec toutes les dispositions dues et en laissant toujours un maximum de liberté. Il voulait aussi qu'on fût bien instruits à ce sujet; que les défauts véniels délibérés fussent également évités; qu'il y avait toujours une préparation et une action de grâce ferventes. À cet effet, il donnait tout le temps et les moyens pour l'instruction, la méditation, la prière, ainsi que le réconfort de la Confession. Il parlait souvent avec des paroles ardentes de foi et d'amour pour l'Eucharistie. Il est indescriptible avec quel soin il voulait que les petits se préparent à leur première Communion. Si quelqu'un, pour des raisons de santé, ne pouvait pas aller à l'Église pour la Communier, il la faisait apporter dans sa chambre.

Lorsqu'il disait la Sainte Messe aux Communautés, presque toujours, avant les rites initiaux, il rappelait les intentions générales et particulières pour lesquelles elle était célébrée et faisait une préparation fervente à la Très-Sainte Communion, toujours aussi belle et variée, qui laissait tout le monde enchanté. Il récitait souvent un sermon dévot même juste avant la Très-Sainte Communion.

C'était une grande affliction pour lui de savoir que, faute de prêtres, on restait souvent non seulement sans Messe, mais aussi sans Communion, et qu'on devait faire un peu le tour des différentes Églises extérieures. Cela arrivait souvent dans les premiers temps de la Maison d'Oria, car le Père était souvent absent pendant de longues périodes et le Père Palma était également absent pendant des semaines et des semaines. Le Père disait parfois: «Peut-être le Seigneur permet-il que cela nous fasse mieux comprendre la valeur et le besoin des prêtres, afin que nous puissions nous engager à le prier avec plus de ferveur d'en envoyer de nombreux et saints. Je me souviens avec quel intérêt il nous écrivait pendant que nous étions à l'armée, nous exhortant à fréquenter la Communion. Quand j'étais dans l'armée à Palerme, il est venu plusieurs fois me rendre visite avec amour. Une fois que je lui ai révélé les sérieuses difficultés que je rencontrais pour prendre la Communion, il s'est engagé efficacement pour m'aider.

Je ne pouvais quitter la nouvelle caserne où j'avais été transféré que le soir, quand on avait la liberté de sortir. Pour pouvoir recevoir la Communion, j'avais, avec un prétexte, obtenu l'exemption de la soupe; et ainsi, vers onze heures, je pouvais sortir une demi-heure au plus, pour m'acheter de quoi manger. Moi, en revanche, je profitais de ce temps pour aller dans l'Église la plus proche, qui était celle des Conventuels, où je recevais la Communion. Vu les horaires assez incommodes, le Frère sacristain s'ennuyait de devoir chercher le prêtre, et donc je restais souvent sans Communion, et devais attendre de la avoir le soir, au moment de la libre sortie.

²⁰ [Il faut rappeler que à cette époque pour recevoir la Sainte Communion il fallait observer le jeûne et l'abstinence de l'eau à partir de minuit]

Mais, le Père m'a dit: «Je suis désolé que vous devez observer le jeûne jusqu'à ce moment-là». Mais ensuite, avec un certain sourire, il ajouta: «Mais il semble que le jeûne vous fasse du bien, car je ne vous ai jamais vu en aussi bonne santé que vous l'êtes maintenant. Ce soir nous irons parler avec le Père Gardien de l'Église, afin que quand vous irez pour la Communion, ils se prêtent».

Alors que le Père s'annonçait, le Père Gardien l'accueillit avec déférence en disant: «Quelle chance de recevoir le Chanoine Di Francia! Je désirais tellement vous rencontrer»! Écoutant la raison de la visite, il a immédiatement fait venir le Frère sacristain et lui a dit qu'à tout moment où j'allais pour recevoir la Communion, il devait tout quitter immédiatement et avertir le prêtre, même s'il était au confessionnal. Puis, se tournant vers moi, il me dit: «Venez au Couvent et faites comme si vous étiez un de nos religieux».

Concernant la Communion, je rappelle un autre fait.

Un matin à Oria, comme souvent, avec peine fut possible d'avoir un prêtre pour recevoir la Communion. Il y avait un certain Père Ferdinando, un ancien Alcantarin. On disait qu'il avait été de son temps Gardien du même Couvent que nous vivions à l'époque. J'avais remarqué que lorsqu'un orphelin plus petit s'approchait de l'autel, il hésitait à le communiquer. Un jour, il m'a appelé à la sacristie pour presque me faire la leçon sur les raisons pour lesquelles de si tendres garçons étaient admis à la Communion et il a ajouté qu'à l'avenir il ne donnerait plus la Communion à de si petits garçons. Je lui fis remarquer que les plus petits avaient environ huit ans et ils avaient été bien préparés pour leur première Communion. À cette réponse, le prêtre, presque grincheux, dit: «Et qu'est-ce qu'un garçon de huit ans peut-il comprendre de la transsubstantiation? Ces sont des Communions inutiles, plutôt presque des profanations. Je suis étonné de voir comment ces choses ne sont pas comprises! Pour recevoir la Communion, les enfants doivent avoir au moins 15 ans».

Quand le Père est venu, je lui ai raconté ce qui s'était passé, et il m'a dit: «Ce n'est pas étonnant. Il y a beaucoup de prêtres qui, après le beau décret sur la Communion quotidienne même pour les petits, pensent encore ainsi. C'est un piège du diable qui cherche à éloigner de la Communion surtout les enfants qui sont les préférés de Jésus. Ce n'est pas pour rien que le Seigneur a dit: "Laissez venir à moi les petits".

Il fallait demander à ce bon Père: est-ce que les jeunes de 14 et 15 ans comprennent le mystère de la transsubstantiation? Lui aussi qui a étudié la théologie, même Saint Thomas, qui a si bien écrit sur l'Eucharistie, qu'il a mérité l'approbation de Notre-Seigneur lui-même, a-t-il bien compris ce mystère? Seul Dieu peut comprendre cela. Pour les créatures, il reste toujours un mystère fondé sur la toute-puissance et la bonté infinie de Dieu. Nous le croyons sur la parole de Notre-Seigneur: "Ceci est mon Corps; ceci est mon Sang. Mon Corps est vraiment de la nourriture; mon Sang est vraiment boisson. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui". C'est l'explication que le Seigneur a donnée aux Juifs, qui ont été scandalisés et ont demandé comment cela était possible.

«Notre adhésion à l'Eucharistie est donc fondée sur la foi, c'est-à-dire sur les paroles de notre Seigneur et non sur des explications et des compréhensions possibles. Il suffit que le garçon soit bien instruit selon sa capacité naturelle sur les principaux mystères de notre religion; il suffit qu'il sache distinguer le pain commun de l'Hostie consacrée; il lui suffit de savoir par la foi que dans l'Hostie consacrée il y a vraiment Jésus vivant et vrai, en corps, sang, âme et divinité, comme l'enseigne le Catéchisme, et qu'il désire recevoir la Communion, pour que Jésus soit si heureux de entrer dans ce petit cœur encore innocent. N'écoutez personne et veillez à ce que nos enfants soient bien préparés et veuillent recevoir la Communion même tous les jours, comme il faut s'augurer toujours».

49. De gamin des rues à prêtre

Luigi Levi, plus tard Père Redento, racontait souvent et volontiers l'histoire de sa vocation avec la simplicité d'un enfant:

«Un jour, en 1909, j'étais dans une rue de Naples, ma ville, parmi tant d'autres gamins des rues sales, en robe à loques et affamés. Jetés à terre, ne pouvant avoir ce qui se préparait dans un restaurant, nous nous contentions au moins de goûter les odeurs qu'exhalaient de là, à travers une grille de fer posée sur le trottoir. Le Père s'est retrouvé à passer là devant. Il s'est arrêté et a essayé de nous parler, mais nous nous sommes esquivés. Puis, avec une douceur ineffable, il nous a appelés en disant: "N'ayez pas peur, je ne veux pas vous faire de mal. Venez, venez, je vais vous donner des bonbons". Et il mit la main dans sa poche. Moi, qui étais l'un des plus audacieux, je m'approchai. Il m'a caressé, m'a donné des bonbons, une médaille qu'il m'a fait embrasser et de l'argent.

«Alors, mes compagnons qui regardaient encore de loin, s'approchèrent et se pressèrent autour du Père, et ils reçurent tous son don et sa bonne parole. Animés par sa bonté, nous devînmes bientôt l'un plus impudent de l'autre. Le Père avec tant de patience et de douceur a insinué quelques questions de doctrine chrétienne. Mais sur ce sujet nous étions tous l'un plus ignorant de l'autre. S'il nous avait posé des questions sur nos diableries, nous aurions pu répondre longuement. En fait, c'étaient les seules choses que nous savions.

«Le Père nous a demandé si nous avions des parents. J'ai répondu que je n'avais ni père ni mère, mais une seule sœur. Et le Père, posant sa main sur ma tête, me dit: "Quel cher fils tu es! Veux-tu venir avec moi dans un bel Institut, où c'est très confortable?". Et moi: "Mais on mange bien et on peut faire des folies quand on le veut?". Le Père a répondu: "On mange bien, on s'habille bien, on reste propres, on joue, on s'amuse, on étudie, on apprend un métier, on joue dans l'orchestre et on est éduqués de manière chrétienne et civile". J'ai répondu: "Alors je suis content de venir. Mais où est cet Institut?". Le Père a répondu: "A Messine". Et moi: "Ô non! Je ne viens pas à Messine: il y a le tremblement de terre là-bas, je crains de mourir"²¹. Et le Père: "J'ai dit à Messine, mais seulement en passant, parce que tu iras dans les Pouilles où il y a beaucoup d'autres bons garçons qui sont très heureux et s'amuse". "Quand c'est comme ça, je viens. Allons le dire à ma sœur".

«En fait, nous sommes allés chez ma sœur. Elle m'a aussitôt répondu qu'elle était contente, mais qu'elle n'avait pas d'argent pour le voyage, ni de vêtements moins en lambeaux que ceux que je portais. Le Père la rassura en lui disant que s'occuperait lui-même de tout. En fait, il m'a acheté une paire de chaussures, puisque j'étais pieds nus, une petite robe, et il a essayé de me laver du mieux qu'il a pu. Il a voulu donc toutes mes caractéristiques et, avant de partir, il a donné de l'argent à ma sœur.

«Mais moi j'étais gêné de marcher avec des chaussures, parce que je n'y étais pas habitué, et je voulais les enlever. Je me suis calmé quand le Père a dit que nous allions à la gare en voiture. Dans le train, j'étais inquiet et impertinent: seule la patience du Père pouvait me supporter. Je me suis immédiatement attaché au Père, à tel point que lorsque, après quelques jours de séjour à Messine, j'ai appris que je devais partir pour les Pouilles, accompagné du Père Palma, parce que le Père devait rester à Messine, j'ai commencé à pleurer. Mais il m'a assuré que lui aussi viendrait bientôt; alors je me suis résigné.

²¹ Luigi Levi, en religion Père Redento Levi, entra dans la Congrégation en janvier février 1909, à l'âge de 12 ans. La crainte du tremblement de terre, survenu quelques mois plus tôt, était justifiée.

«Pendant le voyage, le Père Palma a essayé de me tenir calme avec de brefs extraits de doctrine chrétienne. Pas de tout! Je le désorientais avec des farces répétées, de sorte que sur un détail des Dix Commandements, il s'est distrait et a corrigé une chose pour une autre. Alors, sans retenue, je lui ai dit: 'Vous ne voyiez pas que ne le savez pas vous-même, et vous voulez l'apprendre à moi?'.

«Quand je suis arrivé à Francavilla Fontana, où se trouvait alors l'Orphelinat, je suis devenu l'amusement des garçons. Le premier jour que je suis allé en classe avec les autres, lassé de rester immobile, tout à coup, pendant que le professeur expliquait au tableau, j'ai sauté sur la chaire, debout, la tête baissée et les pieds levés. On peut imaginer le plaisir et les rires des garçons! Et même si Vizzari, mon assistant, ne m'en pardonnait pas une, mais me les faisait payer toutes très chères, selon son système, je n'ai pas arrêté d'en combiner de toutes les couleurs. J'étais l'amusement de mes compagnons. Pour ma justification, je disais: "Le Père m'a dit que même dans l'Institut je peux *pazziare* [badiner]; et je ne peux pas rester sans faire sans *pazziare* [badiner]"».

Outre l'école, il a également commencé à apprendre la musique. Dans les deux cas, il a fait d'excellents profits, parce qu'il était intelligent et plein de bonne volonté. Tout en conservant toujours son tempérament vif, peu à peu il se dégrossissait et se modifiait, devenant un garçon de plus en plus débonnaire et d'apparence agréable. Il était fondamentalement excellent, diligent et simple comme une colombe. Il a commencé à insister auprès du Père pour qu'il veuille devenir religieux, parce qu'il disait qu'il voulait après aller aux missions. Le Père, après avoir tant hésité, lui conseillant d'être bon et de prier beaucoup, l'a finalement conduit à Oria pour l'admettre parmi les aspirants religieux.

Quand je l'ai vu, j'étais froid et méfiant. Le Père s'en aperçut et, m'appelant seul, voulut en connaître la raison. Et j'ai dit: «C'est un gamin des rues. Je le connais bien depuis que j'étais à Francavilla. Même pas Vizzari n'a pas pu l'apprivoiser avec sa méthode spartiate, comment pouvons-nous, religieux, le former avec de belles paroles? Si parmi les aspirants nous commençons à admettre de tels sujets, alors...». À mon discours, le Père a répondu: «D'une part, je dois vous dire que je suis content que vous ne vouliez que d'excellents sujets parmi les aspirants et que vous vouliez maintenir un environnement vraiment sain. En fait, cela doit être dans l'intérêt de tous, car sinon il est inutile de tenir l'aspirantat. D'un autre côté, cependant, je dois vous dire que, tout en faisant preuve de bonne volonté, vous ne cessez pas d'être encore un garçon et vous manquez de réflexion et d'expérience. Vous ne savez peut-être pas à quel point ce garçon a changé et quels progrès il a fait ces derniers temps! Vous devez également supposer que j'ai certainement plus d'intérêt que vous dans l'admission d'un sujet à l'aspirantat. Alors, si je l'admet, c'est que j'ai pris conscience de ses qualités. Certes seul Dieu connaît l'avenir, mais s'il doit être jugé humainement, il me semble que ce garçon, si Dieu le veut, fera bien et sera un excellent Rogationniste».

Et on peut dire qu'il fut un prophète! Le Père a toujours eu pour lui une tendresse particulière. À la prise d'habit religieux, voulant rappeler son origine, il lui donna le nom de *Redento*.

Même s'il était maintenant un peu plus grand, après avoir fait son service militaire, il le lança avec une grande confiance dans des études pour le sacerdoce. Il a ensuite, à son tour, toujours maintenu une estime et une dévotion illimitées pour le Père. À quelque Supérieure, par laquelle il entendait parfois parler du Père pas comme il l'aurait voulu, courageusement, en public, il la reprocha, sans beaucoup de compliments.

Il racontait que lorsque le Père l'a pris dans la rue à Naples, il y eut un jeune homme dérèglé qui le gifla, et le Père non seulement ne s'offensa pas, mais il continua à l'aimer.

Vraiment le Père Redento, comme l'avait dit le Père, s'est avéré être un excellent Rogationniste, très attaché à la Congrégation, travailleur et exemplaire en tout. Il a toujours gardé ce caractère jovial, simple et agréable, et il s'en est servi pour mettre en œuvre un apostolat fructueux.

Il réussissait très bien dans le milieu mouvementé des garçons, mais il était encore inégalé dans le ministère de la confession, à la fois pour la diligence et pour l'assiduité et pour la durée. Il était capable de rester au confessionnal des journées entières sans faire la moindre plainte ni montrer de signes de fatigue. Il avait toujours eu le désir des missions, jusqu'à la veille de sa mort, alors que son départ pour l'Argentine était imminent. Au lieu de cela, le Seigneur l'a appelé à une destination plus satisfaisante et définitive. Il a quitté cette terre le 4 novembre 1949.

50. Un orphelin, une femme et un recouvrement difficile

Après la première guerre mondiale, une lettre de Monseigneur Mazzella, Archevêque de Tarente, est arrivée à Oria adressée personnellement au Père. Le père Palma était absent pour cause de maladie. J'ai transmis la lettre au Père à Messine. C'était une recommandation chaleureuse pour l'accueil d'un garçon orphelin de Tarente. L'archevêque écrivait: «Le Curé très zélé d'un quartier de la ville, qui laisse beaucoup à désirer dans la pratique de la vie chrétienne, me présente un cas bien pitoyable, afin que je l'aide. Il s'agit d'un garçon d'environ sept ans, dont le père a été tué il y a longtemps par jalousie; la mère, encore très jeune, mène une vie dissolue. Ce pauvre enfant, fils unique de la malheureuse, reste livré à lui-même, mêlé à la pire racaille de Tarente. Le petit garçon est intelligent, et même s'il est si petit, il se rend déjà compte de la vie que mène sa mère, et il la déteste. Le Curé tente par tous les moyens de redresser la femme et de lui faire prendre soin de son fils, mais en vain. Finalement, elle a répondu: "Je ne peux pas changer ma vie. Si vous voulez sortir le garçon de la rue, intéressez-vous à le placer dans une Institut". Maintenant je sais bien que Votre Seigneurie Révérendissime est le père des orphelins et des délaissés: voyez si vous pouvez accepter ce pauvre fils dans un de vos Instituts. Je vous en prie de tout cœur».

Le Père, ayant reçu la lettre, répondit immédiatement à l'Archevêque, disant qu'il avait transmis sa demande au Directeur de l'Orphelinat d'Oria, à qui il avait recommandé de contacter immédiatement le Curé pour demander les documents du garçon. Il serait accepté dès qu'il y aurait une place disponible.

Ayant reçu la lettre du Père, j'ai demandé les documents, qui m'ont été immédiatement envoyés.

À cette époque pourtant, il y avait très peu de places disponibles et de nombreuses demandes d'accueil. Puis, en acceptant, je suivais les critères généraux que le Père m'avait donnés lors de l'ouverture de la Maison: c'est-à-dire que je donnais la priorité aux orphelins des deux parents. Ainsi, après environ deux mois, l'orphelin recommandé par l'Archevêque était là dans une éternelle attente...

Quand le Père est venu à Oria, il m'a demandé compte. Comment a-t-il ressenti qu'il n'avait toujours pas été accepté, il dit: «Est-il possible qu'après si longtemps, vous n'avez pas réussi à trouver un créneau? L'affaire est grave et nous devons essayer de faire sortir de la rue ce fils qui vit au milieu de tant de scandales». J'ai répondu: «Après avoir reçu votre lettre, un seul poste s'est libéré et nous l'avons immédiatement pourvu avec un orphelin des deux parents. Maintenant, dans ces jours-ci, il y aura un autre endroit, et ce sera aussi pour un autre orphelin de père et de mère, qui vit avec sa tante très pauvre avec une famille nombreuse qui ne peut

plus du tout subvenir à ses besoins». «Mais je vous ai écrit", - a ajouté le Père, - d'accepter immédiatement celui de Tarente, car c'est un cas très pitoyable». J'ai poursuivi: «Oui, c'est vrai, mais vous m'avez dit, dans les critères à suivre pour l'acceptation, que la préférence absolue devait aller aux orphelins des deux parents, pauvres et abandonnés. Celui de Tarente n'est orphelin que de père, et a une mère encore très jeune, et vous êtes presque contre l'acceptation d'orphelins avec la mère». Et le Père: «Ce pauvre enfant est pratiquement plus qu'orphelin de deux parents, car la mère n'existe que pour scandaliser l'enfant; et le scandale le plus grave qui puisse exister, puisqu'il vient bien de la mère. Il faut donc l'accepter immédiatement de préférence à tout autre. C'est ce que vous direz à la tante, qui est très nécessaire, jusqu'à ce qu'une place pour lui soit faite aussi, il sera aidé dans la maison de la tante elle-même en envoyant trois ou quatre cents lires par mois à cette pauvre femme. En effet, si avec cette aide financière la tante peut l'entretenir et l'éduquer à la maison, comme dans la famille, mieux vaut le laisser là: en soi, l'éducation dans la famille est préférable à celle de l'Institut. Alors que le garçon de Tarente vienne tout de suite». «Espérons, - dis-je, - que ça ne vienne pas gêner les garçons ici. J'ai cette peur. On dit que c'est un vrai gamin des rues, très intelligent et qu'il comprend assez malgré son petit âge. La mère, on dit que c'est une salope... de métier». Et le Père: «Oui, nous devons faire très attention à cela. Il faut le prévenir, bien l'éduquer avant de le mettre parmi les garçons. Que voulez-vous, que les orphelins que nous prenons, pauvres et abandonnés, soient tous saints? C'est une raison de plus pour avoir le garçon tout de suite. Maintenant qu'il est petit, il peut être corrigé plus facilement; quand il sera grand, ce sera très difficile. Au contraire, faites tout le possible pour le faire venir maintenant que je suis là; moi je lui indiquerai comment il doit se comporter dans l'Institut».

Après quelques jours, le garçon était avec nous. Le Curé lui-même l'accompagna, qui donna une description beaucoup plus sombre de la mère malheureuse de l'enfant. Le Père a entendu le garçon parler et a été étonné de voir combien de choses il savait sur son père et sur sa mère qui n'a pas appelé maman, mais *Rosetta salope et...* Le Père l'a bien éduqué. Le garçon a promis de ne plus blasphémer et de ne plus faire ces discours qu'il avait l'habitude de faire avec de mauvais compagnons; de ne rien dire sur son père et sa mère.

Celui qui, juste avant, semblait être un sauvage, après le discours du Père, semblait déjà subir une transformation profonde. Le Père lui a conseillé d'être bon, de prier beaucoup pour sa mère, de se préparer à faire sa première Communion. Et il a terminé en lui donnant des photos et des dragées. Enfin, il lui dit qu'à son retour à Oria, il voulait avoir de lui de bonnes nouvelles, afin d'écrire à sa mère qu'il allait bien et était content à l'Institut. Les premiers jours ont été d'adaptation difficile, à tel point que le petit voulait retourner à Tarente. Heureusement que le Père était là. L'enfant courait souvent vers lui et voulait être avec celui qui réussissait à le persuader et à le consoler. Cependant, après la première période, le garçon s'est installé et était content. Il s'est mis à étudier et à préparer sa première Communion.

Au bout de deux mois environ, sa mère est enfin venue lui rendre visite. Elle était très jeune et séduisante. On voyait à son comportement qu'elle devait vraiment être une femme dissolue. Au début, bien qu'il ait essayé de lui inculquer des sentiments de respect filial à son égard, le garçon, lorsqu'il a appris qu'elle était venue lui rendre visite, s'est senti presque répugné à se rendre à la réception. Mais alors, pressé de se montrer un fils affectueux et respectueux, il s'y rendit et fut vraiment si affectueux que la femme essuya quelques larmes. La nature est toujours la nature.

Le garçon lui dit qu'il était content dans l'Institut, qu'il y avait le Père qui était un saint et qui l'aimait beaucoup. À présent, il était bon, étudiait et se préparait pour sa première Communion. À l'Institut, il ne blasphémait plus, il ne disait plus de gros mots et il priait beaucoup. Puis, d'un ton affectueux, il lui confia: «Tu sais, maman, quand le Père Fondateur

me voit, il me dit: "Tu dois être bon, aimer Jésus, Notre-Dame et ta mère, et prier beaucoup pour elle". Savez, c'est vraiment un saint. Écoutez, maman, je serais ravi si quand je ferai ma première Communion, le 13 juin, fête de Saint Antoine, vous viendriez ici. Vous souhaitez rencontrer le Père Fondateur? Il est ici depuis quelques jours». La femme eut un mouvement de honte et répondit: «Et qu'est-ce que je dois lui dire?». Et le garçon: «Qu'avez-vous à lui dire? Vous vous recommanderez à ses prières; vous le remercerez pour l'amour qu'il a vers moi, pour les belles petites images et les douceurs qu'il me donne, et vous en avez besoin pour connaître un saint». Et se tournant vers moi, il dit: «Dois-je aller le chercher?». «Non, - lui ai-je répondu, - reste ici avec maman. Je vais le chercher».

«Bien volontiers, - dit le Père, - je viendrai lui dire bonjour et je verrai si je peux lui dire quelques bonnes paroles, après qu'elle aura laissé le garçon». Et il l'a fait. Le Père lui a longuement parlé. Quand la femme est partie, elle ressemblait à une Madeleine repentante.

Le Père m'a vu et m'a dit: «Pauvre fille! Au fond elle est bonne. Prions le Seigneur de la convertir».

La femme, de Tarente, après quelques jours a écrit une belle lettre à son fils et entre autres elle a dit qu'elle déménagerait facilement à Brindisi pour être avec sa sœur qui la voulait tant. Elle a promis de venir à Oria le jour de la Saint Antoine pour assister à sa première Communion et le a exhorté à prier beaucoup pour elle. Le jour de la Saint-Antoine, elle est venue de Brindisi avec sa sœur et elles ont toutes les deux fait la Très-Sainte Communion avec le garçon. Elles étaient très émues et s'essuyaient les larmes.

Je ne dis pas la belle scène, quand, après la Très-Sainte Communion, ils s'embrassèrent! Entre autres choses, la sœur m'a dit: «Votre saint Père Fondateur a accompli un vrai miracle pour ma sœur. De diablesse qu'elle était, il en fit une sainte, à tel point qu'un excellent jeune homme, propriétaire de la boutique où elle est employée, bien qu'il connaisse son passé, semble vouloir l'épouser. Personne n'avait pu la convertir. Pour nous, en tant que famille, ce fut un véritable coup au cœur. Maintenant, je demande, avec ma sœur bien-aimée, une faveur: nous voudrions que le petit soit avec nous, pour deux ou trois jours. Il sera avec sa mère et avec mes enfants qui sont si bons. Je vous promets qu'au jour établi nous le ramènerons ponctuellement à l'Institut».

J'ai fait une vraie exception pour ces moments-là, ce que je ne m'étais jamais permis. La mère du garçon ne savait pas quoi dire pour remercier. Le petit, au bout de deux jours, est revenue tout content et m'a dit: «Maman, comme elle est devenue bonne! Elle va à la Messe avec ma tante et reçoive la Communion tous les matins. Pendant ces deux jours, nous avons aussi reçu la Communion avec un petit cousin à moi. Le soir à la maison on récite le Chapelet comme ici. Le propriétaire du magasin où elle travaille la aime beaucoup».

La femme venait souvent voir le garçon et était vraiment exemplaire à tous points de vue. Après quelques années, elle s'est vraiment mariée avec ce beau jeune homme qui financièrement était très bien, ayant un important magasin de draps à Brindisi, où elle était employée. Tous deux étaient très heureux et peu de temps après ont exprimé le désir de retirer le garçon à la maison.

Nous nous sommes volontiers conformé à leur souhait, car, comme le disait souvent le Père, le véritable milieu propice à l'éducation est la famille quand elle est bonne. L'Orphelinat est toujours un substitut qui doit être utilisé en dernier recours. La mère et le garçon, pendant que j'étais à Oria, m'écrivaient souvent de belles lettres et me disaient qu'ils étaient heureux.

Lorsqu'ils ont appris la nouvelle de la mort du Père Fondateur, ils m'ont écrit: «Nous écrivons les yeux pleins de larmes: un grand saint est mort!».

51. Il s'est bien réglé à envoyer le petit déjeuner

Bien que le Père Palma ne connaisse pas la musique, il en était néanmoins très friand et avait une oreille très fine. Le Père, en revanche, bien qu'ayant une oreille très sensible pour la poésie, pareillement chantait faux dans le chant. Il a dit un jour au Père Palma en plaisantant: «Pour que nous soyons un bon duo, devriez être-vous à écrire de la poésie, et moi je devrais chanter!».

Le Père Palma ressentait tellement la musique que lorsque quelqu'un chantait faux, il se dérangeait tellement troublé qu'il ne savait plus ce qu'il faisait. Un matin à Oria, il arriva que pendant qu'il célébrait la Messe de la Communauté, dans le chant, qui n'avait pas été bien préparé, on a chanté faux un peu. Il en fut tellement abasourdi qu'il ne put continuer la célébration, et il fit suspendre ce supplice. À la fin, cependant, il a puni toute la Communauté sans petit-déjeuner. Cela s'est produit deux ou trois fois.

Moi, qui connaissais le tempérament et la faiblesse du Père Palma, sans rien lui dire, j'ai envoyé le petit déjeuner au Séminaire pour ceux de nos jeunes qui y fréquentaient l'école, aussi parce que d'habitude ils rentraient très tard pour le déjeuner. Et c'est comme ça que je me suis comporté à chaque fois, d'autant plus que je me suis rendu compte qu'il l'avait indirectement su, et faisait semblant de ne pas savoir.

Lorsque le Père Vitale est venu à Oria et a appris mon comportement, il l'a désapprouvé, disant que je m'étais mal comporté, que j'avais été imprudent et que j'avais pratiquement contredit les actes du Père Palma, le Supérieur légitime. Au temps dû, j'en avais informé le Père qui m'avait dit que j'avais bien géré la situation. À son tour, le Père Vitale, qui était très délicat de conscience, rapporta également l'affaire au Père qui, dès qu'il l'entendit, analysa le problème comme à son habitude: «Non, non, Père Vitale: le Frère Carmelo dans ce cas non seulement n'a pas fait mal, mais il s'est bien réglé. En fait, la punition n'était pas juste, car, même s'il fallait punir, seulement ceux qui avaient chanté faux devaient être punis, et pas tous, y compris même ceux qui ne savent pas chanter. Quelle était la faute de ces derniers? La punition n'était même pas proportionnée, car c'est un cas qui peut arriver facilement qu'un ou deux chantent faux et entraînent tout le monde. Et puis, pour quelque chose qui peut arriver sans le vouloir, une punition aussi douloureuse ne doit pas être donnée, surtout pour ceux qui vont au Séminaire et doivent jeûner longtemps, rentrant de l'école très tard. Enfin, le Frère Carmelo dans ce cas n'a pas agi contre la volonté du Père Palma, mais seulement contre l'humeur involontaire du Père Palma. En fait, le Frère Carmelo m'avait informé de ce fait à l'époque et avait dit que le Père Palma avait remarqué qu'il avait envoyé le petit déjeuner au Séminaire, mais avait fait semblant de ne pas le remarquer et n'avait fait aucune observation. Ainsi, il approuva tacitement, ou du moins ne désapprouva pas les actions du Frère Carmelo».

Le Père Vitale répondit respectueusement: «C'est vrai, mais les garçons ne réfléchissent pas tellement et auront eu toujours l'impression qu'ils ont désapprouvé les actions du Supérieur, et en cachette c'est le contraire qui a été fait. Ceci n'est pas formatif, mais un mauvais exemple».

Le Père, s'adressant à moi, qui étais présent au discours, a dit: «Est-ce que les garçons savaient que vous aviez envoyé le petit déjeuner en secret?». «Non» répondis-je. Et le Père, reprenant la discussion, a conclu: «Les garçons auront ainsi compris que le petit-déjeuner avait été envoyé en accord avec le Père Palma. Mais alors au fond, les garçons, quand il s'agit de choses qui tournent en leur faveur, pensent plus à la faveur, en ce cas au petit-déjeuner, qu'à tout le reste».

52. Choses de garçons, finesses d'éducateur

À Oria, après l'ouverture de la Maison, pendant longtemps, les religieux, les aspirants et les orphelins ont mangé ensemble dans le même réfectoire. Cependant, à mesure que les catégories individuelles augmentaient en nombre, elles allaient se séparant. Les orphelins furent d'abord séparés dans un réfectoire à part, suivis des aspirants, et ainsi chaque catégorie avait son propre réfectoire. Je mangeais presque toujours soit avec les aspirants, soit plus souvent avec les orphelins.

Un jour, alors que j'étais à table avec les orphelins, le Père entra. Il y eut une rafale d'applaudissements et d'acclamations lorsqu'il apparut. Le Père s'est approché de moi et m'a demandé: «Est-ce que vous mangez ici?». «Oui, Père» répondis-je. «Cela me plaît, - ajouta le Père, - mais d'habitude?». «Non, - ai-je ajouté, - seulement souvent. De temps en temps, je vais manger même au réfectoire des aspirants». «Comment allez-vous?». «Très bien» répondis-je. Puis, jetant un coup d'œil à la table, il se rendit compte que le deuxième plat ne consistait qu'en pommes de terre, et peu nombreuses aussi. Il m'a dit: «C'est tout? Trop peu». «C'est vrai, malheureusement, - ai-je répondu. - Je ne sais pas comment ces cuisinières bénies se débrouillent. Je me suis aperçu et j'ai déjà envoyer prendre de la cuisine au moins un peu de fromage». «Donnez de fruits aux garçons?». «On les doivent encore amener. Aujourd'hui, il y a des fenouils». «Traitez-les bien. Ce sont des garçons: ils doivent grandir. Faites le possible que ces chers fils soient contents et joyeux. Quel livre on lit ici au réfectoire?». «La vie de Don Bosco». «Laissez-les lire aussi celle de Domenico Savio, mais quelques minutes à la fois, puis laissez-les parler, mais recommandez-les de ne pas trop crier et se tenir polis».

Pendant qu'il s'attardait à parler affablement tantôt avec celui-ci, tantôt avec celui-là, j'ai finis de déjeuner, et dès qu'il eut quitté le réfectoire, je le suivis, et il continua à me dire: «Je suis content que vous mangez avec les garçons et ce qu'ils mangent. Trouvez-vous cela difficile?». «Non, pas du tout. Plutôt je y trouve grand plaisir. Dieu merci, je vais bien; je mange de tout et je n'ai pas de besoins particuliers. J'ai remarqué que lorsqu'un surveillant ne peut pas prendre la même nourriture que les garçons, il vaut mieux qu'il aille à la cantine des religieux».

«Pour cette raison, - a ajouté le Père, - dans un règlement de l'Institut féminin, j'ai écrit que la Maîtresse ne mange pas avec les orphelines. En fait, en général, les religieuses sont mal à l'aise à l'idée de manger avec les filles, et puis, elles ont ou créent facilement des besoins particuliers. Alors je répète que je pense qu'il est très utile de manger avec les garçons, pour plusieurs raisons: Tout d'abord, parce qu'il sera plus facile de se rendre compte de la qualité et la quantité des aliments et leur mode de préparation, afin de les pourvoir ou de faire les pourvoir à temps. Deuxièmement, les garçons sont plus contents de ce qu'on leur donne, car le surveillant est le premier à donner l'exemple, et c'est la meilleure propagande pour l'Institut sur le traitement qui est utilisé avec les garçons. Troisièmement, c'est un bon moyen de cultiver l'esprit de famille dans l'Orphelinat. En effet, dans la famille, à table, aucune distinction n'est faite entre le père, la mère, les enfants et tous les membres de la famille. Ils mangent ensemble à la même table et au même plat, sauf en cas de maladie ou de besoins particuliers.

«Cela sert encore à mieux instruire sur l'observance pratique du savoir vivre, car manger est une action commune aux animaux, qui devient humaine lorsqu'elle est réglée par la saine raison. Enfin, il faut garder à l'esprit qu'au réfectoire les reproches et les châtements, tant individuels que surtout collectifs, doivent être évités, car ils aigrissent et dégoûtent. Il faut aussi avec de bonnes manières habituer les garçons à tout manger, mais avec compréhension envers ceux qui éprouvent une répugnance naturelle envers certains aliments. En fait, il peut y avoir des cas de résistance invincible à certains aliments. Enfin, à cet égard, il n'est pas pédagogique

de forcer quelqu'un à manger lors des repas suivants, en guise de punition, ce qu'il a laissé lors d'un repas précédent. Au contraire, ce qui reste dans la cuisine ne doit pas être perdu: ce serait offenser la Sainte Providence. Il faut le préparer bien à nouveau et le consommer dans les repas suivants».

53. Respect pour le secret d'un garçon

Un aspirant, à Oria, m'a confié qu'il avait commis une faute que je ne n'aurais pu connaître que de lui seul. J'ai supposé que son confesseur lui avait conseillé de le faire. Le garçon se montra repentant et prêt à se corriger, comme il l'a confirmé plus tard avec des faits, ayant de nouveau eu une occasion proche.

Je ne sais comment, au bout de quelques mois, le Père Palma a eu connaissance de l'affaire, et avec la particularité que j'en avais été pleinement informé. Au début, le Père Palma se borna à m'interroger en général sur la conduite du garçon. Je lui ai dit que c'était bon. Et il a repris en me disant: «Mais, vraiment il n'y a rien?». Je répondis: «Du moins à ce que je sache». Et lui: «Comment dites-vous qu'il n'y a rien, alors que je sais que ça a certainement fait un tel manque?». «Et si vous le savez, - repris-je - pourquoi me posez des questions?». Il insista: «Et vous donc ne le savez pas?» «Non». «Pourquoi non, si moi aussi je sais avec certitude que vous savez tout? Pourquoi ne me l'avez pas dit?». «Si je le sais et que je ne l'ai pas dit, cela veut dire que cela m'a été dit de manière confidentielle et donc je ne pouvais pas le révéler et pour moi c'était comme si je ne savais rien».

À ce moment-là, d'un ton péremptoire, il m'a dit que je devais renvoyer le garçon immédiatement. Je lui ai dit que je n'en avais pas intention. S'il voulait le renvoyer, c'était-lui qui devait le renvoyer, car le garçon s'était confié à moi de manière confidentielle; il s'était montré repentant et j'avais bien constaté qu'il s'était corrigé.

Le Père était dans la Maison, et le Père Palma est allé lui rapporter l'affaire, disant aussi que j'avais refusé son ordre. Le Père m'envoya chercher et me demanda, en présence du Père Palma, comment les choses s'étaient passées. Je l'ai lui raconté avec toutes les circonstances. Le Père, après avoir un peu réfléchi, dit: «Puisque cela s'est passé ainsi, il me semble que le Frère Carmelo ne s'est pas trompé. Vous, Père Palma, vous êtes une personne très intelligente, vous avez beaucoup étudié la morale, vous êtes un confesseur expert, donc vous savez bien comment il faut se comporter quand il s'agit de secrets. Dans ce cas donc, le secret, plus que naturel, est connexe, car le Frère a supposé qu'il lui avait été révélé sur le conseil du confesseur».

Le Père Palma a essayé d'expliquer: «Quand je lui ai dit que je savais et que je lui ai demandé s'il savait, il a répondu qu'il ne savait rien». Le Père a repris: «Le Frère lui-même ne savait rien, parce qu'il le savait parce que le garçon le lui avait dit confidentiellement, c'est-à-dire de ne le révéler à personne. Alors pour le Frère, c'était comme s'il ne savait pas. Lorsque la vérité est liée par le secret, ce n'est pas un mensonge de dire de ne savoir rien. De plus, étant donné que vous avez appris la faute dans le forum externe, vous pouvez décider comme bon vous semble: le renvoyer ou non. Mais quand quelqu'un se repent d'un manque et donne une preuve d'amendement, il ne me semble pas juste de le renvoyer. Mais, je le répète, vous faites ce que vous pensez, selon votre conscience. Cependant, il est convenu que s'il n'est pas renvoyé, il faut le surveiller attentivement pour qu'il ne rechute pas, mais sans prévention et sans montrer au garçon de le regarder avec méfiance». Le Père Palma répondit humblement: «Vous avez raison, Père. Je n'avais vraiment pas beaucoup pensé».

54. Devant une image de la Madone: foi et poésie

Il ne peut être saint celui qui n'ait pas été vraiment dévoué à la Très Sainte Vierge, car on ne peut pas aimer Jésus sans aimer sa Très-Sainte Mère Marie d'un amour très tendre. Mais parmi les saints, il y en a qui se distinguent de manière très spéciale par leur dévotion à cette divine Mère, comme un Saint Bernard, un Saint Bonaventure, un Saint Alphonse M. de' Liguori et bien d'autres. Ceux-ci se sont distingués par un amour très tendre pour la Madone ou pour les œuvres, ou pour les sermons, ou pour les écrits en son honneur.

Parmi ceux-ci, sans danger d'exagération, notre vénérable Père peut être compté. Ca suffit jeter un simple coup d'œil aux œuvres réalisées en l'honneur de la Très-Sainte Vierge au cours de sa vie, ou lire quelques passages de ses nombreux sermons ou autres écrits en son honneur, pour voir quelle dévotion sincère et extraordinaire il nourrissait envers elle.

Aussi a-t-il voulu que cette dévotion fût sentie dans ses Instituts. Il écrivait: «La Congrégation des Rogationnistes du Cœur de Jésus aura pour sa gloire particulière la plus grande dévotion et le plus grand transport d'amour envers la grande Mère de Dieu, qui en est la Maîtresse très principale» (AR, p. 141). Il a cherché toutes les occasions et tous les moyens pour instiller dans le cœur des religieux et des religieuses, mais aussi des personnes accueillies dans ses Instituts, la plus tendre dévotion à cette grande Mère de Dieu. Il disait aux religieux qu'ils seraient des enfants dégénérés de notre Œuvre s'ils n'étaient pas vraiment dévoués d'une manière très spéciale à la Bienheureuse Vierge Marie.

Il répétait aux aspirants que le signe certain du succès était la dévotion particulière à cette divine Mère. S'ils n'avaient pas cette dévotion, il n'y avait rien à espérer. Aux orphelins, il disait que la Très-Sainte Vierge devait être non seulement leur Mère céleste, mais aussi leur Mère terrestre en substitution de la naturelle, et à ce titre ils devaient la reconnaître, l'aimer et la vénérer. À cet égard, il disait que depuis très longtemps, il pensait avoir une belle statue de la Très-Sainte Vierge avec le titre de Mère ou Madone des orphelins, pour la placer dans tous nos Instituts et s'engager à répandre la dévotion sous ce nom.

Concernant la dévotion du Père à la Très-Vierge, je rapporte l'un des nombreux épisodes brillants et ingénieux, liés à l'inauguration de la belle image de la Très-Sainte Vierge Immaculée qui est vénérée dans notre Église d'Oria. Le Père nous en avait parlé plusieurs fois pour nous mettre en attente. Finalement il nous a dit qu'il l'avait commandée et qu'elle devrait arriver dans quelques jours. Lorsqu'elle arriva, il nous montra la caisse dans laquelle elle était emballée, mais pas la statue, bien que tout le monde frémissait du désir de la voir. Le Père dit qu'avant d'ouvrir et de voir l'image, nous devons faire un triduum de préparation avec des prières et des chants. Pendant ces trois jours, il nous a parlé plusieurs fois, comme lui seul savait parler, d'amour et de dévotion à la Très-Sainte Vierge. Enfin le troisième jour arriva. Il fit préparer l'Église pour une fête, il voulut que les murs de la Maison soient tapissés de tracts et de banderoles louant à la Très-Sainte Vierge Immaculée avec les titres les plus beaux et les plus expressifs. Il fit également préparer une sorte de civière sur laquelle l'image sacrée devait être portée en procession.

La veille au soir, pourtant, il avait appelé Frère Giuseppe et moi-même, et nous avait montré l'endroit où nous devions transporter et cacher secrètement la statue: une sorte de long couloir complètement obscur, au sous-sol de la Maison. La caisse, maintenant vide, il nous l'avait fait laisser à la même place qu'elle avait été pendant ces trois jours, fermée et préparée telle qu'elle venait de la gare. Alors le lendemain matin, tous habillés, nous sommes allés avec le Père qui portait surplis et étole, prêts à bénir, à l'endroit où se trouvait la caisse. Mais quelle ne fut pas notre déception quand, en l'ouvrant, nous la trouvâmes vide! Le Père dit alors: «La

tourterelle mystique s'est envolée ailleurs. Allons la chercher. Peut-être qu'elle se cache dans un coin reculé de la Maison». Et ici, priant et chantant, on a parcouru les couloirs, la cherchent dans toutes les pièces, dans tous les coins de la Maison. On fait aussi le tour des allées, par le petit bois du jardin, toujours avec le brancard vide à côtés... Rien: elle ne se trouve pas! Nous retournons à la Maison et nous tournons à nouveau, regardant également dans les pièces sombres du sous-sol.

Et enfin, dans la pénombre des bougies, on la aperçoit au bout d'un long couloir. La joie ressentie par tous ceux qui louaient: Vive Marie Immaculée, est indescriptible! Elle fut prise et emmenée à l'Église, où le Père, après la avoir bénie, prononça des paroles à l'occasion comme il savait le faire, arrachant des larmes d'émotion. Puis la procession s'est déroulée, chantant et priant. Nous traversâmes toute la Maison, montâmes sur la terrasse, puis descendîmes dans les allées du jardin, où quelques-uns des nôtres lisaient des sermons préparés pour l'occasion. Enfin, elle a été ramenée à l'Église et placée sur un autel provisoire, en attendant l'aménagement de la niche appropriée. Ces rituels, comme tant d'autres semblables exécutés par le Père, si sont considérés objectivement, semblent avoir quelque chose d'artificiel, de sentimental ou même d'enfantin. Mais il fallait les voir dans l'interprétation du Père, transfiguré en une expression de foi intime, sincère, profonde et immense; vivent les signes extérieurs de l'ardente charité qui dévorait son cœur d'amour et de dévotion envers la Très-Sainte Vierge. C'est pourquoi ces rites faisaient jaillir les larmes et enflammaient à aimer la Mère céleste.

Quiconque n'a pas vu et n'a pas participé personnellement, pourra à peine imaginer. C'est pourquoi le Père Vitale, écrivant sur les vertus du Père, dit: «Certaines vertus intérieures des âmes profondément pieuses ne sont pas toujours comprises telles qu'elles sont devant Dieu, ou si elles sont comprises, il est difficile de les décrire en langage humain. La perfection spirituelle a certaines nuances qui, aux yeux de ceux qui les considèrent superficiellement, peuvent paraître superflues ou futiles, si mêmes pas scrupuleuses; ou des inventions ou ressources qui ne peuvent pas être communément expliquées, du moins immédiatement; et sur lesquels le jugement humain ne peut pas toujours être invoqué». Don Orione, qui a connu intimement le Père, a dit: «La vertu et la spiritualité du Chanoine Di Francia sont si sublimes qu'il est impossible de les saisir». Comment alors ceux qui ne l'ont pas vu et n'ont pas été témoins de son œuvre et de ses dévotions pourront-ils le comprendre?

De cette même image de l'Immaculée Conception, on a su que le Père, en plus de celles répandues dans nos Maisons masculins et féminins, en avait offertes vingt-trois autres.

55. Jésus aime les enfants même quand ils dorment

Le Père voulait vraiment que nous allions à l'Église propres et bien habillés. Pour cela, il avait établi que les aspirants et les orphelins devaient avoir un uniforme spécial, appelé l'uniforme de l'Église.

À major raison, il voulait que les religieux se comportent ainsi. Il ne pouvait pas supporter qu'ils entrent dans l'Église avec les mêmes tuniques qu'ils utilisaient à la Maison. Il disait que même la robe est un signe de respect et de vénération pour la Maison de Dieu. Et il ajoutait: «On fait beaucoup pour rester en forme quand on vas visiter la maison de quelqu'un d'autre, un amis, un bienfaiteur, sans parler quand on va à une personne importante, comme un Ministre, un Évêque, le Roi, le Pape! Alors combien plus d'attention doit-on avoir quand on va à l'Église, dans la maison de Dieu, où il y a Jésus vivant et vrai dans le Saint Tabernacle?».

Un matin, à Oria, il célébrait la Messe à la Communauté. Il avait l'habitude d'introduire la Messe en se souvenant des principales intentions pour lesquelles il l'offrait, et il faisait une préparation fervente pour la Très-Sainte Communion. Pendant qu'il s'adressait ainsi aux gens, il a vu qu'un petit orphelin dormait et le surveillant essayait avec insistance de le tenir éveillé, et en tant il distrait les autres.

Il remarqua aussi que les garçons, pour se rendre à l'autel pour recevoir la Communion, quittaient le banc d'une manière ordonnée les uns après les autres. Le Père a immédiatement corrigé cette manière en disant: «Ne faites pas perdre le temps au Prêtre. Que ceux qui doivent recevoir la Communion viennent comme des foules voraces».

Après la Messe, il m'a fait venir à la sacristie et m'a dit: «Après le petit déjeuner, venez dans la chambre, car je dois vous parler». Mais, il a remarqué que mes chaussures étaient en mauvais état, et il m'a rappelé immédiatement: «Si vous allez à l'Église comme ça, quel exemple pouvez-vous donner à la Communauté? Comment voulez-vous que les autres y aillent correctement habillés? Iriez-vous avec ces chaussures chez l'Évêque ou le Pape? Et notre Seigneur est-il moins que l'Évêque ou le Pape? Ce matin même, je me suis rendu compte que Monsieur Pietro Palma était en train d'entrer dans l'église sans cravate; je l'ai poliment prévenu que ce n'était pas convenable ainsi, et lui, me remerciant de l'avertissement, est immédiatement retourné dans sa chambre pour se remédier. Et vous, qui plus que d'autres devez montrer l'exemple, allez comme ça?».

Après le petit déjeuner, comme il me l'avait dit, je suis allé dans la chambre. Le Père m'a dit: «Je vous ai appelé pour vous dire avant tout que ce matin j'ai vu dans l'Église qu'un petit garçon dormait et que le surveillant essayait de le réveiller, ce qui servait aussi de distraction aux autres garçons. Il pouvait le laisser dormir, pauvre enfant! Cela signifie qu'il avait sommeil. Les enfants, même quand ils dorment, plaisent à notre Seigneur! Si l'adorable Jésus, au dernier souper, a permis à l'Apôtre Saint-Jean, qui était le plus jeune, d'incliner sa tête sur son adorable poitrine, combien plus l'aurait-il permis à ce petit enfant, et le laisser dormir sur son divin Cœur?»

Puis il m'a demandé: «À quelle heure les petits se lèvent-ils le matin?». Quand je lui ai répondu qu'ils se levaient à 5h, comme les autres, il s'est exclamé: «C'est inhumain! Le repos c'est la vie, surtout pour les plus petits. Ils ont besoin d'au moins de neuf à dix heures de sommeil». «Père, - lui dis-je, - mais comment faire pour la Messe?». Et le Père: «Pour les petits on peut même se passer de la Messe. Peut-être on pourrait faire la leur assister le dimanche, même s'ils n'y sont pas encore obligés, d'autant plus que la Messe est plus tardive le dimanche». «Mais ils y en a, - continuai-je, - qui y vont pour recevoir la Communion, et ils veulent la avoir». «Ceux-ci pourraient la recevoir à la fin de la Messe. Ou pour les plus petits, anticipez le dîner et faites-les se coucher plus tôt, afin de dormir les heures de sommeil régulières exigées par l'âge.

«La deuxième chose que j'ai à dire est la suivante: je n'aime pas l'ordre dans lequel ils reçoivent la Communion. Sortir un par un du banc, comme en ligne, pour aller à la Communion, ce n'est pas bien. En fait, ceux qui s'abstiennent pourraient se faire remarquer: une chose dangereuse, qui pourrait pousser quelqu'un à la recevoir par respect humain, sans être bien disposé. Au lieu de cela, venant en masse à l'autel, cet inconvénient n'existerait pas. Pour la même raison, il ne me paraît pas convenable que le surveillant se mette en mesure de montrer qu'il observe qui se communique et qui s'abstient. Il faut être conscient de la fréquence des Sacrements de la part des garçons, pour les aider, si nécessaire, mais sans jamais le montrer. Faites preuve de la plus grande prudence et donnez aux garçons la plus grande liberté».

56. Un livre intitulé "Les garçons éduqués mal"

Une fois, le Père a vu dans ma main un livre intitulé: "Les garçons éduqués mal", écrit par le magistrat F. Nicolaj. Il était assez volumineux, mais simple, pratique et de style populaire. Il n'était pas l'idéal, mais il y avait quelque chose à apprendre. Ce qui était le plus étonnant, c'était qu'un tel homme s'était donné avec tant de passion et de patience à un domaine qui n'appartenait pas, en soi, à sa profession.

Le Père me l'a demandé pour jeter un coup d'œil. Au bout de quelques jours, il me le rendit en disant: «J'y ai jeté un coup d'œil et j'ai vu qu'il y avait beaucoup à apprendre. J'ai remarqué comment, sur beaucoup de choses, il pense comme moi. Il est clair que ce magistrat a compris l'importance de la mission éducative, et il en donne l'exemple, surtout à ceux qui ont cette mission très importante, qui ne savent peut-être pourtant pas apprécier; aussi arrive-t-il parfois, dans la pratique, ce que dit un auteur, c'est-à-dire que l'éducation est l'art le plus excellent et le plus difficile, confié aux gens les plus inexpérimentés. Nous devons avouer que nous n'avons toujours pas de personnel formé comme il convient pour cette mission. Ce manque a été l'une de mes plus grandes préoccupations et souvent aussi la cause de nombreuses déceptions graves. Nous avons dû nous contenter, par nécessité, de la bonne volonté et de l'esprit de charité envers les enfants, de ceux à qui nous avons été contraints de confier l'assistance des orphelins, nous fiant plus que tout autre à la divine Providence pour suppléer à nos manque de préparation technique et scientifique. Bien que je me sois toujours senti transporté dans le domaine de l'éducation, en raison de nombreuses circonstances, je n'ai pas été en mesure de l'aborder de manière scientifique. En raison de la nécessité des choses, je n'ai dû me contenter que de donner des normes pratiques générales, selon les circonstances de temps, de lieu, d'élèves et d'éducateurs, qui non seulement ne forment pas un tout organique, mais parfois, elles ont aussi, entre eux, un lien disparate».

Le Père poursuit avec enthousiasme: «Etant donné la nature de notre Congrégation, notre mission, au-delà du Rogate, est d'entretenir et d'éduquer les orphelins et les enfants pauvres; donc une mission éminemment éducative. De là naît l'obligation, dans la mesure où cela devient possible pour la Congrégation, de former du personnel scientifiquement spécialisé dans le domaine éducatif, avec des qualifications régulières, des diplômes et des licences en pédagogie. Pour bien se préparer à cette science ou à cet art, il faut garder à l'esprit l'excellence de l'éducation. C'est l'art des arts. L'art, comme dit saint Jean Chrysostome, plus excellent et plus difficile. En effet, elle a pour objet l'homme, chef-d'œuvre du Créateur, qu'il faut former. C'est pourquoi on dit que la pédagogie est l'art de faire l'homme, parce que l'homme sera celui qui aura été formé par l'éducateur préparé pédagogiquement. Le Créateur a donné la vie à l'enfant, mais a confié à l'éducateur le soin d'éveiller, de réaliser, de développer et de perfectionner cette même vie, selon ses adorables desseins. On peut donc dire que l'éducateur continue le travail de création chez l'enfant; d'autant plus que la saine pédagogie a pour objet non seulement les perfections humaines, mais surtout la restauration dans l'homme de l'image divine et l'atteinte du but ultime. Par conséquent, les présupposés de la vraie science pédagogique doivent être la foi et la charité. Sans cela, la pédagogie manque d'âme.

«Quant à l'éducation des orphelins, je dois ajouter qu'elle demande plus de savoir, de foi et de charité, car elle est plus difficile que l'éducation des autres enfants. D'abord parce que l'orphelin, par manque d'affection et de milieu familial, est généralement moins enclin à l'éducation. Deuxièmement, parce que l'éducateur de l'orphelin doit suppléer à toutes les obligations des parents. Il ne peut donc pas se contenter d'une partie de l'éducation du garçon, mais doit s'occuper de tout, des aspects physiques, moraux, religieux, intellectuels, professionnels et sociaux. Pour cette raison, nous Rogationnistes devons sentir l'obligation

d'avoir, lorsque cela est possible et que le Seigneur le veut, une excellente préparation pédagogique selon de solides principes scientifiques et religieux, en suivant toujours le système préventif, mis à jour selon les besoins des temps».

57. L'âne se trompe et le petit âne se trompe...

Pendant que le Père et le Père Palma étaient absents d'Oria, une Commission de santé est venue de Brindisi pour inspecter la Maison.

C'était la première fois que quelque chose comme ça m'arrivait, et je n'en comprenais pas l'importance. Je l'ai donc reçu avec méfiance. Je n'ai pas répondu aux questions qu'ils m'ont posées, me gardant plutôt fermé et réservé, à tel point que la Commission n'a pas été très impressionnée et a formulé ses plaintes à ce sujet.

Pour cette raison, le Père Palma, en présence du Père, me reprenait avec une certaine insistance, me faisant signaler l'erreur commise dont les effets pervers pouvaient entraîner des répercussions sur la Communauté. Et il répétait qu'il s'étonnait que j'aie pu commettre une telle erreur dans quelque chose d'aussi facile et important en soi. Mais finalement le Père l'interrompit en disant: «Assez, Père Palma. C'est compris. Mais que voulez-vous? L'âne se trompe-t-il et ne voulez pas que le petit âne se trompe? Je veux dire: nous avons tort malgré notre âge et notre expérience, et nous ne voulons pas que ce jeune homme de 19 ans encore sans expérience se trompe? Il a certainement agi comme il a cru. Il n'avait certainement pas l'intention de se tromper. Il aurait été coupable si, pendant que l'un de nous était dans la Maison, il s'était réglé selon sa tête sans demander à nous. Nous ne pouvons pas exiger des gens plus qu'ils ne peuvent donner. Des choses qui nous paraissent si faciles aujourd'hui, qui sait à quel point elles nous auraient été difficiles hier?».

58. La première école dans la Maison d'Oria

Au début de l'année scolaire 1909-10, le Père s'occupa d'ouvrir et de mieux organiser les écoles de la Maison d'Oria.

Il fit précéder une neuvaine spéciale de prières et d'instructions spéciales sur l'importance de l'étude pour les religieux, en particulier pour ceux que le Seigneur destine au sacerdoce. Il dit que l'étude, faite avec une bonne intention et par obéissance, est une prière. Ce n'est pas seulement un grand moyen pour sa formation spirituelle, mais aussi une condition préalable à la diffusion du Rogate à travers les instructions, la prédication et l'impression. De plus, la formation culturelle augmente le prestige de la Congrégation.

Le premier jour d'école s'est ouvert par un magnifique service religieux. Il s'est occupé de rechercher et d'engager des professeurs. Entre autres, il a prié le Chanoine Nacci, Recteur du Séminaire d'Oria, qui accepta avec joie. Il a établi un emploi du temps précis pour l'école et pour l'atelier et les charges de la Maison. Pour l'occasion, il a réduit à deux reprises les prières communes, car il cherchait un équilibre entre les différentes activités. Alors, il m'a demandé de lui présenter, concernant le calendrier, les observations que j'estimais appropriées. Quant à la lecture spirituelle, il m'a demandé de faire un signe, si je me rendais compte qu'il allait hors temps, que ce soit lui ou le Père Palma.

Il se rendait souvent en classe pour évaluer personnellement les progrès des élèves. Il demandait des informations aux professeurs. Parfois, il revoyait les devoirs. Chaque jour, sauf

le dimanche, pendant le temps de la lecture spirituelle, quelques réponses de catéchisme et quelques passages de l'Histoire Sainte devaient être apportés par chacun par cœur.

Dans l'emploi du temps festif, il avait également introduit une heure d'étude des beaux-arts, constatant: «Il faut aussi étudier la musique, le dessin, la peinture, les arts plastiques, la calligraphie... Bien sûr, pour l'instant nous n'avons pas la possibilité d'avoir des professeurs pour ces beaux-arts... Pour l'instant donc, il faut commencer à pratiquer pour s'attacher à ces sujets. Ensuite, lorsque la Providence nous en donnera les moyens, si plaît au Seigneur, nous aurons besoin de former des écoles bien organisées à cet égard. Il est bon aussi de commencer dès maintenant à pratiquer l'étude des langues étrangères, qui nous serviront d'abord aux Secrétariats Antoniens, et ensuite à la préparation des missions proprement dites, auxquelles nous devons continuellement aspirer».

59. "Pauvres fils, dans quelles mains sont-ils tombés!"

Il s'écoutait pleurer désespérément. Il était un petit orphelin dans les toilettes. Le Père, qui était dans la chambre, courut aussitôt et trouva le pauvre garçon tout barbouillé et grelottant de froid. Pendant que le Père essayait de le consoler, l'assistant de section arriva avec une cruche d'eau pour le laver et du linge propre pour le changer. Le Père lui dit: «Donnez-moi tout et ne vous inquiétez pas, c'est moi qui va le nettoyer». L'assistant a insisté pour le nettoyer lui-même, mais a ensuite dû céder. Cependant, comme le Père s'est rendu compte que l'eau était glacée (c'était en plein hiver!), il a vivement reproché à l'assistant et s'est exclamé: «Pauvres fils, dans quelles mains sont-ils tombés! Non seulement ceci n'est pas un esprit de charité, mais c'est en fait inhumain!» Il dit alors à l'assistant: «Si vous ne changez pas, vous ne pourrez certainement pas être Rogationniste». L'assistant était le Frère Stanislao, né Angelindo Varotto, que le Père a congédié après quelques années parce qu'il ne le considérait pas apte à notre Institut.

Après avoir nettoyé le petit, le Père m'envoya chercher et me fit remarquer que cette façon de traiter les garçons était inhumaine. Je m'excusai en disant que dans de tels cas j'avais donné l'ordre de toujours utiliser de l'eau chaude. Mais le Père m'a fait observer avec raison qu'il ne suffit pas de donner des dispositions; il faut vérifier s'elles sont observées. Et il a conclu «C'est clair que vous aussi vous êtes négligeant dans votre charge».

60. Présence discrète dans la nuit

Lorsque le Père était à Oria, ou s'y trouvait, il passait souvent par les dortoirs avant de se retirer pour se reposer. Il le faisait encore plus les nuits d'hiver. Il sortait du lit et apparaissait dans les différents dortoirs des garçons: présence discrète et paternelle, il bordait les couvertures, réglait l'air, vérifiait la position des petits.

Une nuit, alors que le Père passait près de mon lit, je me suis réveillé en sursaut et j'ai fait un geste de peur. Et lui: «N'ayez pas peur, - m'a-t-il rassuré d'un ton paternel. - C'est moi, je veux m'assurer si ces chers enfants ont besoin de quelque chose. J'ai remarqué que celui-là respirait très fort; au poignet, il me semble qu'il a de la fièvre. Consultez le médecin dès que possible. Au fait, ça fait combien de temps que vous ne faites pas passer l'examen médical général à ces gars-là?». Je répondis: «En fait, les garçons sont visités selon les besoins. Il n'y a jamais eu de visite générale à tous». Et le Père a ajouté: «Ah, pas comme ça. Au moins deux

fois par an, un examen médical approfondi doit être effectué pour tous individuellement. C'est important pour la santé, car de nombreuses maladies peuvent être évitées de cette manière».

61. "Voulez-vous aller à Rome pour la canonisation de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus?"

Le Père, se trouvant à Oria quelques jours avant la canonisation de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, me demanda si je voulais aller à Rome pour assister à la proclamation . Je l'ai remercié pour la délicate pensée et lui ai répondu que, ce jour-là, de Oria j'aurais fait une prière spéciale à la Sainte, et j'étais sûr que la Sainte la aurait acceptée tout de même, comme si j'avais été présent dans la Basilique Saint-Pierre. Le Père a souri, puis il m'a dit: «Oui, il est vrai que la valeur de la prière dépend des degrés de foi et de charité avec lesquels elle est faite. Mais il ne faut pas être trop réalistes. Même les événements accidentels, tels que les manifestations extérieures, les fonctions, les processions, les visites de lieux saints, de sanctuaires favorisent la dévotion et l'esprit de prière. C'est le but de la liturgie, des fonctions et de toutes les manifestations. Il faut donc que vous vous attachiez à ces choses aussi et que vous faisiez y attacher les garçons».

62. Les deux patients fermés à l'infirmierie

Après la première guerre mondiale, la propreté et l'hygiène laissaient généralement à désirer. Un petit garçon atteint de gale a été accueilli à l'Orphelinat d'Oria, sans que nous nous en rendions compte, d'autant plus que le certificat médical de son pays, exigé pour l'admission, était de date toute récente. Nous nous en sommes rendu compte lorsque la contagion a commencé à se propager. Le médecin de l'Institut a découvert qu'en plus du nouveau venu, un autre garçon parmi les plus grands était déjà infecté. Les deux patients étaient isolés dans une pièce, où ils dormaient et mangeaient, avec l'interdiction du médecin de sortir et de se promener dans la Maison.

Entre-temps, le traitement ne s'avérait pas efficace et ainsi les jours passaient. Les garçons s'ennuyaient et il n'était plus possible de les garder dans la chambre. Ils traînaient et se retrouvaient souvent avec les autres garçons. Chaque avertissement et menace était inutile.

Sachant cela, le médecin s'est mis à crier, menaçant de rédiger le rapport de cas infectieux à l'Institut et de l'envoyer au sanitaire provinciale, avec toutes les conséquences qui auraient pu en découler. Le médecin lui-même nous a conseillé d'enfermer les deux dans la chambre.

Je ne sais vraiment pas comment je me suis persuadé de les enfermer à l'intérieur, laissant la clé de la porte accrochée au mur à proximité. Seule l'infirmier pouvait entrer pour leur apporter de la nourriture. De l'intérieur, les deux détenus pouvaient agiter une sonnette spéciale comme appel en cas de besoin.

Ils mangeaient en tous points comme les autres de la Communauté. Un jour, on leur apporta une soupe de fèves non écossées avec des légumes, et un peu de morue comme mets. Les haricots étaient vieux et pleins de bruches (les soi-disant pantins) et, pire encore, ils n'étaient même pas cuits. Le garçon plus grand a mangé un peu, mais le petit, voyant ces petits animaux, n'a même pas voulu les goûter. Il refusa aussi le morue, se contentant de ne manger que du pain avec un peu de fenouil. Pendant ce temps, il pleurait et sonnait à plusieurs reprises,

également parce qu'il devait aller aux toilettes. Il sonnait et sonnait, mais personne n'a entendu, parce qu'ils étaient tous dans le jardin en récréation.

Le Père venait d'arriver ce jour-là. Entendant cette sonnerie insistante, il quitta la pièce pour voir de quoi il s'agissait. Il suivit la direction de la sonnerie, se trouva près de la chambre, essaya de l'ouvrir. Mais, voyant que la porte était verrouillée, s'écria: «Qui est à l'intérieur? Que faites-vous? Ouvrez!». «Nous ne pouvons pas», - ont-ils répondu, - car la porte est verrouillée avec la clé. Elle est dehors, accrochée au mur». Le Père prit alors la clé, la ouvrit et réalisa tout. Il a goûté la soupe et le plat. Il a demandé depuis combien de temps ils y étaient enfermés, comment ils étaient soignés, s'ils recevaient le traitement prescrit par le médecin, si j'allais souvent leur rendre visite, si le plus grand avait la possibilité de recevoir la Communion s'il voulait.

Puis il se rendit lui-même à la cuisine, appela les Sœurs, surtout pour la soupe ainsi préparée, qui pouvait d'ailleurs signifier peu de respect pour la Providence. S'agissant de malades, c'était carrément inhumain de les traiter ainsi. Ces fèves non décortiquées et non cuites ne devaient jamais être transmises. Puis il ordonna de préparer des œufs et du fromage, car il n'y avait ni viande ni fruits; et lui-même servit les malades, auxquels il dit: «Chers enfants, vous devez avoir de la patience, restez ici, ne vous promenez pas, car sinon vos compagnons aussi attrapent la même maladie que vous. Voulez-vous que vos camarades soient tous malades comme vous?». «Non, Père», - ont-ils répondu. - «Me promettez-vous qu'en laissant la porte déverrouillée, vous resterez dans la chambre sans faire le tour de la Maison?». «Oui, Père». Se tournant alors vers l'aîné, il dit: «Je me recommande principalement à vous. Soyez sages».

Alors il m'a appelé et m'a dit ceci:

1. «C'était une grave imprudence de fermer la pièce, quelque chose qu'il ne faut jamais faire avec des garçons, pour quelque raison que ce soit. Entre autres choses, de graves malheurs peuvent arriver, comme se jeter par la fenêtre, etc. Et puis il y en a qui, pensant qu'ils sont enfermés, sont tellement impressionnés qu'ils perdent la raison et ne voient plus les dangers. Ils souffrent de claustrophobie. Mais quoi qu'il en soit, ce n'est pas humain. L'épisode qui s'est produit aujourd'hui, avec les garçons qui appellent désespérément, mais en vain, conduit à des considérations tout aussi amères». J'ai essayé de m'excuser d'une manière ou d'une autre, même si je savais que j'avais tort, rejetant la faute sur le médecin. Le Père me répondit: «Le médecin a relativement peu à faire avec ces choses-là; nous sommes les responsables. Et puis, oui, la gale est contagieuse, mais seulement relativement. Ce n'est pas la peste ou le choléra ou quelque chose comme ça. Et vous ne le savez pas après qu'avez été quatre ans dans les hôpitaux?».

2. «Vous devez savoir une autre chose très importante, car elle est élémentaire: ce n'est pas du tout prudent de mettre deux garçons ensemble comme ça. Avec de belles manières alors, gardez-les dans deux pièces séparées, sans verrouiller la porte. Ils m'ont promis de ne pas faire le tour de la Maison. Ils doivent être surveillés et de temps en temps ils doivent être accompagnés dans le jardin pour prendre l'air. Le soleil est le premier médicament».

3. «J'ai vu ce qu'ils leur ont apporté à manger, - a-t-il poursuivi. - Comment soignez-vous les malades? C'est vrai qu'ils ne sont pas malades du ventre, mais le fait même qu'ils y soient enfermés, sans mouvement, sans air, est peut-être plus qu'une maladie. Comment digérer, surtout ces fèves non décortiquées et pas du tout cuites? Il faut leur donner des pâtes, de la viande, des œufs, du poisson et des choses digestes et nutritives. J'ai dit dans la cuisine que des trucs comme ça ne doivent même pas être transmis à la Communauté; et qu'on soit plus diligents tant pour la qualité de la nourriture que pour la préparation». Et il a poursuivi en me disant «Vous devez aussi vous en rendre compte. Surtout pour les malades, il ne faut pas

regarder aux dépenses. Si je n'y étais pas allé, ce petit serait resté affamé. Vous avez certainement mangé la même chose. Avez-vous fait une observation dans la cuisine?». J'ai répondu: «Vraiment, non!». «Il est évident que vous êtes négligent, - a-t-il rétorqué. - Vous devez savoir que si, de leur côté, les religieux doivent s'habituer à tout manger et à se mortifier, en remerciant toujours la Providence, sans jamais se plaindre, de même les Supérieurs ont le devoir de veiller à ce qu'ils soient bien traités et à ce qu'il n'y ait pas de plaintes. Ensuite, j'ai oublié de vous dire que vous n'avez pas donné au garçon plus grand la chance de recevoir la Très-Sainte Communion».

63. "Par salle de correction, je veux dire..."

J'avais dit une fois au Père à Oria que le règlement des aspirants et des orphelins était à mettre à jour, parce que c'était encore celui qui était utilisé à Messine avant le tremblement de terre ²². Il m'a répondu qu'était notre charge effectuer ce travail, parce que nous étions plus proches des garçons et que nous connaissions mieux leurs besoins et ceux de l'environnement. Il nous a seulement suggéré des critères généraux et nous a dit qu'après avoir rédigé les règlements, nous les lui aurions montrés. Nous nous sommes donc mis au travail, nous avons préparé les règlements et à la première venue du Père en Oria, nous les lui avons présentés. Il commença à les voir et à faire des corrections, mais voyant que cela prenait beaucoup de temps, il dit: «En général, ils peuvent aller. Mettez-les en acte et voyez s'ils s'adaptent». Et on en a fait ainsi.

Après beaucoup de temps, et chaque fois que nous rappelions au Père de les revoir, il répondait: «Pour l'instant je n'ai pas le temps. Rappelez-moi de le faire plus tard». Enfin une fois il me dit: «Je pense qu'ici je trouverai difficilement le temps de faire ce petit travail comme il convient. Il vaut mieux le faire à Taormine, où il y a plus de silence et de recueillement. Quand il me sera possible je vous appellerai là, et nous espérons, avec la grâce du Seigneur, tout accomplir avec calme et de la meilleure façon possible».

Un jour, j'ai reçu une lettre dans laquelle il m'invitait à Taormine pour la correction des règlements. Je suis parti. Arrivé à Messine, j'ai appris que le Père se trouvait déjà depuis quelques jours à Taormine. Je l'ai immédiatement rejoint et je l'ai trouvé occupé pour les préparatifs du théâtre, qui se donnait le même jour dans l'après-midi. Il me dit: «Bientôt commence la récitation au théâtre. Venez, vous aussi. Je dirai aux Sœurs qu'elles vous préviennent quand l'heure sera venue. En attendant, vous pouvez jeter un coup d'œil à mes notes sur les Orphelinats».

Personne ne vint m'avertir pour assister à la récitation, et je restai tout le temps à me lire ces notes, car je ne savais même pas où se trouvait le théâtre; et puis, si je voulais aller, j'avais malaise de tourner seul dans la Maison.

Après la pièce, le Père vint me rendre visite dans la chambre où il m'avait laissé et me dit: «Je ne vous ai pas vu au théâtre. Pourquoi n'êtes pas venu? C'était beau et ils ont bien joué». J'ai répondu: «Personne ne m'a averti. Mais ça ne fait rien». Et le Père: «Facilement les Sœurs, dans la confusion, n'ont pas compris ou se sont oubliées. Mais vous pouviez venir de toute façon». Je répondis: «Vraiment, je ne sais même pas où se trouve le théâtre, et j'avais malaise de tourner seul dans la Maison. J'ai une grande estime pour les Filles du Divin Zèle et je suis heureux de les aider du mieux que je peux quand on a des occasions, parce qu'elles le méritent à tous points de vue. Mais quand je vais dans leurs Maisons, j'essaie de rester aussi

²² Cf. n. 38.

réservé que possible, au point que certains interprètent cette façon de faire comme de la timidité; d'autres au contraire comme du mépris. Mais ce n'est ni l'une ni l'autre chose: c'est seulement respect pour les Sœurs».

Le Père acquiesça la tête: «Je suis heureux que vous avez ces sentiments pour les Sœurs. Bien sûr, quand on va dans leurs Maisons il faut être circonspects et prudents, mais sans exagération, parce que sinon on ne peut pas les aider comme il convient et on peut penser aussi à manque d'estime. Les Filles du Divin Zèle, il faut les considérer comme de très chères Consœurs dans le Seigneur, comme des personnes consacrées à Dieu, et comme telles les estimer, les respecter et les honorer. Il faut aussi les considérer comme de grands bienfaitrices de l'Institut masculin et avoir pour elles la reconnaissance due. En effet, elles méritent beaucoup. Tout d'abord, l'Institut féminin a lui aussi la même fin que le masculin, de sorte que le bien de l'un est le bien de l'autre. Deuxièmement, elles le méritent pour des raisons de justice, car elles se sont toujours prodiguées avec de grands sacrifices pour aider l'Institut masculin. Leur contribution et leur travail ont beaucoup contribué à son progrès. On peut dire qu'elles ont toujours agis comme Marta. Ce sont elles, en effet, et elles le sont encore, qui pourvoient à la Maison masculine de Messine et d'Oria du pain, de la garde-robe et de tout ce qui est nécessaire pour la vie matérielle. Elles gèrent les Secrétariats Antoniens qui sont, on peut dire, le seul moyen de vie et de subsistance matérielle pour nos deux Maisons.

Vous pouvez donc imaginer le chagrin que j'éprouvais quand à Oria, dans la période immédiatement avant la guerre, j'ai remarqué chez certains d'entre vous un inexplicable sens de méfiance et d'ingratitude envers les Sœurs. Vous aussi avez été impliqué, et pour cela j'ai dû vous reprocher fortement. Maintenant, en remerciant le Seigneur, vous vous êtes repentis et on vit avec les Sœurs en sainte harmonie, même si, de temps en temps, le démon, semeur de discordes, ne cesse de nous mettre la patte. Pour le règlement aujourd'hui, nous ne pouvons plus rien faire. Demain, si cela plait au Seigneur, nous espérons commencer la révision».

Le lendemain matin, il m'a appelé pour commencer le travail. La première question qu'il m'a posée était si j'avais lu ces notes sur les Orphelinats. Je lui ai répondu oui, mais, faute de temps, très vite. «Bien sûr, quand ils seront retouchés, triés et mis en beauté, ils seront très importants. Je me suis arrêté un peu sur la liste des 'punitions', mise à la fin. De cette liste, il semble que vous soyez favorable aux punitions, alors que moi, en 15 ans²³ environ, je ne me souviens jamais, on peut dire, de vous avoir vu presque jamais donner de telles punitions. En effet, quand moi ou d'autres avons infligé des punitions, non seulement vous n'avez pas été favorable, mais vous avez toujours eu quelque chose à dire et à réessayer. En particulier, la *salle de correction de punition* pourrait être comprise comme une *cellule* ou plus clairement une *prison*. Moi, cependant, je me souviens que vous avez pratiquement toujours désapprouvé cette cellule. Je me souviens même combien vous l'avez mal pris et avez été horrifié à Francavilla Fontana quand avez appris que Vizzari utilisait ce système de châtiments, et qu'il avait mis en prison cet orphelin qui fut l'étincelle qui déclencha cette terrible persécution. Les garçons eux-mêmes déclarèrent alors que vous ne vouliez pas que ces châtiments soient utilisés, et que le Vizzari l'avait mis en œuvre en cachette. Je me souviens encore quand à Oria, il y a plusieurs années, pour prouver ce que je pensais de l'utilisation de la prison, vous souteniez que dans la Maison il fallait un local approprié à la prison et essayiez de le trouver; et comment vous êtes resté content et m'avez loué, en voyant que j'étais complètement opposé²⁴.

²³ Le PÈRE Carmelo Drago est entré dans la Congrégation en 1908. Par conséquent, la révision des règlements (aspirants et orphelins) mentionnée ici et dans les nn. 46-47, doit être reportée à 1923.

²⁴ Pour l'épisode de la cellule, voir n. 109.

«Je me souviens aussi quand un orphelin de Reggio Calabria, un certain Calabrò, après la guerre, faisait œuvre délétaire parmi les garçons, pour les persuader d'abandonner l'Institut. Alors vous m'avez dit de le séparer de la Communauté, en le mettant dans une pièce *non fermée à clé*, et là le faire manger et dormir jusqu'à ce qu'il se corrigerait». À ce moment le Père m'interrompit en disant: «Et moi, c'est ce que je veux dire ici par pièce de séparation ou de correction. En attendant, nous commençons à revoir les règlements. Des punitions ou châtiments, nous en parlerons quand nous arriverons aux articles qui en traitent».

Nous avions à peine commencé à corriger, quand vint une Sœur pour dire au Père que de Messine la Mère Générale le voulait au téléphone. Revenu du téléphone, il me dit: «Il faut que je revienne à Messine pour quoi urgent. Voyons si nous pouvons continuer là à faire quelque chose». Arrivés à Messine, ils passèrent deux jours sans pouvoir rien faire parce que le Père était toujours très occupé. Donc, quand je vis qu'il n'y avait aucun espoir de continuer, j'ai dit que j'avais laissé à Oria l'école et des aspirants et il était donc temps de revenir et de reporter à une autre occasion le travail des règlements.

Le Père fut d'accord et moi je repartis.

64. La première fête du 1^{er} Juillet à Oria

Pour la première fois le 1er Juillet était fêté à Oria. Le Père assignait aux aspirants les petits sermons habituels à réciter et les hymnes à déclamer. À l'aspirant Giuseppe Drago (plus tard Frère Mansueto) il donna l'hymne de la Très Sainte Vierge pour qu'il puisse le mémoriser. Cependant, nous avons décidé de ne pas préparer l'hymne de la Très-Sainte Vierge, pour ensuite forcer le Père à la déclamer lui-même et jouir de sa parole.

La veille de la fête, le Père arriva à Oria et voulut s'assurer de la préparation des petits sermons et des hymnes. Dès qu'il s'est rendu compte que Giuseppe Drago ne connaissait même pas un verset par cœur, il n'a pas reproché seulement lui, mais aussi moi, car je ne m'en étais pas soucié. Donc, il a dit que je devrais le déclamer moi-même. Mais j'ai répondu que je n'aurais pas pu l'apprendre même en une semaine... Et le Père: «Et comment pouvons-nous faire maintenant que tout est prêt pour demain?». Moi, timidement, j'ai insinué: «Ne pourriez pas le déclamer vous?». Et le Père: «Merci pour le compliment. Bravo! C'est moi qui l'ai composé, et c'est moi que le déclame!». Mais il n'y avait plus comment faire autrement, et s'en chargea lui.

Le clergé, le Séminaire, les Seigneurs de la Mission et d'autres personnalités, amis et connaissances de l'Institut avaient été invités à la fête. Les hymnes étaient imprimés et des copies ont été distribuées à tous les invités. Tout le monde était étonné de voir comment le Père, en déclamant l'hymne, changeait souvent et ajoutait souvent des vers entiers. Ce fait a fait une telle impression sur tout le monde que même la presse locale en a parlé.

65. "Rendez grâce à la divine Providence"

Un soir à Oria, le Père entra au réfectoire à la fin du souper, et, entre autres, demanda au Frère Stanislao ce qu'il avait mangé. Le Frère, d'un ton mécontent et presque méprisant, marmonna: «Un peu de polenta et deux figues de Barbarie». Le Père le reprocha publiquement la manière dont il avait répondu et conclut: «Remerciez plutôt la divine Providence. Beaucoup de pauvres ne peuvent même pas avoir un morceau de pain».

Mais après il a appelé le Père Palma, le Frère Giuseppe Antonio et moi dans la chambre, et il nous a fait remarquer que ce n'était pas la façon de traiter la Communauté. Il a dit: «J'ai reproché Frère Stanislao à cause de la façon dont il s'est exprimé. Mais finalement, il est encore un garçon, et on ne peut s'attendre à un état de perfection supérieur à son âge. Mais je le répète, ce n'est pas une façon de traiter la Communauté. Ce sont des garçons en développement et ils ont besoin d'une bonne nutrition; d'autant plus qu'ils doivent aussi étudier. Les effets du manque de nutrition seront vus plus tard. Il faut donc faire confiance à la Providence, et bien traiter les garçons. Au déjeuner et au dîner, en plus du pain et de la soupe à volonté, il ne faut pas faire manquer un plat avec accompagnement; ainsi que tout faire pour donner des fruits aussi. En fait, elle fait très bien aux garçons».

Le Père souhaitait et exigeait que les religieux aiment et s'exercent dans l'esprit de mortification et de pénitence, même corporelle. Il considérait un aspirant qui manifestait des prétentions inutiles et se plaignait de toutes les privations, dépourvue d'esprit religieux. Cependant, il tenait beaucoup à ce que les Supérieurs et les responsables veillent à ne pas laisser manquer à la Communauté ce qui convient. En effet, sans faillir à la sainte pauvreté, il voulait que nous soyons plutôt généreux en matière de traitement. Je me souviens qu'un jour au réfectoire il avait observé le mets de la Communauté qui était assez exagéré. «Avec ces Sœurs bénies, - dit-il, - nous ne savons pas comment faire. Si nous disons que le mets est abondante, elles ne vous donnent que le fond de l'assiette. Si nous disons que ce n'est pas suffisant, elles vous donneront une assiette pleine jusqu'au bord! Il vaut donc mieux ne jamais dire que c'est trop. Finalement, c'est moins mal qu'en souffre l'économie, plutôt que la santé».

Quant au traitement des orphelins, il disait souvent qu'il fallait avoir des attentions plus que maternelles, car en eux il faut regarder la personne de Notre-Seigneur. Pour cela, il semblait également exagéré. Théoriquement, il disait et écrivait parfois de ne pas habituer les orphelins à des sucreries ou à autre chose, mais d'utiliser avec eux un traitement approprié aux conditions de leur état. En pratique, cependant, il avait d'ordinaire pour eux des soins plus que maternels et s'estimait heureux quand, d'une manière ou d'une autre, il pouvait leur donner un plaisir, une satisfaction.

66. Respect maximal des lois de l'État

Frère Giuseppe était chargé d'envoyer la machine à imprimer avec le matériel relatif de Messine à Oria. Entre les caisses de l'outillage, il en glissa une pleine de sel. Dès que le Père l'a appris à Oria, il lui a envoyé un télégramme de réprimande.

Quand le Père me l'a dit, j'ai répondu: « Et quel mal a-t-il fait?». Et le Père «Quoi, quel mal a-t-il fait? Ne savez-vous pas que pour le sel il existe un monopole d'Etat sur le Continent? En Sicile, c'est gratuit, mais pas sur le Continent». J'ai ajouté encore : «Pour moi, Frère Giuseppe a bien fait. En Sicile, il y en a tellement de sel, que se jette!». Et le Père: «Quelle est cette façon de raisonner? Il existe une loi qui interdit l'exportation de sel de Sicile. L'État a le droit de faire des lois justes et les citoyens doivent les observer. Les lois établissant le monopole sont justes, parce que l'État doit se procurer les moyens de faire face à toutes les dépenses nécessaires à l'entretien de la Nation. Je le répète, je n'aime pas votre raisonnement. Les lois sont des lois, et elles doivent être observées sans faire beaucoup de distinctions, qu'il s'agisse de lois pénales ou qu'elles concernent des sujets graves ou légères. Et de cette façon, nous devons aussi former la conscience de nos élèves».

67. Les figues de Barbarie sous la chemise et les douleurs d'un paysan

Frère Giuseppe Antonio racontait d'un paysan de notre jardin à Oria, qui, ayant été découvert par lui, avait caché des figues de Barbarie avec toutes les épines dans sa poitrine sous sa chemise.

Le Père, devenant sérieux, s'écria: «Pauvre homme, j'ai pitié de lui! Cela signifie que vous avez trop intimidé les paysans de pouvoir se servir des produits du jardin. Ce n'est pas juste; ce n'est pas de la charité les interdire de se servir de ce qu'ils cultivent. Ils ont plus droit de nous! Aujourd'hui, rassemblez tous les paysans qui travaillent dans le jardin et dites-leur qu'ils peuvent librement manger ce qu'y est produit. Mais pour ramener des affaires à la maison, ils doivent demander la permission. Et quand ils le demandent, il faut être généreux en l'accordant».

Je me suis permis d'observer: «Ainsi, ce qui est produit dans le jardin ne suffit pas même pour eux! Et puis la journée est leur payée». Le Père reprit: «Il est évident que vous êtes encore un garçon et que vous ne comprenez pas certaines choses de la vie. Je vous dis que, payés ou non, ils faut qu'ils puissent manger les fruits du jardin. Et puis, quelle belle rémunération vous donnez! Nous devons être larges et ne pas nous en tenir à la pure justice, mais faire preuve de charité, en particulier envers ceux qui travaillent avec nous. Nous devons les traiter non pas comme des serviteurs, mais comme nos plus chers collaborateurs».

68. Prier, faire confiance et utiliser tous les moyens

Quelques Capucins de Francavilla Fontana avaient décidé d'apporter d'étranges réformes à l'Ordre. Les Supérieurs, après avoir utilisé tous les moyens pour les corriger, avaient été contraints de renvoyer de l'Ordre les deux plus têtus, comme le Père Gerardo et le Père Tommaso. Le Père, qui les connaissait bien, fit tout son possible pour les faire se repentir, mais il échoua, de sorte qu'ils restèrent en dehors de l'Ordre. Cependant, il ne les abandonna pas, mais continua à les persuader, afin qu'au moins ils fassent partie du clergé séculier. Pour cette raison, il a pensé à les accueillir temporairement, en tant qu'invités, dans notre Maison d'Oria.

Avant qu'ils ne viennent, le Père me raconta brièvement leur histoire, puis ajouta: «Ce sont essentiellement deux bons Pères; un peu trompés et figés dans les idées, cependant il ne faut pas les abandonner. Ils seront nos hôtes pendant un certain temps, espérant qu'ils se repentiront et passeront au clergé séculier. Nous devons beaucoup prier, faire confiance à la grâce divine et utiliser tous les moyens possibles. Ce serait dommage de les perdre. On fait beaucoup pour avoir un prêtre; il faudra faire encore plus pour ne pas le perdre. Cela entre aussi dans notre mission spécifique, c'est-à-dire prier et travailler pour la conservation et la sanctification du clergé.

Lorsque les deux anciens religieux arrivèrent à la Maison, le Père les accueillit avec l'enthousiasme de la plus exquise charité. Il leur a donné l'habit de prêtres séculiers, leur a fourni tout ce dont ils avaient besoin et, dans une cellule séparée, il leur servait lui-même ces attentions que seule la charité peut suggérer.

Pour qu'ils puissent se repentir, le Père m'a dit de faire célébrer par la Communauté des neuvaines spéciales au Très-Saint Cœur de Jésus, à la Très-Sainte Vierge et à Saint Joseph. Il ensuite appliquait la Sainte Messe à cet effet et facilement, entre autres pénitences, a également fait des veillées. Pendant la journée, il avait souvent des conversations intimes avec eux, tant dans la chambre que dans l'Église.

Ils sont restés avec nous une dizaine de jours. Pour le Père Tommaso, d'équilibre plus sain, le Père a obtenu l'incardination dans le Diocèse d'Oria par Mgr Di Tommaso. En revanche, rien n'a été possible pour le Père Gerardo, qui se montrait très excentrique et sujet à un mysticisme tout à fait étrange.

Après plusieurs années, on apprit que le pauvre malheureux, qui avait essayé de fonder une sorte de Congrégation féminine à Francavilla Fontana, était tombé entre les mains du Saint-Office, avait été réduit à l'état laïque et excommunié. Malgré tout cela, cependant, le Père a continué à prier, et un jour il m'a dit: «Il ne faut pas se décourager dans de tels cas, ni s'abstenir de prier et de tout tenter pour ramener dans le droit chemin ceux qui ont malheureusement abandonné. Nous devons garder à l'esprit ce que notre Seigneur a fait pour Judas».

69. Pain et tomates

Un matin, je me promenais le long des allées du jardin d'Oria, avec le Père, lorsque nous rencontrâmes un paysan qui prenait son petit déjeuner avec du pain et des tomates. Le Père lui a demandé: «Vous ne prenez que ça pour le petit-déjeuner?». Le paysan a répondu: «Ce n'est que cela qui nous donne l'Institut. «Ne voudriez-vous pas un peu de café?». «Sans doute, mon Père Hannibal!». Le Père s'est tourné vers moi et m'a dit: «Ces ouvriers qui travaillent dans le jardin doivent aussi recevoir du café le matin». J'ai répondu: «Père, qu'en doivent faire les paysans avec le café? Ils sont habitués à manger du pain et des oignons le matin, ou du pain et des tomates ou des olives ou de la laitue... c'est ce que d'ailleurs nous mangeons le matin». Et le Père: «Je vous ai dit qu'au petit déjeuner, il faut donner du café à ces ouvriers qui travaillent au jardin».

Nous leur avons donné du café, mais au bout de quelques jours ils m'ont dit: «Ça suffit avec cette lavure qui nous affaiblit. Il vaut mieux revenir au menu précédent...». Je l'ai dit au Père, et il m'a répondu qu'au lieu de café, je leur donne du fromage. Puis il m'a demandé combien nous leur donnions par jour. Après l'avoir su, il a ajouté: «C'est un salaire dérisoire!». Et moi: «Père, ce sont des vieillards qui produisent si peu!». «De toute façon, il ne faut pas en profiter, - reprit le Père. - Et puis, les vieillards n'ont-ils pas besoin de vivre comme les autres? Au contraire, nous devons faire preuve d'une plus grande charité à leur égard et les récompenser car à leur âge, ils s'efforcent encore de travailler».

70. Les assister avec diligence et affection

Au mois d'août 1911, le Père accompagna dans notre Maison d'Oria un petit groupe de jeunes, appelés *Montemurrini*²⁵, parce qu'ils venaient d'une Congrégation fondée par le pieux prêtre Don Eustachio Montemurro. Cette Congrégation avait été supprimée, et le Père, pour que les jeunes ne se perdent pas, les prit sous sa tutelle. Il espérait un futur rétablissement de la Congrégation du Père Montemurro, à qui il aurait rendu les garçons. Pour cette raison, il n'a pas jugé opportun de les unir à nos aspirants, mais il les a laissés dans une section séparée, avec un assistant choisi parmi eux-mêmes.

La plupart des jeunes garçons étaient bons. L'assistant, en revanche, laissait beaucoup à désirer, tant en termes d'esprit que de discipline. Cela a malheureusement entraîné des répercussions sur la progression de toute la section. C'est pourquoi le Père m'a appelé et m'a

²⁵ Cf. n. 25

dit: «Cet assistant des Montemurrini ne va pas. J'ai décidé de vous mettre dans cette section. Nos aspirants restent confiés au Frère Pasquale, sous la conduite du Frère Giuseppe. Prenez le plus grand soin d'eux, après tout, ils sont bons. Traitez-les avec gentillesse, car ils se sentent encore désorientés, et ne suggérez pas qu'ils deviennent nos aspirants. Laissons cela au Seigneur, car nous ne savons toujours pas ce qu'il adviendra de la Congrégation du Père Montemurro. Espérons qu'elle peut se rétablir».

71. «Dites avec moi: elle est belle, très belle!»

Dans la petite chapelle intérieure de la Maison d'Oria, il y avait une image de la Divine Petite Bergère. Elle était si décolorée qu'elle avait presque perdu ses traits. Pour la restaurer, le Père la confia à un peintre de Tarente, une certaine Basile²⁶. Le Père, lorsque la reporta, avant de la montrer et de la exposer dans la chapelle, pour nous enflammer, nous raconta l'histoire et la dévotion avec laquelle la Madone doit être vénérée sous ce titre.

Lorsqu'il découvrit plus tard l'image, il s'exclama: «Vous voyez comme elle est belle! Crions: vive la Divine Petite Bergère! Regardez comme elle est belle, très belle!» Croisant mon regard, il m'a surpris plutôt indifférent, et m'a dit: «Frère Carmelo, regarde comme elle est belle!». J'ai eu l'imprudence de lui répondre publiquement: «Je n'aime vraiment pas ça du tout!». À cette affirmation, le Père devint sérieux et me dit: «Que dites-vous? De toute évidence, vous ne comprenez pas. Elle est belle, Très belle. Dites avec moi: elle est belle! Elle est belle!». Et moi, tout confus et honteux, je répétais à haute voix: «Elle est belle, très belle». Puis le Père a poursuivi: «Nous tous disons qu'elle est très belle; vous seule dites qu'elle ne vous plaît pas du tout. Vous seul êtes l'artiste!».

Puis il m'a appelé seul et m'a dit: «Vous avez été vraiment été imprudent de me dire devant les garçons que l'image ne vous plaît pas de tout. Je m'attendais vraiment à plus. Je n'aime pas trop ça non plus. Cependant, j'ai dû vous mortifier devant les garçons, parce que si vous ne leur dites pas qu'une image sacrée est belle, ils n'ont pas envie de lui adresser même pas une prière. C'est pourquoi je veux que les images sacrées soient belles, afin qu'elles expriment, au moins d'une certaine manière, la beauté spirituelle de ceux qu'elles représentent. Pour moi, la beauté d'une image sacrée ne consiste pas dans la préciosité de la matière dont elle est faite, ni dans l'art considéré en soi-même, mais dans l'expression avec laquelle elle inspire la dévotion. Lorsqu'une image sacrée n'inspire pas la dévotion, elle ne doit pas être exposée au culte.

«Je ne veux pas dire par là que l'art ne doit pas non plus être pris en compte. Au contraire, il faut cultiver le goût esthétique chez les garçons dès leur adolescence. La beauté est toujours belle, et elle affine l'âme. C'est un reflet de la beauté de Dieu, de la beauté de la grâce! Dans notre Institut, quand cela sera possible, nous devons cultiver les beaux-arts».

72. Il y avait un vieil homme dans la Maison d'Oria

Dans notre Maison à Oria, depuis de nombreuses années, il y avait un cher vieil homme, un certain Giacomo Bontempo, comme serviteur. Il était si bon, très pieux; travailleur

²⁶ Teresa Basile a eu plusieurs commissions de peinture. Elle vivait dans la pauvreté, et cela suffisait au Père pour recourir à elle de préférence, au-delà de la capacité artistique. Il lui a accordé une allocation mensuelle, en plus du salaire généreux pour chaque commande. À sa mort en 1920, le Père continua à faire du bien à sa fille (Cf. *Lettere del Padre: II*, 131, 299, 395).

infatigable et très attaché à l'Institut, il s'attirait la sympathie de tout le monde dans la Maison. Le Père lui accordait une attention particulière. Lorsqu'il arrivait à Oria, une de ses premières pensées était de se renseigner sur lui et d'aller le voir.

Une fois, alors que le Père séjournait à Oria, le vieil homme tomba malade. Le Père allait souvent lui rendre visite, et parfois même la nuit, qui sait s'il avait besoin de quelque chose. Un jour, se rendant lui visiter dans l'après-midi, il remarqua que la vaisselle usagée était restée sur la table de chevet. Du reste de la nourriture, il a également remarqué que cela ne convenait pas à la personne malade. Le vieil homme, pour nous excuser, essaya de faire comprendre au Père que tous les soins étaient pris pour lui de notre part, et que la nourriture était excellente pour lui.

Le Père, cependant, m'a appelé et m'a reproché, car de tout l'ensemble, il s'était rendu compte que le malade n'était pas soigné suffisamment. «Regardez ici: il y a encore des plats utilisés depuis longtemps qui ne font qu'attirer les mouches. Ensuite, les pâtes avec légumes et le fromage en deuxième plat sont bonnes pour ceux qui vont bien, pas pour les malades. Il faut leur donner des pâtes, de la bonne viande, des œufs frais, des fruits et, pour un vieil homme comme lui, un peu de vin. Mais vous devez toujours suivre les prescriptions du médecin, même pour la nourriture. Les malades doivent recevoir les plus grands soins sans distinction d'aucune sorte. Comme les Pères sont traités, ainsi devrait être traité le moindre de la Maison. En effet je dis que dans l'Institut quand il s'agit des malades, il n'y a ni premier ni dernier. Je l'ai dit à maintes reprises: pour les malades, il ne faut pas se tourner vers l'économie pour tout ce qui est vraiment nécessaire. Celui qui a la charge de ce malade doit être bien instruit de la manière dont il doit l'assister. Ces fonctions doivent être confiées à des éléments intelligents et affectueux. Et puis il faut les diriger et les suivre».

Lorsque ce vieil homme eut besoin d'un bâton, le Père lui-même prit soin de lui en acheter un très beau.

73. L'orphelin qui mouillait le lit

Un petit orphelin de la Maison d'Oria, la nuit comme le jour, ne ressentait normalement pas les stimules des besoins naturels. Ce qui le rendait ennuyeux pour ses compagnons et principalement pour les assistants, car ils devaient s'occuper du nettoyage.

Pour le soigner, Frère Giuseppe et Frère Pasquale ne trouvaient rien de mieux que des punitions et reproches piteux. Pauvre gars, il était vraiment pitoyable! À maintes reprises, pour ma part, j'ai fait remarquer que cette voie n'était pas humaine, et de plus contraire aux sentiments du Père. En réponse, on m'a dit de prendre soin de moi, et pendant ce temps l'enfant devenait de plus en plus triste. J'ai alors ouvertement déclaré que je rapporterais la situation au Père lorsqu'il viendrait à Oria. Il arriva le soir même de Messine, et après dîner, malgré l'heure inopportune, je lui expliquai tout.

Très désolé, il s'est exclamé: «Pauvre fils! Dans les mains de qui il est tombé! Pourquoi ne m'avez-vous pas informé plus tôt? Vous auriez dû m'écrire, où que je sois. L'avez-vous dit au Père Palma?». «Non, car il est aussi, comme vous le savez, absent depuis longtemps». «Si vous m'aviez écrit, je serais aussi venu exprès. Je n'avais pas réalisé que vous étiez si inconscient aussi. C'est l'œuvre du diable silencieux, comme ce fut le cas de Francavilla. Voulez-vous que se produisent les mêmes inconvénients qui se sont produits dans cette Maison là? Quel esprit de charité et quel esprit religieux est-ce là? Envoyez-moi Frère Pasquale dans la chambre». J'ai répondu: «Père, maintenant peut-être qu'il sera allé se coucher». «Peu

importe. Sortez-le du lit». (Et pourtant, le Père était ordinairement contre la réprimande tard le soir ou avant de manger).

Au bout d'un moment, le Frère Pasquale est venu me voir dans le dortoir, tout effaré. Il m'a raconté la sévère réprimande qu'il avait reçue. Le Père avait même menacé de lui faire déposer l'habit et de l'envoyer hors de la Congrégation. Puis ce fut au tour de Frère Joseph, et les reproches qu'il reçut se firent entendre du couloir. Le lendemain matin, Frère Giuseppe m'a demandé qui avait rapporté au Père les punitions infligées à l'orphelin. En fait, le Père était très mécontent, au point de menacer de le renvoyer de la Congrégation. Je lui ai répondu que c'était moi qui l'avait informé et que le Père m'avait durement reproché de ne pas l'avoir fait plus tôt.

Le Père me confia alors les reproches faits aux deux Frères et ajouta: «Je ne sais pas comment je dois faire pour vous clouer dans la tête que je suis totalement opposé, surtout aux châtiments lamentables».

En parlant de châtiments, je ne me souviens pas que le Père, depuis dix-huit ans que je le pratiquait, ait jamais puni qui que ce soit. Quand il ne pouvait pas s'en empêcher, il utilisait des punitions morales et il voulait donc que les autres se comportent ainsi. C'est pourquoi il a beaucoup souffert lorsqu'il s'est rendu compte que certains d'entre nous agissaient différemment. Et dans ces cas, il désapprouvait et reprochait fortement. Moi aussi pour cette raison j'ai été reproché plusieurs fois.

Ce qu'on ne peut expliquer des châtiments, c'est que théoriquement le Père les admettait et parfois en parlait et en écrivait d'une manière qui paraissait rigoureux; pratiquement cependant, comme mentionné ci-dessus, il n'a jamais puni, et était toujours contre la punition, surtout physique.

Une seule fois, je m'en souviens, pour quelqu'un qui se rendait insupportable et faisait du mal aux autres, il m'a répondu de le tenir séparé de ses compagnons jusqu'à sa venue, qui ne serait pas tardée. La séparation consistait seulement à ne pas le laisser rester avec les autres dans les actes communs.

74. Le mal est dans les pieds pas dans l'estomac

Le Frère Serafino, puis le Père Santoro, à cause de la sueur abondante, avaient des plaies formées aux pieds, à tel point qu'il fut obligé de se coucher avec une forte fièvre. Le garçon chargé de l'assister, au déjeuner, lui a apporté des pâtes avec des haricots comme soupe. À ce moment, le Père était près du malade; il rappela le garçon, ordonna de ramener le repas à la cuisine et me fit appeler.

À mon arrivée, alors que le Père me rappelait parce que je n'avais pas donné de consignes en cuisine pour soigner le malade, il m'a échappé que j'avais eu peu d'intérêt pour la nourriture car la fièvre ne dépendait pas de l'estomac, mais des plaies des pieds. Et le Père: «Quelle est cette façon de raisonner? Alors vous ne comprenez rien aux maladies et à la façon dont les malades doivent être soignés et assistés. C'est vraiment trop. Avec ces critères, pauvres garçons! Je vais vous trouver des livres traitant de ces choses. Cette connaissance est très importante, surtout dans les Communautés. À cet égard, certains médecins devraient être invités à organiser des cours spéciaux sur les soins aux malades et sur l'hygiène qui servent à préserver la santé et à éviter de nombreuses maladies».

75. «Pourquoi ne prends-tu pas le petit-déjeuner?»

Un matin de Carême, le Père a remarqué que je ne prenais pas de petit déjeuner, et il m'a dit: «Pourquoi vous ne prenez pas de petit déjeuner?». J'ai répondu: «Parce que maintenant je suis obligé de jeûner; j'ai déjà eu 21 ans». «Non, vous ne pouvez pas jeûner, à la fois parce que vous êtes fragile et parce que vous êtes chargé d'assister les garçons jour et nuit, ce qui, s'il est bien fait, use également votre santé». J'ai répondu: «Comme si l'assistance était comme biner!». «Je vous ai dit, - ajouta le Père, - que si l'assistance est faite comme il faut, elle est lourde, à un autre égard, pas moins que le binage. Être toujours avec les garçons, être comme l'un d'entre eux et les suivre en tout pour qu'ils ne se blessent pas, qu'ils ne commettent pas de fautes; et, plus encore, de les former physiquement, moralement, religieusement, intellectuellement et civilement: tout cela est très difficile. L'assistant des orphelins surtout doit avoir des soins maternels pour les garçons, s'attacher à eux, sans jamais faire peser la discipline. La chose la plus difficile, mais en même temps la plus efficace dans l'art éducatif, est de savoir amener les garçons non pas tant à faire une chose déterminée, mais à les persuader à vouloir le faire. Si l'assistant ne maîtrise pas ses nerfs, il devient un fardeau pour les garçons, alors qu'ils sont une croix pour lui. Les mères qui s'occupent correctement de deux ou trois enfants épuisent leur vie; combien plus cela peut-il arriver à un assistant qui en a tant et tant?».

76. Pratiques de piété et apathie

Pendant quelques mois, j'ai été transféré à Messine pour remplacer le Frère Luigi dans l'assistance des orphelins, qui malheureusement laissaient à désirer dans la discipline et plus encore dans les pratiques de piété.

Le Père, étant à Messine, se rendait compte personnellement et essayait de toutes les manières, avec des instructions, des exhortations et des prix... de les récupérer. Cependant, il s'est rendu compte que les garçons ne faisaient pas le profit souhaité. Un jour, il me dit: «Je suis très inquiet de l'apathie de ces garçons, surtout en matière de religion. Je ne sais pas s'il serait préférable d'essayer de les faire assister à la Sainte Messe et de ne leur faire approcher de la Très-Sainte Communion qu'une fois par semaine. Qu'est-ce que vous en pensez?». J'ai répondu: «En fait, je serais d'avis de les laisser libres à la fois pour l'assistance à la Sainte Messe et pour la Très-Sainte Communion. Mais je donnerais toujours la commodité de la Messe tous les jours».

«Vous avez raison», - a ajouté le Père, - aussi parce que nous écrivons dans nos estampes que les orphelins offrent chaque jour leurs prières, la Sainte Messe et la Très-Sainte Communion pour leurs bienfaiteurs. Et puis il y a des garçons qui prient bien et qui sont à l'aise dans l'Église».

Ils furent donc laissés libres et on peut dire qu'au bout d'une quinzaine de jours, tous les garçons allèrent librement écouter la Sainte Messe et furent plus assidus à la Communion.

77. Les reproches et les punitions sont comme des opérations chirurgicales

Après quelques mois, le Frère Luigi retourna à Messine et reprit la charge d'assistant des orphelins. J'ai dû rester là encore quelques jours, en attendant de passer la visite militaire.

Un soir, alors que les orphelins récitaient le Chapelet dans la Chapelle, un garçon non seulement ne répondait pas aux prières, mais il dérangeait ses voisins. Réalisant cela, Frère Luigi, il alla lui faire des reproches et lui donna une gifle solennelle. Le garçon devint si agacé qu'au lieu de répondre aux prières, il s'abandonna, sur le même ton de prière, à des jurons de colère contre l'assistant.

Moi, qui était derrière le garçon, je l'ai secoué et l'ai reproché à haute voix. Il a répondu avec un geste de dépit. Le Père, qui était au fond de la Chapelle en train de prier, a remarqué le geste. Alors, quand nous sommes sortis, il m'a demandé des explications et je lui ai tout dit. Il m'a immédiatement dit: «Dites à Frère Luigi de m'envoyer le garçon dans la chambre et que je veux lui parler. Comment va ce garçon?».

J'ai lui répondu: «Au fond, il est bon, mais quand on le heurte, il s'emporte et puis il ne sait plus ce qu'il dit et ce qu'il fait». Et le Père: «Mais, si vous savez qu'il en est ainsi, et qu'au fond il est bon, pourquoi ne le prenez-vous pas selon son humeur?». Puis il a observé: «Il faut garder à l'esprit que les reproches, et plus encore les punitions, sont comme des opérations chirurgicales. Avant de commencer l'opération, le médecin vérifie d'abord si l'opération est vraiment nécessaire. Et, s'il l'estime ainsi, pour ne pas envoyer facilement le malade dans l'autre monde, avant de l'opérer, il prend toutes les précautions nécessaires; c'est-à-dire qu'il examine le cœur, le sang, la pression et tout ce que la prudence suggère. C'est ce que l'éducateur doit faire avant de gronder et, plus encore, avant de punir. Tout d'abord, il doit se rendre compte de l'étendue de la faute; il faut ensuite vérifier si la correction est absolument nécessaire; s'il la considère telle, il doit l'adapter selon son caractère, sa nature, sa susceptibilité individuelle, et respecter toutes les règles de prudence, afin que la correction soit efficace et non inutile, ou, pire encore, nuisible.

«Parfois, une réprimande, et plus encore une mauvaise punition, au lieu de bien faire les choses, a un effet complètement opposé. En fait, qu'est-ce que le Frère Luigi a réalisé avec la gifle donnée au garçon dans la Chapelle? Après tout, si les mains ne doivent jamais être utilisées, encore moins doivent-elles être utilisées à l'Église. Ce fut une occasion d'inattention générale, et le garçon au lieu de prier, comme l'aurait voulu Frère Luigi, finit par le maudire, avec grand scandale de ses compagnons.

«Vous aussi, vous avez eu raison de l'avertir de s'arrêter, de ne pas le secouer brutalement. Connaissant son caractère, il fallait agir avec grâce. Si le Frère Luigi, au lieu de lui donner la gifle, l'avait gentiment prévenu, le garçon n'aurait pas tempêté au lieu de prier. S'il continuait encore à harceler ses compagnons voisins, tout au plus on pouvait l'expulser de la Chapelle. De même, si vous l'aviez gentiment averti d'arrêter, le garçon se serait arrêté sans aucune réaction.

«Enfin, puisqu'il s'agit de pratiques de piété, il faut éviter de les imposer. En amenant les garçons à les aimer, à comprendre leur beauté, leur utilité, leur besoin de salut éternel, ils finiront par les désirer. On sait qu'un acte de religion, même le plus saint en lui-même, est d'abord un acte de religion en tant qu'il est fait avec la volonté. Y a-t-il quelque chose de plus beau et de plus saint que la Très-Sainte Communion et la Confession? Pourtant, s'elles sont pratiquées par imposition, elles peuvent être stériles et même sacrilège, lorsque manquent les dispositions essentielles!».

78. Quand l'habit... fait le moine

J'étais dans un dortoir, aidé par des gars, déplaçant et commandant les lits. Le Père m'ayant vu, me dit: «Ces travaux se font avec un tablier, à la fois pour l'hygiène et par respect pour le saint habit. Et puis, ce vêtement n'est-il pas celui que vous portez lorsque vous sortez de la Maison?». Je répondis: «Oui».

Et le Père a repris: «Ce n'est pas bien. À la Maison, en effet, vous pouvez utiliser une robe même malmenée par l'usage, tant qu'elle reste propre et décente. Mais, quand vous sortez, il faut en porter un meilleur, pour ne pas disparaître dans la société. Même les garçons ne doivent pas porter la même robe à l'intérieur et à l'extérieur de la Maison. Peut-être que les gens à la maison s'habillent comme ils le font dehors dans la rue?».

J'ai répondu: «Je sors ordinairement de la Maison plusieurs fois par jour; donc à chaque fois je dois changer de vêtements?». Et le Père reprend: «Et qu'importe? C'est aussi un exercice de pauvreté. Les laïcs le font pour des raisons d'économie, et ne devrions-nous pas le faire pour la sainte pauvreté? Et puis l'habit utilisé pour la Maison n'est pas d'ordinaire toujours tenue décente. Comment est-il possible de le porter lorsqu'on sort de chez soi? Celle-ci est éducation. Après tout, quand on s'habitue à changer de vêtements, cela devient facile et presque naturel. C'est aussi un bon exemple qui est donné aux garçons».

79. «Donnez-lui un cigare par jour»

Tandis qu'un jour j'allais avec le Père chez l'Institut Saint Benedetto, chez les Sœurs, sur une place d'Oria nous rencontrâmes un hobereau qui était tombé dans une baisse fortune et était déjà bien connu du Père, qui l'aidait souvent. Il fumait tranquille. Cependant, dès qu'il vit le Père, il eut honte, et ne trouva rien de mieux que de mettre le cigare encore allumé dans sa poche. En riant, je dis cela au Père qui, dès qu'il fut près de lui, dit avec délicatesse: «Peut-être vous avez mis le cigare dans votre poche sans l'éteindre. Assurez-vous de ne pas vous faire de mal».

Le hobereau, tout mortifié, répondit: «Père, je n'avais pas fumé depuis plusieurs jours parce que je n'avais pas l'argent pour pouvoir acheter un cigare. Maintenant, un ami m'en a offert un, et je dois dire la vérité, je l'ai apprécié avec un réel plaisir. Sans fumer, je souffre beaucoup. Maudit vice! J'ai essayé de l'enlever, mais je n'ai pas pu».

Et le Père: «Combien de cigares fumez-vous habituellement par jour?». «Beaucoup, au bon vieux temps, mais maintenant que je ne peux plus, deux par jour me suffisent!». «Deux c'est trop à votre âge, - reprend le Père, - ils font mal à votre santé». Et se tournant vers moi, il me dit: «Donnez-lui un cigare par jour».

En nous éloignant, j'ai objecté: «Quant à l'aider à manger et à se vêtir, c'est bien; mais maintenant, nous devons aussi l'aider... à maintenir le vice?». Et le Père: «Mais à son âge, que voulez-vous faire de lui? Il souffre déjà tellement d'autres privations. Diminuez sa souffrance, ne pensez-vous pas que c'est aussi de la charité? Ou voudriez-vous l'éduquer dans la vieillesse?».

80. «Cet orphelin ne doit pas être accepté»

Le Comte Dendice di S. Vito dei Normanni, accompagné d'un de ses administrateurs, est venu dans notre Maison d'Oria pour recommander l'accueil d'un orphelin, tandis que le Père et le Père Palma étaient absents de la Maison. J'assurai le Comte que le Père, compte tenu de sa recommandation, l'accepterait, de préférence à d'autres, à la première place disponible.

Quand le Père est venu, je l'ai informé immédiatement, comme d'une chose de grande importance. Mais, il a répondu de manière décisive: «Cet orphelin ne doit pas être accepté, maintenant ni jamais, précisément parce qu'il est recommandé par le Comte Dendice, une personne très importante et riche. Il est évident que vous n'avez pas encore compris l'esprit de notre Institut. Notre mission est d'accueillir les orphelins les plus pauvres et les plus abandonnés, qui ne peuvent être aidés par personne. Ce doit être la carte et la recommandation déterminante de l'accueil chez nous. L'orphelin recommandé par le Comte, à supposer qu'il soit vraiment pauvre, n'est nullement abandonné, car il peut l'aider. Un homme aussi influent trouvera facilement une solution ailleurs. C'est le but de notre Institut, auquel nous devons rester fidèles, si nous ne voulons pas déformer la nature même de la Congrégation. Le Seigneur bénira l'Œuvre et la Providence divine ne nous fera jamais défaut».

J'ai demandé au Père comment je devais lui dire, ayant déjà envoyé les documents. «Répondez que pour le garçon il n'y a pas de place (c'est-à-dire pour les garçons qui ne sont pas vraiment pauvres et abandonnés, comme c'est celui qu'il recommande)». Je repris: «Père, l'administrateur du Comte a dit que, s'il fallait payer un salaire pour l'accueil de l'orphelin, elle serait payée». Et le Père aussitôt: «Mais alors vous n'avez encore rien compris à propos de ce que je vous ai dit? Ici c'est une question de principe. Il faut abriter, je le répète, les plus pauvres et les plus démunis.

«Notre mission est d'accueillir et aussi de rechercher les cas les plus déplorables. Préférer l'accueil de quelqu'un qui peut payer la pension serait quelque chose de contraire à la nature de l'Œuvre, une offense à la Providence divine, trompant la volonté des bienfaiteurs. La Providence vient à notre rencontre si généreusement pour l'entretien des orphelins. Jamais pension! Malheur à nous si notre Institut ne se maintient pas dans cet esprit de foi. Mais cela ne veut pas dire que lorsque vous pouvez obtenir de l'aide, vous ne devriez pas essayer de l'obtenir; à condition toutefois que ce ne soit jamais une condition».

81. Donnez et il vous sera donné

À la porte de nos deux Instituts d'Oria il y avait un va et vient des pauvres non seulement au moment de la distribution de la soupe, mais aussi à toutes les heures de la journée. Je ne dirai pas quand on savait que le Père était à Oria. S'il faisait le tour du pays, il était bientôt entouré de mendiants et de nécessiteux. Il en attirait d'autres au retour, car n'ayant plus rien à donner, il les invitait à l'Institut. Dès qu'il arrivait, il demandait de l'argent au Père Palma, à moi ou au Frère Giuseppe; et quand il n'en avait plus, il faisait le tour de la Maison et donnait aux pauvres ce qu'il trouvait: vivres, vêtements... Aussi généreux qu'il fût avec les pauvres, aux Communautés il ne faisait pourtant manquer rien. Il disait souvent que la charité est ordonnée, et donc nous devons progressivement commencer par ceux envers qui nous avons de plus grands devoirs.

Lorsqu'il demandait de l'argent pour l'aumône, il utilisait souvent le mot "prêter". Un jour, j'ai demandé: «Mais pourquoi, Père, vous dites prêter? Quand l'argent est là, il est là, et ça suffit. À la fin...». «À la fin...! Vous voulez dire que je ne restitue jamais, n'est-ce pas? Je dis "prêter", non pas à moi, mais à la divine Providence, qui est très généreuse et qui rend au centuple».

Un jour qu'il était vraiment assiégé par les pauvres, il m'a demandé si je voulais lui prêter trois cents lires. J'ai répondu que dans toute la Maison il y en avait peut-être deux cent cinquante. Fallait-il tout leur donner? «Oui, - répondit-il, - donnez-les-moi toutes; elles plutôt ne me suffisent pas. La Providence divine prendra soin de nous». Au bout de quelques jours, la famille Carissimo envoya une lettre adressée au Père, contenant deux mille lires; elle envoya aussi une grosse dame-jeanne d'huile et une de vin. Le Père observa: «Voyez-vous comment la divine Providence nous aide? J'ai fait l'expérience que la vie de notre Institut est un miracle continu de la divine Providence. Plus j'ai donné, plus la Providence me l'a rendu au centuple».

Une autre fois, il m'a dit: «Récupérez tout l'argent de la Maison. L'Institut féminin fera de même, car nous devons aider un Monastère de Religieuses cloîtrées qui a un besoin sérieux et urgent». Au total, 565 lires on a pu être récoltées. Quelques semaines plus tard, une lettre est arrivée d'Amérique d'une de nos dames zélatrices avec 150 dollars, récoltés par des dévots antoniens. Le Père a appelé moi et le Père Palma et nous a dit: «Voyez-vous comme la divine Providence est généreuse avec nous? Nous avons envoyé 565 lires à ce Monastère, et la Providence nous envoie aujourd'hui 150 dollars! Cet esprit de foi en la divine Providence doit toujours régner dans nos Instituts».

82. «Le Père Palma fait tout avec diligence»

J'avais rapporté au Père des plaintes et des commentaires qui ont circulé parmi nous au sujet du Père Palma, parce qu'il était souvent absent d'Oria et se rendait dans les Maisons de nos Sœurs²⁷. Le Père devint sérieux, et sur un ton d'étonnement et de désapprobation il me dit: «Vous aussi vous écoutez ces commérages? Ça me fait penser. Occupez-vous de vos affaires et soyez plutôt reconnaissant au Père Palma pour tout ce qu'il fait. Mettez-vous dans la tête que s'il est souvent absent d'Oria, il ne s'y promène pas pour s'amuser. Il s'occupe de l'aménagement des Maisons et du problème économique. Je lui ai confié cela, à la fois parce que je n'arrive pas à tout, et parce que le Père Palma fait tout avec diligence et zèle selon mes directives. Pour cette raison, il se rend aussi souvent dans les Maisons féminines, notamment pour l'établissement, le développement et la gestion des Secrétariats Antoniens. Les Secrétariats sont les canaux de la divine Providence, qui se sert du Père Palma pour un système tellement rationnel qu'il étonne tout le monde. Et comme ce travail doit pour l'instant être fait par les Sœurs, qui n'ont pour l'instant ni culture ni préparation suffisante à cet effet, le Père Palma doit les assister avec plus d'assiduité.

«Par conséquent, plutôt que de vous plaindre et de faire des commentaires peu charitables, soyez reconnaissants et admirez les sacrifices que le Père Palma et les Sœurs font pour votre entretien et celui des Communautés masculines et féminines. Vous devez surtout travailler dur pour dissiper ces plaintes et commentaires, qui sont l'œuvre du diable qui veut détruire le bien».

83. Pas de pénitences extraordinaires

Alors que les aspirants étaient en récréation dans le bosquet d'Oria, s'amusant joyeusement, le Père arriva avec deux Monseigneur qui visitaient le jardin. Les deux visiteurs,

²⁷ Au sujet du Père Pantaleone M. Palma (1875 1935), le Père Carmelo Drago lui-même a donné un témoignage circonstanciel, qui peut être lu dans la *Positio*, vol. II, p. 329 346.

observant les garçons, heureux et bien nourris, dirent au Père: «C'est vraiment agréable de voir à quel point ces garçons sont en bonne santé et heureux». Le Père répondit: «Je n'ai pas prescrit de pénitences extraordinaires aux miens, celles imposées par la Sainte Église suffisent. La pénitence majeure dans nos Instituts c'est d'abord que chacun fasse son devoir, travaille pour le Seigneur et aide son prochain; puis vie commune, observance des conseils évangéliques, mortification des sens. Quant aux autres mortifications corporelles, nous les laissons aux initiatives individuelles, régies par une saine prudence et par la sainte obéissance».

Et autant que le Père personnellement faisait des mortifications et pénitences corporelles de toutes sortes, comme jeûnes, disciplines, cilices, veillées..., qu'il cachait avec une merveilleuse tactique pour ne pas attirer l'attention, il voulait que ses religieux soient modérés et prudents en cela.

84. "Je voudrais une grande pompe qui jette toujours de l'or"

Une fois les récoltes dans la campagne d'Oria furent maigres et un hiver très triste attendait les gens. Des familles entières réduites à la famine s'ajoutaient aux pauvres ordinaires.

On peut imaginer la prolifération des nécessiteux autour de nos Instituts et les difficultés d'avoir à faire face à une telle situation d'urgence. Heureusement pour ces personnes, le Père était resté presque toujours à Oria pendant cette période: il ne voulait pas manquer l'occasion de faire tout son possible dans le domaine de la charité, qui lui était tout à fait dans son cœur. Mais, malgré l'impossible, l'argent, les vivres, les vêtements ne suffisaient jamais.

À un boucher qui avait une famille nombreuse à nourrir, n'ayant rien à donner, il remit le seul mouton qui pâturait dans le jardin. Il tourna alors à nouveau à frapper pour la faim et refusa la petite aumône qui lui était donnée. Peut-être avait-il espéré... recevoir des vaches!

Le Père souffrait dans son cœur et nous recommandait continuellement d'élever nos pensées à la divine Providence. Vers la fin février la Maison avait l'aspect d'un entrepôt vidé, il n'y avait absolument plus rien pour les Communautés internes ni pour les pauvres gens. Cependant, il ne se décourageait pas, il écrivait aux Maisons de Messine pour obtenir de l'aide et le détourner vers les pauvres d'Oria.

Un jour, alors qu'il n'avait aucun moyen d'aider ces multitudes, il s'exclama, ou plutôt se défoula ainsi: «Je voudrais avoir une grande pompe qui jetterait de l'or et de l'or pour permettre la charité envers tous les nécessiteux. Cela ne devrait pas être du tout pour notre commodité. Au contraire, il devrait avoir plus de poids pour nous, nous engageant à le conserver, à l'administrer et à le distribuer comme un don de la Providence divine. C'est une bonne chose d'essayer d'avoir des biens pour des œuvres de charité. Mais malheur si cela était pour amasser des richesses, ou, pire encore, pour notre confort personnel, nos plaisirs et notre luxe. Ce serait notre ruine spirituelle, et aussi la ruine de la Congrégation.

«Les biens de la Providence sont comme des choses sacrées qui doivent servir uniquement et exclusivement au culte de Dieu et au secours du prochain. De tout ce que la Providence nous envoie, de ce que possède la Congrégation, nous ne sommes que des gardiens et des administrateurs. Nous gérons tout selon la volonté de l'Église, et les prescriptions de nos Constitutions et Règlements. Tant que cet esprit régnera dans la Congrégation, chacun de nous progressera dans la sainte perfection, et la Congrégation continuera aussi à s'établir de plus en plus dans la sainte Église».

Puis il poursuivit: «Il faut éviter de thésauriser l'argent en le gardant en dépôt à la poste ou à la banque pour en obtenir l'intérêt relatif. Au contraire, tout doit servir au plus grand

développement de l'apostolat du Rogate et des Œuvres de charité. Ces sont nos vrais dépôts qui portent leurs fruits et obligent la Providence divine à venir à notre rencontre. Notre banque, notre dépôt sûr et inépuisable, notre pompe qui déverse toujours de l'or c'est la confiance en la Providence. Les dépôts bancaires sont très dangereux, car ils peuvent diminuer notre confiance en la Providence, lier nos cœurs à l'argent et être une occasion de l'utiliser à notre détriment spirituel. En pratique, cependant, notre pompe qui jette toujours de l'or, comme nous le constatons tous les jours, ce sont les Secrétariats Antoniens, précieux canaux de la divine Providence. Il faut donc avant tout savoir les apprécier, et être reconnaissant au Seigneur.

«Nous devons ensuite être fidèles dans la prière et la dévotion constantes à Saint Antoine de Padoue, que le Seigneur utilise pour nous pourvoir. Nous devons aussi nous intéresser à ce que les Secrétariats Antoniens soient bien organisés et gérés dans un esprit de foi, afin d'en faire des centres d'apostolat et de charité.

«La pompe qui jette de l'or, cependant, c'est aussi le travail. Il faut bien avoir foi en la Providence divine ainsi qu'en les Secrétariats Antoniens. Mais cela ne doit pas nous dispenser de la loi du travail, à laquelle nous devons nous sentir plus poussés, en faisant aussi des sacrifices, si nécessaire. Il faut garder à l'esprit que le travail n'est pas seulement une source de revenus, mais, lorsqu'il est fait dans un esprit d'obéissance, il nous fait escompter nos péchés et est une source de mérite pour le ciel. Il faut encore se rappeler que, dans les premiers jours, notre Œuvre était soutenue principalement avec le produit des travaux. De même qu'il faut garder à l'esprit ce qui est dit justement, c'est-à-dire que l'oisiveté est le père des vices. Si malheureusement l'oisiveté entrait dans nos Communautés, certainement les vices y entreraient aussi, et l'Œuvre tomberait en ruine.

Une autre pompe, qui jette de l'or pour nous permettre la charité, c'est l'économie, surtout quand cela se fait avec un véritable esprit de pauvreté. Tout c'est la source, en plus des gains matériels, de nombreux mérites pour le ciel, et sert aussi d'édification pour les autres».

85. Qui met la main à la charrue...

Alors qu'un jour à Oria je me trouvais avec le Père pour lui faire un rapport sur la Maison, le Père Palma est venu et lui a dit qu'il y avait un prêtre à la porte qui cherchait de l'aide, se trouvant dans un besoin urgent. Le Père a immédiatement répondu de l'aider de toutes les manières possibles. Père Palma ajouta alors que ledit prêtre avait été Frère Mineur, voire le dernier Gardien de *San Pasquale*, et qu'il était ensuite passé au clergé séculier. Il a également dit qu'il appartenait à l'une des familles les plus riches du diocèse d'Oria, mais qu'il avait été abandonné par les proches. Le père Palma ajouta: «Moi, quand j'ai pu, je l'ai toujours aidé, car il fait vraiment peine».

Le Père reprit: «Bien sûr qu'il fait peine. Mais souvenons-nous aussi des paroles de notre Seigneur: *Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas digne du Royaume des Cieux!* Cependant, pour notre part nous faisons le devoir de charité, d'autant plus qu'il est toujours ministre de Dieu. En effet, donnez-lui ces cent lires que j'avais promises à Saint Joseph pour les pauvres, à l'occasion de la morsure du chien que j'ai eu, et dont on craignait la rage. Si nous devons être généreux avec tous en faisant l'aumône, nous devons être particulièrement généreux avec les personnes consacrées: religieux et religieuses et prêtres. De plus, que pouvons-nous savoir de ce pauvre homme, quelles ont été les raisons qui l'ont poussé à quitter l'Ordre? Nous devons porter un intérêt particulier à ces pauvres religieux et prêtres qui se sont égarés sur le droit chemin, afin que notre charité spirituelle et matérielle les aide à le retrouver».

86. Les images sacrées dans la sacristie

Dans notre Église d'Oria, à la fois sur les autels et sur les murs, il y avait ici et là pas mal d'images sacrées. Une fois, j'ai eu l'imprudence de les rassembler presque toutes et de les accrocher aux murs de la sacristie, si bien qu'elle semblait transformée en galerie d'art.

Quand il les a vues, le Père m'a demandé qui avait eu cette idée heureuse. Écoutant que c'était moi, il m'a donné une bonne réprimande: «Je ne sais pas comment vous vous êtes persuadé de faire cela; vous êtes vraiment un iconoclaste. Comment osez-vous faire certaines choses sans permission? Qui êtes-vous? Les images sacrées aident beaucoup à la dévotion, surtout chez les garçons. C'est pourquoi l'Église les expose au culte sacré. Heureusement, vous n'avez pas enlevé aussi les statues de l'Église! Aujourd'hui, remettez les peintures dans l'église où elles étaient auparavant».

Moi, confus, je n'osais pas m'excuser et encore moins insister, car quand il s'agissait de choses sacrées, avec le Père ce n'était pas si facile d'apporter des excuses ou même des raisons. Plus tard, j'ai rassemblé de courage et me permis d'observer: «En fait, je n'avais pas l'intention de les enlever complètement. J'ai pensé à les réexposer dans l'Église quand reprendraient hommages, triduums et neuvaines en leur honneur...».

Puis le Père lui-même est venu à la sacristie et m'a dit celles que je pouvais non mettre à nouveau dans l'Église. Certaines, qui n'étaient pas belles et expressives, il m'a dit de les remplacer par de autres meilleures.

87. La structure d'un Institut est un élément d'une éducation saine

Entrant dans la salle de réception à Oria avec le Père et le Père Palma, le Père Palma a remarqué que la poignée de la porte était cassée et m'a demandé qui l'avait cassée. J'ai répondu que je ne savais pas, et il m'a dit que je devais trouver le coupable et le punir.

«En vérité - le Père intervint, - il ne faut pas chercher qui a cassé la poignée, mais qui l'a fait mettre. Ce n'est pas un modèle à placer là où il y a des garçons de tous âges comme ici (il s'agissait d'une poignée coudée recouverte de porcelaine). Ce type peut aller là où il y a des gens qui savent s'en servir. Pour ouvrir la porte, le garçon s'accroche à la poignée, pousse à droite et à gauche, de haut en bas, sans tenir compte de la juste direction, et casse si facilement tout».

Le Père Palma a repris: «Mais la logique elle-même nous dit comment faire». Et le Père: «Père Palma, vous parlez de logique, comme si les garçons avaient étudié Rosmini ou Pestalozzi. Il faut garder à l'esprit que les garçons commencent à avoir l'usage de la raison ordinairement à l'âge de sept ans. Dans la construction et l'ameublement de nos Maisons, nous devons donc prendre soin de la destination à laquelle elles doivent servir. La structure, la conformation et l'adaptation des locaux contribuent grandement à une bonne discipline et à la formation.

«Pour cette raison, dans nos bâtiments, si pour la statique et l'esthétique nous devons nous en remettre aux ingénieurs et techniciens, en ce qui concerne la distribution des pièces, le fonctionnement et l'adaptation, nous ne devons pas nous fier aveuglément à eux, mais il est nécessaire de donner nos directives en fonction de l'objet auquel la Maison sert, conformément à de sains principes moraux, disciplinaires et pédagogiques. Ce serait vraiment bien d'avoir aussi nos propres techniciens et ingénieurs! Ce serait très utile, et servirait à la fois à une plus grande efficacité de nos Instituts et à tirer de grandes économies. Pour l'instant nous avons des

Maisons qui conviennent aux petits et aux grands sans distinction, mais plus tard, si le Seigneur voudra que l'Œuvre s'étende, il faudra les construire selon les besoins de l'âge et selon le type d'école et de profession».

88. La vraie prière

Un certain Père Fazio, jésuite, a dicté un excellent cours d'exercices spirituels à Oria. Le Père, Père Palma et Père Vitale ont également participé, et ils furent tous très contents. Une fois le cours à la communauté religieuse terminé, on lui a demandé de tenir une réunion de trois jours pour les aspirants avec les orphelins plus grandelets. Cette fois, le résultat fut tout autre. Le prédicateur ne réussissait pas à être en syntonie avec ces garçons. Un jour, parlant de la prière, il dit: «Votre façon de prier n'est pas prière. Vous dites toujours Pater noster, Pater noster. Vous devez réfléchir à ce que vous dites, vous devez méditer. La prière doit être un acte d'adoration, d'action de grâce, de demande à Dieu pour les choses qu'on désire».

Un jour, parlant de la prière, il dit: «Votre façon de prier n'est pas prière. Vous dites toujours Pater noster, Pater noster. Vous devez réfléchir à ce que vous dites, vous devez méditer. La prière doit être un acte d'adoration, d'action de grâce, de demande à Dieu pour les choses qu'on désire».

J'étais présent, et je n'ai aimé pas cette façon de parler aux garçons; j'ai effectivement pensé que c'était imprudent. C'est pourquoi, comme j'ai vu le Père Fazio seul dans le jardin, je m'approchai de lui et sans beaucoup de préambule je lui dis: «J'étais aussi présent à votre conférence aux garçons, et je te dis que cette façon de parler de la prière et de la récitation du Pater noster, Pater noster, je ne l'ai pas aimé. J'observe seulement que dans l'Evangile je n'ai jamais lu que pour prier il faut faire la composition du lieu, le prélude et ainsi de suite. Au lieu de cela, j'ai trouvé que notre Seigneur, lorsque les Apôtres lui ont demandé de leur apprendre à prier, a répondu: «À partir d'aujourd'hui, vous prierez ainsi: *Pater noster...*».

À cette observation de ma part, le Père Fazio fut fortement offensé, me fit de sévères reproches, et alla se plaindre au Père Vitale, qui me fit appeler. Il me reprochait sérieusement dans le couloir, pendant que le Père passait par là. Le Père Vitale l'avertit immédiatement de mon imprudence. Le Père, ayant entendu le fait, répondit: «Certainement ce que Frère Carmelo lui a dit, ni moi ni vous ne le lui aurions dit. En tout cas, il ne lui a pas exposé une hérésie, mais une observation fondée. Bien sûr, il y a des choses qui se disent très bien aux personnes âgées, mais qu'il est déconseillé de dire aux garçons».

Pendant ces trois jours, le Père Fazio a exigé que les garçons gardent un silence parfait tout le temps. Le Père n'était vraiment pas de cet avis, mais à cause de la façon dont le prédicateur l'exigeait, par respect pour lui, il y adhéra. À la fin de la retraite, dès que le silence fut libéré, ce fut une explosion de joie des garçons, qui se mirent à crier et à sauter sauvagement. Le Père qui était présent a commenté: «C'est inutile, la nature est toujours la nature. Lorsqu'elle est forcée, même les pratiques de piété, même les choses spirituelles, produisent souvent l'effet inverse de ce qui est désiré. Il faut avoir à l'esprit, surtout pour les pratiques de piété, non pas de les imposer, mais de les faire aimer. Ceci est l'art, ceci est le vrai secret».

89. Le Père à Palerme

J'étais militaire à Palerme depuis une vingtaine de jours, lorsque le Père, sachant que je devais subir une autre visite, vint des Pouilles avec l'espoir de me faire déclarer réformé ou

d'obtenir au moins une longue convalescence. L'espoir reposait sur les nombreuses prières qui avaient été faites dans les Maisons à cet effet, sur ma frêle constitution (j'avais déjà été réformé pour la première fois), et sur la forte recommandation qu'un certain Père Messina aurait faite au Président de la Commission.

Le Père et le Père Messina ont fait tout leur possible, mais en vain. J'ai été déclaré apte aux services de santé. Le Père m'a dit: «Nous avons fait tout ce qui est humainement possible. Cela signifie que c'est la volonté de Dieu, après tout, servir le pays est aussi un devoir. Étant affecté à la santé, vous pouvez faire de votre service une véritable mission. Prendre soin des malades et des blessés est la plus belle partie de la vie militaire. Le service que vous rendez aux malades, faites-le avec un esprit surnaturel et vous gagnerez un grand mérite devant le Seigneur. Je recommande la prière, et faites le possible pour fréquenter les saints Sacrements. Je vous enverrai un *Agnus Dei*».

Lors de sa venue, le Père m'a trouvé encore revêtu de l'habit religieux. Stupéfait, il m'a demandé: «Alors vous vous êtes présenté ainsi, et vous avez toujours été ici avec l'habit?». «Oui» répondis-je. «Et comment vous retrouvez-vous au milieu de cette masse de jeunes?». «Je me sens bien. Au début quelqu'un s'est moqué de moi, mais quand ils ont vu que je le portais joyeusement, ils ont commencé à me respecter, soldats et officiers. D'ordinaire, ils ne me laissent pas aller en file pour marcher avec les autres ou pour effectuer des exercices. Ceux de mon dortoir savent que chaque matin je me lève tôt et que je sors pour la Sainte Messe et la Communion à l'Église voisine de Père Messina, et ils sont plus que respectueux. Il y a certains socialistes, avec qui je me l'entends bien, qui observent avec un brin d'esprit: "Laissez-le faire, il est obsédé par la religion". Cependant, j'ai su que pendant la semaine, ils nous donneront l'uniforme. Quand je serai obligé le porter, j'enverrai l'habit religieux à Messine». Le Père a répondu: «Je suis heureux que vous teniez l'habit sacré en haute estime. Il est vrai, comme on dit, que l'habit ne fait pas le moine; mais c'est vrai que quand on vit en tant que religieux, l'habit est la décoration du religieux».

Le Père est resté à Palerme pendant trois jours. Entre autres choses, il m'a recommandé d'écrire souvent et de présenter avec toute simplicité tout besoin. En partant, le Père Messina m'a dit: «J'avais souvent entendu parler du Chanoine Di Francia. Parfois nous nous rencontrions même en passant. Mais jamais comme cette fois je n'avais eu la commodité de le connaître. On voit qu'il est un homme tout de Dieu, un vrai apôtre de la prière pour obtenir des prêtres de l'Église, et un vrai apôtre de la charité: comme Saint Vincent de Paul, Don Bosco et Cottolengo! Il m'a donné des conseils si sages pour ma fondation de Sœurs et d'Orphelinats, que personne d'autre ne m'avait donné».

90. Le Père à Palerme avec le Frère Mauro malade

J'étais déjà à Palerme depuis plusieurs mois pour faire le service militaire, lorsque le Père est venu avec le Frère Mauro pour le faire examiner par un spécialiste renommé. Après la visite, le Père m'a confié: «Le médecin m'a dit que le cas est grave, car la maladie est très avancée. Je suis tellement désolé pour ce fils très cher. Il est si bon, intelligent, industriel jusqu'au sacrifice, assidu dans les pratiques de piété, exemplaire dans la vie religieuse, très attaché à la Congrégation; il a une intuition particulière pour la mécanique. Ce serait une grande perte. Nous prions beaucoup pour sa guérison, mais soyons soumis à la volonté divine. Comment allez-vous ici? Avez-vous besoin de quelque chose?».

Je répondis: «Je me trouve comme peut-on trouver quelqu'un dans l'armée. Beaucoup de difficultés pour participer à la Sainte Messe quotidiennement et pour faire la Sainte

Communion. Dieu merci, ma santé va bien, je n'ai besoin de rien. J'ai su que demain je serai transféré pour servir à l'hôpital militaire d'Acireale».

Quand le Père a appris que le lendemain je partais pour Acireale, il m'a dit: «Alors Frère Mauro pourrait venir avec vous jusqu'à Acireale». «Mais je prends la ligne intérieure vers Catane». «Ce n'est pas important. Jusqu'à Acireale allez ensemble, puis lui seul continue vers Messine. J'en profite pour m'arrêter quelques jours à Patti pour une affaire». Il regarda l'horaire et vit qu'il y avait du temps à Catane pour pouvoir déjeuner. Alors il ajouta: «À Catane, allez déjeuner au restaurant, et je vous conseille de bien faire manger Frère Mauro». Et il a voulu me donner de l'argent.

Une fois à Catane, nous sommes allés dans un restaurant près de la gare, où j'ai commandé, entre autres, des spaghettis à la sauce tomate, de la viande grillée et du pain de qualité supérieure, recommandant au serveur de bien nous traiter. Le serveur, un garçon enjoué, répondit: «Laissez-moi faire. Je vous apporterai de la bonne *norma* et du *pain Di Francia*». Je lui ai demandé ce qu'il entendait par ce mot. Il m'a répondu: «La *norma* ici à Catane c'est une bonne assiette de spaghettis, avec des couches d'aubergines frites, de la sauce tomate et du parmesan. Le *pain Di Francia* est une qualité très spéciale qui est fabriquée à Messine dans la boulangerie du Chanoine Di Francia.

«Ce Chanoine jouit d'une réputation de saint. Il fait beaucoup de charité à tout le monde. À Messine, il a installé un moulin qui moule le grain de la meilleure qualité, et il a créé une boulangerie d'une qualité si spéciale qu'elle est très recherchée et souvent prescrite même par des médecins, non seulement à Messine, mais aussi ici à Catane. Ici, vous pouvez à peine obtenir ce pain; car à Messine, il est beaucoup consommé. Ici, il n'y a qu'une seule revendeuse qui reçoit une petite quantité chaque jour, qui se vend immédiatement. J'ai eu la chance de connaître personnellement ce Chanoine Di Francia, et j'ai eu l'impression qu'il doit vraiment être un saint».

91. Tante Teresina et l'avocat Francesco Lo Sardo

La dernière fois que le Père est venu me voir à Palerme, alors que j'étais militaire, il m'a demandé si je connaissais l'avocat Francesco Lo Sardo²⁸. J'ai répondu non. Et le Père: «Celui-ci est un ardent socialiste, un fervent anticlérical. Mais il a toujours été respectueux envers moi. En effet, il y a plusieurs années, lorsque le Conseil Provincial a voulu me retirer la petite subvention annuelle pour nos Instituts, à la stupéfaction de tous, et contrairement à d'autres, il a pris notre défense. Maintenant qu'il est membre du Conseil d'administration de la Province, il me montre son respect lorsqu'il me rencontre. Les gens qui connaissent ses sentiments, le chef des socialistes de la Province de Messine, sont stupéfaits. Depuis quelque temps, il ne me répond même pas lorsque je le salue, car il dit que dans notre Institut il y a des proches à lui à qui j'aurais interdit de le saluer lorsqu'ils le rencontrent. Je vous ai demandé si vous le connaissiez car j'ai appris qu'il est marié à une excellente dame de votre pays. Est-ce que vous la connaissez?». «Oui, je la connais. Quand j'étais à Messine avec mes frères, avant le tremblement de terre, elle venait nous rendre visite à l'Institut au moins une fois par mois, et chaque fois elle apportait une offrande pour les orphelins. Elle est la sœur de ma mère».

«Eh... vous avez pris si longtemps pour dire que c'est votre tante? Et comment se fait-il alors que vous m'avez dit que vous ne connaissiez pas l'avocat?». «Parce que je ne l'ai jamais vu en personne, tout comme mes frères ne l'ont pas vu. Il se peut donc que nous l'ayons

²⁸ Cf. pour la famille Lo Sardo le n. 1

rencontré et que nous ne l'ayons pas salué. Je ne sais pas comment il a fait pour nous connaître». «Écoutez-moi, - le Père a dit - la première fois que vous ou vos frères irez à Messine, vous devez aller lui rendre visite: vous lui transmettez mes salutations et vous vous excuserez de ne pas l'avoir salué, clarifiant la question».

En allant à Messine en congé, ne trouvant aucun des Pères dans la Maison, j'ai dit au Chanoine Celòna que je devais aller rendre visite à l'avocat Lo Sardo. Dès qu'il entendit ce nom, il s'exclama: «Que dites-vous? Il vous fera au moins tomber de l'échelle, sinon du balcon. Savez-vous qui est l'avocat Lo Sardo? Le leader socialiste de Messine, et le plus anticlérical». «Oui, je sais, mais le Père m'a dit que je devais aller lui rendre visite. Il est marié à la sœur de ma mère». «Bien sûr, c'est un grand honneur pour vous d'avoir un tel oncle!».

En allant lui rendre visite, un homme m'a rencontré à la porte du pâté de maison et j'ai demandé à quel étage habitait l'avocat Lo Sardo. Il m'a regardé de haut en bas et m'a dit: «Mais, vous cherchez lui, ou la dame?».

«Ls deux». «Mais savez-vous qui il est? Une canaille». «Je ne le connais pas de vue, mais ma tante parlait si bien de lui. Le Chanoine Di Francia en parle aussi bien. Il lui montre du respect, et il l'a également aidé et m'a chargé de lui rendre hommage en son nom». «Venez avec moi et je vous accompagnerai afin que vous ne vous trompiez pas». «Mais non, monsieur, merci. Maintenant, je sais où je dois aller».

Quand je suis arrivé, il m'a embrassé et m'a dit: «Oh, cher neveu!». Je passai longtemps en conversation familière avec lui et ma tante sur la parenté, sur la patrie et même sur la religion. Quand la tante s'est rendu compte qu'il faisait des erreurs avec la religion, elle lui a dit d'un ton familier: «Ciccio, ne t'écarte pas du sujet. Et lui: «Teresina, tu penses que je peux gêner la tête de ton neveu? Il a une tête plus dure que la tienne que tu as toujours affaire à des prêtres, et tu continues à force de chapelets, de Messes et de Communions. Cher neveu, vous avez une tante qui est une vraie fanatique. S'elle n'accumule pas la Messe et la Communion quotidiennes, toute la journée est agitée. Mais je l'ai laissée libre. Avant de nous marier, nous avons fait cet accord: que moi je ne dois pas me mêler de l'affaire de religion, et elle ne doit pas se mêler de ma politique et doit me laisser libre en cette matière; et ainsi nous sommes en paix. N'est-ce pas, Teresina?»». Et la tante: «Oui, c'est vrai. Mais quand j'entends dire du mal de la religion et des prêtres, je me tais, mais j'ai envie de crever».

L'avocat reprit: «Écoutez, cher neveu, si vous voulez devenir prêtre et vivre comme le Chanoine Di Francia, allez-y et devenez prêtre, car vous serez estimé par la société, par le paradis, par le purgatoire et par l'enfer s'ils existent. Mais si vous devenez prêtre pour être comme les autres prêtres, ôtez votre robe et accrochez-la immédiatement à un arbre, ou trempez-la non dans de le pétrole mais dans de l'essence et mettez-y le feu pour qu'elle brûle immédiatement. J'ai témoigné une grande estime pour le Chanoine Di Francia, car de ma vie je n'ai jamais eu l'occasion de rencontrer un homme qui s'est entièrement donné à l'humanité, un prêtre qui vit vraiment comme un prêtre. Cependant, je dois avouer que depuis quelque temps j'avais changé d'avis, car on m'avait fait comprendre qu'il vous avait même interdit de me saluer pour mes principes. Mais maintenant, j'ai vu de première main que vous ne m'avez pas salué parce que vous ne me connaissiez pas».

Dès que le fascisme fut installé, l'avocat Lo Sardo, pour ses idées libérales, a été exilé et emprisonné. Sa femme le suivait, se domiciliant à proximité pour le reconforter et l'aider du mieux qu'elle pouvait; et priait, priait pour sa conversion. Enfin sa prière, ses sacrifices, ses douleurs furent exaucés, et elle eut la joie de le faire approcher par un bon prêtre qui, grâce à Dieu, parvint à le faire se repentir. Il s'approcha des Saints Sacrements et dans le temps qui resta de son exil, jusqu'à sa mort, il vécut en bon chrétien. Après sa conversion, il offrit son

emprisonnement et ses peines au Seigneur (en fait, il était tombé malade). Il disait: «Ces jours d'exil, ces souffrances, je les offre à vous, ô Seigneur, en échange de mes péchés». Il mourut en exil, mais avec tout le confort religieux.

Après quelques années, j'ai rencontré la tante, qui a été émue aux larmes, elle m'a raconté les souffrances et la conversion de son mari. Entre autres, elle a ajouté: «Le Chanoine Di Francia a eu raison de me dire, chaque fois que j'ai eu la chance de le rencontrer: "Madame, priez; continuez à prier beaucoup pour la conversion de votre mari. Moi aussi je prie, car c'est un très bon ami à moi. Rassurez-vous, madame, votre prière ne sera pas déçue".

La tante m'a également confié que son mari avait reçu le livret du Père, *La Lettera agli Amici*. De temps en temps, l'avocat la lisait et la relisait, à moitié surpris et pensif, mais de plus en plus calme. On l'entendait parfois s'exclamer: «Il est clair que le Chanoine Di Francia est vraiment un homme de Dieu». Ma tante conclut: «Je ne te dirai pas, cher neveu, ce que j'ai ressenti quand j'ai entendu le nom de Dieu prononcé de sa bouche».

92. Un saut du Père pendant que j'étais dans l'armée à Acireale

Je servais à l'hôpital militaire d'Acireale (Catane). À la veille de la fête de Saint Antoine, j'obtins trois jours de permission pour aller à Messine.

Je suis parti la nuit, et donc à l'aube j'étais déjà à l'Institut. Dès que le Père m'a vu, il s'exclama: «La Providence vous envoie. Ici, aujourd'hui, nous avons grand besoin de personnel. Hier je me suis recommandé à Saint Antoine pour venir à notre rencontre, j'ai d'ailleurs appliqué la Sainte Messe à cet effet. Comment êtes-vous arrivé si tôt?». «J'ai quitté Acireale hier soir». «Donc, vous n'avez pas dormi, et vous êtes certainement fatigué. Si vous devez recevoir la Communion, préparez-vous car je vous la donnerai. Vous prendrez votre petit-déjeuner et vous vous retrouverez ainsi disponible pour recevoir les offres. Il y a beaucoup à faire ici aujourd'hui. Restez-vous pour recevoir les offres. Dans les moments libres, je viendrai vous aider. À dix heures, je devrai donner le panégyrique du Saint parce que le prédicateur a manqué».

J'ai passé toute la journée en pleine activité. À un moment où le Père était avec moi lors de l'obole, un avocat calabrais est venu faire une offre et, se tournant vers moi, il a dit: «J'aimerais beaucoup rencontrer le Chanoine Di Francia. Tout le monde dit que c'est un saint, qui fait tant de charité, ressemblant à un autre Saint Vincent de Paul».

Le Père, dès qu'il a entendu l'antienne, d'une belle manière a essayé de s'éclipser. Cependant, j'ai mentionné à l'avocat que le Chanoine Di Francia était celui qui s'était éloigné. Alors l'avocat s'empressa de le rejoindre et lui parla longuement, se confessant enfin au Père lui-même qui, lorsqu'il revint recevoir les offres, me dit: «Ce bon monsieur avait une fausse opinion sur moi. Qui sait qui l'a embrouillé! S'il connaissait mes manquements, mon manque de correspondance aux grâces divines et mes ingratitude envers le Seigneur, il verrait que je suis loin de ce qu'il pense».

Le lendemain de la fête, avant de partir pour Acireale, il m'a demandé comment allait pour moi à l'Hôpital militaire. Il m'a recommandé d'être un vrai samaritain avec les malades. Puis il ajouta que dans les hôpitaux on peut faire beaucoup de bien à l'âme et au corps des pauvres malades. Quand tout est fait dans un esprit de foi, c'est une vraie mission. Il m'a demandé si j'avais l'occasion de participer chaque jour à la célébration de l'Eucharistie. À ma réponse affirmative, il a ajouté: «Pouvoir écouter la Sainte Messe tous les jours et faire la Très-Sainte Communion, surtout sous les armes, est une grande grâce».

Puis il a voulu me donner de l'argent. Et comme j'ai répondu de ne pas en avoir besoin, il me dit: «Prenez-le, ils pourront être utiles plus tard. Je sais que vous ne le dépensez pas en vain. Il vous pourrait être utiles par exemple pour le train, car, sans manquer à votre devoir, quand vous pouvez venir à Messine, nous serons tant contents».

93. Être les premiers collaborateurs d'une Congrégation naissante

Je servais à l'Hôpital militaire d'Acireale, situé dans une partie du Collège Pennisi, dirigé par les Jésuites. Parmi les Jésuites qui y servaient, il y avait un certain Père Cipolla, très cultivé et très bon, avec qui je parlais souvent de tout et de rien. Un jour, il me dit confidentiellement: «Je ne peux pas expliquer pourquoi vous vous êtes persuadé d'appartenir à une Congrégation naissante, qui ne donne encore aucune garantie pour l'avenir, alors qu'il existe des centaines d'autres Instituts religieux bien organisés dispersés dans le monde, qui défient les siècles».

À ces mots, plein de ressentiment et d'agacement, je répondis: «Cela m'étonne vraiment qu'un Père Jésuite, si qualifié, puisse raisonner ainsi. Je me sens heureux et chanceux d'appartenir à une Congrégation naissante, dont je considère les objectifs parmi les plus beaux et les plus utiles pour la Sainte Église. Selon votre raisonnement, tous les Ordres et Congrégations religieux, y compris la Compagnie de Jésus, dès leur création, sont nés aussi bien organisés et ordonnés qu'ils le sont aujourd'hui, dispersés dans le monde entier avec des milliers de religieux!».

À ma réponse, le Jésuite, presque mortifié, a avoué: «Vous avez raison. Je m'excuse. C'est un mot qui m'a échappé sans réfléchir. J'admire votre attachement à votre Congrégation».

Entre-temps, nous avons rencontré un autre Jésuite dans le couloir, le Père Mistretta. Il savait que j'appartenais à notre Congrégation et il connaissait très bien le Père et l'Institut. Il était très facétieux et plaisantait toujours avec moi. Dès qu'il m'a vu, il m'a dit en plaisantant: «N'écoutez pas le Chanoine Di Francia et le Chanoine Vitale, sinon ils vous emmèneront en enfer! Je les connais très bien». Le Père Cipolla lui raconta ce qui s'était passé juste avant, mon ressentiment et ma réponse. Le Père Mistretta, se tournant vers moi, dit: «Bravo, vous avez eu raison de répondre comme ça. Restez fort dans votre vocation. Le Chanoine Di Francia est vraiment un homme de Dieu, un véritable apôtre des vocations et des œuvres de charité. Je sais combien d'ennuis, de hauts et de bas votre Institut a traversés. Je suis sûr que la Congrégation s'affirmera, car ses buts sont les plus beaux et les plus utiles qu'il puisse y avoir dans la Sainte Église».

Allant en congé à Messine, je racontai le fait au Père, qui remarqua: «Vraiment ce n'est pas le premier cas où l'on décourage les vocations d'entrer dans une Congrégation naissante. On ne garde pas à l'esprit que chaque fondation doit repartir de zéro. De même qu'il ne se reflète pas que les premiers collaborateurs ont plus de mérite, à la fois parce qu'une plus grande confiance en Dieu est requise et pour les plus grandes malaises des débuts. Les premiers collaborateurs peuvent être considérés comme co-fondateurs, donc participants à tout le bien qui se fera dans la Congrégation.

94. Des Prêtres militaires trouvent du réconfort auprès du Père à Messine

Certains prêtres militaires de Palerme, se retrouvant en service dans les hôpitaux de leur propre ville, avaient souvent, plus ou moins, l'occasion de petites escapades abusives dans la

famille. Après avoir été rappelés et punis à plusieurs reprises, ils ont été transférés pour servir à l'hôpital militaire de Messine. Ils étaient huit, et le matin suivant leur arrivée, ils ont tous fait le tour des différentes églises de la ville, pour pouvoir célébrer la Sainte Messe. Mais ils rencontrèrent tant de difficultés, que certains, même pour des raisons de temps, ne célébrèrent pas. Au lieu de cela, deux d'entre eux, après tant de rondes, sont tombés sur notre petite église en bois²⁹.

Dans la sacristie se trouvait le Père, qui les accueillit avec tant de charité, de sorte qu'ils furent confus. Lui-même les aida à s'habiller, prépara les autels et leur servit la Sainte Messe. Enfin, il les invita au réfectoire pour le petit déjeuner, les servant lui-même. Ils lui ont alors ouvert leur cœur, racontant leurs difficultés. Le Père a répondu qu'ils pouvaient venir tous les jours célébrer dans notre petite église, eux et les autres, à condition qu'ils s'entendent sur l'heure selon la disponibilité des autels. Dès lors, tous les huit sont allés presque quotidiennement célébrer dans notre église avec l'accueil habituel, y compris le service liturgique, le petit déjeuner et... de fréquentes invitations à déjeuner.

Le Père leur a également été d'une grande aide dans un autre sens. Déménagés à Messine pour des raisons punitives, ces prêtres ont été soumis à une discipline plus rigide, au point que, parfois, ils ne pouvaient pas quitter l'hôpital pour aller célébrer. Le sachant, le Père est allé en personne parler au premier adjoint majeur, qui était également prêtre, et ainsi, dès lors, la discipline fut plus douce et ils avaient au moins la possibilité de célébrer tous les jours.

Après plusieurs mois de séjour à Messine, certains d'entre eux ont pu retourner à Palerme, où, ayant appris que j'appartenais à l'Institut du Chanoine Di Francia, ils m'ont raconté leurs histoires à Messine. Ils ne trouvaient pas les mots adéquats pour me montrer l'accueil du Père, sa bonté, sa charité, sa sainteté. Ils dirent: «Nous certainement ne pourrions jamais l'oublier de toute notre vie. Heureux êtes-vous d'être avec ce grand serviteur de Dieu!».

Dès que j'ai rencontré le Père, je lui ai fait part de la bonne impression que ces prêtres avaient eu de l'accueil qu'ils avaient reçu. Le Père nota: «Nous n'avons rien fait d'extraordinaire. En fait, nous aurions dû faire plus. Pour nos Instituts, l'hospitalité doit être l'un des principaux devoirs, surtout lorsqu'il s'agit de prêtres».

Une fois que je suis allé d'Acireale à Messine, j'ai trouvé l'archiprêtre Céleste de Galati au réfectoire pour le déjeuner, qui m'a dit que lui et deux autres prêtres militaires déjeunaient à l'Institut depuis plusieurs mois, car, pour des raisons de santé, ils ne pouvaient pas prendre la ration. Il m'a dit combien de bonté et de charité le Père leur montrait. Il dit: «Tout le monde parle de sa charité. Mais ceux qui le fréquentent intimement s'aperçoivent vite qu'on parle si peu de lui».

Il a continué à me confier comment il avait eu l'occasion de rencontrer le Père lors de sa visite à Galati, où, en très peu de jours, il avait fait tant de bien, que on se souvenait pas que l'on avait jamais fait une mission entière. Il m'a dit que les trois prêtres avaient insisté auprès du Père pour qu'ils veuillent payer une redevance mensuelle pour le déjeuner qu'ils prenaient à l'Institut. Et le Père enfin, après leur insistance, avait accordé: «Vous payerez chacun une lire par mois pour les frais de pension, et cela suffit». L'Archiprêtre poursuivit: «En vérité, nous ne voulons pas abuser de sa bonté, et nous nous acquittons autrement».

Quand le Père m'a vu, il m'a demandé si j'avais vu l'Archiprêtre de Galati. Quand j'ai répondu oui et ajoutai qu'effectivement il m'avait dit qu'il était ravi de l'hospitalité, le Père répondit: «Pauvres prêtres militaires, ils souffrent tellement! Ce serait l'idéal si nous avions des

²⁹ L'Église baraque au quartier Avignone, donnée par Pie X après les destructions du tremblement de terre. Elle prit feu en 1919. Sur le même lieu le Père a érigé le Temple de la Rogation Évangélique.

chambres ici où, en plus des prêtres militaires, nous pourrions aussi garder des soldats en général... Nous pourrions faire tant de bien...».

95. Quand Frère Mansueto mourut à la guerre

Le Père avait une préoccupation particulière pour les Frères qui étaient dans l'armée, et plus encore s'ils étaient dans la zone des opérations. Il écrivait souvent, voulait avoir de leurs nouvelles, s'efforçait de les aider. Lorsque Frère Mansueto³⁰ fut appelé aux armées, il me dit: «Nous avons usé de tous les moyens pour que votre frère soit affecté aux soins de santé, un corps exposé à moins de danger, et où la charité puisse s'exercer envers le prochain. Dieu merci, nous avons réussi. Il servira dans des trains équipés, c'est-à-dire utilisés pour le transport des malades et des blessés».

Après quelques mois de ce service, Frère Mansueto fut malheureusement transféré dans l'infanterie et envoyé au front. Là, lors du premier assaut, il a été victime sur le Monte Nero. À cette occasion, le Père m'a écrit une belle lettre, exprimant toute sa douleur et celle des Communautés et m'assurant des funérailles et des suffrages qui avaient eu lieu dans les Maisons masculins et féminins. Il soulignait la bonté du défunt, son esprit religieux, son attachement à la Congrégation, son caractère doux, dont il concluait: «Il était vraiment plein de mansuétude de nom et de fait». Il m'a assuré qu'il avait fait des condoléances pour mes parents et m'a recommandé de leur écrire souvent pour les rassérer.

Pendant ma vie militaire, j'ai reçu beaucoup de belles des lettres du Père, écrites de sa main. Je ne sais pas comment il a réussi à trouver autant de temps alors qu'il était tellement surmené. Dommage que dans la *retraite de Caporetto* j'aie perdu mon sac à dos et tout ce qu'il contenait. La première fois que j'ai eu l'occasion de rencontrer Frère Mariano, alors qu'il avait déjà perdu la vue à cause d'une infection contractée dans l'armée, il n'a cessé de me dire ce que le Père avait fait pour le guérir et le consoler.

96. De la vie militaire à la vie religieuse: le premier avertissement du Père...

Deux mois après l'armistice, je servais toujours à l'hôpital militaire d'Udine, où la fièvre espagnole moissonnait d'innombrables victimes: de cinquante à soixante par jour. De façon inattendue, je reçois une lettre du Père dans laquelle il me dit: «Nous avons fait la démarche pour obtenir votre exemption, et Dieu merci, elle est sur la bonne voie. Il y a de bons espoirs. Lorsque votre exemption arrive, rendez-vous directement à Oria, où il y a un grand besoin de personnel. J'espère y venir le plus tôt possible. Si vous y allez en premier, écrivez-moi et faites-moi savoir comment les choses se passent. Je vous recommande de prendre soin du Père Palma, qui est malade depuis très longtemps».

Une fois que j'ai reçu l'exemption, je suis allé immédiatement à Oria. Cette Maison avait été fortement affectée par les effets de la guerre. Même le strict nécessaire manquait, d'autant plus que le Père Palma, à cause de son infirmité, n'était plus en mesure de faire son maximum comme avant.

J'attendais la venue du Père, mais voyant qu'il était en retard, je lui ai écrit en expliquant les besoins les plus pressants. Ainsi, après quelques jours, il est venu à Oria, laissant des affaires

³⁰ Le Frère Mansueto Drago, frère du Père Carmelo, est décédé le 24 3 1917. Il était né à Galati Mamertino (Me) le 4-2-1895.

importantes et urgentes en suspens à Messine. Avec le Père Palma, qui s'améliorait, le Père a esquissé un programme d'améliorations concernant la discipline, la nourriture, le côté économique et les écoles. Ensuite, il partit pour Messine, où il appela plus tard le Père Palma pour qu'il se soigne et se rétablisse en santé.

De Messine, il a envoyé une aide précieuse en argent à la Supérieure de la Maison féminin pour les besoins les plus urgents des deux Maisons. Je me suis consacré à ranger et à faire des petits travaux peut-être au-dessus de ce que nos conditions économiques et financières permettaient. Entre autres, j'ai voulu créer une petite infirmerie à trois places: une cellule d'isolement et une pour l'infirmier avec un sol en grès émaillé.

Quelqu'un fit comprendre au Père que j'avais entrepris des travaux de grande importance: une infirmerie qui était un hôpital... J'ai reçu ponctuellement la lettre expresse du Père, me rappelant au devoir, avec l'ordre de suspendre les travaux jusqu'à son arrivée à Oria.

Quand il est venu, après s'être rendu compte des travaux faits et de ceux commencés, il m'a dit: «Ce n'est vraiment pas exactement comme ils m'ont fait comprendre. L'infirmerie est aussi nécessaire pour une Maison. Mais vous ne devez pas vous permettre d'effectuer même des travaux nécessaires sans avoir obtenu au préalable ma permission ou celle du Père Palma. Peut-être, après quatre ans de vie militaire, vous avez oublié que dans la vie religieuse vous devez tout faire avec la permission, au moins implicitement. Vous devez garder cela à l'esprit, sinon le Seigneur ne bénira pas ce que vous faites».

97. Litige pour l'achat d'un ballon

Le Père aimait voir la récréation des garçons animées et joyeuses. Il la considérait important pour un développement physique sain, pour le repos de l'esprit et aussi comme élément de prévention morale. Il disait que, surtout pour les garçons des pensionnats, la récréation est la meilleure heure, un besoin naturel qui mérite d'être respecté. Il se jouissait tellement quand il voyait les garçons jouer joyeusement, sauter, se poursuivre, crier... Parfois il s'arrêtait avec plaisir pour les regarder, comme s'il regardait à un spectacle. Les jeux dans les Instituts de l'époque étaient les traditionnels: chouette, mouche-aveugle, cache-cache, guerre française, balle-aux-chasseur. Pour la boule, on utilisait ordinairement un emballage fait de morceaux de tissu. Une boule en caoutchouc pouvait rarement être obtenue. Durant ma vie militaire j'avais connu l'usage du ballon qui, même s'il n'était pas encore utilisé dans les matchs vrais, s'avérait néanmoins séduisant. Un jour, sûr de faire le plus beau des cadeaux aux garçons, j'ai demandé au Père Palma si je pouvais acheter un ballon. Il répondit que, puisqu'il s'agissait d'introduire quelque chose de nouveau dans l'Institut, il valait mieux demander au Père.

Lorsque le Père a su que je voulais acheter un ballon, il a immédiatement répondu: «Non, non, car ces jeux sont souvent la cause et l'occasion d'incendies». «Excusez-moi, Père, - répondis-je, - je ne veux pas parler de ces ballons en papier qu'on a l'habitude de lancer en l'air lors des fêtes populaires. Je veux dire ces ballons en caoutchouc, recouvertes de cuir, qui servent à jouer en les lançant en l'air avec les mains ou en leur donnant des coups de pied. C'est un jeu très amusant, innocent et en même temps très vivant et, je pense, très utile pour le développement physique des garçons». En entendant cela, le Père répondit résolument: «Si tel est le cas, n'achetez pas un, mais deux et même trois ballons, autant qu'il en faut pour divertir les garçons: chaque coup de pied aux ballons sera un coup de pied au diable! Mais il faut faire attention à ne pas se blesser».

Quand les garçons eurent le ballon en main, c'était un événement; et quand le Père a vu comment ça se jouait, il a dit: «C'est vraiment amusant. Pourquoi ne l'avez-vous pas acheté plus tôt?». J'ai répondu: «Parce que moi aussi je connaissais peu ce jeu de ballon. Pour la première fois je l'ai vu à Palerme, alors que j'étais dans l'armée».

98. Un maire socialiste et la... bataille du blé

Immédiatement après la guerre, l'un des derniers paysans du pays, un ardent socialiste, était maire d'Oria. Il n'a pas voulu donner la carte de rationnement à nos deux Instituts. On était donc obligé d'acheter par subterfuge, au marché noir et au prix fort, pour s'en sortir. C'était un état de choses qui ne pouvait pas durer.

Pour susciter des réactions, j'étais d'accord avec les producteurs de blé qu'ils voulaient nous le vendre, mais en même temps affirmer qu'il était donné gratuitement, en offrande aux orphelins. Ainsi, un jour, deux remorquages furent envoyés d'Oria pour charger vingt quintaux de blé. Et voilà, alors qu'ils traversaient un petit village près d'Oria, les carabiniers ont saisi le blé et ont arrêté le Frère Camillo (plus tard le Père Ruggeri)³¹ et le chauffeur. Le soir, le chauffeur fut retenu à la caserne, tandis que pour le Frère Camillo, le Curé du village obtint le faire coucher au presbytère. J'ai été immédiatement informé.

Le lendemain j'allai à Lecce chez le Préfet, et je le priai de me faire rendre le blé, car les deux Instituts d'Oria étaient sans pain, le Maire n'ayant pas voulu nous donner les cartes de rationnement. Le Préfet a répondu: «Voulez-vous que le blé revienne immédiatement? Ne savez-vous pas que c'est un grand crime et qu'il y a de grosses amendes et même des peines de prison?» Je répondis: « Je le sais très bien, mais je ne pouvais certainement pas affamer les orphelins et les orphelines, refusant même le grain qui nous était offert gratuitement, par charité. Après tout, je suis également prêt à aller en prison, afin que les hospitalisés puissent être nourris et qu'ils ne meurent pas de faim. Et puis, est-ce peut-être un déshonneur d'aller en prison pour nourrir les fils et les filles de ceux qui sont tombés pour la patrie? Ce serait un grand honneur pour moi d'aller en prison pour cette raison, après avoir aussi servi la Patrie pendant quatre ans! Cela ne fait que quelques mois que j'ai pris congé».

Puis j'ai commencé à décrire la nature et le but de l'Institut, le nombre des hospitalisés et les moyens par lesquels ils étaient entretenus. J'ai vu que le Préfet m'écoutait attentivement, jusqu'à ce qu'il me dit: «D'accord, Révérend, ne vous inquiétez pas, nous ferons tout notre possible pour vous aider». Il a appelé son chef de bureau et lui a dit: «Écoutez ce Révérend, puis téléphonez au Directeur de l'approvisionnement, en mon nom, en lui disant d'aider d'urgence les deux Instituts d'Oria, du mieux qu'il peut».

Je suis allé au bureau du chef de bureau, où se trouvaient deux avocats de Messine, dont l'un s'appelait Furci. Alors que je terminais de parler de la saisie du blé, les deux avocats ont dit qu'ils connaissaient très bien le Père Di Francia et ses œuvres, en effet ils eurent des paroles d'éloges, comme je ne pouvais pas m'y attendre. Le chef du bureau communiqua la volonté du Préfet au Directeur de l'approvisionnement, qui était un Major. Le Major m'a reçu immédiatement et s'est arrangé pour que j'aie dix quintaux de grain gratuit dans les trois jours, puis il m'a proposé de passer un accord avec les producteurs, déclarant qu'ils me donneraient gratuitement le grain dont nous avons besoin pour les orphelins. À cet effet, il m'a délivré les bons d'autorisation.

³¹ Père Camillo Ruggeri est né à S. Pier Niceto (Me) le 14-3-1903, est entré dans la Maison d'Oria en 1916, a été ordonné prêtre le 20-7-1930. Il est mort à Rome le 29-12-1979.

Quand le Père est venu à Oria, je lui ai dit le fait. Le Père m'a dit qu'il connaissait très bien l'avocat Furci qui, bien qu'étant l'un des chefs de file de la franc-maçonnerie de Messine, était un de ses amis et se prêtait à aider l'Institut. Cependant, lorsqu'il apprit que j'avais conclu un accord avec les producteurs et que j'avais déclaré que le blé était donné gratuitement aux orphelins, alors qu'au contraire il était payé plus qu'il ne valait, il ajouta aussitôt: «Vous avez eu tort de faire dire la fausseté aux producteurs de blé. C'est les enseigner à dire des mensonges».

J'ai répondu: «Père, et que celle-ci c'est un mensonge? Cela n'a fait de mal à personne, parce que nous avons payé le blé, encore plus que le coût. Tout au plus, ce serait un pieux mensonge». Le Père reprit: «Où avez-vous trouvé ce langage: un pieux mensonge? Y a-t-il maintenant aussi des pieux mensonges?». «Voyez, mon Père, le Directeur de l'approvisionnement lui-même m'a dit de faire déclarer aux producteurs comme j'avais déclaré moi».

Le Père me dit encore: «Vous devez garder à l'esprit que, même si certaines choses en elles-mêmes ne sont pas mauvaises, vous ne devez quand même pas les faire si elles peuvent être mal interprétées par les autres. Les laïcs ne font pas beaucoup de distinctions entre les mensonges nuisibles, officieux et ludiques (et vous ajoutez maintenant pitoyables). Ils regardent la chose en elle-même, à savoir qu'une chose est dite différemment de ce qu'elle est réellement. Et c'est ce qu'ils appellent un mensonge. Il faut s'abstenir de donner aux laïcs ne serait-ce que cette sensation de mensonge. En fait, nous sommes toujours tenus de donner le bon exemple à tous».

99. L'hospitalité est sacrée pour nous

C'était une soirée d'hiver pluvieuse. Pendant que nous étions en train de dîner, Frère Giuseppe est arrivé de la gare d'Oria. Il a dit qu'il avait voyagé avec deux Pères Capucins, qui étaient allés au Séminaire Épiscopal en quête d'hospitalité. Ils étaient inquiets car, étant l'heure tardive, ils craignaient de trouver la porte du Séminaire fermée.

Le Père fut bouleversé et dit: «Le pauvres! Pourquoi ne les avez-vous pas invités à venir chez nous? Nous aurions eu l'honneur de recevoir deux fils de Saint François! Les Capucins sont aussi très généreux dans leur hospitalité avec tout le monde, mais surtout avec nous». Frère Giuseppe dit: «Père, je ne savais vraiment pas si je pouvais les inviter sans permission; et je ne savais même pas s'il y avait la possibilité de les laisser coucher chez nous».

Le Père a répondu: «La permission n'est pas requise pour ces choses. Et puis ne savez-vous pas que l'hospitalité doit être une des caractéristiques de nos Instituts? Ne saviez-vous pas qu'il y a beaucoup de chambres ici? Nous n'avons jamais nié l'hospitalité dans le Quartier Avignone, où les gens vivaient dans l'extrême pauvreté et où les locaux manquaient tellement, et devrions-nous le refuser ici? Allez tout de suite au Séminaire, et si vous voyez qu'ils n'ont pas encore trouvé de logement, invitez-les ici chez nous».

Le Frère alla et les rattrapa pendant qu'ils étaient à l'extérieur en frappant avec autant d'insistance qu'en vain à la porte. Ils se réjouirent de l'invitation inattendue et coururent vers l'Institut. Le Père les accueillit avec affection, les embrassa et s'occupa immédiatement de leur préparer le dîner et les chambres. Il leur lava les pieds et fit apporter du feu pour se sécher. Ceux-ci restaient édifiés et confus par tant d'attentions et de délicatesses de charité.

Quand ils furent beaux et installés, le Père dit à moi ainsi qu'au frère Giuseppe: «Il faut être très large et généreux dans l'hospitalité. Pour cette raison, un appartement décent pour

accueillir les étrangers ne doit pas manquer dans nos Maisons. Et tant que les invités nous honorent de leur présence, nous devons bien les traiter. L'hospitalité est la bienvenue au Seigneur. Pour l'hospitalité, dit Saint Paul, Abraham mérita de loger les Anges».

Le lendemain matin, le Père les a entourés avec encore plus d'attentions. En les congédiant, il leur dit: «Quand vous viendrez à Oria, considérez cette Maison comme votre Couvent, et nous nous considérerons toujours heureux et honorés de vous avoir eu avec nous».

100. L'honneur de se sentir comme un pauvre religieux

Pendant son séjour à Oria, une fois le Père tomba malade et fut au lit avec une forte fièvre. Pendant ce temps, Mgr. l'Évêque Antonio Di Tommaso prévint qu'il viendrait lui rendre visite. J'ai alors proposé au Père de déménager dans une autre chambre plus décente car cette petite cellule, où il était toujours, se présentait très pauvre. Le Père répondit: «Non, pas du tout. L'Évêque sait que nous sommes religieux, que nous avons fait vœu de pauvreté, et comme tel il sait qu'il trouvera une chambre de pauvres et non de riches. La pauvreté pour les religieux ne doit pas apporter la honte, mais l'honneur».

Devant son refus, nous avons essayé d'enlever de cette petite cellule, ou du moins de recouvrir, tout ce qui paraissait bien pauvre, comme la cuvette en terre cuite, soutenue par un trépied qui était presque un morceau de ferraille... Il fallait au moins un bassin en fer vitré. Et puis, que faire de ces clous enfoncés dans le mur, et déguisés de tissu pour servir de portemanteaux?

Le Père reprit: «Je ne comprends pas pourquoi vous vous essoufflez autant. Laissez les choses telles qu'elles sont. Faites bien le ménage, mettez de l'ordre, ceci oui, car la propreté et l'ordre sont le décorum de la pauvreté».

Le Père s'occupait seul de sa chambre à Oria. Ce n'est qu'occasionnellement qu'il se faisait aider par le domestique Bontempo ou Lombardo.

101. Le 25e de la première Messe du Père Palma

Comme c'était le 25e anniversaire de la première Messe du Père Palma, le Père a réuni la Communauté d'Oria pour communiquer la date. Il a voulu que cet événement soit célébré solennellement, à la fois pour la grande importance que la Sainte Messe a en elle-même, et aussi comme un signe de gratitude envers le Père Palma qui travaillait si dur pour le bien de la Congrégation. Il fallait donc préparer une belle fête, offrir au Seigneur prières, Communions sacramentelles et spirituelles, petits sacrifices pour lui. À cet effet, il adressa également une lettre circulaire à toutes les Maisons masculines et féminines.

Lorsque le Père Palma apprit les préparatifs, il essaya d'en dissuader le Père, qui répondit cependant: «Non, non, Père Palma, nous devons célébrer cette date du mieux que nous pouvons. Et cela, nous devons le faire avant tout pour notre mission spécifique, qui sent tant la grandeur du sacerdoce. D'une manière particulière, nous voulons profiter de cette circonstance pour exalter le sacerdoce, donc pour parler de son excellence, de son utilité et de sa nécessité dans la Sainte Église».

Le jour de la fête, outre les deux Communautés, masculine et féminine, étaient présents des amis du Père Palma et des admirateurs de l'Institut. Il y avait aussi une mademoiselle universitaire, cousine du Père Palma, qui, de l'avis du Père, n'était pas vêtue selon la pudeur

chrétienne. Pour cela, il appela la Supérieure de l'Institut féminin et lui dit: «Ce n'est pas bien que cette jeune femme vienne à la fête habillée comme ça. Appelez-la et avec de bonnes manières faites-lui comprendre. Si elle ne veut pas se persuader, dites-lui, en mon nom, qu'elle ne doit pas entrer dans la salle». La Supérieure lui répondit: «C'est une cousine du Père Palma». Le Père ajouta: «Une raison de plus pour lui dire ce que je vous ai dit».

La Supérieure se permit de défendre la jeune femme: elle n'était pas habillée si impudiquement, outre le fait qu'une telle remarque en cette circonstance aurait été une mortification non seulement pour elle, mais aussi pour ses proches. Le Père reprit résolument: «Je ne comprends pas ce que c'est, à votre avis, l'impudeur. Si vous ne voulez pas rapporter ce que je vous ai dit, je le lui dirai moi, même si ce sera plus humiliant pour elle». «D'accord, Père, je m'en occuperai moi» répondit alors la Supérieure.

Le Père a ensuite prononcé un magnifique discours d'occasion, exaltant le sacerdoce et les qualités, le zèle et les sacrifices du Père Palma pour l'Œuvre. Il a parlé avec tant de force que plusieurs des personnes présentes ont été émues jusqu'aux larmes.

Dans cette circonstance, nos Communautés masculines et féminines, ainsi que les proches, comme aussi les amis et les connaissances du Père Palma, ont rivalisé les uns avec les autres pour offrir des cadeaux.

Tous ces dons le Père les a distribués ainsi: les objets sacrés il les a destinés à nos diverses églises; celles qui convenaient aux Communautés il les a envoyées à nos Maisons; mais ceux qui étaient recherchés ou précieux, il les ramassa et dit: «Ces choses ne sont pas pour nous. Je penserai à offrir des cadeaux aux seigneurs et bienfaiteurs. Si l'on n'y prend garde, le diable peut aussi profiter de ces occasions pour laisser entrer dans les Maisons religieuses des objets qui ne sont pas conformes à la sainte pauvreté et qui sont aussi une occasion de scandale pour les séculiers».

102. Les pauvres ramassent tout

Il y a eu une année si abondante d'olives à Oria que les frais de cueillette étaient plus élevés que le produit de la vente. Dans notre jardin à l'époque, il y avait beaucoup d'oliviers, et ils étaient si pleins cette année-là que les branches se cassaient. Voyant comment se passait le marché, personne ne se souciait pas de la récolte, et les olives étaient éparpillées partout, abandonnées, piétinées.

Le Père se trouvait dans le jardin, il vit tant de déchets et m'envoya chercher. Je lui dit les raisons pour lesquelles je ne les avais pas fait ramasser, mais il m'ordonna immédiatement de les faire ramasser en disant: «Les garçons ne comprennent pas les raisons. Ils voient qu'on ne sait pas apprécier les dons de la nature. Demain ils seront amenés à ne pas apprécier les biens que le Seigneur nous envoie, et à les négliger. Parfois, pour ces présumés éducatifs, il faut sacrifier, en quelque sorte, l'économie elle-même».

Un autre jour, quand le Père rentra chez lui, il s'aperçut que devant l'Institut il y avait des pois chiches et des haricots éparpillés sur le sol qui étaient tombés des sacs déchargés peu avant. Il se mit à les ramasser lui-même, et me faisant venir, il me fit constater que c'était un manque de pauvreté, de respect pour la Providence, et un facteur négatif dans l'éducation des garçons. J'ai eu l'imprudence de dire que c'était plus la dépense que le profit... Le Père m'a réprimandé: «Il est évident que vous comprenez encore peu l'économie et encore moins la pauvreté et la formation. Et alors, comment pouvez-vous former les autres? Vous appelez perte

de temps ce qui sert à entretenir la pauvreté et à former à l'esprit de pauvreté et aussi d'économie! Souvenez-vous de ce que le Seigneur a dit aux Apôtres lorsqu'il a accompli le miracle de la multiplication des pains: *Colligite fragmenta*. Tout ce qui est dans l'Institut, et tout ce qui y vient, appartient à la Providence divine, et nous devons nous appliquer à l'évaluer, conserver, distribuer et utiliser de la meilleure façon possible. En cela, notre Frère Giuseppe Antonio est louable, car il collectionne aussi le clou, le morceau de bois et le papier. Vous aussi vous devez vous y habituer comme ça. Les pauvres collectionnent tout».

103. Les oliviers peuvent être coupés

Sur notre terrain à Oria, il y avait une clairière pleine d'oliviers centenaires. Chaque année, ils se chargeaient de fruits à casser; mais les olives étaient si petites qu'il fallait beaucoup de temps pour les cueillir. Quelque année plus tard, on a tenté de les faire ramasser par les garçons eux-mêmes. Cependant, des mois de temps ont dû être soustraits à l'étude, au travail, aux charges de la Maison et à la récréation, et le problème n'a même pas été résolu. Par conséquent, on a embauché des femmes à la journée avec un salaire régulier. Mais ainsi la dépense était supérieure au revenu net, à tel point qu'on était parfois tentant d'abandonner la récolte.

Au lieu de cela, il a été noté qu'il aurait été beaucoup plus utile pour la Maison d'avoir un potager et un verger, notamment d'agrumes. La terre occupée par les oliviers était la plus appropriée à cet effet. Plusieurs fois, il a été proposé d'arracher ces arbres et de faire de la terre une utilisation plus fonctionnelle pour les besoins réels. Le Père Palma, cependant, avait un culte pour les arbres, en particulier pour les oliviers; il ne voulait même pas en entendre parler. Un jour, persuadé que même le Père ne le permettrait pas, car lui aussi aimait tant les arbres, il me dit: «Vous savez que, pour abattre de grands arbres, il faut une permission spéciale du Supérieur Majeur, alors quand le Père viendra, demandez-lui».

Content de cela, j'ai préparé toutes les raisons à apporter au Père pour obtenir la permission. Et voilà, quand le Père est venu, le Père Palma présent, alors que nous étions dans le jardin, j'ai introduit le problème. Le Père comprit l'antienne et aussitôt, comme émerveillé, il s'écria: «Mais que dites-vous? Ce serait vraiment dommage! Regardez ces arbres colossaux! Ce sont des plantes séculaires! Quand ils se plient sous le poids des fruits, c'est un plaisir, une merveille à regarder! Il est naturel de remercier la Providence divine pour tant de générosité».

Le Père Palma se sentit ravi par ce discours et, invité par le Fondateur à se prononcer, se délia, à mon détriment: «Il me l'a dit plusieurs fois aussi et je lui ai toujours répondu résolument non. Mais quand il est coincé dans une chose, il commence à apporter de nombreuses raisons jusqu'à ce qu'il obtienne ce qu'il veut. Il est inexpérimenté. Il ne comprend pas combien d'années il faut pour faire pousser un arbre comme celui-ci!» Et en bas avec un panégyrique des oliviers... «Excusez-moi, Père, - j'ai dit, - puis-je au moins parler? Puis-je dire mes raisons?». Et le Père: «Parlez, parlez». Mais le Père Palma: «Le voyez-vous, Père? Il ne s'arrêtera pas s'il n'obtient pas ce qu'il veut. Il retourne une chose et la retourne jusqu'à ce qu'il ait raison». Et le Père: «Père Palma, laissez qu'il nous raconte. Écoutons». Alors j'ai commencé à expliquer toutes mes raisons au Père.

Après m'avoir écouté attentivement, il s'est tourné vers le Père Palma et a lui demandé: «Père Palma, vous êtes-vous rendu compte de ce que dit frère Carmelo?». «Oui, Père». «Est-il donc vrai qu'il faut beaucoup de temps pour récolter les olives, et que parfois les dépenses sont supérieures au revenu net, alors que la plantation de vergers et de légumes serait plus utile pour la Maison?». «Oui, - répondit encore le Père Palma, - tout cela est vrai. Mais ne serait-il pas

dommage d'arracher ces magnifiques arbres qui poussent depuis des siècles? Je n'ai pas le courage de le faire».

Le Père reprit: «Mais les raisons apportées par le Frère Carmelo me paraissent justes, et sont confirmées par vous-même. Par conséquent, je crois que cette autorisation de transformation agricole peut être donnée. J'aime moi aussi beaucoup les plantes. Mais le sentiment doit être guidé par la raison, sinon ce n'est plus du sentiment, mais de la sentimentalité. Vous dites que vous considérez un vrai péché d'abattre des oliviers. Ce n'est vraiment pas un péché. De plus, je peux complètement vous absoudre de ce péché. Par conséquent, soyez tranquille. Quant au courage qui vous manque pour les abattre, ne vous inquiétez pas. Le Frère lui-même se chargera de les faire couper».

Le Père Palma a insisté: «Mais il est bon, Père, que nos gens s'habituent aussi à certains travaux manuels, comme la cueillette des olives, qui n'est pas du tout lourde. Il sert aussi à faire comprendre comment on gagne son pain. Ils doivent faire des sacrifices, sinon ils arrivent comme tant de jeunes messieurs». Le Père répondit: «Je suis parfaitement d'accord que les nôtres doivent être prêts à tout, même à cultiver la terre et à accomplir les charges les plus humbles. S'ils n'ont pas ces bonnes dispositions, il est inutile qu'ils restent dans la Congrégation. Mais il est de notre devoir de les appliquer et de leur faire pratiquer les métiers qui correspondent à leur formation, c'est-à-dire ce qu'ils auront à faire un jour de leur vie. Ce serait une perte de temps, une distraction par rapport à une formation adéquate, si nous les employions dans des emplois qui ne sont pas vraiment liés à leur formation.

«Quel est le travail principal pour l'instant de ces aspirants et religieux? Se former à l'étude, pour être demain de bons religieux, de bons prêtres, de bons éducateurs; travailler, faire des charges de la Maison. Par conséquent, ils doivent être exercés dans toutes ces choses. Le temps de cueillette des olives serait soustrait du temps directement alloué à leur formation spécifique. Le travail n'est pas seulement celui manuel, mais les études, les charges et toute autre occupation consciencieuse sont aussi du travail.

«Quant aux orphelins, le but pour lequel nous les gardons dans l'Institut est de leur donner une culture appropriée et de leur apprendre un art ou un métier, afin que demain en société ils puissent vivre honnêtement du fruit de leur activité. Et dans ces choses, ils doivent être formés. Les appliquer habituellement et longtemps à d'autres choses que celles-ci serait une perte de temps, une distraction de leur propre formation.

«La partie formative ne peut souvent pas tenir compte de la partie économique, à moins qu'il ne s'agisse d'une nécessité pour vivre. Grâce à Dieu, cependant, notre Institut n'a pas ce besoin pour l'instant, car la Providence est généreuse avec nous afin que nous puissions nous occuper plus résolument de la formation spécifique des aspirants, des religieux et des orphelins. Les oliviers peuvent donc être coupés».

104. Nostalgie de l'ancienne cellule

La petite cellule, dans laquelle le Père avait vécu depuis l'ouverture de la Maison d'Oria, avait le sol à l'ancienne, comme toutes les autres: un mélange de chaux et d'éclats de terre cuite, désormais complètement usés. Plus d'une fois j'avais essayé de le faire réparer, mais le Père me répondait toujours que c'était bon.

Lorsqu'il s'est rendu compte lui-même qu'il y avait aussi un danger de chute, il m'a finalement donné la permission de le faire réparer. Le maçon, voyant dans quel état il était, dit qu'il n'y avait rien à réparer, tout était à refaire entièrement, et non plus avec cet ancien système,

qui n'était plus utilisé et qui coûterait cher, mais avec des carreaux de ciment monocolore. De cette façon, cela aurait coûté moins cher et aurait été beaucoup plus décent. Je me suis convaincu et je l'ai fait.

Lorsque le Père, dès son retour, est entré dans la cellule et a vu ce sol il est devenu sérieux, m'a fait des reproches et m'a dit: «Vous avez enlevé le plus beau de la cellule. Elle n'est plus comme avant. Le carrelage a l'air luxueux. Je n'irai plus là-dedans. Trouvez-moi une autre cellule avec un sol comme celui qui était ici avant».

Les raisons invoquées ne furent pas suffisantes. Il a augmenté la dose en ajoutant: «L'esprit de pauvreté ne va pas toujours de pair avec l'économie. Parfois, certaines choses qui coûtent moins cher donnent une sensation de luxe par rapport à une autre chose qui coûte plus cher. Nous devons également y prêter attention pour le bon exemple que nous devons donner au prochain. Dans nos Maisons, tout ce qui doit servir aux religieux, comme le logement, le mobilier, doit être conforme à l'esprit de pauvreté. Pour les orphelins, en revanche, certaines exceptions peuvent être faites, parce qu'ils ont besoin d'être bien tenus et parce qu'ils ne sont pas destinés à la vie religieuse».

105. Un étrange Religieux et la fermeté du Père

Un certain Angelindo Varotto de la Province de Padoue, en religion Frère Stanislao, avant d'entrer dans l'armée se montrait si bon qu'il était estimé de tous, surtout pour sa piété et sa simplicité. Au cours de sa vie militaire, cependant, il a commencé à lire tout ce qui lui tombait sous la main. Prenant congé, il se révéla bientôt avoir des idées assez étranges tant sur la doctrine que sur la vie religieuse, gardant toujours une apparence de piété, même à sa manière. Tous les efforts ont été faits pour le corriger et le remettre sur la bonne voie. Le Père, en particulier, fit tout ce qu'il put pour le faire se repentir, lui disant à plusieurs reprises que, s'il ne se serait pas corrigé, il serait forcé de le renvoyer de la Congrégation.

Aux idées étranges s'ajoutait qu'ayant la charge d'assistant aux orphelins, non seulement il se montrait délaissé et intolérant, mais qu'il infligeait des châtements douloureux et giflait facilement. En cela aussi, il se montrait incorrigible. Alors le Père nous a dit: «Ce fils béni ne peut être tenu dans la Congrégation; il est incorrigible. Tout ce qui pouvait être fait a été fait. Mais avant de le laisser sortir, j'ai pensé qu'il pourrait fréquenter l'école d'instituteurs. Ainsi, il aura un moyen de gagner sa vie honnêtement". Je me suis permis d'objecter: «Mais lui faut-il vraiment ce diplôme pour vivre? Quand il sortira, il trouvera comment gagner sa vie. À nous n'importe plus rien de lui».

Le Père m'a répondu: «Ce n'est pas une façon de raisonner, encore moins d'agir. Non seulement ce n'est pas conforme à l'esprit de la charité chrétienne, mais ce n'est même pas humain. Tous sont enfants de Dieu, aussi bien ceux qui sont dans l'Institut que ceux qui sont à l'extérieur, et nous devons tous les regarder et les estimer comme tels. Une attention particulière doit être portée à ceux qui quittent l'Œuvre, même si c'est leur faute, parce qu'ils ont rendu des services à l'Institut. De plus, il se peut aussi qu'ils soient partis à cause de nous, parce qu'on n'a pas su les former, ou parce que nous en avons leur donné l'opportunité».

Le jeune homme a pris son diplôme d'instituteur à Francavilla Fontana. Ensuite, le Père l'a appelé et lui a communiqué la décision de sa démission de l'Institut. Il a su présenter la nouvelle avec une telle charité que le jeune homme en a été ému. Cependant, il a considéré la disposition comme injuste, à la fois parce qu'il considérait que ses idées et les critères adoptés avec les garçons étaient plus que justes, et parce qu'il croyait avoir une vocation rogationniste.

Par conséquent, il n'avait pas du tout l'intention de quitter la Congrégation. Le Père insista toujours avec des manières persuasives, promettant qu'il l'aiderait financièrement jusqu'à ce qu'il s'établisse. Quand cependant il vit que tout cela était en vain, il lui dit d'une manière absolue que dans quelques jours il devrait déposer son habit et quitter l'Institut.

Se voyant ainsi acculé, le jeune homme dit au Père: «J'ai une vocation rogationniste. Vous me renvoyez, et je ne peux pas m'empêcher de partir. Cependant, je suis résolu à entrer au Séminaire de Padoue, et quand je serai prêtre, je retournerai à la Congrégation des Rogationnistes». Le Père a lui répondu: «Et moi, je laisserai écrit dans mon testament qu'ils ne doivent pas vous accepter, à moins que le Seigneur ne fasse un miracle qui vous change complètement».

106. Dans l'éducation, il est difficile de justifier les gifles

Un orphelin de Francavilla Fontana a été accepté dans notre Maison d'Oria. Son père était en prison pour avoir tué sa femme. Le crime avait été commis en présence de son gamin, qui avait été tellement impressionné et ébranlé que son système nerveux en avait été fortement emporté. Il était coléreux et violent.

Un jour, s'étant disputé avec un compagnon, il le frappa à la tête avec un bois, lui causant une grave blessure. Le blessé s'est mis à hurler et a été immédiatement conduit à l'infirmerie. Pendant que je le soignais, j'ai fait venir le coupable, auquel j'ai donné deux gifles solennelles en disant: «Espèce de criminel! Tu finiras en prison comme ton père».

À cet instant, le Père, qui avait entendu les cris, entra dans l'infirmerie. Il remarqua les gifles et les reproches. Il reprocha au garçon d'avoir frappé son compagnon. Puis il constata l'étendue de la plaie et participa au pansement. Finalement il m'a dit: «Quand vous aurez tout fini, venez dans ma chambre, je dois vous parler».

J'ai tout compris. Alors, avant de me présenter, j'ai pris le temps de me calmer un peu. Je savais par expérience que le Père voulait toujours nous voir heureux, et il était désolé de briser la joie même quand il devait gronder. Alors je me suis présenté dans une attitude sereine. Cependant, je l'ai trouvé assez sérieux, et dans cette attitude il m'a dit: «Je ne pensais pas que vous vous comporteriez comme ça. Ce n'est pas une façon d'éduquer. Il est vrai que le garçon avait grossièrement en blessant son compagnon. Mais on sait qu'il a été ébranlé par le drame familial, et donc en quelque sorte il est excusable. Compte tenu de son état d'esprit, il doit être corrigé par des moyens plus adaptés. Vous voulez corriger son courroux par votre colère, ses coups par vos coups.

«Le garçon ne sait pas distinguer les coups donnés par éducation de ceux donnés par colère. Mais alors, quelle justification ont ces gifles? C'est inhumain! Pire encore ce mot d'accompagnement: "Délinquant!". Les garçons ne doivent jamais être insultés ou offensés de cette façon. Nous devons respecter leur personne, leur honneur. À force de se sentir taxés de "criminels", s'ils ne le sont pas, ils le deviennent. Je ne vous dis pas la gravité des autres mots que vous lui avez dits: "Tu finiras en prison, comme ton père!" C'est le comble! Lui rappeler la scène qui le tourmente le plus, l'atrocité de son père, la mort déchirante de sa mère! Lui rappeler le pire exemple qu'il eut pu recevoir de son père! Vous devez garder à l'esprit que les corrections, si elles ne sont pas faites comme il se doit, au lieu de produire du bien, font du mal; et, parfois, du mal irréparable».

107. La profession religieuse perpétuelle

Un jour, le Père me dit: «Voulez-vous faire votre profession religieuse perpétuelle avec moi et avec le Père Palma?». J'ai répondu: «Sans doute!».

«Mais il faut bien se préparer. Bien sûr, vous savez en ce qui consiste: se consacrer pour toujours à Dieu, c'est comme un deuxième baptême. En effet, les saints disent que la profession religieuse se compare très bien au baptême et au martyre. Nous devons être prêts à nous sacrifier complètement à Dieu».

Il me fit ce discours en présence du Père Vitale, qui dit au Père: «Mais vous savez que le Frère Carmelo n'a pas fait le noviciat *canonique*. En effet, quel noviciat a-t-il pu faire à Francavilla Fontana, immédiatement après le tremblement de terre, au milieu de tant de distractions?». Et le Père: «Que dites-vous, Chanoine? Il n'a pas fait le noviciat canonique? Je me souviens bien de la vie, du travail et des sacrifices auxquels il a dû faire face cette année où il est resté à Francavilla! Et puis, il y a eu bien mieux qu'une année de noviciat dans les quatre années de guerre! Au milieu de tant de dangers pour l'âme et le corps, grâce à Dieu, il resta toujours fidèle au Seigneur et retourna dans la Congrégation. Que voulons-nous d'autre? Et quel noviciat canonique avons-nous fait tous les deux? À moins qu'on ne veuille entendre par noviciat canonique le fait qu'on nous appelle encore *chanoines!*».

108. «Si j'étais Capucin, pour moi le Couvent serait une maison de fous»

J'étais en récréation avec les Confrères au milieu des aspirants. Entre autres choses, on parlait d'Ordres et de Congrégations religieuses. Je me souviens avoir dit que j'estimais et vénérerais beaucoup l'Ordre des Capucins de préférence à beaucoup d'autres Instituts religieux, mais que si j'avais dû être Capucin, le couvent pour moi aurait été comme un asile de fous et mon habit comme une camisole de force.

Il y fut quelqu'un qui rapporta au Père ce que j'avais dit, y voyant un sentiment de mépris dans ma dernière expression. Le Père m'a appelé et a commencé à dire: «Nous devons avoir une grande estime et une profonde vénération pour tous les Ordres et Congrégations religieuses. En effet, ils sont inspirés par l'Esprit Saint pour accomplir des missions spéciales et très élevées dans l'Église pour la plus grande gloire de Dieu et le bien de leur prochain. Chaque institution est une mine de grands saints et d'âmes élues. Parmi les institutions, l'ordre des Capucins excelle incontestablement, tant par l'esprit d'observance, de pénitence et de la pauvreté séraphique, ainsi que par la floraison et la multiplicité des grands saints. Je n'aurais jamais pu imaginer que vous, avec votre légèreté, et, je dirais même, avec une telle témérité, vous vous autorisiez à certaines expressions. Ne savez-vous pas que le Couvent des Capucins est la Maison de Dieu, où jour et nuit ces saints religieux louent Dieu par la prière, par le saint sacrifice de la Messe, et où demeure nuit et jour Jésus dans le Saint-Sacrement? Vous appelez l'habit religieux, l'habit sacré, l'habit de Saint François une camisole de force! Mais avez-vous perdu la tête? Ne savez-vous pas que vous avez donné scandale, surtout auprès des aspirants? C'est ainsi que vous les formez? Au moins d'une manière ou d'une autre, vous devez réparer. Ensuite, je vous dirai comment faire».

Après qu'il eut fini de parler, j'expliquai calmement: «Père, si vous me le permettez, je vous dirai que la chose n'a pas été rapportée exactement. Ils n'ont dit que la deuxième partie, sautant la première. Parlant des Capucins, j'ai dit ces mots exacts: «J'ai une grande estime et vénération pour l'Ordre des Capucins de préférence à beaucoup d'autres Instituts religieux.

Mais j'imagine que si j'étais Capucin, pour moi le couvent serait l'asile des aliénés et l'habit la camisole de force».

«Ah! - dit le Père - alors la chose change, Dieu merci. Puisque le Seigneur vous a appelé dans notre Congrégation, il est clair que vous devez vous sentir transporté vers elle et non vers d'autres Ordres ou Congrégations religieuses. C'est l'effet de la vocation spécifique. C'est pourquoi le Seigneur vous a appelé à être un Rogationniste et non un Capucin ou un Jésuite ou un Salésien. Votre hypothèse imaginaire était déplacée et absurde car étant vous Rogationniste, vous ne pouviez pas être au même temps Capucin. Quoique la chose change, et ce n'est pas comme on me l'a dit, néanmoins vous avez commis une grave imprudence en traitant le couvent des Capucins d'asile de fous et l'habit de camisole de force, surtout le disant devant les garçons, qui, bien souvent, ne sont pas capables de comprendre et se désappoientent.

«Alors quand on parle des institutions religieuses, il faut toujours dire du bien de tout et de tous: de leur but, de leur mission, de l'apostolat, de l'habit. Nous ne devons pas non plus faire d'évaluations défavorables entre notre Congrégation et les autres institutions religieuses. Elles sont toutes également œuvres de Dieu, et toutes, selon leur nature propre et leur destination spécifique, contribuent également dans l'Église à la gloire de Dieu, au salut et au secours du prochain. Ce serait une grande erreur en voulant donner plus d'importance à notre Congrégation diminuer les autres institutions religieuses. Ce serait un véritable égoïsme, très pernicieux».

109. Il manquait la cellule à usage... prison!

Entre 1919 et 1920, le Père, contrairement à son habitude, fut longtemps absent d'Oria. Entre-temps, des travaux avaient été effectués dans la Maison. Entre autres choses, un joli dortoir pour orphelins avait été construit et aménagé, avec des critères modernes pour l'époque, peut-être même avec un certain raffinement.

Quand le Père est venu à Oria, il a dit au Père Palma et à moi: «J'ai su qu'en ce temps vous avez fait de nouvelles choses dans la Maison. Laissez-moi les voir». Nous nous sommes promenés, visitant les salles de classe mieux équipées et plus accueillantes, les laboratoires améliorés et enfin le nouveau dortoir. Puis on a vu le Père froncer légèrement les sourcils et demander pour qui c'était tout ceci. Mais ayant appris que c'était pour les orphelins, il s'est calmé et a dit: «Dieu merci. Si c'est pour eux, ça va bien».

Observant l'espace du local bien ventilé, avec le sol en grès bien poli, avec un certain dessin et des lambris émaillés avec une bordure florale, des lits blancs ordonnés symétriquement, il a dit: «C'est vraiment beau, j'aime ça. Que la divine Providence soit infiniment bénie et remerciée, elle qui vient si généreusement à notre rencontre. Malheur, cependant, si nous en abusons et échouons dans la sainte pauvreté, nous créant plus de confort que ce qui est purement nécessaire. Pour les Églises, pour les malades, pour les orphelins et pour les pauvres, une exception peut être faite dans l'économie. Pour les orphelins en particulier, nous devons avoir plus que des attentions maternelles, à la fois dans le traitement et, relativement, dans d'autres commodités. Pour eux, la Providence divine vient si généreusement à notre rencontre. Les pauvres! Les personnes les plus chères au monde leur manquent à l'appel: les parents! Et nous devons les remplacer! Mais comment pouvons-nous les remplacer? Même si nous pouvions faire plus que d'être parents, nous resterions un simple substitut. Essayons au moins d'être un bon remplaçant. Nous pouvons en quelque sorte y parvenir si nous nous efforçons de regarder l'orphelin avec l'esprit de foi voulu par notre

Seigneur: Celui qui accueille l'un d'eux en mon nom accueille moi. Quoi que vous fassiez à l'un d'eux à cause de moi, je considère que cela comme fait à moi».

Puis changeant de sujet, le Père ajouta: «Néanmoins, je ne peux m'empêcher de souligner qu'il manque encore quelque chose de très important pour une Maison d'éducation. Il manque la cellule, je veux dire... la prison». J'ai répondu: «La prison? Et qu'allons-nous en faire de la prison? A quoi est-il censé servir? Le nôtre est-il peut-être un établissement correctionnel ou une caserne militaire?». Le Père rétorqua: «Vous demandez, à quoi sert une prison ici; c'est si difficile à comprendre? Il sert à mettre les garçons qui manquent dans des choses sérieuses». «Pour autant que cela dépende de moi, - ai-je encore ajouté, - je ne mettrai jamais un garçon en prison». Et le Père a poursuivi: «Je ne comprends pas pourquoi vous répugnez tant la prison. Peut-être avez-vous été plusieurs fois en prison dans votre vie militaire?». «Non, Dieu merci. En quatre ans de vie militaire, je ne savais pas ce que c'était, mais je répète: je n'y jeterai jamais un garçon: c'est nuisible à l'éducation, c'est à l'opposé de tout critère pédagogique». «Quoi qu'il en soit, - continua le Père en faisant un clin d'œil vers le Père Palma, - trouvons un endroit convenable pour une prison».

Ce discours du Père me semblait complètement étrange, et je ne savais pas comment être d'accord, connaissant ses sentiments. Je ne soupçonnais même pas qu'il pouvait dire cela pour m'éprouver et connaître mes pensées. Peut-être que quelqu'un m'avait accusé d'être strict! Nous nous sommes donc mis à la recherche d'un endroit convenable pour une prison. Plusieurs avaient été écartés, quand enfin Père Palma nous fit voir une petite pièce sombre, avec juste une sorte de fente pour l'air et la lumière, dans laquelle on pénétrait par une trappe. Le Père a dit: «C'est excellent: on dirait que c'est fait pour être une prison!». Et se tournant vers moi, il dit: «N'est-ce pas? Vous ne l'aimez pas?». «Pas du tout! - j'ai démarré - Ici seul pour mettre du bois nous ira bien...». Et j'ai dit cela d'une manière méprisante et dédaigneuse. «Bravo! - le Père a enfin souri, - je suis si content que vous le pensiez ainsi. Sachez que je l'ai fait juste pour vous essayer. Je voulais savoir directement comment vous en pensiez».

Il poursuivit ensuite par une série de réflexions: «Souvent les éducateurs qui assistent les garçons commettent immédiatement une grosse erreur, ils pensent les corriger et les éduquer à force de reproches sévères, de châtiments douloureux, de coups et de prison. Les enfants ne sont pas éduqués comme ça. Ainsi, au lieu de se former, ils deviennent déformés, rabaissés, irrités, brutalisés. Certains voudraient légitimer leurs punitions en les comparant à celles que les parents infligent à leurs enfants. La référence ne tient pas, car il y a une grande différence entre l'ascendant que les parents ont sur l'âme de leurs enfants, et celui que les éducateurs ont sur leurs élèves.

De plus, les parents ne vont généralement pas trop loin dans les punitions. S'ils exagèrent, ils-même n'éduquent pas non plus bien. L'éducateur, pour bien réussir dans cet art difficile de l'éducation, doit toujours prendre les garçons du côté du cœur et de la raison. En d'autres termes, il doit adopter la méthode préventive de Don Bosco, qui est aussi la nôtre, comme je l'ai dit à maintes reprises. Il faut tout de même garder à l'esprit que la bienveillance est plus requise pour les orphelins que pour les autres garçons, précisément parce qu'il leur manque celle de leurs parents; et les punitions sont plus pernicieuses parce qu'elles aussi sont considérées comme l'effet de la même absence des parents».

110. Une contusion au front

Tard un soir, je n'avais pas encore récité le Rosaire. Pendant ce temps, je me suis senti très fatigué et tombais pour le sommeil. Pour me dominer, je priais en marchant dans les

couloirs. Mais le sommeil était tel que la couronne me tombait souvent des mains; je ne me rappelais plus quel mystère j'étais arrivé et je recommençais depuis le début. Marchant ainsi à moitié endormi, je cognai la tête contre un coin du couloir, ce qui m'a fait un bleu au front.

Le lendemain matin, quand le Père m'a vu, il m'a demandé ce qui m'était arrivé. Quand je lui en ai parlé, il a dit: «C'est un manque de bon sens et une exagération. Le Seigneur ne veut pas les choses par la force. Il est vrai que tout doit être fait pour ne pas négliger les pratiques de piété, en essayant d'être prévoyant, afin de les accomplir en temps voulu. Mais alors, quand pour des raisons d'office, d'imprévu, il n'a pas été possible de faire quelque chose, il n'y a pas lieu de s'inquiéter autant ou de tenter l'impossible. Après tout, n'aviez-vous pas travaillé pour le Seigneur toute la journée?

«Le travail pour faire le propre devoir, c'est aussi prière. Vous auriez fait mieux d'aller vous coucher, puisque s'était fait si tard. Donc au moins vous auriez fait bien une chose. Au contraire, de cette façon quel Rosaire avez-vous pu dire? Avec quelle attention et dévotion avez-vous pu le réciter? Même dans les pratiques religieuses, il faut être discret; en ces choses en effet plus qu'en d'autres, car la piété, la dévotion ne consiste pas à réciter beaucoup de prières et de pratiques de piété, mais à les réciter et à bien les faire, avec attention et amour».

111. Ainsi le Père rêvait ses Instituts

Le Père Vitale, dans la vie du Père, parle d'un garçon cleptomane. À ce propos je me souviens que le Père me disait: «Quand notre Institut, si plait au Seigneur, se développera, il faudra donner à l'orphelinat une approche et un ordre plus complets». Par conséquent il précisait les points suivants:

1 - C'est un grave inconvénient de garder ensemble des garçons de chaque âge et classe, comme nous sommes obligés de le faire maintenant. Pour éviter les désagréments, il ne suffit pas de les tenir divisés par section, mais il faut les éduquer dans des Maisons différentes. Ce serait idéal pour de nombreuses raisons: directives, morales, scolaires, éducatives et économiques.

2 - Deuxièmement, il serait idéal d'avoir des Orphelinats spécifiques pour accueillir de tout petits orphelins complètement abandonnés. Leur état est pitoyable, car il arrive souvent que c'est précisément à cet âge, lorsqu'ils ont le plus besoin d'aide, qu'ils sont abandonnés. Ils doivent être confiés à l'assistance d'éducatrices, sous la conduite de nos Sœurs. Il n'est pas le cas que de très petits d'asile soient gardés dans des orphelinats masculins: d'abord ils en souffrent, parce que l'environnement n'est pas adapté, et puis ils sont d'embarras aux assistants et à la discipline.

3 - En troisième lieu, il a été constaté que parfois, dans les Orphelinats, certains sujets, par leur nature, ne peuvent rester dans la communauté, car la présence d'un ou deux de ces éléments suffit à mettre en émoi une section ou un Institut. Pour le bien commun, donc, on est obligé de les éloigner, même en sachant que ces sujets sont justement ceux qui ont le plus besoin d'aide, et qu'en sortant, livrés à eux-mêmes, ils échoueront facilement. Cette catégorie de garçons devrait être accueillie dans un foyer doté d'un personnel bien formé tant au niveau de l'encadrement que de l'accompagnement. Ce serait une rédemption! Certains sujets se jugent facilement incorrigibles parce qu'ils s'obstinent dans les mêmes travers. Et il est vrai que certains y sont prédisposés en raison de défauts héréditaires ou environnementaux ou d'événements traumatisants de l'enfance. Cependant, je suis sûr qu'avec une éducation attentive, ils peuvent être corrigés».

À ce moment j'ai observé: «Le Lombroso³² dit plutôt que certains sujets sont si naturellement prédisposés qu'ils se considèrent comme incorrigibles». Le Père me répondit: «Si vous commencez à lire ces livres, vous vous remplirez la tête de tant de choses étranges que vous ne comprendras plus rien. Et puis ne savez-vous pas que la théorie de Lombroso, c'est-à-dire le soi-disant déterminisme, est condamnée?». J'ai repris: «Comment traiter ceux qui seraient cause certaine de l'immoralité avec les autres?». Le Père répondit: «S'ils ne se corrigent pas, je suis tellement désolé, mais nous devons les renvoyer pour le bien commun et essayer de les aider du mieux que nous pouvons».

4 - Puis il continua le discours précédent:

«Il y a des cas où, en raison de maladies chroniques et héréditaires, ils ne peuvent être acceptés, et d'autres où ils doivent même être licenciés. Et pourtant, ce sont ces pauvres gens qui ont le plus besoin d'être aidés. Pour ces cas, tout doit être fait pour avoir, à part, une sorte de valetudinarium, ou grande infirmerie dans une position agréable et saine, où recueillir les patients qui ne peuvent être mieux placés ailleurs. Il est entendu que nous parlons toujours de cas qui ne nécessitent pas de soins strictement hospitaliers, car alors on fait recours à ceux-ci. Puis quand les garçons seront admis dans les hôpitaux, il faudra s'intéresser à eux comme à ses propres enfants.

5 - Mais cette Maison de retraite pour les Communautés religieuses est encore plus nécessaire. Les religieux en effet, ainsi que les religieuses il faut les hospitaliser le moins possible, et ce seulement lorsque le plus grand bien des malades l'exige, et jamais pour se débarrasser de l'inconvénient ou de la gêne.

6 - Ce serait donc une charité exquise et très appropriée à notre mission de Rogationnistes de pouvoir prendre soin des prêtres âgés et inaptes, en les accueillant dans des Maisons spéciales. De même, nous prêter à aider les Séminaires, tant dans la formation que dans la direction...

112. La qualité des sujets donne du prestige à la Congrégation.

De retour à Oria après une longue absence, le Père me dit: «Tu ne m'avez pas encore remis le rapport sur les aspirants. Parmi toutes les activités de la Maison, celle concernant les vocations mérite le plus d'intérêt. Nous devons essayer de les avoir nombreuses et surtout bien formées, car la vie et le développement de la Congrégation dépendent d'elles. Pour cela, nous devons avant tout prier, car les vocations sont le fruit de la prière. C'est le secret sûr et le moyen infaillible d'avoir des vocations. Ensuite il faut essayer de faire de la propagande surtout au moyen de nos Sacrés Alliés et de la presse: *Il Segreto Miracoloso, Dio e il Prossimo*.».

«Quant au nombre de candidats, - j'ai dit – il sont environ 40». Le Père reprit: «Ils sont un bon nombre, grâce à Dieu mais essayez d'en avoir plus, aussi parce que tant de ces garçons viennent à manquer, selon ce que dit notre Seigneur: "Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus". Mais surtout, il faut prêter attention à la qualité des aspirants et à leur formation. Le nombre ne doit jamais compromettre la qualité. Souvenez-vous de ce que dit le Saint-Esprit à ce sujet: "Un bon fils fait plus d'honneur à ses parents que cent médiocres!". L'un des signes

³² Cesare Lombroso (1835 1909) était un psychiatre et criminologue d'une grande autorité à son époque, et ceci malgré l'opposition et la critique de ses méthodes et de ses conclusions. Selon lui, le génie et l'insouciance, la sainteté et la perversion sont déjà déterminés par l'héritage génétique. D'où l'affirmation dangereuse qu'on naît délinquant, sans rédemption ni sociale ni religieuse (cf. *L'uomo delinquente*, Milano 1876). Le Père, comme Don Bosco, Bartolo Longo et d'autres, étaient de fiers opposants à cette théorie, et ils l'ont démentie avec les faits.

les plus importants d'une vocation est de voir un jeune homme appliqué à accomplir ses pratiques de piété, dont il ne faut cependant pas lui charger trop.

«Il faut aider ces garçons avec diligence et les habituer peu à peu à la vie religieuse pour qu'ils la aiment. Un environnement excellent, affectueux et serein compte beaucoup. S'il y a des aspirants qui n'ont pas de bonnes dispositions, en temps voulu, avec les précautions nécessaires, ils doivent être éloignés car quelques-uns suffisent à gâcher l'environnement. Il faut donner beaucoup d'importance à l'école. Un garçon qui échoue dans ses études en raison d'une apathie habituelle est inutile à garder. Avant d'adopter les manuels scolaires, il faut les examiner attentivement.

«L'école, autant que possible, doit être faite par notre personnel interne, car cela influence grandement la formation. Mais qu'elle soit bien faite et non bâclée. À la fin de l'année scolaire, envoyez-moi une copie des résultats des examens, tant pour les candidats que pour les orphelins».

J'ai fait remarquer au Père que, faute de locaux, il n'était pas possible d'accueillir d'autres aspirants, ni d'autres orphelins. La discipline en souffrait aussi, puisqu'il n'y avait aucune possibilité de séparer aspirants et orphelins. Il était donc nécessaire d'agrandir l'Institut.

Le Père appela immédiatement le Père Palma et le chargea d'étudier la possibilité d'agrandir l'Institut.

113. La rotative ne se prête pas à l'apprentissage de l'art typographique

La Communauté d'Oria se réjouit à la nouvelle de l'achat de la machine typographique rotative à Messine. C'était ce qu'on pouvait imaginer de mieux: elle imprimait, découpait, pliait, mettait sur le chariot, produisait 25.000 exemplaires à l'heure en travaillant d'un seul côté, 50.000 en travaillant des deux côtés. Lorsque quelque feuille étaient abîmées, elle s'arrêtait automatiquement en faisant sonner une clochette.

Cependant, je me suis permis de dire: «Je crois que cette machine n'est pas pour notre Institut, car, étant donné qu'elle fait tout par elle-même, elle ne se prête pas à l'apprentissage de l'art typographique, qui est la chose la plus importante pour nos orphelins».

Ils rapportèrent mon jugement au Père, qui m'appela et me dit: «Je suis content que vous vous intéressez aux choses qui se font dans l'Institut. Il est vrai que les installations du laboratoire doivent favoriser l'apprentissage de l'art ou du métier; il est vrai aussi que la rotative ne se prête pas au but, car elle est principalement destinée à la production. Mais il faut noter que les exemplaires du périodique *Dio e il Prossimo*, principal organe de nos Secrétariats Antoniens, s'étaient élevés au point de devoir installer une machine à grande vitesse et à grande production. Ainsi, non seulement les performances sont très rapides, mais beaucoup de main-d'œuvre est libérée pour des travaux qui n'ont rien à voir avec l'apprentissage de l'art de la typographie. En effet, combien de temps fallait-il pour mettre toujours les feuilles sur la machine à écrire, les découper et les plier? Des mois entiers passaient à faire toujours les mêmes choses et il n'était pas possible de produire ce qui était nécessaire pour les Secrétariats. Désormais, la rotative permet de gagner beaucoup de temps, ce qui peut être utilisé plus utilement dans le travail des machines plates, plus adaptées à l'apprentissage».

La rotative s'est avérée très utile pour ces buts que le Père m'a indiqués.

114. Ainsi, le Père me donna raison

Un jour que le Père et Père Palma entrèrent dans l'imprimerie d'Oria, il remarqua que le soleil brillait sur la machine à imprimer par la fenêtre. Se tournant vers moi, il me dit: «Ne vous rendez-vous pas compte que le soleil qui tape sur la machine fait sécher l'encre, avec pour conséquence que les impressions ne viennent pas nettes? Il faut mettre un rideau blanc sur la fenêtre qui protège du soleil, mais ne réduit pas la lumière nécessaire au travail dans la typographie».

J'ai pris la liberté d'observer: «Père, le rideau blanc ne peut pas être placé ici». Mais le Père m'a tout de suite interrompu résolument: «Voilà, vous faites toujours des observations. J'ai dit qu'il faut monter la tente et tout de suite, avez-vous compris?». «Oui, Père, j'ai bien compris, mais si vous me le permettez, je vous dirai que je fais l'observation parce que je veux monter la tente comme vous le dites. Si j'avais l'intention de ne pas la mettre je ne ferais aucune observation, ainsi après, j'utiliserais les inconvénients pour m'excuser de ne pas la avoir mise. Le rideau blanc dans la typographie, où les garçons la manipulent souvent, généralement avec leurs mains sales d'encre et d'autres choses, devra être changé tous les jours, donc je pense qu'il n'est pas pratique de la mettre en blanc, mais dans une couleur qui ne diminue pas la lumière».

Et alors le Père: «Vous avez raison, - me dit-il. - Ça fait mal quand on voit les difficultés et qu'on ne les évoquent pas, en les prenant comme excuse, alors qu'on n'a été pas possible obtenir le résultat».

115. Méfier de l'achat d'entités morales

Un matin, j'étais allé d'Oria au District Militaire de Brindisi pour obtenir un document concernant le Frère Serafino Santoro. Alors que j'allais rentrer, à la gare de Brindisi, moi je me suis entendu appelé par le Père Palma qui se trouvait dans le train pour Lecce. Il m'a dit de monter. Quand je suis monté, outre le Père Palma, j'ai aussi trouvé le Père, le Supérieur de San Benedetto et une autre Sœur. Le Père m'a dit d'aller avec eux à Lecce voir et visiter un Institut, fondé par un certain Monseigneur Chiriat, qui aurait voulu nous le céder. Une fois à Lecce, un monsieur nous a accompagnés pour une visite à l'Institut en attendant l'arrivée de Monseigneur.

L'Institut était situé dans un emplacement central et se présentait bien, tant en termes de taille que d'architecture. Mais ce n'était pas très fonctionnel, manquant également d'assez d'espace pour jouer. Le mobilier n'était pas si mal. La plus grande observation faite par le Père était le manque d'espace pour jouer. Surtout en ville, le besoin d'espace est très important pour le bon fonctionnement d'un Institut.

Une fois Monseigneur arrivé, il nous a illustré la partie juridique. L'Institut ne pouvait être ni donné ni vendu, car il s'agissait d'une entité morale. Il ne pouvait être donné en gérance, même pour plusieurs années, qu'avec un accord selon la nature du statut.

Après avoir écouté, le Père dit gracieusement: «Monseigneur, nous vous remercions beaucoup de la pensée que vous avez eue pour nous et de l'estime préférentielle que vous portez à notre institution. Mais par principe, nous n'acceptons généralement pas les œuvres qui sont des entités morales. Vous pouvez donc librement en confier la gestion à qui vous le croyez le mieux». Monseigneur reprit: «Révérend, je vous assure que le Conseil d'administration actuel est composé d'éléments bien disposés».

Le Père répondit encore: «Oui, je le comprends, mais, comme vous le savez bien, cela change facilement. Nous voulons être libres tant pour le traitement des garçons que pour les

critères d'éducation. Même si le Conseil d'administration peut être composé d'éléments bien disposés, il est difficile de nous laisser libres car il ne peut se rendre compte des besoins spécifiques et spéciaux d'un Institut».

«Révérendissime, - le Monseigneur ajouta encore, - je ne puis m'empêcher d'être d'accord avec vos principes. Je vous dis franchement que je suis tellement désolé d'avoir fait ériger l'œuvre en institution morale, que si j'étais désolé ainsi pour mes péchés, j'irais tout droit au Ciel en mourant. J'ai été mal conseillé». Le Père le remercia également pour sa franchise et nous sommes reparti pour Oria.

Dans le train, j'ai dit au Père: «C'est dommage de renoncer. C'est un bel Institut. N'aurions-nous pas pu en faire l'épreuve?». Et le Père me répondit: «Il est évident que vous ne savez pas encore ce qu'est une entité morale».

116. Un truc pour raccourcir les prières

Une fois le Père, après avoir célébré la Sainte Messe dans la Maison d'Oria, revint à l'Église pour l'action de grâces, lorsqu'il entendit le lecteur réciter quelques prières: «Un Pater, Ave et Gloria pour toutes les autres intentions».

Dès qu'on en était sorti, il me dit: «Vous avez trouvé une belle manière de laisser de côté les prières individuelles: on récite un Pater, Ave et Gloria aux diverses intentions, et tout est fait... Alors, tant que je suis encore en vie, vous donnez corps à mon inquiétude sur ce qu'il adviendra de toutes ces prières après ma mort. Je ne dis pas que la Communauté doit se fatiguer avec une multitude de formules. Cela peut arriver lorsque des hommages, des tridiums, des neuvaines, des pratiques mensuelles coïncident en même temps... Cela peut être évité en étudiant son propre calendrier et en suivant les critères de l'Ordinaire de l'Église, qui, lorsque plusieurs fêtes coïncident, on célèbre la principale, faisant des commémorations pour les autres. Il n'appartient donc pas au lecteur d'abrèger ou, pire encore, d'éliminer certaines prières. Que les Supérieurs veillent donc à ce que les prières ne soient pas négligées; et qu'ils s'assurent qu'elles soient récitées toujours bien. Dans tout cela, il y a une grande responsabilité.

Parfois, sous prétexte qu'il y a beaucoup à faire dans la Maison, aujourd'hui on omet de réciter une prière, plus facilement deux demain, et ainsi de suite. Ainsi l'action étouffe la prière et ainsi se perd peu à peu l'esprit religieux qui est l'âme, le souffle, la vie surtout de notre Institut. En effet, contrairement aux autres Congrégations, elle est essentiellement fondée sur la prière, comme en témoignent notre finalité spécifique, le vœu spécial et notre nom même de Rogationnistes. La perfection et la vie de notre Institut sont toutes placées dans l'esprit de prière. Nous devons aussi garder à l'esprit ce que dit Saint Bonaventure, à savoir que Notre-Seigneur récompense le temps de prière par beaucoup de grâces et de bénédictions sur nos œuvres. Il ne faut donc pas facilement omettre les prières, car tandis que celles pour obtenir de bons Ouvriers pour la Sainte Église sont exigées par la nature spécifique de la Congrégation, celles à Saint Antoine pour les bienfaiteurs sont exigées par l'esprit de justice».

117. Un mensonge vaut bien des années de prison

Nos Confrères de Messine m'ont raconté l'événement suivant. Un camion de bobines de papier était en train d'être déchargé lorsque l'une d'elles, pesant trois quintaux, roula par le haut sur un ouvrier, qui fut écrasé et mourut à l'hôpital quelques jours plus tard. La consternation fut grande: une vie écourtée et une famille en deuil; mais aussi, les lourdes

responsabilités de l'entreprise de construction et de l'Institut lui-même, en tant qu'employeur. Le travailleur, en effet, n'était pas assuré, car il n'avait été embauché que récemment. Après un bref conseil convulsif, on recourut à l'expédient d'inscrire le défunt au registre d'assurance des ouvriers de la typographie avec une date antérieure au décès.

Le soir, le Père sut de l'expédient adopté et dit immédiatement que c'était quelque chose qu'il ne fallait pas faire. Le lendemain, avant de célébrer la Sainte Messe, il se rendit au bureau des assurances pour révéler le fait dans ses vrais termes. Les employés furent stupéfaits d'une telle droiture et dirent: «Nous ne savons rien de ce qui s'est passé. S'il vous plaît, allez immédiatement et ne dites à personne que vous êtes venu ici à dire ce que vous avez dit».

Le Père, rentré du Bureau, informa le Père Vitale de ce qu'il avait fait et ajouta qu'il n'avait pas pu dormir pendant la nuit tant à cause du malheur qui s'était abattu sur l'ouvrier que parce qu'on s'était déclaré le faux. Le Père Vitale lui fit remarquer que les conséquences étaient très graves tant pour l'entreprise que pour l'Institut et pas seulement du point de vue économique, mais aussi du point de vue pénal, avec la possibilité même d'aller en prison. Et le Père répondit qu'il est toujours moins mal de payer n'importe quelle somme et même de faire des années et des années de prison que de dire un mensonge. Il était si opposé au mensonge qu'il ne voulait même pas en sentir le nom.

118. Pour les exigences d'Oria il ne faut pas compter sur les Prêtres de Messine

Le Père Palma avait signalé au Père le grand besoin qu'il y avait dans la Maison d'Oria d'un autre prêtre, d'autant plus que lui-même devait s'absenter et aussi pour une longue période. Il a ensuite dit au Père que tous ses espoirs étaient placés dans ceux qui viendraient de Messine, dès qu'ils seraient ordonnés prêtres. Le Père l'interrompit en disant: «Père Palma, du besoin qu'il y a d'un autre prêtre dans cette Maison, je suis convaincu plus que vous, mais vous ne soyez pas du tout avec l'espoir sur ceux qui étudient à Messine, car ceux-ci, dès qu'ils seront ordonnés prêtres, si le Seigneur le veut, ne suffiront pas à la même Messine. Alors, mettez-vous au travail ici. Sans attendre qu'y arrivent ces aspirants lycéens, envoyez immédiatement les Frères Redento, Luca, Camillo et Tarcisio à étudier, et faites-leur suivre des cours accélérés. Je parle de cours accélérés, mais bien faits. Alors laissez-les se libérer partiellement de leurs charges, procurez leur de bons professeurs et tous les autres moyens nécessaires. Peu importe à quel point ils sont avancés dans les années. Ça veut dire qu'ils s'y mettront avec plus de bonne volonté».

Puis le Père a renseigné même moi: «Vous voyez que j'ai dit au Père Palma que les Frères Redento, Luca, Camillo et Tarcisio doivent étudier, donc ils doivent être dispensés de certains offices. Et vous, quand vous décidez? Nous avons tellement besoin de prêtres. Vous constatez vous-même à quel point ils sont nécessaires dans cette Maison. Nous devons prier dans ce but et prier beaucoup. Si nous prions le Seigneur avec confiance, il nous enverra certainement de bonnes vocations; mais si nous ne prions pas, il ne nous en enverra certainement pas, parce qu'il a établi cela dans son économie divine. En fait, il a dit: *Rogate ergo Dominum messis, ut mittat Operarios in Messem suam*. Je composerai une prière à Saint François de Sales afin qu'il obtienne de nombreuses vocations du Seigneur pour cette Maison, et elle devra être récitée le 29 de chaque mois.

Mais il ne suffit pas de prier. Il faut aussi s'occuper des vocations qui existent déjà et utiliser tous les moyens pour en obtenir d'autres. Le zèle pour le bien de l'Église et pour la

croissance de la Congrégation doit consister principalement à susciter des vocations tant par la prière que par le travail. De toutes nos activités, celle-ci est la plus importante. Pour les vocations et leur formation, il ne faut pas regarder les dépenses et les sacrifices. Quiconque ne s'intéresse pas aux vocations est un signe certain qu'il n'est pas lui-même non plus un appelé. Il faut donc le renvoyer de la Congrégation le plus tôt possible, car il ne fait que gâter l'environnement et subvertir l'esprit de l'Institut.

119. Pour les exigences de la Maison d'Oria

il faut promouvoir une intense pastorale vocationnelle

En plus de ce qui avait été rapporté dans l'épisode précédent, il faut garder à l'esprit que la situation de la Maison d'Oria était devenue difficile en matière de vocations. En fait, pendant la première guerre mondiale, presque tous les aspirants étaient retournés dans leurs familles et les quelques-uns qui restaient avaient été transférés à Messine. Même le Père Vitale était retourné en Sicile, amaigrissant encore plus la Communauté religieuse d'Oria.

Quelques orphelins étaient restés à Oria, plus un groupe d'aspirants pour Frères Coadjuteurs. L'idée d'un tel aspirantat avait été du Père Palma, que le Fondateur applaudit dans une lettre du 21 août 1919 au Père Vitale: «C'est une excellente idée de former la Communauté des Frères laïcs, qui n'est pas moins importante que celle des prêtres, puisque l'une soutient l'autre».

Entre-temps, plus tard, le Père Palma fit remarquer au Père comment les Communautés d'aspirants et d'orphelins augmentaient de plus en plus, et par conséquent le besoin se faisait sentir d'avoir au moins un autre prêtre. Il dit au Père: «Je ne vois pas le moment que nos clercs de Messine soient ordonnés, afin qu'au moins un vienne ici, où il y a tant de besoin». Mais le Père lui répondit: «Père Palma, inutile d'espérer et d'insister pour avoir un des prêtres qui sera ordonné à Messine. Je ne suis pas moins convaincu que vous de la nécessité de quelques autres prêtres. Ceux de Messine, une fois ordonnés, ne suffiront même pas à Messine même. Si vous voulez des prêtres pour Oria, vous n'avez qu'à vous mettre vous au travail, comme vous l'avez fait pour les aspirants à Frères Coadjuteurs, avec l'aide du Seigneur, pour les former vous-même ici.

«Après tout, j'ai vu que la Maison d'Oria a évolué vers une vie ordinaire et régulière. J'ai remarqué que parmi ces aspirants jeunes il y en a de très bons. Les plus capables sont mis à l'étude régulière pour prêtres. En effet, je propose que, de préférence aux garçons, vous choisissiez les Frères qui ont la capacité et les aptitudes, afin d'avoir une plus grande garantie de sécurité et un temps plus court, comme les Frères Carmelo, Camillo, Redento, Luca et Tarcisio».

C'est ce que le Père disait en 1919. Il ajoutait encore: «On sait que pour avoir des vocations, il faut se les procurer, ou plutôt les chercher. Mais avant tout, nous devons les demander à Dieu dans la prière. En fait, lui seul est le Maître. La vocation, nous le savons, est un don très précieux de Dieu, qui, dans son économie divine, a établi de ne pas l'accorder à moins qu'on l'on prie. En effet, il a dit: «La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux, priez donc le Maître de la moisson d'envoyer les ouvriers à sa moisson». Si donc nous prions, le Seigneur nous les donnera infailliblement, parce qu'il nous l'a lui-même promis; et si nous ne prions pas, par conséquent, nous ne les aurons certainement pas. On peut dire que la vocation est fille de Dieu et de la prière. Dieu est le Père, la prière la mère. Et donc nous devons prier et prier beaucoup.

«Et non seulement devons-nous prier le Seigneur sans cesse, mais nous devons aussi prier la Très- Sainte Vierge Marie afin qu'elle nous les implores de son divin Fils. Nous avons encore besoin de prier de façon particulière les Rogationnistes Célestes et tous les Saints et Saintes du paradis, afin qu'ils se joignent à nos prières pour obtenir cette grâce des grâces. Maintenant, je vais écrire une prière spéciale à Saint François de Sales pour qu'elle soit récitée dans cette Communauté.

«À la prière, nous devons unir la coopération, c'est-à-dire notre travail. Le travail uni à la prière devient important et efficace. Elle seule ne sert à rien. L'œuvre la plus importante et la plus efficace pour avoir de bonnes vocations est la vie fervente de nous Rogationnistes: l'observance exemplaire des saints vœux, la parfaite charité mutuelle, l'attachement à l'esprit de la Congrégation. C'est la aimant la plus puissante pour attirer dans notre Institut ceux à qui Dieu a donné la sainte vocation. C'est, pour ainsi dire, la voie principale par laquelle les vocations nous parviennent.

«Un autre moyen d'attirer les vocations est de faire connaître la Congrégation et ses œuvres. D'autant plus que sa double vocation est extrêmement claire et d'actualité. Cependant, une chose, aussi précieuse et attirante soit-elle, si elle n'est pas connue, ne peut être désirée. Maintenant, notre Congrégation est peu connue. Elle est plus connue comme une institution caritative que comme une Congrégation religieuse. Par conséquent, nous devons faire de la propagande et faire connaître, autant que possible, sa beauté. Il faut utiliser la presse. Nous devons envoyer le livret *Il Segreto Miracoloso*, où il y a quelque chose sur la vie et les œuvres de la Congrégation. Dans le périodique *Dio e il Prossimo*, j'ai essayé plusieurs fois d'illustrer la nature de l'Institut. Et j'espère continuer à insister. Entretemps, il est bon de préparer une presse spéciale et de l'envoyer tout de suite surtout aux Sacrés Alliés, aux Curés, aux Prêtres que nous connaissons, ainsi qu'aux sections de l'Action Catholique. Lorsque cela est possible, il est également bon de tourner. La vive voix a une autre efficacité».

«Mais ne suffit pas - a poursuivi le Père - procurer des vocations. Il faut savoir les garder et les former. Je dirais que ce serait une sorte de sacrilège, après les avoir obtenues, de les perdre par négligence, tant elles sont une chose précieuse et sainte. La première condition pour sauvegarder les vocations est de les former sur les bases solides de la piété, par l'exercice de la prière, la fréquence des Saints Sacrements, de la lecture spirituelle et des vies des Saints; il faut y ajouter l'exercice des vertus, la connaissance de la vie religieuse et de notre Congrégation, le tout cependant selon l'âge et la capacité».

Et il a poursuivi: «C'est aussi une chose très importante de donner le bon exemple, le bon environnement pour la formation. Pour cette raison, il est exigé que les sujets sans qualités de base, qui ne donnent au moins un espoir de succès, ne soient pas admis dans l'aspirantat. Il faut aussi éliminer en temps voulu ceux qui ne veulent pas embrasser la vie de l'Institut, et surtout ceux qui ne donnent pas le bon exemple. Une aide continue, raisonnable, réfléchie et affectueuse est indispensable pour la préservation des vocations. Si ce n'est pas le cas, les vocations seront sûrement, tôt ou tard et plus ou moins, perdues. De plus, pour préserver les vocations, il faut bien traiter les aspirants, sans lésiner sur ce qui pourrait leur être nécessaire ou utile, mais de manière à ne pas créer de besoins et d'exigences inutiles. Peu à peu, avec le temps et les bonnes manières, ils s'habitueront mieux aux usages et à la vie de l'Institut.

«Quant à la méthode éducative ou formative, avec une plus grande préférence que dans l'Orphelinat, la méthode préventive doit être mise en œuvre dans l'aspirantat, centrée sur la raison, sur la religion, sur la bienveillance. Les aspirants doivent comprendre ce qu'ils font. Et ce qu'ils font, qu'ils le fasse pour qu'ils aient envie de le faire. Avec des motifs surnaturels.

«Quant aux pratiques de piété, il faut qu'ils ne soient trop chargés. Il faut essayer de les faire aimer. Ce serait un effet contre-productif, et la persévérance dans la vocation serait aussi compromise». Enfin le Père, se tournant vers moi, me dit: «Tout ce que je viens de dire s'applique principalement à vous, car vous avez l'assistance directe des aspirants. C'est vous qui devez faire face à ces choses. Avec une sainte humilité, suivez les directives du Père Palma. Priez le Seigneur et la Sainte Vierge de vous éclairer. Rappelez-vous que le plus grand service que vous puissiez rendre au Seigneur et à la Congrégation est celui de procurer et de sauvegarder les vocations; et au lieu de cela, le plus grand dommage que vous pourriez faire serait que, par votre faute, même une seule vocation se perde».

120. Le Père insistait pour que j'étudie pour être prêtre

Plusieurs fois, le Père m'avait exprimé le désir que j'étudie pour devenir prêtre. Il me parlait souvent de l'excellence du sacerdoce, du grand bien qui pouvait être fait aux âmes et du besoin qu'avait la Congrégation des saints prêtres. Je m'en tenais toujours au négatif, arguant pour des raisons que je préférais être dans l'assistance directe des orphelins; un chose qu'en tant que prêtre, à mon avis, je ne pouvais plus faire.

Au retour du service militaire, le Père me renouvela l'invitation avec plus d'insistance. À cette époque, un Jésuite, un certain Père Celebrano, si je ne me trompe pas, est venu à Oria pour prêcher les exercices spirituels. On disait aussi qu'il avait été le confesseur du Pape. Il a essayé par tous les moyens de me persuader d'étudier pour être prêtre. Son insistance était si grande que je soupçonnais qu'il avait été prévenu. D'autant plus qu'au bout de quelques jours le Père est revenu à la charge avec une plus grande détermination. Et au motif de mon refus il ajouta: «Bien sûr, le désir d'aider directement les orphelins, pour nous Rogationnistes, est non seulement louable, mais obligatoire, car il fait partie de notre propre mission comme le Rogate. Mais je dois vous dire que vous vous faites une idée complètement fautive du prêtre rogationniste, pensant qu'il ne peut pas se consacrer à l'assistance immédiate des orphelins. Au lieu de cela, c'est exactement le contraire. Vous savez que pour être un bon éducateur, il faut être un grand philosophe, un grand théologien et un grand saint. Donc le prêtre est plus apte à éduquer, pour sa meilleure préparation que le simple Frère Coadjuteur. D'ailleurs, les Jésuites, les Salésiens et autres ne restent-ils pas immédiatement avec les garçons et les jeunes? Ainsi, en tant que prêtre, vous pourrez être plus utile aux orphelins. De plus, la volonté de Dieu est mieux connue à travers la volonté des Supérieurs. Désormais, votre résistance pourrait dénoter un fort attachement à votre volonté et être un signe de respect de vous-même. Quoi qu'il en soit, priez beaucoup et réfléchissez-y.».

Au bout de quelques jours, il m'écrivit de Messine pour me demander une réponse. Ma réponse a été que je m'en remettais à sa volonté. Après être venu à Oria, il m'a dit: «Maintenant, je vous recommande de commencer à étudier avec bonne volonté, car le sacerdoce, en plus d'une excellente formation spirituelle, demande aussi beaucoup de culture. Alors essayez de vous dégager du mieux que vous pouvez depuis les charges de la Maison. Obtenez de l'aide de nos autres internes et, si possible, également des externes. Peu importe que vous soyez déjà avancé en âge. Même de nombreux Jésuites sont ordonnés à un âge assez avancé».

121. Une hantise du Père: les écoles internes

Lorsqu'à Oria, en 1910, le lycée a commencé, le Père a voulu qu'il soit bien organisé, afin que les élèves puissent passer avec succès les examens dans les écoles légalement reconnues ou publiques. C'est pourquoi il voulait que nos premiers aspirants soient régulièrement admis au lycée. On fit remarquer au Père que la principale difficulté pour une telle école à Oria consistait dans le manque absolu de nos professeurs, et dans le manque de pouvoir en trouver dans la ville ou à proximité. Les quelques personnes qui s'y trouvaient étaient engagés au Séminaire.

Le Père dit au Père Palma: «Cherchez des enseignants partout; à vous ne manque pas le chemin, ayant beaucoup d'amis et de connaissances. Payez-les bien et ne pensez pas aux dépenses, car c'est un problème vital pour la Congrégation. Ce qui est intéressant, c'est de les trouver et qu'ils réussissent bien à l'école. Si nous ne commençons pas une fois, nous ne commencerons jamais. Des difficultés, plus ou moins, seront toujours rencontrées»

Père Palma s'y intéressa sérieusement et pour la première fois les écoles commencèrent à fonctionner relativement bien. Mais avec l'augmentation des classes, les difficultés pour trouver des professeurs s'accrurent, au point que nous nous sommes retrouvés dans l'impossibilité absolue de continuer. Cela a été signalé au Père, qui dit: «Cela m'inquiète. Nous devons beaucoup prier. Vous aussi, Père Palma, appliquez des Saintes Messes, pour que le Seigneur nous éclaire sur ce que nous devons faire. Etant donné la nature de notre Congrégation, la formation scolaire est vitale pour son développement. Nous ne pouvons pas non plus bricoler les études. L'école doit être bien faite, pour que nos élèves acquièrent les qualifications légales, pour être capables demain, si ainsi plaît au Seigneur, d'enseigner et de nous garantir des écoles internes équivalentes, avec des programmes souples, réalisés selon nos critères, et tout cela sans avoir à envoyer dehors des aspirants ou des étudiants religieux même pour passer des examens. Nous devons y tendre avec l'aide du Seigneur et avec notre bonne volonté, au prix de tous les sacrifices.

«Tout cela est très important tant pour la culture que pour l'esprit de la Congrégation. Car nous savons que les enseignants externes sont toujours, plus ou moins, des mercenaires. On sait aussi que l'enseignant par son savoir, par son travail, par son exemple, éclaire l'élève, le sollicite, l'anime, le pousse, l'entraîne doucement presque à travailler activement sur son propre savoir, sur son propre perfectionnement individuel. L'enseignant exerce non seulement une influence objective, mais aussi subjective sur l'élève, puisque, tout en présentant les choses à l'élève telles qu'elles sont en elles-mêmes, il ajoute, quoique sans le vouloir, une coloration personnelle et les entoure selon ses propres sentiments. L'enseignant communique donc quelque chose de lui-même à l'élève: s'il est rogationniste, il communique quelque chose de rogationniste; s'il est prêtre séculier, il communique quelque chose d'un prêtre séculier; si bourgeois, quelque chose de bourgeois».

Le Père a poursuivi en disant: «Avec nos professeurs, il y a encore un autre avantage: nous connaissons mieux les sujets en vue d'une sélection plus rationnelle et opportune. Ce n'est pas pour rien que Don Bosco a dit que l'une des meilleures façons de connaître les élèves était de faire école. L'enseignement que nous faisons est aussi un bon exercice d'apostolat, il sert à la formation culturelle des intéressés eux-mêmes, et tout revient à l'honneur et au prestige de l'Institut. Il faut aussi ajouter que l'avantage économique n'est pas indifférent, économisant les dépenses nécessaires pour les enseignants externes». Enfin, il conclut: «Pour l'instant, ce sont des vœux pieux qui peuvent se réaliser dans on ne sait combien d'années, si le Seigneur le veut. Mais en attendant, cela doit être notre objectif, et nous devons essayer de commencer

sérieusement maintenant; sinon, les vœux resteront toujours pieux. En attendant, comment assurer une école régulière à ces fils, étant donné qu'on ne trouve pas du tout d'enseignants?».

Pendant que j'étais encore présent, le Père Palma a répondu: «Il me semble, si vous le croyez, que nous devrions demander à l'Évêque de laisser que ces nos garçons fréquentent l'école du Séminaire». Le Père répondit: «Par principe, je suis tout à fait contraire, mais comme nous ne pouvons pas faire autrement, faute d'enseignants, nous n'avons d'autre choix que de demander à l'Évêque d'employer cette charité pour nous. J'aurais beaucoup plus préféré avoir l'école interne aussi avec tous les professeurs externes, car ceux-ci auraient pu suivre notre chemin d'une certaine manière, et les garçons n'auraient pas été en contact avec les séminaristes. Ceux-ci, aussi bons soient-ils, suivent une carrière ecclésiastique, qui présente des similitudes avec la vie religieuse, mais aussi de profondes différences. Cependant, étant donné l'absolue nécessité, prouvons et prions le Seigneur de les garder. Pour ceux qui vont au Séminaire, il est nécessaire de préparer un règlement qui leur dit comment ils doivent se comporter dans la rue, avec les professeurs et avec les séminaristes. Il faut les conseiller d'être courtois et édifiants avec les séminaristes, mais sans trop de familiarité».

Puis, se tournant vers moi, il me dit: « Je vous recommande de prendre particulièrement soin d'eux: fournissez-leur tout et suivez-les assidûment. S'il s'avère que quelqu'un ne veut pas écouter les avertissements qu'on lui donne, qu'il soit retiré des études».

L'Évêque, Mgr Antonio Di Tommaso, accepta volontiers que nos jeunes hommes fréquentent les écoles du Séminaire, où ils furent bien reçus et estimés.

122. Les avantages d'avoir des enseignants internes

Une fois à Oria, alors que je sortais de l'école, le Père m'a dit: «Je dois vous parler. J'ai volontairement attendu la fin des cours». J'ai répondu: «En fait, Père, je n'ai pas fini. Ou plutôt: j'ai fini de recevoir la leçon; maintenant c'est moi qui dois aller la faire aux aspirants. Si vous voulez, je laisse et je viens tout de suite».

Et le Père: «Non, il ne faut pas quitter l'école si facilement, sauf si c'est une affaire sérieuse et urgente. Je suis content que vous aussi, encore étudiant, fassiez l'école. C'est très bon pour votre formation et celle des aspirants. J'ai l'impression d'être à l'époque de Don Bosco, quand ses premiers collaborateurs étaient à la fois étudiants et enseignants. Vous ne pouvez pas avoir la préparation et l'expérience de professeurs expérimentés, alors suppléez avec une diligente préparation prochaine. Lorsque les internes enseignent dans nos écoles, les avantages sont nombreux. Les enseignants bénéficient culturellement, les élèves font un bon profit, la Maison a un soulagement économique considérable. Lorsqu'il s'agit donc d'aspirants religieux, on parvient à une connaissance plus approfondie de leurs qualités et de leurs inclinations, afin d'arriver à un discernement vocationnel plus sûr. Ce serait une excellente chose, et l'Institut devra s'y engager, afin que nos écoles soient légalement reconnues, afin de conférer des titres valables au niveau civil tant aux religieux qu'aux orphelins. Le résultat serait plus prestigieux et aussi utile pour l'Institut».

123. Le nouveau bâtiment d'Oria

Dès son ouverture, la Maison d'Oria s'était révélée inadaptée aux besoins d'une institution éducative et sociale, où il y avait aussi deux Communautés de garçons à tenir distinguées, celle des orphelins et celle des aspirants. Il y avait donc besoin de nouveaux locaux,

et il n'était pas possible non plus de poursuivre les adaptations et modifications du bâtiment existant, car elles étaient trop chères et peu efficaces. Ainsi, après beaucoup de prières, de réflexions et d'études, le Père autorisa pour un nouveau complexe destiné aux orphelins, afin de réaliser la séparation des deux Communautés.

Le Père m'a donc d'abord demandé d'aller visiter les meilleurs Instituts d'Italie, pour me faire une idée de ce qu'il pourrait faire pour notre but. Il m'a remis une lettre d'introduction aux différents Instituts, dans laquelle il expliquait le but de ma visite. Presque partout où je suis allé présenter la lettre, ils m'ont réservé un excellent accueil et m'ont donné entière satisfaction, surtout dans les Instituts dirigés par des religieux et, d'une manière très particulière, par les Salésiens, qui m'ont offert une hospitalité affectueuse. J'étais émerveillé de la notoriété du Père et de la grande estime dont il jouissait.

À mon retour, je l'ai informé de tout et il m'a dit: «Voyez l'utilité de ces visites? Ce n'est pas que nous puissions et devrions faire tout ce que font les autres; mais il faut faire comme l'abeille qui ne prend des diverses fleurs que ce qui est nécessaire pour son miel. Nous, des autres Instituts, devons prendre ce qui nous convient, en tenant compte de nos besoins et de nos possibilités économiques». Il a également ajouté: «Maintenant, nous devons faire des prières spéciales pour le succès du travail. Faites réaliser un beau projet par un ingénieur, pour que le nouveau bâtiment ait tout ce qu'il faut pour la réussite des orphelins: dortoirs, salles de classe, laboratoires... Il faut des salles de classe non seulement pour les écoles primaires, mais aussi pour les lycées. Il faut essayer d'aménager les laboratoires avec des critères techniques et modernes. Il faut garder à l'esprit que la charité envers les orphelins ne doit pas se limiter à les maintenir en bonne santé pendant le temps de leur séjour dans l'Institut, mais doit surtout viser leur formation complète sur le plan humain et professionnel, afin qu'ils puissent réussir et vivre bien pendant toute leur vie. Avant de mettre en œuvre le projet, laissez-moi le voir!».

Le projet avait un étage de plus que la construction actuelle; mais pendant les travaux, cela a été limité, car on considéra que dans une petite ville comme Oria, il serait difficile de développer des écoles professionnelles.

124. Allergique aux viandes de porc

Dès mon plus jeune âge, j'ai ressenti une répugnance naturelle pour le cochon. En entrant à l'Institut, je me suis adapté à en manger car, à vrai dire, il ne me faisait pas mal en soi. Cependant, la répugnance était telle qu'après l'avoir englouti, il m'arrivait souvent de le vomir.

Un jour, à Oria le Père vint à table presque à la fin du déjeuner. Juste ce jour-là, j'avais mangé de la viande de porc, et pendant que je récitais des prières d'action de grâce avec la Communauté, j'avais envie de le vomir. J'ai été obligé d'interrompre la prière et de sortir pour tout vomir dehors.

Le Père s'impressionna et demanda: «Que ce que vous est arrivé?». Les autres, connaissant mon point faible, répondirent: «Rien. Il est allé vomir». Et le Père: «n'est-ce rien le vomir?». Et ils l'ont informé de mon point faible.

Ensuite, le Père m'a appelé et m'a dit: «C'est une chose étrange. On mange pour subvenir le corps et non pour vomir ce que l'on a mangé. C'est aussi contre la pauvreté. C'est pire que si vous jetiez votre portion à la poubelle. Vous n'avez plus du tout à faire cet effort. Cela signifie que lorsque la Communauté mange de la viande de porc, vous prendrez autre chose. Parfois, on peut être naturellement allergique à certains aliments.

125. Cheveux courts et longs: pas de problème

Un jeune homme d'environ 20 ans était venu d'Altamura comme aspirant à Frère Coadjuteur. Il avait les cheveux bien coiffés. Quelques jours après son arrivée, on lui a dit qu'il devait se couper les cheveux comme les autres avec l'apte petite machine. Le jeune homme en fut si aigri qu'il fondit en larmes, inconsolable. Plutôt que de perdre ses cheveux, dit-il, il perdrait sa vocation.

Le Père l'apprit, l'appela et lui dit: «Est-ce tout? Ne vous inquiétez pas. Gardez vos cheveux aussi longtemps que vous le souhaitez, mais assez qu'ils n'arrivent pas devant vos yeux et ne vous empêchent pas de voir, car vous pourriez tomber».

Alors le Père m'a appelé, et devant le jeune homme il m'a dit: «J'ai dit à ce jeune homme qu'il peut garder ses cheveux comme il veut». Plus tard, cependant, il m'a dit seul: «Ce n'est pas une façon de traiter les débutants. C'est manquer de tact, de prudence que d'exiger qu'un nouvel aspirant à la vie religieuse s'adapte immédiatement à ceux qui sont dans l'Institut depuis plusieurs années. Au début, une bonne conduite chrétienne sera exigée, puis une lutte progressive contre les défauts et enfin l'exercice pour l'acquisition des saintes vertus. Cela doit être le critère fondamental de la formation, à adapter cependant aux dispositions naturelles, environnementales et culturelles de chacun». Un jeune homme d'environ 20 ans était venu d'Altamura comme aspirant à Frère Coadjuteur. Il avait les cheveux bien coiffés. Quelques jours après son arrivée, on lui a dit qu'il devait se couper les cheveux comme les autres avec l'apte petite machine. Le jeune homme en fut si aigri qu'il fondit en larmes, inconsolable. Plutôt que de perdre ses cheveux, dit-il, il perdrait sa vocation.

Le Père l'apprit, l'appela et lui dit: « Est-ce tout? Ne vous inquiétez pas. Gardez vos cheveux aussi longtemps que vous le souhaitez, mais assez qu'ils n'arrivent pas devant vos yeux et ne vous empêchent pas de voir, car vous pourriez tomber».

Alors le Père m'a appelé, et devant le jeune homme il m'a dit: «J'ai dit à ce jeune homme qu'il peut garder ses cheveux comme il veut». Plus tard, cependant, il m'a dit seul: «Ce n'est pas une façon de traiter les débutants. C'est manquer de tact, de prudence que d'exiger qu'un nouvel aspirant à la vie religieuse s'adapte immédiatement à ceux qui sont dans l'Institut depuis plusieurs années. Au début, une bonne conduite chrétienne sera exigée, puis une lutte progressive contre les défauts et enfin l'exercice pour l'acquisition des saintes vertus. Cela doit être le critère fondamental de la formation, à adapter cependant aux dispositions naturelles, environnementales et culturelles de chacun».

Le jeune homme fut encouragé par les paroles du Père, il se rassura et, au bout d'un certain temps, lui-même demanda d'abord à se raccourcir les cheveux puis à les couper comme les autres. Le Père précisa encore: «Avec les nouveaux venus qui entrent dans l'Institut, qu'ils soient aspirants ou accueillis, il faut user de beaucoup de prudence et de charité. Ceci est très important, car les premières impressions restent inoubliables toute une vie, avec de bonnes ou de mauvaises conséquences. Nous devons donc les accueillir avec beaucoup d'affection; employer pour eux le soin le plus exquis de mots, de manières et d'actions; leur fournir tout ce dont ils ont besoin en temps voulu; les instruire et les initier peu à peu aux usages et aux devoirs de l'Institut. Si ces précautions ne sont pas prises, la vie nouvelle peut devenir si lourde qu'ils se découragent même jusqu'à quitter l'Institut».

Moi j'avais personnellement vécu tout cela en entrant à Messine, dans le Quartier Avignone.

126. La récitation du Rosaire en plein air

Surtout pendant la saison chaude, les orphelins étaient parfois autorisés à réciter le chapelet en dehors de l'Église, même à la campagne. Même si plus rarement, cela était également autorisé aux aspirants. Cependant, quelqu'un a informé le Père, qui m'a appelé et m'a demandé une explication.

J'ai répondu que cela n'arrivait pas aussi souvent qu'on le lui avaient dit. Deuxièmement, la même méthode n'a pas été utilisée pour les orphelins et les aspirants. Ces derniers ne la récitaient dehors que lorsqu'il faisait très chaud dans l'Église, et à l'occasion de promenades et de sorties. En revanche, je le faisais plus souvent pour les orphelins, aussi pour les habituer à réciter le chapelet où qu'ils soient, pensant qu'un jour, en quittant l'Institut, ils n'auraient plus la commodité d'aller à l'Église, et ainsi l'habitude de le réciter partout les aurait aidés.

Le Père m'a dit: «C'est une bonne raison. Veillez cependant à ce qu'il soit toujours récité avec dévotion et recueillement. Au contraire, il est bon que les plus grands soient parfois laissés libres de le réciter chacun à son compte. C'est une bonne méthode. Les prières et les pratiques de piété à l'usage des orphelins doivent être placées en vue de leur vie future dans le monde».

127. Un petit garçon dans l'Église pour punition

Un garçon qui pendant l'étude dérangeait ses compagnons fut puni à demeurer dans l'Église pendant toutes les temps de récréation de la journée. Lorsque le Père est entré dans l'Église, il l'a trouvé ronflant paisiblement. Il l'a réveillé et lui a dit de partir avec ses compagnons pour la récréation. Le garçon a répondu qu'il ne pouvait pas y aller, car l'assistant l'avait châtié à rester là pendant les récréations de la journée, ayant dérangé ses camarades de classe à l'étude.

Le Père d'abord le reprochât et l'exhorta à bien rester dans la salle d'études, puis lui dit d'aller avec ses compagnons et dire à l'assistant que c'était lui à l'envoyer. Il a alors m'a fait appeler par le même garçon et il m'a dit: «C'est clair que cet assistant ne comprend rien du tout. Dites-lui de venir me voir. Comment pouvoir choisir l'Église comme lieu de châtiement, comme si c'était une prison? C'est tout le contraire. Lorsqu'un garçon échoue dans des affaires sérieuses, il peut être puni en ne lui permettant pas d'entrer dans l'Église. Je ne sais pas comment on puissent ne pas comprendre des choses aussi élémentaires et logiques! Cependant, il est clair que vous aussi vous n'êtes pas si intéressé à la bonne marche disciplinaire».

128. Les pauvres, il faut aller les chercher

Alors que le Père s'apprêtait à partir de Oria, un pauvre s'approcha de lui et lui dit qu'à l'*Ospedaletto Vecchio* il y avait depuis longtemps un pauvre, gravement malade, abandonné. Le Père dit: «Je suis vraiment désolé de ne pouvoir pas aller le voir parce que je suis sur le point de partir». Puis, se tournant vers moi, il dit: «Allez-y vous ou Frère Giuseppe, accompagnés de quelqu'un d'autre, et essayez de l'aider et, selon le cas, faites-le examiner par le médecin, hospitalisez-le même à nos frais si cela ne peut être fait autrement, et lui faites administrer les Sacrements s'il est grave».

J'ai répondu: «Mais je ne sais pas où se trouve cet *Ospedaletto Vecchio* à Oria. C'est la première fois que j'entends parler de lui». Alors le pauvre homme ajouta: «Je vais

l'accompagner. Ce n'est pas très loin de la place du pays. C'est un groupe de taudis abandonnés sans portes ni fenêtres, propriété de la Municipalité, où les pauvres vont se réfugier la nuit pour ne pas rester complètement à découvert».

Le Père repris: «Comment est-il possible que nous ne connaissons pas une telle localité, après tant d'années que nous sommes à Oria? Surtout vous qui depuis toujours y êtes ici? Cela montre clairement que nous ne nous soucions pas des pauvres. Et c'est grave».

Le lendemain avec un aspirant, accompagné du pauvre homme qui s'était prêté, je me rendis à l'inconnu *Ospedaletto Vecchio*. Ici, une scène vraiment horrible se présenta à moi. Ce pauvre malheureux, à l'allure cadavérique, était étendu sur le sol nu depuis quelque temps sans pouvoir bouger. Il était couvert de plaies vermineuses exhalant une puanteur insupportable, à tel point que l'aspirant qui m'accompagnait dut partir, la puanteur l'ayant fait vomir. Avec l'aide d'autres personnes, on a essayé de le nettoyer et de soigner ses blessures du mieux qu'on pouvait et de le placer sur un matelas de paille. Cependant, il était réduit à un tel état qu'il n'y avait pas grand-chose à espérer. Sans perdre de temps, je me suis mis d'accord avec le médecin, un très bon ami de l'Institut, et c'est ainsi que le lendemain le malade a pu être admis à l'Hôpital Martini de la même Oria. Au bout de trois jours, le pauvre homme, après avoir reçu les consolations religieuses, mourut placidement.

De retour à Oria, le Père me demanda si nous avions soigné le vieil homme malade à l'*Ospedaletto Vecchio*. Je lui racontai minutieusement l'histoire horrible et pitoyable. Et il s'écria: «Pauvre homme! Il ne semble pas vrai qu'il y ait encore des cas aussi pitoyables en Italie au XX siècle. Avez-vous fait célébrer au moins une Messe à son suffrage?». «Oui, - j'ai répondu - à l'Église de Saint François».

Le Père reprit: «Demain moi aussi je appliquerai en son suffrage. Je ne croyais vraiment pas qu'à Oria il y avait des pauvres aussi abandonnés! Et même pour nous, qui avons comme une de nos principales missions celle d'aider matériellement et spirituellement les pauvres, il est grave et honteux de ne pas avoir été diligents et assez prévoyants pour ne pas laisser tomber les pauvres dans cet extrême abandon. En effet, notre Institut ne doit pas seulement s'occuper des pauvres qui viennent frapper à la porte, ou qui viennent chaque jour chercher de la soupe, du pain, de l'argent; faut y aller les chercher où ils sont pour les visiter et les aider de toutes les manières matériellement et spirituellement, au prix de n'importe quel sacrifice. Cependant, il est bon que lorsque vous allez leur rendre visite en dehors de l'Institut, vous n'y alliez pas seul, mais éventuellement accompagné de quelques autres religieux».

Un jour, je remarquai l'absence d'un pauvre nommé Toro, qui, pas encore avancé en âge, était en très mauvaise santé et venait souvent chercher sa soupe. J'ai demandé aux mêmes pauvres ses nouvelles. Ils m'ont dit qu'il était très malade et ils m'ont pressé d'aller le trouver et de l'aider. Je leur ai dit que j'espérais lui rendre visite pendant la journée et j'ai demandé l'adresse. En attendant, avec l'un d'eux, je lui ai envoyé du lait et des biscuits. Dans l'après-midi, me trouvant passer par la place, le pauvre homme avec qui j'avais envoyé de lait et des biscuits m'a rencontré et il m'a dit: «Toro vous remercie et vous attend. En fait, vous savez, il habite à côté. Si vous voulez, je vous emmènerai moi-même». Je me suis dérobé parce que j'avais l'intention d'y aller avec Frère Giuseppe. Mais ensuite, vu la présence du pauvre homme et accompagné de lui-même, j'y suis allé.

Arrivé à la maison, j'ai vu des femmes au pied de l'escalier. Le vieil homme leur dit: «Voyez-vous comme le *Papa* (c'est-à-dire le *Père*) de *San Pasquale* est bon? Il a immédiatement tenu sa promesse de venir rendre visite à Toro». Les femmes se montrèrent obséquieuses. Une fois à l'intérieur, j'ai rencontré d'autres femmes, et puis d'autres encore, avec

lesquelles la même cérémonie s'est répétée, sans que j'aie le moindre soupçon de la maison honteuse où je me trouvais.

Quand j'arrivai au lit du malade, qui était malheureusement une sorte de protecteur de ces femmes, je trouvai qu'il était très malade et avait une apparence presque cadavérique. J'ai essayé de le reconforter et de l'encourager. Je lui ai parlé de religion, de confiance en Dieu, l'exhortant à recevoir les saints Sacrements. J'ai promis de lui envoyer du linge, des vivres et je lui ai donné de l'argent pour acheter du lait, des médicaments et quelques autres choses nécessaires, aussi parce que deux femmes qui étaient présentes ont dit qu'elles le gardaient là par charité, puisqu'il était abandonné de tous. Elles ont également dit qu'elles avaient appelé le médecin à plusieurs reprises, mais en vain. J'ai promis d'avertir le médecin et de revenir le voir. Et pendant ce temps, autour de moi, un rituel de remerciement viscéral était répété à la fois par le malade et par les femmes.

En descendant, celui qui m'accompagnait murmura: «Voyez comme ce pauvre Toro est réduit! S'il n'y avait pas ces femmes perdues qui l'assistaient, il serait abandonné de tous, et maintenant il serait mort comme un chien!». «Pourquoi les appelez-vous des femmes perdues, - ai-je ajouté - alors qu'elles se sont montrées si bonnes?». Et le pauvre homme a précisé: «C'est une maison de prostituées!». À ces mots, je me suis senti défaillir et une sueur froide s'est répandue dans tout mon corps. Tout agité, je dis à cet homme: «Mais où m'avez-vous conduit? Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit avant d'entrer dans cette maison? Et il a froidement répondu: «Mais mon *Papa*, qu'est-ce qu'il y a? Regrettez-vous d'avoir fait une grande œuvre de charité? Alors, quel *Papa* êtes-vous?».

Devant la porte, dans la pénombre, il y avait deux femmes qui épluchaient des haricots, qui devant la porte, dans la pénombre, il y avait deux femmes qui épluchaient des haricots, qui demandaient comment allait Toro. De honte, je ne savais même pas quoi répondre. Les femmes ont observé: «Comme les fils du *Papa Annibale* sont bons, ils font la charité à n'importe qui». Le pauvre homme qui m'accompagnait leur a révélé: «Maintenant, quand je suis descendu l'escalier, quand je lui ai dit de quelle maison il s'agit, il s'est évanoui de honte!». Les femmes reprurent alors: «Non, non, notre *Papa*! À Oria, les fils du *Papa Annibale* sont estimés et considérés comme des anges».

Dans la rue, j'ai essayé de me consoler avec ce que le Père m'avait dit: «Il faut chercher les pauvres, les aider, partout où ils se trouvent». Quand je suis rentré chez moi, honteux, j'ai raconté le fait au Père, au Père Vitale et au Père Palma pendant qu'ils étaient ensemble. Le Père Vitale m'a dit: «Ce sont des imprudences! Il faut être attentifs. On pourrait attirer des calomnies et même l'Institut peut perdre sa renommée!». Mais le Père l'interrompit aussitôt: «Ça suffit, n'y pensez plus. Vous avez bien fait. Vous étiez accompagné. Dans ces cas-là, cependant, quand on va visiter les pauvres à la maison, comme je vous l'ai dit en d'autres occasions, il vaut mieux y aller accompagné d'un autre religieux».

129. Cultiver l'esprit missionnaire

Un jour à Oria, le Père, parlant du zèle que chacun de nous doit avoir pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, s'est arrêté sur l'esprit missionnaire que tout Rogationniste doit nourrir. Après nous avoir parlé si efficacement suscitant chez tous un saint enthousiasme, il nous a demandé: «Qui d'entre vous veut partir en mission?». On a répondu en chœur: «Je, je...». Et le Père: «Oui, j'aime ce saint désir, mais cela ne suffit pas. Avant tout, il faut mériter cette grâce, et cela se fait par la prière et la préparation. De plus, la préparation doit se faire avec l'observance de la discipline et avec l'exercice des saintes vertus. Il faut désormais

commencer progressivement à pratiquer les mortifications et les épreuves que la vie missionnaire comporte inévitablement. À cet égard, il serait également très utile, sans toutefois négliger les devoirs scolaires, d'essayer d'apprendre les langues étrangères les plus courantes parlées dans les missions. Plus tard, j'espère bien expliquer l'importance des missions. Ensuite, je vous enverrai des estampes et des livres traitant d'elles».

Un aspirant demanda au Père s'il faut absolument être prêtre pour partir en mission. Et le Père a répondu qu'on peut aussi y aller comme simples Frères Coadjuteurs, pourvu qu'on ait les bonnes dispositions.

130. «Quand vous serez Prêtres...»

Une des dernières fois que le Père est venu à Oria, il m'a demandé combien il y avait d'aspirants et à quelles classes ils assistaient. En entendant le nombre, il se réjouit et dit: «Remercions le Seigneur. Il faut prier les Supérieurs divins de leur donner la sainte persévérance. Occupez-vous d'augmenter le nombre..., bien sûr, il faut d'abord prier, car la vocation religieuse est un don de Dieu, qui ne la donne pas si on ne prie pas pour elle. Mais alors il faut faire de la propagande, notamment à travers les Sacrés Alliés, le périodique *Dio e il Prossimo, Il Segreto Miracoloso*... Mais il ne suffit pas d'avoir beaucoup de jeunes, il faut savoir les garder comme les perles de la Congrégation. S'occuper de la formation de ceux qui aspirent à la vie religieuse est le service le plus utile qui puisse être rendu à la Congrégation, le moyen le plus efficace d'acquérir des mérites pour le ciel. Au contraire, ce serait un très grave dommage pour la Congrégation si on était négligé dans ce domaine et ce serait certainement une faute grave.

«Éduquez-les bien dès maintenant qu'ils sont petits, car, comme le dit le Saint-Esprit, le jeune homme, une fois qu'il a fait son chemin, ne l'oubliera pas même quand il sera vieux. Il est donc nécessaire d'instiller dans le cœur tendre de ces garçons l'amour de la vie religieuse, à notre mission de prier afin d'obtenir de bons Ouvriers pour la Sainte Église et à diffuser cette prière. Nous devons les éduquer à s'occuper de l'entretien et de la sanctification des orphelins abandonnés et des enfants pauvres avec un véritable esprit de charité. Je vous recommande de garder l'environnement pur, car cela favorise grandement la formation. Quand vous voyez qu'un jeune homme n'a pas les qualités requises pour espérer son succès, renvoyez-le en temps voulu afin qu'il ne gêne pas les autres».

Puis il m'a demandé: «Vous quatre (c'est-à-dire les Frères Carmelo Drago, Luca Appi, Camillo Ruggeri et Redento Levi) quand allez-vous commencer la théologie?». «Cette année - j'ai répondu - si le Seigneur veut». Et le Père reprend: «Alors, Dieu merci, vous êtes proches du sacerdoce. Bien sûr, peut-être que je n'aurai pas la chance de vous voir prêtres, mais peu importe. L'important est que la Congrégation ait d'autres prêtres, dont elle a grand besoin. Cependant, il faut être un bon prêtre, enflammé de zèle pour la prière assidue, la sainte méditation, l'exercice des saintes vertus. De même, je vous recommande fortement d'étudier pour acquérir les connaissances nécessaires au sacerdoce. En particulier, l'étude approfondie de la Sainte Théologie dogmatique et morale, de la Sainte Ecriture, de la Liturgie et des Saints Pères, afin de pouvoir les appliquer demain à la prédication et à l'exercice de la sainte confession, pour laquelle tout prêtre rogationniste doit ressentir un transport intime. Je vous recommande aussi une préparation spécifique à notre double mission du *Rogate* et de la Charité, afin d'être bien préparé à n'importe quelle de nos œuvres que la sainte obéissance vous assignera».

131. Échange de lettres avec le Père et malentendus

Une fois, le Père m'a écrit une lettre très rancunière de Messine. Concernant les lettres que le Père m'a adressées, je dois avouer ma grave faute. Etant donné les circonstances particulières dans lesquelles se trouvait la Maison d'Oria, j'ai souvent en recevais de lui. Malheureusement, au lieu de les conserver jalousement, après avoir pris des mesures, comme je le fais habituellement avec toutes les autres, je les ai détruites, aussi parce qu'elles contenaient souvent des choses qu'il n'était pas commode que les autres sachent. Mais maintenant je reconnais que c'a été une grande perte.

Dans la lettre susmentionnée, donc, le Père, d'une manière plutôt rancunière, m'a dit qu'il avait entendu dire que certains problèmes s'étaient produits dans la Maison d'Oria que j'aurais dû lui signaler et sur lesquels j'avais méchamment gardé le silence. Entre autres, il m'a écrit: «Je suis étonné qu'après que nous vous ayons toujours fait autant confiance, vous ne m'avez pas informé... Je ne m'y attendais pas de votre part. Vous n'avez pas été fidèle. Je ne peux vraiment pas l'expliquer». Je répondis aussitôt, lui disant qu'avant tout les choses n'étaient pas du tout comme on lui avait rapportées. Puis je lui ai dit qu'à l'époque où ces incon vénients s'étaient produits, je lui avais écrit pour l'informer en détail de tout.

Quand il arriva à Oria, le Père a insisté sur le fait qu'il n'avait pas reçu mon écrit. Moi, d'autre part, je lui ai montré qu'il avait reçu ma lettre, parce qu'il m'avait remercié pour les vœux de Noël que je lui avais envoyés dans cette même lettre. Et alors le Père m'a dit: «Ces nouvelles ne doivent être jamais incluses dans les lettres de vœux, qui, étant si nombreuses, on n'a pas toujours le temps de toutes les lire».

132. Une personne déréglée met à l'épreuve le grand équilibre du Père

Un jeune d'environ 25 ans, d'Acquaviva delle Fonti, avait demandé à venir chez nous comme Frère Coadjuteur. Pendant que nous envoyons la lettre au Curé pour avoir des informations, le jeune homme, sans attendre notre réponse d'acceptation, se présenta à l'Institut.

Le Père, dès qu'il l'a vu, a dit: «Il ne me semble pas du tout apte à la vie religieuse», et le Père Palma: «Il m'a l'air d'un jeune homme déréglé, à moitié alcoolique».

Le lendemain arriva le rapport du Curé qui le dépeint comme un être dangereux. Alors le Père m'a chargé de le renvoyer avec de bonnes manières et de lui donner aussi quelque chose de plus que la simple nécessité du voyage. J'ai essayé de lui dire du mieux que je pouvais, mais il est devenu une bête. Tout raisonnement était inutile, et quand je lui ai donné l'argent du voyage, il l'a jeté à terre en prononçant un horrible juron. Menaçant de me gifler, il a dit qu'il ne quitterait pas l'Institut même avec les carabiniers.

J'en ai fait part au Père, qui a appelé le jeune homme, lui a vivement reproché son blasphème et lui a dit péremptoirement de quitter l'Institut. À cette intimation, le jeune homme devint furieux, posa ses mains sur les épaules du Père et lui dit avec colère: «Maudit prêtre, je vais te gifler!». À ce moment, le Père Palma arriva, saisit le jeune homme par la poitrine, le plaqua violemment contre le mur, puis d'une poussée il le jeta hors de la porte, le faisant tomber par terre. «Non, non, Père Palma, laissez-le, ça ne se fait pas comme ça: le pauvre!», dit le Père et tenta de le poursuivre pour voir s'il était blessé, tandis que le jeune homme s'éloignait en criant des injures et des jurons. Le Père Palma a retenu le Père et j'ai dit: «Laissez-le mourir».

Et le Père: «Ce n'est pas comme ça qu'on dit», et il m'a demandé: «Avez-vous lui donné l'argent pour le voyage?». «Oui, je le lui avais donné, mais il l'a rejeté en le jetant par terre».

Ensuite, tant à moi qu'au Père Palma, le Père a essayé de faire comprendre que notre façon d'agir n'avait pas été correcte. Mais le Père Palma lui répondit: «Père, avec certaines personnes qui ressemblent à des animaux, il n'y a pas d'autre moyen de les faire raisonner qu'avec un bâton». Et le Père: «Le pauvre! Il doit être anormal, qui ne sait peut-être pas ce qu'il dit ou ce qu'il fait. Et il disait qu'il voulait devenir religieux!».

133. Pinuccio, l'orphelin de Tarente

D'Oria, je suis allé à Tarente pour acheter du matériel de plomberie. Au début du pont tournant, j'ai vu un petit garçon immobile, comme empalé. Il était pieds nus et mal habillé. Le regardant il amenait à la pitié. Je suis allé et j'ai essayé de le caresser et je lui ai demandé ce qui n'allait pas. Il se protégea avec un geste brusque et murmura à voix basse: «Rien, laisse-moi tranquille!», et refusa aussi de l'argent que je voulais lui donner.

Le garde qui était de service sur le pont s'est approché et m'a dit: «Père, c'est un cas très pitoyable. Il y a une quinzaine de jours, le père de ce petit garçon, atteint d'une maladie chronique et incurable, pris de désespoir, s'est jeté du pont et est mort sur le coup. À partir de ce moment, ce pauvre garçon se tient chaque jour empalé ou accroupi là où son pauvre père finissait ses jours. C'est une scène déchirante, d'autant plus que même la mère, déjà atteinte d'une maladie cardiaque, est maintenant, étant donné son chagrin, comme m'a dit un de mes collègues, en fin de vie, et est rongée par la douleur en pensant que ce petit garçon et sa petite sœur resteront abandonnés, aussi parce que, entre autres malheurs, il n'y a pas de proches parents qui puissent s'occuper de ces malheureux. Des personnes pieuses s'intéressèrent à les accueillir dans quelque Institut. On a également fait recours auprès des autorités compétentes. Il y a eu des promesses et des promesses, mais on ne voit toujours rien de positif».

Alors j'ai dit au garde: «Je voudrais aller trouver cette femme, voir si je peux la aider à héberger ses enfants. Essayons de persuader le petit de m'emmener chez lui». À force d'insistance, le petit garçon finit par céder. Après m'avoir fait parcourir les nombreuses ruelles de la Tarente vielle, il m'a fait pénétrer dans un sous-sol sombre, éclairé par un rayon de lumière qui provenait d'une sorte de lucarne. C'était une vraie désolation. Dans un coin, sur un misérable matelas de paille, gisait la pauvre invalide à l'allure cadavérique. Dès qu'elle m'a vu, il a sursauté et, voix basse, elle m'a dit: «Que voulez-vous? Pourquoi êtes-vous venu? Grâce à Dieu, j'ai reçu les Sacrements. Ma conscience est tranquille. Maintenant, je veux mourir. Seulement me brise le cœur de penser que ce malheureux petit garçon et cette malheureuse petite fille sont laissés seuls». Et ce disant, elle éclata en sanglots convulsifs.

«Calmez-vous, madame, - j'ai dit, - je suis juste venu voir si je peux vous aider». Et la femme: «Je n'y crois plus; ils m'ont fait beaucoup de promesses, j'ai prié tous les Saints, et on ne voit toujours rien de positif. Même Saint Antoine, dont je suis si dévoué, ne m'a pas écouté. Aujourd'hui je termine les treize jours en son honneur» et elle me montra une image du Thaumaturge accrochée au mur avec un clou, devant laquelle brûlait un lumignon.

J'ai ajouté: «Madame, ne vous inquiétez pas, Saint Antoine vous fera la grâce. Avez-vous vraiment décidé de faire admettre les enfants en ce moment?». «Et comment pas? Pour la fillette, il y a un fil d'espoir pour la placer dans un institut à Tarente, dirigé par des Sœurs. Mais pour le garçon, il n'y a pas d'espoir». «Seriez-vous prête à mettre le garçon dans un Institut tout de suite, même aujourd'hui?». «Et comment!». «Eh bien, madame. Je m'intéresserai, je vous

le promis. À Oria, non loin d'ici, il y a un bel Orphelinat, très grand, où les garçons sont très bien traités; et cela je le sais très bien. En effet, madame, je vous dis que j'appartiens précisément audit Institut qui s'appelle: Orphelinat Antonien. Si vous voulez, je peux emmener votre fils avec moi aujourd'hui. Voyez-vous, madame, comment Saint Antoine vous a exaucé?».

Alors la malade, émue, éclata en sanglots. Elle fit un effort pour se relever et détacher l'image du Saint, et l'embrassant et l'embrassant encore il dit: «Merci, merci, ô Saint Antoine, pour la grâce que vous m'avez faite». J'ai dit: «Alors, madame, restons comme ça. J'emmènerai le petit à Oria aujourd'hui. Quant aux documents, ne vous inquiétez pas, nous nous en occuperons nous-mêmes. Donnez-moi juste les connotations. Dans quelques jours, je reviendrai avec Pinuccio - le nom du garçon - pour vous rendre visite, et comme il y a aussi un Orphelinat féminin à Oria pour l'accueil de la fillette, si elle n'a pas encore été accueillie ici à Tarente, je parlerai à cette Supérieure, pour la 'y faire accueillir».

La scène de la séparation de la mère avec son fils fut vraiment déchirante. Le dernier mot de la mère à son fils fut: «Sois bon, prie pour mon âme et celle de ton père». Et elle à moi a dit: «Père, soyez comme une mère pour mon Pinuccio».

Lorsque nous avons traversé le pont, atteignant l'endroit où je l'avais rencontré, le garçon a éclaté en sanglots et s'est jeté par terre, ne voulant absolument pas quitter cet endroit. Il en a fallu du beau et du bon, et en cela j'ai été aidé par le garde qui était toujours là en service, et par d'autres personnes. Lorsque le garde apprit que le garçon avait déjà été accepté et je l'emmenais avec moi à Oria, ému, il dit: «Ces sont de véritables œuvres de charité». La même chose ont dit, en commentant, les personnes qui étaient témoins de la scène.

Une fois à Oria, où se trouvait le Père, je l'ai informé du cas et j'ai essayé de m'excuser de l'avoir accepté sans sa permission préalable ou celle du Père Palma. Et le Père me répondit aussitôt: «Vous ne vous êtes pas bien comporté, mais très bien. Pouvez-vous imaginer que Père Palma ou moi ne l'aurions pas accepté? Quand les cas sont si clairs et pitoyables, quelle permission voulez-vous demander? Notre mission est cette-ci. Il faut faire comme le bon Samaritain. Alors pour un cas comme celui-ci, même s'il n'y a pas de place disponible, il faut la trouver à tout prix».

Au bout de quelques heures que l'enfant était arrivé à l'Institut, il éclata en sanglots voulant absolument retourner à Tarente. Il se jeta par terre et hurla, se retournait et se retournait sur le sol, se cognant la tête dessus et griffant et mordant tous ceux qui s'approchaient de lui. Le Père aussi a été mordu, parce qu'il essayait de lui empêcher de se faire du mal à la tête. Pour tout cela, cependant, le Père ne montra pas du tout qu'il était impatient, au contraire, il le compatissait avec bienveillance.

Plus tard, le garçon s'est calmé avec ma promesse de le ramener à Tarente pour rendre visite à maman. Au bout de cinq jours, nous apprîmes que la pauvre femme avait déjà rendue l'âme et que sa petite sœur avait été hospitalisée dans un institut de Tarente. Le petit Pinuccio Digiorgio s'est avéré être un excellent élément. Assez studieux, il a bien appris l'art de la typographie et a été un habile trompettiste soliste d'abord dans notre corps musical d'Oria, puis dans l'orchestre de Tarente.

Après plusieurs années, je l'ai rencontré à Tarente le lendemain d'un terrible bombardement de navires de la marine dans le port, alors qu'il se promenait, si heureux, avec sa petite famille. Lui et son épouse, émus, ont eu des mots d'affection et de sincère gratitude envers l'Institut. Entre autres choses, sa femme a déclaré: «Mon mari, tant envers moi qu'envers mes enfants et mes amis, ne fait que parler de l'Institut comme de sa maison paternelle. Il ne

cesse d'en parler en bien. Je vous dis, Père, que mon mari est si bon, et que nous sommes vraiment heureux. Que le Seigneur en soit remercié».

134. Les œuvres de charité sont aussi des moyens de diffusion du Rogate

Un Curé de Santeramo in Colle (Bari), qui se trouvait à Oria en train de prêcher la neuvaine au Cœur de Jésus dans la Cathédrale, est venu un jour visiter notre Institut, accompagné du Chanoine Ciccio Conte. Il a demandé des informations sur le but de notre Congrégation. Je lui ai répondu en essayant de lui expliquer notre double objectif: la prière au Seigneur d'envoyer de bons ouvriers à sa moisson; l'éducation et le salut des orphelins et des enfants, en particulier les pauvres et délaissés.

«Le premier but, - a-t-il répondu, - je ne le pas, et pour moi ça ne conclut rien. Le second, cependant, je le comprends très bien, et il est excellente».

À ces mots, je répliquai avec un peu de ressentiment: «Je suis surpris que vous ne compreniez pas notre premier but. Et d'autant plus que selon vous cela n'apporte rien, alors qu'au contraire c'est très facile, et puis c'est très important, puisque ce n'est rien d'autre que d'obéir à ces paroles divines de notre Seigneur Jésus-Christ: *Rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam*».

Le Curé s'est senti offensé par ma réponse et s'est laissé aller à des propos humiliants et insultants à mon égard, à tel point que le chanoine Conte a été choqué et m'a présenté ses excuses.

Racontant plus tard cet épisode au Père, il répondit: «Vous ne devriez pas être surpris. Malheureusement, nombreux sont ceux qui ne comprennent pas l'importance, l'utilité et la nécessité de cette prière. Ce qui est le plus douloureux, c'est que cela se produit dans une partie du clergé et, parfois, même chez des personnes constituées en autorité. Cela arrive facilement parce qu'on ne médite pas assez sur la nécessité de la prière pour obtenir de bons Ouvriers, et donc on ne donne pas à cette prière l'importance qu'elle mérite ni ne pense à sa réelle efficacité. Ils ne se rendent pas compte qu'une vocation est un don de Dieu, qui, comme le montre l'Evangile, semble avoir établi que pour envoyer de bonnes vocations, il veut être prié. Si l'on ne prie pas, on ne peut pas être comblé. C'est comme dire que si l'on prie Jésus d'envoyer des saints Prêtres à l'Église, il les enverra; si l'on ne prie pas, il ne les enverra pas».

Le Père répétait: «Aussi importante et claire que soit la chose, autant, on peut le dire, qu'elle n'est pas comprise. En effet, dans l'Evangile ces mots sont dits très clairement. Pourtant, nous voyons à quel point ce commandement très important a été peu compris au cours des siècles. Dans l'histoire passée et présente de l'Église, du moins à ma connaissance, il n'y a pas eu aucun Ordre ou Congrégation religieux qui ait repris directement ces paroles divines de manière à en former le but et l'idéal, comme nos deux Instituts l'ont fait, ce qu'ils sont liés à cette mission par un quatrième vœu spécifique. Il semble bien que la Providence divine ait réservé ce don inestimable à nos Instituts. Par conséquent, nous devons nous considérer chanceux et nous dédier à cette mission divine de toutes nos forces.

«Cette prière doit être pour nous et pour notre Congrégation comme notre âme secrète et le souffle de notre cœur. Dans ce but sacré, pour obtenir de bons Ouvriers, nous devons offrir toutes nos prières et nos bonnes œuvres au Seigneur. On doit se sentir dévoré par cet esprit du Rogate, que nous devons faire connaître et pratiquer partout. Notre engagement doit donc aussi être de diffuser au maximum cette prière divine, en nous rappelant cependant toujours que la propagande la meilleure et la plus efficace consiste dans la sainteté de nos vies.

«Nos œuvres de charité sont aussi un grand moyen de faire pénétrer le Rogate et de l'étendre dans la société. En fait, ces œuvres sont plus accessibles que le Rogate; elles frappent plus facilement les sens et les cœurs de tous, ne serait-ce que par leur aspect extérieur, qui est social et philanthropique. Vous avez vu que ce bon Curé, s'il ne comprenait pas du tout la valeur du Rogate, en vantait le but concernant les œuvres de charité. Les missionnaires, pour faire pénétrer l'Évangile sur les terres des infidèles, surtout dans les premiers temps, utilisent surtout l'exercice des œuvres corporelles de miséricorde. J'ai expérimenté que, pour la fondation des nouvelles Maisons, je me suis servi d'œuvres de charité, pour lesquelles non seulement je n'ai pas rencontré d'opposition, mais même à travers elles, j'ai reçu les moyens nécessaires pour entretenir et développer les œuvres ainsi du Rogate. Cela montre bien comment la Providence divine, pour la diffusion du Rogate dans le monde, s'est servie des œuvres de charité de nos Instituts comme d'un moyen très efficace. Nous devons donc estimer et aimer ces œuvres si chères à Notre-Seigneur, aussi parce qu'elles sont des moyens efficaces pour la diffusion du Rogate».

135. Le mets du Père "empoisonne" Stella, le domestique

Le Père, pour faire croire qu'il avait très faim et qu'il mangeait beaucoup, et se faire croire gourmand, parlait assez souvent de ce sujet, et il cherchait toutes les occasions d'être vraiment considéré comme tel. Se trouvant un jour à Rome dans le Basilique Saint-Pierre avec Père Palma, ce dernier lui dit: "Père, voyez-vous combien de niches vides il y a encore dans la Basilique?». «Oui, oui - le Père répondit - facilement, un jour on y mettra des statues de nous deux. La vôtre sera représentée avec un plat de catalogne (chicorée) à la main; le mienne, avec une grande assiette de *fedelini*³³, que mon palais aime tant».

Le Père Vitale, qui avait l'estomac très faible et mangeait très peu, jugeait facilement les autres avec son estomac. Dans sa sainte simplicité il écrit donc dans la vie du Père: «Le Père souffrait naturellement d'un grand appétit, et disons qu'il souffrait, car ce stimulus de la gorge lui apportait une vraie souffrance intérieure». L'appétit du Père était plutôt celui ordinaire d'un homme en bonne santé. On peut dire qu'il souffrait vraiment, car il mangeait très peu, à tel point qu'il ressentait parfois une telle langueur, pour laquelle il était obligé de prendre quelque chose pour ne pas s'évanouir. Ses maigres repas étaient dus à un esprit de mortification. Mais il connaissait mille astuces pour désorienter celui qui lui était proche. Il essayait de se donner l'étiquette de gourmand irrésistible ou de fine bouche. Tantôt il disait qu'il mangeait peu parce qu'il ne se sentait pas, tantôt parce qu'il n'avait pas faim ou de peur que la nourriture ne le rende malade. Parfois, il disait que le mets n'était pas bien cuit, parfois qu'il n'était pas assaisonné ou salé correctement.

Un soir, à Oria, avec les excuses habituelles, il n'avait presque rien mangé. J'ai pris soin de lui dire si je pouvais lui apporter autre chose. Mais il m'a tout de suite répondu: «Non, non, pas du tout, ne vous inquiétez pas». Devant mon insistance, il ajouta doucement: «Je vous le dis, ne vous inquiétez pas, car si je le voulais, je pourrais manger tout ce qui est sur la table». Et il a immédiatement ajouté: «Je ne mange pas parce que je ne me sens pas, mais parce que je ne sais pas comment mortifier la gorge!».

Il emportait avec lui une sorte de tabatière contenant une préparation de poudre très amère de centaurée et d'absinthe. C'est une préparation vraiment dégoûtante et insupportable. Il assaisonnait souvent son mets avec cet ingrédient et usait de tous les subterfuges pour ne pas être découvert. Une fois, à l'heure du déjeuner à Oria, il arriva que, peut-être pour ne pas être

³³ Pâtes coupées à la main ou à la machine en fils longs et fins.

découvert, il contrôla mal la dose et pourrit le mets. Malgré les efforts qu'il a fit pour le manger, il n'a pas pu le finir, et fut obligé d'en laisser dans son assiette.

Il y avait à Oria un certain Raffaele Stella, un jeune homme très simple, qui travaillait sans relâche, même dans les gros travaux, du matin au soir. Il avait d'ordinaire une grande faim: il mangeait de tout et digérait même les pierres. Ce jour-là, en débarrassant la table, il me demanda s'il pouvait consommer le reste laissé par le Père. Sans rien soupçonner, je lui ai donné la permission. Dès qu'il a eu mon consentement, il a commencé à avaler avec sa gourmandise habituelle. Mais, dès qu'il a pris une bouchée, il a éclaté en sanglots et a crié: «Poison! Poison! Maintenant je meurs».

Le Père, qui se trouvait à proximité dans l'atrium, entendant des cris, se présenta avec empressement au réfectoire. Mais Stella continuait à hurler: «Poison! Poison! Maintenant je meurs». Je rassurai le Père «Ne vous inquiétez pas, c'est une bagatelle». «Comme une bagatelle? - il a ajouté – tandis qu'il dit poison!». Alors Stella se tourna vers le Père et dit: «Vous aussi vous devez mourir, parce que vous avez mangé le poison qui était dans ce riz». Le Père comprit et tira le garçon à part, essayant de le consoler. Puis il m'a appelé et m'a dit: «Pourquoi avez-vous fait manger au garçon ce qu'il me restait? Ne savez-vous pas que ce qui reste ne doit plus jamais être utilisé?». Je répondis: «C'est lui qui me l'a demandé». Le Père a repris: «Cela signifie que vous ne donnez pas à ce pauvre garçon ce qui est nécessaire». J'ai ajouté: «Père: il a eu deux assiettes pleines de riz, mais il mange toujours beaucoup! Il n'est jamais rassasié!». Le Père continua: «Maintenant, je vous recommande à ne pas faire de publicité à cet épisode».

Le Père avait une prédilection toute particulière pour Stella, parce qu'il était un garçon aussi simple que bon et travailleur. Il lui offrait toujours ce qu'il savait qu'il désirait. Il voulait tellement que le jeune homme soit respecté et bien soigné. Un jour, le Frère Stanislao Varotto dit en plaisantant à Stella: «Vous n'avez pas bien balayé le dortoir aujourd'hui. En guise de punition, ce soir, vous devez rester au lit sous le drap». Stella éclata en sanglots et continua à balayer le couloir. Le Père se trouva en train de passer à côté et lui demanda pourquoi il pleurait. Et il a répondu: «Frère Stanislao m'a châtié à rester toute la nuit au lit sous le drap». Le Père lui a fait comprendre que le Frère lui l'avait dit pour plaisanter.

«Mais ensuite il m'a appelé et m'a dit de rappeler l'assistant, parce qu'il n'avait pas à mortifier ce pauvre garçon comme ça. Je me suis permis d'intervenir: «Oui, Père, mais c'était si facile de comprendre que ce n'était pas une punition et que le Frère lui l'avait dit pour plaisanter!». Et le Père: «Ça m'étonne comme vous raisonnez. Vous devez savoir que la punition ne se mesure pas en elle-même, mais second le sujet qui la reçoit et sa susceptibilité. Voyez-vous, pour Stella, cette plaisanterie, cette futilité, était une punition, à tel point qu'elle l'a attristé au point de le faire pleurer! Il faut toujours avoir charité et essayer par tous les moyens de ne pas faire souffrir les autres».

Lorsque Stella est allé à Brindisi pour passer la visite militaire, aux questions qui lui ont été posées sur ses données personnelles, il a répondu d'une manière étrange. La Commission a demandé:

«Comment vous appelez-vous?». «Étoile de Noël Rovescio». «Où êtes-vous né?». «Dans la crèche». «De qui êtes-vous fils?». «De la mule». «Quel âge avez-vous?». «Treize ans». Il a répondu avec une telle rapidité et une telle aisance que les membres de la Commission ont éclaté de rire comme un bossu.

Les garçons, parfois en récréation, pour s'amuser, faisaient répéter cette histoire à Stella. Une fois, ils la firent répéter devant le Père, qui cependant ne rit pas et d'un ton de mécontentement dit: «Pauvre fils! Mais je pense que quelqu'un lui aura suggéré de répondre

comme ça. Il ne se porte bien. De cette façon, le garçon s'habitue à penser encore moins». Et avec de belles manières, il s'est mis à essayer de le corriger. Puis, se tournant vers moi, il me dit: «Avez-vous vérifié si ce fils est capable recevoir la Très-Sainte Communion?». J'ai répondu que le Frère Giuseppe, avec beaucoup de patience, avait essayé de le préparer du mieux qu'il pouvait et que le Chanoine Pénitencier le considérait capable. Et de fait il fut admis à fréquenter la Confession et de la Communion.

136. Pédagogie pratique

En 1911, le Père et le Père Palma, tant pour des affaires urgentes que pour les besoins absolus de l'Œuvre, furent très souvent contraints de s'absenter de la Maison d'Oria, même pour une longue période. Cela constituait pour moi une sérieuse difficulté, à la fois parce que la Maison était dépourvue de tout, et je devais y pourvoir, et surtout à cause de ma préparation insuffisante à cette fonction. Plusieurs fois, découragé, je m'étais présenté au Père pour m'exonérer de cette lourde responsabilité.

Une fois, alors que j'étais plus têtu que d'habitude dans ma demande, le Père m'a dit d'une manière gentille: «Calmez-vous, priez, et demain nous en reparlerons. Le lendemain, il m'a appelé dans sa chambre et m'a dit: «Je comprends que les difficultés que vous rencontrez dans cette charge, surtout quand vous êtes seul dans la Maison, dépassent vos forces. En effet, pour être un véritable éducateur, dit un grand pédagogue, il faut être philosophe, théologien, grand connaisseur du cœur humain et saint. Mais où trouver toutes ces qualités réunies? Il faut donc se contenter de ses propres possibilités. Rappelez-vous que le mieux est l'ennemi du bien. Ne voyez-vous pas qu'on ne peut pas faire autrement? Peut-on mettre ces enfants sur la route? Ou pouvons-nous appeler un Jésuite, un Salésien ou un Franciscain à l'aide? Faisons tout ce que nous pouvons et prions ensuite avec ferveur les Très-Saints Cœurs de Jésus et Marie afin qu'ils combent ce qui nous manque».

Voyant alors que je restais perplexe, il continua à me dire: «Maintenant, je vais vous enseigner une manière simple et très efficace de remplir relativement bien votre charge:

1. Avant tout, vous devez beaucoup prier Notre-Seigneur et la Très-Sainte Vierge du Bon Conseil pour qu'ils vous éclairent et vous guident, et s'efforcer donc autant que possible d'exercer votre office, comme si Notre-Seigneur lui-même vous l'avait confié directement.

2. La deuxième règle est la suivante: vous aimerez les garçons comme vous-même et vous leur ferez tout ce que vous voudriez soit fait à vous-même; à l'inverse, vous ne leur ferez rien que vous ne voudriez soit fait à vous-même. Cette règle très sage nous a été donnée par le Seigneur lui-même: "Tu aimeras ton prochain comme toi-même". C'est une règle très simple pour l'éducateur, et en même temps très efficace si elle est bien pratiquée. Il vaut mieux qu'un traité de pédagogie! Alors essayez de la mettre en pratique et vous verrez à quel point c'est simple et efficace!

Cependant, cette règle doit être appliquée judicieusement, car sinon elle pourrait être préjudiciable. Laissez-moi expliquer. Vous n'êtes pas obligé de la appliquer en fonction de vos points de vue et de vos besoins personnels; pas même selon votre âge et votre vocation, ou vos désirs personnels; ni de la même manière pour tout le monde. En effet, il faut tenir compte de l'âge des garçons, de leur nature, leur caractère, leurs qualités et leurs besoins physiques, moraux, intellectuels et sociaux; selon leur idéal, leurs penchants. Il faut se faire petit avec les petits. C'est là que réside la difficulté. De nombreux éducateurs, parfois, se trompent complètement avec de graves dommages à l'éducation des jeunes hommes. C'est-à-dire qu'ils

s'attendent à ce que les garçons pensent, raisonnent et fassent comme eux-mêmes. C'est comme s'attendre à ce qu'un garçon de dix ans porte le même poids qu'un garçon de vingt ans.

3. La troisième règle, non moins importante et efficace, est de regarder aux parents comme modèle. L'éducateur doit aimer les garçons comme et combien que leurs parents et, comme eux, il doit les aimer vraiment. Il est certain que personne au monde n'aime naturellement les enfants plus que leurs parents. Pour cette raison, voulant exprimer le plus grand amour existant sur cette terre, nous parlons d'amour maternel et paternel. Le secret de l'éducation est donc l'amour. C'est pourquoi on dit aussi que les meilleurs éducateurs sont les parents. En fait, on constate souvent que même les parents ne connaissent même pas les premiers éléments de la pédagogie, pourtant ils ont des découvertes tellement ingénieuses et efficaces sur l'éducation des enfants, qu'elles émerveillent les plus grands pédagogues.

Aimez-vous aussi vos garçons comme les parents aiment leurs enfants et vous aussi vous serez un bon éducateur. Vous voyez avec quelle attention les parents travaillent pour procurer le plus grand bien possible à leurs enfants. Pour préserver leur santé mentale et leur vie, ils ne regardent ni aux dépenses ni aux sacrifices: ils donneraient même leur vie. Voyez l'intérêt qu'ils portent à ce que leurs enfants soient éduqués selon leurs propres possibilités: on peut dire qu'ils leur s'enlèvent parfois le pain de la bouche. Voyez combien ils prennent soin de faire en sorte que leurs enfants soient éduqués, vertueux, religieux, réussis et acceptés par la société, capables de bien vivre du fruit de leur activité. Faites pour les garçons ce que vos parents ont fait pour vous et pour vos frères et sœurs, et soyez assuré que vous ferez bien. C'est une vraie pédagogie pratique, facile et très efficace!

Cependant, force est de constater que les vrais éducateurs ne regardent pas et n'imitent pas tous les parents sans distinction. Il y a en effet ceux qui, comme aveuglés par une grande affection pour leurs enfants, cèdent facilement à tous leurs désirs, et ainsi, sans s'en rendre compte, ils les gâtent, et au lieu de les former, ils les déforment. De même, il est bon de noter que les éducateurs ne sont pas toujours autorisés à toutes ces démonstrations d'affection sensibles que les parents peuvent utiliser avec leurs propres enfants. En fait, cela pourrait être nocif et très dangereux.

4. La quatrième règle, pour pallier votre impréparation d'éducateur, est la plus importante et la plus efficace, puisqu'elle est entièrement fondée sur le principe surnaturel, c'est-à-dire sur la charité, ou plutôt sur le plus tendre amour de préférence que le divin Maître avait pour les enfants, au point qu'il considère comme fait à Lui ce qu'on fait à eux par amour pour Lui: ainsi l'éducateur doit aimer les enfants comme les a aimés Notre-Seigneur, qui a donné sa vie pour eux. Il doit penser que tout ce qu'il leur fait est comme s'il le faisait au Seigneur lui-même.

Si vous ferez ceci dans votre charge, avec un véritable esprit de foi et de charité, vous pouvez être sûr que vous réussirez bien mieux que si vous aviez étudié tant de traités pédagogiques, aussi parce que le Seigneur viendra sûrement à votre aide avec les lumières de sa grâce. C'est pourquoi prenez courage, faites confiance au Seigneur et faites tout ce que vous pourrez faire en son nom!».

Me bénissant ainsi, il m'a viré.

137. Les fatigues du Frère Giuseppe Antonio pour la Sacrée Alliance et la Pieuse Union

Le Frère Giuseppe Antonio avait un attachement tenace à la Congrégation, il vivait vraiment l'esprit et la vie de l'Institut plus que sa propre vie. Dans son travail, il était infatigable et, sans distinction d'aucune sorte, il se soumettait à toutes sortes de fatigue pénible, même lourde et humiliante. Il prenait si grand soin des choses de l'Institut qu'il paraissait même scrupuleux. Il collectionnait et essayait d'utiliser les objets les plus insignifiants. C'était un homme de prière et de grand recueillement. Il se donnait corps et âme pour essayer de procurer des vocations à la Congrégation. En cela, cependant, - le Père même disait - il n'était pas si avisé. Son zèle lui faisait voir facilement dans des sujets des qualités qui, malheureusement, en fait n'avaient pas. Il s'appuyait sur les paroles de l'Évangile: «Beaucoup d'appelés et peu d'élus». Et pourquoi - il disait - les élus sont peu nombreux? Car beaucoup, bien qu'ayant eu la vocation divine, la perdent ne trouvant pas un environnement favorable dans le monde. Dans la religion, au contraire, ils trouvent cet environnement favorable, et s'ils le veulent, ils peuvent répondre plus facilement à l'appel divin.

Entre autres choses, il avait aussi un transport spécial pour la propagande de la Sacrée Alliance et de la Pieuse Union de la Rogation Évangélique. Avec beaucoup de sacrifices, il allait partout où lui était possible pour obtenir de nouveaux membres et ne laissait aucune opportunité sans les exploiter pour cet apostolat. La merveille était, comment se fait-il, malgré sa bonhomie et sa simplicité, il a si bien réussi à la fois parmi les fidèles, ainsi que parmi les Prêtres, les Évêques et les Cardinaux. Il était tellement compris par ce qu'il disait que ses paroles résonnaient chez tous ceux qui l'écoutaient. Tous admiraient sa gentillesse, son exemplarité religieuse, sa simplicité et son zèle pour le Rogate. Avec beaucoup de zèle, il s'occupa également de préconiser auprès des Ecclésiastiques et des Prélats l'insertion, dans les Litanies des Saints, du verset: *Ut dignos ac sanctos Operarios...*, proposé par le Père.

Un jour à Oria, nous étions dans les premières années de cette Maison, voyant que Frère Giuseppe avait travaillé dur presque toute la nuit pour préparer l'envoi du matériel pour la Sacrée Alliance, pour la Pieuse Union et pour l'insertion du verset, je me suis offert avec des garçons pour l'aider. Pendant que le Frère était absent, le Père est venu et, voyant tout ce chantier animé pour la expédition, il a dit: «Je suis très heureux que vous travailliez avec tant de zèle pour cette propagande. C'est une excellente chose que même les aspirants, dès leur plus jeune âge, s'habituent à cet apostolat si inhérent à notre mission et à l'esprit du Rogate. C'est aussi est un très bon moyen pour nourrir leur vocation et les rendre attachés à notre Congrégation».

Alors j'ai précisé: «En fait, nous avons peu ou rien fait de ce travail. C'est toute l'œuvre du Frère Giuseppe Antonio, qui se sacrifie aussi la nuit». Alors le Père ajouta: «Ce Frère est une vraie bénédiction de Dieu. C'est un vrai Rogationniste qui vit l'esprit et la vie de l'Institut». Puis, s'adressant aux aspirants, il leur dit: «Vous aussi, vous devez être ainsi. Il faut s'habituer à étudier dès le plus jeune âge, à bien connaître les œuvres de la Congrégation et à s'y exercer. Savez-vous ce qu'est la Sacrée Alliance? C'est une chose très importante, tant par rapport à la prière elle-même pour obtenir des saints Prêtres, que par rapport à sa diffusion. Les Évêques, les Cardinaux Sacrés Alliés se joignent à nos prières et chaque année, entre autres, appliquent pour ces buts une ou plusieurs Messes. De plus, avec des instructions et des sermons, ils répandent cette prière. J'ai entendu dire que certains Curés dans leurs Églises non seulement font réciter ces prières, mais tiennent des réunions et ont formé des pieuses unions pour répandre le Rogate. Dans certains séminaires, les Évêques, nos Sacrés Alliés, font réciter aux séminaristes les mêmes prières que nous récitons quotidiennement. Ils m'ont demandé le livret.

Alors les séminaristes tombent amoureux de cette prière et quand ils seront prêtres ils la répandront certainement parmi le peuple. La Pieuse Union de la Rogation Evangélique est aussi très importante, car elle sert à unir beaucoup milliers de fidèles à notre prière».

Puis, se tournant vers moi, il a poursuivi: «Il faut expliquer ces choses aux garçons et les faire bien comprendre. Alors, je le répète, ils s'attachent». L'un de ces aspirants dit: «Père, je vais maintenant écrire aux prêtres que je connais dans mon pays pour les inscrire à la Sacrée Alliance, ainsi que j'écrirai à mes parents et connaissances pour les associer à la Pieuse Union». Et un autre a ajouté: «Moi aussi, je ferai de même». Alors le Père, se tournant à nouveau vers moi, me dit: « Voyez-vous comment se fait la propagande? Parfois nous essayons de faire de la propagande à ceux de l'extérieur et nous négligeons de la faire à ceux de l'intérieur, qui devront être, avec la grâce du Seigneur, les apôtres du Rogate».

Puis le Père a poursuivi en disant: «Ce zèle pour le Rogate est un devoir sacro-saint pour tous les membres de notre pieuse Œuvre, et d'une manière particulière nous devons le sentir et l'exercer pour implorer des vocations pour notre Congrégation».

138. Se souvenant des vocations de la famille Drago

Mes parents m'ont écrit qu'ils avaient décidé d'envoyer mon frère Francesco étudier dans un collège des Salésiens. La lettre fut ouverte par le Père Fondateur, qui m'a dit: « Écrivez à vos parents, pour ma part, qu'au lieu d'envoyer votre frère chez les Salésiens, ils puissent l'envoyer ici avec vous, quatre autres frères». J'ai répondu: «Ce frère à moi ne ressent aucune vocation religieuse. Il veut étudier pour toujours rester dans la famille». Et le Père a répondu: «Ce n'est pas grave, qu'il vienne quand même étudier ici. Cela veut dire que si le Seigneur lui donne la vocation, il restera, sinon il reviendra à la famille. Bien sûr, lui aussi sera un bon garçon». Je lui ai alors demandé quelle redevance mensuelle mes parents auraient à payer. «Dites-leur - le Père a ajouté - aucune pension. Après tout, ils envoient souvent spontanément des offrandes généreuses».

Ce frère à moi est vraiment venu à Oria, où il est resté plusieurs années. Le Père, pour satisfaire le désir de mes parents, fut son parrain de Confirmation³⁴. Cependant, le garçon n'a pas fait preuve de bonne volonté dans ses études. Au début de la première guerre mondiale, mes parents le firent rentrer dans la famille. Il est toujours resté très attaché à l'Institut et dévoué au Père.

Le Père poursuit en disant: «À l'occasion de mon voyage à Galati, j'ai remarqué que votre famille, si simple soit-elle, est tout aussi exemplaire. Elle a tant de foi et de charité. Elle est très respectée dans le pays. Le Seigneur l'a récompensée amplement en donnant à quatre de ses enfants la vocation religieuse. Vos parents ont correspondu généreusement à cette grâce, ayant vous donné volontiers votre consentement». Je l'ai interrompu en lui disant: «En vérité, ils ne m'ont pas donné leur accord tout de suite, mais ils m'ont fait attendre plusieurs mois, car ma mère, vu ma nature inquiète, craignait que moi je ne sois pas toléré dans l'Institut». Le Père continua en disant: «Vous devez être très reconnaissants au Seigneur, à la fois parce qu'il vous a fait sortir d'une si bonne famille, et parce qu'il vous a donné la sainte vocation religieuse, et à la fois parce qu'il vous a appelés à cet Institut autant minimal, mais autant cher au Sacré Cœur de Jésus. Vous devez manifester cette reconnaissance par des actes, c'est-à-dire en vivant dans la religion comme dévorés par le zèle pour le Rogate et par la charité pour les œuvres de bienfaisance de l'Institut».

³⁴ Cf. nn. 1 et 33.

Puis il m'a demandé: «Comment avez-vous choisi cet Institut minimal, parmi les autres qui sont dans la Sainte Eglise, si célèbres et renommés?». J'ai répondu: «Les voies du Seigneur sont nombreuses. Peut-être que cette passion de mes parents, surtout de ma mère, envers les nécessiteux, en particulier envers les petits, envers les orphelins qu'elle considérait comme ses propres enfants, ont exercé une influence significative. Et ainsi elle s'est efforcée de nous éduquer, dès le plus jeune âge, avec les mots et avec l'exemple. Ce sentiment pour les orphelins s'enracina plus fortement en nous après l'événement suivant.

«En décembre 1906, toute la zone montagneuse de Galati était recouverte d'une chute de neige très abondante. Les bergers, craignant de rester ensevelis, se mirent à descendre avec leurs troupeaux vers la côte. Nous, les garçons, de la fenêtre, nous nous amusions à regarder ces épaisses et larges couches de neige tourbillonner dans l'air dans un tourbillon. Cependant, alors que nous étions ravis de voir les flocons de neige, un troupeau de moutons traversa la petite route, massés et compacts comme pour se défendre de l'orage. Parmi les bergers, nous remarquons un garçon qui, secoué par le vent, se traînait à peine. Il était couvert de neige, dont il tenta de se protéger en s'enveloppant dans un vieux manteau. À cette vue, nous avons appelé maman pour lui montrer le petit berger enneigé qui mourait de froid. Maman courut et, voyant le garçon, prit un châle, descendit dans la rue et pria les bergers de laisser entrer le petit berger dans la maison, leur promettant qu'une fois l'orage arrêté, elle le ferait accompagner là où ils lui indiqueraient. Les bergers ils consentirent volontiers, étant inquiets qu'ils pour le petit qui, de plus, était aussi un obstacle à leur voyage».

J'ai vu que le Père suivait l'histoire avec beaucoup d'intérêt; alors je me suis encouragé à continuer l'épisode édifiant. «Maman l'a laissé entrer dans la maison tout de suite. En le voyant, il faisait pitié. Il était tout mouillé, pieds nus, mal habillé et sale. Engourdi par le froid, tout tremblait. Ma mère l'a immédiatement emmené à la cuisine, l'a lavé à l'eau chaude, l'a habillé d'un costume propre, a ajusté un de nos vêtements, l'a nourri avec des soins vraiment maternels, puis l'a fait venir parmi nous qui l'attendions anxieusement. Le petit, d'abord, quand il s'est vu entouré de nous et bombardé de questions, se montrait honteux et taciturne; mais ensuite, petit à petit, il a commencé à gagner en confiance et à répondre avec aisance à nos questions. Il montrait d'être un enfant assez intelligent. Avec des petites larmes, il commença à raconter sa douloureuse histoire. Il avait environ dix ans. À sept ans, il est resté orphelin des deux parents, et pendant deux ans il en fut réduit à vivre complètement abandonné, vagabond, mendiant un pain au milieu de tant de privations et de souffrances. Enfin un parent éloigné, un de ces bergers que nous avons vus, l'avait emmené avec lui pour garder le troupeau de son maître. Cet oncle était en fait un pauvre salarié, et les revenus n'étaient même pas suffisants pour subvenir aux besoins de sa famille. Pour le service qu'il rendait au berger, le garçon ne recevait que le plat du jour et racontait à quel point sa vie était dure.

Nous l'avons traité comme notre frère et il s'est immédiatement attaché à nous. Pendant ce temps, ma mère continuait à lui prodiguer tous les soins. Au bout de quatre jours, la neige s'est arrêtée et le moment est venu pour le petit d'atteindre l'endroit indiqué par les bergers. Le petit berger, apprenant la nouvelle, fondit en larmes, tout comme nous qui avons supplié maman de le laisser toujours avec nous. Cependant, même si elle-même était navrée, ma mère dit que ce n'était pas possible et, selon la promesse, le fit accompagner à l'endroit indiqué. Ce fait est resté gravé dans nos cœurs d'une empreinte indélébile et a produit un désir ardent d'aider les petits démunis, surtout les orphelins.

«Quelques mois plus tard, l'occasion s'est présentée lorsque le Frère Francesco Maria del Bambino Gesù³⁵ est venu à Galati. Son trait de religieux enchantait. Il nous a parlé de la vie de l'Institut avec un réel enthousiasme. Lorsqu'il nous a dit que le but premier était de

³⁵ Cf. n. 1; il correspond à Gaetano Drago, cousin du Père Carmelo.

demander au Maître de la moisson d'obtenir de bons ouvriers pour la Sainte Église, nous n'avons rien compris, à tel point que nous lui avons demandé s'on s'agissait de charpentiers, tailleurs ou paysans. Il essaya de nous expliquer que par ouvriers nous entendions principalement des prêtres, et par tous les moyens il s'efforça de nous faire comprendre l'excellence du sacerdoce et la nécessité de la prière pour obtenir de Dieu de saints prêtres. Malgré ses explications, nous n'avons pas compris le sens, et donc cela ne nous a pas fait grande impression. Mais lorsqu'il nous a parlé de l'objectif de l'Institut d'accueillir les orphelins pauvres et abandonnés, et qu'il nous a dit comment ils étaient traités et à quel point ils étaient heureux dans l'Institut, nous nous sommes exclamés: "Oh quel bel Institut! Nous voudrions nous aussi venir faire ce que vous faites, c'est-à-dire être des religieux comme toi, et ainsi de bons prêtres. Qui sait si le *Père Francia* nous accepte?". Frère Francesco répondit: "Et pourquoi ne devrait-il pas vous accueillir? Mais il faut avant tout que le Seigneur vous donne la sainte vocation religieuse. Ensuite, il faut beaucoup prier, être bons et avoir un âge convenable". Et sur ces questions, il nous a donné une longue explication.

«Plus tard, quatre d'entre nous et deux de mes cousins, frères du Frère Francesco, sont progressivement entrés dans la Congrégation. Les premiers furent Frère Mansueto et Frère Mariano».

Le Père dit enfin: «Voyez-vous comme sont grandes les voies de la Providence? Bien sûr, bien que le Rogate soit bien plus excellent que les œuvres de charité, celles-ci touchent plus communément le cœur humain car elles sont plus sensibles. Pour notre Institut, il semble que la Providence les ait également choisis comme l'un des moyens les plus efficaces pour le maintien et la diffusion du Rogate».

139. «C'est pas comme ça qu'on fait!».

Un jour, à Oria, ils ont apporté le courrier au réfectoire. La Communauté a terminé le déjeuner et s'est rendue à la récréation. Le Père, qui était arrivé plus tard, a continué à déjeuner. Je suis resté derrière pour trier et vérifier le courrier. J'ai donné au Père ce qui lui était adressé et j'ai continué à ouvrir les lettres, maintenant en utilisant le couteau de table, et maintenant en les ouvrant mal, même avec mon doigt, de telle sorte que les enveloppes étaient couramment marquées, et certaines même à moitié déchirées. J'ai donc pris une de ces lettres et, l'ouvrant, je l'ai donnée au responsable du réfectoire pour un aspirant qui se trouvait dans le jardin pendant la récréation.

Le Père, qui avait tout observé, après que le garçon était parti et que nous soyons restés seuls tous les deux, m'a dit: «Ce n'est pas comme ça qu'on fait avec le courrier. Tout d'abord, on n'utilise pas de couteau de table pour ouvrir les lettres, et ce pour des raisons d'hygiène. Vous savez que malheureusement ne s'utilise pas toujours une éponge humide pour les coller; on utilise souvent la salive, qui peut provenir d'une personne atteinte d'une maladie infectieuse. Il faut utiliser plutôt le coupe-papier ou le canif, mais ceux-ci doivent être nettoyés à chaque fois. Les lettres ne devaient pas être ouvertes comme vous l'avez fait, à tel point que certaines enveloppes étaient à moitié déchirées. Il n'est pas non plus poli de remettre une lettre froissée ou en lambeaux, comme s'il s'agissait d'une chose méprisante. Elle heurte les sentiments du destinataire. La lettre unit deux personnes physiquement éloignées dans un dialogue doux et toujours attendu. Elle le fait avec le mot, qui peut être celui du père ou de la mère au fils: ou du frère ou de la sœur au frère, et ainsi de suite. Par conséquent, la lettre en tant que telle, il faut l'estimer et la respecter; et on veut que les autres fassent de même. Le courrier est une chose si importante qu'il bénéficie du plus grand secret. En soi, seul celui à qui il est adressé

peut l'ouvrir. Aux garçons, il est ouvert pour les éduquer sur la manière dont ils doivent répondre et écrire.

«Pour les Religieux, il peut être ouvert car il y a une prescription explicite dans notre règlement interne. Et cette prescription elle-même doit être utilisée avec beaucoup de discrétion et de raison, c'est-à-dire lorsqu'elle est jugée utile pour le bien de l'individu ou de l'Institut. Sinon, de la part des Supérieurs, ce serait un manque de confiance envers ceux qui la méritent. Les Religieux, cependant, par esprit de mortification, devraient être disposés même à ceci.

«On doit garder le secret sur tout ce que l'on apprend par les lettres, tant des Religieux que des garçons. S'il faut, on peut le signaler seulement à qui de devoir. J'ai aussi remarqué que vous avez envoyé une lettre à un aspirant par le biais du responsable du réfectoire. Ce n'est pas comme ça qu'on fait. Le garçon, par curiosité, peut la lire et, pire encore, révéler son contenu à d'autres personnes. Ce qui provoque certainement un grand dégoût chez celui à qui la lettre est adressée. Même si le porteur ne la lit pas, celui qui la reçoit peut toujours soupçonner de la violation d'un droit sacré. Les lettres des Religieux surtout, si elles sont ouvertes, vous devez les donner directement et personnellement».

140. Docilité avec le confesseur

Pendant la première guerre mondiale, alors que la section médicale à laquelle j'appartenais se trouvait sur le Karst, près de Sagrato, et qu'une bataille acharnée faisait rage en première ligne, un officier et un sous-officier de la compagnie Arditi se présentèrent au poste de rassemblement, amenant un soldat qui devait être immédiatement examiné par un médecin. Il se trouva que ce combattant, à l'acte de l'assaut, avait refusé de se joindre à la mêlée, ce qui, selon la loi martiale de l'époque, signifiait qu'il devait subir la fusillade. Mais comme en même temps que le refus, le soldat avait montré des signes de maladie grave, l'exécution de la sentence était soumise à l'appréciation du médecin.

Le pauvre homme semblait désemparé, le visage détruit, et marmonnait des phrases décousues. Entre-temps, le médecin de garde était absent, le cas était urgent, la pluie battante ne laissait aucun répit et décourageait toute sortie, même brève, si je voulais retrouver le médecin. J'ai ensuite pris le téléphone pour communiquer avec lui. Il m'a répondu que je devais poser le thermomètre sur le soldat et lui communiquer ensuite la température en téléphonant à nouveau.

Cependant, à partir de certains signes, je me suis rendu compte et j'étais presque certain que le soldat faisait semblant. Je ne sais pas pourquoi, le malheur de cet homme a frappé mon âme encore plus profondément. J'ai donc décidé de le sauver à tout prix. J'ai pu le faire avec l'aide du thermomètre, tout en simulant un aspect extérieur dur. Pour éviter tout soupçon, j'ai donc commencé à maltraiter le soldat, suscitant même l'indignation contre moi de ceux qui l'avaient porté sur le brancard. En fait, j'ai tellement mal réglé le thermomètre qu'il s'est cassé pendant qu'il le tenait. Puis, comme fortement irrité, je me suis mis à lui adresser des propos méprisants et insultants et j'ai pris un autre thermomètre pour le lui poser. Me montrant encore irrité, je me mis à secouer fortement le thermomètre du côté opposé, comme pour le faire baisser, et je lui dis qu'il indiquait déjà 40 degrés. Quand je l'ai lui enlevé, je l'ai montré à l'officier et à ceux qui l'avaient transporté, en disant: «Il fait tant d'histoires pour une fièvre de 40 degrés, comme s'il allait mourir!». En raison de mon apparent cynisme, les personnes présentes s'indignèrent contre moi.

J'ai alors téléphoné au médecin de service et lui ai dit que le malade avait une fièvre de 40 degrés Celsius. Il voulait également le faire parler par téléphone avec l'officier qui avait accompagné le soldat. L'officier a confirmé: 40 degrés! C'était fait! En fait, le médecin m'a dit de préparer la base pour l'hôpital avec le diagnostic: Accès fébrile de nature indéterminée. Il m'a dit de faire trois copies et de les lui apporter pour qu'il les signe. Un exemplaire devait rester au bureau de la section. La deuxième devait accompagner le malade à l'hôpital, et la troisième devait être envoyée au Corps d'origine du soldat. J'ai exécuté. L'ambulance est bientôt arrivée pour transporter le soldat, qui était encore tout pâle.

De tout l'ensemble, il avait compris que je l'avais voulu l'aider. Alors, quand l'ambulance était sur le point de partir, et que j'étais en train de lui attacher l'étiquette, en me serrant la main fermement, tout ému, les larmes aux yeux, il m'a dit: «Merci, infiniment merci! Vous m'avez sauvé la vie!». Et moi j'en ai profité pour lui dire: «Faites attention à ne pas refaire des choses pareilles, car il va vous arriver du mal. Soyez bon, soyez reconnaissant envers le Seigneur qui vous a délivré de la mort. Je vous recommande de ne révéler à personne ce que j'ai fait car vous pourriez me ruiner». Et entre-temps, je l'ai envoyé à l'hôpital le plus éloigné.

Au bout de quelques jours, j'ai pu aller voir un confesseur d'un petit hôpital proche, un père Capucin. Dans ma confession, je lui ai dit que, pour éviter la fusillade d'un soldat, j'avais dû dire beaucoup de mensonges. Après avoir cadré le fait avec tous ses détails, il m'a répondu que j'avais mal agi sur le plan moral. Une dissertation savante s'ensuivit avec des arguments des deux côtés. En tout cas, le confesseur a tiré une conclusion pour moi amère: «C'est inutile, - dit-il, - que vous continuez à discuter pour vous excuser. Je vous dis que vous avez mal agi; vraiment très mal». J'ai repris: «Excusez-moi, Père, je ne suis absolument pas convaincu d'avoir mal agi. Je ne vois pas la raison». Et alors le confesseur, d'un ton irrité et avec une certaine impatience, ajouta: «Il est clair que vous êtes orgueilleux, et que vous ne voulez pas bien vous confesser, puisque vous êtes têtue dans votre persuasion; donc vous pouvez vous en aller parce que je ne peux pas vous donner l'absolution».

Au bout de quelques jours, j'ai eu l'occasion de me confesser à l'aumônier militaire de notre section, qui était très estimé même par l'État-Major de la division pour sa bonté et sa vaste culture. Quand je lui ai raconté l'épisode, il m'a dit: «Puisque vous étiez en bonne foi à ce moment-là, et que vous croyiez pouvoir le faire, vous n'avez pas mal agi, sachant que, en l'exercice des armes, la peine de mort a pour but principal d'éviter le scandale. Dans cette affaire, telle qu'elle a été traitée, il n'y a pas eu de scandale. Mais je vous dis de ne plus faire des choses pareilles, car vous risquez de vous retrouver devant le tribunal militaire et d'avoir des peines très sévères».

Après le congé, parmi les nombreux faits de ma vie militaire, j'ai dit aussi cela aux garçons. Nous trouvant un jour en récréation avec le Père dans le jardin d'Oria, l'un des garçons se laissa échapper imprudemment: «Dites au Père comment vous avez sauvé la vie du lâche soldat et comment le confesseur vous a refusé l'absolution». Et le Père, aussitôt alarmé: «Comment, comment? Comment va le fait?». J'ai donc essayé de raconter en bref comment les choses s'étaient passées. Pendant que je parlais, je pouvais voir que le Père était particulièrement attentif. Et quand je suis arrivé à la confession au Père Capucin, il est devenu sérieux et m'a dit: «Vous vous êtes trompé, vous avez fait très mal en ne respectant pas le jugement du confesseur. Même si vous n'étiez pas persuadé, vous auriez dû vous soumettre humblement à ce qu'il disait». J'ai ajouté: «Mais l'aumônier militaire m'a alors dit que je n'avais rien fait de mal». Le Père répondit: «Eh bien, cela signifie que vous auriez suivi plus tard le jugement de cet autre confesseur. Entretemps, je vous répète que vous deviez toujours vous en

remettre en toutes choses au jugement du confesseur. Même s'il se trompe, la Providence saura certainement comment rectifier l'erreur».

Puis il m'a appelé seul et m'a catéchisé comme il se doit: «On ne dit pas certaines choses aux garçons, parce qu'ils n'ont pas encore la capacité de les comprendre et peuvent être scandalisés. En fait, de cet épisode, ce qui a le plus marqué les garçons, c'est que vous avez sauvé la vie du soldat à force de mensonges et que vous vous êtes raisonnablement opposé au jugement du confesseur, à tel point que plus tard, le second confesseur a jugé différemment du premier. Toutes ces choses ne servent pas à former les garçons, mais à les désorienter et à les déformer».

141. L'eau à boire rationnée

À la fin de la guerre, le Père m'écrivit que, dès ma libération, je devais aller directement à Oria, où il y avait tant de besoins en personnel. En effet, le Père Palma, en raison de son exemption, a dû apparaître comme Directeur de la Maison d'Altamura. Il avait également été frappé par une infection paludéenne qui l'avait fortement affaibli. Le Père, en raison des graves difficultés de voyage, a rarement pouvait se rendre à Oria. D'autres membres du personnel étaient encore sous les armes. On peut donc dire que tout le poids de cette Maison reposait sur les épaules du pauvre Frère Giovangelista, trop jeune pour surmonter une mer de troubles, les conséquences de la guerre, l'indiscipline des quelques garçons qui restaient. Deux ou trois d'entre eux, on ne sait pas si dus à une faiblesse rénale ou à la paresse, mouillaient très souvent le lit. C'est pourquoi ils se rendaient indésirables même auprès de leurs camarades, qui les volontiers les évitaient.

Le Père ayant été à Oria, le grave inconvénient lui fut signalé, et la proposition de les renvoyer fut également insinuée. Le Père fut décidément négatif, d'autant plus que les garçons étaient orphelins, et répondit: «Non, non; pas du tout, ils ne doivent pas être renvoyés. Je ne sais pas comment cette proposition peut être faite. Vous devez savoir qu'il n'y a pas de charité sans contrariété, ou plutôt sans coûter des sacrifices. Une œuvre est méritoire en proportion de l'amour de Notre-Seigneur et du sacrifice». Cependant, on a fait remarquer au Père que dans ce cas il ne s'agissait pas d'une gêne, mais aussi du fait que les lits, le linge et les vêtements étaient abîmés. Le Père reprit: «Peu importe. Tout ce qui est dans l'Institut et dans la Maison elle-même vient de la divine Providence, qui sera certainement d'autant plus généreuse avec nous que nous nous prêterons davantage à aider nos prochains».

Après avoir donné des principes généraux, le Père est ensuite descendu dans les détails, avec la délicatesse du grand pédagogue qu'il était: «Non seulement nous devons grandement compatir ces sujets, mais il faut que nous utilisions toutes soins et précautions maternelles. Le matelas doit être lavé et changé souvent. Ils ne doivent jamais être envoyés au lit avec le matelas encore humide. Le linge et les vêtements doivent être changés chaque fois qu'ils sont mouillés; de plus, les personnes touchées doivent se baigner dans de l'eau tiède. Il faut aussi les modérer en buvant. À ce sujet, j'ai remarqué que certains boivent trop à table, même avant de commencer à manger, et en mangeant très chaud. Ce n'est pas bon pour l'estomac et mauvais pour les dents, surtout quand l'eau est très froide. En cela aussi, les garçons doivent être modérés et éduqués. Je crois que quelques verres à table pourraient suffire. Après le déjeuner, deux heures doivent s'écouler avant de boire, car on dit que boire avant fait mal et gâche la digestion».

Ce discours du Père sur le boire a été mal interprété et les garçons ont souffert d'une grande soif. À table, il leur était formellement permis de ne boire qu'un seul verre d'eau, tous

ensemble, au signal du surveillant. Les malins, des sprinteurs nés, étaient toujours les premiers à mettre la main sur la carafe! Dans la confusion, c'était toujours eux qui prenaient quelques verres d'eau de plus.

Quand je suis arrivé à Oria, j'ai tout de suite été touché par ces scènes. J'ai demandé au Frère Giovangelista la raison de cela, et il a répondu que c'était une disposition du Père. Je lui ai dit qu'il devait sûrement y avoir un malentendu: le Père n'avait pas été bien compris, aussi parce que les verres qui étaient alors utilisés étaient en terre cuite et si petits qu'il en fallait au moins trois pour en faire un ordinaire. Par conséquent, j'étais plus que sûr que les paroles de Père avaient dû être mal interprétées. Pour ne pas faire comprendre l'erreur aux garçons (mais ils l'ont quand même compris plus tard), j'ai dit au Frère Giovangelista: «Dans quelques jours, je devrai m'absenter quelque temps. Profitez-en pour donner aux garçons une petite instruction sur l'utilisation de l'eau au réfectoire et conclure en disant qu'à table ils peuvent boire autant d'eau qu'ils veulent, sans toutefois en abuser». Le Frère n'était pas persuadé, il considérait que c'était une vraie disposition du Père, et il voulait être le plus fidèle à la faire observer. J'ai essayé de le persuader, mais j'ai conclu en lui disant de faire ce que j'avais dit. Plus tard j'aurais discuté personnellement tout avec le Père.

En fait, dès que le Père est venu à Oria, je l'ai informé de l'inconvénient. Il m'a répondu: «Je ne me souviens pas exactement de ce que j'ai dit à cet égard. Mais je suis sûr que je ne voulais pas du tout donner soit aux garçons. Nous dépensons beaucoup pour qu'ils se sentent bien et heureux, et puis peut-on jamais penser à les faire souffrir pour l'eau qui ne coûte rien? Notre-Seigneur dit que celui qui donne un verre d'eau froide pour son amour ne perdra pas sa récompense. Comment pouvez-vous penser que j'aie pu donner une telle disposition? Peut-être après avoir réalisé que certains garçons, à mon avis, abusaient un peu, buvaient trop, j'ai dit de faire attention. J'ai peut-être suggéré de ne pas trop boire avant de commencer à manger la soupe pour ne pas perdre l'appétit; voire de ne pas boire en mangeant un plat très chaud, car cela fait mal aux dents. Aussi bien que j'ai dit d'éviter de boire environ deux heures après les repas, le temps que la digestion se fasse, car on dit que ça fait mal».

Cette dernière conviction, je m'en souviens, était générale dans l'Institut, et je l'avais moi aussi observée, même si je n'en étais pas convaincu. Pendant ma vie militaire donc, étant dans la section santé, j'ai eu l'occasion de demander des explications à divers médecins, qui tous m'ont répondu à l'unanimité qu'il n'était pas vrai que l'eau gâche la digestion. C'est pourquoi j'ai pris la liberté de résumer au Père ce que j'avais appris des médecins pendant que j'étais dans l'armée. J'avais donc appris que l'eau est si importante pour la vie que si l'homme peut survivre même plusieurs semaines sans manger, sans boire il ne peut survivre plus de quelques jours. Chaque aliment ne peut pas être utilisé et absorbé par le corps s'il n'est pas dissous dans l'eau. La quantité d'eau requise par l'organisme est d'autant plus élevée que l'on est jeune, mais toujours en fonction des saisons. Les médecins concluaient donc que l'eau ne fait jamais du mal.

Alors le Père reprit: «Moi aussi je suis convaincu que ça doit être comme ça. Je me demande comment, à mon âge, j'ai pu croire que boire avant deux heures après un repas pouvait gâcher la digestion, comme je l'ai souvent entendu dire par d'autres. Il faut bien étudier les choses».

Toujours au sujet de boire trop ou trop peu, j'ai alors raconté au Père l'épisode suivant. Comme je ne bois pas de vin, que je ne mange pas de sucreries, que je ne prends rien d'excitant, je ressens un grand goût pour l'eau. Maintenant, me confessant une fois au Lazariste Porzio, je ne sais pas comment j'en suis venu à lui dire entre autres choses que je buvais beaucoup. Le confesseur m'a demandé si entre les repas ou à l'extérieur, et, plus ou moins, combien de verres. J'ai répondu: «Je bois tout le temps et je ne peux pas compter les verres en une journée».

Le confesseur est alors devenu sérieux et a commencé à me sermonner en me disant entre autres: «Et donc quelle personne religieuse pouvez-vous être? Et quel exemple vous donnez aux autres qui vous voient pompette, ivre!». Tout de suite j'ai précisé: «Non, Père, je ne bois que de l'eau. Je ne bois pas de vin». Alors il m'a dit, presque d'un ton grincheux: «Mais bois autant que vous voulez, et ne me cassez pas la tête!». Et le Père, riant de bon cœur, conclut: «Le confesseur avait raison. Il vous a pris pour un ivrogne. Dans la confession, il faut être clair et ne pas utiliser de mots qui se prêtent à l'équivoque».

142. Comme une mère avec les fils

Le Père, accompagné du Frère Maria Antonio, arriva un soir de Trani à Oria. Le lendemain, il s'aperçut que Frère Giuseppe Antonio portait des souliers trop usés, alors il le força à enfiler la paire qu'il gardait lui-même en réserve. Le même jour, le Père m'a appelé et m'en a parlé. Cependant, au lieu de Frère Giuseppe Antonio, il dit Frère Maria Antonio, et d'un ton assez sérieux, il m'a sermonné en disant: «Il est clair que vous êtes négligé dans votre charge. Vous ne subvenez pas à temps aux besoins de la Communauté. L'un des plus beaux signes d'être ensemble devraient être les attentions généreuse et aimantes de la charité.

Aussi pour les aspirants et pour les orphelins, vous devez avoir beaucoup de soins affectueux et agir avec eux comme une mère avec ses propres fils. D'une manière particulière, vous devez vous occuper des plus petits, car ils en ont plus besoin, et de ces religieux qui sont moins prétentieux, plus observants et qui ne montrent pas leurs besoins, comme ce cher Frère qui est si attaché à l'Institut, si observant, si industriel et amoureux de de pauvreté. J'ai dû beaucoup insister pour qu'il prenne mes souliers: j'ai failli le forcer. Il a dit qu'il n'en avait pas besoin, que les siens étaient encore bons et qu'au plus il les ferait réparer. Il a également dit: "Alors pourquoi ai-je fait vœu de pauvreté? Il y a des pauvres qui marchent complètement pieds nus"».

Pendant que Père parlait, j'écoutais en silence et pensais que les louanges du Père pour Frère Maria Antonio étaient un peu exagérées. Et puis ce Frère avait un pied tellement gros et disproportionné. Comment pouvait-il mettre les chaussures du Père? Alors, presque pour me justifier en quelque sorte, j'ai objecté: «Mais, Père, je ne l'avez pas remarqué. Frère Maria Antonio est venu hier soir et je ne l'ai pas presque encore vu». Et le Père: «Qu'est-ce que Frère Maria Antonio a à voir dans cet affaire? Je parle du Frère Giuseppe Antonio». J'ai répondu: «J'ai vraiment compris Frère Maria Antonio».

Le Père a ajouté: «Cela signifie que j'ai involontairement échangé les noms. Ah!, Frère Maria Antonio, bien que lui aussi soit si cher et si bon, il sait pourtant bien se plaindre. Si c'était lui, il aurait dit, étant assis: je ne bougerai pas d'ici à moins que vous ne me donniez de bonnes chaussures. Quoi qu'il en soit, moi j'ai échangé les noms, mais votre négligence demeure. C'est pourquoi je vous le répète: soyez prudent, je vous recommande d'être plus assidu et plus charitable pour plaire aux Sacrés Cœurs de Jésus et Marie, pour le bien de la Maison et pour vous gagner des mérites pour le paradis».

143. Baignoires et douches, mais où est l'eau?

Depuis l'ouverture de la Maison d'Oria jusqu'à l'arrivée du système d'aqueduc des Pouilles dans le pays, il y a eu une grande pénurie d'eau dans la Maison. Tant pour boire que pour d'autres usages, il fallait puiser à grand effort dans des puits munis de seaux.

Heureusement il y avait ce pauvre Stella qui se prêtait à ce grand effort de puiser et de transporter l'eau jusque dans les évier. Il semblait avoir été envoyé par la Providence. Il passait souvent toute la journée à tirer de l'eau.

On comprend qu'on essayait d'économiser l'eau autant que possible. Aucun accessoire de salle de bain ne pouvait être pensé. Il n'y avait pas de baignoire ni de simple douche dans toute la Maison. Pour le nettoyage personnel, ceux qui le voulaient devaient se contenter de quelques ablutions simples, en utilisant un peu d'eau dans un récipient en terre cuite. À cet égard, il faut dire qu'on vivait dans un grand malaise. Les plus petits souffraient le plus, surtout certains qui auraient eu besoin d'être baignés tous les jours.

Nous tous remarquions ce grave inconvénient, surtout le Père qui se souciait beaucoup de la propreté et de l'hygiène de la Maison et des personnes. Puis il ressentit tant de peine pour le pauvre Stella, qui, obligé de lever et de porter de l'eau pour une grande partie du jour, il ressemblait condamné aux travaux forcés.

Un jour, rencontrant le Père Palma, le Père demanda si pour résoudre le problème de l'approvisionnement en eau il suffisait d'installer une pompe. Le Père Palma a répondu: «Père, ce n'est pas possible, car il n'y a toujours pas d'électricité à Oria. On pourrait essayer la dynamo du petit moteur qui sert à faire fonctionner les machines typographiques». Le Père ajouta: «Qu'on fasse l'épreuve immédiatement».

On a écrit à une entreprise de Milan, détaillant toutes les caractéristiques du groupe électrogène. La pompe est arrivée, le mécanicien est venu la monter mais il n'est pas réussi. Plus tard, il est revenu avec un ingénieur de Milan, mais même lui n'a pas pu mettre la pompe en action. Donc, celle n'a pas été payée, et est restée parmi le vieux fers. Entre-temps, pour remédier tant bien que mal au grave problème, on a construit une petite cabane près de la noria du puits dans le jardin, en y adaptant une douche très rudimentaire. Elle avait deux défauts: elle ne fournissait que de l'eau froide, et elle montait du puits en quantité irrégulière. Elle ne travaillait donc que l'été et il lui fallait des heures interminables pour permettre à tous les garçons de se baigner.

Un jour, le Père, voyant de nombreux garçons dans le jardin, s'approcha et il m'a dit: «Enfin vous avez trouvé le moyen pour prendre un bain aux garçons. Je suis tellement content, expliquez-moi comment ça marche». Lorsqu'il s'en est rendu compte, il a ajouté: «Mais c'est une manière barbare. Ça ne va pas, ça ne va pas». J'ai répondu: «Père, presque tout le monde le fait avec plaisir». «Je comprends, - ajouta le Père, - que selon Kneipp, se baigner à l'eau froide est bon pour certains; mais certainement pour d'autres, cela peut faire mal, à la fois à l'estomac et, surtout, au cœur. On pourrait rencontrer une paralysie cardiaque. Avant de commencer ces bains, avez-vous fait passer un examen médical à tout le monde?». «Non» - répondis-je. «Vous devez savoir que - le Père a poursuivi - que surtout lorsqu'il s'agit de se baigner dans la mer ou dans l'eau froide, il faut toujours, avant de les commencer, faire passer à chacun un examen médical et donc se conformer aux prescriptions. En attendant, dites en mon nom au Père Palma de faire construire dans la Maison un corps de salles de bains rationnelles, avec eau chaude et froide réglable à volonté, selon les indications du médecin, dites-lui de ne pas faire selon sa propre tête, même si, à vrai dire, nous suivons tous les deux la méthode Kneipp, et donc d'une manière ou d'une autre sur beaucoup de choses nous sommes d'accord».

J'ai répondu: «Et que diriez-vous de l'eau? Construire des toilettes sans eau ne sert à rien. On parle tellement que l'aqueduc des Pouilles doit atteindre Oria, mais rien n'est encore visible, et qui sait quand ce sera». Et le Père: «Vous ne pouvez pas utiliser l'eau du nouveau

puits sur la colline? Il me semble qu'il y a assez de pente vers l'endroit où les salles de bains pourraient être construites».

(En ce qui concerne ce puits, je me souviens que lorsque la première eau a été trouvée, le Père était à Oria, et, l'ayant appris, il est venu à l'endroit et a dit: «C'est une vraie Providence. Lorsque les Juifs ont creusé des puits et ont trouvé de l'eau, ils ont célébré et offert des sacrifices à Dieu. Nous aussi devons offrir des prières spéciales d'action de grâces au Seigneur).

J'ai poursuivi: «Oui, Père, mais ce sera possible quand l'*aer motor* qui puisera l'eau sera installé. Le puits est suffisamment profond. L'*aer motor* a déjà été commissionné, mais il doit venir d'Amérique, et donc qui sait quand nous en reparlerons». Le Père a repris: «Quoi qu'il en soit, commencez à construire les bains, pour que quand vous aurez de l'eau vous ne perdrez pas de temps, car la chose est urgente».

Les bains construits, mais toujours sans eau, le Père voulut les voir pour comprendre comment ils fonctionneraient. Il remarqua le manque de baignoires et le manque de confort dans l'antichambre. Il a approuvé le nombre de douches, mais a souligné que, pour les petits garçons, l'eau chaude et froide ne devrait pas être réglée à volonté par eux, car ils auraient pu facilement ouvrir le robinet d'eau chaude et se brûler. Au lieu de cela, il fallait le régler de l'extérieur, par le surveillant, sur une température moyenne et supportable.

Le Père Palma, qui était présent, s'est tourné vers moi et m'a dit: «Certainement vous utiliserez le maillot de bain». Et j'ai répondu: «Mais c'est une question de nettoyage général, et donc il me semble que le problème ne se pose pas. D'ailleurs, à quoi bon si les garçons se déshabillent et s'habillent dans la cabine elle-même?». Et le Père Palma: «Cela serve pour la pudeur personnelle». Le Père est intervenu et a conclu: «Père Palma, laissez-leur le faire à eux!». Et se tournant vers moi, il ajouta: «Arrangez-vous avec le docteur». (J'ai compris qu'il l'avait dit pour ne pas contredire le Père Palma). «Si nous le faisons nous-mêmes, il devient inutile de construire des salles de bain. Père Palma, savez-vous ce que le Chanoine Vitale m'a dit quand a-t-il appris que les bains étaient en cours de construction ici à Oria? Que les bains sont une occasion de péché.

«Certes, - il a continué à dire - toutes choses, si elles ne sont pas utilisées comme il se doit, elles peuvent devenir une occasion de péché. Même les choses les plus saintes. Même la Très-Sainte Communion, si elle n'est pas reçue avec les dispositions voulues, pis encore, si elle a été reçue avec une culpabilité mortelle sur l'âme, devient une cause de péché et de péché très grave, comme est le sacrilège. Avec diligence et prudence, les garçons doivent être instruits sur ce qui est bien et ce qui est mal». Et se tournant vers moi il me dit: «Les bains doivent se faire à des heures fixes, il faut beaucoup de vigilance car ils pourraient donner lieu à de graves inconvénients».

144. Pour les malades, tout soin et sacrifice

À la suite du tremblement de terre de 1908, nos deux Instituts de Messine, masculin et féminin, ont été fortement endommagés, plutôt celui féminin a été presque entièrement détruit. Pour nous abriter du froid et de la pluie, nous vivions dans des tentes dressées du mieux que nous pouvions. Il y avait une grande pénurie de nourriture. On disait que les approvisionnements et les secours arrivaient de partout à la malheureuse ville, mais nous, pendant tout le mois que nous sommes restés à Messine, avant de nous installer dans les Pouilles, nous n'avons reçu en guise de réconfort qu'un sac de pain moisi et une poignée de caroubes. Tout le temps que nous étions dans la tente, nous nous sommes nourris puisant à un

sac providentiel de haricots extraits de sous les décombres, et rationnant habilement les restes de pain, de pâtes, de farine, peut-être gâtés, remédiés au milieu des décombres. De plus, ce qui pouvait être récupéré devait aussi être utilisé pour les nombreux pauvres sinistrés de la malheureuse ville, qui venaient aux Instituts pour être secourus.

La nuit, nous dormions très peu. Mais ce qui a le plus démoli le moral et épuisé le corps, ce sont les tremblements de terre fréquents qui se répétaient jour et nuit, pour lesquels certains ont montré des signes de folie. Le Père et le Père Palma travaillèrent par tous les moyens pour atténuer ces souffrances et essayèrent de hâter le départ pour les Pouilles. Enfin, au bout d'un mois, nous sommes tous partis pour Francavilla Fontana: les orphelins, les aspirants et les orphelines plus petites accompagnés du Père.

Une fois à Francavilla, les orphelines furent logées dans une maison privée par un monsieur, les orphelins et les aspirants dans une partie du bâtiment de l'école municipale, où ils étaient très à l'étroit et sans aucun confort. En tout, nous avons trois salles de classe à notre disposition³⁶.

Les premières semaines, les braves gens de Francavilla s'efforçaient de nous aider du mieux qu'ils pouvaient, puis de moins en moins, si bien qu'au bout de quelques mois nous étions obligés de subvenir à nos besoins en mendiant. Aucun autre revenu; aucune aide de Messine, parce que même là, ils vivaient dans des grandes étroitures.

Le Père Vitale écrit, dans la vie du Père, qu'après le tremblement de terre, la Providence n'a pas manqué. Mais ceci est évidemment à comprendre relativement. Le Père Palma était resté à Messine, soucieux de sauver ce qui pouvait l'être. Le Père n'a fait que de petites visites à Francavilla pour savoir comment se portaient les Maisons des Pouilles et pour essayer de toutes les manières et avec tous les efforts de les aider. Cependant, on ne peut nier, comme cela a été dit auparavant, qu'on vivait dans de grandes difficultés. Le seul revenu était la mendicité et les dix lires qu'ils donnaient à la petite bande d'orphelins, quand ils étaient parfois invités à sonner. Le Père, avec l'aide matérielle qu'il s'efforçait de donner, essayait également d'instiller la confiance dans le Seigneur en chacun. Il exhortait les deux Communautés à rester bonnes, à faire confiance à la Providence divine, à prier avec ferveur et à et à retrousser ses manches de toutes les manières. Il disait: «Si l'on est bon et on prie bien, le nécessaire, avec certitude, ne manquera pas».

Le Frère Giuseppe Antonio, qui était le chargé de la direction de la Maison, pour ne pas inquiéter davantage le Père, essayait de faire apparaître les besoins des deux Communautés moins sérieux qu'ils ne l'étaient en réalité.

Pendant ce temps, la santé des orphelins et des aspirants se détériorait de plus en plus, à la fois en raison des nombreux désagréments et en raison d'une mauvaise alimentation. Cet état de fait a également joué un rôle dans les graves persécutions qui se sont ensuite déchaînées contre cette Maison.

Au cours des derniers mois de son séjour à Francavilla, lorsque le Père apprit l'état de santé des deux Communautés, il devint très alarmé et inquiet. Il réunit donc tout le monde, demandant à chacun comment il se sentait, s'il avait faim, s'il se reposait bien, notant combien semblaient sous-alimentés, pâles ou anémiques. Il appela le médecin et fit subir à chacun un examen très approfondi, auquel il a voulu assister lui-même pour recueillir les résultats et les ordonnances. Le médecin constata une dénutrition générale et ordonna une amélioration de l'alimentation et des traitements reconstituants en particulier. Il fit immédiatement admettre les deux orphelins petits à l'hôpital, tandis que pour les deux aspirants Angelindo Varotto et Drago

³⁶ Cf. n. 17 et n. 155.

Giuseppe, qui présentaient de graves dispositions de tuberculose, il ordonna un traitement très spécial. Au Frère Concetto Drago, qui se retrouva atteint de tuberculose avancée, il ordonna l'air des montagnes s'il ne pouvait pas aller dans l'air natale.

Quand le médecin fut parti, le Père appela le Frère Giuseppe Antonio et moi, qui m'occupais de la cuisine et des dépenses, et il nous reprocha paternellement, mais aussi fortement, en disant: «Je ne croyais vraiment pas que les choses pouvaient arrivés à ce point. Vous ne m'avez jamais bien informé. C'est une véritable imprudence; c'est un grave manque de charité; c'est une chose inhumaine! Si la santé est la chose la plus précieuse pour tous, pour les orphelins, qui devront vivre du fruit de leur travail, elle l'est encore plus. Elle n'est pas moins précieuse pour les aspirants, pour lesquelles elle est exigée comme condition nécessaire à l'admission à la vie religieuse.

Frère Joseph a essayé de s'excuser un peu en disant: «Vous avez vraiment raison, Père. J'ai échoué et je vous demande pardon, mais je vous dis que, vu l'impossibilité, ou plutôt les grandes difficultés auxquelles on avait à pourvoir, j'ai cru inutile de vous affliger davantage en présentant les choses exactement comme elles étaient». Et le Père: «Quelle belle raison! Quelle belle charité! C'est le diable muet qui ne rend pas les choses manifestes telles qu'elles sont. Si j'avais su comment étaient les choses, pour la santé j'aurais vendu, comme le dit Saint François d'Assise, aussi les nappes d'autel, j'aurais de nouveau fait du porte-à-porte pour mendier, comme je l'ai fait depuis de nombreuses années, dans les premiers jours de l'Œuvre, pour veiller sur la santé des nôtres.

Puis, se tournant vers moi, il me dit: «Vous qui alliez faire les courses et prépariez la nourriture, pourquoi n'avez-vous pas signalé ce grave inconvénient au Frère?». Je répondis: «En vérité, je le lui disais, mais il répondait toujours qu'il n'y avait pas d'argent du tout. Quand oui, quand non, il me donnait quelques lires par semaine. J'ai dû essayer d'aller de l'avant avec ce qui était collecté de la mendicité aussi bien pour les maisons que pour la campagne et les marchés».

Et le Père: «Il fallait que vous me disiez ça. En fait, je ne croyais pas que les choses étaient si graves. Il fallait me le dire, même en m'écrivant où que j'étais. Il est évident que vous n'avez aucune expérience, sans compter que vous manquez de charité et de cœur. Vous aussi vous vous faites conquérir par le diable muet».

Et il poursuivit: «Entre-temps, vous avez vu l'état de santé dans lequel le pauvre homme était réduit votre frère?³⁷ Pauvre fils! Ce sont les effets de vos insouciances. Avez-vous entendu? Le médecin a ordonné qu'il ne peut pas rester ici. Il a besoin de soins intenses et d'air de montagne, et éventuellement d'air natale. Je suis obligé, pour sa santé, de l'envoyer dans votre pays. J'écrirai aujourd'hui à vos parents que ce pauvre homme va passer quelque temps chez vous, où certainement l'air des montagnes et les soins maternels lui seront d'un grand bienfait. Quelle bonne nouvelle je vais devoir annoncer à vos parents! Ils ont envoyé à l'Institut un fils sain, robuste, florissant de santé, et maintenant il le revoient si ruiné! Il restera à Galati jusqu'à ce que nous soyons en mesure d'ouvrir la Maison d'Oria, pour laquelle nous sommes en négociation».

Au bout de quelques jours, en effet, le Frère est parti. Le Père lui assura qu'il le rappellerait à Oria dès que possible. Il voulait lui donner une petite somme qu'il avait pu rassembler, l'assurant que plus tard il en enverrait davantage. Il lui conseilla de bien prendre soin de lui, sans regarder aux dépenses, car l'Institut aurait tout pourvu, au prix de n'importe quel sacrifice. Frère Concetto ne voulait pas accepter l'argent, croyant que la famille aurait pu

³⁷ C'est Concetto Drago, frère du Père Carmelo. Voir le n. 155 qui intègre les nouvelles sur le religieux et sur la situation d'extrême pauvreté des Maisons de Messine et d'Oria après le tremblement de terre de 1908.

le soigner de toute façon. Mais ensuite, il a dû céder à la pression du Père qui lui a dit: «Vous appartenez maintenant à l'Institut, et l'Institut devra penser à tout. Cette-ci n'est pas seulement de la charité, mais aussi de la justice».

Puis il écrivit une note dans laquelle il expliqua comment améliorer la nourriture. En la remettant à Frère Giuseppe, il ajouta: «Traitez mieux les Communautés. Priez plus. Ayez davantage confiance en la Providence divine et engagez-vous à faire de plus. Donnez plus d'aumônes et soyez certain que vous ne manquerez pas ce dont vous avez besoin. Certes, ces difficultés sont dues au peu de prières, au peu de confiance en la divine Providence et au peu de générosité dont vous avez fait preuve envers la Communauté et les pauvres. J'espère vous envoyer de Messine ce que je pourrai».

Il emmena avec lui à Oria les deux aspirants, qui avaient besoin de soins spéciaux et urgents, les logeant au Séminaire. Lui-même leur prodigua les soins les plus diligents pendant une vingtaine de jours jusqu'à ce qu'ils se rétablissent complètement. À cette époque, le Père Palma écrivit au Père, lui disant que sa présence à Messine était urgente. Et il a répondu: «Pour l'instant le plus urgent est de veiller à la santé de ces deux chers fils». Entre-temps, il a continué à envoyer de l'argent à mes parents pour le traitement de mon frère, malgré leur insistance sur le fait qu'ils disaient qu'ils n'en avaient pas besoin, et qu'en fait, ils le lui ont renvoyé en ajoutant plus, sous forme d'une offre pour les orphelins.

Ayant acheté et réaménagé la Maison d'Oria, il me dit: «Maintenant que, grâce à Dieu, il y a ici de nombreuses pièces et un magnifique jardin, écrivez à Frère Concetto de revenir. Il sera complètement séparé des autres pour éviter une éventuelle contagion, et le plus grand soin sera utilisé à tout prix». J'ai répondu: «À mon avis, ce serait bien qu'il reste à Galati, à la fois pour être mieux traité et parce qu'ici ce serait une nuisance et nous apporterait beaucoup de dépenses».

À ces paroles que j'ai prononcées, le Père s'enflamma et s'exclama: «Que dites-vous? Comment? La personne malade dans la maison apporte-t-elle des désagréments et de nombreuses dépenses!? De toute évidence, vous ne comprenez toujours pas ce que vous dites. Vous devez savoir que les malades attirent les bénédictions de Dieu dans les Maisons ainsi que les grâces et miséricordes les plus nobles. Ils sont de véritables paratonnerres. Les frais engagés pour le traitement les malades sont les meilleures dépenses, bénies de Dieu.

«Si une Maison veut se débarrasser de ses malades, c'est un signe certain qu'elle manque non seulement de charité, mais aussi de justice et certainement le Seigneur ne la bénira pas. Il faut soigner au maximum nos malades, au prix de la vente, s'il n'y a rien d'autre, même des nappes d'autel. Nous espérons, quand il sera possible, avec l'aide de la sainte grâce, établir un foyer convenable dans la Congrégation pour soigner au mieux nos malades, aidés par de bons médecins bien payés pour les rendre plus motivés. Je le répète, autant que possible, nous devons soigner nos malades dans la Maison. Il faut recourir aux hôpitaux uniquement dans les cas où cela est considéré comme meilleur pour la personne malade ou pour éviter une éventuelle contagion avec les autres. Dans le cas d'une hospitalisation, celle-ci doit être, autant que possible, celle qui présente le moins d'inconvénients. Le malade doit être souvent visité et avoir tout ce dont il a besoin».

145. Nous administrons les biens de la divine Providence

Lorsque le Père acheta la Maison d'Oria en 1909, dès qu'il en prit possession, il prit soin d'exposer une photo des Très-Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, avec dessous l'inscription: *Je*

suis le Maître de cette Maison et de ceux qui y vivent et m'aiment. - Je suis la Maîtresse de cette Maison et de ceux qui y vivent et m'aiment.

Un de ces jours, il nous a réunis dans l'anti-sacristie, et, entre autres, il nous a dit: «Vous voyez, cette Maison est principalement destinée à la formation des religieux de notre Congrégation. Elle se prête très bien à l'objectif. Voyez comme elle est grande et belle!». À vrai dire, à première vue, elle n'avait pas l'air belle du tout, car elle avait été abandonnée depuis longtemps. L'intérieur était très délabré. Les luminaires cassés et branlants, les sols ici et là ébréchés, les chambres sales et pleines d'immondices. Mais pour nous, venant du Quartier Avignone et de Francavilla Fontana, où nous étions entassés comme des sardines salées, cela ressemblait à un palace.

Le Père poursuit en disant: «Voyez comme elle se prête au recueillement, en pleine campagne, loin du bruit et des distractions. Voyez comme c'est aérée et ensoleillée? Bien sûr, vous l'avez toute visitée. Avez-vous vu combien de chambres il y a? Les longs couloirs, le magnifique atrium aux belles arcades, sous lequel on peut se récréer même quand il pleut? Avez-vous vu la belle Église avec de nombreuses images saintes? Elle se prête bien à la prière, pour remplir les chères fonctions! Vous avez certainement visité le vaste jardin avec son verger d'agrumes et de nombreux autres arbres fruitiers. Vous pouvez cultiver des légumes afin d'avoir des produits bons et frais et pouvoir économiser beaucoup. Vous avez vu le beau bosquet là-bas, où l'été on peut se divertir au grand air. De qui sont toutes ces belles choses? Qui est le Maître?».

Un de ces jours, il nous a réunis dans l'anti-sacristie, et, entre autres, il nous a dit: «Vous voyez, cette Maison est principalement destinée à la formation des religieux de notre Congrégation. Elle se prête très bien à l'objectif. Voyez comme elle est grande et belle!». À vrai dire, à première vue, elle n'avait pas l'air belle du tout, car elle avait été abandonnée depuis longtemps. L'intérieur était très délabré. Les luminaires cassés et branlants, les sols ici et là ébréchés, les chambres sales et pleines d'immondices. Mais pour nous, venant du Quartier Avignone et de Francavilla Fontana, où nous étions entassés comme des sardines salées, cela ressemblait à un palace.

Le Père poursuit en disant: «Voyez comme elle se prête au recueillement, en pleine campagne, loin du bruit et des distractions. Voyez comme c'est aérée et ensoleillée? Bien sûr, vous l'avez toute visitée. Avez-vous vu combien de chambres il y a? Les longs couloirs, le magnifique atrium aux belles arcades, sous lequel on peut se récréer même quand il pleut? Avez-vous vu la belle Église avec de nombreuses images saintes? Elle se prête bien à la prière, pour remplir les chères fonctions! Vous avez certainement visité le vaste jardin avec son verger d'agrumes et de nombreux autres arbres fruitiers. Vous pouvez cultiver des légumes afin d'avoir des produits bons et frais et pouvoir économiser beaucoup. Vous avez vu le beau bosquet là-bas, où l'été on peut se divertir au grand air. De qui sont toutes ces belles choses? Qui est le Maître?».

Angelindo Varotto a répondu: «Toutes ces choses sont à nous, et vous êtes le maître». Le Père répondit: «Mon fils, vous vous trompez. Toutes ces choses ne sont ni miennes ni vôtres; et je ne suis pas du tout le maître. Il est clair que vous n'avez pas encore lu ce qui est écrit sous les tableaux des Cœurs Très-Saints de Jésus et de Marie». Les garçons répondirent en chœur: «Oui, oui, Père, nous l'avons lu». Et le Père: «Donc les propriétaires de cette Maison et de toutes ces belles choses sont les Cœurs Très-Saints de Jésus et de Marie. Et ainsi nous les devons donc valoriser et conserver. Nous ne sommes que les locataires qui habitent la Maison du Seigneur, pour tout administrer comme un don de la Providence divine. Combien nous devons être reconnaissants à la divine Providence qui nous a donné l'usage de toutes ces belles choses! Que donnons-nous au Seigneur en retour? Nous leur donnons de l'amour, de l'amour,

de l'amour! En pratique, vous faites tout cela lorsque vous êtes vraiment bons, pieux, disciplinés, obéissants; quand, si le Seigneur veut, vous serez religieux et ouvriers dans la vigne du Seigneur, dans la nôtre Congrégation, et vous serez dévorés par le zèle du Rogate et les œuvres de charité».

146. La surveillance est une assistance aimante

Une fois à Oria, le surveillant d'une section d'orphelins a dû s'absenter pendant qu'ils faisaient leur récréation dans l'atrium de la Maison. Ce surveillant m'a supplié de le suppléer. Pendant que je le suppléais, j'avais cru pouvoir en profiter pour lire un livre de Micheletti intitulé *L'Éducateur*. Cependant, le Père m'a vu et m'a dit: «Venez avec moi dans la chambre, car nous devons parler de plusieurs petites choses». J'ai répondu: «En fait, je ne peux pas venir maintenant parce que je remplace le surveillant de cette section, et je ne peux pas laisser les garçons seuls. Dès qu'il sera de retour, je viendrai». Et c'est ce que j'ai fait, en y allant avec le livre sous le bras.

Il m'a alors demandé: «Êtes-vous seul à regarder les garçons dans l'atrium?». Je répondis: «Oui, Père». «Bravo! Et vous surveillez les garçons comme ça? Il est clair que vous ne savez même pas ce que signifie la surveillance, encore moins avez-vous compris son importance et sa nécessité». Il m'a alors demandé: «Êtes-vous seul à regarder les garçons dans l'atrium?». Je répondis: «Oui, Père». «Bravo! Et vous surveillez les garçons comme ça? Il est clair que vous ne savez même pas ce que signifie la surveillance, encore moins avez-vous compris son importance et sa nécessité».

Il a ainsi ouvert un long discours sur le sens et l'importance de la surveillance, avec des nuances riches de sagesse pédagogique. Il en a notamment parlé à cet égard disant que la surveillance doit être aimante, sans rien de policier. C'est-à-dire qu'il ne faut pas surveiller le garçon s'il manque, et après qu'il a manqué, le réprimander et le punir. Ceci n'est pas éduquer, mais mettre en œuvre la méthode répressive, qui doit être totalement bannie par nous. En fait, il n'éduque pas, il ne forme pas; au contraire, cela agace le garçon, l'irrite, l'exaspère. La surveillance, positive et donc éducative, est une assistance amoureuse, qui incline doucement la volonté du garçon à faire le bien et à éviter le mal. C'est mettre en œuvre la méthode ou le système préventif de Don Bosco, que nous devons suivre fidèlement. Sans une surveillance parfaite, il ne peut y avoir d'ordre, de discipline et de véritable éducation. Pour un établissement d'enseignement comme le nôtre, la surveillance a une importance ou une nécessité capitale, pourrait-on dire. La surveillance précise, assidue, continue, affectueuse est un véritable et très précieux apostolat. L'excellent surveillant est le véritable ange gardien visible de chaque garçon qui lui est confié. Il remplit la même fonction de l'Ange Gardien, puisque par sa présence continue et par son action animée par l'esprit de charité, il garde les garçons et les prédispose à faire le bien et à éviter le mal.

La surveillance a une valeur telle que, lorsqu'elle est faite avec un véritable esprit de charité, elle suppose aussi les pratiques de la piété. En fait, c'est une œuvre très précieuse de charité et de piété, car le surveillant aime et sert le Seigneur lui-même dans les garçons. Pensez - a poursuivi le Père - que la surveillance est si importante, que si un prêtre fusse surveillant et se trouvait dans l'impossibilité d'être remplacé dans l'office, et qu'il y avait le danger que les garçons, laissés sans surveillance, puissent commettre une faute grave, le prêtre non seulement pourrait mais devrait aussi s'abstenir de célébrer la Sainte Messe. Pour celle-ci, même de valeur infinie, il n'y a pas d'obligation, alors qu'il y a l'obligation stricte d'empêcher qu'une faute grave ne soit commise. Cependant, le prêtre aurait encore le mérite, comme s'il avait célébré, car c'est

un des cas où Dieu est laissé pour Dieu. Le bien qui revient au surveillant pour le bon travail qu'il fait avec sa vigilance est inestimable. Il participe à tout le bien que font ses garçons à cause de son aide, comme malheureusement, à l'inverse, il participe à toutes les fautes que commettent les garçons par manque de surveillance.

Pour notre Institut, qui a pour but particulier l'éducation des enfants, surtout des pauvres et des orphelins, la surveillance est si importante que quiconque ne s'y sentirait pas disposé montrerait qu'il ne peut pas faire partie de l'Institut. Et par conséquent, quiconque était négligent et incorrigible devrait être renvoyé. Maintenant, vous comprenez mieux la gravité de votre manque d'attention aux garçons. Vous dédiant à lire à votre compte le livre pendant la récréation, vous avez négligé le bien des garçons et avez aussi donné carte blanche aux autres surveillants pour faire de même, vu votre mauvais exemple.

Et maintenant dites-moi: quel livre étiez-vous en train de lire? Je répondis: «C'est un livre d'un Père Jésuite, un certain Micheletti, intitulé *L'Educatore*. Il en a écrit plusieurs autres traitant de l'éducation». Le Père dit: «Bravo, on voit comment vous prenez profit de la lecture! Je ne pense pas que Micheletti enseigne à ne pas surveiller les garçons, surtout pendant la récréation! Laissez-moi ce livre ici. Je veux y jeter un œil moi-aussi. Comment? Il me semble qu'il dit beaucoup de mots. Cela pourrait être plus succinct; mais il y a beaucoup à apprendre. Cependant, un Père Jésuite m'a dit que bien que Micheletti ait beaucoup écrit sur l'éducation des garçons, en pratique il n'était pas capable assister une section de dix garçons. Dans ce cas, il y aura peu à apprendre, car la théorie sans pratique vaut peu. Les deux ensemble, en revanche, valent beaucoup».

147. Boucher de profession: et pour aumône un agneau...

La famille Martini, d'Oria, très religieuse et très riche, avait une profonde estime pour le Père. Elle l'avait choisi comme guide spirituel et le consultait souvent. À son tour, le Père se prêtait volontiers, et quand il venait à Oria, il allait de temps en temps la visiter.

Cette famille aidait assidûment notre Maison et envoyait souvent de l'argent et des vivres. Elle avait même promis de léguer tous ses biens à notre Institut. Mais puis, en fait, je ne sais pas pourquoi, le dernier héritier a tout légué aux Pères Cisterciens de Cotrino (Brindisi).

Une fois donc, à l'occasion de la Pâque, cette famille nous envoya un agneau très blanc. Il était si beau et si gracieux que nous déplorions de le tuer et nous l'avons donc laissé grandir en le confiant aux garçons. Ceux-ci s'attachèrent à lui, l'appelèrent Martinetti et lui prodiguèrent leurs soins assidus. Ils ont concouru pour voir qui pourrait mieux le gérer. Ils l'ont aussi habitué à manger du pain et des fruits. Pendant la récréation, il était devenu leur meilleur amusement: les garçons ne pouvaient pas être sans lui ni lui sans les garçons. Il les suivait comme un petit chien et quand il ne les voyait plus, il se mettait à bêler bruyamment, comme s'il cherchait sa mère. Lorsque Martinetti restait seul dans le jardin et pouvait s'échapper, il courait autour de l'Institut en bêlant, montait les escaliers et apparaissait tantôt dans l'étude, cherchant les garçons, tantôt dans les écoles, tantôt aussi au réfectoire, et parfois même dans l'Église. Il ne se calmait pas jusqu'à ce qu'il sentait la caresse de quelqu'un.

Après environ un an, il était aussi gros qu'un mouton. Cette année-là, cependant, la récolte dans la région d'Oria avait été très mauvaise, alors que l'hiver était arrivé très rigoureux, donc, bien plus que d'habitude, il y avait un va-et-vient de pauvres gens cherchant de l'aide, vers notre Institut. Le Père était à Oria et a tout fait pour aider ces pauvres gens autant qu'il le

pouvait. Et donc il s'était arrangé pour que nous fassions de même, de sorte qu'il ne restait littéralement plus rien dans la Maison: pas un sou ou une poignée de farine.

Parmi les nombreuses personnes, un jour un homme mal habillé et très émacié vint au Père, demandant de l'aide pour lui-même et pour sa nombreuse famille. Ils n'avaient plus de pain pour se nourrir. Le Père m'a appelé et m'a demandé si j'avais de l'argent ou s'il y avait de la nourriture pour ce pauvre homme. Je répondis en haussant les épaules. Ce même matin, pas mal de personnes avaient été refoulées les mains vides. Tout au plus, quelques morceaux de pain auraient pu être trouvés pour le pauvre homme. Le Père, comme confus et attristé, dit: «Et pour la famille? En tout cas, allez chercher ce pain». Entre-temps, voyant le Père que l'homme avait une apparence jeune, il lui demanda quel était son métier. Répondant qu'il faisait le boucher, le Père resta un instant pensif puis, tout heureux, il s'exclama: « Oh, alors oui, la divine Providence vous a aidé! Nous avons un beau gros agneau dans le jardin, plus gros qu'un mouton. Nous vous le donnons, vous l'abattez et avec le produit de la viande, vous pouvez aider votre famille d'une manière ou d'une autre». Puis se tournant vers moi, il me dit: «Allez le chercher et donnez-le à ce bon monsieur». J'étais un peu hésitant et j'ai commencé à dire: «Mais, Père, c'est très beau! Et puis, comment les garçons vont-ils rester?». Et le Père: «Laissez tomber ces sentimentalismes. Dépêchez-vous et donnez-lui l'agneau». J'ai profité du temps où les garçons étaient à l'école pour livrer le malheureux Martinelli, qui devait être abattu le jour même.

Lorsque les garçons, sortis des salles de classe, apprirent la fin malheureuse de leur compagnon, ils tombèrent dans un deuil général. Certains ont même pleuré, d'autres par mécontentement ont refusé de déjeuner à midi. Dès que le Père m'a vu, il m'a demandé si j'avais donné l'agneau à ce pauvre homme, et s'il en était-il content. Je répondis que je l'avais déjà livré, et que le pauvre homme, le remerciant, était heureux et ému aux larmes. Et le Père: «Nous remercions la divine Providence qui nous a donné les moyens de faire cette œuvre de charité». «Cependant, - ajoutai-je - Père, lorsque les garçons ont appris le fait, ils furent très contrariés. Certains ont même pleuré et d'autres n'ont pas mangé à midi». Le Père répondit: «Je comprends. Ce sont encore des garçons. Laissez-les pleurer. Ils doivent s'habituer à faire des sacrifices pour des œuvres de charité». Puis il ajouta: «Ce matin, vous m'avez dit que beaucoup de pauvres sont partis sans avoir rien reçu. C'est sérieux. Il faut craindre en règle générale qu'aucun pauvre ne sorte jamais de nos Maisons sans avoir été secouru le mieux possible. Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit? De toute évidence, vous n'avez pas su rechercher. Si rien d'autre, vous auriez dû donner des vêtements, du linge, ou des poulets et des lapins que, Dieu merci, nous avons. Si vous cherchez avec foi à faire l'aumône, vous pouvez être sûr que la Providence divine nous laissera trouver quelque chose, au prix de miracles».

Le même jour, au temps de lecture spirituelle de l'après-midi, le Père remarqua que certains garçons étaient encore découragés. Il en profita donc pour leur dire: «J'apprends que vous êtes vraiment désolés, parce que nous avons donné le gros agneau à ce pauvre homme. C'était vraiment beau! Mais je pense que nous n'aurions rien pu faire de plus agréable au Seigneur que de le donner à ce pauvre homme, afin qu'avec le produit de la vente il puisse nourrir sa nombreuse famille. C'est comme si nous l'avions donné directement à notre Seigneur lui-même. En fait, il disait qu'il considérait comme fait à lui-même ce que, par amour pour lui, on faisait aux pauvres. Vous souvenez-vous de ce que nous avons lu sur Abel? Il a offert les plus beaux agneaux en sacrifice à Dieu. Si le gros agneau vous l'avait demandé le Seigneur lui-même, le lui auriez-vous refusé?». «Non», répondirent les garçons. «Très bien, - ajouta le Père, - l'ayant donné à un pauvre, c'est, comme je vous l'ai dit, comme si nous le lui avions donné en personne. Et puis, était-ce le nôtre? Certainement pas. La Divine Providence nous l'avait envoyé, et à la Divine Providence, après avoir fait son élevage, nous l'avons rendu. Et vous devez être très heureux. Si vous voulez être vraiment des religieux rogationnistes, vous devez

désormais vous habituer à faire toutes sortes de sacrifices pour l'amour des œuvres de charité, car c'est l'esprit de notre Institut. Après tout, il est clair qu'au fond de vous, vous avez de la bonne volonté. En effet, pour l'amour du Seigneur, vous avez quitté la maison paternelle et de vos proches, c'est-à-dire vos familles».

Après quelques semaines, le boucher est retourné à l'Institut pour demander à nouveau de l'aide. J'ai dit cela au Père, qui a fouillé dans ses poches et n'a trouvé qu'une demi lire. Il m'a demandé si j'avais de l'argent, et ayant répondu non, il m'a dit: «Patience, donne-lui ceci, et voyez si vous pouvez ajouter autre chose». N'ayant rien d'autre, j'ai essayé de lui donner seulement la demi lire. Le pauvre homme a refusé de le recevoir en me disant: «Que puis-je faire de cela seule?». À cette époque, avec une demi lire on pouvait acheter près de trois kilos de pain! Alors moi, agacé, je lui ai dit: «Quoi! Vous attendiez que nous vous donnions une vache? Puisque c'est le cas, nous n'avons pas de vache, alors vous pouvez en partir. On voit que vous pouvez vous débrouiller...».

J'ai rapporté l'incident au Père, qui a observé: «Bien sûr, les pauvres ne doivent pas refuser l'aumône. Mais il fallait le compatir. Peut-être que la nécessité ne l'a pas fait réfléchir à ce qu'il faisait. Alors vous ne vous êtes pas bien comporté l'envoyant dans une si mauvaise façon. Avec les pauvres, il faut avoir une grande patience. Il fallait lui faire comprendre poliment qu'il n'était pas juste de refuser la Providence, et que, vraiment, nous n'avions rien d'autre à lui donner. Mais il fallait fouiller dans les buffets de cuisine pour trouver autre chose à donner: des pâtes, du pain, des légumineuses, peut-être une poule, un lapin. Il est clair que certaines choses ne vous entrent pas dans la tête. Vous avez donc vite oublié ce que je vous disais il y a quelques jours, qu'il faut se fier à la Providence et ne jamais renvoyer un pauvre les mains vides. Rappelez-vous que celui qui donne un - dit que le Seigneur - reçoit le centuple. Pour nous, les pauvres sont le soutien de notre Institut. Si nous regardons la personne de notre Seigneur Jésus-Christ avec une foi vive, alors oui nous donnerons aussi notre vie pour eux».

148. «Cherchez-moi avec Jésuite...»

Un jour, un télégramme du Père arriva à Oria, envoyé de Trani. Il disait: «Ce soir heures... cherchez-moi avec Jésuite à la gare».

Ainsi deux chambres furent préparées, la cuisine fut prévenue pour le dîner, le carrossier reçut l'ordre de se rendre à la gare pour récupérer le Père et le Jésuite.

Le Père était encore en gare et le train était déjà parti, lorsqu'un Père Jésuite arriva essoufflé dirigé à Grottaglie. Quand il s'est rendu compte qu'il avait raté le train, il a été abasourdi et son visage est devenu blanc. Le fait est qu'après cette heure il n'y avait plus d'autres arrivées, et le pauvre homme aurait dû attendre l'aube du lendemain. Le Père s'est rendu compte du désarroi dans lequel se trouvait le religieux, s'est approché de lui et l'a supplié d'accepter l'hospitalité pour cette nuit dans notre Institut. Pour le convaincre, il lui dit qu'il s'estimait chanceux de pouvoir héberger un fils de Saint Ignace, ajoutant que lui-même avait été accueilli à de nombreuses reprises par les Jésuites de Grottaglie, qui l'avaient même confondu avec tant de gentillesse et de charité. Le Jésuite, soulagé par ces politesses, accepta et monta en voiture à chevaux avec le Père avec une Sœur, qui fut ensuite conduite à l'Institut féminin. Ils ont continué puis pour notre Institut. Chemin faisant, le Père s'est excusé auprès du Jésuite pour cette pauvre voiture à chevaux... un peu antédiluvienne, souvent objet de rires bienveillants de la part du peuple.

Lorsque ils arrivèrent à l'Institut, alors que la Communauté était encore à dîner, le Père fit attendre le Jésuite dans le parloir, et m'appelant il m'avertit: «Vous voyez que ce soir nous avons la chance d'avoir un Père Jésuite avec nous. Vous devez le traiter de la meilleure façon possible. Il faut bien préparer la chambre, avec le lit et tout le nécessaire. Prenez-le en soin personnellement et ensuite vous me la montrerez. En attendant, je vais lui demander s'il a des besoins particuliers, s'il peut manger de tout et ce qu'il aime. Vous préparez bien la chambre, je me charge de prévenir la cuisine». Je répondis: «Père, la chambre est déjà préparée du mieux qu'on a pu, et la cuisine a été prévenue que vous avec un Père Jésuite deviez arriver».

Et le Père, intrigué: «Mais, comment savez-vous qu'un Père Jésuite devait venir avec moi?». «Ne l'avez-vous pas télégraphié vous?». «Moi? - dit le Père - quand jamais!». «Voici le télégramme». «Tiens!... il est évident qu'ils au télégraphe ont mal compris. J'ai écrit de me révéler avec *Gesuita* [*Jésuite*], c'est-à-dire la Sœur, et non *un père jésuite*».

Et il se rendit immédiatement chez le Jésuite pour lui faire part du malentendu, ajoutant: «Il est clair, mon Père, que Saint Ignace s'est arrangé pour que vous fassiez une grande mortification ici ce soir». Et puis, accompagné de moi, il est allé à la cuisine pour tout arranger du mieux qu'il pouvait. Nous nous voulions rendre compte personnellement et minutieusement de la qualité des aliments, de la diversité et de la façon dont ils devaient être préparés. Puis il se rendit au réfectoire. Il a fait changer la nappe, tout réarrangé et commandé les meilleures assiettes et verres que nous avions. De retour chez le Jésuite, il me dit: «Montrez à l'invité les toilettes»; et s'adressant à lui: Voudriez-vous m'excuser, mon Père. J'ai dit toilettes. En fait, elles sont loin d'être hygiéniques, elles sont encore telles que les Frères les ont laissés il y a de nombreuses années. En raison du manque d'eau, nous n'avons pas de baignoires. Pour se laver on est obligé de s'adapter au mieux avec bassine et pichet dans la chambre». Le Jésuite l'interrompit poliment en disant: «Révérendissime, rien, aucune excuse. Votre Seigneurie Révérendissime me confond avec tant de charité et de courtoisie. Je n'ai aucun moyen de vous remercier. Je vous dis aussi que nous-mêmes, à Grottaglie, pour la même raison, nous sommes obligés de faire pareillement».

Au réfectoire, le Père lui-même le servait avec tant de délicatesse. Le souper terminé, le Père lui demanda à quelle heure il voulait célébrer le lendemain, et à quelle heure il comptait partir. Et il m'a demandé de le faire accompagner à la gare en voiture à chevaux. Puis il fut accompagné jusqu'à la chambre préparée pour lui. Une fois arrivés, le Père m'a donné un signe de désapprobation. Puis il a renouvelé ses excuses à l'invité. Le Jésuite, un peu confus, renouvela ses remerciements et dit que pour lui c'était vraiment excellent. Puis il lui a souhaité une bonne nuit et a dit qu'il allait à l'Église pour terminer la récitation de l'Office.

Le Père en profita et se prodigua de mettre un deuxième matelas en laine, car celui préparé était trop pauvre, et parce qu'il reposait sur des planches de bois soutenues par des tréteaux de fer. À l'époque, il n'y avait rien d'autre dans la Maison, et nous tous utilisions ceux. Il fit remplacer la literie, le couvre-lit, la table de chevet et les chaises par ce qu'il y avait de mieux dans la Maison. Puis il m'a dit: «Il ne faut traiter les invités comme ça. Lorsque on a la chance de recevoir des invités dans la Maison, vous n'avez pas à faire confiance à l'officier chargé de l'aménagement de la chambre, vous devez faire une inspection personnelle et pourvoir éventuellement».

J'ai eu l'imprudence d'objecter: «Je comprends qu'il faut bien traiter les hôtes, mais quand il s'agit de religieux, comme ce Jésuite, je pense qu'ils peuvent s'adapter comme ils peuvent, car eux aussi ont fait vœu de pauvreté». Le Père ajouta alors: «Je suis désolé, fils béni, de devoir vous dire que vous ne savez même pas encore ce que signifie l'hospitalité. Et ceci est très mauvais, car de cette façon, entre autres, vous ne savez pas comment former nos gens à quelque chose qui est l'une des obligations les plus importantes pour notre Institut. Vous devez

savoir que chez nous l'hospitalité doit toujours être donnée de la meilleure façon possible, c'est-à-dire: avec de bonnes manières, avec une vraie générosité et avec les plus belles attentions de courtoisie et de charité. Mettez-le dans votre tête et faites comprendre à tous que les hôtes doivent être accueillis avec un esprit de foi vive, comme si nous accueillions Notre-Seigneur lui-même, surtout lorsqu'il s'agit de religieux ou de prêtres».

pendant que j'étais encore dans la chambre avec le Père en train de retoucher autre chose, le Jésuite revint de l'Église, et voyant les signes de tant d'attention, il dit: «Je suis vraiment désolé, Révérendissime, de vous avoir causé tant de troubles ce soir. Veuillez m'excuser beaucoup». Et le Père: «Pas du tout. Aucun trouble. C'est pour nous une grande faveur de pouvoir avoir un fils de Saint Ignace dans notre Maison. Nous devons donc vous remercier de nous avoir fait tant d'honneur». L'invité reprit: «Révérendissime, pour demain matin j'ai pensé à partir par le premier train. Je dirais la Sainte Messe à Grottaglie, d'autant plus que c'est le premier vendredi et que dans notre Église il y a beaucoup à travailler. Alors je prends congé maintenant. Je vous salue du fond du cœur, vous remercie et vous renouvelle mes excuses pour la gêne occasionnée». Le Père, après avoir répondu à l'invité avec les bonnes manières, le salua. Il m'a rappelé de dire au cocher de le conduire à la gare en voiture aux chevaux.

L'hôte profita de l'absence du Père pour me confier: «J'avais vraiment beaucoup entendu parler de la sainteté et de la charité du Can.co Di Francia, mais je n'y croyais pas beaucoup. C'est au contraire un homme entièrement de Dieu. Je dois avouer que dans ma vie je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui puisse l'égaliser. Ce qui m'a le plus frappé, c'est le naturel avec lequel il agit; il n'y a rien d'artificiel. Il possède le saint habit de la foi la plus vive et de la charité la plus sincère».

149. Une leçon de charité fraternelle

Parlant de Frère Giuseppe Antonio, il faut dire que dans son travail il était inégalé. Il ne regardait pas les sacrifices de jour comme de nuit. C'était une merveille comment il pouvait supporter tant d'efforts. L'école et la discipline elle-même, devant le travail, lui passaient au second plan. Il s'attendait à ce que les autres fassent de même. En revanche, dans la Communauté, j'exigeais le contraire, c'est-à-dire d'abord la discipline, puis l'école et enfin le travail. En cela, j'exagérais peut-être, et donc parfois il y avait un conflit.

Facilement, le Père Palma a dû signaler la situation au Père qui, pour saisir l'occasion, m'a dit: «Pour l'instant, ne vous inquiétez de rien pour les garçons. Le Frère Giuseppe Antonio s'en chargera à tous égards. Vous vous occuperez de nombreux autres services de la Maison. Il y a tant à faire!».

J'ai été attristé par cette disposition, car elle a blessé mon amour-propre. Mais j'étais sûr que le Père, à cet égard, n'avait pas été bien informé. Cependant, s'il est vrai qu'il accordait une grande importance au travail, cependant, comme il s'agissait de garçons, il accordait une plus grande importance à la discipline et à l'école.

Entretemps, le Père est parti et est retourné à Oria après environ deux mois. À cette époque, les garçons laissèrent beaucoup à désirer, tant dans la discipline qu'à l'école. C'est qu'ils étaient souvent livrés à eux-mêmes, car Frère Giuseppe devait s'occuper de beaucoup d'autres choses internes et externes de la Maison. Pendant ce temps, j'ai remarqué avec un certain intérêt les désagréments qui se sont produits entre les garçons, dans le but d'avoir une revanche.

Au retour du Père, un soir j'ai pris soin de lui signaler les inconvénients. Mais le Père, résolument, m'a dit: «*Attende tibi*» [*faites attention à vous*], sans rien ajouter d'autre. À ces mots secs, je demeurai muet. Au bout d'un peu de temps, cependant, le Père m'envoya chercher et me dit: «Tout à l'heure je vous ai répondu ainsi, non pas parce que je ne veux pas qu'on me dise les inconvénients, au contraire c'est le devoir de chacun et celui qui ne l'accomplit pas, écoute le diable muet. Je vous ai répondu ainsi, car je me suis rendu compte que vous n'étiez pas impartial en relatant. Vous l'avez fait comme par dépit, comme pour avoir une sorte de revanche sur Frère Giuseppe Antoine. Ce n'est pas bien. En rapportant ce qui de moins bon on constate dans la Communauté, il ne faut le faire que par esprit de charité, c'est-à-dire pour tenter de remédier au mal qui peut en découler. Et il est clair qu'on ne peut et ne se doit référer qu'aux Supérieurs. En parler avec les autres est contraire à la charité, et c'est semer la zizanie entre frères».

Il poursuivit en disant: «J'ai vraiment avais remarqué, dès mon arrivée à l'Institut, les inconvénients qui se produisaient parmi les garçons, car le Frère Giuseppe prend trop soin de son travail et est facilement distrait par la discipline et l'école. Puis, par nécessité, il doit souvent quitter la Maison et les garçons restent laissés à eux-mêmes. C'est pourquoi j'avais déjà pensé de vous charger de vous occuper à nouveaux des garçons. Mais je dois vous avertir que vous aussi vous exagérez dans le domaine opposé au Frère Giuseppe. Vous accordez trop d'importance à la discipline et à l'école et trop peu au travail. Vous devez savoir que même le travail est ordre, discipline et prière, quand on fait son devoir. Et puis, si la loi du travail pour tout le monde est: *tu mangeras ton pain à la sueur de ton front et celui qui ne travaille pas ne mange pas*, il faut le dire d'autant plus des orphelins, qui demain devront récupérer leur pain uniquement avec le fruit de leur propre travail. C'est pourquoi ils doivent le pratiquer dès l'enfance, selon leur capacité et leur inclination.

«Les aspirants à la vie religieuse aussi doivent aimer le travail et le pratiquer, non seulement parce qu'eux aussi sont soumis à cette loi commune, mais aussi parce que la nature de notre Institut, l'exigence du bon exemple, la nécessité de gagner sa vie et d'aider les œuvres de charité avec le fruit de notre travail l'entraînent. Les offres, les apports qui nous parviennent des Secrétariats Antoniens, nous devons les considérer comme une partie subsidiaire pour le maintien de l'Institut. Cependant, par travail, comme il va de soi, nous n'entendons pas seulement cela au sens strict, mais toute occupation donnée par l'obéissance, comme l'étude, les offices divers et autres».

150. À propos d'une lettre au Provincial des Passionnistes

Un jour, dans les premières années de la Maison d'Oria, le Père dit au Père Palma: «Le temps me semble venu d'ouvrir un *ginnasio* dans cette Maison. Nous devons lui donner une approche régulière, afin qu'éventuellement nos élèves puissent passer les examens dans les écoles publiques pour l'obtention des qualifications légales. Mais avant tout, les examens d'entrée au *ginnasio* sont exigés. Les aspirants les plus capables peuvent y essayer. Je vous en prie d'en prendre soin et de me tenir informé».

Le Père Palma lui répondit: «Père, ne vous inquiétez pas, c'est très facile. Nous les présentons au lycée-gymnase d'Ostuni dont un ami très cher à moi que vous connaissez très bien est aussi le proviseur: le professeur Calamo. Et le Père: «Oui, je le connais. C'est si bon! Il s'approche de la Très-Sainte Communion tous les matins. Pendant que vous lui parlez, adressez-lui mes salutations les plus respectables».

À l'époque, seuls deux candidats pouvaient être sélectionnés pour ces concours d'entrée, à savoir Giuseppe Drago, futur frère Mansueto, et Agelindo Varotto, futur frère Stanislao. Pendant les quelques jours d'examens, le Père Palma a demandé aux passionistes de Ceglie Messapico de les héberger chez eux pour faciliter le va-et-vient de ces jeunes à Ostuni. Leur Supérieur les confia à un Père pour s'occuper spécialement d'eux. Les aspirants étaient tous deux d'une gentillesse exceptionnelle et s'attirèrent aussitôt la sympathie de ce Père, qui leur prodiguait tous les soins, non sans intérêt. Il leur parlait souvent avec enthousiasme de sa Congrégation et surtout du bienheureux Gabriel de Notre-Dame des Douleurs. Il va même jusqu'à proposer de postuler pour rejoindre sa Congrégation, usant de tous les moyens pour les persuader. Pour les attirer, il leur a dit que notre Congrégation n'avait pas de consistance, qu'elle ne pouvait pas avoir d'écoles comme il convenait, qu'elle ne pouvait pas bien les former, et surtout qu'elle pouvait échouer à tout moment.

Les garçons ont été blessés par de tels discours et ont vivement réagi en rétorquant: «Ce ne sera jamais! Nous voulons être absolument Rogationnistes et rien que Rogationnistes. Notre Congrégation est belle à tous points de vue. Peut-il y avoir quelque chose de plus beau que le but que notre Congrégation a d'obéir au commandement du Seigneur, c'est-à-dire de le supplier d'envoyer de bons Ouvriers à la Sainte Église? Ainsi que l'autre objectif d'élever et d'éduquer les orphelins pauvres et abandonnés?. Et puis nous savons encore que notre Fondateur est un grand saint non moins que les Bienheureux Cottolengo et Don Bosco, et nous avons la chance de vivre avec lui».

La réponse sèche et résolue fut comme une douche froide pour ce pauvre Père qui, peut-être honteux, n'eut pas le courage de dire un mot de plus, pas même de s'excuser. À partir de ce moment, il fut de plus en plus rarement vu par eux.

Après les examens, les deux sont rentrés chez eux très indignés par la proposition et le comportement de ce Père Passioniste et ont minutieusement raconté comment les choses s'étaient passées. Ce fut une indignation commune, car tous les aspirants se sentaient très attachés à la Congrégation. Le Père et le Père Palma étaient absents.

Tout le monde m'a conseillé d'écrire une lettre assez forte au Provincial des Passionnistes. Je frémissais, je ne savais pas quoi faire. J'ai attendu trois ou quatre jours, et voyant que ni le Père ni le Père Palma ne revenaient, j'ai décidé de m'écrire une lettre un peu rancunière au Provincial. Avant tout, je le remerciai pour l'hospitalité offerte à nos deux aspirants, mais en même temps j'ai formulé mes plus chaleureuses plaintes sur le comportement de ce Père, qui avait essayé d'éloigner de nous les deux vocations, et plus encore sur la mésestime qu'il avait exprimé pour notre Congrégation. Au bout de quelques jours, le Père Provincial me répondit par une belle lettre, dans laquelle il se montra mortifié de ce qui s'était passé, s'excusant de l'imprudence de ce Père. Le Provincial ajouta qu'il avait sévèrement réprimandé son religieux qui, reconnaissant son faute, avait dit s'être laissé emporter par le charme des deux jeunes gens, qui ressemblaient vraiment à deux petits Gabriel de Notre-Dame des Douleurs.

La lettre m'était adressée sous le titre de *Très Révérend Père*. Cependant, il arriva que le Père, qui était déjà revenu à Oria, la prit et la ouvrit. Après l'avoir lue, sans s'en rendre compte, il appela le Père Palma pour lui demander des explications. Ce dernier dit ignorer la chose et ajouta: «Certes, ce doit être une imprudence du Frère Carmelo. Qui sait ce qu'il lui aura écrit!». Le Père ajouta: «En vérité, à en juger par la réponse du Provincial, il faut supposer que la lettre du Frère Carmelo a été rédigée comme il convenait. En fait, le Provincial lui a donné son importance, et non seulement il n'a montré aucun ressentiment, mais au contraire il a donné une grande satisfaction, la trouvant juste. Bien sûr, la façon dont ce bon Père s'est

comporté avec les deux garçons ne peut être approuvée. Peut-être l'a-t-il fait pour tester leur vocation».

Mais je l'ai interrompu en disant: «Je ne pense pas qu'il l'ait fait dans ce but. En fait, lui-même, s'excusant auprès de son Provincial, avoue avoir suggéré qu'ils postulent pour les Passionnistes, car il était fasciné par la gentillesse de ces deux jeunes hommes». Le Père reprit: «De toute façon, je dois dire que dans ce cas vous ne vous êtes pas bien géré. Vous auriez pu m'attendre ou attendre l'arrivée du Père Palma. On n'a pas besoin d'être pressés. Nous devons prier et ensuite réfléchir. Cet incident doit plutôt servir à éviter de tomber dans la même faute. Notre prière et notre zèle pour avoir des vocations ne doivent pas nous enfermer dans l'égoïsme, mais nous ouvrir à l'universel, nous faisant désirer pour tous les Séminaires et Ordres et Congrégations religieuses la même abondance que nous désirons pour notre propre Congrégation. Certes, nous devons nous efforcer de procurer des vocations à notre Institut, mais cela uniquement par la prière, les sacrifices et l'action légitime. Loin de nous aucun esprit d'absence de scrupules, encore moins de tenter de détourner en quelque sorte des vocations d'autres Instituts pour les diriger vers le nôtre. Ce serait une chose très grave, parce que c'est contraire à la volonté de Dieu, qui est l'auteur de tout appel spécifique à tel ou tel autre Institut».

151. Ainsi le médecin bénéficié est devenu bienfaiteur

Un matin, pendant la Sainte Messe à la Communauté de la Maison d'Oria, le Père a toussé et éternué souvent, si bien qu'avec beaucoup de difficulté et d'efforts, il a pu continuer et terminer la célébration. À la fin, cependant, il fit sa longue action de grâces, comme toujours, et, sans aller au petit déjeuner, monta directement dans sa cellule, où, ne pouvant plus se tenir debout, il alla se coucher.

Nous sommes allés avec Père Palma le voir et, avec insistance, lui avons fait mettre le thermomètre. Il avait plus de 39° de fièvre. Un médecin était nécessaire, mais le Père s'y opposa résolument, disant qu'il se serait soigné avec les moyens suggérés par le Dr Kneipp. Le Père Palma, lui-aussi confiant dans les thérapies célèbres du grand clinicien, au lieu du médecin, confia le malade à certaines décoctions et infusions d'herbes et de fleurs, dont on disait *mirabilia*. Cependant, la toux devenait plus insistante; la fièvre augmentait de plus en plus, et le pauvre Père souffrait à la fois d'une forte migraine, d'un mal de gorge et de douleurs à l'épaule.

La nuit s'est mal passée. Cependant, le lendemain matin, il voulut se lever pour célébrer la Sainte Messe. Il a essayé de quitter le lit, mais il ne pouvait pas se lever. Il dut se contenter de recevoir la Très-Sainte Communion par les mains du Père Palma. Ce dernier a proposé avec insistance d'appeler le médecin, mais il eut quand même un non catégorique. C'est alors que je lâchai: «Mais, Père, je ne peux vraiment pas m'expliquer pourquoi, quand l'un de nous se sent mal, vous voulez qu'on appelle le médecin tout de suite, et maintenant que vous êtes très malade, vous résistez à outrance». Le Père a répondu: «Je ne suis pas un garçon, je sais quand l'appeler».

Alors le Père Palma m'a pris à part et m'a dit d'appeler le Dr Oliva, qui était le médecin de la Maison, avec l'excuse de lui faire continuer l'examen périodique des garçons. Le docteur Oliva fut recherché mais il fut introuvable. On se rabat donc sur le jeune Arnaldo Scardapane qui, récemment arrivé à Oria, était encore débutant. Le Père Palma a pu le présenter au Père avec une série d'excuses bien conçues. Cependant, le malade répondit: «Oui! Vous avez tourné en rond jusqu'à ce que vous fassiez venir le médecin. Quoi qu'il en soit, laissez-le entrer».

Le petit docteur se présenta tout pomponné, poli et gentil. Après avoir échangé les plaisanteries d'usage, il bombardait le malade de questions, puis le soumit à un examen si précis et si méticuleux qu'il le fatigua davantage. Il étala alors une longue liste de termes scientifiques ronflants, aboutissant au diagnostic: "Épidémie grippale de nature indéterminée". Avec un sérieux presque rituel, il ajouta: «C'est contagieux, surtout par les éternuements et la toux». Enfin, il écrit une recette pleine de médicaments. Il ajouta, en guise de codicille: «Même une bonne décoction de vin chaud prise le soir peut être bénéfique pour provoquer une sueur abondante». Puis il demanda au Père: «Avez-vous l'habitude de prendre du vin?». «Oui», répondit le Père. «Alors, - reprit le médecin - faites bouillir un demi-litre de vin; quand il est réduit de moitié, prenez-le car cela vous fera du bien». Le Père lui a demandé dans combien de jours il aurait dû le prendre. Et le médecin a répondu: «Tout ce soir». Et le Père émerveillé ajouta: «Cela m'est impossible: je me saoulerais certainement». Le docteur continua: «Mais vous m'avez dit que vous aviez l'habitude de prendre du vin». «Oui - dit le Père - pas plus qu'un doigt mêlé d'eau». Le Docteur a rétorqué: «Mais comme ça que, vous ne pouvez pas dire que vous prenez du vin». Et il a ajouté: «Demain je reviendrai».

Le Père l'a remercié et en même temps lui a donné une enveloppe avec de l'argent. Puis il a dit: «Comme ce médecin est bon, bravo et gentil! En cas de besoin, il est bon de l'appeler aussi pour la Communauté. Entre autres choses, il a d'excellents principes religieux et est très précis dans ses visites». Et, se tournant vers moi, il dit: «Avez-vous entendu dire que le médecin a dit que la grippe est contagieuse? Donc, personne ne devrait venir ici. Quand c'est absolument nécessaire, vous viendrez seul, et avec toutes les précautions pour ne pas contracter la maladie vous aussi». Et moi: «Quelle découverte ce petit Docteur a fait! Ils disent toujours comme ça, mais en pratique ils-mêmes n'y croient pas non plus... Ce sont toutes des paroles». Le Père dit: «Voilà, comme d'habitude, vous jugez immédiatement. Si le médecin dit que cette maladie est contagieuse, cela veut dire qu'il est comme ça: une grippe épidémique, de nature indéterminée. De toute façon, comme je vous l'ai dit, personne ne devrait venir ici! Je ne voudrais pas que d'autres souffrent à cause de moi».

Le fait est que, malgré l'administration de tous les médicaments prescrits, aucune amélioration n'a été constatée; en effet le soir la fièvre est montée à environ 40°. La nuit fut mauvaise, aussi parce que, tourmenté par une grande chaleur, il ne voulut pas l'atténuer pour observer le jeûne alors prescrit à partir de minuit et pouvoir recevoir la Très-Sainte Communion le lendemain matin. Lorsque on a insisté pour le faire boire, vu sa forte fièvre, il répondit résolument: «Non, moi je ne me laisse jamais priver de la Communion par soif. Et qu'est-ce que cette soif comparée à celle que le Seigneur avait en se tenant sur la croix?». Il resta donc sans boire jusqu'aux petites heures du matin, lorsque le Père Palma lui donna la Communion. Lorsque le médecin revint, il l'examina soigneusement à nouveau et trouva qu'il allait mieux. Il engagea donc avec lui une conversation agréable, lui disant ensuite que, s'il le fallait, il reviendrait le lendemain. À quoi le Père hocha la tête avec contentement. Une fois de plus, le Père lui remit l'habituelle enveloppe avec l'argent. Le fait est que, malgré l'administration de tous les médicaments prescrits, aucune amélioration n'a été constatée; en effet le soir la fièvre est montée à environ 40°.

La nuit fut mauvaise, aussi parce que, tourmenté par une grande chaleur, il ne voulut pas l'atténuer pour observer le jeûne alors prescrit à partir de minuit et pouvoir recevoir la Très-Sainte Communion le lendemain matin. Lorsque on a insisté pour le faire boire, vu sa forte fièvre, il répondit résolument: «Non, moi je ne me laisse jamais priver de la Communion par soif. Et qu'est-ce que cette soif comparée à celle que le Seigneur avait en se tenant sur la croix?». Il resta donc sans boire jusqu'aux petites heures du matin, lorsque le Père Palma lui donna la Communion. Lorsque le médecin revint, il l'examina soigneusement à nouveau et trouva qu'il allait mieux. Il engagea donc avec lui une conversation agréable, lui disant ensuite

que, s'il le fallait, il reviendrait le lendemain. À quoi le Père hocha la tête avec contentement. Une fois de plus, le Père lui remit l'habituelle enveloppe avec l'argent.

Ce même jour, Scardapane rencontra le Docteur Cosimo Oliva, à qui il dit: «Vous savez, Cosimo, hier et aujourd'hui je suis allé visiter le Supérieur de *San Pasquale*, un certain Chanoine Di Francia. Dans l'ensemble, je peux vous dire que cela m'a tellement marqué que je ne peux pas le décrire. Je n'ai jamais de ma vie rencontré un tel homme. Dans cet Institut, je peux dire que j'ai trouvé le paradis et l'Amérique: le paradis parce que j'ai rencontré un saint; l'Amérique, parce que dans les deux visites il m'a payé d'une manière si improbable que j'ai été étonné. Il m'a surpayé». Scardapane a repris: «Arnaldo, et avez-vous pris l'argent?». «Oui, mais j'ai vraiment me suis presque repenti». Et le Docteur Oliva, sérieux: «Savez-vous qui c'est le Chanoine Di Francia? C'est l'homme de la charité, un autre Saint Vincent de Paul pour les orphelins et les pauvres. Pour eux, il a utilisé tout son patrimoine familial et, bien qu'il soit le fils d'un marquis, il n'a pas honte de faire du porte-à-porte pour mendier pour soutenir les orphelins. Depuis que j'ai rencontré l'Institut di *San Pasquale*, je me suis toujours prêté sans rien prendre et j'espère continuer ainsi toute ma vie. Je suis le médecin ordinaire de l'Institut, et je me sens honoré de mettre librement ma profession au service d'une telle œuvre de charité humanitaire». Le médecin ajouta encore: «Demain, je viendrai moi aussi rendre visite au malade». Scardapane intervint: «J'étais justement en train de vous le demander; si vous croyez, je voudrais moi aussi me mettre à votre disposition, pour vous aider dans cette œuvre si louable». Le Docteur Oliva répondit: «Arnaldo, je suis tellement content, en effet je voulais moi-même vous le demander. Le travail à deux, en effet, surtout dans notre matière est toujours utile».

Le lendemain, ils vinrent tous les deux à San Pasquale. Le Père se sentait mieux, mais très affaibli. Après les politesses, ils l'examinèrent avec soin et, le trouvant bien amélioré, lui prescrivirent des toniques, l'engageant à bien manger. Le Docteur Oliva lui dit facétieusement: «Révérendissime, pour l'instant laissez les mortifications et les pénitences. Pensez que votre vie est la vie des orphelins et des pauvres. C'est vie de votre Institut. Si vous ne prenez pas bien soin de vous, vous tombez dans un péché si grave que même Saint Pierre ne peut vous pardonner, et donc il ne vous laissera pas entrer au Paradis». Le Père a répondu: «Avec moi et sans moi, les œuvres de charité continueront aussi bien, plutôt beaucoup mieux».

Ici le Docteur Scardapane intervint en disant: «Père, j'ai le plaisir de vous dire que mon très cher ami et collègue, le Docteur Cosimo Oliva, m'accorde l'honneur de vous aider dans le travail que vous accomplissez si honorablement en faveur de cet Institut, comme il le fait, toujours gratuitement». Le Père leur a ensuite exprimé ses sincères remerciements pour la grande aide qu'ils apportaient à notre Institut. En saluant, Scardapane lui remit une enveloppe, disant: «Une petite offrande pour les orphelins: souvenez-vous de moi dans vos prières». Dans l'enveloppe se trouvaient l'argent qu'il avait reçu du Père, et une autre somme comme offrande personnelle. À partir de ce jour, le Docteur Arnaldo Scardapane travailla dur pour la Maison Oria jusqu'à la fin de sa vie: gratuitement, comme il l'avait promis.

152. «Ce jeune homme n'est pas apte pour notre Congrégation»

Le Père disait que la Maison d'Oria était la fille aînée de la Congrégation; et dans le périodique *Dio e il Prossimo*, il écrivit vantant la ville et la considérant comme sa deuxième résidence. En fait, il séjournait souvent dans cette Maison, même pendant de longues périodes. Il était minutieusement conscient de tout et de tout le monde: piété et discipline, école et travail, santé et traitement des gens. Cependant, il faut dire que dans ses actions il n'était pas du tout

pédant, plutôt sympathique et agréable. Cela laissait une grande marge de manœuvre à ceux qui exerçaient des responsabilités. Cependant, il voulait être informé de tout, et non sans raison, étant donné la complexité des problèmes, la précarité des situations, l'inexpérience et le jeune âge des Religieux.

Parmi les Religieux, il y avait précisément ce Frère Stanislao, né Angelindo Varotto, dont le nom a été cité en d'autres occasions. Le Père s'était formé une conception résolument négative de lui. À vrai dire, il avait été un bon jeune doué de simplicité et de bonhomie naturelle, jusqu'à son appel aux armes dans la Grande Guerre (1915-1918). De retour du front, il ne lui ressemblait plus à soi-même, il avait radicalement changé: vie spirituelle nulle, irascibilité, entêtement, obstination dans ses propres idées, et pire encore, violence à main leste avec les garçons.

Le Père avait dit plusieurs fois qu'il devait être renvoyé de l'Institut. Afin que le retour dans la famille ne soit pas traumatisant, il le fit étudier afin de lui fournir un certificat d'instituteur. En même temps, il arriva qu'on lui confiât temporairement une section d'orphelins. Le jeune homme accepta la charge à contrecœur, et donc non seulement il ne s'engagea pas, mais il fit presque exprès à la négliger. Il laissait souvent les garçons à leur propre sort, par exemple. Intolérant jusqu'à fleur de peau, à la moindre occasion il perdait son sang-froid, et infligeait des punitions sans aucune considération, faisant souvent travailler ses mains comme un fou. Pour cette raison, les garçons ne pouvaient pas le supporter et, en échange de tant d'abus, lui donnèrent le surnom de *Frère Manasso*.

Il n'y avait aucun doute: il fallait le retirer des orphelins. En réfléchissant à la façon de le remplacer, l'épisode suivant s'est produit. Un orphelin, un certain Marcello Lafauci, souffrait de faiblesse naturelle, c'est pourquoi il se salissait donc facilement. Un beau jour, l'assistant imprudent, perdant complètement la tête et le cœur, pour l'éduquer (c'est ce qu'il disait!), lui frotta sur le visage son sous-vêtement sale. Le geste incroyable a été blâmé comme il le méritait, alors le violent *Manasso* a été immédiatement démis de ses fonctions.

Le Père était absent. À son retour, dans le rapport habituel de la Maison, il trouva le crime de Varotto largement mis en évidence, aboutissement malheureux d'une conduite indigne. Le Père tressaillit, et avec un extrême sérieux commenta: «Incroyable! Cela signifie que ce pauvre jeune a vraiment perdu le contrôle de lui-même. C'est de la pure folie! Il ne peut plus rester dans notre Congrégation. Je voulais qu'il obtienne son certificat d'instituteur avant de le renvoyer, mais comme ça on ne peut plus attendre. Combien de temps faut-il encore pour passer les examens et obtenir le titre?». J'ai répondu: «Encore trois mois, en espérant qu'il en réussira!». Le Père reprit: «Une personne qui fait des bizarreries semblables ne peut être gardée dans l'Institut. Il pourrait gravement nuire à soi-même ainsi que à tout l'Institut.

«Nous ne pouvons pas attendre la deuxième édition de Francavilla Fontana, où Vizzari est allé en prison, la Maison a été fermée et l'Institut a traversé ses ennuis. Si cette étrangeté répréhensible venait à être connue à l'extérieur, le public resterait justement indigné contre l'Institut, les journaux en feraient la propagande la plus impitoyable et les autorités prendraient des mesures sévères. De ce fait, avec certitude, même les garçons ont été déconcertés. Il faut donc le renvoyer immédiatement... Cela veut dire qu'on va l'aider financièrement dans la famille, pour qu'il puisse prendre le titre. Quoi qu'il en soit, maintenant je vais l'appeler, le gronder comme il le mérite et ensuite nous verrons quoi faire. Mais vous, connaissant la chose, comment avez-vous agi avec le jeune?». J'ai répondu: «En fait, je me sentais tellement secoué de nerfs, que j'aurai voulu lui faire ce qu'il avait fait à ce garçon... Je lui ai enlevé la fonction d'assistant et lui ai dit qu'il méritait d'être expulsé immédiatement; et que, dès que vous et le Père Palma seraient revenus, je ferais un récit fidèle de ce qui s'est passé». Le Père reprit: «Maintenant, je demande avec quel critère avez-vous mit ce jeune comme assistant. Et le Père

Palma savait-il?». «Non, - répondis-je, - il s'agissait, de toute façon, d'une brève charge en substitution du Frère Redento malade».

Le Père a observé qu'une tâche comme celle-là ne devrait pas être confiée ne serait-ce qu'un jour à un sujet incompetent. L'éducation est un art difficile et délicat, et les responsabilités qu'on s'assument sont sérieuses. Puis il précisa: «Saint Jean Chrysostome dit que la tâche d'éduquer les garçons est la plus excellente et la plus difficile. Et si cela doit être dit des garçons en général, d'autant plus il faut le dire des orphelins hospitalisés dans notre Institut, pour la plupart privés de leurs deux parents, ou très pauvres et délaissés. Par conséquent, l'assistant des orphelins, chez nous, doit remplacer les parents, et doit avoir pour les orphelins tous les soins que les parents ont pour leurs propres enfants. D'où la plus grande difficulté pour l'assistant dans l'éducation de ces garçons particuliers, car s'il existe une prédisposition et une affinité naturelles entre parents et enfants, cela n'existe certainement pas entre l'assistant et les orphelins. L'environnement de la famille est puis idéal pour l'éducation. Au lieu de cela, celui de l'Orphelinat, aussi positif soit-il, est toujours un subrogé».

Le Père a poursuivi par une analyse presque minutieuse des types de garçons présents dans notre Institut: des sujets avec des familles en difficulté et donc en difficultés psychologiques et environnementales eux-mêmes, des mineurs marqués par des carences émotionnelles et des expériences négatives dans l'enfance; des raisons et des aspects qui convergent à compliquer la tâche de l'éducation. Et de fait le Père concluait que, pour être avec de tels garçons, il fallait des aptitudes naturelles marquées, alliées à la science, à un esprit de sacrifice et à tant de grâce à implorer par la prière. Il ajouta également: «Il faut aussi dire un mot sur les punitions. En règle générale, vous ne devriez pas l'utiliser. Elles ne sont pas en elles-mêmes des moyens éducatifs, mais tout au plus des moyens correctifs, dues donc très souvent au manque de surveillance précise, c'est-à-dire au manque d'utilisation du système préventif de Don Bosco.

«En effet, si les garçons sont assistés comme il se doit, ils commettent rarement des fautes, et il n'y aura donc pas lieu de recourir à des punitions. Cependant, si le besoin l'exige parfois, les châtiments doivent être très rares et infligés après avoir prié. Il faut donc qu'elles soient douces et qu'elles soient données avec beaucoup de prudence et de charité. Si cela ne se fait pas, certainement au lieu de faire du bien, ils feront du mal, surtout aux orphelins, qui sont plus facilement amenés à considérer les châtiments non comme un moyen éducatif, mais comme une conséquence de leur condition d'orphelins.

«Par cela, nous ne voulons pas du tout dire éduquer l'orphelin comme dans l'ouate. Si tel était le cas, il serait certainement un dommage grave, car, selon les Saintes Écritures, le jeune homme, mis sur la voie, ne l'oubliera pas même quand il sera vieux. C'est pourquoi la Sainte Ecriture déclare aussi que celui qui épargne la verge hait son fils. Et encore: "Tu le frapperas avec le bâton de la discipline, et tu libéreras son âme". Nous pouvons donc conclure que les corrections, les mortifications et les mêmes châtiments, lorsqu'ils sont vraiment nécessaires et appliqués comme il convient, constituent un élément constructif du caractère. L'éducateur les considérera comme un devoir sacro-saint et comme un acte exquis de bienveillance et de charité».

153. Un confesseur étrange

Dans notre Maison d'Oria venait chaque semaine, comme confesseur ordinaire, un certain Porzio, des Prêtres de la Mission de Saint-Vincent, qui dans la ville était communément

considéré par tous comme un excellent prêtre: pieux, prudent et savant, tellement que le Clergé local et l'Évêque Mgr Di Tommaso lui-même allaient à lui pour la confession et le conseil.

Chaque semaine, nous allions le chercher chez lui avec l'un de nos véhicules, et il venait ponctuellement. Cela allait très bien et nous rendait contents. C'est pourquoi le Père, et avec lui le Père Palma, qui l'avait choisi comme confesseur, considéraient comme une grande grâce du Seigneur d'avoir trouvé à Oria, au milieu d'une telle pénurie de prêtres, un confesseur si adapté à notre Communauté. Pendant environ deux ans, les choses se sont très bien passées, et il n'y avait jamais rien à dire ni même à suspecter le moindre mal.

Tout d'un coup, il se passa quelque chose de si grave et de si étrange que le Père lui-même ne put s'empêcher de le stigmatiser comme "une insinuation diabolique", une véritable atteinte à la vie de notre Congrégation. En d'autres termes, on a appris que le Porzio profitait de la confession pour tenter de détruire notre Communauté d'Oria. En effet, il s'efforçait de détourner les Religieux de notre Institut pour les envoyer chez lui ou chez d'autres.

Le fait est que, lors de la confession des Religieux, il a commencé à insinuer des jugements tendancieux contre notre Institut, tandis qu'il portait le sien vers les étoiles, avec art et avec une stratégie qui semblait circonspectement étudiée: la sienne était une Congrégation éprouvée au cours des siècles, approuvée par le Saint-Siège, riche de milliers de membres et de Communautés sur tous les Continents. Mesquine était au contraire la nôtre, juste naissante, sans aucune approbation, avec peu d'éléments, incertaine sur les fins et les moyens. Le confesseur battait impitoyablement, en mettant en évidence notre culpabilité d'être à peine nés comme religieux, et en nous rappelant que nous étions de peu de culture, privés d'un noviciat, avec la misère de seulement deux Maisons. Champ de nos fatigues: une poignée d'orphelins, logés au plus mal, et encore pire, dirigés par un personnel non préparé.

D'un tableau si sombre, et tout au négatif, on ne pouvait qu'en tirer une seule conclusion, que l'ineffable fils de Saint Vincent déclarait sans équivoque à chacun des pénitents: quitter la Congrégation au plus vite. En échange, ils pouvaient entrer dans la sienne ou dans d'autres. Il eut la bêtise de distribuer les vocations avec une suffisance déconcertante. Il promettait au Frère Michelino Lapelosa que dans sa Congrégation il aurait pu étudier la musique et la peinture qu'il aimait tant. Il disait au Frère Tarcisio Massafra qu'après son sacerdoce parmi les Prêtres de la Mission, il aurait tous les moyens nécessaires pour étudier et se perfectionner dans l'art de la typographie. Il conseillait au Frère Luca Appi de rejoindre la Congrégation des Passionnistes, connus partout pour leurs missions sacrées auprès du peuple et pour les nombreuses conversions qu'ils obtiennent. En même temps, il lui faisait remarquer qu'il était fait pour cette Congrégation, et donc qu'il y aurait certainement réussi et aurait pu convertir je ne sais combien d'âmes. Il conseillait au Frère Redento Levi de passer à sa Congrégation, où, avec son enthousiasme, ses excellentes qualités et son fort penchant pour l'étude des langues, il aurait pu devenir un grand polyglotte; ainsi aurait-il pu devenir un excellent missionnaire et convertir beaucoup d'âmes. Au Frère Camillo Ruggeri, il suggérait encore sa Congrégation, où il aurait certainement eu un succès splendide, réalisant pleinement ses belles qualités.

Enfin, toujours en confession, à moi il a élevé l'institution des Salésiens dans les étoiles. Alors que je l'écoutais avec incrédulité et perplexité, je me demandais ce que tout cela avait à voir avec le sacrement de confession. L'égarément s'est transformé en bile, et c'est alors que j'ai senti notre Congrégation humiliée et avec elle ma vocation amoindrie. Mon sang bouillait dans mes veines, et j'allais lui répliquer, mais je me retenais, pensant que de l'autre côté de la grille il y avait un homme hors de soi. Cependant, lorsqu'il a affirmé clairement que j'avais toutes les qualités pour être salésien et qu'il était prudent d'abandonner notre Congrégation pour celle de Don Bosco, je n'ai pas pu résister plus longtemps et j'ai répondu sèchement: «Mais

qu'est-ce que vous dites? Ce ne sera jamais, jamais!». Et il a effrontément insisté: «Je vous dis ça pour votre bien. En effet, je suis convaincu que votre Congrégation ne pourra pas exister longtemps, et donc demain vous et les autres Religieux de cet Institut, comment allez-vous vous retrouver?». J'ai répondu: «Ça m'étonne comment vous parlez comme ça. C'est ainsi que vous voulez détruire notre Congrégation». J'étais tellement agacé que, instinctivement, je m'étais levé pour partir sans absolution. Après tout, que pourrait valoir l'absolution avec ces dispositions?

J'ai rencontré en premier Frère Luca et je lui ai parlé de ce que s'était passé, et il m'a alors confié ce que plusieurs jours auparavant le confesseur lui avait dit. Bref, tout au long de cette journée, le cercle de nous Religieux n'a parlé que de l'étrange confesseur et de ses propositions. Nous ne nous pouvions pas expliquer comment un homme que l'on croyait si bon aurait pu nous faire une telle chose. Et pourquoi, alors, aucun de nous n'avait divulgué ces conseils insensés aux autres? Evidemment le respect du secret du confessionnal avait prévalu, ou bien chacun avait considéré l'affaire comme un problème strictement personnel et confidentiel.

Le même jour, j'ai tout rapporté au Père, qui fut très contrarié et très surpris. Alors, dans la douleur, il s'écria: «Le pauvre! Il aura perdu la tête! Je crois que nous nous trouvons face à une suggestion et une insinuation diabolique contre la vie de la Congrégation. Cela ne peut pas s'expliquer autrement. Cependant, ce n'est pas la première fois que le diable tente, avec ses pièges, de détruire cette Pieuse Œuvre. Si elle existe encore, c'est un véritable miracle de la bonté divine. Mais cela c'est un signe que Dieu la veut. Même tout l'enfer peut se déchaîner contre elle, elle existera toujours et se multipliera comme il arrive pour l'Église. D'ailleurs, dans la dernière audience que le Saint-Père Pie X m'a accordée, après que je l'ai informé des grandes difficultés et contrastes rencontrés par l'Institut, il m'a répondu: "Ne doutez pas, l'Œuvre que vous avez fondée est Œuvre de Dieu; et les Œuvres de Dieu, quelques qu'elles soient les oppositions, soyez assuré qu'elles ne failliront jamais".

«Le diable met tout en œuvre pour détruire cette Pieuse Œuvre des intérêts du Cœur de Jésus car il prévoit qu'avec la prière incessante pour obtenir de nombreux et saints Ouvriers pour la Sainte Église et avec la belle mission des œuvres de charité, certainement lui arrachera beaucoup d'âmes. Donc, aidés par la grâce divine, si nous restons fidèles à l'appel divin, vivant vraiment selon l'esprit et le but propres à l'Institut, non seulement celui-ci continuera à vivre, mais comme tant d'autres Instituts il brillera dans la sainte Église de Dieu.

«Peut-être le Père Porzio n'a-t-il pas gardé à l'esprit l'histoire des Ordres et des Congrégations religieuses, car ils sont tous partis de zéro. En fait, ils ont commencé comme une très petite graine vitale, mais ensuite, au fil des années et des siècles, ils sont devenus des arbres colossaux dans la Sainte Église qui ont porté de copieux fruits de bien. Vous ne devez pas laisser ce confesseur revenir. Il faut le démissionner avec de belles manières en lui disant qu'on n'en avons plus besoin. Il comprendra certainement la leçon, d'autant plus que les nôtres, Dieu merci, ont réagi en se montrant fidèles à leur vocation. Je dois partir aujourd'hui, mais quand je reviendrai, si Dieu le veut, je dirai quelques mots à tout le monde».

154. Donner à l'ouvrier le salaire juste

Pendant que le Père Palma assistait aux travaux d'adaptation de la Maison de Roma (*Circonvallazione Appia*), il a dû s'absenter pendant quelques semaines, et j'ai été appelé pour le remplacer³⁸.

Sur le chantier, un certain maître Alfonso Carovigno de Francavilla Fontana était le chef maçon, très actif et infatigable au travail. D'ordinaire, il travaillait neuf ou dix heures par jour et même plus, et il s'attendait à ce que les autres fassent de même.

Parmi les ouvriers, il y avait aussi un maçon des Abruzzes qui, n'ayant pu trouver de travail ailleurs, était venu le chercher à Rome pour entretenir sa nombreuse famille. Après de nombreuses recherches, il a finalement trouvé un emploi chez nous, cependant pas comme maçon, mais simplement comme ouvrier. Saisi par la nécessité, il s'est adapté à cette qualification inférieure. Mais l'effort était plus lourd, et le brave homme, malgré la volonté qu'il y mettait, était incapable de se comporter comme un ouvrier normal. Pour cette raison, le maître d'œuvre le reprochait, usant de manières vives et dures au cas échéant. Un jour, le pauvre homme, pressé par les besoins de sa famille, demanda une augmentation. En réponse, le maître d'œuvre lui a signifié l'avis de congédiement. Il le supplia de le maintenir encore au travail, même avec des salaires de misère; l'autre tenait bon.

Alors le malheureux se tourna vers moi. Complètement mortifié, il me raconta en détail son drame d'homme avec huit personnes à nourrir au village. Il avait accepté tant d'humiliations, mais maintenant le préavis de renvoi sanctionnait sa ruine et celle des siens. Je répondis froidement: «Quant aux paroles mortifiantes que vous avez subies, j'en parlerai avec le maître d'œuvre; quant aux salaires, vous n'avez pas à vous plaindre, car, me dit-on, vous avez plus de ce qui est communément donné à Rome à votre catégorie. Bien sûr, vous ne pouvez pas attendre de nous ce qu'il faut pour subvenir aux besoins de votre famille nombreuse, et nous ne pouvons pas vous le donner. Quant au licenciement, je n'y peux rien. Si le maître d'œuvre vous a licencié, cela signifie qu'il a ses raisons légitimes de le faire».

Et le pauvre homme me répondit avec une attitude vraiment pitoyable: «Je vous assure que je suis prêt à faire n'importe quel sacrifice, je ferai un effort pour donner plus, je supporterai les humiliations et même les insultes, je renoncerai à l'augmentation et je serai content de ce qu'ils me donneront: c'est mieux cela que rien, tant que vous ne me faisiez pas virer, s'il vous plaît». À quoi j'ai répondu: «Il est inutile d'insister auprès de moi. Je ne peux rien vous faire. Traitez avec votre patron». Le pauvre homme répondit: «Mais il ne veut pas du tout m'écouter. Je l'ai prié comme on prie les saints».

Affligé et mortifié, il s'en alla poursuivre son travail. Mais le Père le rencontra, et voyant qu'il essuyait ses larmes, lui demanda ce qui n'allait pas. Et donc l'homme a eu l'occasion de clarifier ce qui s'était passé. Le Père l'a exhorté à être calme, qu'il s'occuperait de l'affaire. Il m'a immédiatement envoyé chercher dans la chambre pour savoir comment les choses s'étaient passées. Et entendant qu'ils étaient vraiment comme l'ouvrier le lui avait dit, il me gronda: «Vous ne vous êtes pas du tout bien comporté avec ce pauvre ouvrier qui est dans un tel besoin et qui était venu vers vous avec l'espoir de trouver compréhension et réconfort. Vous, en revanche, vous vous êtes montré insensible. À propos du licenciement, vous lui avez dit que vous ne pouviez rien faire et qu'il devait affronter son problème avec le maître d'œuvre. Au contraire, c'était votre devoir de vous rendre compte et de décider s'il y avait vraiment une

³⁸ Le contrat d'achat de la Maison de Rome, sur la *Circonvallazione Appia*, aujourd'hui Maison Générale des Filles du Divin Zèle, a été signé par le Père le 12 octobre 1924 (cf. nn. 199 et 200).

raison raisonnable de le renvoyer. Dans ces cas, il faut examiner toutes les circonstances et les évaluer non pas avec les critères des séculiers, mais avec ceux des religieux.

«Maître Alfonso doit être repris, car il s'est permis de le traiter d'une manière si humiliante et même offensante. L'ouvrier doit être respecté: il est un homme comme nous; il est notre frère; c'est un enfant de Dieu. Dans le travail, il ne faut pas prétendre plus que ce qui est juste ou plus que ne le permettent les propres forces. Il serait un grave faute profiter des besoins des autres pour exiger plus d'efforts et de performances, ou de donner un salaire moins que juste. Faire travailler l'ouvrier de neuf à dix heures, c'est trop. Je sais qu'il est d'usage de travailler huit heures par jour. De plus, de ce pauvre homme qui est maçon et qui par nécessité s'est assujéti à être ouvrier, travail qu'il trouve bien plus lourd, me dit-il, on ne peut pas attendre plus que ce qu'il fait. Ici aussi, nous devons être compréhensifs. Le salaire de 15 liras par jour me semble trop peu. Comment subvient-il à ses besoins ici et à sa famille au village?».

J'ai répondu: «En fait j'ai trouvé comme ça, en effet, ça m'a semblé trop. À Oria, en effet, 10 liras sont versées aux ouvriers non qualifiés et 12 liras aux maçons. Ici, cependant, 15 liras sont accordées aux ouvriers non qualifiés et 20 liras aux maçons, compte tenu des heures supplémentaires qu'ils effectuent».

Et le Père reprit: «Vous faites la comparaison entre Oria et Rome, et vous ne vous souvenez pas combien la vie est plus chère ici à Rome». «Oui, Père, - ai-je ajouté, - je me suis renseigné et ils m'ont dit qu'ici à Rome le salaire ordinaire est bien inférieur à ce que nous payons».

Et le Père: «Celui qui travaille chez nous ne doit pas être traité uniquement comme un mercenaire, mais comme notre plus cher collaborateur. Le traitement devra être non seulement tel que voulu par la justice, c'est-à-dire tel qu'établi par la loi, mais tel qu'il est voulu par la charité, c'est-à-dire le meilleur possible, selon les besoins de l'ouvrier et nos disponibilités. Ce système caritatif est très efficace pour attirer ceux qui travaillent avec nous au respect et à la religion. C'est aussi un moyen délicat de donner la charité sous forme de rétribution et non d'aumône, ce qui, surtout pour certains, est humiliant. Au lieu de cela, vous avez répondu à ce pauvre homme: "Et qu'est-ce que voulez-vous, qu'on vous donne ce que suffit non seulement pour vous, mais aussi pour toute votre grande famille?"».

Et il poursuivit: «On sait qu'en payant à l'ouvrier il faut tenir compte aussi des besoins de sa famille, selon le nombre des enfants. C'est juste, et c'est aussi prévu par le droit civil et naturel. D'autant plus que cela doit être mise en œuvre par ceux qui agissent dans un esprit de charité. Pour cette raison, avant même la promulgation de la loi en la matière, c'est ainsi que nous avons agi avec les ouvriers. À Messine, avant le tremblement de terre de 1908, tant Micalizzi que tous les autres ouvriers qui travaillaient avec nous étaient payés en fonction du nombre de membres de la famille; et à mesure que ceux-ci augmentaient, cela augmentait également».

Et moi: «Mais alors, si c'est le cas, pour ne pas dépenser beaucoup, avant d'embaucher un ouvrier, il faut bien se renseigner pour ne choisir que ceux qui n'ont pas encore de famille, ou qui ont peu d'enfants». Le Père reprit: «C'est une belle façon de raisonner! Cela constituerait un manque d'esprit humanitaire et, pire encore, un manque d'esprit de charité. Cela transformerait les Religieux en commerçants et industriels aux yeux avertis, qui ne pensent qu'à leurs propres intérêts. D'autre part, l'esprit humanitaire et plus encore celui de la charité, dans l'embauche des ouvriers, veut que l'on donne la préférence à ceux qui ont une famille nombreuse à faire vivre car ils sont plus dans le besoin, et il faut essayer de les aider au mieux qu'on puisse. C'est ainsi que cela doit être fait par nous; et il faut savoir le faire avec un esprit de justice et de vraie charité. De cette façon, le Seigneur bénira l'Œuvre et enverra certainement

une plus grande providence à l'Institut. Cet homme ne doit donc pas être viré. Essayez plutôt d'aller lui en aide du mieux possible, avec la rémunération en fonction de ses besoins: et tenez-moi au courant».

Peu de temps après, le Père a appelé l'ouvrier dans la chambre. Il l'a consolé et lui a donné une enveloppe avec de l'argent. Alors qu'il quittait la chambre du Père ému, je l'ai entendu s'exclamer: «Vraiment ce prêtre doit être un saint».

155. Ne jamais lésiner à la Communauté ce qui est nécessaire

Frère Concetto Drago, mon frère, l'année de notre séjour aventureux à Francavilla Fontana (1909 1910), a contracté une grave maladie³⁹. Etant donné la situation extrêmement précaire de ce lieu, et aussi pour changer d'air, le Père l'envoya se faire soigner dans la famille. S'ayant quelque peu récupéré, après quelques mois, il revint à Oria, où entre-temps la nouvelle Maison avait été ouverte. Cependant, il est retombé malade et a tellement empiré qu'il a été jugé prudent d'avertir la famille du danger que courait le jeune homme. Mon père se précipita immédiatement à Oria et y resta quelques jours, jusqu'à ce que le malade soit hors de danger. Pendant ce temps, mon père déjeunait avec nous au réfectoire et était traité comme nous. Une fois, alors qu'il y avait eu des légumes pour la soupe, il s'est tourné vers moi et m'a dit franchement: «Mon fils béni, va à la cuisine, qu'il mettent une goutte d'huile dans ces légumes. Telle quelle, elle me rappelle l'herbe que mangent les moutons! Quelle substance peut-elle donner? Juste pour gonfler l'estomac... Si vous n'avez pas d'huile, je vous en enverrai un baril, non manipulé, le nôtre. De plus, je te le dis franchement parce que tu es mon fils: je me suis rendu compte que la nourriture de ces bons enfants est assez insuffisant. Toi qui m'as l'air d'être caporal ici, pourquoi n'y penses-tu pas? Ou fais-tu comme les caporaux, qui ne font que mettre les troupes en rang, et pour le reste, qui crève, crève? Ma surprise est de voir comment ces petits garçons, malgré tout cela, sont si contents, et il semble qu'ils vendent santé. Mais ils vivent uniquement pour grâce de Dieu? Ou peut-être que le bonheur engendre du bon sang?».

Mais mon père ne pouvait même pas deviner dans lesquels des difficultés se vivait lors de ce premier démarrage de la nouvelle Maison. Au petit-déjeuner, du pain de pur blé à volonté, accompagné d'une poignée d'olives ou de figes sèches. Au déjeuner, la soupe, assaisonnée d'une goutte et toujours la même; c'était le plat principal, après quoi les figes sèches et les olives réapparaissaient, ou quelques légumes cuits, avec l'accompagnement occasionnel d'un doigt de fromage. Sans même parler de viande: seulement deux fois par mois, à moins qu'une circonstance exceptionnelle n'éclaircissait l'horizon. Au dîner, plus ou moins comme au déjeuner.

Entre-temps, la plainte a valu à mon père un traitement plus prévenant, complété par une bouteille d'huile placée devant lui. Trop de grâce, et il a aussitôt éclaté: «Bof! Pourquoi cet appareil pour moi? Alors toi aussi tu veux me prendre pour... ! Si je t'ai fait le constat, je ne l'ai pas fait pour moi, mais pour vous autres. Je peux manger des pierres et, Dieu merci, les digérer. Et puis, moi je pars dans quelques jours. Tu ne sais pas être malin...!».

Le Frère Pasquale, ce simple, qui servait au réfectoire, attrapa ces plaisanteries, et il a ri de bon cœur. Dès qu'il en a eu l'occasion, il a tout raconté au Père, qui au bon moment m'a affronté: «Bravo! Vous vous faites même gronder par votre père. Il a raison, il a bien fait, vous l'avez bien mérité. Je ne sais pas comment vous vous êtes persuadé de le traiter comme la Communauté. Nous devons avoir toutes les considérations aux invités, précisément parce qu'ils

³⁹ Cf. n. 144.

sont des invités. Cela a toujours été le cas chez nous. Au contraire, parce que c'est ton père, vous l'avez arrangé. Même s'il est votre père, il est toujours un invité ici, et vous lui devez donc une attention particulière. Et puis, comment se fait-il que le traitement de la Communauté soit si mauvais?». Je répondis: «Père, que puis-je faire avec ces bienheureuses Sœurs? Ces jours-ci, je ne sais pas combien de fois je leur l'ai dit. Elles me disent qu'elles n'ont rien d'autre que ce qu'on envoie de l'Institut féminin». Et le Père dit: «Et vous, vous vous résignez comme ça? Au lieu de cela, vous auriez dû informer le Père Palma ou moi-même. Venez avec moi, allons à la cuisine». Là, il fit un rappel paternel mais énergique aux Sœurs, leur donnant des instructions strictes afin qu'elles puissent améliorer leur traitement.

Nous nous sommes donc dirigés vers sa chambre en discutant. Nous avons rencontré mon père à qui le Père a dit: "Don Francesco, vous avez eu raison de reprocher à votre fils, parce qu'il est négligé dans son devoir de caporal, comme vous l'avez justement décrit. Redressez-lui la tête». Mon père répondit: «Révérendissime, Il est très difficile de mettre en ordre la tête aux caporaux, car en général, la seule qualité qu'ils ont est d'être têtus, comme c'est lui. Je connais bien ce fils. Mais quand il était à la maison, je le faisais marcher droit; je le faisais aller deux pieds dans une chaussure, comme tous mes autres fils. Un seul signe de ma part suffisait pour qu'ils deviennent obéissants et dociles comme des agneaux. Quand vous voyez que Frère Carmelo ne fait pas bien comme caporal, coffrez-le en prison étant son général, et ainsi, à force de pain, d'eau et de table grossière, il fera bien sa charge. Cependant, s'on veut, c'est toujours un bon fils; il ne comprend pas ce qu'est la vie». Le Père lui dit en riant: «Pendant ce temps, ainsi les pauvres enfants souffraient! Il devait me prévenir. Mais maintenant, j'ai donné des instructions strictes dans la cuisine pour qu'ils améliorent la nourriture en tout».

Une fois dans la chambre, il m'instruis de façon plaisantine, en souriant: «Asseyez-vous, caporal. Vous devez savoir que la pauvreté ne consiste pas à lésiner, surtout en matière de santé. L'essentiel, après la santé de l'âme, est celle du corps. La santé est un patrimoine très précieux non seulement pour les Religieux, mais aussi pour la Congrégation. Si la nourriture n'est pas bonne et suffisante, la santé est compromise, surtout chez les garçons. Donc, lésiner à table n'est pas esprit de pauvreté. En effet, c'est aussi contre l'économie, car en diminuant la santé, les performances des personnes diminuent, et les dépenses pour les médecins et les médicaments sont nécessaires. La véritable économie ne consiste donc pas à économiser de l'argent ou des choses quand elles sont nécessaires ou utiles; elle consiste plutôt à accroître le patrimoine de la Congrégation, à savoir le conserver et l'utiliser. La richesse s'accroît avec un travail honnête, avec des industries, avec des produits agricoles, avec l'usage de petites choses et, pour nous, aussi avec la propagande efficace de nos Secrétariats Antoniens.

«Il faut aussi essayer, toujours honnêtement, d'avoir les contributions de l'Etat. Cet intérêt dans le patrimoine de la Congrégation ne doit en aucun cas être un moyen de gains illicites, qui seraient nuisibles et non bénéfiques pour l'Institut. Au lieu de cela, tout doit viser une seule fin, qui est la plus grande gloire de Dieu et le bien du prochain.

«Cet esprit d'économie et de pauvreté consiste encore à savoir conserver tout ce qui appartient à la Maison et à la Congrégation: argent, bâtiments, matériaux, étoffes, comme si tout appartenait réellement à la Providence divine et que nous n'étions que des gardiens et de simples administrateurs. Elle consiste aussi à savoir dépenser et distribuer, à donner et à retenir, à pourvoir aux justes besoins des personnes et des situations, en ayant à l'esprit avant tout la justice commutative et distributive et la charité».

156. La propagande antonienne et le périodique *Dio e il Prossimo*

La dévotion du Pain de Saint Antoine en faveur des orphelins de l'Institut, comme nous le savons, a commencé à Messine en 1887, mais la propagande antonienne telle qu'elle est comprise aujourd'hui, a commencé proprement en 1907 avec la publication du périodique *Dio e il Prossimo*, qui était imprimé dans notre petite typographie du Quartier Avignone. On a commencé par un tirage mensuel de très peu d'exemplaires qui, cependant, a augmenté au fur et à mesure que les adresses augmentaient, résultat de la propagande ainsi que du travail assidu et efficace du Père Palma et du Frère Giuseppe Antonio, à leur tour généreusement collaborés par les Filles du Divin Zèle.

L'envoi de la presse et le travail de la correspondance étaient confiés à l'employé Micalizzi, aidé par d'autres que le Père engageait pour leur faire la charité. Cela a duré ainsi jusqu'au tremblement de terre de 1908, lorsque la petite typographie de Messine a déménagé à Oria. Par conséquent, la publication du périodique a également déménagé dans cette Maison. À Oria, l'expédition et le Secrétariat étaient confiés à nos Sœurs.

Père Palma a toujours présidé à l'établissement générale, à l'organisation et au développement de nos différents Secrétariats, donc aussi pour Oria. Le Père disait de lui: «Il faut reconnaître que les Secrétariats Antoniens sont une brillante et merveilleuse organisation due au Père Palma, dont la divine Providence a voulu se servir pour résoudre le problème économique des deux Congrégations».

Le travail éditorial était plutôt complètement du Père. C'était une impression de la taille d'un tabloïd pour un journal de quatre pages. Au fur et à mesure que les Secrétariats Antoniens se sont organisés, le nombre de bienfaiteurs a également augmenté rapidement, par conséquent le tirage augmentait. Le périodique atteignit une véritable multitude de dévots et de lecteurs.

Beaucoup de travail incombait à nos internes, qui devaient faire fonctionner les machines à la main. Au début, quand on avait affaire à quelques milliers d'exemplaires, on ne ressentait pas tellement de fatigue, mais plus tard le tirage est devenu un problème de plus en plus difficile. Nous devons également travailler pendant la récréation et jusque tard dans la soirée, chacun tournant la manivelle à tour de rôle et rivalisant pour voir qui pourrait durer le plus longtemps.

Un jour, le Père entra dans la typographie et, témoin de cette scène épuisante, demanda combien d'exemplaires on devait imprimer pour ce mois. Puis il a dit: «On ne peut plus continuer comme ça». Donc, adressé aux garçons, il dit: «Je suis content que vous travaillez si dur et que vous êtes heureux de travailler. C'est un bon signe de votre réussite. Ainsi vous mettez en pratique la loi du travail de manger du pain à la sueur de votre front. Le travail donc, lorsqu'il est fait pour remplir son devoir voulu par l'obéissance, est une prière, d'autant plus agréable à Dieu, qu'elle exige plus de sacrifices. Mais il faut essayer, avec l'aide divine, de doter l'imprimerie d'un moteur pour éviter de faire fonctionner les machines à la main. Cela vous laissera plus de temps pour étudier, pour d'autres travaux et pour prendre régulièrement vos heures de repos et de loisirs».

Le Père sorti de la typographie, je le suivis dans sa chambre, où il continua à me dire: «Il est clair que le Seigneur nous confond avec ses innombrables bienfaits. Cette propagande antonienne, en si peu d'années, a pris un essor extraordinaire. Il est clair que le Seigneur la a voulue et qu'il l'a choisi comme voie sûre de la Providence divine pour résoudre si généreusement le problème économique de nos Instituts. Il semble également qu'il ait choisi le grand Thaumaturge Saint Antoine de Padoue pour en être le Pourvoyeur.

«Cependant, nous devons montrer notre gratitude au Seigneur en travaillant dans le domaine de cette propagande avec un véritable esprit de foi, en considérant comme appartenant à Dieu tout ce qui nous vient de cette propagande, et en utilisant tout scrupuleusement selon les buts propres de l'Institut. À travers cette propagande nous devons aussi remplir une vraie mission auprès des gens avec la bonne presse. En fait, le périodique et toutes les autres publications, comme la correspondance elle-même, doivent être imprégnés de valeurs morales et d'une saine religiosité.

«Avec la propagande il faut encore nourrir l'esprit de foi et d'union avec Dieu chez les fidèles. Les prières qui sont faites par les dévots de Saint Antoine tendent à cela, ainsi que par les orphelins pour demander des grâces ou pour remercier pour celles déjà obtenues. Enfin, à travers cette propagande, nous offrons aux bienfaiteurs un moyen efficace d'aider les orphelins, c'est-à-dire d'accomplir des actes de bienveillance et de bénéficence, de miséricorde et de charité. Donc la propagande antonienne, si elle est bien faite, est aussi un apostolat».

Alors il m'a dit: «Allez trouver le Père Palma et venez ici tous les deux». Une fois sur place, le Père a immédiatement entamé la conversation: «Il y a peu de temps, je suis allé à la typographie, et j'ai vu le grand travail que chacun fait pour faire fonctionner la machine à imprimer à la main. Un gros effort, alors que le périodique atteint déjà plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires par mois, et tend à augmenter de plus en plus. Cela entraîne un grand inconvénient pour l'étude et d'autres activités. Nous ne pouvons donc plus continuer ainsi. Il faut pourvoir autrement au moyen d'un moteur. Cela nous fera économiser beaucoup de main d'œuvre.

«Par conséquent, Père Palma, je vous prie de vous en occuper efficacement, afin qu'on puisse y remédier le plus rapidement possible. Je sais que vous, grâce à Dieu et à votre bonne volonté, quand vous vous en investis, vous réussissez bien dans les choses difficiles, de même que vous en avez réussi d'une manière ingénieuse à l'installation des Secrétariats Antoniens, qui fonctionnent à merveille, avec tant d'admiration pour ceux qui les visitent; de même je suis sûr qu'avec la grâce de Dieu, vous y parviendrez aussi en cela».

Le Père Palma se mit immédiatement au travail, et après quelques mois les machines fonctionnèrent d'abord grâce à un ensemble électrogène; plus tard au moyen d'un moteur à combustion interne de plus grande capacité, jusqu'à ce que la machine rotative soit achetée et installée à Messine. Celle-ci était capable d'imprimer vingt-cinq mille exemplaires à l'heure alors qu'il ne fonctionnait qu'à moitié; cinquante mille alors qu'il tournait à plein régime. En même temps, il imprimait le périodique, le découpait et le pliait avec l'aide d'une seule personne.

Chaque Maison féminine gérait son propre Secrétariat, d'où elle envoyait des périodiques et d'autres imprimés. Celles de Messine et d'Oria s'occupaient également à l'expédition pour les deux Maisons masculines. Le périodique *Dio e il Prossimo* a atteint un tirage d'environ 700.000 exemplaires dans sa période la plus florissante.

157. Il est grave de ne pas assurer nos employés

Lorsqu'il a été décidé d'agrandir la Maison d'Oria avec un nouveau bâtiment, la zone sur laquelle le bâtiment devait être construit a dû être excavée. Et comme le sol était de nature rocheuse, des charges explosives ont été utilisées. Un jour, j'ai remarqué que le mineur utilisait un pieu en fer pour charger les mines. Je lui fis alors constater que ce système était très dangereux, que quelques étincelles pouvaient jaillir en entassant la tolite, avec des

conséquences désastreuses. Il devait le remplacer par un bois dur, que je lui ai procuré moi-même par l'intermédiaire d'un menuisier. Mais le mineur a continué à faire comme avant. Malheureusement, pas une semaine ne s'est écoulée sans que ce que je craignais ne se produise.

Lors de l'explosion soudaine, l'ouvrier, tombant, a été projeté à plus de dix mètres et a subi de multiples et graves brûlures sur tout le corps, notamment au visage, ainsi que diverses excoriations. Il a été immédiatement transporté à son domicile et le médecin a été appelé pour les premiers soins. Mais le travailleur n'était pas assuré et l'Institut n'avait pas de licence pour utiliser les mines. Par conséquent, le médecin a été prié de ne pas signaler l'accident. Le médecin, compte tenu de son étroite amitié, s'est abstenu, non sans une certaine appréhension, craignant d'encourir de graves sanctions disciplinaires et pénales.

Le Père était à Oria à cette époque, mais tous les efforts ont été faits pour ne pas lui faire part de l'accident. Cependant, après quelques jours, il l'a quand même appris. Il m'a appelé et a voulu connaître l'étendue de l'accident. J'essayai de le minimiser et ajoutai que la faute en était à l'ouvrier lui-même: j'avais même pris soin de lui procurer un pieu en bois, mais il ne s'en souciait pas du tout, en fait il s'était moqué de mon initiative. Et le Père: «Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu du malheur?». Je lui répondis que nous n'avions pas voulu lui donner des tracas et des soucis inutiles, car malheureusement l'ouvrier avait été blessé et n'aurait pu lui apporter aucun bénéfice.

M'interrompant presque brusquement, le Père me dit: «Quelle belle façon de raisonner est-ce là? Quelle belle charité! Vous dites que c'est sa faute, parce qu'il n'a pas fait ce que vous lui avez dit. Malheureusement, quoi qu'il en soit, ce pauvre homme est ruiné. Et pas comme vous le dites, mais très gravement endommagé, comme je le sais, de sorte qu'il deviendra facilement aveugle. Et la responsabilité est la nôtre. Je présume que le médecin traitant aura porté plainte, comme on est obligé dans ces cas, et qu'il y aura facilement des conséquences graves».

«Non, Père, - répondis-je - puisque le médecin est un bon ami à nous, nous l'avons supplié de ne pas le faire, à la fois parce que l'ouvrier n'était pas assuré, et parce que nous n'avions pas de permis pour utiliser des mines dans ce travail. Pour éviter d'encourir une lourde amende et peut-être même de lourdes peines de prison, nous l'avons persuadé de ne pas provoquer les rigueurs de la loi.

Et le Père: «Bien! En fait mal, très mal! Nous continuons donc à couvrir les défauts avec des subterfuges et des tricheries. Je ne sais pas comment vous êtes combinés. Vous procédez sans critères et sans conscience. Le Père Palma savait-il que l'ouvrier n'était pas assuré et que des mines étaient utilisées sans y être dûment autorisées?».

«A vrai dire, répondis-je, dès le début des travaux, le chef ouvrier, Ciccio Carone, s'était chargé de ces pratiques». «Et vous autres, dans quelque chose d'aussi important, vous ne vous êtes pas assuré que tout était en ordre. C'est incroyable! Il a fallu que ce grave malheur arrive pour vous faire ouvrir les yeux. Et maintenant vous essayez de réparer le mal en trichant par-dessus la tricherie. Mal! mal! L'assurance des ouvriers est une très chose très juste. C'est une loi de sécurité sociale qui oblige sérieusement tant en vertu de la justice commutative et distributive qu'en vertu de la charité chrétienne et du bien social. Avec son travail, l'ouvrier produit non seulement pour lui et sa famille, mais aussi pour la société. En cas d'accident du travail, temporaire ou permanent, lui et sa famille seront assistés. Pour ça l'assurance serve. Il s'agit donc d'une loi très juste, et donc elle doit être observée par tous. Elle doit être d'autant plus respectée par nous Religieux qui voulons être de parfaits chrétiens. Et tout cela doit être dit non seulement pour l'assurance-accidents, mais pour toute assurance de sécurité sociale

sanctionnée par la loi. A ce propos, est-ce que tous les ouvriers qui travaillent avec nous sont en règle?». Je répondis: «Je pense que oui, mais je n'en suis pas sûr».

Le Père reprit: «C'est vraiment incroyable tant d'inconscience. Informez-vous. Pourvoyez immédiatement si les choses ne vont pas bien et faites-moi savoir tout. En attendant, les frais de soins médicaux et d'entretien de la famille, jusqu'à ce que le pauvre homme puisse reprendre son travail, sont à la charge de l'Institut. Et s'il reste offensé ou incapable (espérons-le non!) il devra être indemnisé par nous pour tout, non seulement selon la loi, mais encore plus, selon la charité, dans tout ce dont il aura besoin. Je vais lui rendre visite aujourd'hui».

Le Père m'a alors réprimandé pour ne pas avoir demandé la permission sur l'utilisation des mines et a exprimé une sévère désapprobation sur l'accord avec le médecin d'omettre de signaler l'accident: «Vous avez donné un mauvais exemple. Quelle belle amitié: pour nous éviter une juste peine, vous mettez le médecin en danger de la subir lui-même! C'était moins mal d'amener le médecin à déposer une plainte régulière avec toutes les conséquences pour nous, depuis le paiement total des dommages et intérêts jusqu'à la remise de la peine, jusqu'à la prison, si elle se fût produite».

Le même jour, le Père alla rendre visite au blessé pour se rendre compte de la gravité de l'affaire, consoler aussi sa famille et l'assurer que l'Institut aurait payé tous les frais. L'ouvrier lui dit: «En fait a été ma faute. Frère Carmelo m'avait averti de ne pas le faire de cette façon, car c'était dangereux. Si je l'avais écouté, l'accident ne me serait pas arrivé». Le Père lui dit: «Pour l'instant, ne pensez pas de qui il est et de qui n'est pas la faute. Pensez à la guérison. Nous espérons que Saint Antoine vous donne la grâce de vous faire sentir bien. Pour cela, nous devons prier le grand Thaumaturge». La famille dit puis que le Père, avant de partir, avait laissé une bonne somme.

158. Trop de grâce, Saint Antoine!

L'édition du périodique *Dio e il Prossimo*, commencée en août 1907, a toujours été éditée dans toutes ses parties par le Père, jusqu'à la fin de sa vie on peut dire. En fait, le numéro unique publié en 1925, à l'occasion de l'inauguration de la Maison de Rome, a été entièrement écrit directement par lui. Le Père Vitale n'a commencé à aider le Père dans la rédaction que seulement dans les dernières années, par la publication de quelques articles. Les Sœurs des Secrétariats Antoniens ne recueillaient que les grâces obtenues par l'intercession de Saint Antoine et les envoyaient au Père pour les faire revoir, corriger et, le cas échéant, publier, selon le désir exprimé des dévots.

Après sa mort, la rédaction du périodique est reprise par le Père Vitale qui la poursuit tel que le Père l'avait configurée, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Le tirage avait atteint environ 700.000 exemplaires par mois.

Pendant la guerre, le périodique a été suspendu pour cause de force majeure. Il passa plus tard aux Filles du Divin Zèle, qui, tout en conservant le titre, en changèrent la physionomie. Bien sûr, le Père l'a dirigé avec une touche de maître et avec cette inspiration spirituelle qui était correspondante à ses aptitudes. Le fait est que le mensuel a été accueilli et apprécié avec enthousiasme tant par les ecclésiastiques que par les laïcs. Le Pape Saint Pie X lui-même, lorsqu'il a reçu l'un des premiers exemplaires, par l'intermédiaire du Cardinal Gennari, a exprimé ses félicitations et a également envoyé une offre disant que il attendait une grâce

spéciale de Saint Antoine, et il espérait que, sollicité par les prières des orphelins, il la aurait obtenue de Dieu.

De nombreuses personnes, tant en Italie qu'à l'étranger, ont non seulement demandaient et lisaient le périodique avec grand plaisir, mais également le collectionnaient, malgré l'aspect typographique plutôt modeste. C'était étonnant comme le Père, seul, parvenait à suivre, et si admirablement, la rédaction du périodique, ainsi que du livret *Le Secret Miraculeux*, malgré son travail intense pour les deux Instituts; et toujours sans altérer le long temps qu'il consacrait quotidiennement à la méditation, aux prières vocales et à ses autres dévotions particulières.

Un jour à Oria je suis allé le trouver dans la chambre pour lui apporter la correspondance qui lui était adressée. Je l'ai trouvé passant en revue, pour publication dans le périodique, les grâces accordées par l'intercession de Saint Antoine, envoyées par les dévots à nos Secrétariats. D'un tas de lettres, il en prit deux et me les donna en disant: «Lisez-les: elles sont un chef-d'œuvre!». Au-dessus de l'enveloppe de l'une se trouvait la note du secrétariat: *Prodige*, avec trois points d'exclamation. Sur l'autre enveloppe: *Miracle retentissant*. J'ai lu la première et j'ai apprécié entre autres le passage suivant: « J'écris de la part d'une amie proche qui, après avoir attendu avec impatience sa première petite créature, a eu le supplice de donner naissance à un petit monstre sans traits humains. Alors toute la famille, plongée dans des douleurs indicibles, se tourna avec la foi la plus vive vers le grand Thaumaturge de Padoue, le suppliant de daigner donner des traits réguliers à ce très malheureux nouveau-né, ou le laisser mourir. Et oh, merveille, après deux jours, il est mort! Veuillez publier cette merveille dans le périodique *Dio e il Prossimo*».

À ce stade, je n'ai pas pu retenir mon rire. «Vraiment, il y a de quoi rire», - dit le Père, - pour ne pas dire qu'il y a de quoi pleurer face à une si grande ignorance. Quelle grande merveille que celle-ci: faire mourir! Je ne pense pas que l'intervention de Saint Antoine soit nécessaire pour mourir. Il y a la loi naturelle qui s'en charge. Nous aurions admiré une merveille si Saint Antoine avait obtenu du Seigneur que le nouveau-né ait régulièrement acquis toutes les caractéristiques humaines. Alors oui, ça aurait été bien de publier un tel événement».

La deuxième lettre était d'une autre dame, qui avait écrit: «Une de mes filles de 10 ans est soudainement tombée gravement malade d'une pneumonie bilatérale: fièvre très élevée à 40°, toux sèche, essoufflement. Malgré tous les traitements, après quatre jours, le cas semblait sans espoir. La petite fille était en train de mourir. Je me suis donc tournée avec une grande foi vers Saint Antoine pour m'obtenir la grâce de guérir ma fille. J'ai promis l'offrande pour les orphelins, auxquels j'ai envoyé un télégramme leur demandant de prier pour moi le grand Thaumaturge de Padoue. Malheureusement, la malade était dans le coma depuis trois jours: elle ne donnait plus aucun espoir de vie. Mais alors, presque d'un coup, la température chuta rapidement à moins de 36°. En quelques heures, on peut dire, la petite fille était complètement guérie. Elle se mit à manger copieusement, et aujourd'hui, après cinq jours, grâce à Saint Antoine et aux prières des orphelins, elle est sortie de son lit complètement guérie. J'envoie l'offrande promise pour les orphelins, avec une prière pour que le Saint Thaumaturge soit remercié pour le miracle incroyable qu'il a accompli pour moi, et qu'il soit publié dans le périodique».

Après avoir lu la lettre, le Père me dit: «Cette guérison soudaine ferait vraiment penser à une intervention surnaturelle, et ça pourrait vraiment être comme ça. Mais comme la maladie décrite se résout souvent par la crise, au sens où le malade passe rapidement à un état de guérison ou à un état d'aggravation, il faut dire que même dans ce cas il ne s'agit pas de grâce et encore moins d'un incroyable miracle. En fait, il peut très bien s'agir d'une évolution naturelle de la maladie. Pour que le miracle soit vraiment tel, il faut qu'il y ait une intervention

extraordinaire de Dieu, dans le monde visible, hors de l'ordre de toute la nature créée. Elle doit également être examinée et approuvée par l'autorité ecclésiastique.

«Quand il s'agit de jugements privés sur des grâces ou des miracles, il est bon d'être plutôt optimiste. En effet, il peut toujours y avoir une intervention de la Providence divine, directement ou indirectement, dans l'ordre naturel ou surnaturel. Cependant, s'il s'agit de manifestations extérieures, il est bon d'être assez rigoureux. Croire rapidement à ces miracles fait généralement plus de mal que de bien, en particulier aux personnes spirituellement immatures. Nous devons être très circonspects et prudents face à ces phénomènes, surtout lorsqu'il s'agit de les faire connaître dans une publication qui est entre les mains de lecteurs aux mentalités différentes».

J'ai poursuivi: «Au fait, je ne sais pas si vous vous souvenez de ce prêtre, le Père Antolitano, qui fréquentait souvent notre Institut avant le tremblement de terre. Il y a quelques années, je l'ai rencontré à la gare de Tarente. Il a toujours autant d'enthousiasme et de reconnaissance pour notre Institut. Il m'a dit qu'il recevait ponctuellement notre périodique et qu'il le lisait avec beaucoup de plaisir parce qu'il était beau, facile et intéressant. À cet égard, cependant, il a également fait trois observations. La première était que parfois le périodique rapportait des grâces accordées par Saint Antoine, qui se prêtaient à la critique. La seconde, que l'accumulation de toutes ces grâces attribuées à Saint Antoine, peut facilement se prêter à diminuer la dévotion au Seigneur. La troisième observation est qu'il aurait aimé que le périodique ait un style un peu plus relevé. Et il ajoutait: "Tant, je sais que le Chanoine Di Francia, s'il le veut, est capable de le faire"».

Le Père me répondit: «Certes, comme je l'ai déjà dit, en ce qui concerne la publication des grâces, il faut être très circonspect et prudent. En effet, parmi les choses extraordinaires, c'est-à-dire considérées comme des miracles ou des grâces, il en est qui ne sont certainement pas de vrais miracles, mais des jeux d'imagination avec lesquels l'homme se trompe, à tel point qu'il voit ce qu'il n'est pas. D'autres au contraire sont des faits vrais, mais ils n'ont pas la nature de miracles, parce qu'ils s'accomplissent en vertu de causes naturelles. La superficialité dans ce domaine jette le discrédit sur la religion. Cependant, force est de constater que nous ne pouvons prétendre être à l'abri des critiques, même déraisonnables, qui malheureusement l'y ont été et l'y seront toujours. En fait, le miracle ne repose pas tant sur la raison que sur la foi. Ainsi, à ceux qui ne croient pas à l'existence de Dieu, il est inutile de parler de miracles.

«Quant aux grâces qui sont attribuées à Saint Antoine et à la dévotion à ce Saint, je pense que si les choses sont bien considérées, non seulement elles ne diminuent en rien l'adoration du Seigneur mais au contraire elles la favorisent et l'augmentent. En effet, seul Dieu a le pouvoir de faire des miracles, qui le communique à certains hommes distingués par sainteté, quand il veut et comme il veut, selon son bon plaisir, pour manifester et confirmer sa puissance pour le plus grand bien des croyants. En faisant des miracles, les Saints ne sont que des instruments dociles entre les mains de Dieu. Notre-Seigneur lui-même, lorsqu'il était encore sur la terre, envoyant les Apôtres prêcher l'Evangile, leur a donné le pouvoir de faire des miracles afin qu'ils confirment sa parole. Par conséquent, la dévotion à Saint Antoine et les miracles opérés par le moyen de lui, non seulement ne diminuent, mais ils servent à augmenter la gloire de Dieu. «En ce qui concerne le niveau stylistique du périodique, je voudrais dire qu'en écrivant sur lui à son sujet je n'ai jamais cherché, même de loin, à donner un ton littéraire à mes articles. Au contraire, j'ai toujours essayé, du mieux que j'ai pu, de me faire comprendre de tout le monde. Et ça:

1) Pour le bien des âmes. En fait, de bonnes lectures sont une nourriture spirituelle. Et avec la presse, il est possible de réaliser un véritable apostolat parmi le peuple.

2) Pour la diffusion de la prière afin d'obtenir de bons ouvriers pour la Sainte Église et aussi pour notre Institut, en particulier à travers la Sacrée Alliance et la Pieuse Union de la Rogation Evangélique.

3) Pour la diffusion de la dévotion à Saint Antoine, qui est un grand moyen d'attirer les âmes à Dieu et d'envoyer la providence pour l'entretien matériel de nos Instituts.

4) Pour la connaissance et la diffusion de cette charité qui est la nôtre en faveur des orphelins et enfants abandonnés. Les œuvres de charité entretenues par les Religieux sont des moyens pratiquement efficaces pour solliciter des actes de charité parmi le peuple et attirer ainsi même les incroyants à la foi.

«Le style de nos estampes antoniennes devra être très simple pour qu'il soit compris de tous, d'autant plus qu'ils sont lus par des gens simples, qui sont la grande majorité du peuple. On raconte que Don Bosco, avant de publier les *Letture Cattolice*, les faisait écouter à Mamma Margherita qui était analphabète, pour voir si elle les comprenait».

159. La mère de l'aspirant Umberto Mario Bellini

De Minervino Murge, une certaine dame, veuve Bellini, a écrit à notre Maison d'Oria. Elle dit qu'un de ses fils voulait se consacrer au Seigneur, et elle lui en donnait volontiers son assentiment: en effet, elle en était si heureuse. Elle envoya également des documents avec la certification du Curé. On a demandé des informations secrètes sur le garçon et sa famille, et ayant obtenu d'excellentes informations, il fut écrit qu'il pouvait venir, apportant le reste des documents et la layette demandée. Sa mère l'accompagnait.

Mais, quand je l'ai vu, j'ai été déçu. C'était un sou de fromage, de très petite taille et avec une grande cicatrice sur le cou et le visage, produite par une brûlure qu'il avait eue dans son enfance. Mon impression était telle que je fis poliment comprendre à la maman que je n'étais pas enclin à l'accepter. La pauvre fut très blessée et désolée, elle sécha ses larmes en s'exclamant: «J'ai tant prié le Seigneur qu'au moins à un de mes deux petits garçons il accorde la grâce de la vocation! Je ne vous dirai pas combien j'étais heureuse lorsque mon petit Mario m'a exprimé spontanément le désir de devenir prêtre, et justement dans cet Institut dont il avait entendu parler ainsi bien!».

La femme donnait l'impression d'une bonté exceptionnelle et parlait avec un tel esprit de foi que j'étais confus. Même le garçon s'était mis à pleurer et a dit: «Je veux devenir prêtre; je veux rester ici». Malgré tout cela, je suis toujours resté d'avis négatif.

Sur leur insistance, cependant, je résolus de présenter le cas au Père Palma, qui reviendrait à la Maison dans l'après-midi. En fait, à son retour je l'ai informé de tout et aussi de mon orientation négative. Il m'a répondu que la raison que j'avais donnée pour ne pas l'accepter ne lui paraissait pas raisonnable, à moins que le garçon ne se présentât d'une stature vraiment lilliputienne, et que la cicatrice n'était pas de nature à compromettre sérieusement son apparence extérieure. Il fallait plutôt aller au cœur de la vocation du candidat, c'est-à-dire à ses bonnes dispositions et puis aussi, relativement, à la bonté de la famille.

Il est donc descendu à la réception pour découvrir personnellement l'affaire. Dès le premier regard et puis dès l'entretien qui s'ensuit, il remporta une excellente impression du garçon et de sa mère, qu'il définit comme une sainte femme. Quant au défaut physique, il ne eut pas l'impression négative que j'avais. Alors il m'a fait venir et m'a dit: «Je ne pense pas que la cicatrice du candidat compromette son acceptation. J'ai eu une très bonne impression. Recevez donc les documents et la layette, et faites préparer la place pour le garçon».

Moi, un peu fâché, j'ai répondu: «Oui, ainsi nous faisons de l'aspirantat un jardin d'enfants!». Et le Père Palma: «C'est une excellente chose. Notre Seigneur aime les petits d'une manière spéciale. En fait, il a dit: "Laissez les petits venir à moi". Et il voulut aller manger chez le *minuscule Zachée*». Puis, avant de conduire le garçon parmi les autres aspirants, il lui fit passer un mouchoir autour du cou pour couvrir la cicatrice.

Quand le Père est venu à Oria, le petit Mario avec cette grosse cicatrice sur le visage ne lui a pas échappé. Un jour, il l'appela devant moi et le Père Palma, l'observa attentivement, lui demanda l'origine du signe et si cela le dérangeait. Ayant reçu une réponse totalement négative, il le caressa et le renvoya à ses jeux en lui disant: «Sois bon et tant dévoué à la Madone dont tu portes le doux nom». Puis se tournant vers nous, il dit: «Il a l'air d'un cher petit bonhomme, si bon et si intelligent». Et le Père Palma en renfort: «Même sa mère est si bonne. C'est une sainte femme. Elle dit qu'elle a beaucoup prié pour la vocation de son fils, donc je suis confiant qu'il réussira». Et il a dit au Père que je ne voulais pas l'accepter à cause de sa petite taille et de la cicatrice qu'il présentait. Il rapporta aussi au Père qu'en l'acceptant, j'avais dit: «Ainsi nous faisons de l'aspirantat un jardin d'enfants».

Et le Père, s'adressant à moi, a précisé: «Le défaut physique ne me semble pas tel que je ne doive pas l'accepter. Vous souhaitez peut-être mesurer la vocation à l'aune des caractéristiques extérieures? Chez les petits jeunes qui aspirent à se consacrer au Seigneur, il faut avant tout chercher les bonnes dispositions, le germe d'une vocation, la bonne intention dans la mesure où l'âge le permet. Il y a tant de grands hommes, tant de saints qui ont été minuscules en taille et imparfaits en apparence. Quand on se trouve à devoir discerner et juger une vocation, c'est un moment d'extrême délicatesse. Vous assumez la responsabilité d'admettre et de rejeter un candidat. Il faut donc toujours faire précéder beaucoup de prières, afin que le Seigneur donne sa sainte illumination et, avant l'acceptation, s'efforcer de se rendre compte, dans la mesure du possible, des conditions indispensables à la vie religieuse, et toujours en rapport avec l'âge.

«Pour l'admission d'un aspirant, il suffit qu'il ait une bonne santé, de bonnes dispositions, une intention droite et un germe de vocation. Et dans ceci, il est préférable d'être plutôt optimiste que pessimiste, car il y aura toujours temps pour éliminer les défauts plus tard. L'image de la famille, dont est issu l'aspirant, offre aussi d'ordinaire une certaine garantie de vocation, comme cela semble être le cas de cet aspirant que vous n'avez pas voulu accueillir. Vous ne gardez pas à l'esprit qu'en agissant ainsi, vous pouvez vous rendre gravement coupable devant Dieu et la Congrégation, en faisant perdre des vocations?».

Le petit Mario, à ma grande confusion, mais à mon grand plaisir, a très bien réussi à tous égards et cela par la vertu, par connaissance et, surtout, par esprit sacerdotal et religieux rogonniste. Je me souviens quand le cher Père Mario Bellini a été ordonné prêtre dans la Cathédrale de Messine et est venu dans notre Institut Cristo Re, où sa mère l'attendait. En pleurant d'émotion, elle l'embrassa sur la tonsure en disant: «Tu es prêtre, fils de ma prière!». Puis elle ajouta: «Depuis que mon Mario est entré à l'Institut d'Oria jusqu'à aujourd'hui, toujours, tous les samedis, je me suis abstenue de fruits et j'ai souvent jeûné, pour le succès de ce mon fils très cher; et maintenant j'espère, avec l'aide divine, continuer à faire de même pour remercier le Seigneur avant tout pour cette grâce inestimable et pour obtenir sa sanctification».

160. Une dépression causée par une peur soudaine

Un soir, je m'étais dépêché de dîner avant les autres et j'en ai profité pour rendre une petite visite à Jésus dans le Saint-Sacrement dans l'église. À cette époque, à Oria, nous

avions cette coutume: en entrant et sortant de l'Église, s'il n'y avait personne, nous baisions le sol. Ce soir-là, au moment où, penché en avant, j'allais embrasser le sol, j'entendis un fracas soudain: des chandeliers de l'autel tombèrent sur le sol ainsi que plusieurs vases de fleurs, tandis qu'en même temps je sentais passer un animal à fourrure sur mon cou et ma tête, qui m'a griffé tout. Dans la faible lumière de la lampe, je ne distinguais pas bien mais j'ai vu quelque chose tomber à proximité avec un miaulement plaintif. C'était un chat qui s'était accroupi sur le trône de l'autel, et qui s'était épouvanté me voyant pencher à terre.

Moi je fus épouvanté plus que lui. La peur était telle que je restai quelque temps comme paralysé. En fait, ce n'a été que plus tard que j'ai compris qu'il s'agissait d'un chat, lorsque je l'ai entendu miauler bruyamment à la recherche de sorties de l'Église. Mon traumatisme a duré longtemps, il m'a laissé bouleversé pendant des jours. J'ai été incapable de réagir. J'avais perdu l'appétit et pendant plusieurs nuits je n'ai pas pu prendre sommeil. J'allais comme un automate, et réagissais violemment à toute contradiction. J'étais devenu insupportable! Il y a certainement eu quelqu'un qui a informé le Père, qui immédiatement, avec une excuse, m'a appelé à Messine⁴⁰.

Il m'a demandé comment j'allais et ce qui m'était arrivé. Après m'avoir écouté, il m'a dit que je devais aller chez le médecin, et, au moins pendant un mois, m'éloigner d'Oria, et recevoir tous les traitements médicaux. J'aurais dû aussi m'aider soit avec le manger que le dormir, sans m'occuper de rien. Il m'a aussi dit: «Vous pouvez aller où vous voulez, sauf à Oria. Un peu ici, un peu à Taormina, ou à San Pier Niceto, ou à Galati. En effet, c'est bien que vous ailliez à Galati, où vous pouvez rester aussi longtemps que vous le souhaitez. L'air natal et les soins maternels vous feront certainement du bien».

Je suis resté encore quelques jours à Messine, pendant lesquels le Père se mettait personnellement au courant de mon état de santé et des traitements que je recevais. Puis je suis allé à Galati, où je suis resté quatre jours. En rentrant, le Père me dit: «Pourquoi êtes-vous revenu si tôt?». «Père, - ai-je répondu, - je me sens bien maintenant. Je mange et dors régulièrement».

Pas même une quinzaine ne s'étaient écoulées. Voyant le Père que j'allais mieux et qu'à Oria il y avait tant besoin de personnel aussi parce que le Père Palma avait dû s'absenter, après m'avoir recommandé comment je devais continuer à prendre soin de moi, il me laissa partir. Il m'a supplié de ne faire pas passer huit jours sans l'informer de mon état de santé. Il écrivit aussi une lettre au Père Palma lui disant de ne me tenir pas occupé trop pour la Communauté et de prendre particulièrement soin de ma santé.

161. Les sacrifices héroïques des Consœurs pour les Rogationnistes

Pendant longtemps, faute de personnel, la Maison masculine d'Oria a eu recours aux Filles du Divin Zèle. Celles-ci, avec un sacrifice vrai et héroïque, s'occupaient de la gestion du Secrétariat Antonien concernant la Maison masculine et pensaient également à l'approvisionnement en denrées alimentaires, avec relative préparation dans la cuisine. Elles-mêmes s'occupaient de la propreté et préparaient la lessive du linge. De plus, chaque jour, les Sœurs venaient de *San Benedetto* à *San Pasquale* pour travailler dans le jardin: elles sarclaient, plantaient, récoltaient et avec la recette elles faisaient vivre les Communautés des deux Instituts. Dans le même but, elles s'occupaient également des animaux.

⁴⁰ Ce type de dépression "effrayante" est à nouveau mentionné dans le n.188.

Le Père admirait les nombreux sacrifices des Sœurs et voulait que nous leur en soyons reconnaissants. Pour le reste, cette collaboration fraternelle n'a jamais donné lieu au moindre inconvénient.

Cependant, lorsque le Père Vitale est venu à Oria, il a commencé à ne pas bien voir la présence des Sœurs à *San Pasquale*, car il craignait que les jeunes et les religieux ne les rencontrent. Il ne pouvait alors supporter les travaux que les Sœurs faisaient dans le jardin, ni leur aide domestique dans la Maison. Cette conviction, qui découlait de sa façon de penser, était aussi fortement nourrie par certains de nos jeunes Religieux. Ceux-ci, sans expérience, poussés par un faux zèle et des idées préconçues, lui ont rempli la tête et lui ont fait entrevoir de dangereux fantômes. Moi aussi j'ai été impliqué dans cela, donc comme je le dirai, j'ai été fortement reprocher par le Père.

C'est ainsi que le Père Vitale, par deux fois, incita le Père à retirer les Sœurs de l'Institut masculin. Les deux fois, cependant, malgré les réticences du Père Vitale, il a dû les appeler à nouveau pour être Marthe à l'Institut San Pasquale.

À ce sujet, le Père s'est montré énergique et résolu, suggérant au Père Vitale de ne pas donner de poids aux rumeurs qui circulaient, car elles étaient l'effet des suggestions et des préjugés des jeunes, qui ne se rendaient pas compte des grands et nécessaires sacrifices des Sœurs pour la vie de la Maison masculine.

Puis je me souviens qu'une fois il m'a appelé et m'a dit: «Je ne comprends pas pourquoi vous vous êtes aussi laissé influencer par ces jeunes. Dites-moi: qu'avez-vous remarqué d'inapproprié dans l'aide que les Sœurs avec tant de sacrifices donnent à la Maison masculine? Qu'avez-vous vu? Qu'est-ce que les Sœurs ont fait de mal? Je ne sais pas comment vous pensez! Vous m'avez répété à maintes reprises les sacrifices qu'elles font pour cette Maison, et que, sans elles, beaucoup de choses, faute de personnel, n'auraient pu être faites. Maintenant, tout à coup, les Sœurs ici seraient inutiles, et elles sont indésirables et considérées comme insupportables. Quand elles étaient parties, vous pensiez chanter victoire! Ils vous ont nourri, vous ont habillé et nettoyé, et maintenant leur nom semble être abhorré par vous! Tout cela est de la vraie ingratitude, c'est une suggestion diabolique!

«Il est juste et il est bon que tout ce que nous pouvons faire soit fait sans l'intervention des Sœurs; comme, tout ce qui peut être fait par les Sœurs, il est juste qu'elles le fassent elles-mêmes, sans l'intervention du personnel masculin. Mais, toujours avec la prudence qui s'impose, lorsqu'un plus grand bien est prévu de l'entraide entre les deux Instituts, je ne vois pas pourquoi la collaboration devrait être refusée. Après tout, il semble que ce soit une exigence normale des Instituts masculins et féminins qui naissent habituellement ensemble comme s'ils étaient issus d'une naissance jumelle, de s'entraider».

Aussi à cet égard, voici une belle plaisanterie du Père. Un jour, j'étais avec le Père et le Père Palma dans notre fonds d'Oria, sur la colline appelée Monte S. Angelo, où le regard encadrait le magnifique panorama de la Ville, avec la Cathédrale, le Château médiéval et le Monastère de *San Benedetto*, siège de nos Sœurs. Le Père Palma, s'adressant au Père, a dit: «Qu'il est beau ce lieu avec cette vue magnifique et cet air pur! Oh, si notre Institut était là!». Et le Père immédiatement: «Que dites-vous, Père Palma? Dieu nous en garde! Certes, le Père Vitale nous ferait la proposition de la fermer, car d'ici nous pouvons voir *San Benedetto*, où se trouvent nos Sœurs, ou du moins il fermerait toutes les fenêtres de ce côté!».

De cette plaisanterie, on peut voir comment le Père considérait comme exagérées les craintes du Père Vitale concernant l'aide des Sœurs à la Communauté masculine. Il disait: «Cela ne semble pas vrai comment le Père Vitale est saisi par la peur des Sœurs. Bien qu'il soit très

docile à mes instructions, sur ce point il se montre têtu, à tel point que pour ramener les Sœurs à *San Pasquale*, j'ai dû agir d'autorité».

Cette contrariété du Père Vitale ne peut s'expliquer par quelque aversion pour les Sœurs, qu'il tenait plutôt en grande estime et vénération. Tout au plus, cela découlait d'une part d'une trop grande délicatesse de conscience, alors que d'autre part, à cette époque, l'aide domestique des Sœurs dans les Communautés masculines était peu utilisée, et il n'avait encore aucune expérience pratique des besoins de la Communauté, ayant-il vécu jusque-là dans la famille.

Plus tard, il s'est rendu compte qu'il avait été exagéré et lui aussi, en cas de besoin, a eu recours à l'aide des Sœurs pour les Communautés masculines.

162. Soldat à Palerme avec une recommandation pour le Père Messine

Alors que j'étais soldat à Palerme, le Père est venu me voir et m'a dit qu'il reviendrait pour faire examiner le Frère Mauro⁴¹, mon frère, qui était très malade, par un spécialiste de renommée internationale. En fait, après une vingtaine de jours, il est revenu. Le résultat de la visite fut qu'il n'y avait plus rien à espérer pour le Frère.

Le soir même, j'ai dit au Père que j'avais été transféré à Acireale, pour servir dans cet Hôpital. En entendant cela, le Père me répondit: «Il est donc bon que le Frère Mauro vienne avec vous jusqu'à Acireale, d'où il continuera jusqu'à Messine. Vous avez donc le temps de passer du temps ensemble. Au lieu de cela, je vais directement sur l'autre ligne, car je dois m'arrêter quelques jours à Patti».

Ayant appris plus tard que l'Hôpital d'Acireale occupait une partie du grand *Collegio Pennisi* des Jésuites, il me dit: «Il doit y avoir aussi un très bon ami à moi, un certain Père Mistretta. Nous nous connaissons depuis des années. Quand il pouvait me faire une faveur, il se prêtait toujours volontiers. Il est si bon: un Jésuite qui jouit de beaucoup d'estime. Je vais vous faire une note de présentation et de recommandation. Il pourra vous aider tant dans la partie spirituelle que dans tous vos autres besoins. Entretemps, je vous recommande de ne pas négliger la prière, et, dans la mesure du possible, pas même les autres pratiques de piété. Certes, il vous sera plus facile de pouvoir écouter la Messe tous les jours et de fréquenter les Sacrements. Essayez d'avoir un Père spirituel stable; avec autant de Jésuites là-bas, je pense que ce sera assez facile pour vous. Je suis sûr qu'à l'Hôpital, en contact direct avec les malades, vous aurez tous les soins possibles pour eux, non seulement pour remplir votre devoir militaire, mais bien plus comme devoir religieux. Vous pourrez faire tant de bien tant matériellement, en prenant bien soin de la santé des soldats malades, que spirituellement, en prenant soin du salut de l'âme. Comme exemple d'amour pour le prochain, Notre-Seigneur a donné ce que le Samaritain a fait pour le pauvre malheureux qui gisait blessé au bord de la route. Le Seigneur aime ce qui est fait aux malades, au point qu'il le considère comme se faisant à lui-même. Pour mieux démontrer cette vérité, il n'est pas rare que le Seigneur lui-même se manifeste visiblement chez les malades. Je vous recommande donc d'en prendre le plus grand soin».

Une fois à Acireale, il m'a été très facile d'apporter la note du Père au Père Mistretta, car, comme je l'ai dit, l'Hôpital fonctionnait dans une partie du grandiose bâtiment des Jésuites, tandis que l'autre partie continuait à fonctionner comme internat tant pour les internes comme pour les externes.

⁴¹ Cf. n. 90. Cette visite du Père à Palerme remonte à 1916.

Dès que je lui ai présenté la note, il s'est exclamé avec un sentiment de joie: «Oh, le très cher *Père Francia!* Il y a longtemps que je n'ai vu ce saint homme, ce héros de la charité! Je le connais si bien. Grâce à son immense foi et à sa charité il put poursuivre les Œuvres qu'il avait fondées. Je le sais parce que d'une manière ou d'une autre je l'ai suivi à Messine pendant de nombreuses années. Je suis très heureux que vous apparteniez à son Institut, dont le but est excellent à tous points de vue, tant pour la prière continue qui s'élève dans l'Institut pour obtenir du Seigneur de bons prêtres pour l'Église, que pour l'œuvre de charité envers les orphelins et les pauvres dans le besoin».

Et il a continué à me dire: «Quand vous avez besoin de quoi que ce soit, dans tout ce que je peux, je serai à votre disposition. Je viens souvent à l'Hôpital. J'ai de bonnes relations avec le Directeur et avec les autres officiers. Quand vous en aurez besoin, ou téléphonez-moi, ou vous pourrez venir me chercher à l'internat. Pour la Messe, vous pouvez descendre à notre Chapelle. La célébration commence à 5h30. Il est bon d'aller rendre hommage à S.E. l'Archevêque. Il est si bon et il tient à ce que les Prêtres et les Religieux qui servent dans cet Hôpital soient vus par lui et entretiennent de bonnes relations. Il vaut mieux aller le trouver au Séminaire, où l'on a plus de satisfaction».

J'ai dit: «Comment puis-je me présenter?». Il a répondu: «Aucune présentation n'est nécessaire. L'Évêque est très démocrate et affable. Il reçoit tout le monde. En tout cas, maintenant j'appelle le Recteur du Séminaire pour lui dire que, comme vous aurez la possibilité, vous irez présenter vos respects à Son Excellence».

163. Avec Mgr Aristide Évêque d'Acireale

Quelques jours après avoir été transféré de Palerme à Acireale (Catane), pour servir dans cet Hôpital militaire, j'ai été reçu par S.E. Mgr Aristide, Évêque de la petite ville. Comment il a appris que j'appartenais à l'Institut du Chanoine Hannibal Marie Di Francia, il m'a dit: «Je suis très content. J'ai eu le plaisir de connaître personnellement votre fondateur. J'avais déjà entendu parler de lui comme d'un prêtre plein d'une bonté et d'une sainteté exceptionnelles; un homme tout de Dieu, dévoré par le zèle de la gloire de Dieu et du bien des âmes; en particulier fervent apôtre de la prière pour obtenir les saintes vocations à l'Église et opérateur de la charité. J'avais une grande envie de le rencontrer.

Enfin, il y a plusieurs années, il est venu me voir pour m'inviter à m'inscrire à la Sacrée Alliance avec la célébration d'au moins une Messe par an, et à m'accompagner dans les prières qui se déroulent dans ses Instituts.

«Il m'a parlé avec une telle compétence et une telle ferveur de l'excellence, de l'utilité et de la nécessité de la prière pour obtenir de bons Ouvriers, que j'ai, je dois l'avouer, était confus, n'y ayant jamais autant réfléchi. Et donc non seulement j'ai adhéré volontairement à la Sacrée Alliance, mais je lui ai demandé d'établir lui-même une journée où je pourrais rassembler les Prêtres du Diocèse, afin qu'il puisse leur donner une conférence sur cette prière, élucidant la pieuse union sacerdotale. Je lui ai également demandé d'apporter d'autres imprimés et d'autres prières, afin d'introduire la récitation dans le Diocèse et au Séminaire.

«On a établi un jour, et il est venu ponctuellement, et a parlé aux Prêtres avec un tel zèle et une telle efficacité que certains ont dit: "C'est presque comme une révélation pour nous". Bon nombre de Prêtres s'enrôlèrent dans la Sacrée Alliance ce même jour. Il a également parlé de la Pieuse Union, celle qu'on appelle la Rogation Évangélique, pour tous les fidèles, afin que surtout les Curés puissent l'introduire et la cultiver dans les communautés locales».

Puis il a dit: «Ce jeune est un religieux appartenant à l'Institut du Chanoine Hannibal Marie Di Francia de Messine. Quand il viendra au Séminaire, traitez-le comme l'un des nôtres. Je pense qu'il sera un bon exemple pour les clercs. En fait, s'il est obligé de prier pour que le Seigneur envoie de bonnes vocations, je pense qu'il doit se sentir plus engagé à préserver et à développer les vocations qui se trouvent déjà au Séminaire».

Ils m'ont assigné une place dans l'étude de la section des adultes, avec lesquels ordinairement je aussi me promenais. Il n'a pas fallu longtemps pour savoir à quel point l'Évêque était bon, pieux et zélé, et à quel point il était vraiment démocrate et simple, comme on me l'avait dit. En dehors du temps qu'il passait à l'Épiscopat pour les audiences nécessaires, le reste du temps, lorsqu'il était au siège, il le passait au Séminaire. C'était sa joie d'être toujours disponible pour les clercs. Il mangeait avec eux, dans le même réfectoire. Le clergé de cette époque était vraiment exemplaire à tous égards. Le Séminaire était le milieu idéal pour la formation cléricale, spirituelle et culturelle.

Les jeunes avaient tous une très haute opinion de notre Père. Ils l'estimaient vraiment comme un homme de Dieu et du prochain. Prêtres et clercs entendaient volontiers parler de lui et de notre Institut. Je me souviens qu'aucun Prêtre, invité par moi à s'inscrire dans la Sacrée Alliance, n'a refusé. Presque tous les Séminaristes et bien d'autres ont adhéré à la Pieuse Union. Les Séminaristes puis promettaient qu'ordonnés Prêtres, ils auraient adhésés à la Sacrée Alliance.

Le dimanche, tous les théologiens, en nombre assez important, se rendaient dans les différentes Paroisses et Églises de la ville et des faubourgs, pour faire le catéchisme. Moi aussi j'allais avec l'assistant de la section des adultes, un certain Angelo Calabretta, si bon, qui avait déjà terminé ses études et n'a pas pu être ordonné par manque d'âge.

Certains de ces clercs qui allaient au catéchisme m'apportaient parfois des listes d'inscrits à la Pieuse Union. Nous étions de très bons amis avec le clerc Calabretta. Il était tellement bon et intelligent. Ordonné Prêtre, comme il me l'avait promis, il s'enrôla dans la Sacrée Alliance. Il a ensuite été nommé Recteur du même Séminaire à Acireale.

Avant qu'il ne soit ordonné prêtre, j'avais quitté Acireale, parti pour le front. Quand Calabretta a appris qu'un certain Drago était tombé sur le champ de bataille, il a cru que c'était moi. Au lieu de cela, il était mon frère: Frère Mansueto. Il eut aussitôt soin d'offrir une de ses premières Messes en suffrage pour mon âme, comme il me le dira lui-même plus tard. Il n'apprit le malentendu qu'en 1933, lorsqu'un de nos anciens élèves entra dans ce Séminaire dont il était Recteur.

Plus tard, Calabretta a été consacré Évêque et affecté au Diocèse de Noto. Même en tant qu'Évêque, il a toujours m'a maintenu son ancienne amitié.

164. À l'Hôpital d'Acireale

Après un certain temps que j'étais à Acireale pour faire mon service militaire dans cet Hôpital militaire, il m'est arrivé de devoir accompagner un malade à l'Hôpital de Messine. À cette occasion, j'ai eu deux jours de repos. À Messine, j'ai rencontré le Père, qui s'est montré très amical et attentionné. Il m'a demandé comment j'étais à l'Hôpital. Je lui ai répondu: bien, tant pour la partie spirituelle, puisque j'avais toutes les possibilités de mener à bien mes pratiques de piété, que pour la partie matérielle, puisque rien ne me manquait. Je lui ai dit que j'aimais la vie de l'Hôpital parce qu'on pouvait faire beaucoup de bien au corps et à l'âme des

pauvres soldats malades, qui en avaient tant besoin, d'autant plus qu'il n'y avait pas de Sœurs et que tout était confié aux militaires.

J'ai lui mise fait part de l'accueil que m'a réservé le Père Mistretta, après avoir lu sa note de présentation et de recommandation, et comment il se mettait à ma disposition pour tout ce qui pourrait m'être utile. Le Père hocha la tête: «Ce Jésuite est si bon. Il est aussi une puissance. Quand il a pu m'aider, il m'a aidé très volontiers, surtout dans les premiers jours de la fondation». Je rapportai au Père comment, sur les conseils du Père Mistretta, je m'étais présenté à Mgr Aristide qui, me sachant appartenir à notre Institut, m'avait paternellement accueilli, enthousiasmé par notre mission à des buts hautement religieux et assistanciers: parce que il ne peut y avoir une autre but plus beau, plus utile et plus efficace pour le Royaume de Dieu, comme celui de la prière pour obtenir de bons prêtres pour la Sainte Église.

Je racontai encore comment l'Evêque m'avait dit de le connaître et qu'il se souvenait encore de l'enthousiasme pour celle conférence que le Père avait donnée aux Prêtres de son Diocèse sur la prière pour obtenir de bons Ouvriers, la Sacrée Alliance, la Pieuse Union et les effets bénéfiques qui furent obtenus. Et le Père me dit: «Un des miracles les plus sensationnels que la divine Providence opère à l'égard de nos Instituts est celui de ne pas laisser voir nos misères. Que sommes-nous? Rien. Qu'est que c'est notre Congrégation? Juste un germe qui surgit dans la Sainte Église. Une très petite chose parmi les nombreuses institutions glorieuses qui existent partout dans le monde. Juste quelques Religieux qui ont encore besoin d'organisation et de stabilité. Pourtant, pour son but d'obtenir de bons Ouvriers pour la Sainte Église, elle apparaît aux yeux des autres comme une chose très précieuse. Qu'est que sont les quelques orphelins que nous gardons accueillis, et qu'encore ont besoin d'organisation? Et pourtant, le nom des Orphelinats Antoniens est déjà tant connu».

J'ai aussi dit au Père que j'avais encore beaucoup de temps libre et que je le passais habituellement au Séminaire, où j'étais traité comme l'un des séminaristes et j'avais tout le confort de lire et d'étudier. La bibliothèque était aussi à ma disposition. Le dimanche, j'allais moi aussi faire le catéchisme avec les séminaristes, et ils m'aidaient avec beaucoup de zèle à répandre la Sacrée Alliance et la Pieuse Union de la Rogation Évangélique. J'ai présenté au Père la liste de bon nombre de Prêtres inscrits à la Sacrée Alliance et d'autres listes de fidèles qui avaient adhéré à la Pieuse Union dans diverses paroisses et aussi dans les hôpitaux.

Le Père a observé: «Quand on veut travailler, on peut travailler pour la Congrégation et pour les âmes partout, à la fois par le bon exemple et par le travail. La Sacrée Alliance et la Pieuse Union, si elles sont cultivées comme il se doit, sont deux moyens très efficaces pour répandre le Commandement divin de Jésus parmi le clergé et parmi les fidèles. Nous devons essayer de maintenir toujours vivantes ces deux belles institutions dans le Congrégation et propagez-les autant que possible. Pour cela vraiment Frère Giuseppe est très zélé».

Puis revenant au discours sur l'aide que le Père Mistretta m'avait apportée, je dis au Père qu'entre autres il m'avait libéré de 15 jours de prison rigoureuse et 30 de peine simple. C'est le maximum qu'on puisse donner dans l'armée, après quoi on se retrouve devant le tribunal militaire».

Le Père m'a demandé ce que j'avais fait. J'ai répondu: «Voilà ce qui m'était arrivé: un matin, alors que j'étais en service, un militaire s'est présenté à l'hôpital avec une base d'hospitalisation dans laquelle il y avait un diagnostic assez sibyllin. J'ai téléphoné à l'officier de garde et lui ai lu le diagnostic. Il m'a dit de le recevoir et de lui attribuer un lit dans le service médical où je travaillais. Avant la visite médicale générale, je lui ai mis le thermomètre comme tout le monde. Le thermomètre marquait plus de 39 degrés. Et alors j'ai écrit sur la petite

ardoise. Mais, quelle fièvre? Cet escroc n'avait fait que frotter le thermomètre sous les couvertures...

Entre-temps, le directeur de l'hôpital, un certain colonel Natale, reçut une lettre anonyme, dans laquelle il était dit que ledit militaire n'était pas du tout malade, mais qu'il avait passé un accord avec les infirmiers de l'hôpital. Il avait glissé un gros pot-de-vin dans leurs mains, obtenant en échange de se faire passer pour une personne infirme, rester en hôpital et ne partir pas pour la zone de guerre.

Au bout de moins d'une demi-heure, le colonel, furieux, se précipita dans la salle et examina attentivement le soldat accusé. Ne trouvant rien du tout, il le fit sortir du lit, lui fit enlever sa chemise, et lui-même lui posa le thermomètre, qui naturellement n'indiquait pas un dixième de fièvre. Il a immédiatement donné l'ordre de le faire sortir de l'hôpital avec une proposition de punition. Alors il a voulu savoir qui avait triché aux cartes, il m'a appelé et, furieux comme il était, après m'en avoir dites de toutes les couleurs, il m'a infligé la sévère punition. Ceux qui étaient présents, y compris les malades, furent très bouleversés. Mon chef de service a essayé de m'excuser et de me défendre. L'adjudant-major a fait de même plus tard. Inutile: le colonel est resté catégorique.

Seul le Père Mistretta pouvait intercéder, jouissant d'un ascendant unique sur le directeur irrité. On téléphona alors au Père Mistretta, qui se rendit chez le colonel et lui dit poliment qu'il avait entendu parler de ma punition, et le pria de la suspendre, garantissant qu'il ne me considérerait pas comme une personne capable d'une telle manque. Alors il l'a convaincu de m'appeler, pour savoir comment les choses s'étaient passées. En fait, ils m'ont appelé et, en présence du directeur et du Père Mistretta, j'ai commencé à raconter l'histoire. Cependant, j'ai vu que le colonel était très sceptique. Alors le Père Mistretta intervint poliment: «Je connais Drago intimement. Tous ceux qui le connaissent parlent en bien de lui pour le service qu'il rend à l'hôpital. Je suis sûr qu'il n'a pas manqué. Il fut aussi élevé par le Chanoine Di Francia de Messine, mon très cher ami, dont nous avons quelquefois parlé, qui me le recommanda tant. Je le répète, ce n'est pas un jeune capable de commettre un tel crime. Vous me ferez mal paraître avec cet ami à moi, comme si je ne me suis pas soucié de lui».

Puis, d'un ton plaisant et ingénieux il ajouta: «Monsieur le directeur, si on ne peut rien faire du tout, je suis prêt à faire quelques jours de prison pour lui, pour qu'ainsi je puisse me reposer un peu. Je ne veux juste pas être privé de quelque votre visite...». Le colonel sourit et répondit: «Ce serait bien d'apprendre que le Père Mistretta est en prison, puni par le colonel Natale! Ils me lyncheraient». Le Père Mistretta avait gagné; alors il m'a dit: «Remerciez le directeur et partez, et ne laissez plus les soldats vous tromper. Soyez intelligent!». Et le colonel, plaisantant: «Vous n'avez pas à remercier moi, mais le Père Mistretta qui a bien voulu aller en prison à votre place». Le récit terminé, le Père dit: «Je dois écrire une lettre de remerciement à la fois au Père Mistretta et à S.E. l'Evêque pour tant d'intérêt qu'ils ont pour vous».

165. Du *Carso* en licence à Messine

Après environ six mois que j'étais dans la zone d'opération, sur le *Carso*, j'ai eu 20 jours de congé y compris le trajet qui, devant le faire dans un wagon à bestiaux, entre les allers-retours, nécessitait plus de 5 jours. À Messine, j'ai trouvé le Père qui m'a accueilli très paternellement. Ma pensée était de dire au Père que j'avais besoin d'un nettoyage radical, car j'étais chargé d'insectes que je déposais partout où j'étais assis. Comme il n'y avait pas de possibilité dans l'Institut de passer par un bain vraiment régénérant, comme il le fallait, le Père me fit accompagner à un bain public par un ouvrier, un certain Previo.

Alors qu'on s'apprêtait le nécessaire pour me changer d'habit, le Chanoine Celona me regardait comme un pestiféré. Le Père, au contraire, me dit de ne pas trop m'inquiéter, ajoutant qu'aux premiers jours de la fondation de l'Œuvre, dans le Quartier Avignone, depuis plusieurs années ces insectes étaient pour lui comme une des plaies d'Égypte, de sorte que pour se libérer, il avait dû adresser une série de prières spéciales à Saint Joseph Labre.

Il a alors dit à l'homme qui m'accompagnait à la salle de bain d'apporter à l'Institut féminin toutes les robes que je devais déposées et de les remettre directement à la Supérieure. En même temps, il téléphona à la Sœur, lui disant que tout ce linge devait être bouilli et nettoyé comme il convenait. En revenant de la salle de bain, le Père s'est personnellement occupé de me laisser trouver un bon déjeuner. Il est alors devenu curieux des raisons de tous ces insectes sur moi. J'ai répondu qu'en raison d'un manque absolu de propreté, tous ceux qui se trouvaient dans la zone d'opération, y compris les officiers et les généraux eux-mêmes, en avaient... une bonne portion. Il semblait que le vent les ait dispersés partout, il y en avait tellement. Et l'explication est simple: surtout dans le *Carso*, il n'y a pas d'eau du tout. L'eau est distribuée en gouttes et pour boire uniquement. Ils la transportent, dans la mesure du possible, avec des citernes ou avec des tonneaux ou avec des outres chargées sur les montures.

Il arrive donc que dans les avant-postes on passe trois ou quatre jours sans une gorgée d'eau. Alors, quelle propreté peut-on y avoir? Il arrive que vous portiez le même sous-vêtement pendant deux, voire trois mois d'affilée, jusqu'à ce que vous alliez dans les arrières du front pendant quelques jours pour vous reposer, et peut-être qu'il y a la chance d'un ruisseau ou d'un canal d'eau. Alors ces pauvres haillons s'y plongent tant bien que mal et on tente de retrouver un semblant de dignité.

Le Père m'a posé des questions sur la santé. Je lui ai dit: «Cela ne semble pas vrai, elle est excellente. Avec tant de privations, avec tant de pénurie, avec tant d'efforts et de peur, exposé dehors au froid et au gel, en six mois environ, je n'ai eu qu'un seul rhume. On ne peut pas tout simplement expliquer comment on peut se sentir si bien, même en pensant à comment et à ce qu'on mange!».

Alors le Père m'a interrogé sur les dangers. À leur sujet, j'ai répondu que même si nous, chargés de la santé, n'allions pas dans les tranchées, cependant, lorsque nous étions obligés aux positions avancées, nous étions non seulement sous le feu des canons, mais aussi des fusils et des mitrailleuses. À ce moment, le Père hésita sur des pensées plus sereines: «Savez-vous qu'est que ce que je vous dis? Pour l'instant allez-vous reposer, vous devez certainement être fatigué; puis nous continuerons à parler. Maintenant je viens voir comment ils ont préparé votre chambre».

À ce moment, le Chanoine Celona, l'Archiprêtre Père Celeste de Galati Mamertino, qui était à Messine pour faire son service militaire, et le Frère Placido entrèrent. Le Père a demandé au Frère s'il avait mis un matelas de laine sur le lit qu'il m'avait préparé. Celui fit comprendre qu'il avait placé matelas de paille. Alors le Père commanda celui en laine, le meilleure qu'il y avait dans la Maison, en le retirant, si nécessaire, des autres Confrères, en commençant par lui-même.

J'ai minimisé que le matelas de paille était déjà un luxe, plutôt un rêve, habitué que j'étais à la terre nue en plein air sous un ciel glacial. Au lieu de cela, le Père a insisté sur le matelas en laine. Le Chanoine Celona à cela opposa de subtiles insinuations: «Puisqu'il y est habitué, il n'y a pas besoin de le noyer dans de l'ouate...». Mais le Père, plus résolument dévoué à la charité, rétorqua: «Précisément parce qu'il s'y est habitué par la privation, il a le plus grand droit d'avoir un matelas de laine: nous avons le devoir de le donner à lui, même s'il faut faire

un sacrifice personnel». L'Archiprêtre de Galati intervint en souriant: «Le Révérendissime a raison». Et l'affaire s'est terminée par un net échec pour Celòna.

Après le repos, le Père m'envoya chercher et me dit: «Continuons le discours précédent. Comment se passent les pratiques de piété? Messe, Communion, Confession, avez-vous la commodité de pouvoir y fréquenter?». J'ai répondu: «Quand on est en zone d'opérations, parfois je dois rester une semaine, une quinzaine, voire plus sans pouvoir recevoir la Communion».

Le Père reprit: «Comme, comment? N'y a-t-il pas un aumônier dans la section?». «Oui, il y en a, - ai-je répondu, - et c'est excellent à tous égards. Il est actif, zélé, circule toujours non seulement dans les différents postes de pansement, dispersés sur des dizaines de kilomètres, mais va aussi dans les tranchées pour aider, reconforter, confesser et distribuer la Communion aux soldats en premières lignes. Dans la section, composée de plus de 300 unités, il y a aussi ordinairement une quinzaine de prêtres, mais ceux-ci ne sont pas chargés de l'assistance spirituelle. Ils sont utilisés pour les services communs, comme tous les autres soldats, pour transporter les blessés de jour comme de nuit, exposés à tous les dangers et privations. En pratique, il pouvait arriver qu'à certains endroits il y ait plusieurs prêtres, et à d'autres aucun. Là où il y en avait, dans certaines limites, ils pouvaient spontanément exercer leur ministère sacerdotal. Si, en revanche, ils manquaient, parfois les blessés mouraient même sans les derniers secours de la religion. La Messe est occasionnelle. Ce n'est que parfois, lorsque l'aumônier portant l'autel portatif passe, que les prêtres parviennent à célébrer avec beaucoup de difficultés et de dangers.

«À ce propos, je me souviens qu'un très bon prêtre de la section, après environ quatorze jours sans Messe, creusa un fossé, le recouvrit d'une toile de tente, et y descendit pour célébrer, et moi j'étais allongé sur le sol comme un enfant de chœur. Cependant, le froid était tel que le vin gela dans le calice, et pour le boire il a dû le casser avec un canif».

Le Père m'a demandé: «Le vin dans le calice était-il gelé avant ou après la consécration?». J'ai répondu: «On ne l'a pas pu savoir; le célébrant s'en est rendu compte avant de le boire». Un autre, qui célébrait la Messe en plein air, a été atteint mortellement alors qu'il faisait la dernière ablution». Le Père, comme terrifié, dit: «Dieu merci, il avait fait la Très-Sainte Communion et les Espèces Sacrées ne furent pas perdues. Cela lui est servi tout comme le Viatique pour aller au Paradis. Le prêtre est-il puis mort?». «Oui, il n'est même pas arrivé à l'hôpital».

Continuant donc à parler, je racontai l'incident suivant qui m'arriva à ce période-là. J'étais dans un poste avancé de pansement. Nous étions huit soldats et un caporal. Parmi les blessés, il y en avait un mourant qui n'a pas pu être transporté, car sa mort aurait été accélérée. Le mourant, conscient de son état, demanda avec insistance à se confesser. Sachant qu'à un autre poste de pansement, à environ trois kilomètres, il y avait deux prêtres en service, j'ai demandé au caporal si je pouvais aller en chercher un. Le caporal a répondu que je ne pouvais pas quitter mon poste. Si je voulais vraiment y aller, c'était à mes risques et périls. Si, pendant que j'étais absent, l'inspection était passée, il aurait répondu que j'étais absent depuis peu de temps et qu'il ne savait pas où.

En effet, l'inspection passa et le sergent-major attendit un peu; mais puis, voyant que je ne revenais pas, il dressa un procès-verbal piquant d'abandon de poste. Peut-être même en a-t-il profité, car on savait qu'il était anticlérical. Au bout d'un moment, j'étais de retour avec un prêtre qui a eu juste le temps de confesser le mourant, de le reconforter et de l'aider dans son agonie.

Le caporal m'a informé de l'inspection et du rapport fait. Deux jours plus tard, j'ai été convoqué à la direction, où j'ai été informé de la pénalité de quinze jours de rigueur. C'est-à-dire que je devais rester quinze jours dans les tranchées, jour et nuit, à découvert et sous le feu de l'ennemi. J'ai essayé d'entrer en contact avec le directeur qui était un lieutenant-colonel juif, pour lui expliquer la raison de mon éloignement de mon poste, mais je n'y ai pas été autorisé. Cependant, la Providence est venue à mon aide. Au bout de quelques heures, l'aumônier qui avait disparu depuis plusieurs jours, toujours en déplacement pour son ministère, est arrivé dans la direction.

L'aumônier était un jeune et bon avocat issu de la haute aristocratie. On disait qu'il était comte. Il avait été ordonné prêtre quelques années avant la guerre. Il jouissait d'une grande estime, tant des soldats que des officiers, pour ses qualités et son zèle infatigable. Surtout le Général de Division, il l'aimait beaucoup, comme un frère. Cependant, le colonel, directeur de la section, en vrai juif, vis-à-vis de l'aumônier, se comportait en apparence solidaire, mais mâchait amèrement. J'ai tout raconté à l'aumônier, qui m'a dit: «Vous priez et ne vous inquiétez pas, je m'en occupe sérieusement».

Tout d'abord, il a essayé de démanteler le colonel et de me faire retirer la punition, en donnant des raisons très valables. Mais l'officier était catégorique. Alors il recourut au général, qui, après avoir entendu le fait, bien illustré par l'aumônier, écrivit aussitôt au colonel un ordre régulier d'ajourner la peine jusqu'à un examen plus approfondi de l'affaire.

Et l'affaire, au bout de quelques jours, grâce à l'incomparable compétence de l'aumônier, fut résolue positivement: mon geste ne constituait pas un abandon de poste, mais il devait être considéré, globalement, comme une continuation de service, puisque j'avais laissé l'endroit pour satisfaire un juste exigence du blessé. J'ai donc été épargné de la punition. Ce fait eut une certaine résonance parmi les prêtres militaires qui se trouvaient dans la section, et aussi un effet pratique. En fait par la suite, leur ministère a été pris en considération plus sérieusement.

Le Père s'est exclamé: «Dieu merci! Que de dégâts la guerre fait à l'âme et au corps! Destructeurs! Souffrance! Mort! Péchés! Corruption! Et pourtant, il y a peu de prière et pas de pénitence afin que ce fléau cesse!».

166. Rogationnistes pour la formation et la direction dans les Séminaires

À Oria, nos Religieux, qui fréquentaient le Séminaire épiscopal, s'attirèrent bientôt l'admiration de tous, y compris de l'Evêque, tant pour leur bonté que pour leur étude et leur sérieux, à tel point que, dans le Séminaire dépourvu de préfet pour les séminaristes, l'Evêque nous supplia de pouvoir en avoir un à nous pour ce délicat office. Je me suis permis de soulever des difficultés pour plusieurs raisons. Lorsque le Père l'apprit, il me dit plutôt qu'il était très convenable d'accepter la demande de l'Evêque. Et en effet, un certain Frère Recuperato Segate, originaire de la Vénétie, est allé préfet au Séminaire.

Le Père dit: «Nous devons remercier l'Evêque pour cet acte de confiance qu'il nous témoigne. Pour nous, il s'agit d'avoir une garantie supplémentaire pour nos jeunes qui fréquentent le Séminaire, puisqu'il y en a un des nôtres là-bas qui règle en quelque sorte les relations avec les séminaristes. Cependant, c'est surtout une tâche profondément inhérente à l'esprit et au but de notre Congrégation. Elle a l'obligation non seulement de prier le Seigneur d'envoyer de bonnes vocations, mais aussi de coopérer à leur conservation, garde et formation. Ce serait une grande fortune pour la Congrégation si elle pouvait avoir du personnel disponible et préparé à travailler dans les Séminaires épiscopaux, non seulement comme préfets, mais

aussi comme pères spirituels, professeurs et recteurs. Souvent, ces offices sont exercés par des Jésuites, des Missionnaires de Saint-Vincent et d'autres. À plus forte raison devrions-nous avoir le devoir de les assumer nous, puisqu'il s'agit de tâches inhérentes à notre quatrième vœu religieux.

«Le Séminaire est le lieu où la sacrée vocation sacerdotale doit être développée et sauvegardée. Nulle part ailleurs, donc, n'est-il aussi indiqué et, en même temps, aussi efficace, pour insuffler aux jeunes l'esprit de la prière rogationniste, comme dans les Séminaires. En effet, si les séminaristes ont appris cet esprit de prière dans leur jeunesse, à leur sortie, ils l'apporteront dans leur apostolat et le communiqueront à de nombreux autres, devenant ainsi apôtres du Rogate. Ce serait aussi un grand moyen d'accroître la Sacrée Alliance et de répandre la Pieuse Union de la Rogation Evangélique».

Et il ajouta encore: «Ce serait une excellente occasion de faire connaître la Congrégation, car les Prêtres formés par nous, presque naturellement, aux diverses occasions, parleraient de nous, c'est-à-dire de la Congrégation. En attendant, nous devons prier le Seigneur, afin que ce jeune homme qui entre en contact avec les séminaristes reste toujours bon et exemplaire, sinon il y aurait un effet complètement inverse, il nuirait beaucoup aux séminaristes et déshonorerait la Congrégation».

167. On voit clairement que l'Œuvre est de Dieu

Le premier cours d'exercices spirituels proprement dits fut prêché à Oria, après la Première Guerre mondiale, par un certain Père Celebrano S.J. C'était un homme tout de Dieu, d'une grande culture, d'une grande expérience et d'une profonde vie intérieure, et il est aussi venu à nous avec la renommée d'avoir été le confesseur du Pape.

Ces exercices ont été inoubliables et ont laissé un très doux souvenir en chacun de nous. Nous ne nous lassions jamais de l'écouter même si ses instructions et ses méditations étaient assez longues. Ils se sont toujours écoutés avec beaucoup d'attention et d'intérêt. Il a su s'adapter à merveille, tant lorsqu'il s'adressa aux Religieux que lorsque, pendant quelques jours, il s'adressa aux aspirants, puis plus tard aussi aux orphelins. Après nos exercices, il a voulu rester encore trois jours pour faire lui-même une retraite. Il était vraiment exemplaire dans son recueillement et son esprit de dévotion.

Le Chanoine Chirico, Pénitencier de la Cathédrale, notre hôte, rencontrant ce Jésuite, lui fit remarquer comment la main de Dieu régnait sur notre Maison, où arrivait quotidiennement tant de divine Providence qu'elle suffisait non seulement pour l'entretien des deux Communautés, mais aussi pour les nombreux travaux en cours et pour la charité qui était faite chaque jour à de nombreux pauvres et nécessiteux.

Le Père Celebrano a répondu: «Pour moi, le plus grand miracle n'est pas tant l'abondance de la Providence divine, que de voir comment tant de discipline, tant de concorde et un esprit de sacrifice peuvent régner dans la Maison, sans un personnel religieux adéquat. C'est pour moi un vrai miracle. C'est évident que cette Œuvre appartient à Dieu, qui récompense ainsi la grande foi et la charité de son serviteur le Chanoine Di Francia. J'ai eu le plaisir de le connaître personnellement, il y a bien longtemps à Rome, et j'ai eu l'impression de me trouver devant l'un des plus grands apôtres soit de la prière pour obtenir des saints et de nombreux Prêtres pour la Sainte Église, et de la charité envers les orphelins et les pauvres. Même mes Confrères qui le connaissent m'ont toujours parlé avec beaucoup d'enthousiasme. Mais maintenant que j'ai vu cet Institut, je suis de plus en plus convaincu que cette Œuvre devra

appartenir à Dieu et le Fondateur devra être un de ces saints vraiment extraordinaires qui de temps en temps le Seigneur envoie dans son Église. Je dois avouer qu'au cours de nombreuses années d'expérience et d'apostolat, je n'ai jamais trouvé d'Institut comparable à celui-ci, tant pour l'esprit religieux que pour la moralité des garçons. J'ai vu comme ils prient bien, comme tous s'approchent de la Très-Sainte Communion avec tant de dévotion». Quand le Chanoine Pénitencier me disait ces choses, il séchait ses larmes.

J'ai eu l'occasion d'en parler au Père, qui déclara: «Nous devons remercier la bonté infinie de Dieu pour cette grâce qui daigne régir et gouverner notre très petite Œuvre. J'en ai fait l'expérience maintes fois depuis les premiers instants de la Fondation. Cela montre que l'Œuvre est sienne et que ce ne sont pas les hommes qui la font, mais lui-même. Nous voyons comment, moins il y a de capacité humaine de notre part, plus la main de Dieu devient évidente et se manifeste».

168. On l'appelait *le Bon Père*

En 1947, j'étais dans notre Maison Mère à Messine. J'ai vu fréquemment les Petites Sœurs des Pauvres venir demander de l'aide pour les nombreux pauvres hospitalisés dans leur Institut, qui était vraiment bien tenu. Chaque fois qu'elles venaient, on leur donnait toujours de l'argent, et souvent aussi des vivres, des abondants linge et vêtements qu'alors nous venaient d'Amérique. Au bout d'un certain temps, les voyant ne plus venir, on soupçonna que les concierges les avaient maltraitées. Il fut donc décidé d'envoyer à leur Institut ce qui était ordinairement donné, avec une note adressée à la Supérieure, dans laquelle il était dit que nous ne pouvions pas nous expliquer pourquoi les Sœurs n'avaient pas été vues depuis longtemps.

Le lendemain, les deux Sœurs habituelles vinrent avec une lettre de la Supérieure, dans laquelle elle remerciait pour la généreuse charité et expliquait la chose. Les Sœurs n'étaient plus venues pour ne pas être indiscrettes en demandant, et parce que, à cette époque, la Providence pour leurs pauvres n'avait pas manqué. Les Sœurs puis ajoutèrent verbalement: «Nous considérons la Maison du *Père Francia* comme la réserve de la Providence. Nous venons au moment où nous en avons le plus besoin, sûrs d'être aidées».

L'une des Sœurs susmentionnées était assez âgée, et elle se présentait si humble et si édifiante, qu'elle jouissait de la vénération dans la ville où elle exerçait cet office par beaucoup, ne se souciant d'aucun sacrifice. On disait qu'elle appartenait à une famille de la plus haute aristocratie française. En effet, on disait qu'elle était proprement une marquise. C'était de très peu de mots. Cette fois, cependant, elle est restée longtemps avec moi et relâcha de précieuses déclarations:

«Je suis à Messine depuis de nombreuses années et j'ai eu la chance de connaître personnellement votre saint Fondateur. Je n'oublierai jamais la grande aide qu'elle a apportée à notre Institut, à tel point que, comme nous appelons la Supérieure *la Bonne Mère*, nous appelons-lui *le Bon Père*. Nous avons pour lui une profonde vénération. Il nous a vraiment aimés comme ses plus chères filles spirituelles en Jésus-Christ. Il avait plus que des soins paternels pour nous. Je ne vous dirai pas combien il faisait pour nos chers vieillards et vieilles femmes, il était clair que ce qu'il faisait pour eux, il le faisait poussé par tant de foi et de charité, comme s'il le faisait pour Jésus-Christ lui-même. Sa venue parmi nous nous a inspiré réconfort et courage dans notre office, plus qu'un cours d'exercices spirituels».

Parlant ainsi, elle essuyait ses larmes avec émotion. Et elle a continué à témoigner: «Il ne nous faisait même pas demandé de nous venir en aide. Souvent il nous envoyait en

abondance, tantôt des vivres, tantôt des vêtements, tantôt du bois, du charbon, etc. Lorsqu'il recevait des objets saisis ou donnés, il les envoyait une partie à notre Institut. Je me souviens qu'une fois il nous a donné un demi-ton pesant plus d'un quintal, et une autre fois un espadon entier. Quand nous venions dans son Institut, s'il était là, il nous accueillait avec joie, nous demandait ce dont nous avions besoin et donnait avec une grande générosité. Il nous amenait souvent des vieillards et des femmes ou des pauvres abandonnés, avec une gentillesse indescriptible. Nous, quand il nous les apportait et nous les présentés, nous faisons tous les sacrifices pour les abriter. C'était pour lui une excellente occasion de retourner à l'Institut pour rendre visite au nouveau accueilli, à qui il apportait d'ordinaire ce dont il avait besoin».

169. L'estime de Don Sturzo pour le Père et pour l'Œuvre

Dans les premières années des deux Maisons d'Oria, masculine et féminine, la Sous-Préfecture de Brindisi a envoyé une Commission pour inspecter nos Instituts. À l'Institut masculin y étais moi, qui n'ai pas su recevoir la Commission comme on se devait: c'était la première fois que, tout seul, me trouvait dans des pareilles circonstances.

Les choses n'allaient pas mieux à l'Institut féminin de San Benedetto. La Supérieure était absente et Sœur M. Ines était présente comme assistante, qu'on appelait alors, je ne sais pourquoi, avec le titre de Mère Vicair. La pauvre, aussi intelligente qu'elle soit et qualifiée en tant qu'enseignante, a été tellement impressionnée par ce genre de questionnement ponctuel qu'elle a commencé à s'égarer. Ainsi, lorsque lui ont demandé si l'Orphelinat était une institution morale, elle répondit: «Très morale!».

Le Père, en me racontant le fait, a ri et a commenté: «La pauvre! La confusion était telle qu'elle ne savait même pas ce qu'elle disait». Entre autres, il a dit que Sœur Inès n'avait pas fait honneur à Don Sturzo, tant courageux et grand homme d'État, qui l'avait envoyée à Messine pour être Fille du Divin Zèle. À ce sujet, - le Père a continué à dire, - savez-vous que Don Sturzo a montré qu'il avait une bonne conception de notre Œuvre?⁴² Malgré qu'il soit plongé dans la politique, il reste toujours un excellent prêtre et un ardent défenseur de la religion et des principes chrétiens. Comme je l'ai dit, bien qu'il soit plongé dans la politique, il nous a envoyé de nombreuses vocations féminines, ainsi que Sœur Inès. De temps en temps il se rendait à Messine pour leur rendre visite, il leur offrait des cadeaux. Quand ils lui écrivaient, il leur répondait par de jolies petites lettres et il ne manquait pas de les exhorter à être de bonnes Religieuses.

«Une fois, il est allé à l'Institut *Spirito Santo*, pour visiter celles de son pays comme toujours. Il arriva que les Sœurs, à cause d'un malentendu et d'une confusion de langues, le firent attendre environ deux heures. En bon homme d'État, il ne montra aucun signe d'impatience et, lorsqu'on s'excusa pour ce qui s'était passé involontairement, il répondit

⁴² L'estime de Don Luigi Sturzo pour le Père et son Œuvre prend une importance singulière. Elle émane d'un illustre homme d'État sicilien, qui connaissait à fond les maux de l'Italie et du Sud. Il en proposant le renouveau civil et moral des peuples du Sud (et pas seulement de ceux-là), il invoque l'avènement d'un nouveau clergé, configuré à la personne même du Christ, détachée des intérêts particularistes, incarnée dans la réalité sociale, qui est avant tout celle des plus petits. De plus, il fait remonter le retard méridional à l'absence d'une telle réforme cléricale, puisque les populations manquaient de guides spirituels, surtout depuis l'époque du philosophe des lumières Bernardo Tanucci, qui éloigna encore plus le clergé de ses engagements éthiques et religieux. À Don Sturzo s'associe un autre célèbre méridionaliste, Mgr Nicola Monterisi, Archevêque de Salerne, qui était aussi un promoteur convaincu de la Sacrée Alliance du Père. Pour ce qui a été dit ici, voir le discours de Don Sturzo sur la question méridionale. (Naples 18 février 1923), in G. DE ROSA – A. CESTARI, *La questione meridionale – Antologia di scritti e documenti*, Ed. Ferraro, Napoli 1970, pp.249-291.

calmement: «Ne vous inquiétez pas. Ce sont des choses qui peuvent arriver à n'importe qui. Si les soucis de la vie n'étaient que ceux-là ou ressemblaient à ceux-là, nous pourrions être heureux! Et il a continué à envoyer des vocations et à leur rendre visite chaque fois qu'il le pouvait».

Don Sturzo avait en effet une grande estime à la fois pour le Père et pour l'Œuvre. En fait, même pendant son exil aux États-Unis, sous le fascisme, il a continué à estimer et à aimer nos Œuvres. Je me souviens qu'en 1957 un ministre de la *Democrazia Cristiana* est allé visiter l'Institut des Filles du Divin Zèle à Rome. Je l'ai accompagné avec la Supérieure. Il a prononcé des mots d'admiration pour le Père et l'Œuvre, puis a ajouté: « Don Sturzo en était aussi très enthousiaste. Je me souviens que, lorsqu'il était encore en Amérique, j'ai écrit une brochure sur les œuvres sociales les plus récentes en Italie, et je lui en ai envoyé un exemplaire gracieusement. Il m'a répondu en me remerciant, mais a souligné que j'avais omis deux œuvres très importantes en Sicile: celle fondée par Chanoine Hannibal Marie Di Francia à Messine, et celle du Père Cusmano à Palerme».

Après la Seconde Guerre mondiale, Don Sturzo s'est intéressé à nous obtenir une contribution de l'État pour la construction de notre *Villaggio del Fanciullo* à Bari, et a également sollicité le déboursement de la somme totale pour la construction de l'actuel orphelinat «*Cristo Re*» à Messine. De plus, pendant plusieurs années, il envoya ses articles aux journaux de Messine, annonçant aux éditeurs que la rémunération relative reviendrait à notre Institut *Cristo Re*.

En 1951, à l'occasion du premier centenaire de la naissance du Père, on a pensé, en mémoire de lui, ouvrir un Orphelinat enfantin à Messine même, et à cette fin nous avons voulu acheter ce secteur surplombant notre Institut *Sant'Antonio*, entre *Via Aurelio Saffi* et *Via Ghibellina*. Le montant de l'achat était d'environ trente millions; quarante autres, cependant, étaient nécessaires pour les réparations, les adaptations et la surélévation. L'idée a été relatée à Don Sturzo, qui l'a trouvée excellente, en disant que ce serait encore un magnifique monument de charité, digne du cœur du grand Serviteur de Dieu. Il aurait volontiers pris soin de nous procurer la somme nécessaire. Cependant, il a observé que les enfants devaient être gardés par les Sœurs et non par les Religieux, et il a également ajouté d'autres petites nuances. Pour mieux éclaircir la chose, je suis allé lui parler directement à Rome. Il se montra si affable et m'a parlé avec tant d'enthousiasme du Père et de l'Œuvre. Il m'a dit qu'il connaissait bien et personnellement le Père, car entre autres, il l'avait entendu prêcher à Caltagirone, sa ville, et il était convaincu qu'il devait vraiment être un grand Serviteur de Dieu, un autre Saint Vincent de Paul, un second Don Bosco. Puis il scella ses louanges par ces mots : «Je ne vous dirai pas la dévotion qu'ils ont pour lui à Caltagirone. Mon frère Evêque a pour lui une estime sans bornes. C'est vraiment une gloire non seulement de la Sicile, mais aussi de l'Italie. Même aux États-Unis, j'ai entendu de très bonnes choses sur lui et ses Orphelinats, à tel point qu'ils envoient des dons de là-bas aussi; et moi aussi j'ai envoyé à plusieurs reprises ma modeste contribution. Ma secrétaire va souvent chez vos Sœurs, ici sur la *Circonvallazione Appia*, et parle d'elles de façon édifiante. Quant à la somme requise pour l'Orphelinat de Messine, envoyez-moi une demande en toutes lettres, en y joignant un devis détaillé, signé par un ingénieur. J'espère tout obtenir. En attendant, faites également prier les orphelins dans ce but».

Quand tout avait bien commencé et que l'issue de la procédure semblait presque certaine, certains ont eu l'imprudence de dire à Don Sturzo que le projet de l'Orphelinat pour enfants de Messine était une idée personnelle de ce Supérieur, non approuvée par la direction générale. Ainsi, la pratique s'est complètement estompée. Lorsque le Père Tusino, alors Supérieur Général, apprit cette intrusion imprudente et inopportune, il fut très contrarié, mais

n'envisagea pas de reprendre la pratique, à la fois parce que le temps s'était écoulé et que la chose était déjà compromise.

170. Il a bien fait de nous le dire

J'étais revenue à Oria après la Première Guerre mondiale, quand, un jour d'hiver, en me rendant au Séminaire, j'ai vu deux religieuses, Filles du Divin Zèle, quitter l'Église de Saint François et se diriger devant moi sur la même route. L'une d'elles était en proie à une toux si persistante qu'elle ressemblait à une véritable quinte de toux. J'en me donnais peine, jusqu'en ressentir un trouble physique. Alors je me suis dépêché de les dépasser, pour comprendre. Des deux Sœurs, l'une était âgée, l'autre très jeune, mais avec un visage cadavérique et une toux qui secouait sa poitrine.

De retour à la Maison, j'ai trouvé le Père et le Père Palma fermes dans le couloir, en train de parler. Je leur ai donné la réponse qu'ils attendaient du Recteur du Séminaire, puis je leur ai fait part de l'impression et de la peine que cette pauvre Sœur avait faites sur moi, en commentant: «Certes, les deux Sœurs venaient du catéchisme aux enfants. Je ne sais pas comment la Supérieure, par une journée aussi glaciale, a pu envoyer une Sœur dans de telles conditions de santé. Cela signifie qu'au moins elle est sans tête et sans cœur».

À cette franche conversation, le Père Palma intervint: «Toujours comme d'habitude. Vous ne savez pas vous tenir dans vos propres affaires. Qu'est-ce qui vous intéresse? Immédiatement vous jugez». Et moi: «Oh, c'est beau! Si je vois un chien souffrir, je peux dire: pauvre animal, comme il souffre! Et je ne peux pas dire comment une personne souffre, et surtout une de nos Sœur?».

Le Père intervint en disant: «Non, Père Palma, il n'a fait aucun mal, il a plutôt bien fait de nous le dire, car nous avons le devoir de nous en rendre compte, et, s'il le faut, d'y remédier». Et, se tournant vers moi, il m'a demandé si je connaissais les Sœurs et quels étaient leurs noms. J'ai dit non; et il a repris: «Mais vous ne devez juger pas si hâtivement l'agir de la Supérieure en disant qu'elle est sans tête et sans cœur. Au lieu de cela, au contraire je sais compte que elle est plutôt maternelle. Elle ignorait facilement que la Sœur était sortie pour enseigner le catéchisme». Il a pris note et a promis: «La première fois que j'irai chez San Benedetto, je me renseignerai».

Au bout de deux ou trois jours, il me dit: «J'ai demandé des nouvelles de la Sœur qui toussait. Elle est vraiment dans un état de santé à plaindre. Depuis longtemps elle a une petite fièvre qui ne la quitte plus. La Supérieure la fit visiter par le docteur Errico. Il a assigné le remède, mais aucune amélioration n'est encore visible. J'ai immédiatement dit de l'emmener à Tarente ou Brindisi ou Bari, et, si nécessaire, aussi à Rome pour la faire examiner par un spécialiste primaire. En attendant, j'ai conseillé de la garder complètement au repos et de bien la nourrir. La Supérieure répondit qu'elle n'était pas du tout au courant de cette sortie pour le catéchisme. C'était la vieille Sœur qui, ne trouvant pas la compagne avec laquelle elle s'accompagnait, avoir appelé cette petite Sœur qui se prête à tout, sans jamais dire non à personne. Réalisant le fait, la Supérieure rappela sévèrement la Sœur âgée et ordonna à la plus jeune de rester en sécurité à la Maison jusqu'à ce qu'elle se rétablisse. Vous voyez donc combien il faut être prudent pour juger les autres! Vous avez dit que la Supérieur était sans tête et sans cœur. Au lieu de cela, il en a assez des deux. C'est vous qui manquez de réflexion et de délicatesse de conscience pour juger. Avez-vous compris? Vous devez être prudent».

Quelques mois plus tard, le Père se retrouve à prêcher une sorte de retraite spirituelle à la Communauté de nos Sœurs d'Oria. Il y eut cinq jours d'apostolat fébrile. Du matin au soir, il tenait au moins quatre méditations et instructions. Par conséquent, faute de temps, d'autant plus qu'il n'y avait aucun moyen de le prélever, la nuit il restait à l'Institut féminin. Pour ne pas être seul, il m'a demandé d'y aller le soir pour lui tenir compagnie. Une toute jeune Sœur mettait la table pour le dîner; elle se distinguait par la bonté et la gentillesse. J'ai entendu dire qu'elle était appelée Sœur Longina⁴³.

Le Père me dit: «Grâce à Dieu, cette Sœur s'est très bien remise. Le traitement qu'elle a fait a été vraiment efficace. Le spécialiste de Bari l'avait diagnostiquée comme une candidate probable à la tuberculose. Au dernier contrôle, cependant, le médecin s'est exclamé satisfait: "Nous l'avons sauvée!". Elle est vraiment une excellente Sœur: intelligente, humble, avec un bon esprit religieux, très attachée à la Congrégation. Même s'elle est encore très jeune, elle a du bon sens pratique et aime tout sacrifice. C'est la religieuse que vous avez rencontrée en cette rude journée et qui toussait si fort».

Plus tard, j'ai eu l'occasion de mieux la connaître. Elle correspondait parfaitement à ce que le Père avait dit. Bien qu'encore très jeune, elle était l'assistante de la Supérieure, qui était très contente de son agir.

De la Supérieure, elle reçut la tâche de subvenir aux besoins de la Maison masculine lorsque les Sœurs pourvoyaient encore à la nourriture, aux vêtements et à l'aide domestique pour l'Institut masculin. Elle s'acquittait de ses fonctions avec une diligence et une sollicitude vraiment inégalées. Elle se distinguait toujours par son sérieux et sa réserve, par son bon sens et l'estime qu'elle avait pour la Maison masculine. Estimation qu'elle a toujours confirmé avec des faits tout au long de sa vie.

171. Il est une chose utile d'avoir aussi une colonie agricole

Le Père, parlant de la formation professionnelle des orphelins, disait que si l'Institut se bornait à bien soigner les orphelins seulement le temps dans lequel ils étaient accueillis, et que nous n'avions pas pris la peine de les former pour qu'ils puissent plus tard bien vivre en société avec le fruit de leurs activités, la formation aurait fait très défaut, à tous égards. Pour cette raison le Père, dès le début de la fondation, était très soucieux que les garçons et les filles accueillis soient formés à un travail lucratif selon leurs capacités et leurs possibilités.

Il disait: «Les garçons et les filles doivent s'habituer au travail dès leur plus jeune âge, de sorte que, au fur et à mesure qu'ils grandissent, ils puissent se rendre capables de vivre avec le fruit de leur travail. Le travail dans une Maison d'éducation est parmi les premiers garanties de la moralité. Il est ordre, discipline, vie, garantie de bon avenir pour les sujets qui sont éduqués. Ils doivent apprendre tout de suite à gagner leur pain à la sueur de leur front⁴⁴. C'est pourquoi - le Père ajoutait, - il faut essayer de bien développer les ateliers et les multiplier le plus possible, pour que les garçons aient la possibilité de choisir selon leur inclination. Par conséquent, en plus de la couture, de la cordonnerie, de la menuiserie, de la typographie et de la mécanique, je considère également utile d'établir une colonie agricole efficace pour former

⁴³ Sœur Longina Casale occupa une place importante parmi les Filles du Divin Zèle, dont elle fut Supérieure Générale dans les années 1950.

⁴⁴ Le passage reproduit presque littéralement le concept sur le travail des orphelins et des orphelines, exprimé par le Père dans le discours du 20 août 1906, *Pour la visite d'un Comité à l'Orphelinat Antonien Féminin*. Le texte complet se trouve dans le volume *Elogi funebri*, Messina s. d., pp 438 468, avec de nombreuses notes explicatives.

de bons agriculteurs. En fait, cela aussi serait très utile et approprié pour plusieurs raisons, à savoir:

Premièrement: parce que l'agriculture en Italie est l'activité la plus répandue et donc c'est plus facile d'y trouver du travail.

Deuxièmement: parce que, surtout les orphelins, issus de familles paysannes, restent dans leur propre environnement, où ils peuvent plus facilement trouver des parents et des amis avec qui vivre».

Le Père parlait ainsi parce qu'à son époque, surtout en Italie, l'artisanat n'avait pas progressé, et encore moins la mécanique, les industries et les moyens de communication sociale. Alors il poursuivit en disant: «Maintenant, il me semble que ce projet de colonie agricole peut être mis en œuvre ici dans ce magnifique jardin. Les Sœurs, qui ont fait de grands sacrifices pendant tant d'années, peuvent maintenant se retirer⁴⁵, de façon qu'une colonie agricole régulière puisse être organisée. Nous pourrions commencer dès que possible».

À ce discours, je me suis permis d'objecter que le projet ne me paraissait pas facile. Le Père me répondit: «Vous faites immédiatement des observations. Ne soyez pas pessimiste». J'ai repris: «Excusez-moi, Père, si vous ne voulez pas que je parle, je me tais». «Parlez, parlez, - corrigea le Père. - Pourquoi ne pensez-vous pas que ce projet soit réalisable?». «D'abord: il me semble comme je l'ai dit que le terrain est petit, alors que pour le ris il se prêterait, car il y a de l'eau du puits, pour le terrain expérimental. Deuxièmement: les garçons recrutables pour la colonie sont très peu nombreux. Le plus gros inconvénient est que les garçons destinés à la colonie, cohabitant avec ceux destinés aux arts et métiers, se considéreraient dévalorisés et en état d'infériorité par rapport à ces derniers». Le Père a répondu: «D'une certaine façon, ces raisons me persuadent. Mais peut-être pourrions-nous essayer pour l'instant, juste pour commencer, et cela servirait aussi de préparation pour quand la Providence nous donnera une plus grande possibilité d'établir une colonie en d'autres lieux et dans d'autres conditions plus favorables».

Cette occasion selon le Père on l'a eue. Environ deux ans avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale, une jeune femme riche a donné à l'Institut une grande villa, avec la promesse de faire un legs perpétuel, à l'usage de l'Institut, avec un terrain très considérable, le tout bien clôturé dans une façon sûre, dans les environs de Gravina di Puglia (Bari). Le Père en profita immédiatement pour fonder la colonie agricole, et un joli petit groupe d'orphelins s'était déjà formé, qui augmentait de plus en plus, qui s'occupaient de la culture des champs, sous la direction du Frère Maria Antonio, et avec l'aide d'un agriculteur. Le Frère agissait comme directeur, mieux, comme Frère préposé, comme disait le Père. Il travaillait avec beaucoup de bonne volonté et de sacrifices, mais il n'avait aucune expérience dans la gestion d'une colonie agricole proprement dite; ni les moyens économiques ni les ressources environnementales n'étaient favorables.

Le manque absolu d'eau pour l'irrigation compromettait tout projet plus audacieux. Il y en avait juste assez pour boire et pour les services de la Maison, et c'était extraite de citernes. On ne pouvait donc pas du tout parler de champ expérimental ou de légumes, car il faisait très froid en hiver et il n'y avait pas d'eau en été. L'apprentissage agricole des garçons se réduisait à quelques gestes répétitifs et à une culture rudimentaire: serfouir la terre, semer du blé et des céréales. Des pommes de terre ont également été plantées qui, aidées par la bonté du sol,

⁴⁵ Les Filles du Divin Zèle d'Oria travaillaient pour la Maison masculine naissante, s'occupant, entre autres, du jardin et du potager, comme mentionné au n. 161.

produisaient bien, et suffisaient non seulement à la consommation de la Maison, mais aussi à la Maison féminine d'Altamura.

Quand Frère Maria Antonio est venu un jour à Oria, je lui ai demandé des nouvelles de la colonie. Quand j'ai entendu ce qui se faisait, m'est sorti à dire que pour moi ce n'était même pas une parodie décente d'une entreprise agricole. De cette façon, les garçons n'apprenaient qu'à sarcler, et lorsqu'ils sortiraient de l'Institut, ils ne pourraient travailler que comme ouvriers, car n'ayant pas leur propre terre, ils ne pouvaient pas être des agriculteurs directs. Pour moi, c'était presque une exploitation des garçons. Une véritable colonie agricole devait s'organiser de manière à former des sujets qualifiés en agriculture, éventuellement spécialisés avec un diplôme d'expert agricole. Il y avait trop de paysans ordinaires en Italie, à tel point qu'une bonne partie restait sans travail et que ceux qui travaillaient dans les champs étaient très mal traités. Il fallait donc une main-d'œuvre qualifiée.

Le Frère Maria Antonio a rendu compte au Père, qui m'a appelé et m'a dit: «Je suis content que vous vous intéressiez à ce qui se fait dans l'Institut. Je suis sûr que ce que vous dites, vous le dites pour une critique constructive et non démolissant, sinon ce serait un grave préjudice à la Congrégation et encore plus à votre esprit. Cependant, je tiens à vous signaler à cet égard, non pas en guise de reproche, mais en raison de votre formation, que:

1) c'est à moi qu'il fallait signaler ces choses et non au Frère, car, entre autres, il pourrait penser qu'il n'est pas apprécié pour le travail qu'il accomplit avec tant de sacrifices, et pourrait se décourager;

2) les grands arbres, les grandes institutions, ne le sont pas devenus d'un coup, mais ils sont partis d'une graine imperceptible, insignifiante. Il serait illogique de vouloir que les choses soient parfaites d'un coup. Rappelez-vous que le mieux est l'ennemi du bien. Il faut commencer petit à petit et se contenter de ce que l'on peut faire. Si vous ne commencez pas comme ça, rien ne se passera jamais avec.

«Avec mon idée de la colonie, je vise à former des jeunes qui soient non seulement de bons agriculteurs et jardiniers, mais aussi des sujets qualifiés, spécialisés et aussi des diplômés et des agronomes. Mais si on devrait commencer comme ça, ce serait impossible et rien ne serait jamais fait. Je dois avouer qu'au départ je n'avais pas l'idée d'amener les orphelins à un niveau culturel et professionnel supérieur à celui de leur propre famille. Cette idée m'est venue, parce qu'il me semble que la Providence divine le veut, puisqu'elle nous confonde si généreusement. Avoir des orphelins, bien formés dans les domaines littéraire, scientifique et professionnel, serait une excellente chose pour leur position sociale et pour leurs revenus. Cela pourrait aussi être bon pour l'Institut, car, dans les divers besoins de l'Œuvre, au lieu d'embaucher du personnel que nous ne connaissons pas, nous embaucherions ceux que nous avons formés nous-mêmes, et nous serions plus en sécurité d'un côté et eux-mêmes qui travailleraient dans un environnement plus sain».

La colonie agricole, commencée à Gravina di Puglia au début de la guerre, a dû fermer faute de personnel, principalement appelé au service militaire. Mais le projet du Père était clairvoyant.

172. Les mandarines au Pape

Une année à Oria, nous avons eu une production exceptionnelle de mandarines dans notre jardin, tant en quantité qu'en qualité. Les branches devaient être étayées pour qu'elles ne se cassent pas. Ce spectacle extraordinaire était un régal pour les yeux. Et le Père nous a

justement invités à remercier la divine Providence. Alors que nous étions dans le jardin pour la récolte, un jour il nous dit: «J'ai eu une belle idée. Voyons si vous pouvez le deviner». Certains ont répondu: «Donner un beau panier de mandarines aux pauvres». Le Père reprend: «En partie tu as deviné, en partie vous ne l'avez pas encore fait. Tout d'abord: avez-vous choisi les meilleurs?». «Non, Père, - lui a-t-on répondu, - mais comme ils viennent, ainsi nous les mangeons». «Non, - répondit le Père, - car les pauvres représentent le Seigneur, et donc ce qui est donné aux pauvres est donné à Dieu. Si vous les devriez donner directement à notre Seigneur, n'auriez-vous pas choisi les meilleures? Nous devons agir avec cet esprit de foi. Alors maintenant, nous devons ramasser un joli panier, les meilleures qui soient sur les arbres, pour les donner non seulement aux pauvres, mais à quelque autre personne. Voyons si vous pouvez le deviner». Un petit a répondu: «Le Maire!». Un autre plus grandet: «Le Pape!». Et le Père: « Bravo! Bon garçon! Tu l'a deviné, juste le Pape qui est le Vicaire de Jésus-Christ, représentant Jésus-Christ sur terre. C'est pourquoi nous enverrons une cassette des meilleurs mandarines au Pape, avec un grand esprit de foi: comme si nous les envoyions directement à Notre-Seigneur».

Nous sommes allés chercher deux paniers. Le Père lui-même, avec beaucoup de soin et de diligence, a commencé à détacher les fruits les plus voyants. Nous nous sommes déchaînés à travers le jardin dans une sacrée frénésie et avons grimpé témérairement sur les arbres, à la recherche des plus belles mandarines. Nous, anxieux, les emmenions au Père, qui à son tour en faisait une autre sélection minutieuse.

Il fit préparer par le menuisier une belle caissette en bois spécial, bien travaillée, aux dimensions précises. Il prit ensuite soin de trouver du papier spécial pour envelopper chaque mandarine. Avec une délicatesse exquise, en présence de la Communauté, de ses propres mains, il les rangea dans la cassette, les entourant de feuillages pour qu'ils ne se fanent pas. Il récita des prières pour le Souverain Pontife et en a profité pour nous exhorter à avoir pour lui une grande estime et vénération. Il nous a incités à prier, à prendre ses paroles comme prononcées directement par notre Seigneur, à insinuer chez les autres l'amour et le dévouement à sa personne, à le défendre de toutes les manières quand c'est nécessaire. Puis il nous recommanda d'exposer l'image du Pape dans nos locaux, à côté du Crucifix. Après, se tournant vers moi, me donnant quelques figurines du Pape, il me dit: «Si vous avez encore besoin de ces petites images, faites-le moi savoir, je vais vous les envoyer».

Pour les mandarines reçues, le Saint-Père a répondu par l'intermédiaire de son Secrétaire d'État par une belle lettre de remerciement et de bénédiction.

173. La banque de notre Seigneur donne des intérêts à cent pour un

Quand Oria manquait encore l'électricité pour faire fonctionner les machines à imprimer, il a fallu installer un petit groupe électrogène. Une fois l'usine de chaussures également installée, un moteur plus puissant était nécessaire. L'achat d'un moteur à combustion interne fut alors envisagé. Cependant, le devis, y compris l'aménagement et l'adaptation de la salle, s'était élevé à une dépense très importante. Une fois les comptes faits, on a vu que la Maison n'avait même pas le quart de l'argent nécessaire. La difficulté s'est accrue du fait que l'entreprise n'avait pas l'intention de différer le paiement: la moitié à la mise en service et le reste à l'essai. En attendant, l'affaire était urgente car les machines de l'usine de chaussures avaient déjà été mises en service et n'auraient pas pu être activées sans ledit moteur.

La chose se fit connaître au Père, qui dit: «Il faut avoir foi en la Providence divine, qui, puisqu'elle est une chose nécessaire, dont on ne peut se passer, devra venir à notre aide. Savez-

vous ce que nous devons faire? Nous devons verser immédiatement tout l'argent que nous avons, dans la *banque* très sûre de notre Seigneur, qui porte l'intérêt de cent pour un, sans danger qu'il échouera. Les mains des pauvres sont cette banque. Alors donnons tout l'argent de la Maison aux pauvres avec une vraie foi. Nous pouvons être sûrs que nous aurons ce dont nous avons besoin. Le Seigneur lui-même l'a dit: *Unum datis et centum accipietis*. Ailleurs, il a assuré que le ciel et la terre passeront, mais ses paroles ne failliront jamais. Donnez donc tout ce que vous avez aux pauvres, comme je l'ai dit, surtout aux Prêtres et aux Communautés religieuses les plus nécessiteuses, et sans aucun doute commandez la machine et commencez les travaux nécessaires, car la Providence nous fera avoir certainement la somme nécessaire».

Cela a été fait comme le Père l'avait dit. Des offres extraordinaires ont immédiatement commencé à arriver. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés et la somme reçue était déjà le triple du montant nécessaire! Et la Providence divine continuait encore à donner sans compter.

Lorsque nous en avons informé le Père, il a répondu: «Nous devons remercier infiniment la divine Providence! Mais il ne faut pas être surpris. Les paroles de notre Seigneur ne peuvent pas échouer. Notre très petite Œuvre a toujours marché ainsi, et si elle continue avec cet esprit de foi, elle ne manquera certainement jamais du nécessaire, elle en aura même pour devenir un canal de la Providence divine pour le bien des nécessiteux. Malheur cependant si notre vie ne conserve pas la ferveur religieuse! Malheur à nous si nous n'aurons pas bien administré la Providence! Ce serait notre ruine et celle de la Congrégation. Cependant, nous devons aussi garder à l'esprit que le Seigneur veut que nous utilisions tous les moyens humains légitimes pour produire avec notre travail, avec cette confiance illimitée en lui».

174. Le moteur qui ne démarrait pas

Frère Mauro Drago, dès sa première entrée dans l'Institut, se montrait un jeune homme intelligent, très pieux et amoureux du sacrifice. Au Père, qui voulait l'initier aux études pour le sacerdoce, il répondit qu'il préférerait servir la Congrégation en simple Religieux Frère Coadjuteur. Il était très enclin à la mécanique et, bien qu'étant encore très jeune et autodidacte, il y parvenait à merveille. Il s'occupait de l'imprimerie et des machines à chaussures. Il était si précieux dans la Maison, où il était motoriste, électricien et factotum pour toute urgence technique.

Aussi attiré par ces choses, dans les pratiques de piété et dans tous les actes communs il était irréprochable. Il les accomplissait avec une grande exactitude et l'édification de toute la Maison. Sur lui se fondaient les plus belles espérances, c'est-à-dire qu'à l'avenir, la Congrégation aurait un élément précieux pour un plus grand développement des activités de caractère industriel et professionnel.

Malheureusement, une maladie, contractée pendant la guerre de 1915-18, étouffa sa jeune existence à seulement 19 ans⁴⁶.

Le Père, en sublimant dans la foi la profonde douleur, dit: «C'a été une grande perte pour la Congrégation. Mais nous adorons les desseins de Dieu!». Et le Père Vitale, qui se trouvait alors à la tête de la Maison d'Oria, s'exclama: «J'ai perdu mon bras droit», parce que le Frère se prêtait dans tous les services de la Maisons.

⁴⁶ Le Frère Mauro Drago, frère du PÈRE Carmelo, est né à Galati Mamertino (Me) le 8-31-1897 et mort le 12-3-1916 (cf. n. 1).

Après sa mort, on est resté, entre autres, sans le motoriste d'un moteur à explosion qui actionnait l'imprimerie, les installations de la fabrique de chaussures et qui fournissait la lumière à la Maison. Celui qui fut mis à sa place ne s'y connaissait pas. Il bricolait jours et jours sans réussir à réveiller la machine inerte. Ainsi toute l'activité de la Maison restait paralysée. Au fonctionnement de ce moteur, des problèmes de nature diverse et tous très importants étaient suspendus. En effet, l'Institut était engagé à respecter les contrats conclus avec des personnes et des entreprises extérieures. Il devait remettre aux autorités gouvernementales, par exemple, un certain nombre de chaussures militaires chaque mois. En cas de non-engagement, une grande pénalité était prévue, et même l'exemption du service militaire expirait pour certains de nos religieux. D'où le grave sentiment de malaise qui régnait en chacun.

Le Père Palma me racontait qu'il se rendait souvent au moteur et se donnait à faire, mais tout cela était inutile. Un jour, il arriva aussi que le Père assista à ces manœuvres, devenues désormais drôles. Le Père Palma, vu l'impuissance humaine, ou plutôt, son impétuosité et celle des autres, se souvint des saints, et finança une série interminable de *notre Père...*

Le Père, là dans le cercle orant, répondait lui aussi aux prières, mais à un moment donné il observa: «Père Palma, prier les saints est une excellente chose, mais on ne peut prétendre que pour faire démarrer un moteur ils commandent au Seigneur d'opérer un miracle. Vouloir un miracle dans ce que l'on peut très bien faire avec les moyens humains signifie tenter Dieu. Il intervient par le miracle, quand, de la manière et dans le fait, on ne peut espérer la réussite des moyens à notre disposition. Si le moteur est en panne, appelez le mécanicien et tout ira bien». Le Père Palma répondit: «Non, Père, le moteur n'est pas en panne. Quand il y avait Frère Mauro, il était si bien! C'est juste qu'aucun d'entre nous en sait». Alors le Père reprit: «C'est une chose si évidente: sans perdre plus de temps et d'efforts, qu'on appelle celui qui est capable et tout sera beau et fait. Et on évitera beaucoup de dégâts».

Quand le Père Palma me racontait l'épisode, il concluait: «Le Père avait raison. Et si lui qui vivait de foi et de prière, et qu'il appelait même la prière *plus que toute-puissante*, cela veut dire qu'il en est bien ainsi. Cela nous enseigne en effet que tout ce que nous pouvons faire avec la collaboration humaine, nous devons chercher à le faire, tout en espérant toujours l'aide du Seigneur. On dit en effet: aide-toi que Dieu t'aide».

175. Se rendre compte de tous les exigences de la Maison

Quand le Père était dans la Maison, il allait souvent dans la cuisine pour se rendre compte personnellement de tout. Un jour, alors que je m'entretenais avec lui à Oria pour l'informer de l'évolution de la Maison, il me dit à une certaine heure: «Pour l'instant, cela suffit, nous continuerons après le déjeuner. Je dois aller à la cuisine avant l'heure du déjeuner. À propos de ça, vous allez à la cuisine pour vous rendre compte de tout?». J'ai dit: «Je vais de temps en temps, mais pas souvent». Mal, mal. - a ajouté le Père - Surtout maintenant que la cuisine est confiée à des éléments masculins, et Vizzari ne s'y connaît pas beaucoup, il faut y aller tous les jours. Don Bosco disait qu'un bon directeur doit employer chaque jour un temps convenable pour parcourir la Maison et se rendre compte personnellement de tout».

Je répondis: «Oui, Père, cela doit être fait par le directeur, mais je ne suis pas le directeur, moi je ne suis rien». Et le Père: "Belle celle-ci! Et pourquoi, sans le directeur à la Maison, on ne mange pas? On ne boit pas et on ne va pas dormir? Pourquoi attendez-vous le directeur pour faire ces choses? Pour vous occuper de choses si nécessaires, voudriez-vous peut-être le titre de directeur? Mais, mon fils béni, essayez faire tout ce que vous pouvez et

comme mieux vous pouvez, surtout quand nous n'y sommes pas là. S'il y avait des Sœurs dans la cuisine, ce serait différent. Les Sœurs sont, en particulier en matière de cuisine, plus diligentes et plus pratiques que les hommes; elles sont plus soigneuses pour le nettoyage; elles veillent à ce que rien ne se gâche et que tout soit bien conservé.

«Dans ce cas, notre vigilance serait superflue. En effet, en général, elles méritent toute confiance, parce qu'elles savent faire mieux que nous. Nous espérons pouvoir avoir les Sœurs le plus tôt possible, pour leur confier l'assistance domestique de la Maison. En attendant, il faut que vous vous rendiez compte de tout sans attendre le Père Palma ou moi. C'est votre charge, même quand nous sommes là. La cuisine est très importante tant pour l'économie que pour le bon fonctionnement de la Maison, car la santé dépend en grande partie de là et d'une satisfaction raisonnable de la Communauté».

Je l'ai suivi dans la cuisine. Dès que j'entraîs, j'entendis une odeur désagréable de brûlé, et je m'aperçus que le Père ne le sentait pas, parce qu'on savait qu'il était peu sensible à l'odorat. Il a remarqué que dans une casserole il y avait du merluche et dans une autre des pommes de terre, et il a dit quelque peu décidé: «Si peu ce merluche? Cela ne peut certainement pas suffire pour tout le monde». Vizzari répondit: «C'est seulement pour la Communauté religieuse. Pour les orphelins, il y a du fromage avec des pommes de terre». Aussitôt, le Père, sur un ton assez amer, rétorqua: «Pourquoi cette différence? Les orphelins doivent être traités non seulement comme les religieux, mais mieux encore. Pour eux principalement les bienfaiteurs envoient les offrandes».

Je m'introduisis moi-même: «Père, j'explique la chose. Il s'agit de cela: aux orphelins le merluche ne l'aiment pas et ils le laissent. Chaque fois qu'on le donne, la plupart font une vraie comédie. Ils préfèrent beaucoup plus le fromage». Et le Père: «Je ne comprends pas pourquoi. À Messine, même dans les meilleurs restaurants, le merluche est un plat recherché, et c'est une nourriture très substantielle». Je admis: «Oui, cela aussi je l'ai entendu; cela alors veut dire qu'ici ils ne savent pas le préparer. Le fait est que, pour la plupart d'entre nous, en commençant par moi, c'est une vraie pénitence. C'est pourquoi le plus souvent on le donne le vendredi».

Le Père a essayé de le goûter, mais il ne pouvait pas le manger, tant il était salé... et boisé. Il dit immédiatement: «Mais il est clair qu'il est immangeable. Il faut le faire cuire encore longtemps; changer l'eau plusieurs fois pour enlever tout ce sel, et puis bien l'assaisonner. Pour aujourd'hui, puisqu'il n'y a plus de temps pour préparer autre chose, parce que c'est déjà l'heure du déjeuner, on donne aussi à la Communauté des Religieux du fromage avec quelque chose d'autre qu'on peut avoir». Après cela, il fit une bonne semonce à Vizzari, qui a essayé de s'excuser en la jetant sur la mauvaise qualité du merluche. Moi, j'ai été l'objet d'une réprimande plus solennelle parce que j'étais responsable du mauvais traitement de la Communauté.

Pendant ce temps, Père Palma, entendant parler le Père, vint dans la cuisine. Dès qu'il entra, il dit: «Quelle odeur de brûlé! Qu'avez-vous brûlé? - il demanda à Vizzari. - ». Le pauvre répondit: «Peut-être un peu de soupe. Pour être précis, c'étaient des pâtes et des haricots». On s'approcha alors de ceux qui versaient la nourriture dans les assiettes. Mauvaise scène vraiment, tous ces croûtons noirs et jaunâtres de brûlé. À cette vue, le Père s'indigna davantage et dit: «Pauvres créatures, dans quelles mains elles sont tombées!». Puis, s'adressant au Père Palma, il ajouta: «Ainsi, on ne peut pas continuer. C'est inutile. Il faut que la cuisine se confie aux Sœurs. Il faut qu'elles fassent aussi pour la Maison masculine cet autre sacrifice. Et vous devez savoir les apprécier».

Il fait donc pour goûter la soupe, et la trouve ponctuellement salée. En voyant qu'il s'amerrir tant, m'a échappé de dire: «Patience! De toute façon, aujourd'hui c'est le premier vendredi de mois. Il servira pour mortification». «Oui! Quel bon raisonnement est celui-ci? Que la Communauté fasse cette mortification s'il arrive accidentellement, c'est bien; mais ceux qui l'imposent par négligence font beaucoup de mal. Ainsi ils sanctifient le premier vendredi par manque de charité et ne faisant pas bien leur travail?».

176. La nécessité du Noviciat canonique

La dernière fois que le Père est venu à Oria, c'était à l'occasion de l'impression du numéro unique de *Dio e il Prossimo* pour l'inauguration de la Maison à Rome.

Bien qu'il ait été très prostré en force, en raison de l'âge et de la maladie dont il souffrait, il travaillait toujours au point de susciter l'émerveillement. Tout d'abord, depuis longtemps absent d'Oria, il souhaitait avec d'autant plus d'intérêt être informé de toute la marche de la Maison: de l'état de santé des Communautés, des aspects spirituels et disciplinaires, des études, de l'économie, du nombre d'aspirants. Lorsqu'il en entendit le bon nombre, il dit: «Grâces soient rendues aux divins Supérieurs. Il y a de bonnes espérances pour la Congrégation. On voit que la prière qui se fait dans cette Maison à Saint François de Sales est vraiment efficace. Je vous recommande de ne pas cesser de prier et de travailler le plus possible dans le domaine des vocations. D'une manière particulière, cependant, il faut travailler à sauvegarder les vocations et à bien les former. En cela, nous devons être compréhensifs d'une part, mais rigoureux et inexorables avec ceux qui ne donnent pas de bons espoirs».

J'ai ajouté qu'on ne pouvait en accepter plus faute de locaux, car même les orphelins étaient déjà nombreux. Et le Père reprit à dire: «Même les orphelins, nous devons essayer de les garder du mieux possible, car ils attirent les grâces divines et la Providence pour nous garder et continuer à faire la charité. Essayez donc de hâter la nouvelle construction».

Pendant que le Père parlait, le Père Palma est venu, à qui il a dit: «Père Palma, j'ai vu que, grâce à Dieu, il y a un assez grand nombre d'aspirants dans cette Maison, comme aussi à Messine. Il me semble que se pose alors le problème de commencer à préparer ce qui m'a toujours préoccupé, à savoir: l'érection canonique du Noviciat proprement dit. C'est une chose très importante pour une vraie formation religieuse.

Jusqu'ici nous avons fait de notre mieux et la Providence divine est venue à notre secours, car nous n'avions pas la possibilité de faire autrement. Mais maintenant, il semble que cette possibilité commence à exister; donc, nous devons essayer à tout prix de nous mettre en ordre, sinon la Providence ne nous aidera plus. Ce n'est certainement pas quelque chose qui peut être mis en œuvre du jour au lendemain. Nous devons d'abord nous préparer et commencer à penser au Maître des Novices et au lieu où établir le Noviciat.

«Quant au Maître, il me semble qu'il est prudent d'attendre l'ordination de ces cinq jeunes hommes d'Oria et quelques autres de Messine, non seulement pour avoir un peu plus de répit, mais aussi pour avoir une plus grande possibilité de choix, car le Maître des Novices doit être le plus qualifié à tous égards. Bien sûr alors je ne serai plus là, car le moment de rendre compte de ma vie à Dieu, je sens qu'il est proche. Je vous le dis et je le dirai aussi à mon cher Père Vitale, en vous priant instamment de mettre en œuvre au plus vite cette idée qui est la mienne. Après tout, je suis sûr que vous n'êtes pas moins convaincus que moi de cette nécessité.

«En attendant, Père Palma, commencez à réfléchir à l'endroit où établir le Noviciat. L'idéal serait un lieu différent de celui des Communautés; un endroit confortable, beau, ensoleillé et hygiénique, de nature à favoriser une bonne santé. De plus, un lieu qui offre la commodité d'avoir de bons confesseurs, et non loin du consortium humain, comme le font souvent les Moines et les Frères. Les nôtres doivent s'habituer à savoir vivre parmi les hommes, car nous menons une vie active et nous sommes destinés aux œuvres caritatives ainsi qu'à l'apostolat».

Le Père Palma l'interrompt et lui proposa: «Père, je pensais que dans un premier temps, juste pour commencer, on pourrait adapter ce bâtiment sur le *Monte Sant'Angelo*, en modifiant quelque chose et aussi, si nécessaire, en faisant quelques petits agrandissements». Le Père a répondu: «Je ne me souviens vraiment pas de la taille de l'usine. Bref, l'idée ne me dérangerait pas. Quelques instants et nous irons le voir».

Après quelques jours, nous sommes allés avec le Père et le Père Palma à l'endroit du *Monte Sant'Angelo*, qui se trouve à l'extrémité du jardin de la Maison. Le Père Palma s'est rendu compte que moi, de cet endroit, je n'étais pas du tout enthousiaste et m'avait devancé de me taire. Une fois sur place et minutieusement observé le bâtiment, le Père a fait ses observations, et le Père Palma a répondu. Comme je n'avais pas dit un seul mot, le Père m'a demandé: «Vous, ne dites rien? Alors pourquoi êtes-vous venu? Parlez, qu'en pensez-vous?». Le Père Palma reprit immédiatement: «S'il parle, ça gâche tout. Depuis que je l'ai envoyé voir les meilleurs Instituts d'Italie, il est revenu avec l'idée de la grandeur, de l'idéal, du parfait; il est redevenu presque mégalomane».

Et le Père: «Père Palma, laissez-le parler. Que voulez-vous? Il est encore jeune. Même l'idée de grandeur est nécessaire, quoique modérée par la raison et la prudence que tout doit être fait selon les possibilités et les circonstances pratiques. Voyons exactement ses impressions». J'ai dit: «Pour moi le bâtiment semble petit et insuffisant. Les Novices se tiendraient comme dans une cage, surtout lorsqu'ils ne pourront pas rester à l'extérieur: à l'intérieur, il n'y a pas de place pour bouger. Il n'y a pas d'eau, il n'y a pas de toilettes. Si vous vouliez le transformer correctement, il n'accueillerait pas plus de huit ou, tout au plus, dix Novices. À tout cela s'ajoute qu'il surplombe le panorama du... cimetière».

Et le Père: «Quant à la capacité, du moins pour l'instant, chance si nous avons dix novices par an! Puis quand la Congrégation se sera développée et aura d'autres Maisons, le Noviciat pourra être transféré ailleurs. Pour l'instant, cela suffirait. Quant à rendre le bâtiment plus adapté et plus confortable, le Père Palma dit qu'il pourrait être adapté. Il y a un puits pour l'eau». J'ai dit: «En été, le puits est à sec». Le Père Palma a ajouté: «C'est une chance précisément pour l'eau. Vous pouvez en avoir autant que vous voulez du puits par l'*aer motor*. Il faut un peu plus d'une centaine de mètres de tubes».

Le Père reprit: «Le fait que ce soit devant le cimetière n'a pas d'importance. Au contraire, cela servirait de rappel qu'il faut mourir. Les Saints, pour mieux méditer sur la mort, gardaient un crâne sur la table; et dans le chœur de certaines Communautés religieuses se retrouve même tout le squelette humain! Ici, il y aurait les avantages suivants: le Noviciat, tout en étant séparé de la Communauté, est aussi très proche pour l'échange d'aides. De plus, précisément parce qu'il est dûment espacé, tous les services de la Maison doivent être faits par les Novices eux-mêmes; et c'est bien, parce qu'ainsi ils s'habituent à pouvoir tout faire. Ici, il y aurait encore un autre avantage, alors que les premiers mois devraient être occupés uniquement par la méditation et les instructions sacrées sous la direction du Maître, qui explique les Saintes Ecritures, les Constitutions, les règlements, la vie religieuse, l'esprit et les buts de la Congrégation; plus tard, surtout après l'année canonique, les Novices auraient la commodité de s'exercer aux travaux de l'Institut, allant aider et travailler dans la Maison voisine. C'est une

chose importante, non seulement pour la formation des Novices, qui doivent essayer de savoir tout faire, mais aussi pour les connaissances pratiques que le Maître doit avoir sur chacun d'eux afin de formuler un jugement d'aptitude ou non. Le Maître doit donc les prévenir, les suivre, les instruire et, si nécessaire, les corriger au moment opportun».

Le Père Palma a ajouté: «Si vous le souhaitez, une porte pourrait être ouverte pour que les Novices puissent aller directement au bosquet pour s'amuser, cueillir les fruits et peut-être aider dans le jardin». Le Père a conclu: «Ce sont des idées pour l'instant, des vœux pieux que nous devons mûrir avec le temps, la réflexion et, plus que toute autre chose, avec la prière. Certes, le Noviciat, bien réglé et tenu selon les canons sacrés, est une chose très importante pour la Congrégation, car on sait que sa vie dépend principalement de la bonne formation religieuse de ses membres».

177. Un thème bien fait

Quand je suis entré à Messine en 1908, j'ai vu mon frère Giuseppe, plus tard Frère Mansueto, qui était entré quelques années avant moi, lire avec passion l'Évangile de Saint Matthieu. Le livre lui avait été donné par le Père, et il lui était donc cher pour une double raison. Quand on s'est transféré à Oria, il savait presque tout par cœur.

Ce frère à moi avait une vénération et une dévotion très particulières pour le Père. Il se distinguait par son tempérament doux et indulgent, à tel point que le Père lui donna le nom de Frère Mansueto lorsqu'il prit l'habit. Il fut l'un des premiers à inaugurer l'école du gymnase interne en 1910-1911 à Oria. Cette école avait été voulue personnellement par le Père qui la suivait avec beaucoup d'intérêt.

Un jour, entre autres choses, le Père dit au Père Palma de suggérer au professeur d'italien, le Chanoine Nacci, d'assigner souvent aux élèves des matières concernant des problèmes sociaux, moraux et religieux qui éveillent la solidarité pour la misère humaine. Le Père a observé que ces thèmes et exercices contribuent non seulement à corriger l'écriture et à l'enrichissement culturel, mais aussi à former le cœur, à nourrir la vocation, à augmenter l'esprit de la Congrégation. Au professeur la suggestion a plu et a essayé de la mettre en pratique. Un jour, il a donné le thème: «Dites ce que vous comptez faire dans votre vie».

Mon frère Giuseppe a écrit: «Je veux faire dans ma vie ce que le Père Fondateur a fait et fait, et c'est (en résumé) tout ce qu'il a fait et fait pour les orphelins, les pauvres, les nécessiteux: prier, célébrer, prêcher, confesser, faire du bien à tous; prier avec ferveur le Seigneur pour obtenir de bons Ouvriers pour la Sainte Église, comme il l'a fait. Être très dévoué à la Très-Sainte Vierge comme lui, et être vertueux et saint comme lui».

Au professeur le thème a beaucoup plu; il en a fait l'éloge en classe, et après avoir fait les observations nécessaires et les corrections orthographiques et grammaticales, il l'a gardé pour le montrer au Père Palma. Ce dernier, à son tour, en a profité pour en parler lors de la lecture spirituelle. Il a dit que la pensée était belle, car nous devons vraiment nous efforcer d'être de vrais et bons Rogationnistes, de faire ce que le Père a fait et fait. En effet, tant plus nous serons Rogationnistes, quant que nous nous efforcerons de l'imiter. Ceci, cependant, non seulement en paroles, mais plus que tout et surtout en actes. Puis, se tournant vers Giuseppe, il lui demanda en plaisantant: «Voulez-vous être poète et lettré comme le Père? Je ne pense pas, car le thème est semé d'erreurs». Giuseppe a répondu: «Quant aux erreurs, j'espère me corriger. Quant à être comme le Père, je ne pourrai pas l'être. En fait, j'ai entendu dire que pour être poète, il faut être né comme tel. Même en tant que jeune homme, le Père a écrit des poèmes,

tels que *La Farfalletta* [*Le petit papillon*]. Moi, cependant, j'ai essayé il y a quelques jours, et je n'ai pas réussi à écrire deux vers».

Le Père Palma a poursuivi en disant: «Voudriez-vous donc être fondateur comme le Père?». Et il a immédiatement répondu: «Je n'ai pas dit cela et je n'y ai jamais pensé. Notre Congrégation est si belle que je ne pense pas qu'on puisse en faire une autre semblable. Et puis on dit que les fondateurs ne se font pas eux-mêmes mais que c'est Dieu qui les fait». Le Père Palma dit alors à moi seul: «Quand le Père viendra, montrez-lui ce thème». Et moi, un jour que le Père et le Père Palma étaient ensemble dans la chambre, avec une excuse, je suis allé lui montrer le thème.

Le Père Palma en parlait au Père avec enthousiasme, et il le lui lut. Dès que le Père sentit que Giuseppe voulait faire ce qu'il avait fait et qu'il faisait, il dit aussitôt: «Pauvre fils, comme il se trompe! Ça veut dire qu'il veut faire toutes les erreurs et toutes les bêtises que moi j'ai faites et que je fais. Il serait très bien!».

Lorsqu'il sentit à nouveau qu'il voulait être aussi bon et saint comme il l'était, il s'écria presque sèchement: «Pauvre fils, comme il s'est vraiment trompé! S'il savait combien de manquements à la grâce divine, combien d'ingratitude et surtout combien de péchés! Mais qui apprend à ce cher fils à écrire de telles bêtises? Il faut le corriger». J'ai répondu: «Qu'est-ce qui ne va pas avec ça? Saint Paul n'a-t-il pas dit aux premiers chrétiens: soyez mes imitateurs, comme je suis du Christ?». Et le Père: «Faites-moi le plaisir, taisez-vous. Qu'est-ce que Saint Paul a à voir avec cela? Il est clair que vous aussi ne comprenez pas ce que vous dites, comme votre frère».

178. Sans amour de la prière, quelle vocation?

La dernière fois que le Père est venu à Oria, il m'a demandé le rapport habituel sur la marche de la Maison et s'est surtout intéressé à la conduite et aux bonnes dispositions des cinq Religieux étudiants en philosophie. Parmi ceux-ci se trouvait un certain Frère Tarcisio Massafra, dont j'ai dû, malgré moi, tracer un profil peu favorable.

Je lui ai dit qu'il s'était donné corps et âme à l'activité, avec une sorte de manie, même au prix de grands sacrifices, juste pour s'exhiber. Il travaillait dans la typographie et se donnait pour aider Maître Chirico dans le groupe autant qu'il le pouvait. Pour faire une bonne impression au travail, il ne prenait pas la peine d'avoir l'air négligé dans ses vêtements, et aussi pas très propre. Il était même négligent en mangeant. Cet activisme excessif le rendait négligent, paresseux et morne dans les pratiques de piété et dans l'observance de la vie religieuse. Il cherchait toutes les excuses pour s'absenter des prières et des actes communs, et lorsqu'il ne pouvait s'empêcher d'intervenir ou d'y prendre part, il paraissait apathique, distrait et souvent assoupi. Tous les avertissements, reproches et menaces de ma part et de celle du Père Palma avaient été inutiles. Il avait fait beaucoup de promesses, mais n'en a pas tenu une. Dans les derniers jours, le Père Palma lui avait fait de très vifs reproches et lui avait dit qu'il écrirait certainement au Père pour le renvoyer. Ce discours eut quelque effet sur sa conduite, bien qu'éphémère.

Le Père me dit résolument: «Je me demande comment vous le gardez encore ici. Qu'attendez-vous d'un sujet sans piété? Il ne pourra jamais être un bon religieux, encore moins un bon prêtre. Vous auriez dû le renvoyer il y a longtemps. Si vous êtes si indulgent à cet égard, vous ruinerez le Scolasticat, la Maison et la Congrégation. Bien sûr il faut être réfléchis, patients, paternels..., mais pas avec un sujet aussi obstiné. Peut-être avez-vous été trompé par

son activité, comme il produisait; ou peut-être était pour le manque de personnel à la fois dans l'imprimerie et dans la fanfare. Si oui, sachez que vous avez commis une grave imprudence de gouvernement. En effet, cela aurait été un moindre mal pour la Congrégation de sacrifier le succès de la typographie et de la fanfare, que de tolérer une telle personne. Le grave préjudice alors de le garder si longtemps ne porte pas seulement sur la Congrégation, mais aussi sur le jeune lui-même, car plus il mettra de temps à revenir dans le monde, plus il trouvera difficilement sa place dans la société demain. À cause de ceci peut-être que beaucoup de pauvres anciens Religieux et d'anciens Séminaristes restent dans la société des inadaptés. Maintenant je vais l'appeler et sans aucun doute l'informer qu'il reste expulsé. Peut-être cependant, étant donné qu'il a montré une certaine amélioration ces derniers jours, après la menace d'expulsion, pourra-t-il bénéficier d'une preuve. Mais je suis sûr qu'il redeviendra le même, et tôt ou tard il s'en ira de lui-même, ou bien nous serons forcés de le renvoyer. Car quand on est têtu et endurci dans le manque de pitié, il n'y a plus rien à espérer».

Le Père l'appela paternellement, mais d'une manière forte et résolue, il lui a dit ce qu'il avait à dire. Le jeune pleura et supplia le Père de lui accorder au moins une épreuve. Enfin, le Père l'encouragea et l'exhorta à s'amender, et à prier avec ferveur, sans se laisser abattre par son militantisme, car c'était un piège du diable pour le distraire de la vie religieuse. Puis il m'a appelé et m'a dit: «J'en parlerai aussi au Père Palma. Soyez prudent, suivez-le avec diligence, ne vous y trompez pas et soyez résolu et énergique dans votre action. Informez-moi souvent, et je le répète: ma permission n'est plus nécessaire pour le renvoyer».

Comme le Père l'avait prévu, pendant un certain temps, il s'est amélioré, mais plus tard, il nous a forcés à prendre une décision extrême et douloureuse. Malheureusement, il n'a pas bien réussi à l'extérieur.

Mais il faut dire qu'il continua toujours à montrer de l'affection envers l'Institut, et d'une manière particulière envers le Père qu'il considérait comme un grand saint.

179. Le Père parle à l'*Oratorio S. Gioacchino di Ceglie Messapico*

Don Cosimo Spina, savant prêtre et grand animateur de jeunesse, aidé par d'autres confrères zélés, dirigeait avec passion l'*Oratorio S. Gioacchino*, véritable modèle de Ceglie Messapico. Plusieurs centaines d'élèves étaient inscrits, de l'âge de la Première Communion à l'adolescence et à la jeunesse.

Venant un jour à Oria, il m'a dit ce qui suit: «Connaissant la réputation de sainteté, de doctrine et de zèle du Père Di Francia, en particulier pour la sanctification des garçons, un jour, avec l'Archiprêtre Carlucci, je l'ai invité à parler à l'*Oratorio S. Gioacchino* à Ceglie. Il a accepté avec joie. Lorsque la nouvelle se répandit dans toute la ville, tout le clergé de la ville afflua vers l'Oratoire, qui est assez nombreux, des personnalités qualifiées, le peuple et une foule de garçons que les locaux ne pouvaient contenir. Le Père se présenta au public dans une attitude très humble, mais en même temps rayonnant de joie à la vue de ce public anxieux d'écouter sa parole. Il a commencé à parler, exprimant sa complaisance pour l'excellente organisation de l'Oratoire et pour ce grand nombre de garçons. Il poursuit disant que celle-ci est la meilleure manifestation du zèle avec lequel travaillent les organisateurs de ce magnifique Oratoire et le clergé de cette belle ville. Cela démontre à quel point les familles vivent vraiment l'esprit religieux, et à quel point ces enfants très chers sont bons, ils veulent aimer Jésus, et ils promettent vraiment d'avoir un excellent résultat.

«À ce moment-là, il y a eu comme une explosion: un fort et soutenu battement de mains et applaudissement. Le thème de son discours était: "La Très-Sainte Eucharistie et la Très-Sainte Communion". L'exposé doctrinal sur le sujet était si clair et facile que, avec un grand étonnement, chacun puisse le suivre avec la plus grande attention. Nous tous étions attirés. Il parlait, rapportant les plus beaux et les plus séduisants passages de l'Évangile, concernant le plus tendre amour de préférence du divin Maître pour les enfants, au point de considérer qu'on faisait à lui ce qu'on faisait à eux par amour pour lui. Il parla avec une telle douceur et avec un tel esprit de foi qu'il arrachait des larmes de joie et d'émotion. Il a ensuite parlé du don infini de la Très-Sainte Communion par laquelle, quiconque se communique avec les dispositions, reçoit le Seigneur vivant et vrai en Corps, Sang, Âme et Divinité, et demeure en Jésus, tandis que Jésus demeure en lui.

«Il parla ensuite du désir ardent de Jésus de se donner à tous les hommes dans la Très-Sainte Communion, et donc du degré d'amour que Jésus nous fait entendre quotidiennement depuis le Saint Tabernacle: "Laissez venir à moi les petits, car le royaume des cieux est à eux". Le discours a été relativement long, mais il nous a semblé si court que nous aurions voulu le prolonger encore plus longtemps. C'étaient vraiment de beaux moments. Les effets de la conférence furent tels qu'on put affirmer qu'il n'y avait jamais eu tant d'enthousiasme à l'Oratoire, ni tant de Communions générales et durables. Le souvenir de ce discours est resté ineffaçable dans l'esprit et le cœur de Ceglie. Tout le monde disait: "Vraiment ce prêtre doit être un grand saint"».

À propos de cette conférence du Père, Don Cosimo Spina a également rappelé qu'un nouveau prêtre avait osé faire quelques critiques: «Il est clair que le Chanoine Di Francia doit vraiment être un homme entièrement de Dieu; mais, comme doctrine, j'attendais plus. En gros, il n'a rien dit de nouveau. Il a dit des choses communes que tout le monde connaît, même les enfants!». Cependant, on lui a immédiatement répondu: «Que voulez-vous qu'il dise de nouveau? Voulez-vous qu'il parle pour que les garçons ne le comprennent pas, et peut-être même pas nous? Ici réside plutôt l'extraordinaire: savoir dire les choses les plus difficiles d'une manière si simple et si claire qu'elles pénètrent dans l'esprit et le cœur même des plus petits! C'est là que réside l'art du vrai prédicateur».

180. Ce qui est donné aux pauvres est donné à Dieu, et Dieu le récompense au centuple

Après l'ouverture de la Maison d'Oria, pendant plusieurs années, il était de coutume d'offrir un excellent déjeuner aux pauvres de la ville à l'occasion de la fête de Saint Joseph, Saint Antoine de Padoue et Saint Pasquale, à qui ce Couvent était consacré.

Tous les pauvres du pays étaient invités et quiconque se présentait était admis à déjeuner, sans aucune distinction. Pratiquement, il arrivait qu'en plus des pauvres proprement dits affluèrent aussi de simples nécessiteux et des chômeurs, si bien que le nombre des convives, d'ordinaire, dépassait la centaine: aussi parce qu'on savait que le traitement était excellent, et le contenu du déjeuner distingué. La table était dressée de la meilleure façon possible. La meilleure vaisselle était utilisée, même prise dans la Maison féminine. Nous donnions ordinairement: l'apéritif, des pâtes, de la viande avec un double accompagnement, un autre deuxième plat avec un accompagnement, du fromage et autre chose, plusieurs types de fruits, du pain, un dessert, deux types de vin et du café. Tout à volonté. Seul le vin était contrôlé afin qu'il ne soit pas abusé. Le personnel de la Communauté servait.

Lorsque le Père était à Oria, il était l'animateur de la fête. Il portait un tablier et travaillait dur pour servir tout le monde. Sa présence suscitait un enthousiasme indescriptible. Pendant le déjeuner, des toasts de toutes sortes étaient échangés ce qui augmentait souvent la joie due à l'originalité. On chantait en l'honneur du Saint, de notre Seigneur et de la Très-Sainte Vierge.

À la fin du repas, de l'argent était encore remis à chacun. Je me souviens en particulier d'une année où pour Saint Joseph le Père se trouvait à Oria. Plusieurs jours avant la fête, il prend grand soin de préparer le déjeuner des pauvres. Il se rendait compte de tout minutieusement.

Il dit: «La première et la plus importante préparation au déjeuner des pauvres est la foi vivante et l'ardente charité avec laquelle nous devons le faire. Il vaut mieux accueillir et servir les pauvres que si on accueillait de grands seigneurs, et les servir comme si on accueillait et servait réellement et personnellement le Seigneur lui-même avec ses saints Apôtres. Et cela ne doit pas être une pieuse imagination, mais une réalité, car Notre-Seigneur lui-même le dit: "Tout ce que vous faites à l'un de ces moindres par amour pour moi, je le considère comme fait à moi-même". Et encore: "J'avais faim et vous m'avez donné à manger; j'avais soif et vous m'avez donné à boire".

Quant aux dépenses, n'y pensez pas; celui qui donne aux pauvres donne à Dieu, et Dieu rend abondamment, matériellement et spirituellement. En effet, notre Seigneur lui-même dit: "Pour un que vous donnez, le centuple et la vie éternelle vous sera rendue"».

Avec cet esprit de foi, il se donna corps et âme à la préparation et au service du déjeuner. Entre autres choses, le Père m'a dit de faire préparer deux mots de circonstance, courts et faciles à être compris par les pauvres. Frère Redento s'y est volontiers prêté, et avec grand soin il a préparé quatre petites pages à lire pendant le déjeuner. Le Frère Redento, lorsqu'il parlait et plus encore lorsqu'il écrivait, utilisait souvent des termes et un vocabulaire inhabituels, sophistiqués, sonores et difficiles. Certainement pas par ostentation, car il était très simple et humble, mais parce qu'il aimait la recherche en utilisant les mots.

Ayant fini d'écrire le petit discours, le Frère a voulu le faire entendre au Père. Et il se mit à lire avec emphase: «Parmi les nombreuses épithètes qui sont données au vénérable époux canut de la Très Sainte Vierge Marie et au Père apparent de Jésus de Nazareth, il y a celle, évocatrice, de pourvoyeur des pauvres».

À ces mots, le Père l'interrompit immédiatement en disant: «Assez! Assez, mon fils! Je comprends. Ne perdons plus de temps et ne dégoûtons pas le beau déjeuner. Quelle façon est-celle-ci de parler? Quand on parle ou qu'on écrit, le plus important pour la personne qui parle ou qui écrit est de bien faire comprendre ce que l'on veut dire».

Il y avait environ 130 personnes réunies à la fête à ce moment-là. Le déjeuner s'est déroulé à merveille. Le Père parlait comme il savait parler, jusqu'à enchanter. À la fin du déjeuner, il m'a dit de leur donner une lire chacun. J'ai pris la liberté de dire: «Et le déjeuner, ça ne suffit pas? Que feront-ils de l'argent? Peut-être qu'ils s'en serviront pour se saouler». Et le Père: «Il est clair que vous n'êtes pas familier avec la vie et encore moins avec la vie des pauvres, qui manquent de tout chaque jour. Faites ce que je vous dis et ne pensez pas aux dépenses. Le Seigneur nous rendra au centuple ce que nous leur donnons: "Donnez et il vous sera rendu le centuple"».

Le lendemain, le Père se rendit à la Maison féminine *San Benedetto*. À son retour, il m'a appelé et m'a demandé combien nous avons pu dépenser en plus ou en moins pour le déjeuner de la veille. Après y avoir réfléchi pendant un moment, j'ai répondu: environ 15 liras chacun, et ce faisant, la facture de 135, s'est élevée à un total d'environ 2.000 liras. Et le Père me dit: «Voyez comme la divine Providence est généreuse avec ce qui est donné aux pauvres!

Hier, un mandat de 225.000 liras, deux cent vingt-cinq mille!, c'est-à-dire plus du centuple de ce qui a été dépensé hier pour les pauvres, est arrivé d'Amérique à notre Secrétariat de *San Benedetto!*».

181. Tout travail honnête est toujours honorable

Un jour à Oria, alors qu'une partie de la Communauté était en train de décharger un chariot de briques, l'Évêque est venu, Mgr. Antonio Di Tommaso, pour visiter le Père. Dès que nous l'avons vu, nous avons essayé de nous arrêter et d'aller vers lui et de lui rendre hommage. Mais l'Évêque dit en souriant: «Ne bougez pas, continuez votre travail. Je suis si heureux de vous trouver en train de travailler. Si j'avais un appareil photo, je vous photographierais pendant que vous travaillez». Alors je lui ai dit: «Et pourtant, Excellence, quand nous avons vu, certains ont dit: c'est honteux de laisser l'Évêque nous trouver ainsi». Et il me répondit: «Il ne faut jamais avoir honte du travail; au lieu de cela, nous devons avoir honte de l'oisiveté. Le travail est toujours honorable». Pendant que l'Évêque prononçait ces paroles, arriva le Père qui avait été averti.

Le lendemain, le Père, pendant la lecture spirituelle, profita des paroles de l'Évêque pour nous parler du travail. Il a commencé à nous dire: «Avez-vous entendu ce que l'Évêque vous a dit hier et comme s'est-il réjoui qu'il vous ait trouvé en train de travailler? Il a ensuite continué à me parler à la fois de l'importance et de la nécessité du travail, surtout pour un Institut éducatif et caritatif comme le nôtre. C'est pourquoi j'en parle souvent et il n'y a pas de règlement dans lequel je n'insiste pas sur ce sujet. Je ne vous dirai pas à quel point j'apprécie que nous travaillions vraiment dur. Il faut travailler:

a) pour satisfaire au droit général du travail. Dieu a dit: "Tu mangeras du pain à la sueur de ton front", c'est-à-dire avec le fruit de ton travail. Saint Paul dit: "Celui qui ne travaille pas ne mange pas". Cependant, il faut dire ici que le travail n'est pas seulement un travail matériel, mais toute occupation honnête: étude, offices communautaires, prière, prédication, confession, surveillance et toute autre occupation assignée par l'obéissance;

b) il faut travailler: c'est ce qu'exige la nature de notre Institut, qui est d'éducation et de bienfaisance. Il ne peut y avoir de véritable éducation là où il n'y a pas d'amour au travail. L'oisiveté est le père des vices. En plus de l'obligation de sanctifier les enfants, nous avons aussi celle de les former. Et nous, en tant qu'éducateurs, devons être les premiers à donner aux accueillis l'exemple du travail;

c) nous devons travailler pour procurer la subsistance et le nécessaire aux enfants qui nous sont confiés;

d) nous devons travailler pour expier nos fautes. Dieu a imposé le travail comme punition à Adam; et en Adam nous aussi, par suite de la désobéissance, percevons la valeur expiatoire du travail;

e) nous devons travailler pour notre sanctification, pour gagner des mérites pour le paradis;

f) nous devons travailler pour la gloire de Dieu, pour le bien des âmes, pour la croissance de notre Congrégation;

g) enfin, nous devons garder à l'esprit que le travail est un grand facteur de maintien de l'ordre, de la discipline, de la religion, de la civilisation et de la morale dans l'Institut. Les jeunes qui aiment le travail réussiront facilement et deviendront d'excellents religieux. D'autre part,

ceux qui n'aiment pas le travail, mais sont apathiques et paresseux, donnent peu ou pas d'espoir de succès.

Depuis sa fondation, notre Institut vit non seulement des dons des bienfaiteurs, mais aussi du fruit du travail manuel: travaux de fleurs artificielles, couture, cordonnerie, typographie, moulins, boulangeries, fabriques de pâtes.

Le travail manuel permet aux jeunes même de grandir en bonne santé et forts».

182. Une recette pour les petits coquins: affection et catéchisme

Au début de la Maison d'Oria, les garçons d'Oria faisaient régulièrement de nous la cible de leurs plaisanteries et de leurs moqueries chaque fois qu'ils nous croisaient dans la rue. Ils accompagnaient leur chœur moqueur d'un cri retentissant: «*Picuozzi! Picuozzi!*», terme très péjoratif des dialectes du sud. Et ça ne s'est pas arrêté là. Ils nous ont souvent ciblés avec des trognons, des fruits pourris et des pierres. Le seul qui se sauvait, semble-t-il, fut le Père.

Un jour, en revenant de l'Institute féminin, des garçons dans la rue m'ont lancé des tomates. Parmi ceux-ci j'en ai vu un rouler devant moi, dans la poussière du chemin, beau, charnu et sain. Sans m'énerver, je l'ai ramassé et, l'époussetant, je l'ai mis dans ma poche en disant aux garçons: «Tirez, tirez encore, elles sont bonnes». À ces mots les garçons se sont arrêtés et m'ont dit: «Picuozzo, affamé, aimez-vous les tomates?».

À ma rentrée à la Maison, la Communauté avait fini de déjeuner, mais le Père était resté toujours à table. Moi, coupant la tomate pour la manger, j'ai raconté ce qui s'était passé, ajoutant que les insultes et les mauvais traitements de ces marmots étaient constants dans toute la ville. «Et pourquoi à moi - le Père m'a-t-il dit - ils ne disent et ne font rien de mal? Peut-être que vous vous fâchez, réagissez, répondez mal. Au lieu de cela, vous devez rester calmes». Je répondis: «Cela, jusqu'à un certain point. Quand ils nous jettent des pierres, on ne peut pas s'empêcher de répondre avec un lancement de pierres, et quand on met la main sur quelqu'un, on lui donne l'éducation que ses parents ne leur donne pas».

Et le Père: «Bravo! C'est ainsi que vous les éduqués, faisant les coquin vous aussi? C'est donc vous qui leur donnez l'occasion, en les provoquant. Il faut répondre aux insultes par des actes de gentillesse, il faut s'habituer à les endurer, surtout les aborder avec de bonnes manières, leur offrir ou leur promettre quelques petits cadeaux. Essayez aussi, de la bonne manière, de les faire participer au jeu avec nos garçons. Mais surtout, essayez poliment de les éduquer à la doctrine chrétienne, à la fréquence des saints Sacrements. Si vous faites cela, vous verrez sûrement le grand changement. Dans peu de temps, les garçons et les jeunes de la ville vous les auriez entre les mains et tout le monde vous respectera. C'est notre mission, au-delà de la prière et de la propagande pour obtenir de bons Prêtres: éduquer et sanctifier non seulement les hospitalisés, mais aussi les adolescents et les jeunes extérieurs. Nous devons nous habituer et former les nôtres à cette mission dès le plus jeune âge».

Plus tard, il est arrivé que, pendant que les nôtres se récréaient et jouaient sur la place devant l'Institut, des garçons externes ont commencé de loin à insulter et à jeter des pierres. Les nôtres ont voulu réagir comme d'habitude, mais empêchés de le faire, ils ont continué à jouer. Ces coquins, voyant que personne ne répondait, ont peu à peu cessé d'insulter et ne se sont arrêtés que pour regarder jouer nos gosses. Ils étaient surtout attirés par les acrobaties du jeune Levi, plus tard Père Redento, qui, en tant que gamin des rues napolitain expert, réussissait à merveille. Un de ces garçons, pour mieux voir le jeu, s'est peu à peu approché du nôtre. Moi aussi m'approchai de lui, échangeai quelques mots confidentiels avec lui et l'introduisis parmi

les nôtres en l'invitant également à jouer. Mais, par honte, il a refusé. Ses compagnons, presque émerveillés, regardaient de loin, n'osant pas s'approcher. Après la récréation, nous avons donné au petit qui s'était si bien entendu avec nous de belles petites images et des mandarines, et nous l'avons exhorté à dire à ses compagnons qu'ils pouvaient venir aussi, que nous les laisserions jouer avec les nôtres.

Le lendemain, un beau petit groupe est venu et bientôt ils se sont bien entendus avec nous, participant même à notre récréation. Il s'agissait alors de jeux très rudimentaires. Nous ne connaissions pas la balle, encore moins le ballon. Le jour suivant, il en vint encore plus, et ainsi peu à peu leur nombre augmenta, de sorte que nous n'étions plus suffisants pour les assister. Levi surtout récoltait des applaudissements. Les garçons étaient tous d'enracinement pour lui, un acrobate, joueur et narrateur de blagues napolitaines.

Après le jeu, l'usage du catéchisme, la préparation à la Première Communion, l'assistance aux Saints Sacrements et la prière ont été progressivement introduits. Après quelques mois, la jeunesse d'Oria est apparue transformée, tellement attachée à nous que partout où ils nous voyaient, même dans les rues, ils nous accompagnaient avec joie. Nous frôlâmes alors un autre inconvénient, du moins de l'avis de quelques représentants du clergé local. Ils ont dit que nous faisons trop confiance à ces garçons, ce qui était manque de dignité. Certains sont même allés prévenir l'Évêque. L'Archevêque Antonio Di Tommaso a réagi énergiquement en disant: « Que dites-vous? Ceux de San Pasquale font un miracle d'apostolat auprès des adolescents. Je ne sais comment remercier le Seigneur et les très chers Rogationnistes».

Il nous a montré cette gratitude à l'occasion de la fête de Saint Antoine, lorsque nous sommes allés vers lui avec le Père pour lui souhaiter bonne chance le jour de son nom. L'Évêque, presque ému, n'a pas trouvé de mots pour louer l'exercice de catéchisme qui était fait aux garçons du village. Il dit: «Vous êtes en train de guérir ma jeunesse à Oria. Les gens m'en parlent très bien, et même des gens respectables qui ne sont pas si fervents dans la vie chrétienne». Le Père, de retour à l'Institut, a dit à tous la gratitude et la complaisance de l'Évêque pour le bien qui était fait, et encourageait à continuer et à faire mieux.

Pourtant, cela ne semble pas vrai, ce beau idylle fut de courte durée, car, animés d'un zèle indiscret, nous voulûmes amener l'activité à un niveau de perfection que les locaux, le personnel et les moyens ne permettaient pas du tout. C'est ainsi qu'un sentiment de méfiance et de découragement est entré en nous et, peu à peu, la belle activité s'est éteinte. Malheureusement, ce qui est souvent dit s'est réalisé: le mieux est l'ennemi du bien.

183. Exhortation à une Supérieure Dominicaine:

administrer les biens de la Congrégation comme biens de la Providence

Lorsque nous sommes allées à Rome avec le Père pour acheter la Maison de *Via Circonvallazione Appia*, nous étions les hôtes des Sœurs Dominicaines à la *Salita del Grillo*. Le Père entretenait d'excellentes relations avec ces Sœurs, surtout pour les nombreuses aides spirituelles et temporelles qu'à l'époque il avait données à la fondatrice, Mère Lalia⁴⁷. Il était donc au courant des progrès et des choses de leur Institut. Pendant que nous y étions hôtes, la

⁴⁷ Mère Maria Antonia Lalia, née à Misilmeri (Pa) en 1839, fut la fondatrice de la Congrégation des Sœurs Dominicaines de *San Sisto Vecchio* à Rome: une grande âme, capable d'un héroïsme et d'une souffrance indescriptibles. Le Padre a connu, apprécié, aidé l'Œuvre de Lalia. On peut lire dans Père TUSINO, *Lettere del Padre*, (I, p. 487; II, p. 41ss) quelques échanges de lettres et des informations utiles.

Supérieure de cette Maison apprit le décès de sa sœur, je pense qu'elle s'appelait Sœur Tommasina, Supérieure des Sœurs Dominicaines de Ceglie Messapico.

La Supérieure communiqua la nouvelle au Père, qui répondit: «Je suis bien désolé, c'était une excellente religieuse, si exemplaire, attachée à la Congrégation et à la sainte Fondatrice si tourmentée. Je ferai des suffrages et demain matin j'appliquerai la Sainte Messe pour son âme. Savez-vous s'elle avait déjà réglé les choses concernant les biens de la Congrégation? C'est-à-dire s'elle avait fait un testament régulier?».

Il faut préciser que cette Congrégation n'était pas constituée en entité juridique, donc elle n'était pas capable de posséder; en conséquence, les biens de la religion devaient nécessairement être au nom de personnes physiques, ce qui était une chose dangereuse, car si, en temps voulu, un testament régulier de cessation n'avait pas été fait, la Congrégation aurait pu perdre ces biens, car tout revenait automatiquement aux héritiers naturels.

La Supérieure répondit avec une grande indifférence à la question du Père: «Je ne sais vraiment rien, Révérendissime: je ne m'intéresse pas du tout à ces choses». Et le Père aussitôt: «Quoi, ça ne vous intéresse pas du tout? Les biens de votre Congrégation ne vous intéressent pas? Ne savez-vous pas que les biens de la religion sont tous des biens de la Providence divine, confiés à la Congrégation, afin que ses membres sachent les administrer, les conserver et en faire usage selon les normes du Droit Canonique et leurs propres Constitutions? Et donc, comment une religieuse, et d'ailleurs une Supérieure, peut-elle dire qu'elle ne s'intéresse pas du tout aux biens de l'Institut? Ne savez-vous pas que si le testament de cessation n'est pas fait en temps voulu, la Congrégation perd tout? Excusez-moi de vous parler ainsi, mais je le fais pour votre bien et celui de la Congrégation, d'autant plus que vous êtes Supérieure et que vous avez le devoir de les connaître vous ces choses, et de les enseigner aux religieuses de la Maison».

Au départ de la Supérieure, le Père a poursuivi avec moi: « Certains religieux et religieuses, par ignorance, considèrent comme un esprit de pauvreté de ne pas s'intéresser aux biens de leur Institut. C'est grave, car les biens de l'Institut doivent être considérés comme appartenant à Dieu, et doivent donc être conservés et utilisés comme des choses sacrées. Il faut être discret quant à l'usage personnel, ne pas exagérer dans l'habillement, dans les dépenses de convenance, se détacher des choses et être prêt à les quitter lorsque les Supérieurs le disposent. De même, il faut toujours être prêt à changer de Maison, de charge et de tout. Mais nous devons en même temps estimer et garder ces biens comme s'ils étaient nos propres choses, parce qu'en fait ils appartiennent à Dieu.

Il est plus facile pour notre Institut de reconnaître que tous ses biens sont la propriété de la Providence divine, qui nous envoie comme la manne tombée du ciel aux Juifs. Tout est fruit de la Providence, qui nous aide par les bienfaiteurs pour les grâces reçues ou à recevoir par l'intercession de Saint Antoine. Les administrateurs principaux et directs de ces biens de la Congrégation, ou plutôt de la divine Providence, sont les Supérieurs. Ils doivent les conserver et les administrer comme il convient, c'est-à-dire selon les Canons sacrés et nos Constitutions; mais tous les membres ont une obligation pratique de les estimer et de les utiliser comme tels. Il est très important de savoir et de garder à l'esprit tout cela dans la vie religieuse. Cette instruction doit commencer à être donnée, selon ses capacités, dès le probandat».

184. Une niche trop petite pour Saint Antoine

Un jour, j'ai vu le Père et le Père Palma qui, debout dans la cour d'Oria, se parlaient et regardaient avec un certain intérêt le mur au-dessus de la porte qui mène à l'escalier principal de la Maison. Le Père Palma m'a appelé et m'a dit: « Écoutez ce que dit le Père: il voudrait

placer une statue de Saint Antoine sur la porte de l'escalier». Le Père ajouta: «Oui, cela me semble le meilleur endroit pour être vu aussi par ceux qui entrent dans la Maison. Désormais, la Providence divine semble avoir choisi ce grand Thaumaturge comme Fournisseur céleste de nos Instituts. On peut dire qu'ils doivent d'une certaine manière leur existence matérielle et de nombreuses aides spirituelles à ce Saint glorieux. Nos Orphelinats lui sont dédiés, ils de lui prennent le nom d'Orphelinats Antoniens, et sous son nom ils sont maintenant connus, peut-on dire, dans le monde entier, tandis que la Providence nous parvient du monde entier. Par conséquent, la dévotion à ce grand Thaumaturge dans nos Instituts doit toujours être vivante et nous devons la cultiver et aussi la montrer avec sensibilité avec des signes extérieurs, comme des offices, fêtes, processions, saintes Messes et avec l'exposition, pour le culte, d'images sacrées qui ne doivent jamais manquer dans nos Maisons».

Quand le Père eut fini de parler, m'a échapper dire: «Vraiment, il me semble que ce n'est pas la peine de mettre là-haut une statue qui ne puisse pas mesurer plus d'un mètre, puisque la niche ne peut pas être faite plus haute. Au moins, elle devrait être d'une hauteur régulière, environ un mètre et soixante-dix». Le Père m'a aussitôt interrompu: «Ne savez-vous pas que le mieux est l'ennemi du bien? À votre avis, vu qu'on ne peut pas mettre une statue grandeur nature, il vaut mieux ne rien mettre? Bravo! Quel bon raisonnement!». Et, se tournant vers le Père Palma, il dit: «Père Palma, n'y prêtez pas attention et faites certainement creuser la niche du mieux que vous pouvez et commandez la statue appropriée. Quand tout sera prêt, faites-le moi savoir, car, si le Seigneur le veut, je veux être présent et nous verrons si nous pouvons faire une belle fête, afin de susciter de bons sentiments dans la Communauté. C'est un moment très important, celui où une image sacrée est exposée pour le culte. Il y a tant de célébrations pour un monument qui est inauguré en l'honneur d'un personnage méritant, et cela ne devrait pas être fait lorsque l'image d'un Saint ou d'une Sainte est exposée, ils qui ont su copier Jésus-Christ en eux-mêmes à merveille et ont fait d'eux-mêmes des personnes qui dans l'humanité ont bien mérité?».

Au bout de quelques mois, le Père fut informé que tout était prêt et on lui demanda de fixer la date de la petite fête. Arrivé la veille au soir de la date fixée, il a immédiatement remarqué la statue et la niche et s'est félicité: «Tout va bien; c'est une chose devinée. La statue n'est pas si petite, comme Frère Carmelo faisait comprendre». Cela dit, il se rendit au réfectoire pour dîner. Le Père Palma le suivit et dit: «Père, ce serait vraiment bien si une nouvelle chanson était chantée à Saint Antoine pour cette occasion». «Bien sûr - le Père a répondu, - mais maintenant il n'y a plus de temps». Et le Père Palma: «Si vous écrives les vers, je m'occupe d'adapter un motif d'une autre chanson. En fait, je l'ai déjà prêt. Si vous voulez, je vous la jouerai, pour que vous puissiez adapter les vers à la musique. Même un seule strophe suffirait pour l'instant pour pouvoir faire le concert. Vous ferez les autres strophes avec plus de commodité, car après cela il suffirait faire une petite répétition».

Le Père, lui-même au réfectoire, en mangeant, écrivit au crayon les premiers vers de l'hymne:

"Ô Antoine, ils se tournent vers vous

Nos affections ardentes,

À vous qui êtes parmi les peuples

Un Ange du Ciel".

et a livré le texte pour l'harmonisation. Le même soir, il a ensuite donné les six autres strophes. Le lendemain matin, le Père a béni la statue qui, au milieu des prières, des chants et des acclamations au Saint, a été portée en procession à travers la Maison et le long des allées du jardin. Lorsqu'elle fut finalement placée dans la niche, il prononça des paroles enflammées,

exhortant chacun à une dévotion sincère au Saint, suggérant également qu'on le salue au moins avec la récitation d'un Gloria, chaque fois qu'on passait devant cette image. Il a conclu en rappelant que l'exposition d'images sacrées sert à enflammer la dévotion à travers les sens.

185. Il est difficile de distinguer les vrais phénomènes préternaturels

Une fois, j'étais à Trani dans la Maison des Sœurs pour rencontrer le Père et le Père Palma, qui en ont profité pour me conseiller d'aller à Corato pour visiter la Piccarreta⁴⁸, considérée comme une femme ornée de vertus spéciales et de dons extraordinaires et surnaturels, comme les extases et révélations.

PÈRE Palma en était enthousiaste; mais le Père aussi en avait une bonne idée, et m'en avait parlé plusieurs fois. Cependant, à cet égard, je m'étais non seulement montré indifférent mais presque sceptique.

Le Père Palma insista sur le fait qu'il suffisait de lui parler un peu pour être convaincu de la vérité. Alors non seulement il m'a conseillé d'aller la voir, mais il m'a presque forcé. Cependant, malgré son insistance, j'ai répondu résolument non, car j'étais réfractaire à des phénomènes similaires. En fait, j'admettais et j'admets encore que certains faits peuvent être vrais, car le Seigneur accorde ses dons à qui il veut. Mais, par ignorance, en pratique je n'y crois pas, je les considère comme les fruits d'une imagination exaltée, de l'hystérie. Avec cette persuasion, quand je me suis retrouvé à parler de la Piccarreta et de personnes similaires, c'était toujours mon opinion. Par conséquent, pour éviter des défauts, j'ai essayé d'éviter les occasions de connaître ou de parler de ces sujets.

PÈRE Palma se battait pour me convaincre des dons surnaturels et extraordinaires de la pieuse femme. Pour m'inciter à la visiter, il me parla de la grande idée que le Père avait d'elle, à tel point qu'il était occupé à imprimer ses écrits sur la *Divine Volonté*. Et il ajouta: «Vous savez combien le Père est profond dans la connaissance des révélations et combien il est rigoureux dans ses jugements». J'ai répondu: «Le Père est le Père, il sait bien distinguer les dons surnaturels des infirmités naturelles et sait tirer un profit spirituel pour son âme. Pour moi, en revanche, c'est tout le contraire».

PÈRE Palma ne si résignait, et un jour, en ma présence, il a dit au Père qu'il n'avait pas pu me convaincre à visiter Piccarreta, en raison de mon pessimisme sur les révélations privées, et qu'il avait également été inutile de me rappeler l'excellente conception que le Père lui-même en avait.

Le Père répondit: «Père Palma, laissez-le tranquille, n'insistez pas. Il dit qu'il ne se sent pas, qu'il ne comprend pas ces choses, parce qu'il n'a aucune préparation. Et en cela il a raison. Une grande étude et une préparation spécifique sont nécessaires pour les révélations privées. C'est un domaine très difficile. En effet, il arrive souvent que certains effets paraissant extraordinaires, et donc surnaturels, soient plutôt l'effet d'une infirmité mentale et physique. En effet, il peut arriver que chez la même personne des effets surnaturels et des effets naturels se trouvent réunis. Discerner tout cela demande une préparation minutieuse, et c'est dangereux. Il est arrivé que même des personnalités illustres aient commis des bévues majeures dans cette affaire, qui se sont ensuite beaucoup nuï à elles-mêmes et aux autres. Il n'est donc pas conseillé à ceux qui n'en ont pas envie, et encore moins à ceux qui ne sont pas préparés, de se mêler de cette affaire. Je dirais aussi que dans ces cas une certaine vocation spécifique de la part du

⁴⁸ Luisa Piccarreta, Tertiaire de l'Ordre Dominicain, jouissait d'une grande renommée à l'époque du Père pour les phénomènes mystiques. Elle a écrit, entre autres, *Heures de la Passion de N.S. Jésus Christ*.

Seigneur est nécessaire. C'est bien que les nôtres ne prennent pas ce chemin, car ils pourraient même se compromettre».

En se tournant vers moi: «Mais vous, alors que vous dites justement d'une part que vous ne comprenez pas et que ne savez pas distinguer ces phénomènes, d'autre part vous affirmez que ce sont presque tous des phénomènes d'hystérie et de maladies mentales. Vous êtes exagéré. Beaucoup de choses sont vraiment des dons de Dieu, ce sont de vraies révélations. Mais même s'elles sont approuvées par l'Église, ils restent toujours des phénomènes privés et n'exigent rien de plus qu'une simple foi humaine, selon sa propre prudence.

«Alors, quand j'ai l'opportunité de pratiquer des gens comme Piccarreta, dont on dit qu'elle jouisse de dons extraordinaires et surnaturels, cela ne veut pas dire que je crois tout ce qu'on dit. Et même pour les choses auxquelles je crois, j'essaie toujours d'agir avec la prudence voulue par la Sainte Église. Je pratique de telles personnes, parce qu'elles sont ordinairement parées de vertus personnelles vraies et fermes, pour faire profiter mon âme. Je ne veux pas du tout dire par là que les nôtres fassent la même chose. Dans ce cas, en effet, il ne s'agit pas de l'esprit de la Congrégation que nous devons tous essayer d'assimiler, mais seulement de manières strictement personnelles de voir et de juger».

Malgré tout cela, cependant, à une autre occasion, le Père Palma, avec l'excuse de me montrer les travaux en cours à la Maison des Sœurs de Corato, sans me laisser la moindre chance, il m'a introduit dans l'appartement de Piccarreta, d'où il s'est retiré avec une excuse, me laissant seul. Elle, la pauvre, a été très courtoise et ne se donnait pas l'air d'une femme très religieuse, mais très humble et ordinaire, et n'est pas entrée dans les choses spirituelles. Moi aussi, bien sûr, je me suis gardé bien de provoquer de tels discours. Et après quelques mots de convenance, je suis sorti».

Le Père Palma me dit immédiatement: «Êtes-vous sorti si tôt? Quelle impression cela vous a-t-elle fait?». J'ai répondu: «Rien; elle est une bonne femme. Une bonne femme comme toutes les autres bonnes femmes». Et Père Palma: «Mais comment auriez-vous voulu la trouver, dans la niche avec des bougies allumées? Vous êtes tellement sceptique que même si vous l'aviez trouvée en extase comme Saint Joseph de Cupertino, vous auriez dit que ce sont des phénomènes naturels. Telle est votre obstination!». Je lui ai répondu: «Mais ne vous souvenez-vous pas de ce que le Père en a dit il y a quelque temps à Trani? Il a dit de me laisser tranquille et de ne pas insister».

Me retrouvant plus tard à parler au Père, je lui racontai ce que le Père Palma m'avait fait pour que je parle à Piccarreta. Le Père me répondit: «Certes, le Père Palma le fait pour votre bien. Selon lui, il aimerait que vous précisiez vos idées. Mais cela n'est pas bon. Je dois lui dire. Vous devez savoir en effet que moi certain livres concernant l'extase, les révélations et autres, comme ceux de Sainte Brigitte, par Gemma Galgani, j'ai dit aux Sœurs qu'elles ne devaient pas les lire, car ils peuvent servir à attiser leur imagination et produire plus de mal que de bien».

186. L'aspirant qui ne voulait pas... haïr les parents

En 1908, avant le tremblement de terre, le Père, revenant des Pouilles où il s'était rendu pour un sermon, amena avec lui au Quartier Avignone un jeune garçon de Grottaglie, âgé d'environ 12 ans, nommé Nisi, qui aspirait à la vie religieuse. Je me souviens à quel point il était joyeux et à quel point il aimait voir tant de nouvelles choses dans la ville. Après quelques

jours, cependant, il a commencé à ressentir le mal du pays et de sa famille, une nostalgie qui, malheureusement, grandissait de plus en plus.

Un jour il était dans le préau, à l'écart des jeux et pleurnichard; le Frère Placido, tellement bon, autant cher que simple, et dévoué à Saint Joseph (même trop, à vrai dire!), se trouva momentanément remplacer Frère Francesco M. de l'Enfant Jésus, malade. Il a donc essayé de consoler à sa manière le garçon affligé. Il le conduisit devant une statuette de Saint Joseph, qui était dans le kiosque du préau, et lui dit: «Écoute, mon fils, ne pleure plus; récitons une prière au Saint pour te faire oublier et haïr ta patrie et ta famille». Le garçon réagit agacé en criant à tue-tête: «Non! Non! Je ne pourrai jamais oublier et encore moins détester mon père, ma mère, mes frères et sœurs». Et le Frère Placido: «Mon fils, si tu ne haïs pas tes proches qui sont tes ennemis, tu ne peux pas devenir religieux: Notre-Seigneur le dit».

À cette scène, certains d'entre nous étions témoins et se sont moqués de cœur. Mais Salvatore Drago, plus tard Frère Mariano, a dit au garçon qui disait vouloir retourner chez ses parents: «N'écoute pas Frère Placido, ce n'est pas vrai que tu dois haïr tes parents». Le Frère Placido dit en colère à Salvatore: «Taisez-vous, grossier! Vous ne comprenez rien; occupez-vous de vos affaires et éloignez-vous. Ce n'est pas moi que dis cela, mais notre Seigneur, et je vais vous montrer tout de suite si ce n'est pas vrai». En effet, il alla chercher l'Évangile et fit lire dans Saint Luc: «Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, sa femme et ses fils et filles et les même son âme, il ne peut pas être mon disciple". Puis il fit également lire les paroles de Notre-Seigneur dans saint Matthieu: "Les ennemis de l'homme sont ses propres proches". Voyez si ce que je disais est vrai...».

Mais le garçon, plus inconsolable que jamais, rétorqua avec une logique lucide: «Puisque c'est le cas, je veux retourner tout de suite chez mes parents. Je ne peux pas détester mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs. Quant à la femme et aux fils que je n'ai pas, d'accord, je peux les détester. Mais quant à haïr mon âme, non. Le Prêtre qui m'a amené ici m'a dit que je devais beaucoup aimer mon âme et que je devais devenir un saint. C'est pourquoi je suis venu ici. Comment mes proches qui m'aiment tous tant peuvent-ils être mes ennemis? Quand je suis parti pour venir ici, tout le monde pleurait. Non, non, je ne veux plus rester ici. Je veux rentrer chez moi tout de suite».

Dès qu'il vit le Père, pleurant il alla vers lui pour lui dire qu'il voulait absolument retourner à Grottaglie, car il ne pouvait ni ne voulait haïr ses proches... Et le Père, médusé: «Je ne comprends pas ce que tu dis. Que veux-tu dire, fils? Qui t'a dit ces choses?». «Le *picuozzo* me l'a dit», répondit le garçon. Et le Père: «Que veut dire ce *picuozzo*? Qui est?». «Ce gros frère qui a une robe couleur tabac et qui reste avec nous. Il m'a fait lire les paroles de l'Évangile».

Le Père comprit que c'était le Frère Placido. Et lui expliqua patiemment le vrai sens des paroles de l'Évangile. Il lui dit que non seulement les parents ne doivent pas se haïr, mais, étant dans l'Institut, ils doivent s'aimer plus que lorsqu'on est dans la famille. Il essaya du mieux qu'il put de le reconforter. Puis il lui donna des chocolats et l'a renvoyé près de nous. Le garçon revint consolé et dès qu'il arriva, il dit: «Salvatore avait raison de dire que ce que Frère Placido disait n'était pas vrai. Le Père m'a dit qu'en restant ici, non seulement les parents ne doivent pas se haïr, mais ils doivent être davantage aimés».

Le Père ce même jour, profita de la lecture spirituelle pour nous expliquer le vrai sens des paroles de l'Évangile. Le Frère Placido a reçu une bonne correction pour son imprudence.

187. «Est-ce que vous gardez toujours ce garçon dans l'aspirantat?»

Dans la Maison d'Oria, on avait l'habitude de faire la procession à travers les salles internes et le long des avenues du jardin les jours des *Quattro Tempora* et ceux des Rogations. On priait et récitait les litanies rituelles.

Quand le Père était là, il y participait toujours et invariablement avait l'habitude de donner un peu de ferveur à l'occasion, qui devenait parfois un vrai sermon, très populaire et suscitant tant d'enthousiasme.

Une fois, le Père, pendant la procession, a vu un aspirant qui non seulement ne priait pas, mais qui plaisantait et taquinait même ses compagnons, bien qu'il avait été corrigé à plusieurs reprises par le surveillant.

Après la procession, le Père m'a demandé qui était ce garçon. Lorsqu'il apprit qu'il était aspirant, il s'exclama: «Quel bel aspirant! Il ne répond pas aux prières, il blague et harcèle les compagnons pendant la procession! Pourquoi le gardez encore? Comment se comporte-il?». Je répondis: «Il laisse vraiment à désirer, tant en piété qu'en conduite et en étude». «Et vous le gardez toujours ici? Pourquoi ne l'avez-vous pas renvoyé? Attendez-vous qu'il gâte les autres?». «En fait, Père, - ajoutai-je encore, - nous avons écrit deux fois à la famille pour leur demander de venir le retirer, et ils ne se sont pas présentés. Nous avons également écrit à l'Archiprêtre de S. Vito dei Normanni, la ville du garçon, qui nous l'a présenté, et il n'a pas non plus répondu. Cet Archiprêtre est si bon et si zélé pour les vocations. Il nous a envoyé plusieurs garçons. Mais il est évident qu'il ne sait pas choisir: il prend *oves et boves* [moutons et bovins]. Il suffit qu'un garçon lui dise qu'il veut venir chez nous, pour que l'Archiprêtre le considère convenable, sans tenir compte de la bonne intention, de la conduite, des qualités physiques, morales, religieuses et intellectuelles». Et le Père: «Et vous, vous restez si passivement? Et vous vous y prêtez à ça? Avec une belle délicatesse, tout en le remerciant de son zèle, vous devez aussi lui faire comprendre que ce zèle est indiscret. Ce faisant, en effet, il ne favorise ni les vocations ni l'Institut; au contraire, il endommage gravement ceci et celui-là. C'est bien d'aller le trouver. Vous pouvez l'inviter ici à Oria, afin de lui faire comprendre ces choses. Faites-lui savoir la distinction claire entre l'aspirantat et l'orphelinat. En fait, beaucoup de gens, peut-être parce que nous gardons les deux catégories de garçons ensemble dans la même Maison, croient que c'est la même chose. Entretemps, ce garçon n'inspire aucune confiance et donne le mauvais exemple aux autres par sa conduite. Puisque vous avez écrit à la fois à ses parents et à l'Archiprêtre, faites-le accompagner définitivement à San Vito. Ne perdez plus de temps.

«Une bonne sélection, en temps voulu, est d'une importance primordiale pour maintenir un environnement communautaire sain. En revanche, un ou deux garçons inadaptés suffisent à tout gâcher. Pour une bonne sélection, il faut beaucoup étudier les sujets, bien réfléchir et surtout prier beaucoup le Seigneur. Mais une fois cela fait, il faut être assez rigoureux. C'est moins mal pour l'Institut d'éliminer une bonne vocation plutôt que d'en laisser une fausse qui donnerait un mauvais exemple. Ce problème devrait faire trembler les responsables de la formation et de la sélection; car c'est une chose très grave de faire perdre une vocation par sa propre faute, et il n'est pas moins grave de laisser une personne sans vocation dans l'Institut, ce qui nuit à la vocation et à l'esprit des autres».

188. Une louange à cette Fille du Divin Zèle promotrice de vocation

Sœur M. Paracleta Antonucci, Supérieure de la Maison de San Pier Niceto, a été très zélée pour nous procurer des vocations avant et après la mort du Père. Cette Fille du Divin Zèle a travaillé sur un large éventail, atteignant au-delà de San Pier Niceto, même les pays voisins soit directement, soit par l'intermédiaire de coopératrices. Les vocations des Pères Camillo Ruggeri, Giuseppe Pitrone et du Frère Giuseppe Bongiovanni sont attribuées à sa fervente et avisée pastorale. La Maison d'Oria ne pouvait que bénir cette Sœur et lui être reconnaissante.

Elle était louable non seulement pour son zèle, mais aussi pour l'esprit avec lequel le faisait, pour la constance, pour le courage et la patience avec lesquels elle a agi. Elle ne s'en est jamais vexée, ni ne s'est plainte, lorsque nous, pour des raisons de sélection, en renvoyons. Au contraire, elle en a profité pour travailler avec plus d'engagement. Pour son zèle tenace, je tenais à la remercier personnellement. L'occasion s'est offerte quand le Père m'a appelé à Messine, à la suite de ma dépression provoquée par une peur soudaine⁴⁹.

Le Père, arrivé à Messine, me dit: «Vous, pendant au moins un mois, jusqu'à ce que vous soyez en bonne santé, vous ne devez pas retourner dans les Pouilles. Vous resterez à Messine, ou à Galati avec les vôtres, ou à Taormina, ou à S. Pier Niceto, où vous pensez le mieux. Plutôt, ces jours-ci je dois aller à San Pier Niceto, si vous voulez venir avec moi, venez, ça vous aidera à vous distraire un peu».

Il n'y avait pas de meilleure occasion et j'y suis allé. Là, je suis resté deux jours avec le Père. Cependant, j'ai pu parler peu avec la Supérieure, car presque toujours occupée avec le Père. Cependant, j'ai eu le temps d'entendre les éloges tant internes qu'externes de la Supérieure pour l'exercice des saintes vertus, pour l'esprit religieux et l'apostolat qu'elle exerçait dans l'Institut et dans le pays. C'était un éloge général. Quand j'ai enfin réussi à parler à la Supérieure, alors que le Père était occupé à écrire, je l'ai remerciée pour les vocations et je lui ai demandé pardon pour ces sujets qui avaient été renvoyés parce qu'ils ne donnaient aucun espoir.

Elle a gracieusement répondu: «Non merci, car je fais moins que mon devoir. En effet je ne sais comment remercier ceux qui me donnent la possibilité de faire du bien à la Congrégation masculine, qui ne m'est pas moins chère que la Congrégation féminine. Je ne vous dirai pas combien j'aurais aimé être Prêtre et surtout Prêtre Rogationniste, afin de pouvoir répandre plus efficacement le divin Rogate et me rendre plus utile aux œuvres de charité. Mais comme cela ne m'est pas possible, je me rattrape du mieux que je peux par la prière et le travail, afin que ceux qui peuvent l'être le deviennent. Qu'ils fassent ce que moi je ne peux pas faire: ainsi j'espère avoir moi aussi un peu de crédit pour tout le bien qu'ils feront. C'est moi qui dois vous remercier. Aussi bien que je dois m'excuser pour la gêne occasionnée en envoyant, du fait de mon inexpérience, des éléments non adaptés à la vie religieuse. Mais cela se produit contre ma volonté et mon intention. À première vue, ils me semblent bons. Mais alors.... Je vous assure que, quand je vois que certains reviennent, alors que d'un côté je suis désolé, de l'autre je ressens du plaisir, car je comprends qu'en temps voulu vous faites une sélection consciencieuse et correcte. Il est clair que je m'occupe aussi de nos Sœurs et je me sens bien autant de fois Fille du Divin Zèle selon le nombre de vocations que je procure: c'est ma joie, c'est le meilleur service que je puisse rendre à la bien-aimée Congrégation».

⁴⁹ Le Père Carmelo fait allusion à l'épisode du chat, qui l'a fait s'épuiser à cause d'un traumatisme psychique, selon n. 160.

Lorsque j'ai rencontré le Père, je lui ai dit l'excellente impression que m'avait faite la Supérieure, le zèle qu'elle déployait pour les deux Congrégations, surtout en procurant des vocations, et comment elle nous les envoyait souvent à Oria.

Le Père répondit: «Voici ce que les Rogationnistes doivent faire pour les Filles du Divin Zèle: procurer le plus de vocations possible, car leur but et leur esprit sont identiques, et à cet égard les deux Instituts sont comme s'ils n'en faisaient qu'un. Cette Sœur est une vraie Fille du Divin Zèle! Elle s'est donnée entièrement à Dieu et à son prochain pour l'amour de Dieu, elle suit parfaitement l'esprit et les buts de notre Institut. Elle a donné à l'Institut tous ses biens familiaux, qui ne sont pas peu; elle s'est donnée corps et âme à la Congrégation; elle cultive son esprit et s'efforce de le répandre; elle exerce un apostolat louable dans le pays qui l'estime tant, sans manquer à ses devoirs de religieuse et de Supérieure de la Maison. Elle a un zèle équilibré, car elle s'occupe de l'apostolat extérieur, sans négliger le reste. Elle n'est pas comme les autres qui, soit s'enferment dans la Maison pour ne s'occuper que des affaires internes, soit, inversement, s'occupant des faits extérieurs, négligeant leurs propres devoirs religieux et ceux de la Maison. Celui-ci serait un zèle indiscret. Cette Sœur au contraire, comme je l'ai dit, est très équilibrée».

En parlant de Sœur Paracleta, je me souviens que lorsque à Messine lui ont dû amputer sa jambe à cause de la gangrène, dans ses douleurs atroces elle m'a dit entre autres: «Je prie le Seigneur de me faire la grâce de pouvoir accepter ces douleurs pour le plus grand bien de nos deux Congrégations. Je ne me suis jamais autant sentie Fille du Divin Zèle que dans cet état. Comme je ne peux plus me rendre utile à l'Œuvre, j'offre pour elle mes souffrances au Seigneur, afin qu'elle s'enrichisse toujours d'excellentes vocations et que l'esprit religieux et la charité fraternelle mutuelle y soient toujours vives».

189. Splendide prédication du Père pour la fête de Saint Antoine à Oria

Une année à Oria nous a manqué le prédicateur de la treizième de Saint Antoine. Après de nombreuses recherches pour le remplacer, nous avons seulement réussi à trouver le Supérieur des Jésuites de Tarente, qui s'engagea à venir prêcher seulement le triduum et à faire le panégyrique le jour de la fête. Heureusement cette année-là, à Oria, il y avait le Père, qui dit: «Pour les autres jours, puisque je suis ici, cela veut dire que je dirai une petite pensée chaque soir pour ne pas interrompre la tradition».

Une année à Oria nous a manqué le prédicateur de la *tredicine* de Saint Antoine. Après de nombreuses recherches pour le remplacer, nous avons seulement réussi à trouver le Supérieur des Jésuites de Tarente, qui s'engagea à venir prêcher seulement le triduum et à faire le panégyrique le jour de la fête. Heureusement cette année-là, à Oria, il y avait le Père, qui dit: «Pour les autres jours, puisque je suis ici, je dirai une petite pensée chaque soir pour ne pas interrompre la tradition».

Le premier soir, les fidèles n'étaient pas nombreux. Au début, le Père a annoncé qu'il dirait quelques mots, mais le sermon a duré environ trois quarts d'heure, et a été ainsi plus ou moins pour les autres soirs. Les sermons, cependant, étaient si beaux qu'on ne remarquait pas vraiment le temps qui passait. Le discours était clair et attrayant.

Avec une grâce dévouée et poétique, il commençait à raconter la vie du Saint, puis il faisait l'application morale, puis il passait à quelque mention de la dévotion à Saint Antoine dans nos Orphelinats, racontant quelque grâce spéciale obtenue pour les prières des orphelins; enfin il concluait par une prière chaleureuse au Saint.

Les fidèles du premier soir ont contagié avec leur enthousiasme toute la ville, et ainsi le deuxième soir l'Église était pleine et le troisième les personnes débordaient même devant la porte. Jamais on avait vu autant d'affluence à Oria, surtout d'hommes, même non pratiquants. Il y avait un va-et-vient pour les confessions. Il y avait ceux qui ne se rappelaient plus depuis combien d'années ils n'étaient pas allés se confesser. Il fallut recourir à des renforts, appelant d'urgence les Capucins de Francavilla Fontana et les Passionistes de Manduria. L'un de ces confesseurs a déclaré: «Cette année, avec la prédication du Chanoine Di Francia, nous avons l'effet d'une mission».

Le bon Jésuite a donc eu un triduum difficile! Bien qu'il fût un bon prédicateur, il suscita malgré lui le mécontentement général, à tel point que certains voulurent faire une manifestation publique pour forcer le Père à reprendre la prédication. Frère Redento en a parlé au Père, qui s'est enflammé et a dit: «Jamais une telle chose!». Il convoqua aussitôt quelques-uns des plus ardents, protesta et les réprimanda vigoureusement.

Déjà pendant la *tredicine*, il y avait eu de nombreuses Communions, mais le jour de la fête, on peut dire que du petit matin jusqu'après midi, il y avait une distribution continue. Ce jour-là, il y avait le déjeuner traditionnel pour les pauvres, préparé avec une attention méticuleuse. Le Père errait heureux parmi les convives, en qui il voyait le visage même du Christ.

Il convient de noter ici un détail. L'Évêque d'Oria, Mgr Di Tommaso, s'appelait Antonio, et donc le jour de son nom il nous envoyait des biens en nature pour un copieux déjeuner pour nos Communautés masculines et féminines. Cette fois-là, il nous en a envoyé plus du double, disant que *una tantum*, il avait également l'intention de contribuer au déjeuner pour les pauvres.

Cela a été préparé, comme mentionné, avec un soin méticuleux et une solennité. Le service était fait par les nôtres; le Père, avec son petit tablier, faisait tout pour accueillir, diriger pour que le repas soit joujoux.

Pendant le déjeuner, on portait des toasts, priait et chantait. Le Père également souligna la générosité de S. E. l'Évêque, qui avait si gracieusement voulu contribuer au déjeuner, et en a profité pour dire que nous avons tous l'obligation de prier pour l'Évêque et de le respecter, car les Évêques sont les successeurs des Apôtres et en tant que tels, ils doivent être estimés et vénérés. Puis il a parlé de la dévotion qui est due à Saint Antoine d'une manière particulière, car ce que nous faisons pour les nécessiteux, nous le faisons grâce à la providence que ce grand Saint nous envoie. «La vraie dévotion au Saint - dit-il - est de ne commettre pas des péchés, de vivre une vie chrétienne, d'écouter la Sainte Messe les jours fériés, de prier et de recevoir les Sacrements».

Les confesseurs et le prédicateur ont assisté à ce déjeuner et ont été touchés par l'esprit de foi et de charité avec lequel le Père agissait. Le Père Jésuite dit: «J'avais tellement entendu parler de certains de mes Confrères sur la vertu héroïque du Chanoine Di Francia, mais si l'on ne voit pas certaines choses personnellement, on ne peut pas croire. Cet homme est vraiment un de ces grands saints de la charité qui réjouissent de temps à autre l'Église de Dieu.

190. *Treppiedi* [Trois pieds] est la bête apte pour nous

À Oria, pour la commodité de la Maison et les besoins pratiques, on y avait toujours quelques bêtes de trait disponibles: mulet, cheval ou âne. Au début, il y avait une jument qui, épuisée par les années et les fatigues, était devenue inapte. On a donc dû en acheter une autre.

L'occasion s'est présentée lorsqu'un riche monsieur, ami proche du Père Palma et aussi un peu bienfaiteur de l'Institut, a décidé de vendre sa jument car il s'était désormais converti à l'automobile. C'était vraiment une belle jument comme on en voit rarement. Le propriétaire lui était tellement attaché, qu'il se sentait presque désolé de le vendre. Sachant que le Père Palma cherchait un bon spécimen, il offrit sa jument à un prix presque négligeable, heureux que l'animal soit entre de bonnes mains, et heureux de faire une charité à l'Orphelinat. Le Père Palma la acheta volontiers, sachant qu'il faisait une excellente affaire: à ce prix-là, il aurait pu acheter oui et non quelque misérable rosse. La bête faisait l'admiration de ceux qui la voyaient, et elle tirait à merveille. La carrosse et la charrette étaient comme des brins de pailles et elle partait aussitôt au trot.

Le Père vint à Oria, la vit et a demanda: «De qui est cette belle jument?». Dès qu'il a appris que c'était la nôtre, récemment achetée, étonné et presque agacé, il dit: «Ce n'est pas pour nous les pauvres; elle ne convient pas du tout à notre Institut. C'est pour les seigneurs». Puis il m'a appelé et m'a dit: «Je ne sais pas comment vous faites pour faire ces bêtises: acheter un animal comme ça! Qui sait combien ça coûte et quelle impression ça fait dans le pays! Adieu, sainte pauvreté. C'est un scandale. Que diront-ils à Oria? Voyons, combien cela a-t-elle coûté?». J'ai répondu: «Je ne connais vraiment pas le prix exact. C'est le Père Palma qui l'a achetée. Je sais seulement qu'elle a été presque donnée». «Bienheureux, Père Palma! Quand il reviendra, nous devons lui dire que cette jument doit être vendue et qu'une autre moins voyante et plus convenable pour nous doit être achetée».

Une fois le Père Palma revenu, le Père se montra sérieux et lui dit: « Je suis étonné que vous qui avez tant de bon sens, vous vous trompiez tant en achetant une jument luxueuse qui ne convient qu'aux grands seigneurs. Elle ne peut être tenue. Nous devons la vendre et en acheter une autre qui convienne à nous qui avons fait vœu de pauvreté. C'est un mépris pour la Providence divine, un scandale pour le pays et pour nos Communautés».

J'étais présent. Le Père Palma répondit: «Père, vous avez raison, cela veut dire que je me suis mal comporté; mais c'est comme ça que ça s'est passé». Et il a tout expliqué. Le Père reprit: «Père Palma, vous m'apprenez que la pauvreté ne va pas toujours de pair avec l'économie. La pauvreté, en effet, doit aussi être considérée en termes d'estime commune. Parfois, il peut donc arriver que, pour la pauvreté, nous devions sacrifier l'économie. Comme dans ce cas. En fait, les gens ne savent pas combien a été dépensé pour acheter cette jument, mais ils regardent combien vaut l'animal en lui-même, et donc, selon eux, c'est un luxe. Pour éviter le scandale, il faut la vendre, comme je l'ai dit. Avec la recette, nous pourrions peut-être aussi en acheter deux, mais plus adaptées à la pauvreté de notre Institut».

Le Père Palma reprit: «Comme je vous l'ai dit, la raison pour laquelle le propriétaire de la jument nous l'a donnée à un prix presque insignifiant était aussi pour savoir que l'animal était entre de bonnes mains. Il a tellement recommandé de bien la traiter. En fait, il aimait tellement cette bête qu'il est venu plusieurs fois la voir. Si nous la vendons, il le prendra certainement mal, s'estimant trompé par moi. Ils sont laïcs et ils ne comprennent pas certaines choses. Je vais essayer de le persuader; sinon nous la lui rendons, et il nous rendra l'argent que nous avons donné. Je ne peux pas faire plus que ça». Et le Père: «Ça va. C'est un bon exemple de pauvreté que nous donnons aux nôtres et aux externes. Tant que la sainte pauvreté sera observée dans notre Institut, le Seigneur le bénira certainement et le fera prospérer. Mais si cette belle vertu fait défaut, elle périra comme ont péri bien d'autres Instituts».

Le Père parti au bout de quelques jours et le Père Palma s'est mis en tête de persuader le propriétaire de la jument de nous laisser la vendre ou de la reprendre. Cependant, les choses se sont passées différemment. Un jour, en effet, alors que Frère Giuseppe se rendait avec la jument bien chargée à San Benedetto, dans la montée la jument glissa sur le pavé et tomba de

façon que les brancards de la charrette se brisèrent, ce qui, pesant sur la jument, la fit claquer contre l'angle d'un mur, contre lequel la pauvre bête fut écrasée et mourut. Frère Giuseppe, qui conduisait, fut miraculeusement vivant, mais grièvement blessé. Dans le pays, l'incident a eu une grande résonance, également pour la prestance de l'animal.

Même Mademoiselle Martinelli, bienfaitrice de l'Institut, l'a su et dit au Père Palma qu'elle était disposée à lui donner un cheval qu'elle avait dans l'écurie, mais qu'il était boiteux à cause d'une chute qu'il avait subie. Le PÈRE Palma, après l'avoir vu, l'a accepté et s'est dit: « C'est mieux que rien, et je suis sûr que le Père sera content, parce que c'est vraiment... adapté à notre Institut».

Lorsque le Père est venu et a entendu parler de l'incident, il a commenté: «Il est clair que la Providence n'a pas voulu ce scandale et a permis cela. Mais je suis vraiment désolé pour le frère qui a été blessé». Entre-temps il arriva que lorsque le Père dut partir, le Père Palma se prépara à l'accompagner à la gare sur ce cheval que nous avons baptisé *Treppiedi* [Trois pieds] pour plaisanter. Lorsque le Père a vu le pauvre cheval, il a joyeusement exclamé: «Ceci est très bon pour nous. Avec ce cheval majestueux, nous ferons bonne impression partout où nous irons».

Entre-temps, le cheval ne voulait pas partir et, pour le faire décider, le Père Palma lui a donné deux bons coups de fouet. Après quelques pas, l'animal rechigna et le cocher religieux lui donna d'autres coups plus solennels pour le faire continuer, et ainsi de suite peu après, si bien que le Père appela le Père Palma à être plus humain: «Nous devons avoir de la compassion aussi pour les animaux. Ils ressentent les coups comme nous! Ne faites pas ceci, Père Palma, avec cette pauvre bête. Vous ne voyez pas qu'elle est boiteuse? Qu'est-ce que ça peut faire?».

Et pendant ce temps, *Treppiedi*, qui semblait comprendre son avocat défenseur, trouva le courage, mais pour s'arrêter chaque quatre pas. Alors le Père dit au Père Palma: «Mais pourquoi s'arrête-il? Peut-être parce qu'il est boiteux et qu'il n'y arrive pas?». «Non, - répondit le Père Palma - mais parce qu'il est vicieux, je le connais». Le Père Palma posa le fouet et, les bras croisés, essaya à haute voix d'exciter le cheval au pas. En vain: la bête resta clouée au pavé. À un moment donné, le Père dit: «Mais de cette façon, nous manquons le train. Comment faisons-nous? Ça veut dire que j'y vais à pied». «Non, - répondit le Père Palma, - si vous me le laissez, soyez assuré que le cheval ne s'arrêtera jamais, et je vous montrerai comment il trottera». Et le Père: "Faites ce que vous avez à faire à condition que je ne rate pas le train». Père Palma descendit de la charrette et a déchargé quatre coups bien ajustés sur le cheval où ils devaient être donnés. Vous auriez alors vu comment il se lança sans s'arrêter et comment il galopait léger jusqu'à la gare.

La morale est facile, et le Père ne la laissa pas filer: «C'est inutile, - observa-t-il, - même avec les animaux, quand on en a besoin, il en faut pour qu'ils marchent droit. Et pendant ce temps, *Treppiedi*, qui semblait comprendre son avocat défenseur, trouva le courage, mais pour s'arrêter chaque quatre pas. Alors le Père dit au Père Palma: «Mais pourquoi s'arrête-il? Peut-être parce qu'il est boiteux et qu'il n'y arrive pas?». «Non, - répondit le Père Palma - mais parce qu'il est vicieux, je le connais». Le Père Palma posa le fouet et, les bras croisés, essaya à haute voix d'exciter le cheval au pas. En vain: la bête resta clouée au pavé. À un moment donné, le Père dit: «Mais de cette façon, nous manquons le train. Comment faisons-nous? Ça veut dire que j'y vais à pied». «Non, - répondit le Père Palma, - si vous me le laissez, soyez assuré que le cheval ne s'arrêtera jamais, et je vous montrerai comment il trottera». Et le Père: "Faites ce que vous avez à faire à condition que je ne rate pas le train». Père Palma descendit de la charrette et a déchargé quatre coups bien ajustés sur le cheval où ils devaient être donnés. Vous auriez alors vu comment il se lança sans s'arrêter et comment il galopait léger jusqu'à la gare.

La morale est facile, et le Père ne la laissa pas échapper et remarqua: «C'est inutile, même avec les animaux, quand il y a un besoin, il faut leur en donner pour qu'ils marchent droit.».

191. Les vocations viennent de la prière

La dernière fois que le Père fut à Oria, voyant le bon nombre d'aspirants, il fut très content et dit: «Nous devons remercier les divins Supérieurs pour cette grande grâce qu'ils font à la Congrégation. C'est une grâce inestimable, car la vie et le progrès de l'Institut sont entièrement placés dans la ferveur de la charité envers Dieu et envers le prochain et dans le nombre et la qualité des membres. Ce doit être tout notre intérêt, de préférence à tout autre: procurer de bonnes vocations, les cultiver, les conserver et les former saintement, précisément selon l'esprit et les buts religieux de l'Institut.

«Pour se procurer de bonnes vocations, la première chose à faire est de prier sans cesse le Très-Sacré Cœur de Jésus de nous les envoyer. Les vocations sont le fruit de la prière. Notre coopération doit être ajoutée à la prière. L'une des choses les plus importantes est de faire connaître l'Œuvre, ses objectifs religieux et caritatifs, qui sont certainement les meilleurs qu'on puisse souhaiter. Si l'Œuvre n'est pas connue, les vocations ne viennent certainement pas parce qu'elles ne sont pas orientées vers elle. Notre Institut n'a pas encore de nom, comme tant d'autres qui sont connus partout. Il est principalement connu sous le nom d'Orphelinat Antonien. Pour avoir des vocations, cependant, il faut la faire connaître de préférence comme Congrégation religieuse. Pour cela il faut faire de la propagande avec la parole, avec la presse et avec les œuvres. Il faut faire beaucoup de propagande avec le livret *Il Segreto Miracoloso*, où, bien que brièvement, le concept de la double finalité de l'Institut est décrit clairement et distinctement. Mais surtout, pour attirer des vocations dans l'Institut, il faut la bonté de la vie de ses membres, l'observance fidèle de la vie religieuse, le bon exemple. Ce dernier est l'aimant le plus puissant pour les impétrer du Seigneur et les attirer vers la Congrégation.

«Le désir, le zèle d'avoir de nombreuses vocations ne doit en aucun cas être prétexte à des acceptations faciles et des admissions de sujets sans avec au moins des conditions indispensables à la vie religieuse. Ce serait un grave dommage pour les vocations elles-mêmes, car il y aurait le danger de perdre même les vraies. Mais il ne suffit pas de procurer des vocations; elles doivent être bien gardées et formées. Y échouer en ceci serait plus grave que de ne pas les rechercher, car, par sa propre faute, on ferait perdre la vocation à la vie religieuse qui est le don le plus précieux que Dieu puisse faire à l'homme. Il faut donc protéger les appelés comme la pupille de l'œil, comme la vie de la Congrégation.

«La première chose à faire est de nourrir la vocation pour qu'elle puisse vivre et se perfectionner. Et cela s'obtient surtout par des moyens surnaturels, à savoir: la prière constante, les sacrements, une vraie piété, la lecture de bons livres, l'exercice des saintes vertus, la plus tendre dévotion à la Très-Sainte Vierge Marie. Si cet environnement manque, des vocations seront certainement perdues.

«À ces moyens surnaturels, il faut ajouter les moyens naturels pour conserver et développer la sainte vocation. Le premier est de faire prendre conscience aux aspirants, le plus possible, de l'esprit et de la finalité de la Congrégation, afin qu'ils en connaissent la valeur, s'attachent à la vie de l'Institut et la vivent. Dès leur plus jeune âge, selon leurs capacités, il faut pratiquement les former à cela. Pour y parvenir, il faut le bon exemple. L'instruction persuade, mais l'exemple traîne. Il est écrit de notre Seigneur qu'il a d'abord fait et ensuite enseigné.

«La discipline est aussi très importante. La bonne discipline forme le bon ordre, dont la tranquillité, selon Saint Augustin, produit la paix dans le cœur et dans la Communauté. Une bonne discipline, surtout pour les aspirants, est une chose très importante, puisque l'Esprit Saint dit: "Le jeune homme qui suit sa voie ne l'oubliera pas même lorsqu'il sera vieux". Pour maintenir une bonne discipline, une vigilance assidue et continue selon la méthode préventive est requise: celle-ci fait connaître le bien et conduit avec amour l'élève à le réaliser. La surveillance policière ou seulement matérielle serait anti-formation. La formation vise à plier la volonté devant la vérité.

«Pour la préservation et le bon développement de la vocation, encore faut-il maintenir un environnement sain, favorable à la vie religieuse. Pour cette raison, ceux qui ne présentent pas, comme je l'ai dit, au moins les conditions essentielles d'admission ne doivent pas être admis à l'aspirantat. En aussi il faut éliminer en temps voulu ceux qui n'ont pas donné d'espoir positif, et plus encore, ceux qui ont donné un mauvais exemple.

«À cet effet, il est nécessaire de prier les divins Supérieurs à la fois pour l'admission et pour la sélection. Les responsables ont besoin des illuminations de la grâce pour se régler dans cette affaire délicate. Une des précautions préalables concerne la connaissance des présentateurs, c'est-à-dire ceux qui donnent les informations pour l'entrée. Il y a de ceux qui, sans se rendre compte pas des exigences, présentent un garçon et donnent des informations positives par charité, en particulier à nous qui dirigeons également l'Orphelinat».

J'ai ajouté: «C'est vraiment le cas. Il y a les Curés de S. Vito dei Normanni et ceux d'Ostuni qui proposent beaucoup de garçons et donnent des informations sans critères».

Le Père reprit: «Vous devez vous approcher d'eux, et leur faire comprendre poliment quelles sont les dispositions requises pour être admis à notre aspirantat». J'ai poursuivi: «Il y a Sœur Paracléta, la Supérieure de San Pier Niceto, qui est très zélée pour nous trouver des aspirantes. Elle a de bons critères pour choisir, et quand on fait des sélections et que certains sont rejetés, non seulement elle n'est pas offensée, ni découragée, mais elle se met au travail avec plus de zèle. Sœur Antonietta des Filles du Sacré Côté est ainsi aussi. Elle parle avec une grande vénération de vous et avec une grande estime de notre Institut. Elle se donne corps et âme pour nous procurer des vocations. Elle a d'excellents critères dans son choix, même s'il arrive naturellement assez souvent que certains ne soient pas acceptés et soient renvoyés. Néanmoins, elle ne se décourage pas et continue aussi à travailler avec plus d'énergie».

Le Père ajouta: «C'est une excellente Sœur. Elle a une aptitude toute particulière à procurer des vocations. Il semble que le Seigneur lui ait donné un don spécial pour cela. On dit qu'elle toute seule a peuplée de bonnes vocations la Congrégation des Filles du Sacré Côté.

J'ai repris, pour finir: "Ce garçon tout petit, Bellini, que je n'avais pas voulu accepter, parce qu'il était tout petit, duquel vous m'aviez dit: "Mais vous voulez mesurer les qualités pour la vie religieuse avec le mètre", il est tellement bon, et il a été fourni par Sœur Antonietta. Parmi tant d'autres, elle nous a aussi envoyé un autre garçon, un certain Mario Labarbuta, qui lui aussi promet tant de bien. Elle l'a accompagné à Trani, chez nos Sœurs, pour qu'elles l'emmènent à Oria. À cet égard, le garçon lui-même a dit que pour le déjeuner à Trani, les Sœurs lui ont donné une bonne assiette de pâtes qu'il n'a pas pu manger entièrement. Lorsque la Sœur s'en aperçut, d'un ton à moitié réprobateur, elle lui a dit: «Et maintenant, que devons-nous faire de cette pâte que vous avez laissée?». Le garçon était mortifié. Puis lui ayant apporté une assiette de boulettes de viande, il ne les a pas toutes mangées non plus, mais cette fois pour éviter de se faire gronder il a fourré les autres dans sa poche. Bien sûr, ils ont fait un gâchis! Mais alors dans le train, accompagné des Sœurs, il eut faim. Il se souvenait qu'il avait cette réserve dans sa poche, mais il avait honte d'y toucher publiquement. Alors il est allé à la fenêtre

du train et a pêché dans sa poche. Il n'a trouvé que de la bouillie: cependant, mieux que rien, maintenant que son appétit était revenu...».

192. Il n'y a pas d'obligation de célébrer la Messe, mais il y a l'obligation de bien la célébrer

Un certain Père Spanò, de la Province de Messine et Curé d'une petite ville de Calabre, était fondamentalement très bon, mais parfois, ses actions semblaient plutôt excentriques; il avait un zèle excessif et *sui generis*. Même dans la célébration de la Messe, il se réglait d'une manière tout à fait personnel. Il disait que les rubriques et les cérémonies doivent être celles inspirées par le cœur, car Notre-Seigneur ne voulait pas des compliments, mais des faits. Lorsqu'il allait et venait de Calabre, il s'arrêtait très souvent avec nous dans le Quartier Avignone, pour célébrer la Messe qui ne durait d'ordinaire pas plus de dix minutes. (À cette époque, la célébration était beaucoup plus longue que maintenant).

Le Père, voyant comment il galopait, ne manquait pas, avec de bonnes manières, de lui faire les observations nécessaires. Non seulement il ne s'offensait pas, mais il le remerciait et promettait de s'amender. Mais l'habitude était plus forte que lui: il ne faisait aucun profit. Il a lui-même avoué: «J'ai honte de moi. Ce que dit le Chanoine Di Francia est tout à fait juste, et la façon dont il fait le constat est telle qu'elle enchante. Je le respecte comme je ne l'ais pour personne. Pour moi, le Chanoine Di Francia est un grand saint, il est totalement de Dieu et du prochain». Même si le Père Spanò était un peu étrange, il fallait voir avec quelle gentillesse le Père le traitait lorsqu'il passait ou restait avec nous.

Lorsque le tremblement de terre du 28 décembre 1908 détruisit Messine, le Père Spanò courut rapidement dans la ville et se jeta héroïquement parmi les décombres pour déterrer les blessés et les cadavres. On ne sait où ni comment, il ramassa un manteau militaire qu'il enfila par-dessus sa soutane. Il se jeta une casquette civile sur la tête et, comme un officier de service, une écharpe tricolore sur l'épaule. Ainsi bardé (dans cette confusion on ne comprenait rien, et tout était possible!), il se mit pendant plusieurs jours à la tête d'une escouade de soldats, et avec ceux-ci il se donna corps et âme à l'œuvre de sauvetage. Plusieurs fois notre Frère Giuseppe l'a rencontré, et il était à peine capable de le reconnaître.

Au bout de quelques semaines, le Père Spanò est venu vers nous, toujours de cette manière, avec un soldat portant un demi-sac de caroubes. À ce moment, le Père arriva de l'Institut féminin. Dès que le Père Spanò l'a vu, il lui a adressé de nombreux compliments et respects et lui a dit que lui et toute son équipe étaient à son entière disposition s'il avait besoin d'aide. Le Père l'a remercié pour l'offre et lui a dit de continuer son travail de secours, louant son courage et son zèle pour le travail qu'il faisait dans ces moments terribles.

Le Père Spanò a demandé s'il y avait un autel pour célébrer, car dans ces jours-là il n'avait pas pu dire la Messe. On lui fut montré une chambre en ruine à moitié où le Chanoine Vitale célébrait le matin. En un instant, il s'habilla, et après moins de dix minutes, la Messe était belle et finie. On l'a vu sortir avec un morceau de pain qu'il mordait avec une faim de loup, car il dit qu'il n'avait pas mangé depuis 24 heures. Le Père, en le voyant, ne croyant pas qu'il eut déjà célébré, lui dit: «Mais vous ne célébrez plus?». Et il a répondu: «Déjà fait!».

Alors le Père lui fit observer respectueusement que le temps de la Messe est le temps le plus précieux, à condition qu'elle soit bien célébrée. Si elle n'est bien la célébrer, mieux vaut ne pas la célébrer du tout. En soi, en effet, il n'y a aucune obligation de la célébrer, mais quand

elle est célébrée, il y a obligation de bien la célébrer. Comme d'habitude, le Père Spanò l'a remercié et a promis beaucoup.

Alors le Père chercha de quoi le vêtir et procura de le nourrir. Il lui a dit d'aller avec lui à la Maison féminine, où il l'aurait aidé mieux. Lorsque le Père s'absenta un instant, ce Prêtre bizarre mais généreux s'exclama: «Vraiment le Chanoine Di Francia est un saint, plutôt un grand saint. Quand je suis près de lui, je ressens quelque chose de divin que je ne peux pas expliquer». Le Père puis essaya de l'excuser, disant qu'il était pris dans ces moments par le souci grave et urgent d'aider tant de pauvres malheureux.

193. Le Père au Père Messine: prenez courage et continuez dans le Seigneur

Le Père, après environ 20 jours que j'étais dans l'armée à Palerme, ayant appris que j'étais sous observation, et qu'il y avait donc un certain espoir d'être réformé ou d'obtenir au moins une longue convalescence, a quitté les Pouilles exprès pour venir et me voir.

Sachant qu'un certain Père Messina⁵⁰, son ami intime, jouissait à Palerme d'une grande estime pour ses œuvres caritatives, il s'adressa à lui pour une chaleureuse recommandation. Mais, vu le grand besoin d'hommes à l'époque, dû à la guerre, quand je passais la visite ils me dirent: «Tant que vous avez la force d'apporter une tasse de lait aux malades (j'étais au service de santé), vous devez être dans l'armée». Le Père me dit alors: «Il faut se résigner et adorer les desseins de Dieu. Nous avons fait tout ce que nous pouvions».

Après les recommandations habituelles de ne pas quitter la prière, de m'approcher le plus possible des Sacrements et d'éviter les occasions dangereuses, il a ajouté: «Patience. Cela signifie que je me tournerai vers le Père Messina pour vous aider autant qu'il le pourra pendant que vous serez dans l'armée. Vous tournez-vous vers lui dans vos besoins et laissez-vous guider. Cela vous sera facile, car son Institut est à deux pas de votre caserne».

Et vraiment le Père Messina, pendant mon service à Palerme, m'a beaucoup aidé spirituellement et matériellement. Il s'intéressait à moi comme si je lui appartenais. Il obtint pour moi, tant que je restais dans cette caserne, la permission de sortir tôt chaque matin pour assister à la Sainte Messe et me communier. Il mit à ma disposition une petite pièce, attenante à l'Église, où je pouvais rester tranquillement pour lire, écrire et garder ce que je ne pouvais pas garder à la caserne.

Il me faisait souvent trouver des choses à manger dans la chambre. Certains soirs, bien qu'étant mort de fatigue, parce qu'il était très occupé par des œuvres de charité, il venait me parler de choses spirituelles, de l'apostolat, de l'activité du Père, dont il estimait d'une manière indescriptible les vertus héroïques, sa foi, l'amour brûlant.

Il disait: «C'est un autre Don Bosco, un Saint Vincent des Paul d'aujourd'hui. Je dis d'aujourd'hui, parce qu'il sait se comporter à merveille avec tous. J'ai entendu de bonnes choses à son sujet de la part de tout le monde: même des incroyants et des francs-maçons. Je ne dis pas alors, à quel point notre Archevêque, le Cardinal Lualdi, m'en parle bien. Il est enthousiasmé par sa charité, son esprit profondément religieux, le beau but de sa Congrégation,

⁵⁰ Le Père Giovanni Messina (1871-1949), était un Prêtre très en vue. Pour les enfants du peuple, il fonda la *Pieuse Maison Travail et Prière* dans un quartier de pauvres et de marginaux, qu'il appelait en plaisantant *L'Afrique de Palerme*, un Quartier Avignone, pour être précis. Afin d'assurer l'avenir de son Œuvre, il fonda les *Ursulines Congrégées* qui, après de nombreuses péripéties, furent agrégées en 1967 aux *Petits Missionnaires* du Bienheureux Don Luigi Orione.

non seulement pour les œuvres de charité, mais surtout pour celle de la prière incessante pour obtenir de saintes vocations, à tel point que tant la Communauté masculine, comme la féminine font un quatrième vœu religieux à cet effet».

Le Père Messina continuait à me dire: «Quand j'étais découragé par les difficultés rencontrées dans mon travail, en raison de mon incapacité, Son Eminence m'a exhorté à avoir du courage et m'a conseillé de faire comme le Chanoine Di Francia, qu'en la fondation de son Institution, il en avait traversé de toutes les couleurs. J'ajoute en effet, en toute confiance, qu'une fois j'ai dit au Cardinal que j'étais bien décidé à me retirer complètement de cette petite Œuvre que j'avais commencée et que j'avais songé, avec son approbation, à la confier à tous égards au Chanoine Di Francia. Son Eminence m'a encouragé à continuer l'Œuvre et à prier beaucoup.

«Voyant alors mon insistance, et que ce n'était pas la première fois, il dit: "Réfléchissons encore et prions beaucoup. C'est une chose très sérieuse. Si le Seigneur en dispose ainsi, je crois qu'aucune personne ne peut y être aussi apte que Chanoine Di Francia, dont l'Œuvre est très similaire à la vôtre, car lui aussi a des orphelines qu'il garde ainsi comme vous. Ses Sœurs ne trouveraient donc pas mal d'être unies aux Filles du Divin Zèle car la mission est identique. Là la différence consiste seulement dans le fait que les Filles du Divin Zèle ont aussi le but très spécial de prier pour obtenir de saints Prêtres pour la Sainte Église.

«Ce but est vraiment trop beau. C'est le meilleur service qu'on puisse rendre à l'Église. Je prie beaucoup dans le même but; en effet je vous dis que c'est précisément pour cette raison que je me suis obligé de me joindre à l'Œuvre du Di Francia dans cette prière, en célébrant, entre autres, une Sainte Messe par mois. En tout cas, il ne faut pas parler de cette union pour l'instant. Il faut prier et avoir du courage".

«La Supérieure des Sœurs de Père Messina, étant donné la vénération que son Fondateur avait pour notre Père, le pria confidentiellement de suggérer au Père Messina de fonder lui aussi une Congrégation masculine, afin qu'il puisse toujours avoir l'assistance religieuse de ses propres Pères. Le Père lui a dit de prier et que, s'on en avait eu l'occasion, il espérait pouvoir le lui parler. La Supérieure m'a adressé la même prière. Quand j'en ai eu l'occasion, j'en ai parlé au Père Messina.

La réponse qu'il me donna fut la suivante: «Même votre très cher Fondateur me fit la même proposition, m'encourageant et me donnant bien des raisons justes; mais j'ai répondu qu'en raison de mon incapacité, non seulement je n'avais pas envie de créer une fondation masculine, mais que j'étais aussi déterminé à quitter complètement la fondation féminine. En fait, je l'ai prié lui-même afin qu'il voulait la unir à la sienne, qui promet tant de bien. Je lui ai aussi dit que j'en avais déjà parlé avec S.E. le Cardinal, qui aurait été content».

Et voici la réponse du Père: «Ne m'en parlez pas, très cher Père Messina: inutile de le dire. Moi, je! Quelle capacité moi ai-je? Vous ne savez pas combien de fois moi aussi j'ai demandé au Père Cusmano du *Boccone del Povero* [la Bouchée du Pauvre] d'unir avec la sienne les deux Communautés que j'ai commencées, et il n'a pas voulu se joindre, me disant de continuer chacun de son côté, et ainsi dans la Sainte Église y en auraient deux Œuvres qui travaillent pour la gloire de Dieu et pour le bien des âmes? Alors je vous dis la même chose. Courage et persévérez dans le Seigneur».

Pendant que le Père Messina me racontait cela, son visage était rouge et des larmes coulaient.

Parmi les aides que le Père Messina m'a données à Palerme, il y avait celle très spéciale d'un permis permanent, grâce auquel je pouvais me retirer à la caserne le soir à 22h30.

C'est ainsi que j'allais assister aux cours dispensés à l'Université populaire cinq fois par semaine de 20 à 22 heures. Plus tard, quand j'ai dû changer de caserne, et que je rencontrais des difficultés à recevoir la Communion le matin, il a obtenu la permission pour moi d'être exempté du rationnement: avec cette excuse, je pouvais parfois me débrouiller et courir à quelque Église pour recevoir la Communion.

194. Le septième Commandement de Dieu est très clair: ne voler pas

J'étais dans l'armée à Palerme depuis plusieurs mois, lorsque le Père est venu me rendre visite une fois de plus. Il m'a obtenu un congé de 24 heures, alors nous sommes restés ensemble et avons parlé tranquillement. Il m'apporta une bonne provision de vivres, que je préférerai garder dans la petite pièce que le Père Messina m'avait donnée dans son Institut.

Bien sûr, j'ai dit au Père comment le Père Messina m'avait toujours traité comme si j'étais l'un des siens. Le Père a répondu qu'il voulait le remercier immédiatement. "En effet - il a ajouté - puisque vous allez quitter ces choses, allons-y ensemble maintenant". Nous ne l'avons pas trouvé car il était absent de Palerme. Le Père a alors bien voulu demander à la Supérieure de l'Institut de le remercier en son nom. Lorsque nous arrivâmes dans la petite chambre que j'occupais (belle, isolée et avec tout le confort), le Père dit joyeusement: «Grâces infinies à la bonté divine et à l'exquise charité de ce saint Prêtre. Restons ici et parlons». Et on a parlé longtemps ensemble. Il s'est rendu compte pleinement de moi, à la fois physiquement, moralement et spirituellement. Il m'a parlé des vicissitudes de nos Maisons et des nôtres qui étaient sous les armes.

Ayant vu dans un coin de la pièce, près de lui, deux paires de chaussures militaires qui ressemblaient à des bateaux, il m'a demandé si c'étaient les miennes. Presque confus, j'ai répondu: "Elles sont à moi et elles ne sont pas à moi, et je m'explique: le gouvernement nous passe deux paires de chaussures chacun, une à utiliser et une à garder en réserve, et malheur si nous ne les conservons: ce sont des peines graves et obligation de les payer. Pendant ce temps, il y a quelque temps, ce qui était monnaie courante dans l'armée, ils ont fait disparaître ma paire de rechange. Pour éviter les conséquences, j'allais au bureau de compagnie chercher le billet de prélèvement, contre paiement régulier, lorsqu'un compagnon me dit: «Sot, où allez-vous? Vous pensez être dans un couvent? J'ai beaucoup de chaussures et je peux vous en donner autant que vous le souhaitez. N'allez nulle part. Taisez-vous, moi je m'en occupe». Et au bout d'un moment je l'ai vu arriver avec une grosse paire de chaussures. J'ai lui demandé comment il les avait eues, qui les lui avait données. Il me répondit, presque étonné: "Et vous me les redemandes? Je les ai *arnaquées*, comme ils vous ont *arnaqué*". Alors j'ai insisté que ne les voulais pas et qu'il allât les mettre là où il les avait prises. Mais expéditivement il dit: «Je vais les laisser ici pour vous; et si vous ne les voulez pas, allez-vous les rendre, et soyez assuré que les gens à qui je les ai baillées sont maintenant mieux équipés qu'avant"».

Le Père alors me répondit: «Je comprends. En un mot, ces chaussures sont volées. Et ne savez-vous pas que les objets volés ne se gardent pas, et qu'on est obligé de les rendre au plus vite, alors que vous les avez déjà gardés ici depuis longtemps? Cela signifie: vous devez les rendre immédiatement et que vous les livrez à vos chefs». «Oui, c'est un mot! Moi et celui qui les a volés irions en procès».

Le Père dit: «De toute façon, vous ne pouvez pas les garder. Si absolument rien ne peut être fait, cela signifie que vous les vendrez et donnerez le produit aux pauvres. Je vous donne l'argent nécessaire pour récupérer régulièrement la paire de chaussures manquante, que vous devez garder en réserve. Et je vous recommande, n'écoutez personne pour prendre les affaires

des autres. Gardez ce qu'est vôtre du mieux que vous pouvez. Mais si vous le manquez, n'osez pas enlever aux autres ce qui vous manque. Récupérez-le toujours régulièrement auprès des bureaux compétents et payez le tout. Nous nous occuperons de vous envoyer l'argent. Dites-moi, est-ce qu'on ne peut pas aller voir les Commandants et leur dire qu'une telle chose leur a été volée?». «Oui, mais la réponse est toujours la même: "Arrangez-vous, c'est-à-dire: Prenez-les aux autres ou payez". Cependant, il y a des sanctions très sévères pour ceux qui sont reconnus coupables de vol». Et le Père: «Quel illogisme!». Et moi: «Ici c'est quelque chose de si commun que ça ne fait aucune impression». Le Père a conclu: «Ceci, pour la formation de la conscience, est plus nocif, car peu à peu cela fait perdre le respect de la propriété d'autrui. Mais le septième commandement de Dieu est très clair: "Ne voler pas"».

195. Bons livres et mauvais livres

Comme mentionné ci-dessus, le Père et moi nous entretenions dans la chambre de l'Institut du Père Messine. À un moment donné, le Père a remarqué un bon nombre de livres sur une étagère et a dit: «Certainement, si le Père Messina a laissé ces livres ici, cela veut dire qu'ils sont tous bons». Je dis: «Ceux ne sont pas de Père Messina mais les miens. J'en ai acheté quelques-uns dans des librairies, la plupart à très bas prix sur les étals, d'autres que j'ai même eus en cadeau». «Et qu'est-ce que vous faites de tout ça? Avez-vous le temps de les lire?». «Il y a des semaines entières pendant lesquelles rien n'est fait du tout dans la caserne. Je les y emmène et les lis, aussi pour passer le temps utilement. Ici je passe presque toutes les heures de sortie libre. Après avoir fait une petite adoration du Très-Saint Sacrement qui se déploie dans cette Église pendant la journée, je me retire pour lire. Au moins je fais une chose utile: il y a tant à apprendre. J'aime beaucoup lire. Je me rends compte que je suis jeûne de tout. Malheureusement, cependant, n'ayant pas de préparation, j'ai du mal à comprendre certaines choses, d'autres que je ne comprends pas du tout; parfois puis, je comprends une chose pour une autre, et parfois je comprends que mes idées s'embrouillent».

Le Père, m'interrompant, dit: «La faute de votre impréparation est entièrement à vous. Je vous rappelle combien fois j'ai insisté pour que vous entrepreniez des études régulières pour un prêtre, et vous, avec de nombreuses excuses, avez refusé. Il faut non seulement une grande préparation au sacerdoce, mais aussi pour être un simple éducateur; car, comme le dit un grand pédagogue: pour être un bon éducateur, il faut être un grand philosophe et un grand saint et un grand pédagogue. Nous espérons qu'à la fin de votre service militaire, toujours si le Seigneur le veut, vous serez amené à entreprendre régulièrement vos études et ainsi vous pourrez vous rendre plus utile à la Congrégation. Pour l'instant lisez, lisez parce que c'est très utile; mais, sans vous forcer, lisez ce que vous pouvez comprendre, et sachez choisir des livres. Essayez de choisir ceux qui correspondent le mieux aux objectifs de notre Institut. J'ai toujours pensé à placer dans nos Maisons, lorsque l'Œuvre se développera, d'excellentes bibliothèques avec des textes de culture générale, mais surtout riches en livres pouvant mettre en valeur notre mission, c'est-à-dire la prière pour obtenir de bons Ouvriers à la Sainte Église et l'éducation d'enfants pauvres et abandonnés.

«De quels livres s'agit-il? Attention au choix: qu'il s'agisse de bons livres. La lecture est la nourriture de l'esprit et du cœur. S'il est bon, il produit de bons effets; s'il est mauvais, il produit de mauvais effets. À force de lire de mauvais livres, la pauvre jeunesse s'emplit la tête d'idées fausses, et se forme à des principes opposés à la vérité et au bien, au point de persécuter la religion, de nier Dieu et de devenir le levain du péché dans la société!». «Voici, Père, quels sont les livres: ici il-y-a la Sacrée Bible et L'Imitation du Christ. «Ceux-ci – dit le Père - devraient être comme le pain quotidien. Il faut dire la même chose du livre de méditation du

vénérable Thomas». «D'autres, comme vous pouvez le voir, sont des vies ou des écrits de Saints: Saint Augustin, Saint Jean Chrysostome, Saint Joseph Calasanzio, Saint Jean Baptiste de la Salle, Saint Antoine M. Zaccaria, Saint Jérôme Emiliani, Saint Alphonse, le Cottolengo, Don Bosco et autres semblables». «Certes, - dit encore le Père, - ils sont excellents, tant pour la formation spirituelle que culturelle, surtout en ce qui concerne l'éducation selon l'esprit de notre Institut».

«D'autres livres sont d'auteurs différents: de Bonomelli, Manzoni, Stoppani, Cardinal Maffi, Silvio Pellico et certains de D'Annunzio». «D'Annunzio? Ne savez-vous pas que toutes ses œuvres sont interdites?». «En fait, quand j'ai lu les premières pages, je me suis rendu compte qu'il devait être sale, et je l'avais mis en évidence pour le détruire, d'autant plus que le Père Messina m'avait déjà dit que c'était interdit. Il y a aussi des livres de philosophie et de pédagogie, un volume de la *Summa* de Saint Thomas, traduit en italien, la *Logica* de Liberatore, le *Zigaglia*, Enrico Pestalozzi, *Les Cinq plaies de l'Église* de Rosmini».

Et le Père: «Pas ceci: c'est interdit». Et moi: «En fait, je l'ai lu et je n'ai rien trouvé qui ne puisse pas aller. Il peut être avancé dans les idées, mais il est facile à comprendre. Au lieu du *Nouvel Essai sur l'origine des idées*, je n'ai rien compris». Le Père continua: «Vous ne devez pas lire le premier, le second n'est pas du tout pour vous. Cela vous ferait perdre du temps et confondrait vos idées. Cela demande beaucoup de préparation». Je continuai dire que j'avais aussi quelque chose de Lambruschini et aussi de Rousseau.

Le Père a immédiatement observé: «Surtout ce dernier, n'est pas du tout le cas de le lire. C'est très difficile et il a de principes qui ne sont pas conformes à la droite raison et à la morale». Et il conclut: «Je suis heureux que vous vous donniez à une lecture aussi instructive. Mais je vous recommande toujours de lire des auteurs fiables. Je me suis toujours senti attiré par la lecture et l'étude non seulement de la Sainte Écriture, des Sciences Sacrées, des Saints Pères, mais aussi de la littérature, de la philosophie et de la pédagogie. Mais autant j'en avais la bonne volonté, autant je n'ai jamais pu m'en occuper exprès, car j'étais absorbé par le Rogate et par les œuvres de charité».

Je lui ai dit: «Le Père Messina m'a dit la même chose de lui-même, quand il a vu que je lisais. Maintenant, je suis désolé de devoir laisser ces livres en quittant Palerme. Je ne pourrai en emporter que quelques-uns de plus indispensables». Le Père m'a encore demandé: «De quoi parlent tous ces petits livres?». «C'est une série, - répondis-je, - de résumés populaires de notions générales, exposées d'une manière simple sur la littérature, l'histoire et la géographie, la philosophie et la pédagogie, la sociologie et les sciences naturelles. Ils me sont très utiles, parce qu'ils m'aident à me rappeler quelque chose des sujets traités à l'Université populaire, à laquelle, comme vous le savez, je suis inscrit. Je le dois au Père Messina, qui, à l'époque, m'a obtenu et autorisation permanente de rester à l'extérieur de la caserne le soir jusqu'à 22h30. Ainsi, cinq fois par semaine, de 20 à 22heures, je peux me rendre à l'Université pour assister à des conférences sur divers sujets. Ceux qui y assistent sont relativement nombreux, pour la plupart des personnes âgées. Il y a aussi des femmes et très peu de militaires».

Le Père me dit: «D'une part, je suis content que vous assistez à ces cours, à la fois pour la culture en général et pour utiliser utilement votre temps, et aussi parce que cela sert de distraction à la vie militaire. D'un autre côté, cependant, je crains qu'ils ne vous nuisent, car vous n'avez pas une préparation de base suffisante, et souvent dans les écoles laïques, il y a des professeurs qui enseignent des erreurs philosophiques, pédagogiques et théologiques, et injurient la morale, la religion, l'Église et le Pape».

Et moi: «En fait, dans ces cours que j'ai suivis jusqu'à présent, j'ai déjà rencontré de bons et de mauvais professeurs. Il y a un professeur assez âgé, qui a traité de manière

merveilleuse des sujets intéressants, comme *Christianisme et Pédagogie - La pédagogie de l'Évangile - L'Église éducatrice de l'humanité - L'École et la Famille - Le Clergé et l'École*. Il ressemble à un saint Père quand il parle. Au contraire, il y en a un, surtout, qui est un démon échappé de l'enfer. Complètement athée, il jette du poison contre la morale, la religion, l'Église et le Pape. Heureusement, il n'est pas venu depuis plus d'un mois, par suite d'un épisode sensationnel. Un soir, ce professeur parlait de Silvio Pellico, et en patriote il le fit monter en flèche, mais en matière de sentiments religieux il en fit un pauvre malade, un malheureux, un maniaque. Généralisant, il osa alors affirmer que le sentiment religieux n'est rien d'autre qu'une anomalie psychique plus ou moins grave selon l'intensité de ce sentiment. Selon lui, les soi-disant saints sont d'autant plus maniaques qu'ils sont considérés comme saints.

«Ce soir-là, parmi les quelques soldats présents, il y avait un étudiant en médecine de cinquième année, un certain Pennisi, un jeune homme très intelligent, cultivé, gentil et profondément religieux, formé à Acireale par les Jésuites. Très poliment il demanda la parole et se mit à objecter avec des termes scientifiques et avec des arguments si concis, clairs et lumineux que le pauvre professeur en fut choqué. Il a dû s'efforcer pour répondre, mais lorsqu'il se vit réduit au silence, ne sachant plus quoi dire, il se mit en colère, se leva et se mit à crier, jetant des mots offensants et des insultes humiliantes à l'interlocuteur. Entre autres choses, il a dit: "Vous aussi vous êtes un maniaque furieux, et le Christ qui est le fou des fous et qui a ruiné le monde, vous a bien infecté".

«À ces mots blasphématoires éclata un véritable ouragan: sifflets, bruits assourdissants, cris des bancs: "Nous ne vous voulons pas, nous ne vous voulons pas, dehors, dehors!". En un instant, la salle de classe s'est dépeuplée, malgré le fait que certains partisans de l'enseignant aient tenté de réagir violemment. À partir de ce moment-là, Dieu merci, on ne l'a plus jamais revu».

En entendant l'horrible blasphème contre le Christ, le Père fut horrifié, découvrit sa tête et prononça de courtes prières de réparation. Mais ensuite, il se consola, pensant à la réfutation énergique du jeune soldat et à la réaction et à la protestation du public, et dit: «C'est ce dont ce qu'on fallait faire. C'était une vraie solution. A été ainsi que les pauvres jeunes des écoles publiques sont ruinés et empoisonnés. Pour cela, nous devons essayer, quand le Seigneur le voudra, de former les nôtres avec une culture capable de combattre le mal dans la société et de faire triompher le bien, et en même temps de les préparer dans nos écoles internes, régulièrement légalisées. Bien sûr, pour les études supérieures, on ne peut se passer de fréquenter les Universités, tant pour les connaissances générales que principalement pour avoir les qualifications légales pour enseigner. Mais ce sont des environnements très dangereux, étant donné que, comme vous l'avez vu, là souvent des professeurs immoraux et athées enseignent. Pour cette raison, ceux qui sont destinés par obéissance à fréquenter les Universités doivent être bien préparés spirituellement et intellectuellement, intelligents, humbles et fortement attachés à l'esprit et aux œuvres de la Congrégation. Si ce n'est pas là, ce sera un grave dommage pour l'Institut et ils seront certainement perdus. En attendant, si vous reconnaissez qu'assister à ces cours est mauvais pour vous, arrêtez d'y aller». Je répondis: «Pour moi, j'entends déjà beaucoup de bestialités dans la caserne...».

196. Les Filles du Divin Zèle à l'Hôpital militaire de Padoue

Quelques mois avant la *retraite de Caporetto*, le Père m'écrivit une lettre m'annonçant que les Filles du Divin Zèle étaient allées servir à l'Hôpital militaire de Padoue. Il m'envoya l'adresse précise des Sœurs qui, auraient été ravies que j'aie les voir, car on savait que

j'accompagnais souvent, du *Carso*, les blessés en ambulance jusque dans les Hôpitaux militaires de la région de la Vénétie. Le Père m'exhortait à y aller, et moi aussi j'aurais éprouvé tant de plaisir et je me promettais de les visiter à la première occasion.

Cependant, comme l'occasion ne s'était jamais présentée, j'ai décidé d'écrire une longue lettre, dans laquelle je les félicitais et leur souhaitais le meilleur pour leur nouvelle mission. Dans la lettre, je m'efforçais de démontrer l'importance de la mission de la Sœurs à l'hôpital, et particulièrement à l'hôpital militaire en temps de guerre, où les malades ne peuvent pas avoir le réconfort de leurs proches, car ils sont d'ordinaire éloignés. On sait par expérience que la Sœur, qui vie à la hauteur de son importante mission dans les hôpitaux militaires, est une infirmière, une mère, une sœur, remplace souvent le Prêtre, et est l'ange consolateur des malades et des mourants, pour lesquels elle réussit à faire prononcer les très-saints noms de Jésus et de Marie pour la dernière fois.

Je suggérais aussi aux Sœurs comment elles devaient faire pour attirer le cœur des malades et le respect des Supérieurs: parce que, quand on arrive à ceci, on peut dire que les propriétaires des hôpitaux sont les Sœurs. Mais pour y arriver il faut: une vie religieuse exemplaire, un maximum de sérieux et de sacrifice jusqu'à l'héroïsme. C'est comme ça, ou les Sœurs dans les hôpitaux sont un fléau. Et je soulignais aussi les graves dangers qui existent, notamment dans les hôpitaux militaires.

La lettre était muette sur l'expéditeur et la provenance. D'après le contexte et les détails, il était clair que l'écrivain devait appartenir à sa propre institution, mais il était difficile d'identifier qui il était. Les Sœurs se creusèrent la cervelle pour savoir qui avait pu écrire cette lettre, jusqu'à ce que le Père et le Père Palma se rendirent à Padoue; ils immédiatement, après avoir regardé l'écriture, en connut l'auteur.

Le Père m'écrivit immédiatement, exprimant son plaisir d'avoir écrit cette lettre et me dit qu'il ne pouvait pas expliquer pourquoi j'avais omis la signature et la provenance. En même temps, il me dit à quel point les Sœurs avaient été heureuses de cet écrit et du bien qu'elles faisaient à l'hôpital. Il me répétait que les Sœurs étaient très désireuses de ma visite, et lui-même me pressait encore de les contenter, si possible.

Les religieuses m'ont aussi écrit une longue lettre, me répétant la même chose. Mais cette occasion, malheureusement, n'a pas eu lieu.

Après l'armistice, me trouvant en service à l'Hôpital militaire d'Udine, je rencontrai un chef, médecin d'excellents sentiments chrétiens: il écoutait souvent la Messe dans la Chapelle des Sœurs et parfois, surtout le dimanche, on le voyait s'approcher de la Très-Sainte Communion avec beaucoup de dévotion. En vérité, il ne faisait pas de service dans mon département, mais il était très amical avec moi. Un jour, parlant des Sœurs de l'Hôpital d'Udine, j'ai loué leur esprit religieux et les sacrifices héroïques qu'elles faisaient pour les malades. Il partageait parfaitement. Et c'est en parlant de ce sujet qu'il me raconta comment il avait servi dans un Hôpital de Padoue jusqu'à l'armistice, où il y avait certaines Sœurs siciliennes, qui, même si elles n'avaient pas beaucoup de pratique de la santé, étaient d'une gentillesse inégalée, par esprit religieux, par amour mutuel les unes pour les autres et les sacrifices qu'elles faisaient pour les malades. Et puis il ajouta: «J'ai eu le plaisir et la chance de connaître leur Fondateur, qui m'a fait une excellente impression: il doit vraiment être un grand serviteur de Dieu. Les Sœurs l'estimaient comme un saint. J'ai entendu dire que c'était un certain Chanoine Di Francia de Messine».

Quand je lui dit que moi aussi j'appartenais à l'Œuvre qu'il avait fondée, il s'est encore plus attaché à moi et a voulu entendre parler de lui et de nos Œuvres avec plaisir.

197. L'honneur de l'Institut et le Chanoine Celona

Le Chanoine Celona venait parfois passer les vacances d'été à Oria, et quand le Père et le Père Palma étaient absents, il voulait tout savoir, il s'immisçait dans tout comme s'il était le Supérieur ordinaire de la Maison. Cela a créé pas mal de confusion, à la fois parce qu'il ne connaissait pas le milieu, et parce que, aussi bon et cultivé qu'il fût, il était tout aussi théoricien, en plus d'avoir des idées différentes du Père et du Père Palma⁵¹.

Selon lui, la Congrégation était trop déséquilibrée dans les activités extérieures, manquait de vie intérieure et se maintenait toujours au même niveau qu'au début du Quartier Avignone. (Il est à noter que lorsqu'il fonda plus tard l'Institut féminin des Servantes Réparatrices, l'une des premières choses qu'il fit fut d'acheter une machine à imprimer et de faire travailler les Sœurs!). Parfois il pinçait seulement en disant: "Rogationnistes, confusionnistes".

Il avait un concept vraiment mauvais des Filles du Divin Zèle. Il disait qu'elles étaient des pieuses femmes, grossières, ignorantes, et que quant à vie religieuse il n'y avait rien de substantiel. Le seul qui se sauvait devant lui était le Père: il en parlait toujours en bien, avec respect et vénération. À maintes reprises et avec de belles manières, j'ai essayé de lui faire comprendre que ces discours irrespectueux envers l'Institut des Rogationnistes et les Filles du Divin Zèle ne me plaisaient pas et me touchaient au plus profond. Tout était inutile, comme s'il ne comprenait pas ou ne voulait pas comprendre. Alors, quand je le croisais, comme s'il le faisait exprès pour me faire vexer, il se montrait plus ferme dans ses jugements sur l'Œuvre. Un jour, nous nous retrouvâmes tous les deux seuls dans le bosquet, et lui, comme à son habitude, engagea la conversation et répandit ses appréciations un peu dures, tantôt sur cette tantôt sur une autre Maison de l'Institut. Alors, profitant du fait que nous étions seuls, j'ai répondu avec pertinence, sans aucun égard, claire et net. Je lui dit que j'étais étonné qu'un homme aussi prudent et savant parle avec si peu de respect de l'Institut qui pendant de nombreuses années lui avait fait du bien, le traitant comme l'un de ses membres. J'étais donc étonné de voir comment, après que le Père lui eut accordé une confiance illimitée, et après avoir été si longtemps dans l'Institut, il ne reconnaissait toujours pas les mérites de l'Œuvre. Au lieu de cela, alors que d'un côté il disait vouloir appartenir à l'Œuvre, de l'autre puis il la dénigrait pour justifier son hésitation.

J'ai ajouté: «Si c'était moi à la place du Père, j'en finirais une fois pour toutes: ou à l'intérieur, ou à l'extérieur». À ce discours à moi, le Chanoine Celona s'enflamma. Il m'a appelé fier, idiot, ignorant, mal éduqué et autres titres. Il est devenu tellement irrité et offensé qu'il a dit qu'il voulait quitter Oria dès le lendemain et qu'il ne reviendrait jamais plus.

Le soir même, le Père Palma revint, à qui le Chanoine peignit le fait plus noir qu'il ne l'avait été. Le Père Palma fut vraiment désolé. Il m'envoya aussitôt chercher et me fit de sévères reproches, me disant de demander immédiatement pardon au Chanoine qui, avec raison, était très offensé. Je n'ai montré aucune volonté de demander pardon, disant que je ne pensais pas avoir fait de mal, mais que je lui avais dit ce qu'il méritait. Alors le Père Palma s'est mis en

⁵¹ Celona Antonino est née à Ganzirri (Me) le 5/4/1873. Il était Prêtre diocésain, plus tard Chanoine Doyen de la Cathédrale de Messine et fondateur des Servantes Réparatrices du Très-Saint Cœur de Jésus. Il connaissait le Père depuis 1888, il vécut quelque temps dans le Quartier Avignone et pendant plusieurs années il y collabora, mais avec des hauts et des bas et avec une certaine ambiguïté, due à sa position peu claire vis-à-vis de l'Œuvre. Il est décédé en 1952; un an plus tôt, il témoignait du processus d'information diocésain sur le Père. L'épisode raconté ici par Père Drago reflète, bien qu'avec la coloration de l'anecdote, la relation pas tout à fait claire de Celona avec l'environnement rogationniste de l'époque. (Cf. *Positio*, vol. II, pp. 383-393, en particulier note 3).

colère et m'a dit tout ce qu'il a pu. Le Chanoine, au bout de deux jours, partit tout désolé pour Messine.

Après quelques jours, venant d'Altamura, le Père arriva à Oria. Le Père Palma l'a immédiatement informé de ce qui s'était passé entre le Chanoine Celòna et moi. Le lendemain, le Père m'a appelé et m'a calmement demandé comment les choses s'étaient passées. Après avoir tout entendu, il m'a dit: «Vous n'avez pas bien fait; en fait je dois vous dire que vous avez très mal fait. Tout d'abord, je ne peux pas supposer que le Chanoine Celòna parlait avec si peu de considération pour l'Institut, comme vous dites. Je pense qu'il doit y avoir un malentendu. Vous ne l'aurez pas bien compris. Mais, même en supposant qu'il y avait eu quelque chose de vrai, il aurait certainement fait mal, mais vous n'aviez même pas à le mortifier pour cela. Et puis, pourquoi ne vous êtes-vous pas montré disposé à demander pardon?». «Père, parce que je n'avais pas l'impression d'avoir mal agi. J'avais senti que c'était une obligation de défendre l'honneur de l'Institut. Pour moi, s'excuser aurait été comme un acte d'hypocrisie, et presque comme dire au Chanoine Celòna qu'il ne faisait pas de mal de parler sans égard pour l'Œuvre».

Le Père essaya encore d'excuser le Chanoine Celòna et de me reprocher pour la façon dont je m'étais comporté avec lui. Mais je crois que dans son cœur il a dû se dire: "Vous avez bien fait". Et je pense ainsi car, après environ deux ans, le Père m'a dicté une longue lettre adressée à Chanoine Celòna, dans laquelle il lui disait, bien qu'avec gentillesse et avec une grande charité, beaucoup plus que ce que j'avais pu lui dire. Alors je me suis dit: "Ça veut dire que j'ai eu raison de lui dire ce que je lui ai dit: j'aurais dû lui en dire plus!".

198. Le Père invité à Palerme à l'Institut de *Il Boccone del Povero*

Le Père, alors que j'étais encore dans l'armée à Palerme, est venu me trouver à nouveau, profitant d'avoir à faire quelques affaires. Il était l'invité de l'Institut de *Il Boccone del Povero* [La Bouchée du Pauvre].

Étant allés me chercher à la caserne, ils lui ont dit que je n'y étais pas et ne l'ont pas laissé parler à l'Officier de service. Il est donc allé demander au Père Messina de lui envoyer une lettre de recommandation pour qu'il parle au Commandant de la caserne, lui demander où j'étais et solliciter un permis de 24 heures. Le Père Messina se prêta à l'accompagner pour être plus sûr d'obtenir ce que le Père voulait.

Dès qu'ils sont allés, ils ont été reçus par le Commandant, qui a dit que je faisais du service volontaire à l'Hôpital de quarantaine pendant 48 heures, et que je reviendrais à la caserne après 22h30. Le Père a indiqué qu'il voulait venir me voir à l'Hôpital, mais l'officier a répondu qu'à cet hôpital de quarantaine n'était pas permis y entrer à qui que ce soit et que ceux qui étaient de service ne pouvaient pas sortir. «Cela signifie, - dit le Commandant, - que je lui délivre un congé pour encore 48 heures pour demain. Alors quand Drago se retirera ce soir, l'Officier de service lui donnera le congé et demain il sera libre pour deux jours». Le Père l'a remercié et lui a demandé de lui délivrer aussi son billet, où il me disait qu'il était à Palerme, invité à l'Institut de La Bouchée du Pauvre.

Ledit Institut était très éloigné de la caserne. Quand je suis arrivé là-bas, j'ai trouvé que le Père avait déjà célébré. Je suis resté longtemps avec le Père à parler. Avec un grand intérêt, il s'est renseigné sur ma santé, comment j'étais dans l'armée, les pratiques de piété, si j'avais besoin de quoi que ce soit, et il a voulu me donner de l'argent, non seulement pour me fournir quelque chose de personnel qui pourrait m'aider, mais aussi pour aider certains pauvres nécessiteux. Il m'a alors mis au courant de ce qui pouvait m'intéresser de nos Maisons et des

événements des nôtres qui étaient à l'armée. Puis il m'a parlé avec beaucoup d'intérêt de la belle mission de l'Institut La Bouchée du Pauvre, du haut concept de sainteté du fondateur, le Père Giacomo Cusmano, qu'il n'avait pas seulement connu personnellement, mais avec qui il avait eu des relations intimes et importantes, concernant aussi notre Institut.

Puis il a voulu savoir pourquoi il ne m'avait pas trouvé à la caserne la veille, et quel était cet Hôpital de quarantaine. J'ai répondu que c'était une sorte de lazaret pour les soldats atteints de maladies gravement contagieuses. Je n'étais pas destiné à y faire du service, mais parfois j'y allais volontairement parce que j'avais constaté le grand besoin qu'il y avait d'une aide réelle aux pauvres malades, et cela parce que les infirmiers, généralement des militaires contraints par la discipline militaire à rendre ce service, ne voulaient pas y rester à la fois par peur de la contagion et parce qu'il fallait beaucoup de patience et de gros travaux pour s'occuper de ces malades, et aussi parce que, pendant des semaines entières, ils ne pouvaient pas sortir du tout de l'hôpital.

Les vraies héroïnes étaient les Sœurs de Saint-Vincent, mais, malheureusement, elles étaient très peu nombreuses par rapport aux nécessiteux. Pour cette raison, on demandait souvent aux militaires s'ils voulaient aller volontairement servir 48 heures parmi ces pauvres gens. Chaque fois que c'était possible, j'y allais volontiers, car j'avais l'expérience qu'on pouvait faire un grand bien à la fois pour le corps et pour l'âme, comme nulle part ailleurs. Le danger de contagion était réel. De nombreux soldats, en effet, qui avaient été infectés, étaient maintenant eux-mêmes hospitalisés.

Le Père me dit: «Je suis si heureux que vous vous prêtez à ce bel acte de charité. Il faut être généreux dans la charité envers son prochain, au prix de grands sacrifices, de la santé, et aussi, s'il le faut, de la vie, comme beaucoup de bonnes âmes le font pour l'amour du Seigneur, comme beaucoup de saints l'ont fait, et surtout, comme l'a fait Notre-Seigneur lui-même, mort sur la croix par amour pour l'humanité. Cependant, dans ce service de quarantaine, il faut être prudent et utiliser tous les moyens pour éviter la contagion; il faut d'abord beaucoup prier, puis utiliser les moyens hygiéniques suggérés par la médecine».

J'ai dit: «À ce sujet vraiment on est très prudent. À l'entrée de l'hôpital, avant d'avoir un contact avec le malade, le médecin lui rend visite pour voir s'il y a des prédispositions à certaines maladies; puis il le fait se déshabiller et déposer tout ce qu'il porte. Ensuite, ils l'enduisent de trucs qui sont tous désinfectés. Une fois les 48 heures de service écoulées, avant de sortir, il est de nouveau examiné attentivement par le médecin; prend un bain et une désinfection complète en présence d'un officiel médecin; puis ses vêtements lui sont rendus, et ensuite, pendant plusieurs jours, tous les matins, le médecin-chef l'examine à nouveau».

J'ai dit: «À ce sujet vraiment on est très prudent. À l'entrée de l'hôpital, avant d'avoir un contact avec le malade, le médecin lui rend visite pour voir s'il y a des prédispositions à certaines maladies; puis il le fait se déshabiller et déposer tout ce qu'il porte. Ensuite, ils l'enduisent de trucs totalement désinfectés. Une fois les 48 heures de service écoulées, avant de sortir, il est de nouveau examiné attentivement par le médecin; on prend un bain et une désinfection complète en présence d'un officiel médecin; puis ses vêtements lui sont rendus, et ensuite, pendant plusieurs jours, tous les matins, l'officier médecin le examine à nouveau».

À une certaine heure, le Directeur de l'Institut vint dire au Père que, quand il serait commode, il voulait lui parler. Le Père a répondu qu'ils pouvaient le faire immédiatement. Le Directeur a alors appelé un Père, qui m'a fait visiter la Maison et m'a accompagné jusqu'à la chambre qui m'était assignée. Il n'y avait pas grand-chose à voir dans la Maison: il y avait plutôt beaucoup d'abandon. Les accueillis étaient peu nombreux; les Religieux un petit nombre. Ce Père, m'accompagnant jusqu'à la chambre, est resté pour me parler du progrès et du très beau

but de notre Congrégation, et était désireux d'en connaître les développements. Il m'a parlé de la grande estime et de la vénération qu'ils avaient de notre Père dans leur Institut. Et avec une grande douleur, il m'a dit les énormes difficultés dans lesquelles se trouvait leur Institut pour plusieurs raisons. En effet, on savait que des Frères coadjuteurs, infidèles à leur vocation, ayant eu à leur nom des propriétés de l'Institut, en avaient profité. Le scandale s'était même trop répandu à Palerme, et en effet il était médiatisé et pour cela l'Institut de La Bouchée du Pauvre avait perdu une grande partie de son aura d'estime.

À l'heure du déjeuner, le Père m'a dit que le Directeur, par gentillesse, avait insisté pour que nous allions à table avec leur Communauté. Je ne dirai pas quelle fête il y eut au réfectoire. En raison de l'affection qu'ils montraient envers le Père, il semblait que se répétait la même scène qui arrivée chez nous, lorsque le Père, après un long moment, revenait parmi nous. Malheureusement, cependant, cette Communauté était vraiment maigre! Ils ont échangé des toasts. Le Père, avec son inspiration poétique, les a confondus en louant le Fondateur et son Œuvre sainte. Remerciant pour la chaleureuse hospitalité, il souhaita plein de prospérité à l'Institution si belle et si chère à ses yeux. Alors ils ont insisté pour que je passe aussi la nuit avec eux. Le Père m'a dit d'accepter la charité: ainsi nous aurions aussi le temps d'être à nouveau ensemble.

Le lendemain matin, on est sorti avec le Père pour s'occuper d'un tas d'affaires pour lesquelles il était aussi venu à Palerme. Entre autres, nous nous sommes rendus dans une clinique pour prendre rendez-vous avec un célèbre professeur spécialiste de la tuberculose pour rendre visite au Frère Mauro. Le professeur était à l'étranger. Le Père y laissa les notes et l'adresse pour obtenir la réponse. Se tournant vers moi, il dit: «Quand j'aurai la réponse, moi je viendrai t'accompagner, ce cher fils. Il me fait tellement peine; c'est un ange. Il se donne entièrement à la Congrégation. Je prie beaucoup, je célèbre plusieurs Messes. Nous utilisons aussi tous les moyens humains. Mais puis il faut se résigner. Prions pour que la divin Volonté s'accomplisse même en cela».

Après que le Père eut fait ce qu'il avait à faire à Palerme, nous retournâmes ensemble à La Bouchée du Pauvre pour remercier le Directeur de sa chaleureuse hospitalité. Il réunit non seulement les Religieux pour rendre hommage au Père, mais aussi les malades et les artisans. Tout le monde l'accueillit chaleureusement.

Je l'ai accompagné à la gare. Alors qu'il attendait le départ du train, il m'a dit qu'il était très triste de voir comment la belle Œuvre de La Bouchée du Pauvre s'était réduite en raison de certains éléments hétérogènes qui s'y étaient glissés. Ainsi s'était peu à peu perdu l'esprit religieux de ce saint Fondateur, qui avait porté l'Œuvre à un tel degré qu'elle jouissait d'estime non seulement en Sicile, mais aussi en Italie et au-delà. Alors le Père conclut: «Cela doit nous servir d'expérience pour nous maintenir toujours dans l'esprit religieux propre à notre Congrégation, priant sans cesse le Seigneur de nous donner la sainte persévérance».

199. Dans le train avec le Père vers Rome

De retour de la tournée des meilleurs Instituts d'Italie, avant de commencer la nouvelle construction à Oria, j'ai appris que le Père était à Trani avec le Père Palma. À Oria il avait dit que, dès mon arrivée, il faudrait que j'aie le voir car il devait me parler. Je suis donc allé le voir à Trani et l'ai informé de ce que j'avais remarqué. Alors le Père me dit: «Toi et moi devons aller à Rome au plus vite pour négocier l'achat d'une Maison dont les formalités administratives sont bien avancées. Je lui ai répondu: «Si nous ne devons pas partir tout de suite, j'aimerais aller à Oria, où je n'ai pas été depuis une vingtaine de jours, notamment pour

préparer la nouvelle année scolaire, et le moment venu, nous pourrions nous retrouver à la gare de Trani».

Le Père a accepté, mais le Père Palma a ajouté: «Le Père ne va pas bien et le médecin déconseille d'entreprendre ce voyage. Même si le Père est décidé à partir coûte que coûte, il est bon d'attendre le médecin que nous attendons à tout moment». Le médecin vint et, après l'avoir examiné minutieusement, lui déconseilla totalement de voyager. Il dit: «Le cœur ne le lui permet pas, ses jambes sont déjà assez enflées; dans le train, vu la position qu'il faut tenir, ils vont certainement gonfler davantage et les conséquences peuvent être assez graves». Mais le Père insistait, disant qu'il avait déjà pris un rendez-vous, un engagement, et qu'il ne voulait pas le manquer. De plus, en n'allant pas à Rome, l'affaire aurait pu échouer. Voyant sa résolution, le médecin lui dit: «Voyagez au moins en voiture-lits, et soyez presque toujours allongé».

Dès que le Père entendit parler de wagon-lit, avec geste significatif il s'exclama: «Mais qu'est-ce qui se dit? Qui connaît la voiture-lits? Celle-là peut être utilisé par les messieurs, les riches et non les religieux qui ont fait vœu de pauvreté. J'ai toujours voyagé en troisième classe et très peu de fois en seconde pour des raisons de santé». À ces mots, le docteur reprit énergiquement: « Révérendissime, pour moi vous ne pouvez pas partir comme ça. Si vous voulez alors absolument partir, faites-moi une déclaration indiquant que vous partez contrairement à ma prescription médicale, afin que je puisse décliner toute responsabilité». Je me suis permis d'intervenir: «Quand il s'agit de notre santé, pour faire effectuer les traitements prescrits par le médecin, vous, Père, répétez les mots du Saint-Esprit: "Honore le médecin". Père répondit: «Faites-moi une faveur, taisez-vous, Regardez qui parle!».

Après tout cela, cependant, le Père, même à contrecœur, a été contraint de se résigner et de voyager dans une voiture-lits. Je suis donc parti pour Oria, et à temps voulu nous nous sommes retrouvés à la gare de Trani, comme nous l'avions convenu. La nuit dans le train il la a passée relativement tranquille au lit. Quand il a remarqué que de temps en temps j'allais voir si il avait besoin de quelque chose, il me dit: «Ne venez plus. Dieu merci, je n'ai besoin de rien. Pensez à vous reposer». Même si le Père utilisa la voiture-lits, sa santé en a souffert non peu.

Une fois à Rome, nous avons pris hospitalité chez les Sœurs Dominicaines de la *Via Salita del Grillo*. Pour dormir, cependant, nous étions placés dans une sorte de tribune de l'Église voisine, séparée par une grande tente. Très inconfortable, mais le Père en était très content, car il disait qu'ainsi, même en dormant, il tenait compagnie à Jésus dans le Saint-Sacrement. À manger, midi et soir, uniquement de la soupe et du pain. Sans rien lui dire, j'ai fait remarquer à la Supérieure que le Père était malade et avait besoin d'autre chose de substantiel à midi et le soir. Quant à moi, qui allait bien, ce qu'elle donnaient était suffisant.

Comme le Père remarqua ce changement, il appela la Supérieure et lui demanda pourquoi elles n'avaient pas donné à lui ce qu'elles avaient donné à moi. La Supérieure a répondu que c'était moi que le lui avais dit. Et alors le Père a objecté: «Non, non. A tous les deux le même traitement. De la soupe et du pain suffisent. Nous remercions la Providence et la charité que vous nous témoignez».

Quand la Supérieure est partie, le Père m'a reproché pour ce que j'avais fait, et m'a fait remarquer comment cette Communauté vivait, on peut dire, dans une extrême misère. J'ai lui répondu que nous allions la dédommager pour les courses. Le Père m'a dit qu'en tout nous avions les mille liras qu'un monsieur lui avait donnés dans le train. Et je répondis que j'avais déjà écrit au Père Palma pour lui dire que nous étions sans argent, car je ne l'avais pas prévu en supposant que la Maison de Trani s'en était occupée.

200. Négociations pour l'achat de la Maison de Rome dans *via Circonvallazione Appia*

Le lendemain de notre arrivée à Rome avec le Père, nous nous sommes rendus au lieu d'achat, où nous attendaient le médiateur et un autre monsieur qui se présentait comme ingénieur. Nous visitâmes les lieux, regardâmes l'extension du terrain à vendre et prîmes le rendez-vous pour le lendemain avec les intéressés, sur le site même. En fait, le lendemain, à l'heure prévue, il y a eu une réunion avec le représentant légal de la *Società Romana Immobili*, avec le curateur, le médiateur, l'avocat qui s'était présenté comme tel la veille et un autre monsieur qui s'est présenté comme avocat. Nous avons discuté du plus et du moins sur la valeur et les modalités et avons pris rendez-vous pour le lendemain dans le bureau du curateur pour mieux examiner le tout.

Je suis resté seul sur place pour mieux examiner le bâtiment. Me rencontrant puis avec le Père, j'essayai de lui présenter mes difficultés tant sur la convenance que sur le prix, ainsi que j'exprimai mes doutes sur le choix de l'ingénieur et de l'avocat qui, on le supposait, devaient servir nos intérêts. Le Père, après m'avoir écouté, répondit résolument: «Si on vous a instruit comment vous devez m'empêcher de faire l'achat, il vaut mieux que vous retourniez à Oria maintenant. Si le Seigneur le veut, l'achat devra être fait. J'ai prié et j'ai beaucoup fait prier dans ce but, et je crois que le moment est venu mettre le pied à Rome. Peut-être avez-vous encore en tête les grands Instituts que vous êtes allés voir et aimeriez-vous en trouver de semblables. Il faut plutôt penser à nos origines, c'est-à-dire au Quartier Avignone. Notre venue à Rome a été trop renvoyée, et des personnages importants me disent que pour le bien de l'Œuvre, nous devons venir à Rome sans tarder».

Le Père me répondit ainsi, car ni le Père Vitale ni le Père Palma n'étaient favorables à cette acquisition. (J'ai compris cela plus tard d'une lettre que le Père lui-même m'a dictée, adressée à eux deux). Le Père s'est rendu compte que j'étais mortifié. Alors le lendemain, d'un ton cordial, il me dit: «Je ne veux pas dire que vous devez vous abstenir de faire les observations que vous pensez justes. C'est pourquoi je vous ai amené ici. Mais vous n'avez pas à juger à première vue. Nous devons garder à l'esprit qu'aujourd'hui nous ne pouvons pas acheter une Maison idéale; et, quant au prix, il faut garder à l'esprit que nous sommes à Rome et non à Oria».

À l'heure dite nous nous retrouvâmes dans le bureau du conservateur. Le médiateur a toujours fait étalage d'une religiosité exagérée et d'un amour particulier pour les œuvres de charité. Pour éviter de lourdes dépenses, il nous a conseillé de nous faire assister dans la transaction par l'ingénieur et l'avocat susmentionnés, louant leur honnêteté et leur expertise. Il y avait chez tous un vif désir de conclure les négociations et le compromis.

Mais le Père a mis encore deux jours pour mieux réfléchir. J'ai vu le Père pensif; c'est pourquoi, en rentrant chez nous, j'ai repris courage et lui ai dit: «J'ai eu l'impression que le médiateur, l'ingénieur et l'avocat flirtent très bien entre eux. Ils sont une sorte de clique qui ne mérite pas du tout qu'on leur fasse confiance. Je pense qu'il est préférable de choisir un ingénieur et un avocat de notre confiance. Je pense que nous pourrions consulter les Salésiens». Et le Père: «Voilà, comme d'habitude, vous jugez, vous pensez mal. Laissez-moi penser».

Dans la matinée, un Dominicain est venu célébrer chez les Sœurs où nous logions, à qui le Père a expliqué le cas et également relaté mon jugement sur ces personnes. Le Dominicain répondit qu'à Rome il fallait être très circonspects et même méfiant sur ces affaires, car il y avait même des organisations pour tromper surtout les Religieux et les Religieuses. Et il a aussi

raconté des faits graves. Il nous a lui-même signalé un avocat hautement accrédité. Pour l'ingénieur, nous sommes allés chez les Salésiens de Via Marsala.

Le Directeur nous a réservé un accueil vraiment très fraternel, et il a eu des paroles sincères de vénération pour le Père. Quand le Père lui a dit que l'intention d'acheter la Maison était celle de fonder un Orphelinat masculin, il a répondu: «*Deo gratias!* Il ne semble pas vrai qu'à Rome il y ait un grand manque d'Instituts similaires».

Cependant, lorsqu'il apprit que pour le moment, faute de personnel, les orphelins devaient être confiés aux Sœurs, il dit: «Dommage! Il y a tant de Sœurs à Rome qu'on ne sait qu'en faire». Comme il a appris plus tard le but pour lequel nous étions allés le voir, il a répondu: «Je recommande l'ingénieur que nous nous utilisons: nous l'avons expérimenté, et il mérite toute confiance en tout». Et il a plus ou moins confirmé ce que nous avait dit le Père Dominicain sur les tricheries qui ont souvent lieu à Rome dans des affaires similaires.

Plus tard, on sut que l'ingénieur et l'avocat que nous proposait le médiateur étaient ses proches intimes, avec qui il trafiquait ensemble, à tel point qu'ils ne méritaient aucune confiance. Ayant reçu cette information, le Père, dans l'assemblée établie, a dit aux intéressés qu'il avait mieux pensé et jugé opportun de faire d'abord voir le bâtiment par un ingénieur familier avec des institutions comme la nôtre. Pour cela, il avait choisi l'ingénieur des Salésiens, dont les travaux sont très similaires aux nôtres. Ledit ingénieur serait disposé à se mettre à notre disposition sur place dans un délai de deux jours.

Le médiateur, rancunier de ce discours du Père, dit: «C'est une offense à l'ingénieur qui est une perle de gentleman, et aussi à moi. C'est un manque de confiance». Le Père répondit très calmement: «J'ai dit la raison. C'est-à-dire que je veux un ingénieur qui connaît la nature de l'Œuvre». Ainsi fut conclu que le jour établi nous nous reverrions sur place.

201. Vous avez deviné par accident

Ce jour-là, sur le lieu d'achat, notre ingénieur et celui du médiateur discutaient de l'étanchéité du bâtiment, due à une fissure dans le mur d'enceinte. J'écoutais en silence, mais à la fin j'ai dit: «Il me semble que la cause de la blessure est l'abaissement du pylône central», et j'ai essayé d'en donner la raison. (Les jours précédents, même en tant que personne complètement profane, j'avais eu tout le temps et la commodité de descendre au sous-sol d'où la cause de la lésion pouvait être mieux connue par le mouvement du terrain).

Les ingénieurs se regardèrent et dirent: «Révérend, vous avez raison; c'est comme vous dites. Etes-vous ingénieur peut-être?». J'ai répondu: «Pas du tout». Et le Père ajouta aussitôt: «Il n'est ni ingénieur ni prêtre. Il étudie pour devenir prêtre, si le Seigneur le veut. Cependant, en matière de constructions, il a de bonnes dispositions, et une certaine pratique, car il a souvent affaire à des ingénieurs, et il s'occupe aussi de l'assistance à nos constructions. Quand on voit que nos jeunes ont de bonnes dispositions, on les aide et on les encourage du mieux qu'on peut».

L'ingénieur des Salésiens a poursuivi en disant: «C'est une excellente chose que des Instituts semblables à ceux des Salésiens gardent les ingénieurs de leur propre famille religieuse. Je le constate avec les Salésiens eux-mêmes combien cela est utile».

Quand on nous a laissés seuls, le Père m'a dit: «C'était vraiment providentiel de trouver cet autre ingénieur. Il ressort de la discussion qu'il est une personne accomplie en tout. Vous cependant ne vous croyez pas vraiment compétent en matière de constructions. Je ne pense pas que vous vous considérez vraiment comme un ingénieur! Je suis sûr que, par hasard, vous avez

deviné la cause de la lésion. Je vous ai loué pour un certain prestige de l'Institut. Bien sûr, il serait très utile que la Congrégation puisse avoir ses propres ingénieurs! Ce serait un grand avantage non seulement pour le nom de l'Institut, mais surtout d'avoir des Maisons et des bâtiments plus conformes à la nature de nos Œuvres et d'économiser de nombreuses dépenses. Les ingénieurs ne s'inspirent pas si facilement de la nature même de l'Institut et, parfois, ils ne s'en tiennent pas aux justes limites de la statique et de l'esthétique, mais font l'étalage de l'art au détriment de l'économie, créant ainsi des précédents jusqu'au désavantage de l'esprit de pauvreté».

202. Avant de faire le compromis, le Père prie et réfléchit

Après que notre ingénieur s'était formé le concept précis du bâtiment et sa valeur relative, nous avons également rencontré notre avocat (celui que le Père Dominicain nous avait indiqué), qui a pris du temps pour obtenir d'autres documents et pour mieux étudier la partie juridique. À l'heure dite, il y eut la réunion dans le bureau du médiateur, qui avait tout intérêt à hâter la stipulation du compromis. Au lieu de cela, le Père a dit: «Avant de conclure, j'ai encore besoin de temps pour réfléchir et mieux étudier la question. Pour cette raison, j'ai également confié les pratiques à l'un de mes avocats pour qu'il m'assiste».

À ces mots, le médiateur se mit en colère et dit entre autres au Père: «C'est le propre des prêtres d'être méfiants. Vous avez aussi offensé les personnalités de ces deux perles de gentilhommes, un ingénieur et un avocat, qui jusqu'ici ont servi au mieux tous vos intérêts. Et si vous ne voulez pas conclure l'affaire, pourquoi nous faites perdre notre temps? Vous nous avez repoussé du jour au lendemain, trouvant toujours de nouvelles excuses, et vous êtes toujours indécis. Je ne pensais pas avoir affaire à un ramolli».

Le Père écoutait patiemment, mais moi je n'en pouvais plus et, me levant, je lui ai dit: «Regardez comme vous parlez, idiot et impoli. Vous ne savez même pas qui est le Chanoine Di Francia. Il raisonne mieux que vous, et on peut dire qu'il jouit d'une estime universelle».

À ces mots, le Père intervint résolument en me disant: «Asseyez-vous et taisez-vous. Il ne faut pas offenser ainsi les gens». Et se tournant vers le médiateur dit-il: «Monsieur, veuillez-vous bien l'excuser, il est encore jeune, et il ne sait pas mesurer ses paroles, il ne sait pas contrôler ses nerfs. Ne l'écoutez pas. Nous, si le Seigneur le veut, poursuivrons les négociations et, avec la bonne volonté des deux parties, nous conclurons l'affaire. Ayez de la patience, attendez encore un peu, et nous prendrons un autre rendez-vous pour nous rencontrer et, nous espérons, conclure». Et puis, se tournant vers moi, il a dit: «Demandez pardon auprès du monsieur». Je répondis: «Moi? C'est lui qui vous a offensé». Le Père ajouta: «Je n'ai pas du tout été offensé. Il a dit la vérité que je suis ramolli».

Il dit ces mots si calmement que le médiateur l'interrompit en disant: «Le Révérend a raison. C'est à mon tour de m'excuser». Et il se leva pour serrer la main du Père en disant: «Excusez-moi, Révérendissime». Alors moi aussi, en lui serrant la main, j'ai dit: «Excusez-moi, monsieur».

Quand nous eûmes quitté le bureau, le Père déplora mon comportement, et me reprit sévèrement, me disant qu'il n'est pas chrétien, encore moins religieux, de rendre le mal pour le mal. Au lieu de cela, il est nécessaire de garder les nerfs en place et mettre en pratique les paroles de notre Seigneur: "Heureux les doux, car ils posséderont la terre".

Après quelques jours et de longues discussions, on est arrivé finalement à la compilation du compromis pour environ 900.000 liras.

203. «Préparez trois cents, demain viendra Carmelo»

Etant à Rome, un jour, sur la *Piazza Venezia*, nous avons vu Mgr Paino à une certaine distance, sans insigne épiscopal, nous fixer. Nous nous sommes précipités pour présenter nos respects. Cependant, le Père m'a dit de ne pas mentionner les négociations pour l'achat de la Maison, car l'Archevêque cherchait des millions pour l'achat de prêts aux victimes du tremblement de terre pour la construction et la reconstruction d'Églises et d'Instituts, et il avait aussi fait de promesses à nous-aussi. Mais il voulait de l'argent, de l'argent, plutôt des sommes d'argent. S'il avait su que nous étions à Rome pour acheter une Maison, il aurait certainement avancé des prétentions.

Le lendemain, le Père envoya le télégramme suivant au Père Vitale: "Préparez 300 demain viendra Carmelo". En effet, le soir même je partis, et, selon les instructions du Père, je retirai les trois cent mille liras à Messine, et continuai jusqu'à Oria. Ici, le Frère Maria Antonio avait été chargé par le Père de lui apporter à Rome la somme collectée à Messine et ce qui on pouvait être collecté à Oria et Trani.

204. Appelé d'Oria à Rome pour assister le Père malade

Un télégramme signé du Père Palma m'est parvenu à Oria, conçu comme suit: "Arrangez bien les affaires de la Maison, et venez à Rome pour aider le Père qui est malade. Amenez trois San Pier Niceto". (Il voulait dire: trois litres de vin de San Pier Niceto).

Arrivé à Rome, je trouvai le Père tellement épuisé de forces qu'il suscitait de graves soucis: forte fièvre, essoufflement, manque absolu d'appétit; il ne pouvait se reposer ni la nuit ni le jour. Il était toujours résigné, et disait souvent en parlant de ses souffrances: «Que sont mes douleurs en comparaison avec les souffrances et les douleurs de notre Seigneur, souffertes surtout dans sa passion?» . Quand involontairement une lamentation lui échappait, il se reprenait en disant: «Comme je suis misérable et imparfait. Je ne sais souffrir pour notre Seigneur et pour payer pour mes péchés». Quand il se sentait mal, il disait: «Pourquoi ne m'administrez-vous pas l'Extrême-Onction? Doit-on attendre quand le malade ne comprend plus rien?». La nuit, il s'occupait souvent de moi: «Je suis désolé que vous perdez votre repos comme ça. À votre âge, vous avez tellement besoin de dormir. Allez-vous coucher; s'il sera nécessaire je vous appellerai avec la clochette».

Il récitait tant de prières jour et nuit, que moi je me fatiguais et répondais souvent une chose pour une autre.

205. Pendant que j'assistais le Père malade à Rome

Le Père, dans la période aiguë de sa maladie à Rome, était réduit au point de ne plus pouvoir faire le moindre mouvement sans être aidé, de sorte qu'il avait besoin d'une assistance continue jour et nuit. Comme la simple assistance du Frère Maria Antonio, qui était à Rome avec le Père, ne suffisait pas, le Père Palma m'a appelé d'Oria. En l'assistant, le Frère et moi nous relayerions. Les souffrances du malade étaient indicibles. Parfois, à cause de la douleur atroce, son visage devenait violet. Mais il était très résigné. On pouvait voir l'effort qu'il faisait pour ne pas se plaindre. Il disait: «Quelles sont ces douleurs comparées à celles que notre

adorable Seigneur Jésus-Christ a endurées dans la flagellation, dans le couronnement d'épines et dans la mort sur la croix?».

Il s'humiliait et remerciât tellement, quand il était obligé de demander notre aide, que cela était pour nous une véritable mortification. Malgré tant de douleurs atroces, il n'a jamais cessé d'avoir un souci délicat pour l'Œuvre et pour les personnes. Il me disait: «Pendant que vous restez ici pour moi, à Oria, où il y a tant de besoins en personnel, qui sait combien de sacrifices devront faire ces chers enfants! Si vous n'avez pas encore écrit, écrivez qu'ils aient de la patience, qu'ils prient le Seigneur pour moi, de me donner la grâce de pouvoir toujours me conformer à la Volonté divine, et dites que je les bénis tous de tout mon cœur. Entretemps, vous pour moi êtes dans la souffrance».

Il était inutile de lui assurer que ce que nous faisons n'était pas lourd du tout, et que nous le faisons de bon cœur.

Une fois, se tournant vers moi, il me dit: «J'ai vu monsieur Pietro Palma très épuisé. Il m'a dit qu'il ne dort pas du tout, ni la nuit ni le jour. Prenez rendez-vous avec le célèbre professeur Marchiafave, médecin du Pape, et faites-le examiner par lui. Accompagnez-le vous-même et ensuite vous me ferez connaître le résultat». Après quelques jours, je l'ai accompagné.

Dès que nous nous sommes présentés, avant même de parler, le médecin, sans préambule, s'est tourné vers moi et m'a dit: «Eh bien, que ressentez-vous?». J'ai lui répondu: «Excusez-moi, professeur, ce n'est pas moi qui ai besoin d'être examiné, mais ce monsieur qui est très épuisé et ne peut dormir ni la nuit ni le jour. Je vais bien». Et le médecin a répondu: «Vous dites que vous allez bien. Vous avez besoin de soins plus que ce monsieur. Vous avez absolument besoin de repos plus que lui». Puis il a bombardé monsieur Pietro de questions, notant les réponses.

Quand monsieur Pietro lui a dit qu'il était directeur d'une fabrique de chaussures de l'Orphelinat Antonien, il dit: «Ah, ceci pas! Un épuisé! Cela signifie que les garçons sont une croix pour vous, et vous êtes une croix pour les garçons!». Il l'examina attentivement, lui prescrivit un remède et lui ordonna d'être tranquille. Pour finir, il a pris 400 liras comme honoraires, une somme clairement exorbitante.

De retour vers le Père, lorsqu'il apprit qu'il lui avait dit de demeurer tranquille et que l'honoraire était si élevé, il dit à monsieur Pietro: «Vous auriez pu lui répondre: "Professeur, comment puis-je être tranquille alors que pour cette visite vous recevez 400 liras?"». Puis il corrigea: «Ceux sont des professionnels, ils ont beaucoup de dépenses et donc ils se font payer pour vivre dignement».

Monsieur Pietro, bien qu'il lui ait conseillé de ne rien dire, eut l'imprudence de rapporter au Père ce que le professeur avait dit sur ma santé. Le Père fut immédiatement alarmé et dit: «Je vous l'avais dit que vous n'alliez pas bien. Et cela à cause de moi: le manque de repos. Vous a-t-il visité? Qu'est-ce qu'il vous a dit?».

J'ai dit: «Excusez-moi, Père, pourquoi devais-je me faire examiner si je vais bien, plutôt très bien? Pour lui donner encore 400 liras aussi?». Le Père dit: «Prenez rendez-vous maintenant et allez-vous faire visiter et ne pensez pas aux 400 liras. Pour la santé, il ne faut pas regarder les dépenses». J'ai encore ajouté: «Mais je n'en ai pas du tout besoin; il est donc totalement inutile d'aller chez le médecin». Monsieur Pietro a ajouté: «En vérité, il lui a donné le remède: repos absolu!».

«Bien! - dit le Père - Désormais, cela signifie que vous ne devez pas venir à moi pour m'assister. Monsieur Pietro, prévenez la Supérieure. Et vous avez besoin de sortir et de vous amuser. Après tout, grâce à Dieu, je vais mieux maintenant et je n'ai plus ce besoin absolu

d'assistance assidue comme par le passé». Je répondis: «Pour moi, Père, ce serait une vraie maladie de ne rien faire. Je peux dire que c'est un plaisir de venir ici pour vous tenir compagnie». Le Père reprit: «Alors cela veut dire qu'après quelques jours de repos ici vous reviendrez à Oria, et je m'adapterai avec le Frère Maria Antonio et l'aide du Père Palma».

Je suis resté à Rome encore trois jours, comme l'avait dit le Père, pendant lesquels, cependant, j'allais souvent l'aider, car je me rendais compte que, malgré tous ses efforts pour prouver le contraire, il en avait bien besoin.

Une tranquillité relative pouvait y être pour l'assistance du Frère Maria Antonio, car lui aussi était malade et tourmenté par une somnolence continue. Dès qu'il s'asseyait, de jour comme de nuit, il s'endormait immédiatement et ronflait si fort que c'était insupportable même pour ceux qui étaient en excellente santé. J'ai donc essayé de reporter mon retour à Oria, en portant de nombreuses excuses.

Pourtant, quand le Père me força à partir, je lui ai dit: «Excusez-moi, Père, il y a beaucoup de nos Sœurs ici qui se considéreraient heureuses d'aider le Frère dans l'assistance. Elles l'ont dit à moi. En effet elles se sentent mortifiées; pourquoi ne pas réclamer leur œuvre? Je ne comprends pas pourquoi nous ne devons pas les satisfaire. Dans les hôpitaux, j'ai vu que des Sœurs assistaient les malades, même dans les opérations chirurgicales, sans distinction de femmes et d'hommes. Nôtres Sœurs, lorsqu'elles devaient faire leur service à l'hôpital militaire de Padoue, n'étaient-elles pas censées assister les soldats malades? Et quand on dit soldats, on sait bien Quesque ça veut dire!».

Le Père a répondu: «Cela ne devrait jamais être permis dans la Maison. Dans les hôpitaux oui, et aussi dans les cliniques publiques, mais ici même pas à l'infirmierie de la Maison, ni pour les orphelins, encore moins pour les religieux. Et moi je dois d'abord donner cet exemple, afin que cet abus ne soit pas introduit».

J'ai dû partir pour Oria. Il m'a fait de nombreuses recommandations de me soigner, me reposer et il m'a aussi dit de l'informer plus tard de ma santé. Enfin, il me recommanda de m'occuper des deux Communautés tant pour la partie spirituelle que pour la partie corporelle.

206. La dernière fois que le Père vint à Oria

Après que le Père se fut quelque peu remis de sa longue maladie, il vint à Oria pour s'occuper de l'impression de l'unique numéro concernant la Maison de Rome. Il était évident qu'il était épuisé, mais il a continué à prier et à travailler sans relâche. Nous avons fait venir le docteur Scardapane lui rendre visite, faisant comprendre au Père que le docteur était là par hasard, et avait demandé de lui rendre hommage. Après les politesses, le médecin lui a dit qu'il le trouvait bien fané et qu'il ne devait pas se forcer à travailler. Puis il demanda au Père s'il lui permettait de lui passer une visite. Le Père l'a gentiment remercié et lui a répondu qu'il se sentait beaucoup mieux qu'avant.

Mgr Di Tommaso est également venu lui rendre visite, qui lui a également recommandé de prendre soin de sa santé. Le Père lui parla avec beaucoup d'enthousiasme de la Maison de Rome: «Excellence, j'avais tant envie d'avoir une Maison à Rome, près du Pape. Et maintenant, grâce à Dieu, avant de mourir, la divine Providence a répondu à nos prières. Que Votre Excellence bénisse la nouvelle Maison et moi aussi. Je prévois que ce sera pour moi la dernière bénédiction de Votre Excellence, car l'heure de ma mort est proche. Je profite de cette visite pour vous remercier de tout le bien paternel que vous avez toujours fait à nos Instituts et que

vous continuez à faire. Je vous prie, lorsque vous apprendrez la nouvelle de ma mort, de prier pour mon âme, car j'en ai tant besoin».

L'Évêque était ému.

207. Sévérité inhabituelle du Père envers certains aspirants

Toujours lors de sa dernière venue à Oria, le Père adopta une attitude tout à fait inhabituelle envers les aspirants. Au cours de la lecture spirituelle, après avoir parlé, presque sur un ton d'avertissement assez durement, de la piété, de la vie religieuse, de la discipline, de l'étude et du travail, il commença à demander à chaque aspirant son nom, prénom, âge, origine, but dans le choix de l'Institut.

Les garçons se suggestionnèrent au point de s'embrouiller dans les réponses et de dire une chose pour une autre. Alors le Père, se tournant vers moi, me dit: «Il me semble que ces garçons ne comprennent rien, surtout de vie religieuse. Vous ne voyez pas qu'ils ne savent pas répondre? Pourquoi les garder? Pourquoi ne les envoyez pas chez eux?».

Les garçons furent très mal impressionnés, surtout ceux qui le connaissaient peu. J'étais déçu aussi, parce que c'était une attitude tout à fait inhabituelle. Le Père l'a remarqué, et après la lecture spirituelle il m'a dit: «Venez me voir plus tard, je dois vous parler». Étant allé chez lui, il m'a dit: «J'ai fait cette part pendant la lecture spirituelle car j'avais su que ces garçons laissent beaucoup à désirer en matière de piété, de discipline, d'étude et de travail. En fait, j'aurais dû m'en informer plus tôt avec vous. Je me suis rendu compte que, pauvres enfants, ils se sont laissé suggestionner au point qu'ils ne savaient même pas ce qu'ils répondaient. Ils sont restés mal. Désolé. Qu'est-ce qu'il y a de vrai? Comment se comportent-ils?». J'ai répondu: «Pour moi, il n'y a rien d'extraordinaire. Je reste content. Ce sont des garçons, et tout le monde, à cet âge-là, certains plus, d'autres moins, nous avons fait pareil». Et le Père, paternellement, ajouta: «Vraiment, parfois nous oublions que nous aussi nous avons été des garçons, et nous exigeons plus que ce que nous devons. Dites aux gars que vous m'avez parlé, que vous m'avez donné de bons rapports et que j'en ai été content. Pensez à les encourager».

Plus tard, j'ai appris que le Père avait été mal informé sur les aspirants.

208. La bénédiction de Pie XI pour le Père gravement malade

Alors que le Père était gravement malade à Messine, certains d'entre nous étaient avec le Père Palma au Vatican pour une audience avec Pie XI. Il était strictement interdit de parler au Pape, car c'était une audience avec un large public. Mais lorsque Pie XI s'est approché de nous pour nous donner une main à embrasser, le Père Palma lui a dit à haute voix: «Sainteté, je demande une bénédiction spéciale pour le Chanoine Di Francia qui est gravement malade». Il a répondu: «Toutes les bénédictions». Puis, après s'être un peu éloigné, le Pape s'est tourné à nouveau vers nous et, d'une voix haussée, il a demandé: «Le Chanoine Di Francia de Messine, n'est-ce pas?». «Oui, Sainteté!». Et le Pape: «Oui, oui, toutes les bénédictions de mon cœur, avec mes meilleurs vœux pour qu'il recouvre la santé et continue son précieux apostolat».

209. À Messine pour assister le Père grave

La maladie du Père à Messine s'aggravait de plus en plus au point qu'une assistance continue était nécessaire jour et nuit. Parfois, il avait certaines crises, qu'il lui semblait même qu'il pouvait s'évanouir à tout moment. Le besoin d'aide de certains d'entre nous se fit davantage sentir du fait que le Père était à la Maison féminine. Pour cela, j'ai reçu à Oria un télégramme signé par Père Palma, conçu comme suit: «Que Carmelo vienne de Messine assister Père gravement malade».

Bien que le Père était épuisé de force, il ne s'est jamais plaint. Quand quelques plaintes lui échappaient, il se considérait comme un pusillanime. Il cherchait le plus possible essayer d'épargner les services. Pour le reste, il s'humiliait et remerciait. Il s'efforçait de toujours prier, récitant souvent de courtes prières. Il demandait souvent le Saint Viatique et l'Extrême-Onction, répétant que ce Sacrement doit être reçu non pas quand on ne comprend presque plus, mais quand on est pleinement conscient.

À son insu, on a fait venir un spécialiste de Rome pour une consultation. Quand le Père l'a découvert, il fut désolé et désapprouva. Le médecin traitant alors, après la consultation, eut la crédulité de lui dire que sa maladie était la même que celle dont Léon XIII était mort. Le Père a répondu en plaisantant: «Bien sûr, c'est un honneur de mourir avec la même maladie avec laquelle un grand Pape est mort».

Après être resté à Messine pendant environ deux semaines, le Père m'a dit: «Vous devez retourner à Oria, parce que cette Maison a besoin de personnel, et puis vous devez aussi étudier. Qu'ici vienne Frère Michelino⁵² pour m'aider. Je vous remercie pour le service que vous m'avez rendu. Je vous demande pardon pour les manquements que vous avez pu constater en moi. Je vous recommande de progresser de plus en plus dans la sainte perfection et d'avoir le plus grand soin des très chers aspirants et orphelins. Je vous bénis du fond du cœur, je suis sûr que c'est la dernière bénédiction que je vous donne. Je vous recommande de faire beaucoup de prières pour mon âme après ma mort».

210. La remise des prix annuelle et l'exposition des petits travaux

Plus d'une fois, le Père avait plaidé pour la Maison d'Oria une initiative qui lui tenait tant à cœur: la remise des prix annuelle des élèves, en particulier des orphelins, et l'exposition des petits travaux qu'ils réalisaient eux-mêmes. Le but était d'inciter les garçons à s'améliorer dans la conduite et le profit, tandis que l'Institut en tirait aussi honneur et prestige face à l'opinion publique, montrant la validité de ses méthodes pédagogiques et le sérieux de son organisation scolaire à travers la liste des lauréats. Les lauréats devaient recevoir un certificat de mérite, ainsi qu'une somme d'argent appropriée, une petite caution à utiliser à la sortie de l'Institut et pour une intégration plus facile dans la société. Le Père disait également que dans la planification de la construction des futurs Instituts, il était également nécessaire de prévoir la salle pour l'exposition permanente.

Alors que je l'assistais à Messine dans sa dernière maladie, il a tellement insisté auprès de moi sur ce clou des remises des prix, que je lui ai formellement promis que je ne laisserais

⁵² Le Frère Michelino Lapelosa (1898 1979) a assisté le Père jusqu'à la fin et a été témoin de l'apparition de la *Bambinella* au Fondateur mourant.

pas passer 1927 sans en avoir mis l'initiative en œuvre. Le Père Palma était également de cet avis.

Comme cela avait été promis au Père, avant la rentrée scolaire 1927-28, la remise des prix commença à Oria, préparée un peu au hasard pour cette première fois. Le discours d'occasion a été prononcé par l'Archiprêtre Carlucci de Ceglie Messapico et par un garçon orphelin, également organisé en commémoration de la mort du Père, survenue la même année. L'année suivante, la préparation a été faite avec plus d'engagement et la cérémonie de remise des prix a eu une performance si solennelle que la presse des Pouilles a communiqué de nombreuses informations à ce sujet dans la chronique. Elle a particulièrement fait l'éloge de l'exposition, à tel point que le Comité provincial de l'Artisanat de Brindisi nous a demandé de la montrer au grand public du Chef-lieu. Notre pavillon a été jugé le plus intéressant et le plus important et a reçu une médaille d'or.

211. "Mère Nazarena est vraiment une belle âme"

Pendant les semaines où j'ai assisté le Père dans sa dernière maladie, à Messine, j'ai été témoin direct de nombreuses scènes émouvantes, jamais oubliées. La santé du Père était une préoccupation pour tous, mais elle était devenue une douleur atroce même pour la Mère Générale des Filles du Divin Zèle, Mère Marie Nazarena Majone,⁵³ généreuse disciple du Fondateur et authentique héroïne de la charité depuis le temps du Quartier Avignone.

Souvent, elle séchait ses larmes et ne pouvait pas venir à l'infirmerie car elle éclatait en sanglots et le Père était désolé. Elle faisait de son mieux pour subvenir aux besoins. Elle me demandait souvent, avec un réel intérêt, comment il avait passé la nuit, s'il avait pris quelque chose à manger ou à boire, s'il avait exprimé des désirs.

Un jour, elle m'a demandé combien d'entre nous étions à Oria déjà en théologie, et combien d'autres religieux et aspirants étaient en passe d'étudier pour devenir prêtres. Dès qu'elle entendit le numéro, elle se réjouit de joie et dit: «Maintenant je meurs heureuse, après avoir vu que, grâce à Dieu, la Congrégation commence à avoir ses prêtres et a d'excellentes espérances pour l'avenir. Cela a toujours été l'objet de mes préoccupations, de mes prières et de mes sacrifices. Je n'ai pas moins d'estime pour la Congrégation masculine que pour la féminine. Je crains que le Père ne voie pas sur la terre les fruits de ses ferventes prières et de ses sacrifices héroïques».

J'ai répondu: «Le Père, la dernière fois qu'il était à Oria, m'a demandé quel cours de théologie nous assistions. Ayant reçu la réponse, il dit: "Que les divins Supérieurs soient infiniment bénis. Certes je n'aurai pas la grâce de vous voir prêtres; mais peu importe, je vous verrai du Ciel. Ce qui est intéressant, c'est que la Congrégation continue. Je vous recommande

⁵³ Carmela Majone, en religion Mère M. Nazarena, est née à Graniti (Ct) le 21 juin 1869, s'est envolée vers le ciel le 25 janvier 1939. À l'automne 1889, avec sa compagne d'enfance, qui devint plus tard Sœur Carmela D'Amore, entra dans l'Œuvre naissante de Père Hannibal dans le Quartier Avignone à Messine. Sa vie a été un don sans regrets, un héroïsme de charité en parfaite adéquation avec le charisme du Père, qui avait pour elle la plus haute estime et lui confia des tâches de premier plan parmi les Filles du Divin Zèle, desquelles elle peut être considérée comme "Co-fondatrice", selon la pensée du Fondateur lui-même. Le 2 juin 1993, à Rome, avec une cérémonie solennelle présidée par le Cardinal Camillo Ruini, Président de la CEI et Vicaire de Sa Sainteté, le procès instructif pour sa cause de béatification a été conclu. La reconnaissance de ses vertus est aussi indirectement une validation des sacrifices que tous les fils et filles du Père Hannibal ont dû supporter en ces temps héroïques des fondations. Après tout, ce rang courageux, qui a fait une famille avec le Père, se distingue en couleurs fortes, même dans le clair-obscur de la condition humaine, à travers les épisodes qui se sont déroulés dans cette collection.

de vous souvenir de moi à la Sainte Messe et de me soutenir dans vos prières"». À ce moment, Mère Nazarena éclata en sanglots et s'éloigna.

J'ai mentionné au Père le bonheur de Mère Majone à la bonne nouvelle du progrès des vocations et des études de ceux de la Maison d'Oria. Et le Père me dit: «Mère Nazarena est vraiment une belle âme. Simple comme une colombe. Il ne sait pas ce que sont la fiction, la duplicité, la politique. Son discours est évangélique: "Oui, oui; non, non". Et très fidèle, attachée à cent pour cent à la Congrégation, observante et formée selon l'esprit de l'Institut masculin comme de celui féminin».

Lorsque Mère Nazarena apprit que je devais partir pour Oria, elle voulait que je reste encore pour assister le Père. Mais quand je lui ai dit que le Père me l'avait imposé pour les besoins de cette Maison-là, et qu'un autre d'Oria viendrait continuer l'assistance, elle s'est résignée.

212. La nouvelle de la mort du Père

La première nouvelle de la mort du Père nous est parvenue à Oria de Mgr Di Tommaso, qui s'est ensuite précipité à l'Institut pour présenter ses condoléances et nous encourager. L'impression que la nouvelle a faite sur la Communauté est indescriptible. L'Évêque nous a dit: «Je comprends que pour vous la mort du Fondateur est une douleur indescriptible, et vous avez raison. Mais nous devons regarder la chose avec les yeux de la foi. Il est certain que le Chanoine Di Francia est un homme entièrement de Dieu, et on ne peut douter qu'il ne soit un saint. J'ai eu de nombreuses occasions de constater cela. Alors maintenant, vous avez un saint qui prie au ciel pour vous, pour la Congrégation. Alors, courage».

Je partis pour Messine le soir même. Arrivé le lendemain matin en train sur les côtes de la Calabre, je vis que les journaux de Sicile et de Calabre portaient des pages entières sur la vie et les œuvres du Père. Les commentaires qui s'écoutaient étaient nombreux. Qui disait que c'était un saint; qui l'appelait Père des orphelins; certains le comparait à Saint Vincent de' Paoli, certains à Cottolengo, certains à Don Bosco. De nombreuses personnes ont déclaré qu'elles étaient en route pour Messine pour assister aux funérailles et au moins pour toucher le corps.

Une fois à Messine, la ville en deuil était recouverte de diverses affiches. Au sanctuaire de Saint Antoine, où le corps a été exposé, une foule de personnes se pressait voulant toucher le corps. J'ai dû lutter pour pouvoir entrer dans la partie de l'Institut. Le corps était entouré et gardé par une double rangée de gardes, pour maintenir l'ordre et empêcher que des fragments de l'habit ne soient enlevés comme reliques. La foule qui défilait devant le Père dans ces jours était indescriptible. Le soir, c'était un grand effort pour les gardes de fermer l'Église, et le matin, dès les premières heures, beaucoup de gens attendaient l'ouverture du Sanctuaire.

Quant aux funérailles, comme l'exprime bien le Père Vitale dans la vie à lui, elles furent une véritable apothéose. Il n'y avait jamais eu une telle manifestation à Messine. C'était une ruée vers la ville de personnes provenant à la fois des villes de Sicile et de Calabre.

213. La dépouille mortelle du Père pendant et après la seconde guerre mondiale

Pendant la seconde guerre mondiale, nous craignons tous sérieusement que le Sanctuaire de Saint-Antoine ne soit touché et que le corps du Père ne soit perdu. Nous pensions

que nous le transportions dans un endroit sûr, mais nous ne savions pas où, alors nous le remettions toujours à plus tard. Entre-temps, les bombardements devenaient de plus en plus fréquents et dévastateurs. La Cathédrale avait été touchée et incendiée. Même notre Institut et le Sanctuaire de Saint Antoine avaient été touchés par des éclats d'obus, et le souffle produit par les bombes tombées à proximité avait brisé tous les vitraux et gravement endommagé les fresques.

C'est alors que nous décidâmes de transporter le corps du Père à l'Institut féminin du Saint-Esprit, où un refuge creusé dans le roc venait d'être achevé. Mais si le transfert était urgent, les démarches bureaucratiques et judiciaires y afférentes ont nécessité des mois et des mois, d'autant plus dans cette tourmente et sous les bombardements. Heureusement, cependant, à cette époque, le Fédéral était à Messine en tant que Commissaire extraordinaire qui, bien que peu orthodoxe dans ses sentiments, a néanmoins su s'adapter. Le cas lui a été expliqué et nous lui avons demandé de nous conseiller. Il nous a dit que si la pratique devait avoir lieu régulièrement, cela prendrait des mois. «Laissez-moi réfléchir, - a-t-il ajouté, - et revenir dans deux jours, afin que j'aie le temps d'étudier comment résoudre l'affaire au plus vite, car si le corps du Père Di Francia devait être dispersé faute d'autorisation, les gens de Messine viendraient nous lapider.

Après deux jours, nous sommes revenus et le Commissaire nous a laissé trouver le document pour le transport immédiat du corps. Ensuite, Son Excellence Monseigneur Paino a été avisé et a voulu être présent. Dès que le tombeau fut ouvert, il se jeta aussitôt à genoux. Tout cela s'est passé sous la forme la plus secrète. Nous n'étions présents qu'une dizaine de personnes. Le corps n'était pas encore complètement décomposé. Cependant, la caisse externe était trempée, nous avons donc été obligés de le mettre tel quel dans une contre-caisse externe, adaptée au mieux avec des planches de sapin, car nous ne pûmes pas trouver de matériel plus efficace dans ces circonstances.

Ainsi, toujours sous une forme totalement secrète, le corps fut transféré à l'Institut du Saint-Esprit, où attendaient bon nombre de Sœurs. Il a été placé dans l'abri préparé, où les lampes brûlaient nuit et jour. Les Sœurs, comme nous les Rogationnistes, allaient souvent prier devant ce corps béni.

Une fois la guerre terminée, Mgr Paino en fut avisé et, toujours de manière totalement secrète, le corps fut ramené au Sanctuaire de Saint Antoine et placé là où il se trouvait auparavant. L'Archevêque a également voulu être présent à cette opération.

Étant donné le secret de cette opération de transfert du corps du Père, il est arrivé que dans certains Messine la conviction s'était formée que le corps du Père n'avait pas été remis dans le Sanctuaire à l'endroit où il se trouvait auparavant. Et ils ne voulaient pas croire nos affirmations contraires. Cependant, même si ces hypothèses populaires ont duré quelques années, elles se sont progressivement estompées.

214. La vertu et la spiritualité du Chanoine Di Francia c'est tellement sublime qu'il est très difficile de les comprendre et presque impossible les décrire

Une fois, étant à Rome, je suis allé à l'Église d'*Ognissanti*, avec l'intention de me confesser, et plus encore, avec l'espoir de trouver Don Orione, que j'ai en fait trouvé. Il m'accueillit très affablement, toujours de sa manière gaie et facétieuse. Il m'interrogea sur la marche de notre Congrégation avec autant d'intérêt que si c'était la sienne.

